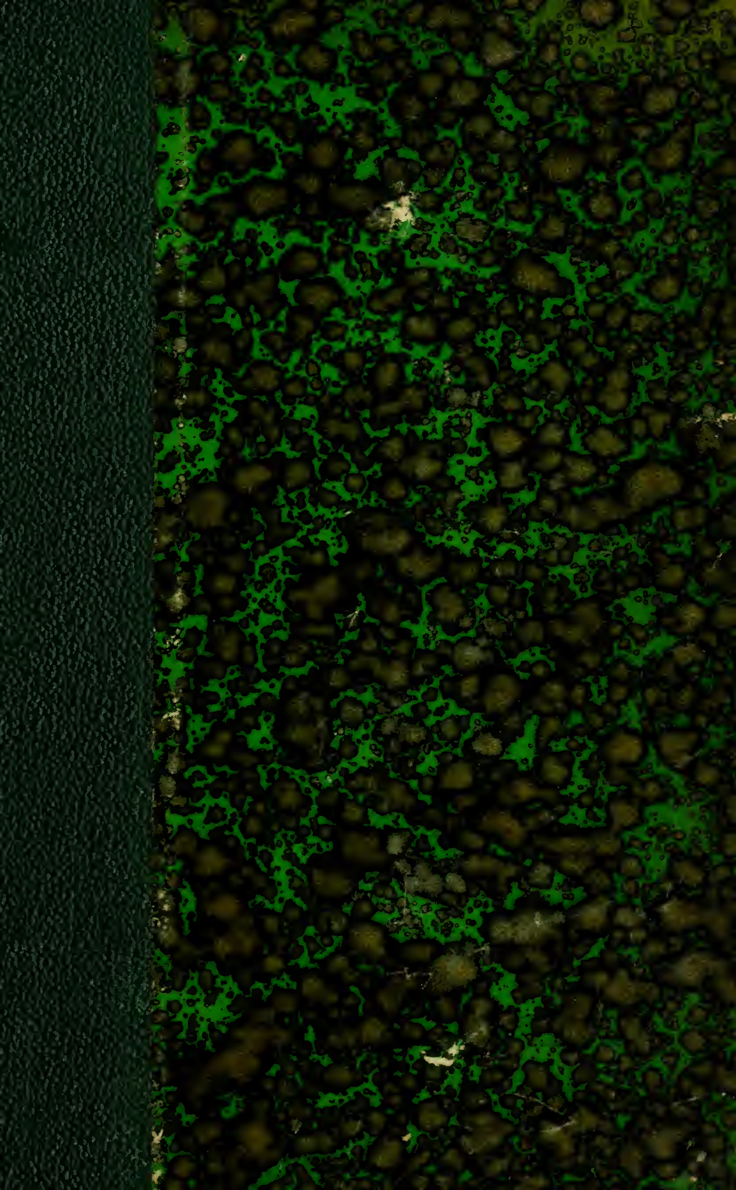
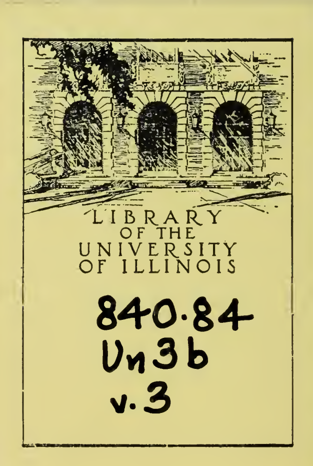



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
840.84
Un3b
v.3

Union pour l'Action morale

TROISIÈME ANNÉE

1894-1895

PARIS

6, impasse Ronsin, 152, rue de Vaugirard.

Écrit pour des Am
par des Amis

Un Esprit intérieurement vivif

VIRGILE.

Union
pour l'Action morale

1er Décembre 1894.

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

SUR

L'IDOLATRIE

I

En lisant l'*Histoire ancienne des peuples d'Orient*, de M. Maspero [1], me voici arrêté à ce fait antique, lointain, barbare de l'Idolâtrie. Outre les créatures vivantes, animaux sacrés ou arbres-fées, les Egyptiens vénéraient des statues qu'eux-mêmes avaient faites, et qu'ils croyaient divines. Ils allumaient des lampes et des feux devant ces images, puis ils les régalaient d'offrandes, très sérieusement. Leur bonne foi était si vraie en cela qu'ils s'im-

1. Qui paraît en ce moment par livraisons à la librairie Hachette.

posaient des cérémonies compliquées, des servitudes très lourdes, afin de calmer la terreur que leur inspiraient ces dieux, ouvrages de leurs mains. L'historien raconte ces bizarreries tout uniment, sans y rien voir qui ait besoin d'explication. Pour moi, au contraire, je m'arrête surpris (plus je réfléchis, d'ailleurs, et plus sont nombreuses les choses dont je m'étonne; dans ma jeunesse tout me paraissait clair et coulant). Très persuadé que l'âme humaine est permanente, et que nous portons en nous, gens d'à présent, toute l'explication du passé, si nous y regardons de près, voici pourtant des actes qui me sont obscurs d'abord. Je ne saurais redouter et adorer un bloc que j'aurais vu tirer de la carrière et dégrossir par l'ouvrier. Que des hommes comme nous, et du reste capables de fort grandes choses, aient donné dans cette illusion, tous en masse et pendant des siècles, ce m'est une énigme.

Il vaudrait la peine, toutefois, d'y verser quelque commencement de clarté. Je vais l'essayer, en ignorant, incapable de chercher, sauf au dedans de moi-même, l'explication et la preuve de ce que j'apprends dans les livres.

II

Ce que j'ai le plus souvent ouï dire, sur l'Idolâtrie, c'est qu'une telle erreur, attachée à la croyance en plusieurs dieux, a été extirpée de notre domaine, à nous civilisés, à une époque déterminée, connue. Elle est donc finie.

On raconte que le peuple juif avait découvert dès ses origines que Dieu est esprit; son Jéhovah se définissait : Je suis celui qui est. Les prophètes du VIIIe siècle avant notre ère, en particulier, avaient proclamé vigoureusement que le culte spirituel, consistant en la pureté de conscience, est le seul vrai, le culte visible n'en étant que la figure. Cette noble croyance disputa les âmes à la vieille absurde idolâtrie, pendant quelques siècles; d'abord en un coin de l'Asie; et ce fut la lutte contre les Baals étrangers (voyez Athalie); puis, plus tard, quand le judaïsme eut poussé sa fleur chrétienne, celle-ci, jaillissant partout des âmes, perça les feuilles mortes de l'idolâtrie païenne[1]. « Le Dieu qui a fait le

1. Si différentes que fussent les croyances religieuses des Phéniciens, par exemple, ou des Egyptiens, et celles des Grecs et des Romains,

monde n'habite point dans des temples faits de main d'homme; il n'est point servi par des mains humaines, » affirma saint Paul au milieu de l'Aréopage d'Athènes [1]. Et ce fut la première et plus fameuse rencontre du vieux principe avec le nouveau. Il y en eut mille autres sur tous les points de l'Empire romain : la guerre fut violente; elle dura trois cents ans. A la fin, en 392, l'empereur Théodose défendit absolument de « faire des sacrifices, d'entrer dans les temples, d'adorer les statues..., d'allumer des lampes, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes de fleurs en l'honneur des dieux... Toute maison où l'encens aura fumé appartient au fisc [2] ».

Et dès lors, pense-t-on, adieu l'idolâtrie pour nous autres. Elle a disparu dans l'irrévocable mort du passé.

---

les formes du culte étaient chez les uns et les autres singulièrement semblables. Elles partaient d'un même principe : apaiser une force ennemie, et la lier par des formules dont l'exactitude traditionnelle faisait toute l'efficacité. Rapprochez Fustel de Coulanges (*Cité antique*, p. 195-96) et Maspero (*Hist. ancienne*, p. 124). Je puis donc confondre dans une même critique l'idolâtrie asiatique et celle des Grecs.

1. *Actes des Apôtres*, XVII, 24.

2. *Code Théodosien*, XVI, 10, 12, cité par G. Boissier, *Fin du paganisme*, t. II, p. 342.

III

Elle a si bien disparu qu'il est difficile de concevoir qu'on y ait jamais cru avec un sérieux si profond, qu'on en ait vécu. Adorer ce que l'on a fait, craindre ce que l'on peut détruire, quelle aberration ! Les prophètes haussent les épaules : « A qui allez-vous comparer Dieu ? Quel pendant mettrez-vous à côté de lui ? L'idole ! l'artiste la fond ; l'orfèvre la revêt d'or; il y soude des chaînettes d'argent; le donateur indigent choisit un bois qui ne pourrisse point, cherche un artiste habile, pour faire faire une image qui ne chancelle pas [1]... » Les Pères de l'Eglise, avec leur intelligence courte et inhospitalière de polémistes, ont répété les mêmes persiflages sur cette croyance naïve.

Et pourtant, encore une fois, on en avait vécu des siècles : on en avait été aidé dans les peines, redressé dans le mal...

Gardons-nous de jamais *triompher de l'ignorance de l'antiquité*. Ce mot, dit par Michelet,

1. Anonyme, connu sous le nom du *second Isaïe*. (Is. XL, 18).

est un grave avertissement à l'historien. En finir avec les idées anciennes simplement, en les déclarant folles, c'est se fermer à soi-même les portes du sanctuaire du profond Jadis, c'est renoncer à rien comprendre de l'histoire.

« Considérons donc comme très certain, dit Carlyle, que des hommes ont cru au Paganisme; des hommes avec les yeux ouverts, les sens sains, des hommes faits absolument comme nous-mêmes; que nous, si nous avions été là, nous y aurions cru. Demandez alors : Qu'est-ce que le paganisme peut avoir été ?... Ce fut une vérité, et ce n'en est plus une. N'est-ce pas comme la voix mi-muette, étouffée, des générations depuis longtemps ensevelies, de nos propres Pères, appelant des profondeurs des âges vers nous, dans les veines de qui leur sang coule encore : « Voici donc, voici ce que *nous* avons pensé du monde : voici toute l'image et toute la notion que nous avons pu nous former de ce grand mystère d'une Vie et de l'Univers. Ne le méprisez pas. Vous êtes élevés haut par dessus elle, à une large et libre portée de vision; mais vous non plus vous n'êtes pas encore au

sommet. Non, votre notion également, si élargie, n'est qu'une notion partielle, imparfaite; cette matière est une chose que nul homme jamais, dans le temps ou hors du temps, ne comprendra; après des milliers d'années d'une expansion toujours nouvelle, l'homme ne s'en trouvera lui-même qu'à lutter pour la comprendre encore en partie : la chose est plus vaste que l'homme, ne saurait être comprise par lui; une chose Infinie[1] ! »

J'insère ici cette page vivante de Carlyle. Nul mieux que ce paysan écossais, sauvage, méditatif et inspiré, n'a compris la sérieuse âme ancienne. Nul n'a mieux vu que la mythologie et le culte des hommes primitifs ne sont pas un jeu, une figuration poétique où ils se seraient amusés à enclore une révélation, comme dans une cassette peinte.

Il faut le comprendre en effet. Ces naïfs sentaient fortement qu'il y a quelque chose d'à jamais obscur, en même temps que de très puissant, au dessous des choses que les yeux voient, et ils en frisson-

1. Conférences faites par Carlyle en 1840, sur *les Héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire*, trad. en français par M. Izoulet-Loubatières. Paris, Colin, p. 9 et p. 48.

naient. A présent on ne s'étonne plus guère de la nature, parce qu'on ne la regarde pas en face, mais à travers des pages de livres, d'où tout le mystère de la réalité est précisément retiré ; il n'y a que les savants originaux, comme Ampère, Darwin, Claude Bernard, ou les poètes, comme Victor Hugo ou Sully Prudhomme, qui sachent apercevoir au fond des êtres les Idées, plus réelles qu'eux, et les énergies, les *vouloirs* obscurs qui tendent à l'Être. Le vulgaire, lui, « qui juge de tout par l'écorce » se figure avoir percé à jour la création, et il jure intrépidement sur son pauvre manuel de physique élémentaire.

Plus proches de la vérité étaient ces hommes anciens, capables d'admiration (non pas tous sans doute, mais quelques-uns, plus pénétrants, de la pensée de qui les vieilles religions sont le produit), lorsqu'ils identifiaient les causes profondes de ce qu'ils voyaient à des volontés semblables aux nôtres, seulement plus fortes. Toute cause qui agit hors de nous, ou en nous, mais qui *n'est pas nous*, était dite divine. Hors de nous, les révolutions des astres, la formation des nuées fulgurantes, le souffle du vent, la germination du grain

de blé, la maturation de la grappe, etc.[1], — au dedans de nous, ce qui arrive sans notre aveu, l'inspiration, la passion, la maladie et la guérison, la folie, tout cela fut sacré. « Tout est plein d'âmes, » chantent les plus anciens devins (et cette parole n'a pas cessé d'être vraie). Ajoutez que les deux ordres, physique et spirituel, étaient confondus, dans ces esprits peu nets, pareils à des écheveaux brouillés : Athêna, c'était à la fois la lueur matinale bien nette et fraîche, et la clairvoyance intellectuelle : les Muses, étant les eaux courantes à source souterraine, figuraient en même temps la verve, qui s'épanche on ne sait d'où[2].

Il n'est pas facile de comprendre un tel état de pensée, plus indéterminé que le nôtre. Il le faut pourtant, si l'on veut pénétrer l'antiquité. On n'avait pas conscience que ceci fût la figure, cela

1. « Dans toute l'antiquité, surtout aux premiers temps, on rapportait les choses, que volontiers on prenait toutes pour plus ou moins vivantes, à des dieux ou des génies, *qui faisaient le fond de leurs existences*. Le blé était Cérès elle-même, le vin était Bacchus. » F. Ravaisson, *Les Mystères* (*Revue bleue* du 19 mars 1892).

2. Concevez enfin que la démarche la plus simple de l'esprit était, d'abord, d'observer ces forces dans les choses visibles, d'où les premières religions furent naturistes; — et de les constater ici et là, sans lien encore, avant qu'on fût capable de ce prodigieux travail de synthèse, qui a conduit à affirmer un seul Dieu.

la chose figurée : on ne discernait pas l'une de l'autre. Observez l'enfant qui dialogue avec sa poupée; il fait la demande et la réponse; parfois cette réponse le contrarie, il se heurte à une résistance, il se fâche; croit-il donc qu'il y ait une volonté propre en la poupée qu'il fait parler, qu'elle soit vivante? A la fois, il croit et ne croit pas; ou plutôt non, il ne s'est pas posé la question encore. Primitive, vraiment vénérable cohabitation, comme dans un délicat bourgeon ouaté, d'idées destinées à se différencier plus tard.

Un âge arrive en effet où l'esprit analyse, dissocie, ne peut plus ignorer que la poupée est, d'un côté, son et porcelaine, de l'autre, simple reflet de l'âme de l'enfant; l'illusion cesse et la poupée redevient chose.

Concevez d'après cela ce que fut d'abord l'image divine : dieu elle-même.

IV

Je l'avoue : je ne puis mépriser cette croyance d'enfant comme idolâtrique. C'est à l'esprit, à l'âme de la chose qu'allait l'adoration [1]. Il est clair

1. Adorer l'objet *en tant qu'objet* serait le *fétichisme*. Mais je doute ort qu'il ait jamais existé. « Un nègre à qui Halleur demandait

que si on priait, il faut bien qu'on ait cru avoir affaire à une personne. Qu'aurait-on cherché à fléchir, si on n'avait prêté à cet esprit de la chose même *un pouvoir* et *un vouloir* ?

« Unir des *esprits* à une matière corporelle, pour en faire des corps animés, des symboles vivants, dédiés et soumis aux esprits qui les habitent, voilà ce qui s'appelle faire des dieux, » dit saint Augustin [1]. On s'était persuadé que ces esprits, sur lesquels on pensait pouvoir agir, venaient habiter de préférence des corps façonnés à leur ressemblance avec l'intention pieuse de les défigurer le moins possible.

Mais tant qu'il ne fut pas donné à l'homme, malgré son effort sincère, d'isoler dans sa pensée l'esprit de la chose où il s'incarne, peut-on dire qu'il adora une *idole*, une image (ce n'en était pas une pour lui), et que l'idolâtrie fût *dans l'âme* de l'adorateur candide !

Divin réellement, ce bloc de pierre ou de bois l'était pour ses fidèles, si c'était de toute leur

---

comment il pouvait offrir de la nourriture à un arbre, lui expliqua que cette nourriture n'était pas offerte à l'arbre, mais à l'*esprit* qui y habitait, et que celui-ci absorbait seulement l'*esprit* de l'offrande. » (Goblet d'Alviella, *l'Idée de Dieu d'après l'anthropologie*, p. 105).

1. *Cité de Dieu*, VIII, 23.

volonté, de tout leur cœur qu'ils l'adoraient, se sentant petits devant lui, lui sacrifiant librement ce qu'ils eussent aimé garder pour eux-mêmes. Regardez toujours au cœur de celui qui prie, pour décider si une religion est vraie.

Mais un temps vint où l'objet sacré perdit son âme, cette énergique âme obscure que la foi ardente des premiers hommes lui prêtait. Le progrès de la réflexion adolescente avait isolé peu à peu ce qui est esprit de ce qui est matière. Alors on spécifia : ce n'est pas ce bois que j'adore; ma vénération « le traverse » et monte vers l'original céleste[1]. — C'était là une satisfaction donnée à la science qui naissait. Le Dieu visible deve-

1. Ces définitions ont été données dans le VIIe concile de Nicée (787), qui sanctionna le culte des images, légué au christianisme par le paganisme mourant : « La vénération de l'image passe à travers elle jusqu'à l'original. » Le mot grec qui veut dire « passe à travers » contient en effet toute la question. La doctrine du concile est demeurée officiellement celle de l'Eglise catholique au sujet du *culte des Images* (concile de Trente, session XXV). La voici définie par Bossuet : « Selon nous la Divinité n'est ni renfermée, ni représentée dans les images. Nous ne croyons pas qu'elles nous la rendent plus présente, à Dieu ne plaise; mais nous croyons seulement qu'elles nous aident à nous recueillir en sa présence. Enfin nous n'y mettons rien que ce qui y est naturellement, que ce que nos adversaires ne peuvent s'empêcher d'y reconnaître, c'est-à-dire une simple représentation, et nous ne leur donnons aucune vertu que celle de nous exciter par la res-

nait donc image, simple *idole* pour ses dévots mêmes [1].

Je pense aussi que l'habitude émoussa la foi : ce que l'on croit parce que les ancêtres l'ont cru, n'équivaut pas à ce qu'on croit *de source*. Mais une certaine paresseuse timidité d'esprit se refuse à examiner l'insuffisance des symboles usités, où l'on soupçonne du vide tout en craignant de le voir ; il est plus commode de tout accepter les yeux fermés, et le plus religieux besoin de l'âme, celui *du vrai, encore plus vrai*, est mis au second rang. On entortille son Dieu dans beaucoup de

ressemblance au souvenir des originaux : ce qui fait que l'honneur que nous leur rendons ne peut s'adresser à elles, mais passe de sa nature à ceux qu'elles représentent. Voilà ce que nous mettons dans les Images. » (Bossuet. 2e *fragment sur l'Exposition de la doctrine catholique*, § 1.)

1. Lorsqu'on ne comprit plus le sens primitif, et si *spiritualiste*, de l'adoration de l'Esprit enclos dans les choses, on eut peine à se l'expliquer. Il se fit tout un travail de *distinguo* théologique là-dessus. Les païens pieux, pour rendre compte des vertus attribuées aux statues divines, en vinrent à penser qu'elles étaient habitées par des délégués de la Divinité même, des *Génies*, des *Démons*. Les Pères de l'Eglise entrèrent dans cette conception. Pour eux aussi, des *Démons*, mais alors suppôts de l'enfer, étaient logés dans ces idoles. (Saint Cyprien, *De la vanité des idoles*, 7.) Cela explique la fureur des briseurs d'images ; ils ne croyaient pas, eux non plus, que ce fussent de simples objets inanimés. Voyez le *Polyeucte* de Corneille.

voiles ! délicats, intangibles : on l'y laisse sommeiller. Et, justement à ces époques de tiédeur, le culte des images fleurit. Au premier siècle de l'Empire romain, on voit des dévots, sceptiques peut-être, corrompre à prix d'argent les sacristains des temples afin de pouvoir se glisser dans l'ombre jusqu'à l'oreille de la statue divine, et y marmotter des prières, des supplications au sujet d'un héritage [1]. Et il se répand « une religion corruptrice qui permet à l'homme de se croire pieux, alors qu'il n'est pas honnête [2]. »

Voilà l'état de l'âme qui me semble mériter exactement le nom d'Idolâtrie, l'idole étant alors connue comme telle. Quand on repense à la nature des blâmes que les prophètes, en tout temps, jetèrent sur cette vieille lèpre des consciences, on découvre que ce qu'ils ont abominé, c'est cela même. Carlyle, leur interprète, le dit fortement : « l'Idolâtrie condamnable c'est *l'insincère* Idolâtrie. Le doute a rongé son cœur : on voit une âme humaine se cramponner spasmodiquement à une arche d'alliance, qu'elle

1. Sénèque, *Lettres* XLI et X. — Toute la belle satire II du poète romain Perse est dirigée contre ces adorateurs hypocrites.

2. Martha, *Moralistes romains*, p. 126.

sent à demi maintenant être devenue un fantôme. Ceci est un des plus funestes spectacles. Les âmes ne sont plus *pleines* de leur fétiche, mais seulement prétendent être pleines, et voudraient bien se faire accroire qu'elles sont pleines. « Vous ne croyez pas, » dit Coleridge; « vous croyez seulement que vous croyez. » C'est la scène finale en toutes sortes d'Adoration et de Symbolisme; le sûr symptôme que la mort est maintenant proche. C'est équivalent à ce que nous appelons Formulisme et Adoration des formules, dans ces jours où nous sommes. Pas d'acte plus immoral qui puisse être fait par une créature humaine; car c'est le commencement de toute immoralité, ou plutôt c'est l'impossibilité desormais de toute moralité quelconque : le plus intime de l'âme morale est paralysé par là, jeté dans un fatal sommeil magnétique! Les hommes ne sont plus des hommes *sincères*. Je ne m'étonne pas que l'homme fervent dénonce cela, le stigmatise, le persécute avec une inextinguible aversion. Lui et cela, tout bien et cela, sont dans un duel à mort. [1] »

(*La fin au prochain Bulletin.*)

1. Carlyle, *Les Héros*, p. 194 de la trad. française.

Le Chant, notre auxiliaire

LA FÊTE DES MORTS

Mélodie bretonne



1

Morts bien aimés, c'est votre fête ;
Le cimetière est plein de fleurs.
Près d'un tombeau chacun s'arrête,
Triste et muet, courbant la tête,
Puis lève au ciel ses yeux en pleurs.

2

Pour deviner nos rêveries
Etes-vous là, vous, les défunts ?
Ames des morts, toujours chéries,
Lorsque vos tombes sont fleuries,
Respirez-vous leurs frais parfums ?

3

Morts, nous venons pour vous entendre,
Pour espérer, prier, bénir.
Ah ! dites-nous qu'il faut attendre
L'heure sacrée, heureuse et tendre,
L'heure qui doit nous réunir.

4

Votre pensée en nous pénètre ;
Votre lumière emplit nos yeux.
Vous l'avez dit : Mourir, c'est naître ;
Et nous saurons vous reconnaître,
Chers trépassés, sous d'autres cieux.

Commentaires

Cette association de mots : La Fête des Morts, pourrait surprendre ceux qui ne connaissent pas l'usage, si répandu en France, de fleurir les tombes le 2 novembre. Il est particulièrement en honneur à Paris, où le culte des morts nous paraît d'autant plus touchant qu'il est tout à fait spontané, et que les personnes vivant en dehors de toute communion religieuse ne le pratiquent pas moins que les autres. Un esprit très positif, cherchant l'utilité pratique même dans les choses du cœur, pourra se demander la raison d'être de cette fête du souvenir, de cet hommage affectueux rendu à ceux qui ne sont plus parmi nous. Pour répondre à cette question, nous empruntons une belle page à M. Louis Ménard, que personne n'accusera d'avoir des vues étroites et superstitieuses [1].

« Le peuple de Paris est le plus religieux de tous les peuples [2]. Sa religion, c'est le culte des morts. C'est à Paris que s'est établi l'usage de se découvrir devant un cercueil.

1. M. Louis Ménard enseigne l'histoire des religions à l'Hôtel de Ville de Paris. Nous laissons parler l'auteur, estimant que sa pensée pourra éveiller d'utiles réflexions chez nos lecteurs. Cela ne veut pas dire que nous prétendions imposer à qui que ce soit ses opinions, ni que nous les partagions nécessairement.

2. Voilà, par exemple, une opinion assez discutable. Il serait plus exact, nous semble-t-il, de dire que le peuple de Paris est religieux à sa manière, qui est aussi respectable qu'une autre. Mais l'assertion de M. Ménard, sous sa forme paradoxale, est de nature à frapper les esprits et à faire réfléchir. Il y a des personnes qui se font gloire de leur irréligion et se croient très supérieures parce qu'elles n'adhèrent à aucune église. Il est bon de leur faire remarquer que le sentiment

Tous les ans, au commencement de ce triste et brumeux novembre, bien choisi pour une fête funèbre, la foule envahit les cimetières, spontanément, sans convocation, sans prêtres, sans solennités. On se disperse dans le dédale des pierres funéraires, et chacun cherche ses tombes pour y déposer l'offrande de pensées et de chrysanthèmes, les dernières fleurs de l'automne.

« C'est la religion des familles. Bien souvent l'intérêt a divisé les frères ; on ne se parlait plus : chacun est venu de son côté apporter sa couronne et on se tend la main. C'est la religion des orphelins. « Viens porter un petit bouquet à ton pauvre père, qui t'aimait tant, pour lui montrer que tu ne l'as pas oublié. — Mais où est-il, mère ? je ne le vois pas. — Tu ne peux pas le voir, il est dispersé dans l'air que tu respires, mais il est toujours près de toi quand tu penses à lui. Si tu fais quelque chose de mal et si personne ne le sait, lui, il t'a vu. Il ne te grondera pas, mais tu lui as fait de la peine. Si tu es sage, il est content, il te sourit comme autrefois, te rappelles-tu ? »

---

religieux, qu'elles en aient conscience ou non, n'est pas absent de leur cœur et qu'à certaines heures graves ou décisives elles agitent, dans le secret de leur pensée, l'obscur problème de la destinée humaine, auquel chaque religion, chaque philosophie propose une solution. D'autre part, les personnes attachées à telle ou telle Eglise ne doivent pas oublier qu'en dehors de leur communion particulière et même de toute communion il y a des esprits tourmentés par les éternels problèmes dont elles pensent avoir la solution définitive. Ces esprits-là sont religieux à leur manière ; leurs croyances, leurs espérances, leur doutes mêmes sont dignes de respect, et il ne faut pas leur jeter l'anathème parce que tel ou tel dogme les trouve incrédules. La négation haineuse et méprisante des croyances religieuses mérite seule notre blâme ; elle est le digne pendant de l'intolérance exercée au nom même de la religion.

Cette croyance peut sembler naïve; des doutes peuvent se former dans l'esprit à ce sujet, comme au sujet de tout ce qui est en dehors de notre expérience. Mais lorsqu'une croyance vient du cœur et qu'elle a une action bienfaisante, gardez-vous de la condamner trop vite, de la rejeter avec dédain. Peut-être contient-elle plus de vérité que vous ne pensez. Une méditation sur ce grave sujet vous sera salutaire; et où seriez-vous mieux pour vous y livrer que devant la tombe de ceux que vous avez aimés?

Le culte des morts est universellement répandu. Il est la principale religion des Chinois. Les Aryas, ancêtres de la race indo-européenne, à laquelle nous appartenons, l'ont pratiqué dès la plus haute antiquité. Ils croyaient à la survivance des morts, et chacun rendait un culte aux mânes de ses aïeux. On leur offrait des sacrifices, ordinairement de nourriture végétale; on répandait pour eux, dans la terre, des libations de lait, d'eau, de miel et de vin. Sans doute, à l'origine, on crut ainsi les alimenter, prolonger leur existence d'outre-tombe; en retour, on pensait qu'ils protégeraient leurs descendants pieux. Plus tard, les croyances se modifièrent; elles furent peu à peu spiritualisées, et les rites accomplis jadis dans une intention matérielle devinrent le symbole de croyances plus pures et plus nobles. Nous n'avons pas cessé de faire des offrandes à nos morts, d'orner leurs demeures : par là nous attestons que leur souvenir vit toujours en nous, et, d'une façon plus ou moins avouée, plus ou moins consciente, nous faisons un acte de foi ou au moins d'espérance en l'immortalité de ceux que nous pleurons.

Citons encore M. L. Ménard : « Les aînés de notre race, les Aryas, offraient des libations aux ancêtres sur les pla-

teaux de la haute Asie. Le Rig-Véda (livre sacré des Hindous) nous a conservé un écho des hymnes qui se chantaient aux funérailles : « Pars, va par ces antiques chemins qu'ont suivis nos pères. Rends-toi auprès des Pères, demeure avec Yama (le dieu des morts) dans le ciel suprême que tu as mérité. Ceux qui ont lutté dans les combats, ceux qui sont morts en héros, ceux qui ont offert mille sacrifices, rends-toi auprès d'eux tous ! Ceux qui ont pratiqué le bien, aimé le bien, fait prospérer le bien, rends-toi auprès d'eux tous ! Les poètes inspirés aux mille chants, les gardiens du Soleil, ô mort, les richis (sages) aux pieuses austérités, rends-toi auprès d'eux tous ! »

En accomplissant notre devoir envers les morts, nous suivons donc une tradition vénérable. Il est bien rare qu'il y ait un avantage à rejeter absolument telle ou telle partie de ce patrimoine de croyances, d'usages, de traditions, que le passé nous a légué. Il importe seulement de ne pas nous attacher à la lettre seule, et de pénétrer d'une vie nouvelle les vieilles coutumes auxquelles nous restons attachés.

Morts bien aimés, c'est votre fête;
Le cimetière est plein de fleurs.

Il y a de bonnes raisons pour porter des fleurs à nos morts. Les soins rendus à leurs restes sont déjà une preuve de notre fidèle souvenir, une occasion pour nous de nous les rappeler plus vivement. Mais c'est peu que d'assurer l'entretien décent de leurs tombes ; quelques fleurs diront avec grâce notre persistante affection.

La nature n'a rien fait de plus beau que les fleurs. « Salomon dans toute sa gloire, dit l'Evangile, n'était pas vêtu

comme l'une d'elles. » Elles semblent être, dans leur fragilité, l'emblème de toutes les choses belles et douces que nous aimons et qui, en ce monde, durent peu. Il est vrai qu'elles se fanent vite ; mais, après l'hiver, le sol refleurira, et nous suspendrons de nouvelles couronnes aux tombes de nos morts. Leur sommeil n'est-il pas semblable à celui qui pèse sur la terre durant les plus tristes mois de l'année, et ne sera-t-il pas suivi, lui aussi, par un réveil joyeux [1] ?

Voilà des pensées d'espérance; mais l'esprit ne les accueille pas toujours. La vue des tombes silencieuses glace le cœur, et une crainte affreuse le traverse : Si la mort était la fin de tout ! Alors quelque chose en nous se révolte ; instinctivement on lève les yeux au ciel, comme pour y chercher une réponse à ses doutes.

Près d'un tombeau chacun s'arrête,
Triste et muet, courbant la tête,
Puis lève au ciel ses yeux en pleurs.

Au lieu de commencer par une affirmation, nous avons

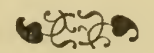
1. On peut dire que la terre meurt aux approches de l'hiver et qu'elle ressuscite lorsqu'elle fleurit de nouveau. Tel fut, dans la mythologie grecque, le sens attaché à l'enlèvement de la deesse Perséphone ou Proserpine, que Hadès ou Pluton entraînait au fond des enfers. Cette déesse était un symbole de la végétation, qui, durant l'hiver, reste cachée au sein de la terre. On racontait que, chaque printemps, Perséphone sortait du lieu funèbre et revoyait la lumière du soleil. C'était une façon poétique d'exprimer le réveil annuel de la nature. Il n'est pas surprenant que les Grecs aient eu l'idée d'associer à cette fable leurs espérances d'une vie future. Dans le sanctuaire d'Eleusis, près d'Athènes, on enseignait l'immortalité des âmes; et la résurrection de Perséphone y était présentée comme une image de la vie nouvelle promise aux justes.

voulu tout d'abord exprimer un de ces doutes poignants auxquels l'esprit le plus ferme ne peut pas toujours échapper. Que l'on veuille bien suivre jusqu'au bout la pensée contenue dans cette humble chanson ; peut-être se sentira-t-on pénétré d'abord par l'espérance, puis par une intime certitude.

Toutes les personnes douées d'un sens ferme et développé ont une répugnance instinctive pour les hommes à maximes, parce qu'elles comprennent bientôt que la complexité mystérieuse de notre vie ne peut être renfermée dans des maximes, et que vouloir nous enserrer dans de semblables formules, c'est réprimer tous les élans et les inspirations qui découlent du développement de notre esprit d'observation et de notre sympathie. L'homme à maximes est le représentant populaire des esprits qui ne sont guidés dans leur jugement moral que par des règles générales, et qui pensent qu'elles le conduiront à la justice par une méthode sûre et reconnue bonne, sans avoir la peine d'exercer leur patience, leur jugement, leur impartialité, et sans prendre le soin de s'assurer s'ils possèdent cette profondeur de vue, qui ne s'obtient que par un travail difficile pour arriver à mesurer la valeur de la tentation, ou par une vie assez active et assez remplie pour se pénétrer d'une large sympathie à l'égard de tout ce qui est humain.

George Eliot.

Le Moulin sur la Floss, livre VII, chap. 2.



QUELQUES NOTES

sur l'Éducation morale à l'École primaire

Les *Notes d'inspection* de M. F. Pécaut, publiées dans la *Revue pédagogique*, numéro d'octobre, suivies à quelques jours d'intervalle d'un article de la *Correspondance générale*, intitulé *L'âme de l'école*, ont produit un certain émoi bien justifié parmi les instituteurs primaires. Ils sont extraordinairement suggestifs, ces *rapports* où l'Université dans ses diverses branches fait son examen de conscience pédagogique par la voix autorisée de ses inspecteurs généraux.

On demande une âme pour l'école : on reconnaît donc à demi voix que l'esprit qui l'anime à cette heure est insuffisant à vivifier, à tremper solidement la conscience et le caractère des enfants du peuple. Le principe positiviste qui, sans jamais se nommer, a prévalu dans nos écoles primaires durant ces vingt dernières années, ne semble donc pas avoir produit les fruits qu'on en espérait. De là, une certaine inquiétude, des doutes graves, une tendance de jour en jour plus marquée vers un spiritualisme nouveau, encore trop vague, selon nous, et trop incomplètement défini pour autoriser l'espoir d'une action profonde, au moins dans le domaine de l'éducation primaire. Mais le temps presse ; l'horizon s'assombrit, et ceux qui réfléchissent ne sauraient envisager l'avenir sans un réel sentiment d'effroi.

Néanmoins gardons-nous des exagérations voulues et de parti pris.

Ceux qui ont connu nos écoles, il y a trente ans, savent que leur état actuel peut très avantageusement soutenir la

comparaison avec leur situation morale d'autrefois. Non seulement l'instruction y est de meilleure qualité, mais une discipline plus douce, plus morale, a produit des habitudes plus respectueuses aussi des élèves envers leurs maîtres, des rapports moins brutaux entre enfants d'une même école ou avec ceux des écoles voisines. Par exemple, à Paris, les élèves ne se livrent plus, comme en ce temps-là, des batailles en pleine rue qui nécessitaient souvent l'intervention de la police. Le reste est à l'avenant. Donc, il y a eu progrès, non décadence, comme on va le répétant, dans les mœurs proprement scolaires. Nous parlons ici de l'école primaire élémentaire ; nous ne connaissons pas assez les écoles primaires supérieures des grandes villes pour exprimer à leur égard un jugement motivé. Toutefois, si nous nous en rapportons aux apparences extérieures, la discipline ne mériterait pas une appréciation aussi favorable. On trouvera les raisons naturelles de ce changement dans les considérations qui suivent.

D'où viennent donc et le mal et les plaintes qu'il suscite de tous côtés ? — Le mal vient, selon nous, de ce que la famille et la société, loin de suivre parallèlement un progrès égal à celui de l'école, ont moralement rétrogradé durant cette même période. Analyser les causes multiples de cette rétrogradation n'est pas notre propos. Quoi qu'il en soit, l'enfant, à qui l'on a seulement enseigné le respect de l'humanité, sans remonter plus haut, perd vite les notions et les habitudes respectueuses contractées à l'école. Sa raison à peine éveillée lui permet déjà d'apprécier à sa réelle et médiocre valeur l'humanité adulte qui l'entoure et lui donne les exemples que chacun sait : la caricature, la presse, la politique et ses scandales, les publications ordurières l'aident puissamment dans ce travail de désaffection et de désagrégation morale. Alors s'établit dans sa jeune conscience le mépris de toute autorité et de toute supériorité. Il ne croit

plus à rien. Il ne respecte plus rien. Les vices précoces, dont il devient la facile proie, dévorent bientôt ce qui reste, et consomment la décomposition.

Il faut pourtant sortir du cercle. Les récriminations n'y font rien. Au lieu de se renvoyer la balle, de la famille à la société, de la société à l'école et *vice versa*, mieux vaudrait combattre le mal partout où il apparaît, chacun dans sa sphère d'action et selon ses moyens. L'école primaire ne saurait être rendue responsable de tous les maux qui nous affligent : c'est entendu, puisque la société et la famille gâtent son œuvre, quand elle n'atteint pas ses ouvriers eux-mêmes. Qu'on nous accorde cela ! nous reconnaîtrons volontiers que l'idéal n'est pas atteint, et que l'école pourra faire quelque chose de plus pour le relèvement des mœurs. Mais si l'on veut refaire une âme à l'école il n'y a qu'un moyen : aider à la restauration de l'âme des maîtres.

Sur ce point capital, il semble que les *notes* de M. Pécaut ne soient pas exemptes de contradiction. Peut-être est-il difficile d'y échapper absolument. En effet, il demande aux maîtres un souffle moral, un goût de spiritualité, une ardeur pour le bien, une foi communicative, un esprit de sacrifice, qui ne sont guère compatibles avec leurs dispositions intimes. Or, ces dispositions, M. Pécaut le reconnaît, résultent d'un milieu social déplorable dont ils sucent le scepticisme avec le lait, dans la famille où l'on ne croit plus qu'à l'intérêt, à l'école normale où l'on se préoccupe beaucoup plus de meubler leur tête que de forger des caractères en formant le cœur, la conscience et la volonté ; enfin, dans le grand milieu social livré aux conflits des égoïsmes concurrents qui se heurtent. Ici règne sans contrepoids la force brutale, le grand combat des besoins, des intérêts et des appétits ; au dessus de la lutte pour la vie, s'étage la lutte pour la jouissance sans frein et sans mesure. Joignez à cela, pour le monde administratif, un

favoritisme impudent qui s'étale en plein soleil, et vous conviendrez qu'en effet c'est là pour de jeunes maîtres une école détestable. La vie leur apparaît comme l'antithèse de la morale qu'on leur prêche. Eux aussi entrent dans la carrière découragés, vaincus à l'avance. C'est miracle, avouons-le, de trouver encore chez les hommes d'école tant de conscience et de pur dévouement.

Eh bien ! de l'excès du mal doit sortir le remède ! Cette situation pleine de périls et d'angoisse est faite pour nous réveiller. Ne nous laissons pas abattre. Les appuis extérieurs se dérobent ou s'affaissent ? rentrons en nous-mêmes. De cette concentration de vie intérieure naîtra la force que nous cherchons.

Nous y trouverons Dieu, le Dieu vrai, le Dieu supérieur à toutes les conceptions qu'on s'en fait, le Dieu dont tout relève et qui soutient tout. C'est dans le sentiment du divin qu'il faut chercher le point d'appui nécessaire. Celui-là tient lieu de tous les autres et les surpasse en solidité comme en durée.

Un certain sentiment de désespérance se trahit çà et là en plusieurs pages du rapport de M. Pécaut. Nous résisterons à cette impression presque décourageante. Il semble croire aussi que le patriotisme pourrait devenir le centre de l'éducation morale, et tenir lieu du sentiment religieux, malheureusement réduit à fort peu de chose dans la conscience populaire. Sans doute il faut le cultiver avec soin, ce sentiment ; mais ce serait une illusion dangereuse de le croire capable, à lui seul, d'organiser et de soutenir la vie morale d'un peuple. M. Pécaut le sait mieux que nous ; mais dans son angoisse de patriote, il cherche à se leurrer lui-même ; il s'accroche désespérément aux rameaux qui verdoient, indiquant par là que la sève circule encore dans l'arbre de la Patrie. Néanmoins, combien nous paraît-il plus près de la vérité, lorsqu'il dit, dans la conclusion

de l'un de ses ouvrages : « Il semble, hélas! que nous ne soyons plus que des étrangers les uns pour les autres depuis que le lien religieux a cessé de nous unir. » C'est qu'en effet pour ne point se corrompre, pour ne point dégénérer en haine aveugle, en égoïsme national, en chauvinisme étroit et fanfaron, ou masquer simplement des ambitions et des appétits vulgaires, le patriotisme a besoin de s'alimenter, de se fortifier, de s'épurer à des sources plus profondes.

Nous le dirons donc hardiment et franchement : nous ne voyons de salut possible, individuel et national tout ensemble, que dans une culture mieux entendue, plus pénétrante de la moralité, mais de la moralité vivifiée, animée par le sentiment religieux saisi dans son fond le plus intérieur, indépendamment des formes visibles sous lesquelles il peut s'étendre, se compléter et vivre à l'état de religion positivement constituée.

La séparation antinaturelle (car dans la conscience ils sont unis) du sentiment religieux et de la vie morale leur est funeste à tous les deux. Leur union, c'est la vie normale; leur séparation est leur mort : la piété sans la moralité est un non sens, c'est une chose monstrueuse; la moralité sans la piété est incomplète, inféconde, sèche et caduque. Tout abaissement de la vie religieuse se marquera, aujourd'hui ou demain, au thermomètre de la moralité. Voilà ce que l'expérience de notre vie personnelle, soigneusement notée dans ses fluctuations, nous a appris sur ce problème toujours débattu, jamais résolu, parce que l'expérience des autres ne compte guère pour soi, et que chacun doit la refaire dans son for intérieur, et la recommencer toujours.

Il y a vingt-deux ans, M. Ernest Naville, dans un discours sur l'école chrétienne et l'école laïque, prononçait des paroles que nous avons notées et souvent méditées. Après avoir montré dans l'âme de J. Gerson, de La Salle, de Pestalozzi,

l'activité du principe religieux au service de l'éducation des enfants pauvres, Ernest Naville ajoutait :

« Telles sont les trois vies que j'ai choisies pour exemple. Il a existé, il existe encore de nobles dévouements pour la cause de l'enseignement primaire, de l'enseignement des petits. Où se sont alimentés ces dévouements ? A la source de la foi, de la pensée que, vis-à-vis de l'enfant, l'œuvre du maître est de le préparer pour la vie immortelle. Enlevez ce mobile, il reste certaines sources de dévouement, je n'entends pas le nier ; il reste l'amour du pays, le goût naturel du bien, l'amour de l'humanité ; mais la grande source, la source maîtresse, sera tarie, et si on en fait l'expérience, on ne s'en apercevra que trop. Lorsque l'enseignement sera *complètement séparé* de l'influence religieuse, le corps enseignant s'abaissera, parce que vous aurez fait de la plus haute des vocations un métier ingrat et pénible. Sachez-le bien, en effet, il est dur d'être maître d'école ; il est dur de passer cinq ou six heures enfermé, non pas à travailler le plomb, l'or ou l'argent, qui se laissent faire, mais à travailler des enfants indiscrets, fatigants, indisciplinés..... Oui, la direction d'une classe est un métier pénible. Si vous lui enlevez le reflet céleste, si vous empêchez le rayon divin d'illuminer et d'ennoblir l'humble salle d'école, vous verrez, je le répète, le corps enseignant s'abaisser, et l'enseignement même en souffrira. »

Nos chutes et nos relèvements, les défaillances et les tristesses qui les accompagnent ne confirment que trop l'instabilité et la faiblesse d'un état moral qui n'est point sans périls Nous ne disons pas que le corps enseignant s'est déjà abaissé, mais nous croyons bien constater en lui une indécision, un trouble, un découragement, premiers symptômes d'une prochaine dépression et d'un abaissement certain. Hâtons-nous donc de rebrousser chemin, alors qu'une *conversion* est encore possible.

Il ne s'agit pas de revenir au régime suranné de l'École subordonnée à l'Église, de nous faire *épeler et ânonner*, comme on l'a dit, un catéchisme confessionnel quelconque, de faire de l'instituteur public le prêtre d'une religion d'État. Non, l'instituteur est impropre à toutes ces tâches, ou humiliantes ou prétentieuses; mais il semble bien que l'on puisse lui laisser quelque initiative pour la culture du sentiment religieux, dans toute sa simplicité première, et tel qu'il se manifeste dans le cœur des petits enfants. En ce temps d'éducation intégrale, ne serait-il pas étrange de dénier à l'école le droit et le devoir de veiller au développement de la faculté peut-être la plus précieuse de l'âme humaine?

On peut donc, à ce qu'il nous semble, sans violer aucun droit essentiel, en sauvegardant au contraire les droits les plus intimes et les plus sacrés de l'enfant, entr'ouvrir devant sa conscience la porte de l'invisible et du mystérieux au-delà. Nous ne disons pas qu'il convienne de le faire indiscrètement et à tout propos : « C'est un moindre mal de trop peu parler de religion que d'en parler trop, » dit justement Richard Rothe. Il y a une mesure à garder. C'est seulement dans les grandes occasions, après une lecture sérieuse, lorsque la mort enlève à l'école un élève, un condisciple; c'est au moment d'un deuil ou privé ou national, alors que l'âme des enfants et celle du maître y seront naturellement disposées, qu'il deviendra opportun de faire entendre des paroles graves, bien senties, pénétrantes, sur le grand et redoutable Inconnu qui gît au sein de l'Univers, sur son indéfectible volonté que le bien s'accomplisse en nous, autour de nous, par nous; enfin, on inspirera cette crainte respectueuse et salutaire à l'égard du Pouvoir souverain qui domine toutes choses et qui nous dérobe, en sa sagesse, le mystère de nos futures destinées.

Mais encore une fois, il faut que l'âme du maître soit

elle-même préparée à cette initiation, qu'elle soit capable de vibrer au toucher de ces cordes profondes. Une culture spéciale s'impose à lui : celle de l'homme dans toute son intégrité. Ce n'est point affaire d'un jour : aucun examen, aucun diplôme ne saurait constater ni garantir son aptitude à remplir cette fonction essentielle de l'éducateur. C'est sa conscience, c'est sa vie qui le feront ce qu'il doit être, ou le rendront indigne de son rôle.

Pour rares qu'elles soient, ces révélations spontanées de la vie intime du maître n'en laissent pas moins dans la conscience des enfants des traces durables, un levain qui un jour ou l'autre fermentera dans leur cœur et les fera vivre, eux aussi, de cette vie supérieure et vraiment libre, à la fois humaine et religieuse. Elle seule est capable de les soutenir aux heures difficiles et périlleuses. Elle seule peut encore leur inspirer l'esprit de dévouement, de sacrifice, dans les humbles situations d'une existence vouée à l'obscurité. Là est le secret de cette *âme de l'école* qu'il faut créer. Et l'on ne négligera pas les soins dus à la culture du bon sens pratique, à la formation de l'honnête homme et du futur citoyen. On y ajoutera, on y fera pénétrer le souffle, l'esprit qui vivifie, cette chaleur unie à la clarté que M. Pécaut n'a pas souvent ressentie dans les écoles qu'il a visitées.

Notre conclusion se devine : l'instituteur ne doit pas vivre de la vie vulgaire que mène le monde autour de lui. Si le milieu ambiant peut le corrompre, il doit s'en abstraire assez pour pouvoir se recueillir, se ressaisir, se posséder. Il ne saurait néanmoins s'en séparer absolument : ce serait renoncer au devoir d'y exercer quelque bonne influence. Ce n'est point par des raisonnements philosophiques que le peuple s'est éloigné des sources vives de la moralité, c'est plutôt sous l'influence de la corruption des dirigeants entre lesquels et lui l'instituteur fait transition. Ce que de mauvais exemples

ont détruit, de bons exemples peuvent le restaurer. Le rôle de l'instituteur nous paraît devoir grandir dans l'avenir. Il importe donc beaucoup de l'aider à s'affranchir des préjugés régnants ; il importe qu'il s'élève assez haut pour dominer la tâche sociale que l'avenir lui réserve. M. Pécaut nous dit à la fin de son rapport :

« Qu'un jour une voix s'élève, comme il s'en est fait entendre plus d'une fois dans les temps anciens et dans les temps chrétiens, voix d'un homme ou d'une doctrine, d'un philosophe ou d'un moraliste religieux ; qu'elle nous parle avec puissance, et dans notre propre langue séculière, de ce qui est notre intérêt suprême, de ce qui, en chacun de nous, est l'essentiel de l'humanité ; et cette parole, d'où qu'elle vienne, de la libre pensée toute seule ou de la libre pensée associée aux traditions chrétiennes, trouvera aussitôt dans les écoles des milliers d'interprètes pour la vulgariser et la faire arriver jusqu'aux confins du pays... »

On ne saurait revêtir de plus d'éloquence un désir plus noble. Mais, dirons-nous, en attendant ces voix du dehors qui peuvent, après tout, nous manquer, n'avons-nous pas un grand effort à tenter ? Resterons-nous au bord du chemin, l'oreille tendue aux bruits discordants des doctrines qui s'entre-choquent ? Non, sans doute, ce n'est point à cette attitude expectante que M. Pécaut nous invite. A part la voix incertaine et douteuse des prophètes à venir, il en est une que nous pouvons toujours entendre, c'est la voix intérieure. Celle-ci nous parle, Dieu merci, assez haut et dans un langage assez clair pour être entendue et comprise.

Que ceux donc qui éprouvent comme nous le besoin de ranimer en eux la vie intérieure se rassemblent et s'unissent sans retard. Il n'est pas nécessaire d'être nombreux : deux, trois, quatre ou cinq, c'est assez. Qu'ils évitent même les grandes réunions à effet, où la vanité et la médiocrité rem-

plissent les grands rôles. De tout petits groupes où l'on travaille, où l'on réfléchit, où l'on médite, où l'on s'entr'aide valent infiniment mieux. Si nous prenions ainsi l'habitude de nous organiser, nous laïques, en familles spirituelles, la vie morale renaîtrait en nous avec une rare intensité. Ces petits groupes vivants, dont notre Union est un spécimen encore bien imparfait, produiraient d'abord comme des îlots disséminés dans la masse ; le mouvement et la vie se communiqueraient de proche en proche jusqu'au renouvellement intégral du corps enseignant tout entier. Mais, pour réussir à souhait, cette action doit être absolument libre et spontanée, en dehors par conséquent de toute étreinte administrative. L'administration n'a pas la main heureuse, ni légère : elle tue infailliblement ce qu'elle touche. C'est malheureux, mais c'est ainsi !

Donc, si nos inspecteurs s'en mêlent, que ce soit à titre privé, jamais pour nous enlacer dans une règlementation mortelle à toute œuvre vive.

Que fera-t-on dans ces unions vraiment fraternelles ? — L'expérience acquise en ces choses nous permet peut-être de donner un avis que nos lecteurs prendront du reste pour ce qu'il se donne. Il n'est pas bon de laisser les méditations ou les études au hasard des inspirations du moment. On doit arrêter un plan : décider que le mois prochain, si les réunions sont mensuelles, on communiquera le fruit de ses réflexions sur telle question, sur tel livre mis à l'étude. Nous pensons encore qu'il ne faut pas trop entreprendre à la fois, surtout en ce qui concerne les lectures. On fera bien de débuter par des livres courts mais substantiels, livres de *haulte gresse*, comme dit notre bon et trivial Rabelais, *tout remplis de substantificque moelle*. Ici, la moelle à sucer est l'expérience morale des meilleurs, des sages de l'humanité. Il me revient qu'au début d'une union de cet ordre tentée il y a quelques années,

plusieurs amis adoptèrent comme sujets de leurs premières méditations : le discours de Channing sur l'*Education personnelle*, l'*Education de soi-même*, par Blackie ; enfin, *Les sources de la régénération sociale*, du P. Gratry. Ces trois petits volumes comptent chacun une centaine de pages environ. Ils s'imaginaient avoir du pain sur la planche pour trois mois, au plus. Ils en eurent pour deux ans, et ils se réunissaient toutes les quinzaines ! Ils prirent ensuite l'*Imitation*, et ils trouvèrent que de très libres esprits, dégagés de toute foi dogmatique absolue, pouvaient encore puiser de l'édification dans un livre écrit au moyen âge pour des moines, mais qui renferme en même temps des trésors d'*internelle consolation* et une vertu merveilleusement pacifiante. Celui qui écrit ces lignes n'a point perdu le goût de ces livres austères, et il y puise incessamment des forces nouvelles lorsque les siennes sont épuisées.

Après ces courtes réflexions, on trouvera sans doute qu'il n'y a pas lieu de désespérer de l'avenir. Nous serions bien heureux si nous pouvions faire passer chez plusieurs, cette foi qui nous anime. L'œuvre de régénération ne sera pas facile. Elle n'en est encore qu'à ses très humbles débuts ; mais enfin elle est commencée. Partout où notre modeste *Bulletin* a pris pied, un mouvement s'est produit. Il est consolant pour nous de l'apprendre et de le constater par les lettres et les confidences que nous recevons. Ceux de nos correspondants qui sont encore isolés souffrent de leur solitude : c'est une excellente disposition pour qu'ils s'efforcent d'en sortir et de chercher l'union avec ceux du voisinage que tourmente le même besoin.

Nous pourrons même leur être utile quelquefois en leur désignant des personnes chez lesquelles ils ont toute chance de trouver sympathie et affection désintéressées.

Ce goût de la vie spirituelle indépendante, tout à coup

révélé au sein d'une société matérialiste et positiviste comme la nôtre, n'est-il pas d'un heureux augure ? Ne devons-nous pas encourager, seconder, soutenir, exciter de telles dispositions, librement écloses dans la solitude des âmes ?

Oui, des temps meilleurs se préparent, une foi nouvelle s'élabore silencieusement au fond de nos consciences encore obscurcies et troublées. »

Résumons ces réflexions en quelques propositions sommaires :

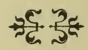
1. L'école primaire, avons-nous dit, l'école laïque ne mérite point les accusations portées contre elle. Son œuvre peut être incomplète, insuffisante ; elle n'est pas malsaine, et l'on est coupable de la calomnier comme on ne cesse de le faire avec l'âpreté d'une passion malveillante, injuste.

2. L'éducation que donne l'école pourra toutefois devenir plus féconde, en se pénétrant d'un nouvel esprit, esprit religieux dans son fond, mais d'une religion bien simple, non compliquée de dogmes métaphysiques, religion libre, spontanée, tout intérieure, qui est de la morale encore, qui n'est même que la morale rattachée à son principe éternel, par là vérifiée et orientée vers sa suprême fin.

3. Pour que ce bienfait se réalise, il est nécessaire que les maîtres de l'enseignement primaire entreprennent vigoureusement la réforme de leur propre vie intérieure, qu'ils deviennent de plus en plus dignes de la mission supérieure, morale, sociale, nationale dont ils sont à cette heure investis et dont un avenir prochain leur demandera compte.

4. Cette réforme est déjà commencée sur divers points. Elle est universellement désirée ; l'*Union pour L'Action morale* en recueille chaque jour des preuves multipliées. L'*Union*

considère comme essentielle cette œuvre de régénération de la conscience du peuple par l'école; elle y aidera de tout son pouvoir; elle en fait sa préoccupation dominante, l'une de ses raisons d'être et de vivre. Elle fait donc un pressant appel à la collaboration effective de toutes les bonnes volontés latentes vraiment désintéressées en quête d'un emploi utile et bienfaisant. Puisse cet appel être entendu !



Douleur de la Déchéance morale

Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
De l'orgueil du savoir gigantesques pensées !
Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !
Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore;
Je suis moins criminel puisque je t'aime encore :
Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
Et de moi-même à moi si grande est la distance,
Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence;
Je souffre , et mon espoir, par le mal abattu,
Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

Alfred DE VIGNY, *Eloa*, chant III.

QUESTIONS

I. — Est-il juste, est-il moral, après qu'on a reconnu à une certaine personne une très grande supériorité d'intelligence et de caractère, et qu'on est assuré d'être fort loin de la valoir, de lui remettre décidément la direction de sa conduite, et de suivre ses prescriptions sans examen? — (*Question posée par une personne amie de l'*Union.)

II. — Après avoir raconté, dans son roman de *Middlemarch*, la vie d'une femme héroïque, à qui les occasions ont manqué pour agir grandement sur le monde, et qui a dû se dépenser en des luttes obscures, George Eliot conclut ainsi : « Son esprit d'une noble marque trouva cependant certaines issues pour s'épancher noblement, bien que celles-ci n'aient pas été visibles au loin... L'action de son être sur ce qui l'entourait se répandit dans une mesure incalculable. En effet, le bien qui se développe dans le monde dépend en partie d'*actes non historiques*; et si les choses ne vont pas aussi mal pour vous et moi qu'elles eussent pu aller, on en est redevable en grande partie à ceux qui vécurent fidèlement une vie cachée, et qui reposent dans des tombes que personne ne visite plus. »

Parfois on se demande, en effet, si nous connaissons

toute la vertu ou tout le génie qui se dépensent dans le monde. — Il n'y a pas de doute : nous en connaissons fort peu.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres !

(Le Cid.)

Mais cet héroïsme ignoré est-il donc réellement perdu pour le reste de l'humanité ? Non sans doute. Le bien n'est jamais vain : c'est notre foi. — Quelles sont donc les voies mystérieuses par où il se propage ? Il faudrait tâcher de le préciser par une enquête directe, circonscrite nécessairement, mais fondée sur des exemples authentiques. L'affirmation de George Eliot, que si notre vie est supportable, nous le devons à toute cette vertu ignorée, est-elle vérifiée par l'expérience ? Si chacun de nos lecteurs faisait cette enquête avec réflexion, avec exactitude, et nous la communiquait, on acquerrait une lumière utile du rapprochement de ces témoignages ; et quel encouragement pour ceux qui luttent dans l'ombre !

Cette vie est plutôt un état d'embryon, une préparation à la vie. Un homme n'est point né complètement jusqu'à ce qu'il ait passé par la mort.

Franklin.

AVIS

Plusieurs difficultés survenantes nous obligent à ne faire paraître le dernier numéro double (19-20) de notre deuxième année, qu'après le n° 1 de la troisième. Ce dernier bulletin sera presque entièrement consacré à la mémoire de nos amis morts dans le cours de 1894.

La circulaire encartée dans le présent numéro pourra donner à nos lecteurs une idée des difficultés dont nous parlons, en même temps que leur préciser notre but. Cette circulaire a été envoyée tout d'abord aux personnes qui nous avaient manifesté le plus expressément leur adhésion (une centaine environ). Il y a été répondu par des envois d'argent et des souscriptions s'élevant à cinq mille francs. Mais les propositions et les questions qui nous ont été adressées prouvent qu'aux yeux de beaucoup, l'unité de souscription dont il est question équivaut à un versement intégral de cent francs. Or il s'agissait, dans notre pensée, d'établir un fonds de garantie couvrant nos dépenses prévues pour l'année. Il est très improbable que nous ayons à faire appel à plus du tiers de la garantie souscrite.

Un don sans retour, quel qu'il soit, équivaut donc pour nous à une somme plus que double en bon de garantie. Les plus simples offrandes sont encore précieuses. L'existence de

notre Bulletin *est loin d'être en jeu; mais nos vrais amis comprendront qu'une publication qui ne se préoccupe que d'exprimer la vérité sans s'inquiéter de plaire ait besoin, pour atteindre toute l'extension dont elle est susceptible, du concours de toutes leurs bonnes volontés réunies.*



Les Chants de la Vie intérieure, *annoncés dans un dernier bulletin, ont paru. Ils comprennent deux séries* : Six cantiques de Beethoven sur des paroles de Gellert, *et* Huit cantiques de Jean-Sébastien Bach, pour les paroles et la musique. *Chaque série est accompagnée d'une notice et de la reproduction d'un dessin de Léonard de Vinci. On peut se les faire adresser, en écrivant 6, impasse Ronsin (152, rue de Vaugirard). Le prix, pour chacun des deux recueils, est de quatre francs, si l'on est étranger à l'*Union, *de deux francs, si l'on est abonné au Bulletin. On ajoutera 30 centimes pour les frais de poste, si l'on demande les deux albums, et 15 centimes si l'on n'en demande qu'un seul.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union
pour l'Action morale

15 Décembre 1894.

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS
SUR
L'IDOLATRIE[1]

V

Quelle portée de vérité, quel horizon vaste et terrible, j'aperçois à présent à la parole de Tertullien : « Tout le jugement de Dieu portera sur ce crime d'idolâtrie[2] » (un horizon, à vrai dire, auquel l'auteur n'a pas songé). Il me semble, à lire cette malédiction, qu'un immense nuage sombre s'étend au dessus de la tête des neuf dixièmes des gens. Ou plutôt, qui peut se vanter que lui-même y

1. Fin. Voy. le dernier Bulletin.
2. *De l'idolâtre*, chap. I.

échappe, si l'*idolâtrie* est l'état commun de l'âme, à part de courts éclairs d'adoration lucide, d'adoration active ?

« Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite, dit Bossuet, sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles que l'antiquité aveugle adorait. Il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre [1]. » Cette idolâtrie est le témoignage de notre impuissance à saisir, autrement que par un effort actuel de toute l'âme, les réalités dont la nature n'est pas d'être perçues par les sens, mais d'être pensées. En l'état d'inertie, nous ne comprenons plus que l'écorce des choses, nous ne communiquons les uns aux autres que par là. Cette impuissance est universelle et éternelle, puisqu'elle est inhérente à notre nature. L'idolâtrie proprement dite, ou adoration des images, n'est qu'un cas particulier de cette substitution du signe à la pure

1. *Panégyrique de saint Victor*. 1er point. — D'ailleurs Bossuet ne comprend pas en historien ce fait de l'idolâtrie antique. Il part (gratuitement il me semble) de l'idée d'une révélation primitive, et il se demande comment cette notion vraie et pure s'est corrompue. — Comment, si ce n'est par notre malignité, nos passions ?

pensée, qui arrive fatalement dans les interrègnes de l'âme. Grave phénomène, non pas historique et antique, mais humain.

Ainsi aimer un autre être vivant, c'est, je crois, le vouloir heureux, ou parfait selon sa nature; c'est aimer son idéal, ce qu'il aspire à être, et y aspirer avec lui; — l'*idolâtrer*, au contraire, c'est l'aimer tel qu'il est visiblement, avec ses imperfections aperçues, à cause de ses imperfections peut-être, avec peur qu'en s'améliorant il ait moins besoin de nous; c'est aimer, non pas, comme il faudrait, à travers lui Dieu qu'il manifeste en lui, mais la pauvre image actuelle qu'il en offre, se confiner en cette image vaine, et ne rien voir par delà. Comment donc l'amour dégénère-t-il en cette idolâtrie à chaque fois que l'âme cesse d'être vivante, et comment fait-on ainsi tant de mal à ceux qu'on croit aimer?...

Autre exemple : être religieux, c'est s'entretenir dans une certaine conviction joyeuse que chacun de nos devoirs est l'expression d'une volonté divine immuable qui, en échange de notre libre obéissance à ce qu'elle ordonne, nous confèrera *la vie de l'âme*, seul bien véritable; c'est aussi agir

constamment, avec une espérance non personnelle, selon cette conviction. Et sans doute, pour triompher des répugnances extraordinaires que notre nature oppose à ce dessein, il est utile, et nécessaire peut-être, d'user des ressources que les Eglises ont inventées : prière, confession, examen de conscience, ascétisme, assemblées fraternelles, discours, cérémonies symboliques. Cela est vrai. Mais comment en arrive-t-on à attribuer à ces moyens la vertu de dispenser de ce qui pourtant peut seul les justifier ? Comment la pente descendante est-elle si naturelle, aujourd'hui encore, du saint au simple moulin à prières ?

Vous le voyez : il n'est pas un domaine peut-être où une piété pure ne se montre liée à une idolâtrie, dès que l'activité intérieure fait défaut. Il n'y a pas lieu, après cela, de « triompher » de l'erreur de nos aïeux lointains, dupes des Images.

Je me demande même si un grand épanouissement de civilisation matérielle, comme on en voit un à présent, ne favorise pas l'idolâtrie. Je viens de relire *Les Travaux et les Jours* du très vieil Hésiode : peut-être ce laboureur taciturne qui vivait isolé parmi ses arbres et ses sources, c'est-à-dire

parmi ses dieux, qui épiait d'un sourcil préoccupé le chuchotement des feuilles ou le lever d'une étoile, eut-il le cerveau moins encombré de formules vides, et pourtant vénérées, que l'ouvrier de Paris, qui ne croit qu'à son sceptique journal du matin. Cette civilisation si vantée a multiplié vraiment trop les contacts entre les hommes : donc les langages, qui se substituent à la pensée, fille plutôt de la solitude. Les mots circulent, et contentent beaucoup d'esprits. Ajoutez que la division du travail à l'infini crée des emplois artificiels, dont l'objet ne se ramène pas avec évidence à l'accomplissement du simple devoir humain, but et fin de tout : on le perd de vue sous tant d'organisations parasites.

J'ose donc le dire : j'ai peine à me figurer qu'il ait existé un monde plus idolâtre que le nôtre.

VI

Qui accuser ? Je l'ai dit : personne. Cela est de l'homme. Je ne reprocherai donc pas à la religion catholique ses observantes du rite et de la céré-

monie, ses dévideuses infatigables de psalmodies, comme certains protestants arrogants le font souvent. Eux se sentent peut-être exempts de ce même reproche ; moi, non. En telles affirmations que je répétais, les croyant toujours remplies de la vertu que moi, ou bien quelque autre y avions mise par notre pensée vivante, jadis, je me suis surpris plus d'une fois à être idolâtre aussi. Peut-être le suis-je même en ce moment...

Il ne faut donc pas accuser, mais on peut plaindre. Car enfin c'est un mal pesant, cette matérialisation, cette léthargie fatale de la pensée. Elle produit en nous une assoupissante facilité à nous contenter de vagues mensonges, non dans les idées seulement, mais dans la conscience morale même, et à n'être pas réellement présents au centre de nos propres actes. Nous ne vivons plus notre vie.

Elle amène encore un autre malheur ; le fanatisme sectaire. Car ce qu'il y a de pernicieux en celui-ci est qu'il tire un mal d'un bien, une erreur d'une vérité ; et toute vérité, dans cet ordre, se ramenant à la liberté intérieure, qu'il s'agit de conquérir, et les religions n'existant que pour cela, elles ne peuvent devenir instruments de servitude, tout

en continuant de se croire libératrices, que si naïvement elles mettent leurs moyens au dessus de leur but. Ainsi, au devant de Dieu même, elles dressent leurs formules, leurs symboles, leurs idoles, pour qui l'on se croit tenu de tirer l'épée, et l'on se hait par piété.

VII

« En déterminant notre pensée, en la mettant dans des formules précises, nous aurons soin de ne nous y pas enfermer nous-mêmes. Nous songerons que la servitude des mots est à la racine du fanatisme, et que s'il détruit la liberté, c'est qu'il procède d'une servitude. Nous songerons que les idées n'ont la vie que si l'esprit la leur conserve en les jugeant toujours, c'est-à-dire en se tenant plus haut, et qu'elles cessent d'être bonnes, qu'elles cessent même d'être des idées, lorsqu'elles cessent d'être à la fois l'assise solide et l'expression en acte de la liberté intérieure[1]. » Ainsi parlait, ici même, un de nos amis. Et en effet voilà le suprême, l'unique remède à ce mal d'idolâtrie.

1. *Simples notes*, dans le *Bulletin* 11-12 de la deuxième année.

Il faut, en se servant des mots, des formes, dont on ne peut certes se dispenser, se souvenir toujours qu'elles sont « des façons de dire », insuffisantes et provisoires, et qu'elles n'épuisent pas l'inépuisable Vérité.

Il faut nous en souvenir nous-mêmes très modestement. A cette question, que fait, à chaque affirmation nouvelle, la foule avide de certitudes arrêtées et d'immobilité : « Êtes-vous *celui qui doit venir*, ou devons-nous en attendre un autre ? » — il faut répondre avec intelligence : « Non, mes amis, la Vérité qui doit venir est toujours à venir. Le vrai se reconnaît à ceci, qu'il aspire à un *plus vrai*. Que le fini ne vous contente pas ! »

Et, de même que nous sommes humbles à la pensée de tout ce qui reste de Vérité hors de notre prise, nous conservons un intelligent respect pour les traductions qu'avant nous les diverses religions en ont données.

Le sens de l'histoire, du développement sans terme, de la Vie enfin, est chose moderne et découverte de ce siècle même. Les Prophètes juifs ne l'avaient pas. Ils n'ont pas pu apercevoir ce qu'il y eut, dans le principe, de légitime

et de pieux au fond de ces pauvres cultes symboliques, qu'ils ne voyaient plus qu'ossifiés et confits en hypocrisie. De même les Pères de l'Eglise à l'égard des vieux cultes païens ; ils ne comprenaient pas que ceux-ci avaient été à leur heure des étapes de la grande Conquête.

Quant à nous, voulant un Prophétisme aussi, un énergique mouvement spiritualiste, spontané et laïque, mais sachant que l'Esprit marche, et désirant être dépassés à notre tour, nous procèderons plus intelligemment : par *Evolution* religieuse, non par *Révolution*. Nous nous abstiendrons de maudire.

Voyez en effet la leçon que donne l'histoire des croyances : « le Dieu des vivants » sort de l'antique Iahveh juif; le souci de la pureté des mains et des vêtements chez l'adorateur enfante celui de la pureté de conscience ; le royaume terrestre du Messie israélite se transforme en un Paradis céleste, puis, déjà, en une joie de s'unir à la Suprême volonté du Bien et de s'éterniser en elle. Jésus et saint Paul vont atteindre l'intention, la volonté pure sous l'acte où s'arrêtait la vieille Loi ; ils annoncent le Dieu caché ; et on les comprend très lentement, peu à peu, de siècle en siècle.

Laissez donc agir d'une part la science et la réflexion, d'autre part le désintéressement et l'amour actif : ils feront doucement germer l'Esprit hors de la loi qui le contint, comme d'une coque vide.

J'observe, là-dessus, que toujours une vérité plus profonde, c'est-à-dire plus religieuse, se présente aux esprits sous un aspect dépouillé, sévère, qui les étonne. Cette vérité ne leur paraît point religieuse tout d'abord, elle n'épanouit point leur cœur. C'est une *libre pensée* qui satisfait la conscience, mais n'exalte pas l'imagination. Le prophétisme a été cela, le christianisme l'a été. Tous deux ont parlé d'abord au nom de la clairvoyance intellectuelle contre la superstition. On est surpris, lorsqu'on lit Apulée, Symmaque, l'empereur Julien, d'un côté, — saint Ambroise et saint Augustin, de l'autre — de trouver que la doctrine chrétienne ne s'est pas offerte comme plus merveilleuse à des esprits dressés et accoutumés aux prodiges, mais comme plus raisonnable.

Plus raisonnable : voilà pourquoi le progrès religieux est si difficile ; les plus pieux y résistent le plus, de peur qu'il recouvre le vide (c'est ainsi

qu'ils appellent l'Esprit sans images). Ce qui est plus dégagé de la matière leur apparaît moins solide, moins existant : un son qui frappe l'air, un souffle. Ne sourions jamais de leur angoisse. Oui, il est plus douloureux qu'un baptême de sang, ce baptême de l'esprit, qui nous dépouille de notre foi coutumière aux réalités prochaines. L'instant où le croyant, mis en face de cette irrésistible raison froide qui s'impose et ne montre pas encore ses consolations, s'écrie :

Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible ! [1]

est rude, avouons-le. L'homme tremble de se réveiller orphelin. Demi-animal encore, il regimbe bien des fois devant la pensée pure, devant l'Esprit, avant de le reconnaître comme plus réel.

Je livre cette observation à la réflexion des hommes religieux d'aujourd'hui, qui crient à l'insuffisance et à l'impiété d'une religion fondée sur la seule raison. Je la livre aussi aux philosophes qui se glorifient de faire œuvre irréligieuse. Que les uns et les autres songent que saint Paul dans l'Aréopage parla au nom de la raison justement.

1. Sully Prudhomme. *La Prière*, deuxième sonnet du *Doute*, dans *les Epreuves*.

Un second caractère qui doit être reconnu au *progrès religieux* est qu'il resserre, rend plus étroite la prise de notre idéal sur notre nature. Le culte tel que les Prophètes l'ont compris fut plus pur mais aussi plus malaisé que celui de l'offrande des prémices et des holocaustes. Le Christ déclare qu'il vient compléter, pousser à bout la Loi, et les corrections qu'il y apporte, en l'intériorisant, la rendent plus assujettissante. Il répète souvent : Je vous le dis, la *voie est étroite.*

Et voilà une autre raison pour laquelle le progrès religieux est difficile : on est découragé et rebuté par ce resserrement de la règle. L'animal humain répugne à cela ; il espérait autre chose d'un Dieu moins homme et plus Dieu : une sorte de conciliation de la sainteté et de la libre jouissance, s'il se pouvait... Il insinue en sophiste que l'ascétisme pourrait bien être un retour en arrière, par la seule raison qu'en fait certains hommes qui l'ont condamné ont vécu après certains autres qui l'avaient pratiqué [1], et il veut être moderne en se donnant ses aises.

1. Il est bien clair qu'il existe un ascétisme suranné et idolâtrique, celui qui se prend lui-même pour but. Evitons cette équivoque.

Cependant c'est un fait, que toute religion qui prétend « élargir la voie » et faire une « dévotion aisée » est sans vertu. L'homme, qui sent bien au fond que son affaire propre est de valoir, a le dégoût de cette perfection qui coûte peu. Il a une intuition sûre qu'on le fait *redescendre*, alors qu'il veut *monter*.

J'ai donc idée que le Christianisme n'a rien à craindre des diverses atténuations de son principe qu'on lui oppose aujourd'hui. Les *infra-chrétiens* ne le supplanteront point. Il faudrait qu'il prît garde seulement s'il venait à se produire une sainteté plus sainte, plus vraie que la sienne, plus « dégagée de toute matérialité dans la raison et dans le cœur [1] ». (Cela est-il possible ? ce n'est pas mon affaire de le dire.)

Que tous ceux que la Décadence religieuse de notre temps afflige reprennent donc courage et regardent en avant. L'Esprit vivifiant des religions ne meurt que comme le phénix : pour renaître plus pur.

1. F. Ravaisson, *Les Mystères*, art. cité.

VEILLÉE DE NOEL

Poème de Robert Browning

(Traduction abrégée)

I

Fuyant la pluie battante, un homme s'est réfugié sous le porche d'une petite chapelle lointaine. Pendant cinq minutes, n'osant encore entrer, il voit défiler sous ses yeux la série des fidèles qui, l'un après l'autre, viennent à tâtons chercher le loquet, puis disparaissent dans l'intérieur, tandis que la porte se referme avec un grincement de gonds rouillés. C'est la *Congrégation de la Montagne de Sion*. Elle s'est établie dans un des quartiers les plus mal fréquentés, et ses murs sacrés abritent une cohue sordide. De tous côtés arrive la foule des nouveaux venus : une vieille femme à la mine sèche et renfrognée, qui marmotte en passant quelque chose contre les gêneurs qui barrent le passage (l'entrée est si étroite!); une jeune fille tenant dans ses bras son petit frère encore à la mamelle et en quête d'un lieu bien chauffé; tandis qu'elle tord son châle trempé sur le paillasson de l'entrée, elle trouve cet étranger bien osé d'être venu là égoutter ses propres vêtements : chaque fois la porte se referme avec un grincement qui le gèle jusqu'aux os. Puis c'est

une femme à la robe de satin râpé, aux lèvres blanches et aux joues couperosées, dont la langue consent un instant à se taire; puis un homme long et jaune, semblable à un pénitent, la mâchoire serrée dans un mouchoir et les paupières closes; et, sur tous les visages, sauf sur ce dernier, est empreinte cette muette interrogation : Comment vous, Étranger, avez-vous l'audace de vous mêler à nous, les élus?

C'est ainsi qu'il interprétait, comme s'ils l'eussent crié, le langage de leurs regards, et la porte ne s'était pas plus tôt refermée sur eux avec son gémissement habituel que la flamme de l'unique et misérable chandelle, inclinée chaque fois par le courant d'air, dardait elle-même sa langue vers lui comme pour chasser bien loin la cause de tout ce scandale.

Vraiment, la place n'était pas tenable.

Le sentiment de révolte qu'il éprouve contre leur exclusivisme hautain affermit sa résolution; il pénètre dans le temple. Le prédicateur y développe ce thème : « La mort est là, qui vous guette, et l'enfer vous attend. » Et son troupeau qui l'écoute, assis, douillettement réchauffé, semble aspirer chaque parole avec un réel contentement, et se laisse bercer par ces périodes ronflantes au sein d'un doux bien-être.

Dégoûté de ce spectacle, l'Étranger se précipite hors de la petite chapelle.

II

Il y a dans la pluie et dans le vent un chant plaintif qui le berce. La lune est levée, elle brillerait d'un éclat pur et large, n'était sa prison de nuages entassés comme des remparts les uns sur les autres, bloc sur bloc, là-bas dans l'ouest, au caprice du vent.

Par intervalles, ses rayons se font jour un instant, assez pour voir juste auprès de la chapelle une trouée dans la palissade, et un sentier étroit qui y conduit.

Le sol est toujours bon pour la marche, là, sur la mousse; et ce sentier mène par une pente douce jusqu'au haut du coteau. L'Étranger s'y engage, et bientôt il se sent mieux. Sa tête est moins lourde, ses membres plus souples, à mesure qu'il s'éloigne de cette pieuse prison. Son esprit est encore plein de la scène qu'il vient de quitter. Il est écœuré des vociférations du pasteur, de l'indolence du troupeau. Tout, au contraire, est si pur au dehors, et si différent! Ce sermon, oh! quel amalgame de vérités et d'absurdités!

« La vérité reste vérité. Mais comment la reconnaître, tout à coup démesurément grandie dans le brouillard de l'imagination du pauvre homme, déformée par ses explications, faussée par ses preuves? La faute est à lui; et pourtant son zèle est bon, et son but aussi. S'il apporte tous ces embellissements, c'est qu'apparemment ses auditeurs les goûtent. Et après tout, pourquoi

tant s'étonner ? N'en est-il pas toujours et partout de même ?

« Tous ces braves gens ont sans doute éprouvé un jour un je ne sais quoi, une impulsion, un véritable appel au Seigneur.

« Et tout ceci qui me révolte : ce mécanisme de paroles et d'inflexions de voix n'est qu'une méthode à l'aide de laquelle ils essayent de susciter une sorte de copie, de rappel de leur premier élan.

« Et, à bien réfléchir, je comprends comment cela se passe. En revenant de Manchester, l'autre semaine, les cahots rythmés du train m'ont fait fredonner un air. Quand, la semaine prochaine, je vais reprendre ce train, ma tête va se remettre à chanter en cadence avec les bruits de la machine, tandis que mon voisin n'éprouvera que des secousses et des déplacements, parce qu'aucun germe musical latent ne dort en lui comme en moi, prêt à éclater au dehors. Les enseignements profitent à qui s'est déjà instruit lui-même. Un autre ne tire rien de plus du prêche du chemin de fer que moi de ce prédicateur, qui lui-même ne remplit près de chacun que le rôle du train près de moi. Mais pourquoi tant appuyer sur ce cas isolé ? Ces mêmes faits se reproduisent avec des variantes, cette même veillée de Noël, dans des centaines de lieux. Toujours ce même effort pour vous faire croire et avec aussi peu d'effet. Chaque méthode est abondamment convaincante pour les déjà convaincus, mais dure à saisir pour celui qui n'est pas de la Chapelle.

« Pour moi, j'ai aussi mon Église, et c'est dans cette Église que surgit mon premier élan de foi ! »

Ainsi parlais-je en atteignant la hauteur, tandis que le vent redoublait de force et que des rafales de pluie me fouettaient la face ; mais mon cœur bondissait de joie au dedans de moi. J'étais comme poussé par Dieu ; et la nature me guidant par la main, je venais de franchir le seuil de son temple. Dans ma jeunesse, j'ai levé les yeux vers ces mêmes cieux et, sondant leur immensité, j'y ai trouvé Dieu et sa toute puissance. Mais je sentais en même temps dans mon cœur, mêlé au sentiment profond de cette Puissance et avec une évidence égale, je sentais son Amour, ce plus noble attribut. Car un ver de terre qui saurait aimer est plus divin, à mon sens, dans son trou, qu'un Dieu au milieu de ses univers.

(*La fin au prochain bulletin.*)

Pour le mal, on s'y porte en foule et très facilement ; le chemin en est court ; il habite tout à côté de nous. Mais pour la vertu, les Dieux immortels ont placé au devant d'elle la Sueur. Long et abrupt est le sentier vers elle, et raboteux d'abord. Mais lorsqu'on arrive sur la hauteur, bien que pénible toujours, elle devient facile.

HÉSIODE. *Travaux et Jours*, v. 287-292.

LA FRATERNITÉ EN ACTE

I

LE CRÉDIT POPULAIRE

Le Parlement a voté récemment une loi au sujet du *Crédit agricole.* Cette loi favorise le développement du crédit populaire par l'intermédiaire des Syndicats agricoles, c'est-à-dire par l'organisation de la Mutualité entre les travailleurs des champs. Comme beaucoup de nos amis vivent dans les villages, en qualité d'instituteurs, et y exercent une autorité réelle, nous pensons les obliger en présentant ici quelques réflexions sur l'action morale du Crédit populaire et sur les moyens de le propager. C'est un devoir pour eux de faire à leur tour comprendre ces idées fécondes au peuple.

I. *Difficulté d'établir le Crédit populaire; il ne peut être que coopératif.* —

Crédit signifie *confiance en la solvabilité*, et aussi *faculté d'obtenir des prêts.*

La grandeur du prêt que peut obtenir l'emprunteur se mesure à la confiance qu'a le prêteur en sa solvabilité. On ne peut forcer celui-ci à donner davantage sans faire évanouir le crédit même. « Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué, » dit très exactement la sagesse populaire.

A quoi le prêteur mesure-t-il la confiance qu'il

accorde ? Ou à la richesse, ou à la valeur physique et morale de l'emprunteur et de ses garants ; ou aux biens acquis qu'ils peuvent réaliser, ou à l'honnêteté qu'il leur connaît pour accepter une dette d'honneur, et à l'énergie dont il les croit capables pour s'en acquitter. Crédit *réel*, c'est-à-dire garanti par des biens ; crédit *personnel*, c'est-à-dire fondé sur la confiance en la personne, voilà les deux espèces de crédit ; le prêteur en effet ne peut avoir d'autre motif.

Pour établir le *Crédit populaire*, il faut donc (et c'est la difficulté) un *mécanisme* qui permette de distribuer le crédit au « peuple » sans porter atteinte aux principes, aux sources mêmes de ce crédit.

Par homme du peuple on entend ici celui qui n'a pas de capitaux, ou n'en a que de très modiques, et vit au jour le jour du produit de son labeur ; ce qui le distingue, comme emprunteur, c'est qu'il ne peut garantir sérieusement les avances qu'on lui fait que sur sa valeur d'homme.

Or, comme il est beaucoup plus délicat d'évaluer un homme qu'une fortune, le prêteur doit connaître personnellement l'emprunteur. Mais on ne peut connaître ainsi qu'un nombre restreint de personnes. Et à chacune on ne prête pas grand'chose, puisqu'il s'agit d'une classe très modeste. Ainsi l'activité du prêteur sera fort limitée, la proportion de ses frais généraux accrue, son bénéfice réduit à rien. C'est pourquoi, si l'on veut ménager à l'emprunteur un prêt à inté-

rêt peu élevé, il faudra trouver un banquier qui se contente de bénéfices très pauvres, et cependant assez *solide* pour se procurer lui-même des capitaux à bon compte.

Un tel banquier est difficile à trouver. L'opération dont il s'agit relève de la philanthropie plutôt que du commerce, et, sauf dans des cas exceptionnels, on préfèrera la conseiller à d'autres par de bonnes raisons, plutôt que s'en charger soi-même.

Cherchons cependant. Il est quelqu'un qui a *intérêt* à remplir ce rôle d'intermédiaire. Qui ? Le *groupe* même des individus ayant besoin de crédit et méritant le crédit personnel.

Ce groupe est l'intermédiaire naturellement désigné ; il est formé d'individus se connaissant, s'appréciant, s'estimant mutuellement ; il ne cherchera point à réaliser de bénéfices sur ses membres ; enfin il trouvera des capitaux à bon marché à cause de l'honnêteté et de la solidarité des hommes qui le composent. Si, en effet, la valeur physique et morale de chacun d'eux est un gage aléatoire en raison des chances de mort, d'accident, de maladie qui le menacent, l'ensemble de ces valeurs étroitement associées fournit un gage de premier ordre ; car il n'est pas probable que vingt, cent individus soient frappés en même temps et mis dans l'impossibilité de rembourser le prêt.

Le crédit populaire est donc nécessairement un *crédit coopératif* ; ses organes sont des associations

mutuelles dont les membres sont solidaires : le groupe prête à ceux de ses membres qui ont simultanément besoin d'avances soit les ressources que l'ensemble des associés peut lui-même mettre en commun, soit les capitaux que lui, client solide et important, peut maintenant trouver auprès d'un banquier.

II. — *Efficacité morale du Crédit populaire.* — Avant même de nous demander quelle influence morale peut avoir sur l'ouvrier, le petit producteur, le crédit sagement distribué, nous voyons déjà, dans l'organisme même qui le peut utilement répandre, un des meilleurs véhicules du progrès moral des masses populaires.

En effet, c'est un fait d'expérience que les associations mutuelles, fondées sur un échange de services, sur une large solidarité, contribuent efficacement à développer les germes de progrès moral que possède chacun de leurs membres. La nécessité où elles se trouvent d'honorer et de cultiver les qualités d'ordre et de conduite et le respect de la foi donnée, — le lien étroit que leur nature même rend plus manifeste entre les intérêts de l'individu et l'intérêt commun, — les sentiments de dignité et d'indépendance que développe chez leurs adhérents la gestion d'une utile et importante affaire ; enfin et surtout la mise en pratique de la maxime : « Aidez-vous les uns les autres », si proche du précepte divin : « Aimez-vous les uns les autres » ; voilà les traits qui les marquent et en peuvent faire aisément des Unions pour l'action morale.

Et maintenant, pourquoi est-il bon de distribuer le crédit au peuple?

Ce n'est pas afin d'accroître ses jouissances immédiates en grevant son avenir. Ce crédit là est malsain ; c'est celui que fait l'usurier avec l'espoir de racheter à vil prix les épaves laissées par la ruine de son débiteur. C'est tout au plus en cas d'infortunes passagères qu'on peut discrètement ouvrir le crédit de consommation.

Le crédit aura pour but bien plutôt d'améliorer les outils de travail de l'artisan, d'accroître le rendement de son activité, de lui rendre possible l'épargne, de l'acheminer sagement vers l'indépendance. Ainsi le crédit populaire sera un moyen d'affranchissement; mais avec les garanties de courage, de volonté, de vertu, qui font de cet affranchissement un bien vrai pour l'individu : la liberté sera la récompense de l'effort constant.

Il ne faut pas, toutefois, faire du crédit populaire une panacée. Ce n'est point dans tous les genres d'industrie ou de commerce qu'il peut assurer au travailleur les bienfaits de l'indépendance. Dans les branches de l'activité humaine où le génie de l'homme a domestiqué les forces formidables de la nature, vapeur, électricité, il ne semble pas que, de longtemps, la science trouve le moyen de distribuer utilement l'énergie entre de petits ateliers, ni que l'esprit d'association soit assez mûr encore pour assurer aux groupes de travailleurs la propriété des moyens de production. Là d'autres modes

d'éducation par la solidarité s'offrent au peuple; nous aurons l'occasion d'y revenir.

Cependant le champ est vaste encore dans lequel le crédit coopératif peut faire lever les germes de liberté, et aider, indirectement mais sûrement, au progrès moral de la nation, au développement de la civilisation. Il s'applique avec d'heureux fruits à tous les petits métiers de la ville et de la campagne, il s'applique surtout aux agriculteurs, qui forment la grande masse populaire de notre pays.

III. — *Moyens de propager le Crédit populaire.* — Comment aider à la propagation, ainsi reconnue utile, des organes du Crédit populaire, et, en général, des formes de la mutualité?

D'abord il faut, par une propagande incessante, développer les idées de solidarité qui doivent être la sauvegarde de notre démocratie. Il ne s'agit point de graver les mots sur les murs ou dans la mémoire, comme on fait de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité », si mal interprétée lorsqu'elle n'est pas complètement délaissée; il s'agit de faire pénétrer dans les cœurs le désir de la fraternité et dans les mœurs les pratiques de la solidarité et de l'aide mutuelle.

Pour cela, la parole et l'exemple des parents et du maître qui instruit les enfants, l'habitude qu'ils auront de juger les actions des hommes avec une compatissante bonté et de leur porter secours sans réflexion égoïste, dans la mesure de leurs forces, ne manqueront

pas d'exercer sur les jeunes âmes une réelle et salutaire influence. Mais la mise en pratique par les enfants et les adolescents eux-mêmes des formes élémentaires de l'association et de la solidarité entraînera, sans doute, des résultats encore plus importants. Le principal de l'éducation n'est point de faire *connaître* le bien, il ne suffit même pas de le faire *aimer*, il faut donner l'*habitude de le pratiquer*.

Un des meilleurs exemples de mutualité scolaire est fourni par les *Sociétés scolaires de secours mutuels et de retraites* qui, fondées à Paris, en 1881 [1], dans le XIX[e] arrondissement, par un homme de bien, M. Cavé, ancien négociant, se sont propagées dans d'autres arrondissements de Paris et dans plusieurs villes de France : Reims, Toulouse, Rouen, Alger, pour ne citer que les premières [2]. Ces Sociétés ont une vertu éducatrice bien supérieure à la simple caisse d'épargne scolaire. « L'acte méritoire, dit M. Beurdeley, un des « propagateurs de l'idée nouvelle, l'acte méritoire qui « consiste à économiser et à prévoir les maux à venir

1. Voir dans la *Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, numéro d'août 1894, l'exposé fait par M. Paul Beurdeley, maire du VIII[e] arrondissement de Paris.

2. Un comité a été formé à Paris pour propager l'institution nouvelle. Il se compose de M. Jean Macé, président de la *Ligue de l'Enseignement*; Arboux, secrétaire général de la *Ligue de la Mutualité*; Guieysse, président de la comptabilité des Secours mutuels au ministère de l'Intérieur; Buisson, directeur de l'enseignement primaire, etc.

« est encore un acte personnel et en quelque sorte
« égoïste. L'enfant qui met de côté ses petites éco-
« nomies ne songe qu'à lui-même, à son repos, à son
« bien-être. Son champ d'action est limité, il agit seul
« et semble ignorer les mérites de l'association. Il
« fallait offrir à l'esprit de la jeunesse quelque idée plus
« large, quelque sentiment plus généreux. C'est alors
« que s'est présentée l'idée de la mutualité..........

« En ce qui touche les enfants eux-mêmes, l'impor-
« tant est qu'ils se trouvent associés à un sacrifice,
« qu'ils en soient les auteurs ou l'instrument, peu
« importe. Ils ont vu le bien se faire sous leurs yeux,
« et le souvenir en est ineffaçable. Les premières
« impressions sont toujours les plus vives et une bonne
« habitude devient bien vite une seconde nature... »

Ces citations suffisent pour montrer à quel point l'œuvre nouvelle se trouve en harmonie avec notre esprit.

Les *Sociétés scolaires de secours et de retraites* comptent, au début, sur les concours bienveillants de membres honoraires. Quant à la cotisation des enfants participants, elle est généralement de dix centimes par semaine; cinq sont attribués à la caisse de la Société de secours et cinq affectés à la constitution d'un livret personnel de retraite qui reste la propriété du sociétaire. L'excédent des fonds de secours est d'ailleurs utilisé pour la constitution d'un fonds commun de

retraites, qui s'accroît encore par les intérêts annuels et par les subventions de l'État [1].

Mais revenons au Crédit populaire. Il ne paraît guère possible d'y préparer directement l'enfant autrement que par le développement général des idées d'assistance mutuelle et de solidarité; il ne se prête pas facilement aux expériences d'école. En revanche, la vie multiplie les occasions d'en faire comprendre aux hommes l'utilité et le fonctionnement. C'est, chaque jour, sur vos pas, un bon ouvrier qui se lamente de ne pouvoir se procurer certains outils, et que vous sentez capable de s'élever au dessus de sa condition actuelle; c'est un petit commerçant qui se désole de ne pouvoir saisir les occasions favorables d'achat, et lutter contre les plus grandes entreprises qui l'écrasent; c'est un laboureur à qui la possession de bestiaux ou d'une charrue perfectionnée assurerait un meilleur emploi de son travail et permettrait l'épargne nécessaire : tout cela, l'association solidaire peut le leur fournir, et elle le peut faire sans danger, car elle met en même temps un frein aux changements inutiles ou peu profitables, par l'exercice même de la responsabilité collective : les associés ne voudront point répondre de dépenses qui n'ont point chance suffisante d'être productives pour celui qui les fait.

1. Ces détails ne sauraient suffire, on le pense bien, pour la constitution effective d'une caisse. On s'adresserait au Comité de propagande, soit directement, soit par notre intermédiaire.

L'idée lancée, qui prendra l'initiative de fonder la caisse ? Une de ces personnes à qui leur instruction, leur dévouement et leur vertu ont fait décerner par Le Play le beau nom d' « autorités sociales ». Nombre de caisses rurales, nouvellement fondées en France, l'ont été par l'initiative des curés ou des maires ; l'instituteur peut aussi offrir, à défaut de sa participation directe à la caisse, qui n'a point d'objet, l'aide de son dévouement et de ses connaissances. Les caisses coopératives, à leurs débuts tout au moins, ne peuvent supporter de frais de gestion élevés, elles doivent pouvoir compter sur le dévouement des citoyens qui les fondent ; leur administration n'exige d'ailleurs que de faibles sacrifices de temps des associés à qui elles profitent et des autorités sociales qui ont le devoir de s'y intéresser.

IV. — *Conseils pratiques.* — L'exposé des systèmes de caisses, urbaines ou rurales, qui ont réussi et fonctionnent par milliers en Allemagne, en Italie, en Ecosse et déjà même en France, nous entraînerait loin ; nous n'avons voulu qu'appeler l'attention, insister sur une idée féconde. Si nous citons les noms de ces caisses : Caisses *Schulze-Delitsch*, *Raffeisen*, *Wollembourg*, c'est pour honorer la mémoire des hommes de bien qui ont noblement employé leur vie à la création des premiers organes de crédit populaire. Mais une analyse rapide de leur fonctionnement ne fournirait pas les éléments nécessaires pour établir les statuts de nou-

velles associations et assurer leur succès. Ceux de nos amis qui croiront pouvoir aider à la diffusion du Crédit populaire, qui auront su en faire naître autour d'eux le désir et en faire comprendre la portée bienfaisante, pourront nous demander des renseignements précis, ou s'adresser à la *Société de propagation du Crédit populaire*, 17, boulevard Saint-Martin, Paris. Des statuts types, des bulletins[1] pleins de faits, des enseignements précis s'appliquant à chaque cas particulier leur seront fournis et les mettront à même de remplir avec exactitude la mission qu'ils auront courageusement assumée.

« A mesure que je vieillis, je souffre davantage des chaînes qui pèsent sur l'esprit humain, et de l'art par lequel des hommes subjuguent la foule. Je me méfie de plus en plus des influences de secte. Je me sens plus libre en dehors de toute *communion particulière*, et je m'efforce de rendre plus intimes les rapports qui me lient à l'*Eglise universelle* et à tous les hommes excellents et saints. »

CHANNING (Quelques mois avant sa mort.)

1. *Bulletin de la Société de propagation du Crédit populaire*, 17, boulevard Saint-Martin, Paris; — *Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, 78, rue Bonaparte, Paris.

Compte Rendu de la réunion du 24 novembre 1894

Les rapports de l'enseignement moral avec l'enseignement religieux et avec l'enseignement proprement dit à l'école primaire : tel est l'objet des entretiens qui ont eu lieu pendant la réunion du 24 novembre.

Des personnes d'expérience et de compétence théorique dans les questions d'éducation assistaient à cette réunion.

Le souci de la formation morale des jeunes générations préoccupe les personnes qui président aux destinées de l'enseignement dans notre pays. On ne croit plus guère qu'il suffise de l'instruction seule pour faire un homme et on paraît revenu de l'illusion qui faisait dire, il y a quelque vingt ans : « Instruisez le peuple et vous le rendrez bon. » Ni la science, ni la littérature, réduites à leurs seules ressources, ne semblent devoir fournir aux âmes un aliment complet.

Notre *Union* ne pouvait, sans s'en préoccuper, voir se produire ces manifestations d'un esprit qui constitue, pour ainsi dire, son principe ou sa raison d'être.

Un de nos amis nous a d'abord présenté les *notes* qui ont paru dans le précédent Bulletin, comme un fruit de sa longue expérience de l'enseignement primaire, ainsi que d'entretiens et de discussions avec d'autres personnes attachées à ce même enseignement.

La lecture de ces notes a d'abord donné lieu à la question suivante : « Les moyens indiqués là sont excellents ; mais ils

présupposent la foi dans l'âme de l'instituteur : que fera-t-il s'il n'a pas la foi? »

La réponse, a-t-on dit alors, dépend de ce qu'on entend par la foi. Notre objet n'est pas de poser des dogmes sur *l'au-delà* de cette vie, ni de discuter ceux qui sont établis par les religions, mais d'essayer de déterminer des principes d'action acceptables à la fois par les croyants et les incroyants.

Or, pour nous en tenir à des vérités que tout le monde constate, l'instruction proprement dite, au premier abord, ne paraît pas moralisante. On voit tous les jours des hommes qui se servent de leur science pour faire le mal. C'est que l'instruction pure, lorsqu'elle est incomplète, — et elle l'est toujours — n'est aux mains de qui la reçoit qu'un moyen, un instrument indifférent, qui peut servir au mal comme au bien.

On ne veut cependant pas dire qu'elle ne puisse devenir moralisante. Une connaissance approfondie et réfléchie nous montre l'identité du bien et de la vérité. Mais très peu sont en état d'arriver, par voie d'intelligence, à saisir cette identité. On ne peut généralement pas aller assez loin, dans l'ordre intellectuel, pour s'apercevoir que la source de la moralité ou de l'action vraie est la même que celle de la connaissance. On ne remonte pas jusqu'à l'unité et l'on vit comme si l'homme comportait en lui deux principes séparés et distincts, pour ne pas dire opposés ; trop heureux si l'on ne va jusqu'à nier l'un au profit de l'autre ; ce qui est un mal dans les deux cas ; car il est aussi immoral de nier l'intelligence au profit de la morale que de nier la morale au profit de l'intelligence.

Mais, dans ces conditions, que doit faire l'instituteur ? Son rôle est évidemment de fournir aux enfants les premières notions de tout ce qui est utile à la vie. De quelle façon leur donnera-t-il les plus indispensables de toutes, pour les individus comme pour les sociétés, celles qui sont comme la

garantie du bon emploi des autres, les notions morales et religieuses ? Y a-t-il un moyen de réagir contre le mal signalé dans les notes qui viennent d'être lues ? Peut-on graver ces notions assez fortement dans les jeunes esprits pour qu'elles ne soient pas emportées aux premiers chocs de l'expérience de la vie en dehors de l'école ?

On pense que oui. Mais on ajoute que l'instruction morale et religieuse ne doit pas être donnée, à l'école, de la même façon que l'enseignement de la grammaire ou de l'arithmétique, c'est-à-dire comme une connaissance abstraite.

L'instituteur n'a pas à dogmatiser sur la religion, ce qui revient, en somme, à l'extérioriser. Il doit se l'intérioriser, en pénétrer, sans qu'il ait l'air pour cela de jouer un rôle, toute sa personne visible et tout son enseignement. La religion ou mieux l'esprit religieux doit être comme le sel de tout enseignement. Le sel n'est qu'un assaisonnement ; présenté seul, il devient un mets détestable. L'esprit religieux doit fournir à tout éducateur le souffle qui l'inspire. Mais quel est cet esprit ?

D'abord, il doit être bien entendu que tout homme qui ne conçoit rien au delà des réalités visibles et tangibles, qui professe le scepticisme ou l'indifférence au sujet de ce qu'on peut appeler les réalités morales, n'est pas à sa place dans l'éducation, et n'a rien à y faire.

Ceci établi, l'esprit religieux dont on veut parler n'est pas tel esprit confessionnel ou tel autre. Certes, il faut s'attendre à être classé quelque part, du moment que le mot de religion est prononcé, mais ce n'est pas là ce qui importe. L'esprit religieux, au sens large, se manifeste par ce fait que l'homme qui le possède sent et fait sentir en lui quelque chose qui le dépasse et qui le lie en tant qu'individu à quelque chose de supérieur à lui et aux autres individus. La pédagogie dont le but est uniquement déterminé par l'idée

de liberté individuelle et qui ne va pas plus loin est insuffisante. Pourquoi être libre ? C'est sans doute pour aimer quelque chose et pour s'y dévouer. Mais que faut-il aimer ? La famille ? la patrie ? l'humanité ? Sans doute ce sont là autant d'excellents mobiles de dévouement et d'amour. L'enfant se laisse d'abord séduire assez facilement par ces grands mots, parce qu'il leur prête un sens concret et extérieur. Il est dans l'âge où la pensée vit de ses propres créations, où l'imagination, pour mieux dire, fournit toute sa matière à la pensée. Mais que l'expérience vienne à dire son mot, c'est-à-dire, que l'enfant passe à l'âge où il sera en état de contrôler par lui-même tout ce qu'il avait pu croire ou imaginer sur parole, au nom de la seule autorité d'un maître qui ne lui paraît plus qu'un homme comme les autres, alors, si son éducation ne l'a pas rattaché à quelque chose de supérieur aux données des sens, si cette éducation n'a pas été, dans son esprit général, une élévation vers l'idéal ou le divin que chaque homme porte virtuellement en lui, alors, disons-nous, il apercevra nécessairement le vide de ces notions de liberté, de patrie et d'humanité lorsqu'on ne les envisage que du point de vue extérieur. Il arrivera fatalement à cette déception effroyable dont on parlait tout à l'heure « C'est donc là ce qu'on me disait d'aimer ? » se demandera-t-il. Il se moquera de ses propres illusions. Le désintéressement et la générosité lui apparaîtront comme une duperie. Il verra dans l'humanité une mêlée d'individus où le meilleur lot appartient au plus habile. Il n'aimera sa patrie et sa famille qu'autant qu'il y reconnaîtra des milieux favorables au déchaînement de son égoïsme, c'est-à-dire au déchaînement des appétits et des caprices en lesquels il fait consister toute sa liberté.

Au sens où nous l'envisageons, l'éducation est religieuse sans être pour cela une éducation ecclésiastique. Toute éducation qui rattache l'homme à la source de vie intérieure, à

l'idéal de perfection qu'il porte en lui mérite d'être appelée religieuse; elle relie, en effet, les hommes entre eux, par le fait même qu'elle les relie à ce qui leur est supérieur et commun. Ce n'est pas seulement le christianisme, c'est aussi la raison qui nous dit d'aimer Dieu d'abord et les hommes ensuite, car l'homme n'est aimable et n'est digne d'être aimé que par ce qui en lui est supérieur à ce que l'expérience sensible nous en révèle. L'amour de l'humanité ne peut être fondé que sur l'idéal. Du moment où vous mettez les hommes avant Dieu, vous n'avez rien à répondre à celui qui vous dit : « Je commence par m'aimer moi-même. »

Cette façon d'entendre l'esprit religieux n'a rien qui puisse offusquer ni blesser personne. Les libres-penseurs sérieux conçoivent un idéal auquel il est nécessaire que l'individu se subordonne pour mériter le nom d'homme. Quant à ceux qui font partie d'une religion établie, autrement que par les dehors, ils savent que cet esprit constitue comme la sève ou la force de vie de cette religion, qu'il en est la substruction nécessaire. L'esprit religieux est antérieur aux religions. Une religion en effet, ou pour mieux dire, une église n'est qu'une manifestation particulière de l'esprit religieux. Les religions sont bien la condition de l'esprit religieux, en ce sens que, par une sorte de réaction, elles ont contribué et contribueront toujours à former la conscience religieuse; mais il n'en faut pas moins reconnaître, que, logiquement, il y a des religions parce qu'il y a des esprits religieux. La vie religieuse a sa source dans la conscience, et non la conscience dans la vie religieuse. Du côté des religieux et des non-religieux, le mal vient toujours de ce qu'on assimile ou on identifie la religion avec l'esprit des religions. On ne veut pas comprendre la religion en dehors de l'Église, et on en vient, de part et d'autre, à méconnaître le véritable esprit religieux. Mais la religion ne s'épuise pas plus dans l'Église, que la vie

sociale, par exemple, ne s'épuise dans l'État. La religion est beaucoup plus large et plus universelle que l'Eglise, puisqu'elle porte toutes les églises.

Voilà ce qu'il importe de comprendre si l'on veut introduire l'éducation religieuse dans l'école laïque. Il faut intérioriser la religion, la « laïciser », c'est-à-dire en prendre seulement ce qui constitue l'essence et la loi supérieure de toute religion, son souffle, son inspiration, qui sont précisément le souffle et l'inspiration nécessaires à toute vie individuelle ou collective.

Pour finir, on dit quelques mots sur les moyens de faire apparaître cet esprit religieux laïque dans l'école. On remarque d'abord que cet esprit religieux, comme il a été dit dans les notes précédentes, malgré les circonstances défavorables, n'a pas cessé d'exister chez un grand nombre de maîtres et qu'il suffirait non d'un ordre, mais d'un simple signal de liberté de la part des personnes à qui il appartient de diriger l'éducation, pour qu'on vît immédiatement se produire des initiatives fécondes en bons résultats.

Mais ce qui manque, à l'école comme ailleurs, c'est beaucoup moins l'esprit d'activité que la connaissance du principe et de la fin de l'activité humaine. Dans toutes les sphères de la société, on semble avoir perdu la notion de ce qui constitue proprement un homme, pour le faire consister dans ce qui n'en est que le dehors ou la vaine apparence. C'est pourtant à ce point de départ unique qu'il faut revenir. Dans la question de l'éducation plus que dans toute autre, il importe de remonter jusqu'au principe, si l'on ne veut s'exposer à en donner des solutions précaires ou contradictoires, comme la plupart de celles que la presse nous a proposées en ces temps derniers.

UN PAS VERS L'UNION

Dans son numéro du 15 octobre dernier, le *Bulletin critique*[1] publie *in extenso* le discours prononcé par Mgr Keane, recteur de l'Université catholique de Washington, à l'assemblée générale du Congrès scientifique international des catholiques, à Bruxelles, le 7 septembre 1894.

L'illustre évêque raconte comment fut organisé le Congrès des religions à Chicago[2] et expose les beaux résultats réalisés par cette œuvre d'apaisement et d'entente.

« Nous avons pensé, dit-il, que nous aurions l'occasion de donner au monde entier une grande leçon. Quand nous étudions la carte de l'Europe, nous voyons là marquées de petites divisions ; des lignes traversent cette carte en tous sens. Elles n'indiquent pas seulement des divisions territoriales, elles signifient encore : jalousie, haine, hostilité, division des cœurs qui se traduisent par Dieu sait combien de milliers d'hommes armés pour détruire le monde ! Or, de toutes ces nations, la Providence a permis l'émigration parmi nous. Toutes les nations se trouvent représentées chez nous ; elles y vivent mêlées entre elles, en sœurs, sans hostilité aucune. C'est le privilège que Dieu a donné à l'Amérique, de détruire ces traditions de jalousies nationales que vous perpétuez en Europe, pour les fondre toutes dans l'Unité américaine.

« Il y avait la même leçon à donner sur le terrain religieux. Toutes les fois que je me sens tenté de pessimisme,

1. Paris, librairie Thorin.

2. Cf. *Bulletin de l'Union* du 1er novembre 1893 et l'intéressant article de M. Bonet-Maury dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1894.

j'ai un remède : je regarde autour de moi, et je vois que le genre humain se met de plus en plus à détester la haine et l'hostilité. Il y a un effort incontestable de l'humanité vers des mœurs plus douces, une plus grande floraison de la charité. Mais n'est-ce pas le but de la religion d'unir l'homme avec Dieu et avec ses frères ? La religion, c'est la charité ! Lors même que nous ne pourrions nous entendre sur les croyances, n'était-il pas possible de s'accorder sur la charité ? »

Et parlant des représentants des vieilles religions païennes qui ont pris part au Congrès : « On a prétendu parfois, ajoute-t-il, que les ministres de ces religions étaient les envoyés du démon, chargés de faire abandonner la vérité et de faire embrasser l'erreur. C'est là un point de vue historiquement faux.

« A tous, Dieu a donné la vérité en partage. Quand la pauvre famille humaine s'est dispersée, elle a oublié les principes religieux et moraux. Alors Dieu a suscité, même parmi les païens, des hommes pour rappeler la vérité. Tels furent les Sages de l'antiquité. Bouddha, Confucius, Zoroastre, Socrate n'étaient point les serviteurs du démon ; ils étaient les instruments de la Providence divine ; ils voyaient la vérité, mais seulement en partie, mêlée à des erreurs ; ils ont fait du mieux qu'ils pouvaient. Pourquoi ne pas rendre hommage à leur bonne volonté et à tout ce qui est bon et beau dans leur enseignement ? Pour les grands Sages d'Israël, il est aisé de démontrer qu'ils annonçaient Notre Seigneur. Ne pourrait-on démontrer la même chose pour les Sages du paganisme ? »

Il nous semblait, en lisant ces lignes admirables, être transporté, à travers tant de siècles d'interprétations étroites et de discussions homicides, aux premiers âges du Christianisme. Nous nous rappelions saint Justin adressant à l'empe-

reur Antonin et à ses deux associés, Marc Aurèle et Lucius Verus, son éloquent plaidoyer en faveur de la religion chrétienne.

Répondant à l'objection : Mais le Christ n'est venu en ce monde que depuis environ cent cinquante ans ; ceux qui ont vécu avant lui sont-ils donc coupables de n'avoir pas connu la vérité ? — « Nous avons appris et montré plus haut, répond saint Justin, que le Christ est le premier-né de Dieu, la Raison ou Parole dont participe tout le genre humain. Ceux donc qui ont vécu selon cette parole ou cette Raison sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées : tels que Socrate, Héraclite et d'autres parmi les Grecs ; et parmi les Barbares : Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Elie et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de nommer. »

Dans la seconde apologie, il développe encore cette belle théorie de la Raison ou Verbe, qui est le Christ, répandue comme une *semence* dans toute âme d'homme. C'est ainsi que Socrate, par exemple, a pu connaître « *partiellement* » le Christ. « Pour moi, ajoute saint Justin, j'ai fini par rire des calomnies qu'on lance contre les enseignements chrétiens et de la foule qui les répète. Tous mes efforts, tous mes vœux furent de devenir chrétien ; non pas que les doctrines de Platon que j'avais étudiées fussent éloignées du Christ, mais parce qu'elles ne sont pas tout à fait d'accord avec elles-mêmes, non plus que celles des autres, stoïciens, poètes, historiens. Car chacun, suivant sa portion de Raison divine répandue telle qu'une semence, voyant ce qui en était né avec lui, l'exprimait éloquemment. Mais lorsque, dans ces questions plus hautes, ils avancent des choses contraires aux précédentes, ils montrent qu'ils n'avaient pas une science complète. En un mot, tout ce qu'ils ont dit de bon les uns et les autres nous appartient à nous chrétiens qui, avec le Dieu ineffable, adorons sa Raison ou Parole dont tous les

écrivains ont eu en eux quelque semence capable de leur faire entrevoir la vérité, mais qui depuis s'est faite homme pour guérir tous nos maux en les partageant. »

Quel bel enseignement ! N'est-il pas temps de revenir à ce point de vue *intérieur* des doctrines? Là est le fondement divin de leur *catholicité*, c'est-à-dire universalité. N'est-il pas clairement indiqué dans le prologue de l'évangile selon saint Jean, où il est parlé du Verbe, de la Raison divine « *qui éclaire tout homme venant en ce monde* » ?

A LIRE

(*Publications récentes*)

Esquisses de morale évangélique, *par* Léopold Monod, in-16, sans éditeur; *se trouve à Lyon, 10, rue Lanterne (le demander par la poste). — Petit recueil excellent, sans aucune étroitesse sectaire. L'auteur se rend compte des difficultés que rencontre hors de soi et en soi celui qui veut réellement vivre sa vie. L'épigraphe, empruntée à* Vinet, *marque le sens de l'ouvrage* : « Il n'y a qu'une manière de *connaître* la vérité, c'est *d'être dans* la vérité. »

*
* *

Logique sociale, *par* G. Tarde. — Alcan, in-8, 6 fr. 50. *Livre compact, et d'une lecture laborieuse (nous en donnerons prochainement une analyse), mais d'une très grande valeur. Un des plus beaux livres de ces derniers temps. L'auteur se propose de montrer que tous les faits sociaux se ramènent à des appétits et des croyances, et ne sont que des épisodes de la lutte éternelle des uns contre les autres. La seconde partie, qui traite des applications,*

est la plus accessible à tout le monde. Le chapitre qui concerne la religion est très fort, et d'une grande beauté de forme. M. Tarde paraît être un esprit de la trempe de Taine, et l'un des principaux espoirs de la France intelligente.

*
* *

Ernest Renan, *Essai de biographie psychologique, par* Gabriel Séailles, *directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne.* — Perrin, in-12, 2 fr. 75. *Cette étude est bien plus que la biographie d'un homme. C'est une démonstration, sur un exemple vivant, de l'inanité et du danger de l'erreur initiale qui consiste à chercher hors de soi, dans les faits, le principe directeur de sa pensée et de sa conduite.* « Qui cherche en dehors de lui ce qu'il doit penser, dans ce qui fut ce qui sera, dans ce qui a été fait ce qu'il doit faire, risque fort de ne savoir ni ce qu'il pense, ni ce qu'il veut. » (p. 340). *Ainsi, la conscience prime l'histoire. On suit pas à pas la démonstration de cette vérité, dans la vie intellectuelle de Renan étudiée ici de haut et sans passion.*

*
* *

Histoire de la Littérature française, *par* Gustave Lanson. — In-12, Hachette, 3 fr. 50 (4 fr. *prix fort*). — *Ceci est beaucoup plus qu'un manuel d'écolier. On a un témoignage d'homme, et d'homme droit en même temps qu'éclairé, sur toute notre littérature.* « La littérature est un instrument de culture intérieure : voilà son véritable office, » *est-il dit dans la préface. Un livre écrit dans cet esprit doit être recommandé à cette place.*

(*A Suivre.*)

Le Gérant : Lucien Fontaine.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union
pour l'Action morale

1er Janvier 1895.

LA MORALE[1]

Son objet. — D'après l'étymologie du mot, la Morale est la *science des mœurs*. Les mœurs sont des habitudes, mais les habitudes dont s'occupe la morale proprement dite sont les habitudes de la volonté considérées uniquement en tant qu'elles

1. Notre Bulletin « a pour objet de réaliser l'Union de ceux que préoccupe la difficulté de bien vivre » : c'est dire que la détermination des principes d'une saine morale fait partie de son programme. Bien vivre, c'est évidemment agir avec bonne volonté, mais c'est aussi et surtout savoir ce que l'on veut faire et pourquoi on le fait. Un acte purement instinctif, quelque avantageux qu'en soient les résultats, du point de vue de l'apparence, n'a aucune valeur morale. Le premier acte de la bonne volonté est donc de faire tout ce qui dépend d'elle pour s'éclairer, c'est-à-dire pour se libérer et s'affranchir de tout ce qui l'empêche de devenir elle-même et de se retrouver dans toute sa pureté et son unité primitives. Ainsi entendue, la morale de l'intention n'offre aucun danger, comme quelques-uns de nos correspondants nous ont semblé le craindre.

Ces pages ont été écrites au moyen de notes prises au cours d'un

peuvent être qualifiées de bonnes ou de mauvaises, c'est-à-dire qu'on peut leur attribuer ou leur dénier une valeur absolue [1].

Il y a, en effet, plusieurs sortes d'habitudes. D'une manière générale, on peut distinguer les habitudes du corps et les habitudes de l'âme ou de l'esprit, ou, pour mieux dire, les habitudes

de nos amis, mort cette année et que plusieurs d'entre nous s'accordent à regarder comme un des principaux patrons spirituels de notre Union. Il s'agit de M. J. Lagneau, professeur de philosophie au lycée Michelet, à la mémoire duquel la plus grande partie du n° 19-20 de notre 2e année sera consacrée. Jamais la question morale n'a été posée avec plus de vigueur et d'élévation que dans ce cours. Ces quelques pages devront être considérées comme une introduction aux divers essais de reproduction que nous nous proposons, de la pensée de notre maître et ami, si toutefois l'on peut dire que l'exposé d'une pensée *une* comporte une introduction. Mais comme il s'agit d'une rédaction d'après des notes prises au courant de la plume et forcément incomplètes, et comme d'autre part, on respecte trop cette pensée pour se permettre de vouloir la compléter, nous prions nos lecteurs d'attribuer à l'élève et non au maître toutes les insuffisances et toutes les obscurités de ce texte. Il est d'ailleurs impossible de prévoir les objections auxquelles cette lecture pourra donner lieu dans les divers esprits. Tout ce qu'on peut faire est de promettre des éclaircissements à ceux qui en demanderont.

1. *Absolu* s'oppose à *relatif* et signifie proprement ce qui est inconditionnel, ce qui ne dépend pas d'autre chose. Une action peut valoir en vue d'un certain effet, par rapport à une fin qui lui soit extérieure, ou valoir en elle-même, *absolument*. Ne pas admettre ce degré ultime ou cette sorte de terme intérieur et dernier de la valeur de l'action équivaut à méconnaître l'existence de la morale.

d'actions purement extérieures ou mécaniques, et les habitudes d'actions purement intérieures ou spirituelles.

La morale n'est évidemment pas la science des habitudes en général. Elle n'a pas pour objet, par exemple, de nous enseigner le moyen de contracter de bonnes habitudes du corps. Elle n'a pas non plus pour objet les habitudes de l'âme en général : ainsi il n'y a rien de moral dans cette habitude, considérée en elle-même, qu'un logicien peut contracter à la suite d'un usage logique, plus ou moins prolongé, de son entendement, habitude qui lui permet de se représenter avec promptitude l'accord ou le désaccord d'un raisonnement avec les règles du raisonnement. Evidemment de telles habitudes ne sont pas l'objet propre de la morale.

Ce qui constitue l'objet de la morale, ce sont les habitudes de la volonté, et encore non pas toutes les habitudes de la volonté. Un homme peut contracter l'habitude de vouloir telles actions ou de prendre telles résolutions qui lui conviennent dans la situation ou le milieu qu'il occupe; mais si ces actions et ces résolutions n'ont aucun rap-

port avec le bien et le mal, elles ne rentrent pas dans la morale.

Ce qu'on appelle *mœurs*, ce sont des habitudes volontaires en tant qu'on les considère comme ayant ou devant avoir une valeur morale absolue, c'est-à-dire comme pouvant être qualifiées indépendamment de toute considération de l'effet produit. De bonnes ou de mauvaises mœurs sont quelque chose d'indépendant, aux yeux de la conscience, des effets qui en sortent. Il peut se faire qu'avec de bonnes habitudes on réussisse mal et qu'avec de mauvaises on réussisse bien. Quand nous jugeons qu'une action est moralement bonne, nous jugeons que l'être qui la produit a un pouvoir de se donner une valeur absolue par la manière dont il agit, et cela, indépendamment du succès obtenu par sa manière d'agir. Les mœurs sont donc des habitudes dans lesquelles nous cherchons à reconnaître la présence ou le défaut d'une valeur absolue qui doit s'y trouver.

La morale et la science. — Mais la morale n'est pas seulement la science des habitudes bonnes; du moins, si on la définit ainsi, il faut nécessaire-

ment qu'on attache au mot *science* un sens qu'il n'a que dans ce cas tout à fait particulier. Quand nous parlons de la science des corps ou science physique, de la science des quantités ou science mathématique, de la science de la réalité absolue ou métaphysique, nous entendons par là un système de connaissances sur ce qui est. Quand nous parlons au contraire d'une science des bonnes mœurs, c'est-à-dire d'une science de la manière d'agir qui peut être qualifiée de bonne, nous n'entendons pas seulement la science de quelque chose qui est, mais la science de quelque chose qui doit être. La science, en général, se conçoit comme déterminée par son objet; son idéal est de saisir l'objet tel qu'il est; de le refléter en quelque sorte. Tel n'est pas l'idéal de la science morale. La morale a la prétention de décider non seulement de ce qui constitue, en fait, la qualité bonne ou mauvaise des actions, mais, en même temps et surtout, de ce que ces actions doivent être pour être bonnes. Autrement dit, la morale est une science qui veut, qui doit déterminer son objet et non être déterminée par lui[1]. C'est une science

1. Jamais, du fait, on ne saurait faire sortir le droit. Bien loin que

qui légifère et qui commande. Son objet n'est pas seulement de connaître ce qui est, mais d'établir la règle de ce qui doit être. Par suite, la morale n'est pas une science au sens ordinaire du mot, mais en un sens plus élevé.

La morale et l'art. — On peut dire que la morale n'est pas seulement une science, mais qu'elle est aussi un art, précisément pour les raisons qu'on vient d'indiquer. Elle a, en effet, de commun avec l'art, qu'elle est, comme lui, un ensemble de préceptes et de règles par le moyen desquels un certain résultat doit être obtenu. L'art aussi se propose pour objet, non seulementde saisir ce qui est, mais de faire être quelque chose, de réaliser ce qui doit être. La morale, comme tout art, a l'idéal pour objet.

Par cet *idéal* de la morale (et de tout art) il ne faut pas entendre quelque chose qui n'existe pas, une chimère, une pure conception de l'esprit, mais quelque chose qui est possible, quelque chose qui

l'expérience nous donne la mesure de ce qui doit être, nous ne comprenons, au contraire, *ce qui est* qu'en proportion de notre intellection de *ce qui doit être*.

a ses racines dans la réalité, quelque chose, enfin, qui est comme l'épanouissement du réel, sa pleine et parfaite réalisation. L'idéal de tout art et, à plus forte raison, l'idéal moral n'est que le réel même, mais pleinement réalisé[1].

On peut donc dire que la morale est un art, si on a soin de corriger cette définition en montrant ce qui distingue l'art des mœurs de tout autre art. L'objet véritable de la morale, c'est la réalisation de Dieu dans le monde[2], la réalisation de l'infini dans le fini, du parfait dans l'imparfait. C'est aussi l'objet de l'art; mais l'art ne peut se proposer cette réalisation que sous une forme imparfaite et fragmentaire. Or Dieu n'est pas seulement un idéal abstrait, c'est la réalité même du monde[3] :

1. L'idéal, c'est la réalité même conçue dans sa vérité, c'est-à-dire comprise comme devant rester indéfiniment plus riche, plus belle et meilleure que toutes les données imaginatives, sensibles ou passionnelles (car tous ces mots ont le même sens si on va assez loin) au moyen desquelles nous nous la représentons. (Voir fin de l'article.)

2. Ceci ne veut pas dire que Dieu n'a de réalité que celle que nous lui conférons. La réalité de Dieu n'est pas d'ordre sensible pas plus que d'ordre abstrait, comme il est dit plus loin.

3. A chaque instant, le monde, la création ne peut que résulter de l'impossibilité où est Dieu de se satisfaire de rien de ce qu'il a créé; la création ne peut valoir que par la négation d'une valeur absolue qu'elle aurait. Ce n'est que par un attachement de l'être réel à une

c'est dire que l'objet de la morale est de produire, dans un Être déterminé et fini, une manifestation de Dieu; manifestation possible par le fait que cet être comprend les rapports qui l'unissent à Dieu, qui l'unissent à sa véritable réalité. Tout art a le même objet que la morale, mais sous une forme plus imparfaite que la morale.

Un autre rapport de la morale avec l'art, c'est qu'elle ne doit pas seulement se proposer, ni avoir pour effet de nous faire connaître la règle à appliquer dans la pratique, mais de nous la faire accepter. La connaissance morale est une lumière qui nous réchauffe en même temps qu'elle nous éclaire. Leibnitz disait que la véritable piété est à la fois « ardeur et lumière ». Ce qu'il disait de la piété, il faut le dire de la connaissance morale. Cette

réalité qu'il sent comme étant son fond absolu, et qui n'est rien qu'en vertu de l'action même par laquelle elle est poursuivie, que l'univers, à chaque moment, devient. Le développement de la vie, la création perpétuellement renouvelée n'est autre chose que le perpétuel sacrifice de la réalité présente, que l'acte absolu par lequel Dieu meurt, en quelque sorte, à lui-même, dans l'affirmation d'une réalité qui ne saurait jamais être donnée tout entière, et sans laquelle pourtant rien ne deviendrait ni ne serait. Amour et sacrifice paraissent être les deux aspects les plus profonds de l'acte ou de la réalité de Dieu. (Note tirée d'une autre leçon du même professeur.)

connaissance doit échauffer, animer, mettre en mouvement; autrement dit, elle ne doit pas être une connaissance purement abstraite; sa principale raison d'être et la preuve de sa valeur, c'est qu'elle provoque dans l'esprit la manifestation de la puissance créatrice[1].

Enfin — et ceci encore rapproche la morale de l'art — en tant que connaissance pure, la morale n'est qu'un moyen et un moyen provisoire qui doit tendre à sa propre destruction. L'idéal de la morale, c'est de se rendre inutile, c'est-à-dire de provoquer dans l'âme un tel mouvement vers le bien, un mouvement si intense et en même temps si éclairé que le bien soit atteint, en quelque sorte, naturellement à la suite de ce mouvement. Le véritable but de la morale est de se rendre inutile en créant dans l'âme un sentiment moral éclairé et irrésistible. De même l'idéal des connaissances qui constituent un art, c'est de ne plus exister, dans l'esprit de l'artiste, à l'état de connaissances distinctes, mais de composer en lui une sorte de

1. « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne point à aimer, et se trahit elle-même! » dit Bossuet (*Connaissance de Dieu*, IV, 10).

synthèse naturelle de laquelle résulte, pour lui, une intuition immédiate du beau et des moyens de le réaliser.

Mais tous ces rapprochements ne permettent cependant pas de dire que la morale soit un art. La morale est beaucoup plus qu'un art, en ce sens que c'est elle qui détermine la fin suprême, bonne par elle-même, par rapport à laquelle les différents arts ont une valeur.

En effet, tout art, quel qu'il soit, ne vaut que dans la supposition qu'il concourt, pour sa part, à réaliser quelque chose qui a par soi-même une valeur. Chacun des arts manuels, chaque métier a sa fin particulière, qui est de produire des objets utiles à ceci ou à cela. De même, si les arts proprement dits ont pour objet la production du beau, la condition pour qu'ils aient une valeur, c'est que la raison puisse comprendre que la fin propre à chacun de ces arts a elle-même une valeur. Or, pourquoi en aurait-elle une, sinon par son rapport avec quelque chose qui a une valeur absolue ? Si nous voulons comprendre la valeur des différents arts, il nous faut une mesure à laquelle nous puissions rapporter leurs productions. Cette mesure

doit nécessairement être déterminée par une espèce de connaissance qui n'est plus simplement une connaissance artistique. Si la morale était une pure œuvre d'art, elle supposerait une connaissance supérieure, elle supposerait, peut-on dire, une autre morale.

On a quelquefois considéré l'homme de bien comme un artiste ; il est plus. C'est la morale science qui juge la morale art. L'homme de bien est un artiste ; s'il n'était que cela il n'aurait pas la certitude rationnelle de la valeur absolue de son art. De belles actions ne sont pas nécessairement bonnes ; une action belle ne devient véritablement bonne que lorsqu'elle est liée, dans la pensée qui la produit, à une connaissance rationnelle de ce qui la fait bonne.

La morale entendue comme une science pratique. — La morale est donc plus qu'un art et plus qu'une science. Dira-t-on qu'elle est une science pratique ? Ce mot éveille l'idée d'un système de connaissances qui donne les moyens de réaliser quelque chose. Par exemple, une science pratique sera la mécanique qui fournit les moyens de construire des édifices,

de diriger et d'utiliser des forces. Mais ce que nous avons dit plus haut nous fait comprendre que la morale est autre chose qu'une science pratique. Si elle n'était pas autre chose, il pourrait suffire à un esprit de posséder la connaissance morale parfaite pour réaliser, par cela même, et immédiatement, en lui la perfection morale. Cela est absurde, car la perfection morale ne consiste pas dans un état à réaliser. Elle n'est pas un état, mais une disposition de l'âme. Il n'y a pas de systèmes de formules dont la possession puisse permettre à l'esprit de réaliser en lui la perfection, de la même façon, par exemple, que l'ingénieur réalise un pont ou une usine, en appliquant les connaissances techniques qui constituent sa science pratique.

Ainsi la morale ne saurait être appelée ni une science, ni un art, ni une science pratique, au sens ordinaire de ces mots. Elle est à la fois une science et un art, mais elle est plus qu'une science et qu'un art. Tous les arts supposent la morale, et toutes les sciences, à proprement parler, en relèvent également. Toutes les connaissances que nous acquérons dans un ordre quelconque n'ont de valeur à nos yeux qu'autant que nous savons qu'il

y a en nous une mesure absolue de la valeur. Si nous ne pouvions pas apprécier sûrement le degré de perfection que notre nature comporte, ou, pour mieux dire, être certains que la nature humaine est capable de perfection, toutes nos connaissances se trouveraient par là même ébranlées.

Le vrai et le bien. — C'est ce que Descartes a voulu exprimer lorsqu'il a dit que « la connaissance de la perfection de Dieu est le fondement de la science ». Or la connaissance de la perfection de Dieu, la certitude qu'il y a une perfection relèvent évidemment de la morale. Perfection et vérité, ce sont là deux termes inséparables. Si nous pouvions douter de la perfection, nous douterions par cela même de la vérité. Tant que nous ne trouverons pas le moyen de les concilier, de comprendre comment les objets qu'elles expriment sont un seul et même objet, nous resterons dans l'incertitude sur la valeur de nos connaissances proprement dites, de nos connaissances purement spéculatives.

En effet, s'il fallait reconnaître qu'il y a en nous deux êtres tout à fait distincts : l'un ne pouvant trouver sa satisfaction que dans le bien pure-

ment intelligible, l'autre cherchant la vérité, et l'un et l'autre n'apercevant pas les liens qui unissent le bien et le vrai, notre poursuite, des deux parts, manquerait de garantie. L'homme pratique qui cherche le bien, mais ne sait pas quel rapport il y a entre ce bien cherché et le vrai que son intelligence poursuit, est condamné à douter de la valeur de ce mouvement par lequel il est porté vers le bien. L'homme de science spéculative, qui ne sait pas le rapport étroit du vrai et du bien, ne peut considérer ses spéculations pures comme ayant une valeur absolue. La sécurité intellectuelle et la sécurité morale ont donc pour condition nécessaire que le rapport entre le vrai et le bien soit clairement conçu, que le bien et le vrai soient garantis dans leur unité.

Or de ces deux objets, c'est celui de la recherche spéculative qui en réalité est subordonné à l'autre ; car ce que la recherche spéculative peut atteindre, c'est *ce qui est* purement et simplement ; mais en supposant que nous puissions l'atteindre, il nous resterait toujours à nous demander *pourquoi* cela est, c'est-à-dire pourquoi cela a été produit, pourquoi, par conséquent, nous devons nous laisser

déterminer dans notre conduite par la connaissance de ce qui est. Notre conduite ne saurait jamais être pleinement justifiée par ce qui est purement spéculatif, par ce qui ne nous touche pas. Le vrai bien ne peut nous déterminer qu'à la condition que nous puissions le concevoir comme identique à nous, à la totalité de notre être; ce n'est que de cette manière qu'il peut nous donner la sécurité dans une action. Autrement dit, ce n'est pas la science seule qui peut se suffire ou suffire à la pratique. Il faut toujours qu'une connaissance soit jugée comme la véritable réalité. La science ou la connaissance du vrai ne saurait donc se suffire à part de la morale, de la volonté du bien. La seule connaissance spéculative ne saurait engendrer dans l'âme la certitude et la paix intérieure au sein de l'action.

Pour exprimer la même chose plus simplement, nous pouvons encore dire que la connaissance spéculative ne serait pas complète ni parfaite, si elle n'atteignait pas, avec ce qui est, ce qui doit être, avec le réel apparent, le réel vrai, c'est-à-dire l'idéal, si elle ne saisissait pas le rapport de l'un et de l'autre, si elle ne montrait pas que le réel apparent et le réel idéal sont au fond la même chose.

La véritable connaissance est donc une connaissance qui contient, avec toute la spéculation, toute la pratique, parce qu'elle fait comprendre le rapport de l'une et de l'autre. En ce sens, on peut dire que la véritable métaphysique est la science du Bien dans son rapport avec le Vrai, autrement dit, du rapport des deux termes. La réalité est, pour ainsi dire, pétrie d'idéal, et l'idéal est le fond même de la réalité.

L'Ame revit[1]

D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde?
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde,
A moi qui, tout à l'heure, incertain, agité,
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,
Cherchais le bien, le vrai dans les rêves des sages,
Et la paix dans des cœurs retentissants d'orages?
A peine sur mon front quelques jours ont glissé,
Il me semble qu'un siècle et qu'un monde ont passé,
Et que, séparé d'eux par un abîme immense,
Un nouvel homme en moi renaît et recommence.

LAMARTINE.
Bénédiction de Dieu dans la solitude.
Harmonies, I, V.

1. A rapprocher de l'extrait de Vigny (1er bulletin, p. 36).

VEILLÉE DE NOEL

Poème de Robert Browning

(Traduction abrégée [1])

III

Tout à coup la pluie cessa ; ô prodige ! la lune apparut tout entière ; le noir rempart de nuées s'écroula : ses décombres furent chassés vers l'ouest. Et alors, dans le silence des vents, se prépara la chose glorieuse qui calme : d'un bout à l'autre de l'horizon un immense arc-en-ciel lunaire se dessina avec les sept couleurs distinctes à la base, mêlées et épanouies, au sommet, en une arche triomphale parfaitement blanche ; et au dessus, une bande de nuit... Qui donc, du fond de cette nuit va surgir, posant son pied sur la clef de voûte de cet arc de lumière ?...

Et voici ce que je vis, là et alors, moi, homme pareil à vous, mais *choisi pour cela*, comme quelqu'un entend Dieu l'appeler par son nom, dans un éclat de tonnerre où les autres n'ont perçu qu'un bruit et qu'une flamme... « Apparais ! » m'écriai-je.

Je regardai : Il était là, *lui-même* avec sa forme humaine, suivant l'étroit sentier et marchant devant

1. Fin. Voy. le dernier Bulletin, p. 54.

moi. — Il avait donc quitté la chapelle, comme moi-même ? Je ne songeai plus au spectacle du ciel.

Sa face m'était cachée. Je n'apercevais qu'un vêtement flottant, ample et blanc, avec sa bordure que je reconnaissais bien. Je ressentis de l'effroi, pas de surprise.

Je me rappelai ce qu'il avait dit : « Que partout où deux des siens seraient réunis pour prier, il serait au milieu d'eux. »

Bien certainement il avait été au milieu d'eux, de ceux qui priaient dans la chapelle. Et mes tempes battaient de joie à la pensée que j'apercevais le pan même de sa tunique.

Mais bientôt tout mon sang reflua froid et lourd. Un nouveau frisson me passa dans les veines, et je m'écriai, en m'élançant vers sa robe flottante : — « Ne me quitte pas ainsi, Seigneur, il ne se peut pas que tu m'abandonnes ! Est-ce parce que j'ai méprisé tes amis ?... Mais mon cœur s'est amendé. N'es-tu pas l'Amour de Dieu plutôt que Sa puissance, et ne m'as-tu pas entendu, tout de suite, placer son amour au dessus de sa puissance ? N'était-ce pas te mettre au dessus du monde ? Tu ne dois donc pas te détourner de moi. Oui, la folie et l'orgueil ont un instant surmonté mon cœur. Mais nos meilleurs actes sont mauvais, si tu veux les passer au crible de ton jugement.

« J'avais cru meilleur, que toi, qui es esprit, tu fusses adoré en esprit et en vérité, comme aussi en beauté :

non dans les formes burlesques et sans nom dont je viens de m'éloigner comme indignes de toi. C'est que je n'avais pas compris ces choses, qui me faisaient pitié. »

La face, alors, se tourna en plein vers moi; et, tombant à terre, je m'étendis à plat comme la laine qu'étend le blanchisseur sous la lumière purifiante du soleil. Et quand le flux qui m'inondait parut se retirer, voilà que je marchai léger et rapide, l'esprit de plus en plus raffermi, mais le corps entraîné dans le sillage de l'ample tunique qui allait tourbillonnant devant moi, et m'aspirait dans son tourbillon.

IV

Nous traversâmes ainsi le monde, et nous nous arrêtâmes.

« Où suis-je ? Quelle est cette prodigieuse ceinture de piliers ? quel est ce dôme miraculeux ? Les anges en ont donné les mesures : les fils des hommes l'ont achevé. Les colonnes de la colonnade sont comme des personnes qui attendent : bras toujours ouverts pour embrasser l'entrée de la race humaine dans le sein de... de quoi ? Oui, quel est cet édifice où j'admire, pour briques, des marbres et des pierres de prix ?... Je sais à présent : ce n'est pas un rêve : c'est la chose elle-même. Je reconnais les descriptions et les images que j'ai regardées dans nos livres en Angleterre, très souvent :

ces fontaines qui coulent toujours, musicales, étincelantes sous la lune, dans des cuves de granit... Oh! moi, le pécheur qui vous parle, j'étais donc à Rome, cette nuit de Noël! — Et, soudain, voici que les ténèbres se déchirent, mes yeux percent hardiment les murs, et je vois au dedans : comme le creux d'une ruche fourmillante d'abeilles, la basilique tout entière est vivante! Des hommes dans le chœur, le transept et la nef, des hommes debout sur les architraves, des hommes sur les statues, des hommes sur les tobmes où dorment dans le porphyre des papes et des rois; tous, affamés, dans l'attente de ce qui va se consommer au maître-autel. Voici : le moment ravissant approche. Les offrandes de la terre vont monter se mêler aux dons qui descendent d'en haut. Les flammes des cierges, les soupirs de l'encens s'élèvent; l'orgue respire. La clochette d'argent sème un frisson d'épouvante sur le pavé où se sont soudain prosternées les faces de la multitude. Voici le départ de quelque chose de vraiment neuf : d'une vie sans fin, — lorsqu'Il commença à marcher sur terre, réellement homme et réellement Dieu, avec faiblesse, honte et peine, pour mourir de cette mort dont le signe reste, authentique, et se dresse là-bas, bois maudit... Mais tout cela passe. Il n'est plus le captif de cette geôle, — mais le Dieu, le Seigneur, comme Jean, son serviteur, en a recueilli le témoignage : « J'étais mort, et je vis à jamais! »

V

Pourtant j'étais resté hors des portes.

« Pourquoi, me disais-je, suis-je resté sur le seuil, attendant son retour, abandonné, bien que je tienne toujours le pan de son vêtement? Il a pris place au milieu d'eux. Leur foi a un cœur qui bat, un cœur vivant. Les obscurités de leur enseignement ne peuvent empêcher la vérité de luire au travers ; et Lui, qui sait reconnaître une étincelle là où tout est sombre aux yeux d'un homme, peut bien voir la flamme briller là où nous croyons que tout n'est plus que cendres. Pourquoi resterai-je ici, seul et glacé, au lieu d'entrer résolument? N'est-ce pas Lui que ces hommes glorifient? Je veux élever la voix aussi haut que leurs louanges. A travers toutes les erreurs, je ne veux voir que l'amour.

« O Amour des premiers jours chrétiens, flamme sortie de l'étincelle couvée par la secte conspuée, flamme si prompte à embraser le monde que l'Intelligence, qui régnait sur le monde antique, roula à bas de son trône comme s'écroulent les images des rêves! Cette flamme a jailli, et tout fut transformé au nom de l'Amour. En face même de la Grèce et de Rome, on apprit à mépriser les artifices de la poésie et de la rhétorique, et l'on donna libre cours à la joie des cœurs dans des chants griffonnés peut-être sur une page arra-

chée à un Salluste devenu ainsi pour toujours incomplet [1]... Plus rien des triomphes du ciseau, des triomphes de la palette... La musique aussi, que devint-elle? L'hiver était trop froid pour l'oiseau de Terpandre [2]. Il s'envola. La pierre seule, plus endurante, resta, jusqu'à ce qu'un jour un saint sordide aperçût les pieds de la Vénus nue, et se châtiât de l'avoir trouvée trop femme en lui brisant le nez. L'amour était la grande nouveauté, l'amour suffisait à tout.

« Dans l'obscurité, l'enfant sait aussi bien qu'au jour trouver la mamelle de sa mère. L'amour avait donc fermé nos yeux à tous, et les hommes se nourrissaient ainsi à tâtons... — Sans doute les yeux du monde sont ouverts à présent. Mais dois-je pour cela condamner les petits enfants qui veulent encore le sein, et qui ont besoin qu'on les porte sur les bras, quand je voudrais, par affection, les voir marcher déjà ou même tenter une escalade hardie ?

« A l'avenir j'aurai plus de raison. Quand un toit d'église couvrira n'importe quelle variété de la grande famille, n'importe quel être portant au front le mot *Amour* au dessus de ses yeux sérieux et sincères, je

1. On sait qu'une partie considérable des Œuvres de l'historien Salluste a été perdue. On sait aussi que le parchemin des manuscrits antiques a été souvent gratté au moyen âge, pour qu'on y écrivît des prières.

2. Terpandre, de l'île de Lesbos, un des plus anciens lyriques, regardé par l'antiquité comme le père de la Musique. Il ne reste plus rien de lui, que d'insignifiants fragments.

ne mettrai plus un mur entre lui et moi. Partout où c'est sur l'amour que l'intelligence se décharge de ses fonctions, moi qui ai ce double besoin, je commencerai par rassasier mon cœur, quitte à aller chercher pâture ailleurs pour mon intelligence. »

A peine avais-je dit, que de nouveau j'étais emporté dans la nuit.

VI

Seul ! Je suis laissé seul encore une fois — sauf l'extrême bord du vêtement que je tiens toujours pour me guider — seul à côté de la porte d'entrée d'une sorte de temple, peut-être un collège, mais tel que je n'en ai jamais vu chez nous en Angleterre. Une vieille ville aux maisons hautes et irrégulières. Ce doit être — je ne puis rien affirmer — une de ces villes fameuses du moyen âge, en Allemagne. Cette série d'escaliers au bas desquels je suis assis, est-ce Halle, Weimar, Cassel, Francfort ou Gœttingue ?... Oui, Gœttingue plutôt... Par la porte ouverte j'aperçois à la dérobée une salle de conférences ; une assemblée décente et symétrique est rangée sur les bancs, attendant ce qui va se passer. Tenant toujours le bord du manteau, je me risque à regarder, moi aussi, plein de précaution, et je me glisse parmi cette camaraderie d'étudiants. Tout à coup, un murmure, une émotion... On s'installe pour écouter, tandis que monte aux marches criardes de la

chaire, pas à pas, pesamment à cause de la lourde cargaison de son cerveau, un homme en qui une part de grotesque s'allie à trois parts de sublime : je devine que ce visage au nez de faucon, aux joues osseuses, c'est le Professeur. Un flot d'amour jaillit de mon cœur vers cet homme. Ce martyr d'un enthousiasme pacifique, ce pâle studieux à l'esprit candide, lorsqu'il préluda en toussant, donna l'élan à ma sympathie. Il parcourut son auditoire d'un regard pâle et pur, presque céleste. O ces yeux bleus qui avaient survécu à tant de choses! Sous ses pieds il foulait, sans en être souillé, toute l'animalité épaisse. La voix grave du Professeur, un peu enrouée, mais douce, prononça le discours de la *Veillée de Noël.*

Il observa que la raison doit rectifier les erreurs naturelles, en retournant aux sources du savoir, pures de tout mélange étranger. Il fallait donc remonter à la limpide fontaine de Chrétienté, pour y étancher notre soif. Mais d'abord d'où dérivait ce *mythe* du Christ, cette histoire populaire et naïve? De l'inintelligence des rédacteurs, des conditions de temps et de race, etc... Et le résidu de l'opération était *un homme* : un vrai homme, certes, dont l'entreprise fut généreuse, et permit à ses disciples de le croire omnipotent et omniscient...

Ici l'orateur fit une pause et toussa un peu. Je saisis cette occasion de lui dire adieu, et sortis, tenant toujours le vêtement sacré.

VII

— Voilà donc la Critique, pensai-je. Tandis que dans les répugnantes disputes de Papistes et de Dissidents l'air est vicié par les mauvaises odeurs de nos passions humaines, tantôt par la rusticité de ces grossiers mangeurs d'ail qui épaississent tout, tantôt par la subtilité de ces autres qui évaporent tout en un nuage d'encens, la Critique, pour débarrasser l'air de ces faux parfums, l'enferme sous sa cloche pneumatique, l'aspire atome par atome, et ce qu'elle fait, c'est le vide, sans pitié.

Que retenez-vous du Christ? — Son Intelligence? — Mais ce qu'Il dit, d'autres voix sans nombre ne l'ont-elles pas articulé? Et l'inventeur de l'alphabet ne fut-il pas un génie égal? Et Harvey qui trouva la circulation du sang? — Est-ce sa Bonté? — Nous voici donc tous, depuis Paul et Jean, et le brave Pierre, battu des tempêtes, dont les mains s'étaient durcies à tirer les filets ruisselants, jusqu'à moi et vous, qui professez aujourd'hui à Gœttingue, tout le troupeau du Christ, eux, vous et moi, nous voici donc les brebis d'un bon Homme! Mais la Bonté, au fond, quel mystère! Où en est le réservoir? Comment deux créatures nées vers le même temps, le Christ et Pilate, en furent-elles si inégalement douées?

Disons tout : la Vérité, qui gît dans l'esprit de Dieu, marque son empreinte dans les nôtres; quoique Lui soit lumière et nous obscurité, nous sommes faits à Son

image pour Lui rendre témoignage. S'il n'y avait pas en nous un œil, dirigé par un sens intime, pour discerner la clarté du ciel des ténèbres de l'enfer, cette clarté même perdrait son évidence. Sans doute le juste, le bien et le vrai n'en resteraient pas moins divins, si par l'arrêt d'un démon le mal et la haine devenaient lois dans les univers, et si le Bien perdait son nom. Mais il est clair qu'une pure et simple exposition de la Morale, soit partielle soit totale, ne mérite nulle adoration. Savoir son devoir est peu. Prenez l'homme le plus méchant de la terre : sûrement il connaît, dans sa conscience, une plus grande étendue de bien qu'il n'en naît au jour dans la conduite de l'homme le meilleur, devant qui nous plions le genou. Celui-ci en connaît davantage, il est vrai : mais connaître est une chose, pratiquer en est une autre. Je conclus que la fonction réelle de Dieu est de nous communiquer une force, un élan puissant pour *pratiquer* ce que nous savons déjà. Le Christ donne-t-il cette force, cet élan, oui ou non ? ainsi se pose le vrai problème de sa Divinité...

VIII

Se peut-il qu'Il soit entré là, dans ce collège, Lui, et que je tienne toujours le bord de son manteau ? Il faut donc sympathiser aussi avec le cerveau desséché de ce professeur où palpite encore une goutte de sang vivant, alors qu'il passe au crible les attributs du Christ ? Oui,

si l'Amour est mort ici, il y reste du moins un fantôme de l'Amour. Un noble instinct s'élève de l'âme de ce raisonneur, et y restaure l'équilibre. « Rentrez chez vous, nous dit-il, et vénérez encore le mythe, objet de nos expériences; *cet homme*, continuez de l'adorer plus que ceux qui ont vécu avant lui, et plus que ceux qui sont venus après. » Certes, pour ces paroles, je vous loue, mon frère; tout à l'heure nous n'avons pas méprisé l'amour ignorant : honneur à la science à présent!...

Ainsi pensais-je en moi-même. Puis je quittai la porte, et trouvai, tout près, une nouvelle église, mais toute calme et basse, où l'on pouvait prolonger délicieusement un doux repos, loin de toute recherche, de toute épreuve, de toute poursuite acharnée du vrai. « Cette tolérance, me dis-je après un moment, est une belle invention! On manœuvre sa barque à égale distance de l'écueil et du banc de sable; on voit dans chaque chose ses bons côtés; on estime la religion pour elle-même, sans se soucier de ses sectes. Jouissons de nos propres convictions, sans surveiller maussadement la foi de nos voisins, toujours épiant ce qui peut s'y trouver de fausseté, de perversité ou d'omissions! Mieux vaut un bienveillant indifférentisme, qui professe que toutes nos croyances également (quoique l'éclat s'en amortisse en passant à travers le prisme d'esprits obtus) eurent à l'origine une seule couleur! Mieux vaut poursuivre un pèlerinage à travers les temps anciens et modernes, chez toutes sortes de peuples, en des cli-

mats divers, pour qu'enfin l'on voie les saints, les sages et les sauvages fondre leurs *Credo* respectifs en un seul, devant le trône du Père commun. »

IX

Ici, l'horrible orage reprit de plus belle. La nuit noire me prit dans son filet, m'y roula et me jeta la face contre terre.

Je me retrouvai seul sur le seuil du collège.

Je regardai : hélas ! loin, bien loin, une forme s'enfuyait; j'aperçus le geste qui se retire, et, de moins en moins visible, la blanche robe, arrachée de ma main stupide tandis que dans ma folie je laissais complaisamment mon cœur s'épanouir en une paresseuse bienveillance envers les formes diverses de la croyance.

Je me redressai avec toute l'énergie de la terreur. « Non; non ! certainement, il faut qu'il y ait une forme d'adoration, *une entre toutes*, meilleure que toutes les autres. Je dois tâcher de la découvrir, et, quand je l'aurai trouvée, m'efforcer de faire partager aux autres ma découverte! Telle est ma tâche terrestre.

Celle de Dieu est au dessus, et distincte.

Pour moi, je suis un homme solidaire des autres hommes, et non une brute au milieu des brutes; aucun des bénéfices de mon expérience ne doit rester perdu pour les autres : et si j'ai dépensé en vain tous mes

efforts à les répandre, alors il restera toujours au dessus la fonction de Dieu ; et j'exulte à l'idée que Dieu, par des voies à lui, cachées pour nous, peut ramener, et ramène en effet, j'en ai la foi, tous les hommes errants dans un seul et même sentier. Quant à moi, je ne puis témoigner que du travail de Dieu en moi. Ce n'est que de ce que j'éprouve que j'ai conscience et connaissance ; le monde qui roule autour de moi ses témoignages à lui me laissera tel qu'il m'a trouvé ; malgré les cris des hommes, mon oreille est paresseuse à les entendre : leurs races peuvent fleurir ou se faner... Que m'importe, tandis que je puis contempler cette voie brillante et chargée d'étoiles qui sépare la voûte du ciel ?

O cette solitude !... C'est en moi qu'il faut chercher ; c'est en ma propre vie que mes sens plus aiguisés doivent trouver des témoignages de la Providence.

Et malheur à moi, si, quand je regarde ce livre, le seul qui soit tout grand ouvert pour moi, je récuse les avertissements que j'y lis !

Ainsi, ai-je été bien sûr, cette nuit de Noël, que Dieu ait tissé de sa main cet arc-en-ciel qui a été le chemin par où la vérité a glissé dans mon âme ? — Je ne puis pas forcer le monde à admettre qu'Il se soit baissé pour guérir mon âme ; ce serait comme prétendre que dans ce coup de tonnerre où l'un n'a perçu qu'un grand bruit, et l'autre une flamme, moi j'ai entendu l'appel de mon nom. — Mais que me fait le monde, et

quel motif de joie ou d'ennui trouver dans ses censures, quand, au lendemain de ses remarques, détournant à peine la tête, il dira du même ton : « Cet homme est mort » ? Oui, mais pour moi, mon nom appelé a été jeté comme celui d'un conscrit, tiré du sac béant et obscur à l'aube d'une bataille. On lui ordonne de mourir à un signe, à un regard — tout défaillant ou muet d'étonnement de cette chance tombée sur lui ; — on lui a fixé d'un geste rapide du doigt le pauvre pouce de terrain où il doit combattre et où son pied s'est trouvé. Lui dont l'oreille, il n'y a qu'une minute, était ouverte aux bruits du camp et à ses bavardages, il est appelé, pour finir solitaire sa vie là, là où elle commence réellement, déplacé de l'arrière-garde tranquille à la terrible avant-garde. O mon âme, tiens-tu ferme le bord du vêtement ?

XI

Je pus saisir alors la robe fuyante, et, sans être repoussé cette fois, je me trouvai de nouveau, grâce à l'infinie merci de Dieu, enveloppé complètement dans ses plis, et réchauffé, étonné et ravi. Car à peine avais-je laissé échapper ces paroles, que, d'un élan impétueux, quittant le monde du dehors, où j'avais erré cette nuit sous la pluie, je pénétrai dans l'intérieur de la petite chapelle.

Comment, autrement, me serais-je retrouvé raide et

droit sur mon banc comme si je ne l'avais jamais quitté ?

Eh quoi ! ne suis-je point sorti, n'ai-je point subi l'orage, vu la parade solennelle du successeur de saint Pierre, vu le laboratoire du Professeur ?... Je suis pourtant sûr de ma vision... — Et voici cependant tous mes voisins. A leur air, on dirait qu'ils me reprochent d'avoir dormi. — Mais comment, alors, ai-je pu juger le sermon, si je ne l'ai pas entendu ? Comment savoir que le prédicateur parle du nez, que son geste est trop emphatique, que son discours est mal lié et incorrect ?

Oh ! la grande nouvelle ! Ce prédicateur n'est pas un Pascal. Son sermon prouve qu'il n'a point fait les savantes lectures où je m'enfonce comme les abeilles au creux des calices des fleurs... Fort bien ; voilà ce que je lui reproche de plus grave...

Mais qu'étais-je venu chercher près de lui ? Ah ! j'avais été envoyé à une source pour y prendre une gorgée de breuvage. Oserai-je négliger la chose pour laquelle j'ai été envoyé et revenir avec quelque autre en place ?

« L'eau qui jaillissait du sol, alléguerai-je, était mêlée de terre. Je me suis détourné de ces sources boueuses, et je T'apporte en place un calice d'artiste, une coupe magnifique de rouge onyx ; vois ces veines pourprées : on dirait que le marbre a saigné. A quoi bon l'eau ? J'espère bien étancher ma soif à cette coupe sèche. »

Dirai-je cela ? Non, non ! Mieux vaut s'agenouiller au plus pauvre des courants...

Dans mon ignorance et ma faiblesse, avec l'aide de

Dieu, j'en suis venu à penser que mon cœur fait mieux d'accepter sans se fâcher cette rudimentaire forme de culte, à cause de l'Esprit qui y est enfermé. Débarrassée pieusement de toutes ces approximations terrestres, l'Essence du Bien y apparaît, sereine avec un mince voile humain qui la sépare de nous.

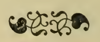
Quant au mérite du prédicateur..., oui il serait mieux qu'il y eût moins de matière dans ce vase de terre, pour enclore un trésor qui tiendrait aussi bien dans une coupe d'or; mais cela n'a pas d'importance, s'il y tient une bonne mesure. Le Ciel se chargera bientôt de mettre ordre au reste!

Que Celui sans lequel il ne sert de rien de gagner des empires soit mon appui!

Note. — On a utilisé, en deux ou trois passages, les fragments de traduction donnés par M. Milsand (n° 358 des Dilecta).

Nul n'accusera plus la destinée d'être injuste à son égard, lorqu'il aura cessé de se prendre lui-même pour but.

C. SECRÉTAN,
Civilisation et croyance, II, IV, 4.



A ceux qui pleurent

Au commencement de cette année, c'est à vous que je pense ; à vous qui pleurez dans le deuil.

Comme il est triste le premier jour de l'an qui revient après que des êtres chers nous ont quittés ! Il en est parmi vous qui la voient venir avec effroi, cette année nouvelle qui semble s'ouvrir dans la nuit. Peut-être en est-il qui sont presque désespérés, qui ne vivent que parce qu'ils ne peuvent pas mourir, et qui en se couchant se disent : « oh ! si demain pouvait être le dernier jour de ma vie ! » — Je les connais ces temps de douleur où aucun rayon ne luit, où l'âme a froid, se croit morte, et, parce qu'elle a perdu ceux qu'elle aimait, ne sent plus d'amour en elle.

C'est à vous qui passez par cette *mort de l'amour*, à vous que je ne connais pas, mais qui êtes, que va aujourd'hui ma pensée. Je voudrais vous aider.

D'abord, écoutez-moi, il y a encore de la force et de la vie en vous : votre douleur seule en est la preuve ; qui ne vit pas ne souffre pas. Mais ne la laissez pas s'éteindre cette lueur qui demeure encore. — Ne gardez pas les regards de votre âme uniquement fixés sur vous-même ; en vous absorbant en votre douleur vous pourriez venir à vous habituer à elle et, par là, à ne la plus sentir. — Faites effort, par devoir, et vous rapprochez de ceux qui vous entourent. Le souvenir

que vous gardez à vos morts ne sera pas affaibli parce que vous vous occuperez de vos compagnons de misère; au contraire. — En portant votre pensée et vos soins sur ceux qui sont à côté de vous et qui, sans doute, souffrent de votre souffrance, vous ne vous séparerez point de ceux que vous pleurez. — Où pourriez-vous mieux les retrouver que dans l'accomplissement de ce qui est bien ? Si ceux que nous avons aimés vivent et grandissent après leur mort, où donc les retrouver, sinon dans le chemin de la vie et qui conduit vers ce qui ne meurt pas, dans le chemin de la perfection ? « Que ta volonté soit faite sur la terre, comme au ciel, » disent les chrétiens, et par là ils affirment que la volonté de Dieu (ou l'accomplissement du bien) est la règle de tous les êtres, vivants ou morts, qui sont tous unis en elle.

Ainsi, en forçant, par des actes même très simples et très ordinaires, votre cœur à *agir*, vous sentirez que l'amour n'est pas mort en vous. — « L'amour ne périt jamais.[1] » — Celui que vous aviez voué à ceux qui étaient la joie de votre vie ne saurait mourir, mais il faut qu'il se *transforme*; qu'il devienne en vous la source d'une vie nouvelle et plus sainte.

Si vous vous arrachez à vous-même, avec efforts d'abord, si vous saisissez, *même sans élan et sans joie*, ce que vous sentez être votre devoir, comme un naufragé

1. Saint Paul. 2me lettre aux Corinthiens.

une corde qui lui déchire les mains, mais sera son salut, peu à peu vous échapperez à la mort. Oh ! le sauvetage sera long, longue la route du deuil qui mène à la vie ; mais vous arriverez au port. Une invisible main vous conduira, vous soutiendra, vous relèvera, lorsque meurtris, n'en pouvant plus, vous ne voudrez plus que vous laisser engloutir dans le désespoir. Puis, un jour, vous verrez la lumière au dessus des sombres eaux, et vous vous étonnerez de sentir l'amour se lever dans votre âme, plus pur, plus chaud qu'il n'y fut jamais.

Vous n'aurez pas oublié vos bien-aimés ; mais dans votre cœur, que de place pour vos frères ! Leurs joies seront les vôtres, et leurs douleurs vous perceront l'âme. Vous aimerez, non plus un seul être, ou quelques-uns auxquels la nature vous avait lié particulièrement, mais tous ceux que Dieu a créés ; et, malgré vos faiblesses et votre égoïsme encore non dompté, vous vous efforcerez de donner à chacun de ceux que vous rencontrerez des marques de cet amour qui vous rend l'âme si haute. L'existence ne vous paraîtra plus trop longue ; mais bien plutôt trop brève, pour tout ce que vous aurez à y faire. Un grand désir de vivre entrera en vous et y grandira jusqu'à l'heure de votre mort.

Et maintenant si vous me demandez de quel droit je vous dis ces choses, je vous répondrai : j'ai erré si longtemps, quant à moi, que j'ai fini par le trouver, ce vrai chemin, ce chemin étroit et rude. Je n'ai rien oublié ; mais j'ai été consolé.

PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées

à l'heure présente

*Si nous sommes tellement loin encore d'avoir constitué notre « esprit public », d'être tous d'accord sur ce qu'il faut croire, adorer, louer et condamner, cela vient en partie d'ignorance. On entend, dans de petits cercles où n'ont cours que des à peu près et des ouï-dire, soutenir que « la Science va remplacer la Religion », ou que « la Religion va supplanter la Science », ou qu'on va pouvoir « rendre les hommes bons et heureux par suggestion, en agissant sur leurs nerfs », etc... De tels propos, naïvement contradictoires, sont émis et acceptés de bonne foi. C'est qu'*on ne sait pas *comment à cette heure les hommes réfléchis conçoivent la Science, la Morale, la Religion. On ignore les définitions, les éléments. De vieilles idées délaissées depuis plus d'un siècle apparaissent çà et là comme des bornes où l'on se bute...*

C'est un devoir, pour cela, de suivre le Mouvement des Idées du temps où l'on vit. L'homme soucieux de préciser ainsi et d'éprouver sa propre pensée, s'exerce au désintéressement le plus pur; alors que d'autres se préoccupent de leurs

gains, de leurs joies et de leurs chagrins personnels, il ne cherche qu'à se corriger et à se rapprocher davantage de ce qui est vrai, non pour lui seul, mais pour tous : il développe en lui l'homme universel. Et une paix profonde lui est un témoignage qu'une telle poursuite n'est pas une erreur.

C'est pourquoi, comme il est d'ailleurs difficile, dans la rumeur des opinions s'entrechoquant, de discerner ce qui est fondé réellement sur l'expérience et la raison, nous choisirons pour nos amis, tous les trois mois, quelques échantillons authentiques de ce que pensent à cette heure les hommes d'un esprit libre et scrupuleux. Sans interposer à ce compte rendu fidèle nos propres préférences, mais simplement attentifs à la vérité impersonnelle, en qui seule l'accord peut se faire, nous ne laisserons passer, dans ce Journal d'Idées, *que ce qui vaudra d'occuper la réflexion de nos amis. Cela les aidera sans doute un peu à être de ce temps-ci, et à s'associer à son effort de pensée prodigieux. Ils verront se dessiner sous leurs yeux, ligne à ligne, l'Unité harmonieuse des esprits, qui se dégagera peut-être enfin de tant de contradictions et de déchirements.*

I

IDÉES RELIGIEUSES ET MORALES

Sur Dieu

Autorité du témoin. — Le grand écrivain russe Léon Tolstoï a une puissante imagination poétique; toutefois il n'écrit jamais *pour l'effet*. Son jugement, qui n'est pas sûr, et interprète souvent à faux des maximes vraies, est absolu et sans nuances. Il ne se trompe pas à demi. Mais sa sincérité est profonde. Il ne ménage rien ni personne. Chrétien pratique, et particulièrement disciple de l'apôtre saint Jean, qui ramène la foi à l'amour, Tolstoï est indépendant de toute église, et très sévère même pour celles qui existent.

DIEU

On s'est souvent demandé dans quel sens, au cours de mes écrits, j'ai tenu le mot Dieu. De nombreuses lettres qui me sont parvenues posaient cette question. Je vais y répondre une fois pour toutes.

Dieu, c'est ce à quoi j'aspire [1]. Cet élan est la base de mon existence et c'est pourquoi Dieu *est* pour moi. Seulement je ne puis comprendre ni nommer Dieu. Si je l'eusse compris, je serais arrivé à lui, je n'aurais plus à tendre à rien et la vie n'existerait plus pour moi. Mais, chose étrange, je ne puis le comprendre ni le nommer, et cependant je sens le vide quand je suis sans lui, et je ne m'effraye de rien lorsque je suis avec lui. Je puis et je veux m'approcher de lui et c'est là ma vie;

1. N'entendez pas qu'il aspire à Dieu comme à quelque chose qui n'est pas encore, mais comme à quelque chose qu'il n'a pas encore en lui.

mais ce rapprochement n'augmente nullement et ne peut augmenter ma connaissance de Dieu. Toute représentation concrète de sa connaissance, par exemple : qu'il est créateur, qu'il est miséricordieux, m'éloigne de lui.

C'est Dieu seul que je puis véritablement aimer, c'est-à-dire plus que tout au monde, plus que moi-même. C'est le seul amour qui ne soit empreint d'aucune sensualité, d'aucune influence, d'aucune bassesse, peur, satisfaction d'amour-propre. J'aime tout ce qui est bon par cet amour seul; de sorte que j'aime Dieu et ne vis que par lui.

Voilà ce que je pense ou plutôt ce que je ressens.

Je puis indiquer la définition de Dieu par celle de Matthieu Arnold [1]. D'après lui, Dieu est éternel, infini, existant par lui-même; il nous conduit, il exige de nous l'équité. Je dois dire cependant que la définition de Matthieu Arnold eût été suffisante avant la venue du Christ. Le Christ, lui, nous a révélé que l'accomplissement de la loi a encore un autre sens, à la fois plus profond et plus simple, et qui doit remplir tout l'être de l'homme : il faut l'amour, non pas l'amour de la famille, non pas celui de la patrie, mais l'amour de Dieu, *l'amour de l'amour* [2], il faut avoir ce sentiment de bonté, d'attendrissement [3], de joie qui est propre à l'homme et qui est la vraie vie, celle qui ne connaît pas la mort.

3. On peut se faire, en France, idée des doctrines religieuses ou plutôt encore littéraires, du célèbre professeur d'Oxford, par une traduction publiée chez Alcan, sous le titre : *La crise religieuse* (6 fr. 50), voy. p. 371.

2. A rapprocher de M. Ch. Secrétan. *Civilisation et croyance*, p. 320 de la 2e éd. : « Jésus a donné l'exemple du dévouement au dévouement », et tout le passage.

3. Il ne faudrait pas surfaire la part de *l'attendrissement*. Celui-ci est souvent un mirage de la passion. L'âme n'y *agit* pas toujours.

Par le mot Dieu, je comprends ce par quoi mon âme a appris tout ce qui est élevé : la vérité, la bonté, la miséricorde. En obéissant à ces sentiments, je sens en moi Dieu et je suis heureux. Alors je vis, mon âme veut s'unir aux autres, et je sens en moi Dieu. Mais le voir, c'est-à-dire le définir et le comprendre, je ne puis. Il est pour moi la source du sentiment que j'éprouve. Il est donc nécessaire que ma vie soit la réalisation, l'incarnation de ce qu'il fait naître en moi...

La Vie que je sens en moi, c'est la Conscience. C'est la chose la plus certaine entre tout ce qui existe. La Conscience n'a ni temps, ni espace, ni rien de personnel, soit en bien, soit en mal.

Cette Conscience, c'est Dieu [1].

Je me souviens de l'époque où la conscience empoisonna mon existence. Je me souviens aussi comment je m'y suis pris pour vivre en paix avec elle, et aujourd'hui, je sais qu'écouter sa voix, c'est-à-dire aimer, se rendre utile aux hommes, donne seul le bonheur.

Comme entités abstraites, le bien et le mal n'existent pas pour Dieu ; autrement dit, ils n'existent pas pour la Conscience. Le bien et le mal n'existent que par rapport à mes actions. En faisant le bien, je suis en paix avec ma conscience ; en faisant le mal, je me révolte contre elle et, comme la conscience c'est la vie, le bien c'est la vie, et le mal c'est la mort. Dieu, c'est-à-dire la Conscience, n'aime ni ne hait. L'amour

1. Le mot *Conscience* est pris ici dans un sens particulier ; ce n'est pas la faculté de discerner le bien du mal : on le voit d'ailleurs quelques lignes plus bas. C'est la *Vie consciente de l'âme*, comme il vient d'être dit, ou la Liberté. Le mal n'existe pas pour elle, pas plus que la Nuit n'existe pour le Soleil. Le mal, c'est d'être privé d'elle. « Pour le chrétien, mal vivre, c'est mourir, » dit Vinet. C'est la pensée que développe aussi le livre de l'*Alternative*, de Clay (n° 58 des *Dilecta*).

doit être ma nourriture pour que ma conscience soit mon bonheur.

La Conscience n'a ni passé, ni avenir, elle est donc éternelle et, si je suis *conscient* de mes actes, je suis éternel.

Si l'homme se révolte contre la Conscience, il ne vit plus, puisque la conscience c'est la vie. Donc pour avoir le bonheur, il faut suivre la Conscience, c'est-à-dire aimer, obliger. Cela s'appelle : « vivre selon Dieu, » et c'est ainsi que j'entends Dieu.

LÉON TOLSTOÏ.

(*Article envoyé au journal français* l'Éclair (nº du 25 déc. 1894.)

Une profession de foi.

Autorité du témoin. — M. Maurice Bouchor est poète. Il a plus de sensibilité et d'imagination que de rigueur logique. Il agit plus par ce qu'il suggère que par ce qu'il exprime. D'ailleurs il éprouve l'attrait des questions religieuses et philosophiques, et il en est instruit. — Sincérité sans réserves, attestée par les *rétractations* modestes et scrupuleuses qu'il donne de sa pensée première. Ceci est l'expression de ses croyances à la fin de 1894. C'est un esprit indépendant, religieux, en dehors des églises.

SYMBOLE DE MA FOI

Je crois que, dans le mystère impénétrable qui nous enveloppe, quelque chose d'auguste est contenu. Je crois que l'univers, malgré ses cruelles imperfections, est une Œuvre divine, et la vie, si douloureuse qu'elle soit, une chose sacrée.

Je crois qu'une voix impérieuse nous parle dans la conscience [1] et nous prescrit notre devoir, sans que la variation des idées ou des mœurs infirme aucunement le fait essentiel qu'il y a une loi morale. Je crois que, pour obéir à cette loi, qui nous oblige sans nous contraindre, nous possédons, en dépit de nos plus misérables servitudes, un réel pouvoir de nous déterminer nous-mêmes, et, par suite, de préférer le bien universel à notre bien particulier. Je crois que, si nous en avons le ferme vouloir, nous pouvons, dans la mesure de nos forces, nous associer à l'Œuvre divine, qui, favorisée ou entravée par notre libre arbitre, se développe à travers le temps. Je crois que les fins dernières de l'homme et du monde échappent à nos prévisions, dépassent notre intelligence, mais qu'il nous est permis, si même ce n'est pas là un devoir, de les espérer conformes à un idéal sans cesse renouvelé, agrandi et purifié.

Pour incomplète qu'on la juge, une telle foi aide puissamment à vivre. Si elle ne détruit pas l'angoisse d'ignorer, du moins elle la circonscrit et l'apaise. Il importe seulement, lorsque tant de choses restent douteuses, de ne pas nous épuiser en efforts pour étreindre ce qui nous dépasse [2], et de nous appliquer, au contraire, à pénétrer de plus en plus ce qui nous est accessible dans le divin.

S'il arrive à des hommes de bonne volonté, qui confessent toutes leurs ignorances, de trouver, du moins en partie, la solution de leurs doutes, je pense qu'ils la devront surtout à

1. Le mot *Conscience* n'a pas ici le même sens que dans l'Extrait précédent de Tolstoï. Il exprime la faculté de discerner immédiatement le bien du mal. C'est le sens ordinaire.

2. Il est vrai qu'on ne peut statuer d'avance *ce qui nous dépasse*. Et c'est un devoir absolu de faire effort pour reculer les limites de l'obscur, pour pénétrer plus avant dans le Divin. Voy. la note mise au commencement de l'article *La Morale* , dans le présent *Bulletin*.

la pureté, à la noblesse, à l'intensité de leur vie intérieure. Peut-être une foi précise, rendant possible la communion d'âmes maintenant isolées, est-elle en germe dans certains esprits, sans qu'ils en aient conscience. Il en est, parmi ceux-là, qui appellent de leurs vœux un rajeunissement des anciennes croyances ou la formation de croyances nouvelles. D'autres n'entretiennent pas de telles espérances. Mais tous ceux dont je parle se regardent comme dépositaires d'un trésor sacré. Non moins que les fidèles de toutes les Églises, ils tiennent à ne point laisser perdre ou faiblir ce qu'il y eut de plus vital dans la foi des âges précédents : je veux dire la croyance à la suprême réalité du Bien, à la sainteté de la loi morale, au prix infini de l'âme humaine.

MAURICE BOUCHOR.

Note ajoutée à la *nouvelle série* des *Symboles*, (poèmes publiés en 1895, chez Chailley), p. 184. — Il faut aussi lire avec soin l'*Ame humaine*, p. 85 du recueil.

La Religion dans la Vie.

Autorité du témoin. — M. l'abbé Huvelin, qui n'a presque rien publié [1], entend rester obscur et *intérieur*. Il suffit d'observer qu'étant fort instruit, il n'échappe pas par l'ignorance aux arguments élevés aujourd'hui contre sa foi. Sa confiance profonde en la religion du Christ lui vient de ce qu'*il la pratique*, au sens vrai de ce mot. Sa prédication n'est ni historique, ni sociale, ni même dogmatique, mais purement psychologique

1. Voy. dans les deux premières années de notre Bulletin, la série intitulée : *l'Evangile commenté par la vie.*

et morale. Elle n'est donc pas spécialement ecclésiastique, mais humaine. Par là M. Huvelin est un esprit libre.

FRAGMENTS.

Saint Jean-Baptiste prescrit, comme moyen de se préparer à laisser agir l'Esprit, comme condition pour entrevoir sainement la vérité, l'accomplissement simple et sérieux des Devoirs d'état. C'est dans ce sens qu'il donne ses conseils aux publicains et au soldat ; aux riches il indique le devoir de charité dans toute son étendue. L'accomplissement des devoirs d'état donne en effet de grandes lumières à l'âme ; lorsqu'on s'y est soumis, on voit les choses mieux à leur place : tout semble mieux ordonné. Et puis, dans les luttes, les efforts que ces devoirs commandent, la conscience se forme, s'exerce ; et la volonté qui s'y est fortifiée est capable d'une résistance plus mâle quand vient l'assaut des tentations mauvaises.

Si la vie ne paraît pas conforme à la raison, cela vient presque toujours de ce que ces simples devoirs d'état ne sont pas remplis. Il devient impossible alors d'apercevoir le rapport de l'idéal intérieur avec la vie telle qu'elle est imposée.

Dieu n'est pas à attendre. Il est venu. Il est là, au milieu de nous. Reconnaissez-le quand, dans la vie, quelque émotion bonne vient nous soulever, que nous nous sentons envahis d'aspirations saintes ; c'est Lui.

Quand on pleure ses fautes, et quand à l'amertume de la faute se joint le désespoir de la sentir irréparable peut-être, s'il surgit une espérance, une réaction, une volonté de se refaire ; c'est Lui, qui veut faire sortir des larmes la joie et l'espérance.

Ainsi l'épreuve n'est qu'un moyen de nous faire apparaître

la bonté de notre Dieu. « La bonté de notre Dieu est apparue, » dit saint Paul, mais non une bonté débonnaire, facile, affaiblissante ; une bonté sévère, et vivifiante par là, qui veut notre croissance. Car ce n'est qu'après une grande épreuve qu'on cesse d'être enfant, qu'on entre enfin dans la vie comme un être humain solidaire des autres hommes, et maître de soi.

Nous ne serons pas toujours consolés : il est vrai. C'est qu'autant nous ignorons le sens de la douleur, autant nous nous abusons sur la consolation réelle : nous ne demandons le plus souvent que de petites consolations indignes de nous ; nous demandons d'être épargnés, d'être toujours préservés et séparés de la vérité par un épais voile de chair, de moins voir, de moins vivre ; nous demandons que notre intelligence ne s'élargisse pas jusqu'à comprendre dans la résignation la profondeur et l'harmonie des causes, nous demandons que notre cœur reste étroit ; que nous soyons maintenus à l'âge d'enfant, où l'on ignore toute souffrance et bien aussi toute vraie compassion.

Cela, Il nous le refuse, Il veut que nous vivions ; mais Il nous apporte, après l'effort, les consolations stables, celles qui nous soutiennent jusqu'à nous faire grands.

(*Notes prises par un auditeur à la prédication de l'*Avent, *en l'église Saint-Augustin*, décembre 1894.)

Le bonheur et le succès ne sont pas signes de l'approbation de Dieu.

Autorité du témoin. — M. le pasteur Ch. Wagner, auteur de *Justice*, de *Jeunesse* et de *Vaillance*, se rattache à Channing par la largeur de sa doctrine religieuse. Forte imagination,

esprit indépendant, à penchants optimistes; incapable de complaisance; étranger à tout esprit de secte. Intérêt sympathique pour tout ce qui est jeune et moderne.

VOUS MARCHEREZ SUR LES SERPENTS

(*Extrait.*)

Que Dieu soit un rempart, que l'homme qui le craint n'ait rien à risquer, ni des flèches, ni de la peste, ni de l'aspic; que les anges aient pour ordre de le porter sur leurs mains, c'est une affirmation familière à l'Ancienne Alliance. Mais dans l'Ancien Testament déjà, leur sens s'altère profondément sur certaines lèvres. De ce fait que Dieu est le rempart des croyants et qu'à l'ombre de ses ailes rien de mauvais ne pouvait les atteindre, quelques-uns concluaient que le juste ne devait pas souffrir, ou que, dans tous les cas, la délivrance ne saurait jamais se faire attendre trop longtemps. » Où est maintenant ton Dieu? » dit à son mari affligé la femme incrédule et méchante de Job. Quant aux amis de Job, ils concluent tous que celui qu'ils avaient cru juste, devait avoir quelque tare secrète dont sa lèpre était le châtiment public. Et l'auteur du livre de Job, quoique placé à un point de vue infiniment plus élevé que la femme et que les amis, n'en fait pas moins cesser l'épreuve de son héros avant la mort. Le malade se guérit, les biens lui sont rendus, une nouvelle et nombreuse famille vient remplacer celle qu'il a perdue, et pour quelques mois de misère il lui est accordé cent quarante ans de bonheur sans nuage et de souriante vieillesse. — Hélas! de pareilles réparations ne sont guère de ce monde. Que de larmes cette conception, que le juste devait être heureux, n'a-t-elle pas fait couler des yeux des croyants! Par quels chemins obsurs a dû se traîner pendant

des siècles la pauvre humanité, à la fois brisée par les épreuves et tourmentée du besoin de croire à l'éternelle miséricorde, à l'éternelle justice!

Au temps des prophètes, pendant l'exil surtout, on apprend à croire au Dieu des jours mauvais, à la révélation sainte que l'homme épelle en pleurant au livre mystérieux des douleurs. Il apparaît aux yeux de ceux qui ont beaucoup peiné et beaucoup espéré, que le sort des enfants de Dieu est souvent tout différent de la vieille idylle juive où l'on meurt comblé de biens et rassasié de jours.

Malgré cela, le sens littéral de la promesse que *le mal ne peut atteindre le juste* continue à égarer beaucoup d'esprits. Ce qu'on appelle dans l'Evangile le *scandale de la croix* n'est pas autre chose. Le plus fort argument des juifs contre le Christ c'est qu'il soit mort sur le bois infâme, et que le bras puissant de Dieu ne soit pas intervenu pour le délivrer. Jésus sentait bien la force de cette superstition religieuse profondément enracinée dans le cœur de ses contemporains et même de ses disciples. Avec quelle douleur ne dut-il pas leur dire la veille de sa mort : « Cette nuit je serai pour vous tous un objet de scandale. » Il savait que, pour tous ces esprits, ennemis ou amis, mourir comme il allait mourir, sans une intervention de Dieu, sans une protestation, sans un signe extérieur de sa part, équivalait à être abandonné, châtié, réprouvé par Dieu lui-même.

Où étaient, à l'heure dernière, ceux qui pouvaient croire que ce crucifié blême et sanglant, pendu entre deux voleurs, venait de livrer la bataille suprême d'une guerre où il avait vaincu le monde?

La divine leçon de choses donnée sur le Calvaire se fit lentement jour dans les esprits. Quelques-uns comprirent le sens incommensurable de cette parole : « Il faut que le juste souffre, » et de cette autre : « Les péchés du monde sont sur

le juste. » Et pourtant la vieille erreur est toujours là. N'est-ce pas elle qui reparaît au moyen âge sous la forme des jugements de Dieu ? Un crime est commis. La justice recherche le coupable et reste indécise, Elle a bien mis la main sur plusieurs suspects, mais les preuves matérielles font défaut. Que faire en cet embarras ? Suspendre le jugement plutôt que de condamner un innocent ? Ce serait le seul parti à prendre. Mais on ne le prend pas. Puisque la justice humaine est impuissante, place à la justice de Dieu ! C'est Dieu qui prononcera. Il connaît les siens. Alors on expose les accusés à de graves dangers, on les fait lutter contre des fauves, on les livre aux flammes, certains que, s'ils sont innocents, Dieu les tirera de là. Et dire que des hommes, des chrétiens ont présidé à ces jugements, ayant en main l'image du Crucifié de Golgotha, sans jamais comprendre que cette croix était la plus éclatante protestation contre l'iniquité de ce qu'on appelait un jugement de Dieu ! Mais ce qu'il y a de plus horrible à penser c'est que les victimes de ces jugements aveugles partageaient le plus souvent la foi de leurs contemporains et que, lorsqu'ils mouraient dans l'épreuve, ils ne sentaient pas seulement sur eux la réprobation de la foule, de ce monstre à mille têtes qui les dévorait des yeux, mais la réprobation de Dieu lui-même. Je ne connais pas de plus atroce déchirement pour une conscience humaine que celui-là : mourir pour une sainte cause et au moment suprême du sacrifice, douter peut-être de son droit et rendre l'âme en se croyant maudit.

Nous lisons en frémissant ces vieilles pages d'une histoire obscure et troublée, et pourtant la même erreur persiste à projeter son ombre malfaisante sur notre vie et nos opinions. Chaque fois qu'un chrétien s'appuie sur le succès d'un homme, d'une œuvre, ou d'une doctrine, pour en déduire que cette

œuvre, cet homme, ou cette doctrine, sont aimés de Dieu [1]; chaque fois qu'il lui suffit de voir une cause vaincue, pour en déduire que cette défaite est le doigt de Dieu manifesté contre cette cause; chaque fois qu'il laisse fléchir sa conscience par un obstacle extérieur; il commet une iniquité. Au fond, ce genre de croyance et de jugement aboutit tout droit à la morale du succès : *Tout ce qui réussit est bon*, *tout ce qui succombe est mauvais*. Quel genre d'athéisme est pire que cette religion-là ?

(*Extrait d'un discours sur cette parole* : Vous marcherez sur les Serpents — Luc, X, 19, — *reproduit dans la* Revue chrétienne, 1er janvier 1895, p. 6.)

L'élément mobile et l'élément permanent du christianisme.

Deux témoignages très considérables, sur cette idée grave, ont été donnés à la fin de 1894. Tous deux émanent de chrétiens, l'un protestant, l'autre catholique, que leurs Eglises n'ont pas désavoués.

Autorité du témoin. — M. Gaston Frommel, théologien réformé, professeur de dogmatique à l'Université de Genève, s'est d'abord recommandé par un livre de critique très pénétrant : *Esquisses contemporaines*. Il habita longtemps la petite ville d'Avenches, en Suisse, où sa réflexion s'affermit dans l'isolement. L'influence de Vinet est sensible chez lui ; comme

1. Il ne faut donc pas souffrir qu'on fasse l'apologie d'une religion en montrant seulement qu'elle a réussi. Que cette erreur est fréquente !

aussi celle de Schérer et de M. A. Sabatier. Très versé dans l'histoire religieuse, très libre d'esprit, profondément chrétien.

LEÇON SUR L'HISTOIRE DES DOGMES

(*Extraits.*)

Le dogme, que l'on avait cru longtemps immuable et presque éternel, *est devenu*; à plusieurs égards, il *devient* encore. Voilà le fait. Comment l'expliquer? Accordons-nous auparavant sur un point capital. Ne devient que ce qui persiste, et ne persiste que ce qui devient. Qui parle de *devenir*, parle de changement autant que de permanence et de permanence autant que de changement. Ces deux termes sont étroitement corrélatifs et strictement complémentaires: la possibilité de l'un implique la nécessité de l'autre. Nous y insistons, car on l'oublie parfois en opposant ce qui ne souffre pas même d'être désuni.

Or, dans la vie intérieure du christianisme historique, qu'est-ce qui change et qu'est-ce qui demeure?

Ce qui persiste. — L'ancienne Eglise d'Orient plaçait l'identité du christianisme dans un corps de doctrine promulgué par les conciles; l'Eglise romaine y ajoutait l'autorité d'une institution qui garantissait la pureté de la foi; la Réforme protestante, pour autant qu'elle parvint à se mettre d'accord, statuait comme « *principium stantis aut cadentis Ecclesiæ* [1] » le dogme de la suffisance des Ecritures et celui de la justification par la foi. Nous ne discutons point la légitimité partielle et l'opportunité de ces déterminations. Nous nous bornons à constater qu'elles sont mal posées puisque l'histoire les dément. Car enfin, pour nous en tenir à un seul exemple, la doctrine

1. « Principe de la persistance ou de la disparition de l'Eglise. »

de la *Justification par la foi*, enseignée dans saint Paul, ne paraît pas avoir été connue de Justin martyr et de ses contemporains. Leur dénierons-nous pour cela la qualité de chrétiens? Le plus simple bon sens corrige cette absurdité.

Il y a autre chose, et de plus fondamental, à la base de l'identité chrétienne.

Nous disons, avec l'unanime approbation de tout croyant, que le christianisme n'est, en son centre, ni une institution ni une idée, mais *une vie*. Nous affirmons par là le « caractère biologique » du phénomène chrétien constitutif. Mais cette vie, si elle en est une, au vrai sens du mot, et si elle est une vie nouvelle, irréalisable en soi par les seules vertus de l'humanité naturelle, — et il nous paraît impossible qu'on nous le conteste, — ne saurait, à son tour, procéder d'une institution ni d'une idée. Sa source, identique à sa nature, doit être dans un fait nouveau de vie nouvelle; car la vie seule engendre la vie. Ce fait vivant, créateur de la vie chrétienne, est une personne, la personne du Christ. Le centre de la vie chrétienne est donc constitué par la rencontre ou le contact de deux facteurs moraux, vivants et personnels: l'homme et le Christ. Elle s'inaugure par une expérience et se consomme dans une communion: l'expérience du Christ, la communion de l'homme avec le Christ. Cette expérience n'est pas arbitraire ou facultative. Elle a des moyens et des conditions, dans l'examen desquels nous ne pouvons entrer maintenant. Disons seulement qu'elle s'accomplit sous le contrôle de la Loi morale, qui garantit en même temps sa moralité, sa vérité, son universalité.

Voilà le fait de *biologie spirituelle* qui fonde la vie chrétienne chez l'individu, qui la perpétue dans le monde et qui constitue l'identité permanente du christianisme historique. Lui seul est immuable, nous voulons dire le fait en lui-même, indépen-

damment de l'une quelconque des diverses explications qui en peuvent être données. Là où il est réalisé, le christianisme l'est aussi; là où il ne l'est pas, le christianisme ne l'est pas non plus.

Ce qui varie et se développe. — Mais il est clair qu'un fait semblable ne peut demeurer toujours et seulement un fait. L'expérience chrétienne, dans la proportion exacte où elle se réalise, réclame d'être interprétée. Il est de son propre intérêt de devenir consciente et elle devient consciente en se traduisant à la raison. Il n'y a point de vie chrétienne sans théologie chrétienne. Par un impérieux besoin, le croyant, qui a fait l'expérience de Dieu en Jésus-Christ, cherche à se rendre compte de ce salut, et pour s'en rendre compte, il s'efforce de définir le péché dont il est sauvé, le Dieu qui l'en sauve, la foi qui l'unit au Christ, et le Christ objet de sa foi. Il n'y a rien là que de légitime, de normal et de nécessaire.

Dès cet instant toutefois, la mobilité commence. On passe des faits à leur explication.

Si sincère que soit cette explication, si près qu'elle se tienne de l'expérience primordiale et de son objet, encore est-il peu probable qu'elle soit d'emblée parfaitement *adéquate*[1]. Or il est dans la nature des choses qu'une inexactitude première s'augmente en se prolongeant, et l'on ne saurait empêcher qu'elle se prolonge. En effet, les questions, d'abord simples, ne tardent point à en soulever d'autres, plus complexes, qui en soulèvent d'autres encore et indéfiniment. Et ainsi arrive-t-il qu'une expérience chrétienne très authentique et très pure puisse se trouver à la base d'une doctrine très défectueuse. C'est une anomalie constante, dont les premiers siècles de l'Eglise surtout fournissent des exemples typiques[2].

1. C'est-à-dire reproduisant son objet *tel quel.*

2. C'est plutôt l'exemple inverse que nous fournissons aujourd'hui.

D'innombrables influences entrent ici en ligne de compte, auxquelles il est pratiquement impossible de se soustraire. Le chrétien, avant de le devenir, était un homme, un homme particulier, celui d'une époque, d'un peuple, d'une culture, d'une civilisation spéciale. Il avait acquis une manière de raisonner et de sentir qui déterminaient fatalement la méthode dont il use pour construire l'édifice raisonné de sa croyance.

En entrant dans l'histoire, la vie chrétienne ne pouvait donc autrement que de prêter à des interprétations diverses. Elles affectèrent aussitôt sa doctrine, son culte, sa morale, ses institutions et ses rites, en un mot, toutes ses manifestations externes. Ces manifestations elles-mêmes devaient réagir à la longue sur la vie qu'elles exprimaient. A côté de ceux qui créent les formes intellectuelles ou sociales de la religion parce qu'ils en possèdent une expérience authentique et directe, il y a ceux qui les acceptent et qui, en les acceptant, reçoivent du même coup une religion de seconde main, déjà modifiée. Les éléments premiers, sans doute, sont immuables en eux-mêmes, et par leur activité propre tendent incessamment à se reconstituer ; une expérimentation personnelle intense et scrupuleuse ne peut manquer d'en approfondir la substance et d'en rectifier la teneur [1]. Tout chrétien véritable est en quelque mesure un réformareur religieux. Mais à ce devoir universel bien peu savent répondre ; bien peu savent engager leur être entier dans l'obéissance intégrale à la volonté divine manifestée en Jésus-Christ. Et parmi ceux qui le font, en leur for intime, bien peu sont intellectuellement capables d'en produire à chaque fois les exigences rigoureuses et de les articuler en un langage précis.

1. Cette expérimentation est à l'origine de tous les « réveils », et tous les « réveils » sont en principe des réformations religieuses.

Tels sont les éléments mobiles du christianisme historique ; ils ouvrent un champ immense à la possibilité de ses variations, et l'on s'étonne presque de trouver celles-ci moins nombreuses dans l'histoire qu'elles ne semblent devoir l'être. Elles le furent assez néanmoins, elles entravèrent assez constamment sa marche et son action, elles compromirent assez souvent son intégrité pour que la tentation soit grande d'en déplorer l'existence. N'oublions pas cependant, qu'instrument de déchéance, elles furent aussi et demeurent encore l'instrument de tout progrès. Leur mobilité est un moyen de développement autant que de décadence. De là leur raison d'être, et, lorsqu'on y réfléchit, leur justification décisive.

Il est de mode aujourd'hui de prononcer sur « le dogme grec », par exemple, un jugement sévère. Mais au point de vue de l'histoire, le dogme grec est un produit, un produit nécessaire, le produit nécessaire de l'Evangile éternel et de la culture hellénique.

La vie chrétienne, puisqu'elle s'emparait du génie grec, ne pouvait être interprétée que par le génie dont elle s'emparait. Ce génie était ce que l'avaient fait les siècles : intellectuel par ses goûts, métaphysique par ses préoccupations, dialectique par ses procédés. Quoi d'étonnant dès lors, à ce qu'il fît, de la théologie chrétienne, une philosophie, une métaphysique religieuse ? Cela était inévitable ; comme il était inévitable aussi qu'en transportant son siège de l'Orient à l'Occident, l'Eglise, au contact de l'esprit latin, accentuât son caractère juridique et légal.

La variation est-elle un progrès ? — Il ne suit pas de là qu'un dogme en vaille nécessairement un autre, que tout se justifie parce que tout s'enchaîne et s'explique.

L'expérience chrétienne constitutive — telle que nous l'avons définie plus haut — trouve-t-elle ou ne trouve-t-elle

pas dans la théologie, dans le culte, dans l'organisation ecclésiastique son expression normale et complète ? Entre-t-elle tout entière dans la doctrine, ou n'y est-elle qu'en partie ? L'exposition théorique de la foi et de son objet rend-elle compte intégralement, ou non, du phénomène pratique de la foi ? Est-elle de nature à en altérer ou à en stimuler la réalisation ? Y a-t-il, en un mot, harmonie et correspondance entre la forme et le fond, entre la substance religieuse et sa manifestation intellectuelle, entre les éléments fixes du christianisme et ses éléments mobiles ?

Là est le *critère*[1] de l'histoire des dogmes et le pivot de la théorie de leur développement. Le Christ est l'unique raison d'être de l'Eglise. Après l'avoir expliqué du dehors, il faut que l'Eglise arrive à l'expliquer du dedans. Seulement il en est de la réflexion religieuse comme de toute réflexion quelconque : ce n'est guère qu'après avoir épuisé la série des erreurs possibles qu'elle parvient à la vérité.

Si les phases antérieures de la théologie peuvent être caractérisées en leurs types généraux, comme l'interprétation du Christ et de l'expérience religieuse qu'il provoque, par les catégories successives : Ire de la philosophie hellénique — *dogme grec*, — IIe du légalisme sacramentel et hiérarchique[2] — *dogme romain*, — IIIe du biblicisme paulinien[3] — *dogme protestant*, — son terme et sa fin ne sauraient être que dans

1. On appelle *critère* un signe auquel on juge si une affirmation est vraie ou fausse.

2. C'est-à-dire de l'attention à la formule de la loi, de la croyance en l'efficacité du sacrement en lui-même, et de l'organisation de pouvoirs superposés. Ces divers traits se reconnaissent dans toute l'histoire de Rome.

3. C'est-à-dire de la croyance en l'autorité de la Bible, interprétée par chaque fidèle, et de la croyance en la *justification par la foi* procurée par la grâce du Christ, telle que Saint Paul l'avait enseignée.

l'interprétation du Christ par le Christ, ou, si l'on préfère, dans l'interprétation de l'expérience chrétienne par la conscience et par l'esprit de son Auteur. Alors seulement la théologie aura cessé d'être scolastique, c'est-à-dire d'appliquer à son objet des formules et des méthodes étrengères à cet objet. Nous ne pensons pas qu'elle soit près de toucher au but ; nous croyons pourtant qu'elle s'y efforce ; que, dans une certaine mesure, elle s'y est constamment efforcée, et que, si elle a jamais réalisé au cours de l'histoire quelque progrès, elle le doit à l'intensité et à la direction de cet effort.

GASTON FROMMEL.

(*Leçon d'ouverture du* Cours de Dogmatique *à l'Université de Genève, reproduite dans la* Revue Chrétienne *du 1er janvier 1895 ; — extraits. — Nous demandons pardon à M. Frommel d'avoir fort abrégé son exposition et d'avoir remplacé çà et là un terme technique par un terme populaire, mieux entendu de nos lecteurs.*)

Autorité du témoin. — M. l'abbé M. Hébert, théologien et philosophe catholique, a donné d'originales études sur Platon et Darwin, sur Voltaire et Renan, sur le sentiment religieux chez Richard Wagner, etc. Il est fortement pénétré du « sens de l'histoire », c'est-à-dire de celui d'une évolution perpétuelle et nécessaire, en même temps que de la persistance de l'âme humaine, au travers de cette évolution même. On conçoit dès lors comment son témoignage rejoint celui de M. Frommel, qui vient d'être donné.

LA LETTRE TUE, C'EST L'ESPRIT QUI DONNE LA VIE [1]

La théologie est un effort héroïque de l'intelligence humaine pour interpréter les faits divins à l'aide des catégories dont cette intelligence dispose. Ces catégories, lentement élaborées par l'esprit sous l'action des réalités inférieures, sont évidemment insuffisantes dès qu'il s'agit d'exprimer ce qui dépasse l'expérience journalière de la conscience ou des sens. Il est donc peu généreux de sourire en face de tentatives imparfaites, et le plus subtil orgueil est peut-être de railler « la présomption de l'esprit qui veut expliquer l'univers en quatre paroles, enfermer le bleu du ciel dans un lécythe, faire tenir l'infini dans un cadre de trois doigts » [2].

Du moment que la théologie admet et proclame à chaque instant le *mystère*, c'est qu'elle n'a point la prétention de comprendre l'incompréhensible, de connaître et définir l'inconnaissable. Elle cherche à traduire aussi exactement que possible l'*expérience religieuse* dans la langue métaphysique et scientifique de l'humanité. Il s'en suit que ses formules renferment essentiellement un élément humain auquel on ne saurait attribuer une valeur absolue. Que le milieu intellectuel subisse une transformation profonde, le langage théologique devient de moins en moins intelligible, au grand détriment du sentiment religieux lui-même.

Nous traversons actuellement une de ces crises où le renouvellement des idées philosophiques, scientifiques, historiques, a rendu la théologie chrétienne lettre morte pour l'élite intellectuelle. Ceux-là seuls peuvent s'en troubler qui

1. Saint Paul, IIe lettre aux Corinthiens, III, 6.
2. Renan, Préface de l'*Ecclésiaste*.

ne croient pas au « ferment » céleste [1] déposé dans l'humanité par la main du Christ. L'action de ce levain nous paraît bien lente à nous créatures d'un jour! Qu'importe? Si l'Eglise est vivante, conformément à la loi de toute vie, elle finira par s'adapter au milieu nouveau.

Mais où donc, dira-t-on, avez-vous constaté quelque indice d'évolution dans l'enseignement de l'Eglise? Sans entrer dans de fastidieux détails, nous répondrons: les auditeurs du Sermon sur la montagne et même les auteurs des Evangiles synoptiques auraient-ils pu prévoir l'évolution du dogme qui s'est traduite par les formules de Nicée ou de Trente? Et, inversement, qui donc accepte *à la lettre*, sans commentaires, l'affirmation: « Jésus est *monté* aux cieux, est *descendu* aux enfers, » aujourd'hui que la vieille conception chaldéenne du monde est universellement abandonnée et qu'on ne localise plus le ciel au dessus, l'enfer au centre de la terre? Explique-t-on, depuis Galilée, le dixième chapitre de Josué comme avant l'apparition de ce grand génie [2]? N'avons-nous pas assisté à l'élargissement progressif de l'interprétation des premières pages de la Genèse à mesure que les admirables découvertes de la géologie devenaient plus nombreuses, plus significatives?

1. « Le royaume des cieux est semblable à du ferment qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. » Matth. XIII, 33.

2. Ne pourrait-on dire, observe à ce propos Saint-Georges Mivart, que nous vivons dans une période *prae-Copernicienne*? De même qu'avant Copernic et Galilée, la doctrine du mouvement de la terre offensait « les oreilles pies », ces « oreilles pies » sont offensées par plus d'une affirmation de la critique biblique. On est en droit de supposer que, de nos jours comme jadis, ces alarmes sont sans fondement réel. — Article sur l'*Avenir du Christianisme*; *The Forum* de mars 1887.

Qu'on nous permette un souvenir personnel. Nous avons souvent discuté, pendant notre séjour au Séminaire de philosophie, à Issy, avec le vénérable doyen de la Faculté de théologie de la Sorbonne, M. Glaire. Il soutenait encore que les fossiles sont des « jeux de la nature » ou plutôt de la Divinité et qu'il ne répugne point que Dieu ait créé les animaux et les plantes *pétrifiés* en même temps que la terre telle que nous la voyons. M. Vigouroux, dans son *Manuel biblique*, mentionne cette opinion [1] et dans les *Livres saints et la Critique rationaliste* [2] il consacre encore plusieurs pages à en démontrer l'absurdité. La complète inutilité de cette réfutation pour la presque totalité des théologiens de notre époque est la meilleure preuve du progrès, de la lente mais réelle évolution dont nous affirmons l'existence,

Voudrait-on, par hasard, que l'Eglise allât plus vite que la Science ? On oublie donc que sa mission est de diriger l'évolution morale et religieuse de l'humanité, nullement de nous révéler les secrets de la nature ! Or la Science a-t-elle dit son dernier mot sur ces questions étonnamment complexes ? Elle ne fait encore que balbutier. Pour ne citer que deux exemples : il existe à peu près autant de manières de concevoir le transformisme que de transformistes ; et si nous passons aux problèmes de la Critique, nous trouvons presque autant de systèmes sur le mode de composition des récits évangéliques et les rapports mutuels de ces narrations diverses qu'il y a d'exégètes. Et l'on voudrait que l'Eglise troublât la conscience de l'humanité en modifiant prématurément et brusquement son langage officiel en faveur d'une petite élite qui serait elle-même bien embarrassée si l'Eglise réclamait d'elle, sur ces questions ardues, une solution précise, définitive ?

1. Tome II, p. 363.
2. Tome III, p. 190 à 195.

Ajoutez à cette incertitude des données scientifiques l'impossibilité de trouver une formule qui satisfasse tous les genres d'esprit, tous les tempéraments intellectuels. L'un n'attache de valeur qu'à la réalité matérielle des faits, l'autre à leur signification idéale, de telle sorte qu'il préfère la légende à l'histoire ; l'un réclame des formules métaphysiques ; l'autre, estimant que la vérité consiste moins dans l'expression verbale que dans la direction même imprimée à la pensée, aux sentiments, à l'activité, se contente de vues pratiques et d'exhortations morales. Or, l'Eglise est faite pour tous et doit se proportionner au niveau moyen des intelligences. Supposons qu'elle fasse droit aux réclamations de telle ou telle école philosophique; imaginons — par impossible — qu'elle consente à renouveler ses formules en adoptant à cet effet le langage des Idéalistes; au lieu de parler de « Dieu » elle ne dira plus que l'« Idéal » ; au lieu de nous présenter Jésus comme le « Fils unique de Dieu », elle nous fera admirer et adorer en Lui « la manifestation, à un degré unique, incomparable, de l'Idéal dans une nature humaine ». Hélas ! elle aura fait ainsi œuvre de dilettante, mais oublié son rôle de mère et nourrice de l'humanité. Ainsi subtilisés, les dogmes risqueront fort, en effet, de n'avoir plus aucune influence pratique sur la masse des hommes ; ils cesseront d'agir sur l'imagination et le cœur, par suite d'entraîner au Bien la volonté ; ils ne seront plus des *idées-forces*.

« Hommes de peu de foi, conclurons-nous avec le Christ, pourquoi vous troublez-vous ? » Laissez le progrès s'effectuer dans toutes les sphères de l'intelligence; quand la Science et la Critique seront arrivées à des conclusions inattaquables, quand l'humanité, moins débile, pourra « porter » enfin [1] le

1. « J'ai encore beaucoup de choses à vous apprendre, disait Jésus à ses apôtres, mais vous n'êtes pas, pour le moment, capables de porter ces vérités. » Jo. XVI, 12.

noble fardeau de la vérité, l'adaptation théologique se fera d'elle-même. C'est alors que les dogmes et les rites, nécessaires à toute société religieuse, cesseront d'être un obstacle pour redevenir un soutien ; la simplification à laquelle plus d'un aspire se trouvera réalisée ; la Charité intelligente et active apparaîtra de plus en plus comme l'essence de la Religion, l'âme même du Christianisme, et alors sans doute s'accomplira la promesse du divin Maître : « Un seul Troupeau, un seul Pasteur [1] ! »

MARCEL HÉBERT.

(*Le Sentiment religieux dans l'Œuvre de Richard Wagner*, Fischbacher, 1895, *p. 237 à la fin.*)

IDÉES SUR LA PHILOSOPHIE ET L'ENSEIGNEMENT

Autorité du témoin. — M. Gabriel Séailles est directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne. Il s'est recommandé par des *Études sur les philosophes contemporains*, et par des travaux originaux sur *Le Génie dans l'Art*, *Léonard de Vinci*, *Ernest Renan*, etc. Sa philosophie parait être un pur spiritualisme, différant du christianisme en ce que la *conscience de la nature mauvaise* en est absente. La sincérité et la liberté d'esprit de M. Séailles sont attestées par le progrès visible de sa pensée, d'ouvrage en ouvrage, et les corrections qu'il se fait incessamment à lui-même.

1. Jo. X, 16.

DÉFENSE DE L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE [1]

Notre société est séculière, laïque, nous avons renoncé à l'ambition de faire l'unité dans les esprits par l'unité des confessions religieuses ; ce n'est pas de l'autorité, de la contrainte des consciences, c'est de la liberté, des devoirs qu'elle accepte ou qu'elle s'impose que nous attendons ce qu'il faut de concorde et d'esprit public à une nation pour vivre.

Certes, l'éducation consiste à donner des habitudes à l'enfant, et, à mesure qu'il avance en âge, à lui faire accepter ce qu'il a subi, en confirmant les habitudes par *les principes* qui les justifient, à préparer ainsi, contre les assauts de la passion, la résistance d'une raison qui participe de la force irréfléchie de la nature et comme de son entraînement.

Mais ces *principes* doivent-ils être éprouvés par la discussion, proposés à la raison franchement, loyalement, ou ne doivent-ils être encore que des habitudes de la pensée qui achèvent de plier la machine? Quelle que soit l'opinion théorique, abstraite, que l'on ait à cet égard, je dis que dans les conditions où nous sommes placés, que dans une démocratie comme la nôtre où tout est discuté, nié, renié, contesté, l'hésitation est impossible. Il faut que les jeunes gens, qui formeront l'élite du peuple, qui auront charge à ce titre d'entretenir plus vive en eux la conscience nationale, se soient posé les grands problèmes dont la tradition ne leur livrera plus une solution consacrée, qu'ils aient été appelés à réfléchir sur l'homme, sur son rôle social, sur sa nature et sa destinée ailleurs que dans des coteries de sectaires.

1. Cet enseignement a été récemment attaqué, comme superflu, ou présomptueux, nécessairement obscur et incertain. A la suite d'un article de M. Vandérem dans la *Revue Bleue*, un mouvement d'opinion s'était fait sur cette question.

Puisqu'à la tradition religieuse qui accorde les esprits du dehors par l'autorité d'un dogme, nous opposons la liberté de conscience, puisque nous acceptons toutes les croyances sans leur rien demander que de vivre en paix, je crois qu'il est indispensable de montrer aux jeunes gens que les choses ne sont pas aussi simples qu'ils le pourraient penser, qu'ils ne se délivreront pas des plus hauts problèmes par un haussement d'épaules, que moins encore ils les résoudront par l'arrogance et l'irréflexion.

Il y a une philosophie spontanée qui supprime les difficultés en ne les voyant pas et trouve ses clartés dans les illusions des sens et de l'imagination. Quand on est ébloui d'une telle lumière, on s'indigne contre les aveugles volontaires qui y ferment les yeux; on les somme de voir clair; de là à les y contraindre, il n'y a qu'un pas. Pensez-vous qu'une année soit perdue à apprendre au jeune homme que la première apparence ne livre pas toute la vérité? Pensez-vous qu'il ne soit pas bon que par la réflexion sur la nature humaine, sur ses besoins et sur ses raisons de croire, sur la science et sur la morale, il soit averti qne tout n'est pas clair, que le monde et la pensée posent des problèmes complexes qu'il faut aborder avec modestie?. .

La culture exclusive de l'esprit par les sciences positives ne serait pas sans danger; la philosophie est un correctif. Le savant ne s'interroge pas sur les principes, il s'en sert, il ne les justifie qu'en montrant qu'ils réussissent; il accepte la pensée une fois pour toutes et la traite comme un simple moyen de constater une vérité où elle n'a point à intervenir.

A ne consulter que l'apparence, il semble que la vérité soit contenue dans l'objet, qu'elle s'y cache, qu'il n'y ait qu'à l'y voir ou qu'à l'en extraire.

C'est une illusion.

Ajoutez que l'habitude de cette méthode tout objective [1] donne la tentation de l'appliquer à l'étude de l'esprit lui-même qui, ainsi regardé du dehors, dans ses conditions, devient quelque chose d'extérieur, de sensible, une chose parmi les autres choses. La science tourne à la confusion de la pensée qui se perd dans le monde qu'elle a ouvert devant elle et s'ensevelit dans sa victoire. C'est encore une illusion complète.

Tandis qu'à considérer les choses *du point de vue de l'espace et du temps*, la terre, que longtemps l'illusion humaine immobilisa au centre de l'univers pour y rapporter tout le reste, n'est qu'une barque fragile perdue sur un océan sans rivage, l'homme, l'invisible naufragé que l'immensité anéantit; — *du point de vue de la réflexion*, le monde est un phénomène de l'esprit : c'est en lui que s'enfoncent ces perspectives, que s'ouvrent ces horizons, c'est lui qui toujours recule la limite, ajoute l'étendue à l'étendue, la durée à la durée, si bien que, quand il se trouble devant l'infini, c'est de sa propre sublimité qu'il s'épouvante. « Toute notre dignité consiste dans la pensée, dit Pascal, c'est de là qu'il faut nous relever... »

Que d'ailleurs l'enseignement de la philosophie soit fait pour développer le sens de l'idéal, la volonté de le réaliser, l'espérance d'y réussir, j'en fais l'aveu. Mais aux hommes positifs, qui voient dans l'idéal le principe des illusions dangereuses, je réponds que la chimère n'est pas l'excès, mais le manque d'idéal, qu'elle sort non de la philosophie, mais de la fausse science, non de ce que l'esprit exagère sa puissance et sa réalité, mais de ce qu'il les oublie. La chimère consiste à croire que les choses se feront d'elles-mêmes, que le bien sera produit du dehors, sans l'initiative, sans l'intervention

1. C'est-à-dire qui ne s'attache qu'aux *objets* à connaître, laissant de côté, autant que possible, le *sujet* qui connaît.

constante de la volonté; l'idéal est le bien moral, le bien qu'on attend de soi-même; il est intelligence, amour et volonté, patience autant que passion ; c'est de l'esprit qu'il naît, c'est en lui que d'abord il doit être réalisé, c'est par lui seul qu'il peut entrer dans la trame des faits.

Ainsi l'idéal guérit de la chimère. Rien n'est plus propre que l'effort moral à nous convaincre que l'absolu n'est pas de ce monde, que la nature ne se plie pas à notre caprice, et qu'on n'obtient rien d'elle qu'en s'accommodant à ses lois...

Dans une société comme la nôtre, où les questions les plus complexes, questions morales, sociales, religieuses, sont brutalement tranchées et en tous sens par l'ignorance, la passion, la fantaisie, il n'y a pas lieu de craindre que la pensée réfléchie crée le désordre. Comme l'a dit avec beaucoup de justesse M. Alfred Fouillée : « Les opinions philosophiques sont infiniment moins divisées que les opinions *non philosophiques*. Il suffit pour s'en convaincre d'avoir assisté à une discussion d'amateurs... La recherche méthodique de la vérité est l'unique moyen de réduire les divergences au minimum et de poser enfin des alternatives bien définies. » Sans doute, la philosophie n'est pas une science faite, où la vérité, comme en mathématiques, se reconnaît à l'accord de tous les esprits. Quelle est la science morale qui réalise cet idéal ? L'éducation n'est pas, pour un peuple libre, l'art de tromper la jeunesse par de fausses certitudes, mais l'art de l'acheminer progressivement vers la vie, en lui en faisant connaître les devoirs et pressentir les épreuves. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que le jeune homme apprenne que toute vérité ne s'impose pas du dehors par le témoignage des faits ou par la contrainte logique; à ce qu'il soit averti qu'il est des problèmes qui demandent après l'examen de l'intelligence la décision de la volonté, des croyances qui viennent plus de l'esprit que des choses, et que confirment les sacrifices qu'elles imposent. La

philosophie n'est pas une science finie ; par là elle ressemble à la vie, et en donne l'intelligence.

GABRIEL SÉAILLES.

(*Fragments d'un discours prononcé en Sorbonne le 5 novembre 1894, à la séance de rentrée des cours de la Faculté des Lettres.*)

Autorité du témoin. — M. Félix Pécaut, inspecteur général de l'Enseignement primaire, a contribué plus que personne à renouveler, à approfondir, à intérioriser cet enseignement. Il en a une longue expérience. Penseur chrétien, il puise dans sa propre vie spirituelle le courage de l'indépendance à l'égard des partis politiques, même de ceux qui gouvernent et des Eglises. Il ne se contente pas de mots. Il résiste à l'entraînement des chimères, comme à l'optimisme du conservateur. On va le voir.

LA MORALE A L'ÉCOLE PRIMAIRE ET DANS LE PEUPLE

Il ne m'arrive pas de visiter les écoles primaires, ni surtout les écoles supérieures et les cours complémentaires, où afflue l'élite de la jeunesse populaire, sans éprouver une sorte d'admiration mêlée, je l'avoue, de quelque effroi, à la vue de ce puissant effort qui se rencontre partout d'apprendre et de comprendre, et de monter plus haut à l'aide de ce travail. J'admire tant de bon vouloir chez la plupart des maîtres, avec tant de docile application chez ces élèves, à la physionomie encore rude, mais pleine d'énergie. De toutes parts ce sont des forces individuelles qui s'éveillent par l'instruction, qui prennent conscience d'elles-mêmes et qui cherchent à se donner la plus ample carrière possible : autant d'êtres jusqu'à

aujourd'hui voués à une sorte de vie instinctive, anonyme, collective, qui prennent un nom distinct et naissent en quelque sorte à l'humanité. Mais je me demande avec inquiétude pour qui et pour quoi nous travaillons, pour qui et pour quoi nous exerçons ces enfants du peuple à lire, à comprendre, à se rendre compte, à prendre possession des choses et d'eux-mêmes. Est-ce pour livrer ces âmes à peine débrouillées à de nouveaux et étranges éducateurs, à ces livraisons de romans à bon marché, à ces feuilles corruptrices à un sou, parées des plus perfides attraits de l'image illustrée, de la nouvelle, de la chanson, et même, hélas! de l'article-doctrine, qui envahissent nos bourgs et nos villages, à mesure que nous y semons les premiers rudiments du savoir ? Et tant de labeur de notre part, tant de sacrifices de la part de l'Etat, n'aboutiraient-ils, en accroissant la clientèle de cette honteuse littérature, qu'à accélérer et généraliser le mouvement de dissolution morale, déjà si marqué dans les classes supérieures et moyennes ? — Ou, pour dire la même chose en d'autres termes, l'école primaire, à ses divers degrés, qui excelle à susciter partout des forces individuelles, des intelligences curieuses et bien exercées, des volontés capables d'un dessein suivi en vue d'une fin d'utilité pratique, serait-elle destituée du secret d'enseigner à ses élèves la discipline de l'âme et de la conduite sous la règle supérieure de la justice et de la charité ?

Je ne ferai nulle difficulté de convenir qu'à cet égard il nous sied d'être modestes, très modestes ; mais je refuse de l'être tout seul. Si grande que j'estime la part de l'école dans l'éducation du pays, je n'oublie pas que d'autres influences, dont quelques-unes autrement puissantes que la nôtre, autrement actives, et d'une portée incomparablement plus étendue, figurent parmi les éducatrices du pays : l'*Eglise*, à qui il siérait, au moins autant qu'à nous, de ne pas se vanter, à considérer le peu d'action visible et *appréciable* qu'elle a sur la moralité

du pays; la *politique*, dont les effets en beaucoup de départements sont singulièrement corrupteurs; le *théâtre* et les spectacles de tous genres, véritable école publique, qui insinue ses leçons trop souvent dépravantes par les yeux et par l'oreille; la *littérature* et ses romans, dont je n'ai pas besoin de qualifier le caractère ordinaire; enfin, et surtout, la *presse* quotidienne, avec ses articles grossiers ou raffinés, et ses feuilletons appropriés à tous les degrés de culture, qui parle chaque matin à des millions et des millions de lecteurs...

Nos maîtres, comme leurs élèves, vivent au sein de la société; ils en respirent l'air; ils pensent, ils sentent, ils doutent avec elle; ils en parlent la langue; loin d'y être étrangers, ils sont ses fils légitimes; ils prétendent le rester, et ils sont reconnus pour tels: là est leur force et le secret de leur influence; là aussi est leur faiblesse, puisqu'ils participent plus ou moins aux incertitudes et aux maladies morales de leur entourage. Comment la plupart de nos cent vingt mille instituteurs se détacheraient-ils assez de l'état d'esprit du pays pour le modifier sensiblement? Or qui ne sait que les mœurs, les idées, les sentiments généraux, les habitudes, sont aujourd'hui en pleine crise de transformation, et vont à la dérive, faute d'une boussole assurée, soit chrétienne, soit philosophique; que la morale dominante (quand il y a une morale) est tout utilitaire et empirique, avec des restes de vieilles coutumes et maximes; que l'*honneur* même, vertu si chère à la France, mais règle tout extérieure, sociale, changeante et accommodante, est loin d'avoir une autorité suffisante sur les générations nouvelles-venues; qu'en fait de doctrine, c'est plutôt le scepticisme pratique, avec ses leçons énervantes, que prêchent ou laissent voir les feuilles et les livres de haut ou de bas étage; que, par suite, l'enseignement spiritualiste, ou simplement *moral*, des programmes, des instructions pédagogiques et des manuels, risque de n'appliquer à beaucoup

de jeunes esprits qu'une légère couche tout intellectuelle, sinon de pure mémoire, laquelle ne fait pas corps avec leur substance propre ?

Mais tout cela dit avec une entière franchise, comment fermer les yeux sur l'urgente, l'absolue nécessité de confier expressément à l'école, malgré son infirmité, un office d'enseignement moral, sans exclure pour cela, est-il besoin de le dire, les autres influences bienfaisantes, ecclésiastiques ou laïques ?

On dit, je le sais bien, que l'école s'est elle-même frappée de stérilité, quant à l'action morale, en supprimant l'enseignement religieux, seul capable d'imprimer autorité et sanction à la parole du maître. C'est, à mon avis, se faire une étrange illusion sur la vertu qu'avait autrefois ou qu'aurait encore aujourd'hui cet enseignement, même dans les écoles congréganistes, à plus forte raison dans les écoles laïques : il ne serait aujourd'hui, au milieu d'une instruction générale toute pénétrée de l'esprit scientifique, il n'était guère avant la loi de laïcisation, qu'une sorte de *caput mortuum*, une matière superposée aux autres, enseignée (par une exception unique) selon la *lettre* seulement, inassimilable à l'organisme des études primaires. Je le dis d'autant plus librement qu'à mon avis l'absence de l'inspiration religieuse (je dis l'absence et non la *perte* : car il n'y avait malheureusement rien ou peu de chose à perdre de ce chef) constitue, pour parler le langage du jour, un grave déficit dans notre budget moral. Si la disposition des esprits, si l'état des croyances, si des traditions nationales bien vivantes et compatibles avec les plus nobles inspirations des temps modernes eussent favorisé et rendu pour ainsi dire *naturelle* une instruction religieuse scolaire, qui eût été véritablement religieuse, allant au vif de l'âme, et non pas seulement ecclésiastique, c'est-à-dire rituelle, dogmatique, souvent superstitieuse ; et si cette instruction, rat-

tachant l'âme de l'enfant au principe infini des choses, lui révélant par là même sa grandeur et son immortalité avec sa parenté divine, avait accompagné une instruction morale non ascétique, toute séculière et pratique, unissant les traits essentiels de l'idéal chrétien à ceux de l'idéal antique et moderne, l'humilité au sentiment de la valeur personnelle, la résignation à l'esprit d'entreprise, la douceur à la vaillance, la charité à la résistance aux méchants ; oui, si pareille alliance eût été praticable, j'entends sincèrement praticable, nul doute que l'éducation publique n'y eût gagné une dignité, une autorité singulières. Mais qui ne voit que je viens de tracer un programme chimérique, et qui ne trouverait ni écho dans le sentiment public, ni une langue connue, familière aux instituteurs, pour s'exprimer et s'enseigner, moins familière encore au clergé ! Qui ne voit aussi que la violence seule, la violence légale, compagne inséparable de l'hypocrisie, pourrait rétablir dans nos écoles l'enseignement confessionnel *selon la lettre*, sans le moindre profit pour la moralité des élèves, au grand détriment de la moralité des maîtres et de la dignité même de la religion ?

On peut regretter que notre enseignement tout séculier manque, en général, de souffle, qu'il n'ouvre pas à l'enfant les vastes horizons ; qu'il n'ait pas cette puissance victorieuse « qui transporte les montagnes » et qui change profondément les caractères. Mais, ici encore, écartons l'illusion : ce souffle, cette autorité persuasive, cette puissance de « conversion », les rencontre-t-on souvent dans l'enseignement ecclésiastique ? N'y sont-ils pas un don rare et une *grâce* exceptionnelle ? La *lettre* morte, la formule transmise et sèche, n'y remplacent-ils pas souvent l'esprit de vie ? Et serait-il équitable de demander à nos maîtres laïques une *spiritualité* qu'on se résigne à ne trouver que par exception chez les interprètes attitrés de la morale religieuse ?

Non, il n'est pas vrai que, tout infirme et borné qu'il est, l'enseignement moral soit sans valeur et sans profit dans nos écoles. On s'y applique de toutes parts, avec la meilleure volonté; en attendant qu'il se forme une tradition, chacun y met du sien. Son grand mérite, c'est qu'il est sincère et libre, et qu'à la faveur de cette sincérité il peut devenir de plus en plus *personnel* chez les maîtres, par conséquent vivant et efficace. Un autre mérite, c'est qu'il est généralement pratique; s'il n'a pas de prétentions ni de portée spéculatives, du moins vise-t-il modestement à des résultats prochains et précis. Il y a plus : tout occupé qu'il est des *actes* de la vie extérieure, il ne néglige pourtant pas la vie du dedans, dont l'autre n'est que la traduction plus ou moins fidèle, les sentiments, la disposition intérieure.

Le sentiment de la responsabilité personnelle apparaît, on peut le dire, au commencement, au milieu et à la fin des programmes; et ceux qui ont suivi d'un peu près l'évolution des idées morales en France, depuis deux siècles, n'auront pas de peine à juger que cette continuelle et insistante provocation à se replier sur soi, à s'observer en vue de se connaître par le dedans, et à se connaître au vrai pour se *refaire*, n'est pas une médiocre nouveauté dans l'éducation, nouveauté plus surprenante et de plus haute portée encore dans l'éducation populaire.

Je conviendrai de nouveau que tout cela est encore embryonnaire; que les manuels populaires des philosophes et les leçons des instituteurs manquent trop de cette chaleur rayonnante qui pénètre les âmes; que les livres, même les plus pratiques, à plus forte raison les leçons orales, restent trop *intellectuels*; ce qui, encore une fois, n'est pas un trait exclusivement propre à l'enseignement laïque. Mais, d'abord, il y a déjà d'heureuses exceptions qui peuvent devenir fréquentes; et sans me permettre de citer les auteurs vivants, j'appellerais nos grands poètes du XIXe siècle à

témoigner que les lèvres laïques peuvent parler sur ces sujets avec *autorité* et avec *intimité* lorsque l'étincelle du prophète vient à les toucher; qu'il ne leur est pas interdit, dans leurs chants, d'emplir la vie présente d'éternité, ni la vie humaine et séculière de divinité. Entre tous les préjugés, disons plutôt entre toutes les superstitions séculaires qu'entretient notre paresse morale, la plus mortelle est celle qui nous porte à réserver à un ordre d'hommes privilégié la connaissance des choses profondes de l'âme et le maniement des choses sacrées.

Enfin cet enseignement est né; il vit; il cherche à tâtons sa loi, ses principes, ses organes, sa langue; il fait son noviciat, auquel nos maîtres laïques n'ont malheureusement été préparés ni par la tradition de l'Église, ni par celle du XVIIIe siècle. Qu'un jour une voix s'élève, comme il s'en est fait entendre plus d'une fois dans les temps anciens et dans les temps chrétiens, voix d'un homme ou d'une doctrine, d'un philosophe ou d'un moraliste religieux; qu'elle nous parle avec puissance, et dans notre propre langue séculière, de ce qui est notre intérêt suprême, de ce qui, en chacun de nous, est l'essentiel de l'humanité; et cette parole, d'où qu'elle vienne, de la libre pensée toute seule ou de la libre pensée associée aux traditions chrétiennes, trouvera aussitôt dans les écoles des milliers d'interprètes pour la vulgariser et la faire arriver jusqu'aux derniers confins du pays... Mais à quel espoir osé-je m'abandonner? Ce sont, hélas! d'autres voix, voix de sensualité, de haine, de sophismes, qui ont aujourd'hui le privilège de parvenir à des extrémités où, jusqu'à présent, nulle vie de l'esprit ne s'était manifestée; et c'est nous, hélas! qui leur préparons des auditoires sans cesse renouvelés!

Félix Pécaut.

(*Extrait des* Notes d'inspection *publiées dans la* Revue pédagogique *d'octobre 1894* (*Delagrave, éditeur*), p. 307).

Idées sur la Science.

On fait grand bruit, en ce moment, d'un article de M. Brunetière, « Après une Visite au Vatican, » publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1895. Il y est dit que « la Science a perdu son prestige; et la Religion a reconquis une partie du sien ». Cela est montré par une rapide revue des progrès que la science se serait promis, qu'elle n'aurait pas accomplis, et dont on pourrait affirmer qu'elle ne les accomplira jamais. D'où nécessité de demander à la Religion des certitudes qu'elle offre, par d'autres voies, sur les questions suprêmes d'origines et de fins. Voilà une question mal posée s'il en fut : cette notion d'un antagonisme entre la Science et la Religion est très surannée et superficielle. Et d'abord qu'entend-on par la *Science*? Est-ce les résultats acquis jusqu'ici par les méthodes d'expérience et de raisonnement, ou ces méthodes mêmes? Qu'entend-on par la Religion? Est-ce la croyance aux vérités invisibles sur la foi de la conscience, ou l'adhésion aux explications que proposent sur les choses visibles les livres sacrés et la tradition, ou enfin l'obéissance à l'Eglise? Ces sens fort divers étant ici mêlés, quelle netteté peut offrir la discussion? Et même quelle loyauté lui reste? Si l'on approfondit un peu, on se convainc que les deux ordres, scientifique et religieux, loin de s'exclure, se supposent et concourent; la divergence se ramène à l'harmonie. C'est ce que nous montrerons dans un prochain Bulletin. En attendant, nous avertissons nos amis de ne pas se troubler de cet article, éloquent mais confus, œuvre non d'un vrai penseur, mais d'un journaliste préoccupé d'actualité.

Au lieu de donner des extraits de cet écrit, nous reproduirons quelques passages d'un très fort discours du même

orateur, prononcé, au nom de l'Académie française, à l'inauguration de la statue de Claude Bernard, à Lyon, le 28 octobre dernier.

Autorité du témoin. — M. Ferdinand Brunetière n'est attaché à aucun groupe ou parti, il n'en ménage aucun. Il ne subit nulle atteinte de l'opinion d'autrui, sauf qu'il incline naturellement à la contredire. Esprit systématique, généralisateur, fort logicien, caractère intrépide et d'une honnêteté sans reproche. Ayant longtemps étudié les sciences, et surtout le système de Darwin, qu'il a vulgarisé, il a des titres pour définir la science, alors qu'il raisonne avec sérénité, en dehors de la polémique et des paradoxes de circonstance. D'ailleurs, ici, le vrai témoin est Claude Bernard lui-même.

LA CONCEPTION NOUVELLE DE LA SCIENCE

« Un fait n'est rien par lui-même; — dit Claude Bernard, — *il ne vaut que par l'idée* qui s'y rattache ou par la preuve qu'il fournit. Quand on qualifie un fait nouveau de *découverte*, ce n'est pas le fait lui-même qui constitue la découverte, mais bien l'idée nouvelle qui en dérive, et quand un fait prouve, ce n'est point le fait lui-même qui donne la preuve, mais seulement le rapport qu'il établit entre le phénomène et sa cause. » Et plût aux Dieux que, pour ne rien dire de nos savants, plût aux Dieux que nos philosophes, nos historiens, nos critiques eussent retenu la leçon de ces fortes paroles!

Il est donc vrai que sans une « *idée directrice* », comme le savant ne saurait instituer aucune expérience, de même ni le critique, ni l'historien, ni le philosophe ne sauraient rien entreprendre, ou seulement rien comprendre. « C'est l'idée, comme le dit Claude Bernard, qui est le principe de tout raisonnement et de toute invention; c'est à elle que revient toute espèce d'initiative; » et ailleurs encore : « C'est l'idée

qui constitue le point de départ de tout raisonnement scientifique, et c'est elle qui en est également le but dans l'aspiration de l'esprit vers l'inconnu. »

« Gardez-vous des idées, dit-on encore parfois à la jeunesse, ou, si par hasard vous en aviez, cachez-les ! La pensée n'a pas été donnée à l'homme pour s'en servir, mais pour qu'il apprenne d'elle à s'en passer. Un certain Claude Bernard, qui fut d'ailleurs en son temps le maître de la science expérimentale, n'a pas craint d'enseigner que la « méthode n'enfantait rien ! » Mais ne l'en croyez pas ! C'est la méthode qui est tout ! Et, grâce à elle, quand vous aurez accumulé documents sur documents, il est vrai que vous succomberez sous le poids de vos matériaux, mais du moins tomberez-vous avec gloire, et l'on ne vous fera pas ce reproche, le plus cruel qu'on puisse aujourd'hui faire à un critique ou à un historien : c'est d'avoir eu des idées, ou de n'avoir cherché dans les documents qu'à vous en former d'autres, de nouvelles, — et de plus générales. »

De « plus générales » ! Osé-je bien me servir de ce mot ! Oui, je sais qu'on affecte encore aujourd'hui la haine des « *idées générales* », et, pour en triompher plus aisément, je sais que la consigne est de les confondre avec les idées toutes faites. Mais moi qui les aime ! et qui sais pourquoi je les aime ! quand je n'aurais pas vu depuis vingt-cinq ans que les deux grands « penseurs », qui en ont le plus abusé, — je veux dire Taine et Renan, — sont aussi ceux qui les ont le plus vivement attaquées chez les autres, comme, en vérité, s'ils eussent voulu s'en réserver le monopole ! il me suffirait, pour me rassurer, de cette belle page de Claude Bernard : « Ceux qui font des *découvertes* sont les promoteurs d'idées neuves et fécondes. On donne généralement le nom de découverte à la connaissance d'un fait nouveau, mais je pense que c'est l'idée qui se rattache au fait découvert qui constitue en

réalité la découverte. Les faits ne sont ni grands ni petits par eux-mêmes. Une grande découverte est un fait qui, en apparaissant dans la science, a donné naissance à des idées lumineuses, dont la clarté a dissipé un grand nombre d'obscurités et montré des voies nouvelles. » Voilà la meilleure définition qu'on ait jamais donnée des « idées générales » ; et, pour ma part, je n'en demande pas, je n'en propose pas d'autre. Quelle qu'elle soit, l'idée directrice ne devient elle-même féconde que dans la mesure de sa généralité ; — et sa généralité se mesure tour à tour ou en même temps au nombre, à la diversité, à la complexité des faits dont elle est le résumé, l'explication et la loi.

Ceci revient à dire que rien au monde n'a d'intérêt ou de sens en soi, mais uniquement dans ou par le rapport qu'il soutient avec un ensemble. Les seules monographies qui soient dignes qu'on les retienne sont celles dont les conclusions subsisteraient toujours, si l'on supposait que l'objet en eût disparu. Croyons donc fermement qu'il ne sert à rien de décrire le lapin ou le chat, si la description n'en apporte quelque chose de neuf aux conclusions dernières de la physiologie générale ou de l'anatomie comparée. Rappelons-nous bien que « la science ne peut avancer que par révolution, et par absorption des vérités anciennes dans une forme scientifique nouvelle ». N'oublions enfin jamais que, pour avancer dans la connaissance du détail des parties, il faut d'abord avoir quelque idée préconçue du tout. C'est par un investissement qu'il faut que l'on procède.

S'il est impossible de méconnaître la grandeur et la simplicité de ces idées, il est impossible de ne pas voir qu'elles tendaient à renouveler la conception même de la science ; et c'est bien aussi ce qu'elles ont opéré. Non seulement elles ont renversé l'idée fausse que l'on se formait de la méthode,

et à « l'induction baconienne [1] » elles ont substitué ce que Claude Bernard a lui-même appelé « la critique expérimentale ». Mais en outre, à l'idée d'une science morte, elles ont substitué celle d'une science vivante, et, pour ainsi parler, d'une science toujours en mouvement. Pas plus en physique ou en chimie qu'en physiologie même, le progrès de la science n'est arithmétique, et ne se constitue par une simple addition de vérités nouvelles à des vérités anciennes, mais il est proprement « organique », et, de chacune de ses acquisitions successives, le corps de la science en est tout entier modifié [2].

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*Extraits du discours prononcé à Lyon, le 28 oct. 1894, au nom de l'Académie française.*)

Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils « aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps ».

PASCAL.

Pensées, Havet, XXIV, frag. 60 ter.

(*A Suivre.*)

---

1. François Bacon est regardé comme le fondateur de l'*induction* ou méthode de raisonnement qui, partant des faits particuliers observés, sans idée préalable, tente d'arriver à des lois générales et nécessaires.

2. On se rend compte, d'après ce témoignage autorisé, que la Science n'est pas une collection de faits, mais *un système d'idées*; c'est l'esprit donnant ses lois aux choses, retrouvant son unité propre à travers la variété infinie des objets qu'il aperçoit. Il ne peut donc y avoir de science matérialiste, puisque *savoir les choses*, c'est *bien penser sur les choses;* on affirme implicitement la réalité de l'esprit, dès lors qu'on en fait usage.

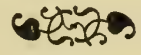
Il neige

Il faut allumer les lampes dans les chambres closes. Une nuit blême, étrange, qui devance l'heure, ensevelit la lumière du ciel. C'est que la neige est en suspens, là, tout près, dans cette nuée ouatée où mon regard s'enfonce et se perd. La neige hésite : elle a peur de quitter cette molle nuée où elle dort, pour traverser l'air sombre en flocons seuls, frissonnants, tout de suite dissous en boue hideuse et en pleurs. Elle hésite devant sa destinée... Tout à coup, un premier flocon se décide. Du nuage où se cache sa naissance indiscernable, il se laisse tomber, duvet de cygne, tournoyant à chaque souffle. Il se pose sur le bord de plomb de ma fenêtre : à peine l'a-t-il touché, qu'il expire. Plus rien ; c'est un flocon perdu. — Mais un autre se risque; sa frêle étoile de diamant tombe tout près de la place où le premier s'est évanoui. Une seconde, il demeure, puis s'éteint. Un autre voltige et se pose, à la même place, deux secondes. Le plomb terne du toit commence à briller de larmes, là où les premiers flocons, isolés, ont expiré. A part ces larmes, rien n'en reste : ils s'étaient trop hâtés... Mais alors d'autres, nombreux, puis plus nombreux et pressés à la fin, se précipitent ici, là, plus loin, dans les profondeurs de l'air. Le mouvement silencieux de leur vol ajoute du silence au jardin immobile. Sur le rebord du toit, ils se rejoignent, ils s'associent : chacun prête à chacun sa fraîcheur. Et, ainsi unis, ils résistent à

l'air jaloux. Bientôt un bourrelet de cygne continu, sans souillure, éblouissant, épais, couronne toute la maison, toutes les branches nues des arbres, toutes les noirceurs des choses. La blancheur, doucement, l'a emporté, elle triomphe de toutes parts, elle règne... — En ce même moment, je m'étais arrêté d'écrire, par lassitude, non des doigts, mais du cœur. C'était une de ces heures grises où se brouillent en nous les raisons d'espérer et d'agir. L'image du monde contenue en ma pensée fuyante, la volonté qui me fait sauter du lit le matin, je sens que dans peu de temps elles ne seront plus ; elles périront avec moi, et ne seront pas reprises par un autre. Ce que je veux ne triomphera pas... — Mais à temps tu m'as rappelé à la vérité, ô neige parfaitement pure, muette et douce, ô frêle et fluide, ô patiente et jamais découragée !

Quand on s'est rendu compte de ce qu'est le devoir, on arrive à croire qu'en morale l'effort vaut mieux que le résultat. Le résultat n'a de valeur que dans le temps, l'effort vaut pour l'éternité.

Ernest RENAN.



Mes frères, ne soyez pas des enfants en intelligence, mais soyez des enfants à l'égard de la malice : et pour ce qui est de l'intelligence, soyez des hommes faits.

SAINT PAUL. I, Cor. XIV, 20.

A LIRE

(*Publications récentes*)

A Propos de nos écoles, *par* Ernest Lavisse. In-12, Colin, 2 fr 75. — *On est surpris de voir un des principaux personnages* de *de notre Université parler avec tant d'indépendance* : « Si l'Empereur a eu ses raisons d'organiser, comme il a fait, l'Université impériale, nous devons avoir les nôtres de comprendre d'une tout autre façon l'éducation nationale, les temps étant changés, et aussi les mœurs et les hommes, et les besoins et l'idéal de la vie. » (*Préface.*) *On le voit, ce professeur de la Sorbonne n'est pas conservateur. — A lire, en particulier, p. 27, la* Collaboration du collège et de la famille

*
* *

Notes d'inspection (mai 1894), *par* Félix Pécaut, *dans* la Revue Pédagogique, du 15 octobre 1894, — *à demander au bureau de la Revue*, Paris, Delagrave, 15, rue Soufflot). *C'est un signe manifeste de l'infidélité de tous nos journaux à leur vraie mission, que de pareilles pages n'aient pas été reproduites et discutées partout. Aucun document n'intéresse davantage le Bien public. Il y est question, avec une grande largeur de vues, de tout notre enseignement populaire. A répandre même ailleurs que dans les cercles universitaires. Voy. en particulier, p.* 307 : Enseignement de la morale. — *Sur ce même sujet, tous les Français préoccupés du salut commun feront bien de lire l'*Ame de l'école (réponse de M. le prof. A. S.), *dans* la Correspondance générale de l'Instruction primaire du 1er décembre 1894 (chez Hachette).

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union pour l'Action morale

1er Février 1895.

POUR LA LIBERTÉ

Chers amis,

N'oubliez pas, je vous prie, cette matinée du 16 janvier dernier, où, à notre réveil, nous avons trouvé toutes les places de ceux qui gouvernent, vides, désertées.

Notre angoisse de cet abandon, notre humiliation, en nous représentant le jugement qu'on allait faire de notre peuple, notre repentir aussi, à la pensée que, distraits par nos petites affaires, nous avions laissé cet écroulement de la maison commune se préparer de loin et se consommer; tous ces sentiments amers, mortifiants, désolés, il faut les entretenir au fond de nous virilement. Vous

savez comme ce pays oublie vite. En quelques jours, toutes les peurs, peur de perdre de son avoir, peur de souffrir dans sa personne, peur d'avoir à marcher seul à découvert et au premier rang, se seront rejointes et entendues pour écarter l'anarchie inquiétante, au moyen d'un compromis et d'un simple remplacement de personnes. On feindra que rien ne soit arrivé : voici d'autres hommes, dira-t-on, tout va s'arranger; tout s'arrange. — Ne croyons pas à ce bel arrangement ni à cette sécurité flatteuse. Rien n'est réparé. L'angoisse du douloureux 16 janvier subsiste toujours, malgré la régularité rétablie dans la machine même. Nous n'avons pas de toit au dessus de nos têtes.

Il serait trop commode que le mal ait été en M. Casimir Périer seul, et que, lui ôté, tout puisse se remettre. Vous avez entendu M. Casimir Périer rudement jugé. Il avait, disait-on, manqué d'endurance, ou plutôt de cette belle résolution simple des hommes de foi, en n'allant pas droit au peuple, dernier juge, comme il l'eût pu légalement; il avait failli à son nom et à la confiance de ceux qui se croyaient protégés par lui. « La Presse, paraît-il, fut unanime à apprécier sévèrement son acte. »

Les journalistes donc (ceux qui ne sont pas en prison à ce moment même) ont reçu je ne sais de qui, et ils exercent ce mandat de prononcer sur la plus compliquée et délicate des questions : la valeur morale d'un homme; — non après une enquête sérieuse de ses motifs, mais sur des documents de cinq lignes, amplifiés et interprétés par la vague rumeur; — non après une consultation réfléchie, mais en deux minutes et au fil de la plume, et ils ont arrêté ainsi que les charges pèsent toutes sur cette tête.

Je ne nie point que M. Périer ait manqué de caractère : je demande seulement qu'on me montre le caractère, en quelqu'un.

Qui va lui jeter la première pierre ?

Ceux qui l'ont outragé, ou ceux qui n'ont défendu ni lui, ni les lois ? S'il n'a pas fait son devoir, qui a fait le sien ? La Constitution, dont on se souvient pour en faire une arme contre ceux qu'on abandonne, qui s'en est souvenu pour lui obéir ?

Les ministres ? ont-ils donc couvert sincèrement le chef de l'État, élu selon les règles, incarnation du pays respectable à tous comme le pays même;

ont-ils assumé la responsabilité qui leur échoit; ont-ils seulement mené la politique, alors que presque aucun des projets de lois déposés en ce moment aux assemblées ne vient de leur initiative, circonstance inouïe ? Délégués du Parlement, ils doivent le diriger (car tel est le sens des institutions représentatives) : ils n'ont été que ses commis.

Le Parlement lui-même, ou, pour parler exactement, la Chambre des députés se tient-elle mieux à sa place ? Élue pour contrôler le budget, elle n'a pas encore voté celui de l'année entamée. Elle s'érige en Convention, chicane chaque arrêté ministériel, ne tolère les prérogatives d'aucun corps à côté d'elle, Gouvernement ou Conseil d'État; elle entend régner et administrer. Voyez-la d'ailleurs divisée entre une minorité factieuse d'une violence répugnante, sans programme applicable, et une majorité que la peur seule peut rendre cohérente, se déjugeant sans cesse, et, comme l'ancienne Convention, décrétant d'accusation ses membres : sont-ce là ceux qui font les lois auxquelles nous devons l'obéissance ?

Je disais que le Gouvernement ne propose pas

de loi; si fait, il en a apporté deux au moins : contre les menées anarchistes et pour la sûreté de la défense nationale. Mais qui en a pris l'initiative? La Presse.

La Presse a mis en avant l'affaire de Cempuis, l'affaire Dreyfus, l'affaire des fraudes électorales de Toulouse, l'affaire des chemins de fer du Midi, l'affaire des « Conventions scélérates ». Un « scandale » jeté dans les conversations est le préliminaire obligé d'une proposition de loi. La Presse règne. Qu'on porte donc le flambeau sur ce qu'elle est elle-même; on trouvera que nulle condition n'est requise pour y obtenir le droit de parler et de soulever l'opinion; c'est une voix dans la rue; nulle garantie d'exactitude, d'intelligence, de raison ni de probité. On en est un peu surpris; on l'est (ou on devrait l'être) plus encore, en remarquant que ce qui dans la Presse réussit le mieux auprès du peuple, lequel pourtant fait les lois en dernière analyse, c'est le mépris des lois. Les journaux outrageux pour le Président légalement intangible, pour les assemblées, pour l'armée, pour toute autorité régulière, sont les mieux achalandés (avec les journaux orduriers peut-être). Le public donc

est de connivence. Comment cela ? S'insurge-t-il contre une autorité, qui après tout est la sienne, fait-il si peu de cas de la stabilité de l'État, de sa propre liberté, de sa propre sécurité ? — Bien mieux, il n'en est pas occupé du tout. Et c'est ici que nous apercevons la plaie dans son étendue.

Le plus grave, ce n'est pas encore que nos institutions tombent en ruines ; c'est que les mêmes gens qui, pour un enfant enrhumé d'un coup d'air, se consternent et suspendent toutes leurs habitudes, ont continué tranquillement de s'amuser, au milieu de ces ruines, lorsque la nation, à laquelle ils doivent le sacrifice d'eux et de leurs enfants, s'abîme et se dissout. Je les ai vus. Il faudra que l'anarchie se fasse violente, qu'elle les secoue par leur propre manche, pour qu'ils s'arrêtent, réfléchissent, et se repentent peut-être. Jusque là ils dorment. Voilà, chers amis, le mal, depuis longtemps envieilli, que les quinze derniers jours ont fait éclater à tous les yeux : il faut que vous en conteniez en vous toute la tristesse.

Faites-y bien attention en effet : ce n'est pas M. Casimir Périer qui est à terre ; ce n'est pas non plus le régime parlementaire seulement : c'est la Liberté politique.

Le deuil, je le crois, en doit être porté, aussi douloureusement que celui de la déplorable défaite de 1870, par qui la paix a quitté l'Europe pour un temps indéfini. La liberté que fonde la discipline active des citoyens, et qui est la condition de tout progrès dans le droit, paraît s'éloigner de la France pour une période également impossible à mesurer. Il devient plus que probable que ni nous ni nos enfants ne verront, organisée et régulière, la fraternité d'hommes libres que nous savons être la société de droit. Il apparaît au contraire que nous allons être rejetés, plus d'une fois encore, de la curée démagogique dans l'oppression d'un despote, tour à tour et vainement repoussées. Voilà l'itinéraire vraisemblable annoncé par tant d'évènements indicateurs. Ni ici ni là notre conscience ne pourra se reposer dans la participation à une société qui la reflète.

Il ne faut pas croire au malheur, chers amis. Ce qui arrive était préparé de longue main et justifié en somme par quelque faute de nos pères ou de nous, de nos pères *et* de nous, pour mieux dire. Les peuples croissent et décroissent suivant des lois qui ne sont nullement obscures, mais fort

élémentaires et connues de chacun, les simples lois de la morale. Ils ne meurent que d'égoïsme, comme nos âmes particulières.

Nous ne sommes pas capables de nos institutions, voilà le fait. Celles-ci, nous obligeant à nous gouverner nous-mêmes, ne pouvaient se fonder que sur une discipline intérieure des volontés, sur une règle presque aussi serrée que celle des ordres religieux. En effet, la liberté politique n'est pas une jouissance, un droit qui allège sans obliger : nous avons à la défendre contre les passions de tous, contre les nôtres d'abord : « Elle ne saurait fleurir que chez un peuple appris au sacrifice pour le devoir[1]. »

Notre éducation, belle en théorie, n'ayant pas préparé nos volontés à ce que notre aperception du juste exigeait de nous, est manquée. Elle nous a laissés hommes d'autrefois, et clients d'un maître, pour inaugurer un régime nouveau, un gouvernement mutuel et fraternel.

Qui ne sait que jouir ne peut que servir. Mais servir est devenu plus pénible, alors que la raison,

1. C. Secrétan, *Une condition de la liberté politique. Discours laïques*, p. 344.

comme nos besoins de croissance spirituelle, proteste contre cette nécessité, que notre manque de caractère impose. Choisissons entre notre égoïsme et notre croissance.

Notre idéal social, trop vite passé dans les choses, trouve nos âmes en retard. Nous vivons encore, du haut en bas du peuple, comme si les jouissances de notre individu étaient l'objet de la vie même, et nous attendons de l'Etat une seule chose : qu'il nous les garantisse, par une police vigilante, ou qu'il nous les conquière. Nous sommes pratiquement matérialistes. C'est là la vieille faute, et elle se paye.

Est-il trop tard pour revenir sur cette faute ? Chers amis, à supposer même qu'il fût trop tard pour la France (ceci est dur à croire), il ne serait pas trop tard pour cet idéal du bien qui s'affirme au dedans de nous, d'autant plus énergique que les faits le démentent ; qui ne connaît ni passé ni futur, et qui persiste toujours dans le seul impératif.

Oui, si notre courage reposait sur l'espérance que peuvent faire concevoir les évènements s'enchaînant sous nos yeux, nous serions découragés

(je ne vous l'ai pas caché). Mais notre courage a un autre fondement, une certitude plus intérieure, mieux abritée des coups de fortune.

Une leçon à bien comprendre, voilà tout ce que l'histoire de nos temps peut nous offrir. Le fond des déceptions étant touché, il faut, ce jour même, à cette heure même, que nous nous levions, pour recommencer par nous l'édification d'une nation libre.

Tout va nous manquer peut-être ; il ne faut pas que nous nous manquions.

Je vous convie donc à vous réunir par petits groupes, là où vous le pourrez[1], à lire ceci en commun, et à prendre, les uns en présence des autres, quelques résolutions fermes. Quant à moi, voici celles qui me paraissent commandées par la gravité des temps :

I. Je m'engage à ne jamais me reposer ni me décourager dans la recherche d'une justice sociale plus parfaite.

II. Je m'engage à ne m'inspirer jamais, dans cette recherche, de mes intérêts personnels ni de ceux de la

1. Nous tenons à la disposition de chacun de nos amis la liste des adhérents de l'*Union* dans sa région.

classe à laquelle j'appartiens, en tant qu'ils s'opposent aux fins mêmes de la société. Le bien public n'est pas le total des biens particuliers : il ne les procure indirectement qu'en en exigeant d'abord le sacrifice.

III. Je crois que ce sacrifice doit être consenti, qu'il est juste. Car je ne me reconnais de droits qu'en tant que je puis réaliser la volonté de Dieu en moi et autour de moi, c'est-à-dire substituer par mon effort la liberté spirituelle à l'égoïsme, le vrai au faux.

Là est l'objet de ma vie. Et l'objet de l'Etat est de nous assurer les moyens d'atteindre en paix celui-là, au sein de l'association, avec ce minimum de contrainte que nos natures mauvaises rendent encore nécessaire. Je ne perdrai jamais de vue ce principe, qui seul détermine ce qui est de droit et ce qui n'est pas de droit en politique.

IV. Je me promets donc de faire passer avant toute revendication politique celle de la liberté, parce que j'aime en elle un moyen indispensable de la vie complète telle qu'elle doit être, et qu'elle ôtée, tout le bonheur matériel du monde n'aurait plus de sens.

Je repousserai donc les socialistes et collectivistes, qui, réactionnaires sans le savoir, n'aiment la liberté qu'en mercenaires et la vendent pour le bien-être du corps.

Je les repousserai parce que, en tant que matérialistes, ils ne peuvent être logiquement ni libéraux, ni même républicains pratiques.

V. Je développerai autour de moi l'Association volontaire sous toutes ses formes, persuadé que, si elle ne procure pas un bien moral immédiat à ses membres, elle leur offre du moins une école de responsabilité personnelle et de fraternité, un organisme préparé pour l'amour d'autrui, qui naît de l'amour raisonnable de Dieu, et un point d'appui solide contre les usurpations de la violence.

VI. J'élèverai mes enfants ou ceux qui dépendent de moi pour une fin supérieure à moi et à eux. Je ne leur laisserai pas croire qu'ils aient droit à un bonheur, ouvrage et don d'autrui, ni qu'ils puissent avoir une valeur quelconque autre que celle qu'ils se donneront à eux-mêmes en se dévouant, ni que les questions de plaisir ou de douleur se posent seules. D'ailleurs, si grands que soient les soucis ou les contentements qui me viennent de mon foyer, je ne m'y renfermerai pas; et s'ils me poussent à me mettre en antagonisme avec la justice impersonnelle, je ne le souffrirai pas.

VII. Idéaliste, je ne saurais être un satisfait; je serai toujours un non acceptant de l'ordre social actuel, nécessairement peu juste; en ce sens, je serai un homme d'extrême gauche. Mais je me jugerai moi-même et me mettrai en garde contre cet entraînement à transformer trop vite le présent. Je comprendrai la nécessité qu'un élément conservateur lui fasse équilibre et gradue les réformes que je veux. Portant ma vue au delà de ma vie éphémère, je saurai être patient.

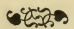
J'attendrai des générations à venir la continuation de mon effort.

VIII. Je ne cèderai pas à la peur. Je serai lent à donner raison aux rumeurs publiques. Je ne serai l'homme ni d'un journal ni d'un parti. Je résisterai aux jugements dépourvus de preuves, aux suspicions incertaines. Je redresserai les affirmations instinctives d'autrui et les miennes propres par une ferme critique qui tiendra compte de toute passion, de tout préjugé, pour l'éliminer.

IX. Je discuterai très librement les lois proposées : quoique simple citoyen, je n'en laisserai passer aucune sans me rendre compte de ses dispositions et plus encore de ses motifs. Une fois les lois régulièrement promulguées, je les respecterai, même en paroles ; je leur obéirai activement, à part les cas, trés rares, où un devoir plus évident, et désintéressé, s'y opposera. Je les défendrai. Je ne me permettrai ni forfanterie ni violence. Je supporterai les attaques.

X. Je me tiendrai à ma place. Je me donnerai pour règle de demeurer dans la condition que mon père occupait avant moi. Je m'interdirai le luxe privé. Je tâcherai de remettre en honneur par mon exemple, mes amitiés et mes jugements, la pauvreté volontaire.

Un membre de l'Union.



L'Universelle méfiance

Examinons un des moyens les plus sûrs et le plus souvent employés dans tous les temps pour tenir la multitude en haleine : les délations. Si une délation accompagnée de preuves est l'acte d'un bon citoyen, un amas de délations, bientôt reconnues fausses, n'a-t-il pas pour effet de corrompre les hommes simples, de les rendre haineux et malveillants, de leur inspirer de la méfiance contre le tribunal dont la décision ne justifiera pas leur préjugé, de leur laisser une longue prévention contre des accusés absous ?... Chaque jour, quelque nouveau crime, quelque nouveau danger est pathétiquement révélé aux plus crédules, pour leur apprendre à inquiéter, à tourmenter au hasard ceux qu'on leur désigne comme ennemis ; à se défier de leurs législateurs, de leurs magistrats, de leurs généraux, de tous les officiers publics qui ne peuvent rien que par la confiance publique ; à les embarrasser d'obstacles, de dégoûts, de violences ; à sévir eux-mêmes contre des hommes vaguement accusés, qui peuvent être coupables, mais qui, suivant l'expression de ce sage et vertueux Tacite, « condamnés sans être entendus et sans défense, meurent comme meurt un innocent. »

André Chénier.

(*Réflexions sur l'esprit de parti*, *avril 1791.*)

MORT DE
M. CHARLES SECRÉTAN

Lundi 21 janvier est mort dans la ville de Lausanne M. Charles Secrétan, philosophe. L'avant-veille, sa famille réunie avait fêté ses quatre-vingts ans. Il a donc accompli le cours entier d'une vie humaine; inachevée sans doute, parce qu'elle ne serait pas humaine si elle ne s'était proposé un idéal au delà de sa faiblesse et de ses limites; mais plus longue, plus active, et, si l'on peut dire, plus affirmative, que nous ne pouvons espérer la nôtre. « Si le XIXe siècle n'a commencé qu'après Waterloo, dit-il un jour, je l'aurai vu tout entier; j'avais cinq mois déjà quand il naissait. » Il se rappelait la première édition des *Méditations* de Lamartine, et la révolution de 1830; il avait assisté au lancement du premier bateau à vapeur sur le Léman; fiancé déjà, il avait pris le premier chemin de fer; il avait vu le suffrage universel, provoqué par l'obstination de Guizot, se produire, se répandre, et décevoir les rêves de ceux qui avaient trop compté sur l'intelligence et l'abnégation du peuple. Il concluait : « J'ai acquis pendant ce temps l'expérience d'un simple bourgeois du XIXe siècle, et quand je jette aujourd'hui les yeux autour de moi, je vois dans le monde un développement industriel et commercial immense, accumulant les richesses au point d'en déprimer la valeur, et, du même coup d'œil, une misère

intense, un profond mécontentement dans les masses populaires qui détiennent la puissance par le vote et l'épée, une inquiétude générale, des armements gigantesques, des gouvernements qui pèsent sur les peuples et, au dessous des gouvernements, les nations qui voudraient trouver dans la paix et dans l'union leur essor et leur développement. Je n'en verrai pas davantage. »

Il nous laisse, en effet, en plein passage d'incertitudes, d'épreuves, non périlleuses sans doute, mais troublantes et décourageantes. Il a vu tout cela avec une parfaite netteté. Il a participé jusqu'à la fin à l'effort des quelques clairvoyants qui ne désespèrent pas, en vue de redresser les volontés, d'où tout dépend. Mardi dernier, six jours avant de mourir, il a encore parcouru la longue distance de sa maison à l'Université, et il a donné sa leçon de Droit naturel, comme d'habitude. Constant dans la direction de son activité, il devait tomber ainsi, sur le chemin quotidiennement parcouru.

Il n'aimait pas les changements, en effet, et ceux que les circonstances quelquefois imposent lui furent épargnés. A part une seule absence, un véritable exil à Neuchâtel, où l'avaient réduit les vicissitudes politiques du canton de Vaud (1846), il ne quitta pas Lausanne. Dans les dernières années il habitait, à l'est de la ville, une maison écartée d'où la vue s'étendait sur le lac, les Alpes de Savoie et de Valais. En quittant sa classe de l'Université, il lui arrivait souvent de gagner seul la hauteur, jusqu'au calme cimetière où avait été déposé le corps de sa femme, si longtemps confidente de toute sa vie; de là la vue embrasse un des horizons les plus beaux, les plus religieux qui soient. Il s'arrêtait à contempler le passé, qui se refait présent dans la solitude, puis il redescendait vers le travail du jour et de l'heure. Il était rêveur, par échappées, et profondément sensible à la poésie élégiaque des Allemands ou à celle de Lamartine. Mais, les yeux encore humides

d'émotion, il laissait partir quelque plaisanterie; car il était très gai de caractère, bonhomme et bon vivant même, nullement ascète, vantant volontiers les vins de son pays vaudois, fredonnant de vieilles chansons. Le plus souvent, l'objet de ses plaisanteries, c'était lui-même et sa philosophie, quand il lui paraissait qu'on en attendait trop : ainsi s'exprimait sa modestie. Les déclamations et la solennité le rendaient narquois; il en arrêtait l'effet par une réflexion ironique à mi-voix. Ce qui frappait surtout, c'était son air de puissante simplicité : ce montagnard robuste, de très haute taille, au visage coloré, à la belle barbe blanche, annonçait l'*homme d'une seule idée*, qu'aucun amour-propre ne complique. Il se sentait tout à fait à l'aise dans une vie modeste, même exiguë. Il se familiarisait avec ses voisins, dans les wagons de troisième classe. Comme dans ces derniers temps, lui, qui avait jadis escaladé toutes les montées des Alpes, s'était appesanti et marchait difficilement, il prenait, pour aller de chez lui à l'Université, la petite voiture postale de Pully, « et c'était pitié, raconte un ami, de voir cette grande figure courbée sous le plafond bas de la voiture comme un aigle dans une cage. » Il convenait de le voir surtout dans « sa chambre », dans la chambre de son travail toute garnie de livres, ornée d'un grand portrait de son ami Alexandre Vinet et d'un petit portrait de Kant. De la fenêtre on apercevait les villas et les vignes descendre jusqu'au lac d'un bleu changeant, et, sur la nappe unie, l'ombre des montagnes se déplacer suivant les heures du jour. Quel silence propice à la méditation ! Quel repos ! Les voyageurs qui ont passé quelques heures dans cette cellule tranquille, en compagnie de ce grand désintéressé, de ce serviteur et prophète réfléchi de la Justice, se souviennent d'avoir entendu là moins la voix d'un homme préoccupé de se montrer que celle de leur propre conscience, portée à sa plus grande transparence par l'effort de pensée de cet interlocuteur qui déga-

geait de chacun d'eux ce qu'il avait d'intime, et, partant, de commun avec tous.

Charles Secrétan était un grand esprit. C'est-à-dire que d'abord il n'était pas un spécialiste. En toute étude il remontait aux principes. Il apercevait les liens par lesquels la Question politique se rattache à la Question économique, celle-ci à la morale, et la morale même à la religion ou métaphysique, clef de voûte de tout édifice intellectuel et même pratique. Tout se tient dans ses livres comme dans la société, et comme en chaque homme. — C'est-à-dire, ensuite, qu'il n'était pas un systématique, qu'il aperçut constamment combien la réalité dépasse, non en complexité seulement, mais en profonde simplicité, ce que nous en pouvons concevoir et construire. Une vérité ouverte, toujours prête à s'enrichir de faits nouveaux, prête à corriger ses généralisations, prête à rendre raison de ses méthodes, non seulement devant des adversaires, mais devant sa propre critique, plus exigeante encore : telle demeura la vie intérieure de ce philosophe, jusque dans un âge qui est ordinairement celui de l'immobilité. Il avait été frappé de bonne heure (dans une illumination qu'il a lui-même racontée) des évidences de la foi chrétienne, foi en la chute et en la possibilité du retour à Dieu par l'enfantement pénible de la liberté; foi en la solidarité profonde du mal et du mérite; foi, donc, en l'unité essentielle de l'humanité; — dès lors, il consacra son labeur à rendre rationnelles ces certitudes; il tâcha de les prouver, non par des autorités extérieures, Eglises, traditions ou textes (« Je ne crois rien, parce que *c'est écrit* », dit-il), mais par l'autorité intrinsèque, celle qui vient de l'expérience et de la raison. Ainsi il ne déroba rien de ce qu'il croyait à la discussion. Il affirmait même la nécessité de la contradiction, il appelait la guerre contre ses idées, les sachant fortes et voulant les éprouver. — C'était un grand esprit, enfin, parce qu'il tâcha infatigablement à

faire une harmonie, une unité, de sa pensée et de sa vie. Il ne pouvait admettre, comme Victor Cousin, que la religion allât d'un côté, et la réflexion philosophique d'un autre. Une scission dans la vie, comme une contradiction dans l'esprit, lui paraissait signe de fausseté ; se satisfaire de cet état intermédiaire, c'était pour lui déserter la mission du chercheur, de l'homme. Il doit y avoir un principe qui gouverne toute notre pratique en même temps qu'il oriente l'esprit dans l'explication des choses. Selon Charles Secrétan, ce principe était moral. Après Kant et comme lui, il estimait que nous connaissons plus certainement ce qui doit être que ce qui est. Sa philosophie s'est construite sur cette base.

Il n'est pas possible de l'analyser ici, cette philosophie. Il y faudrait plus de temps, et aussi un interprète plus exercé. Nous espérons d'ailleurs donner, quelque jour, un volume populaire d'extraits de notre grand ami. Et nous ajournons à ce moment de dire ce que le Philosophe de la Liberté a apporté de neuf et de durable dans la pensée des modernes.

Ce qu'il faut bien dire sur le champ, et dans la première émotion de sa mort, c'est quelle confiante amitié l'unissait à nous. Il fut un des premiers auteurs de notre *Union*. On en a fait un reproche quelquefois à nous, quelquefois à lui à cause de nous. Il n'importe. Ce qui est authentique, c'est qu'il nous poussa à une action désintéressée devant laquelle plus d'un hésitait, tout en la croyant utile, parce qu'il voyait bien qu'il n'était pas possible de s'y donner à moitié. « Malgré des expériences décourageantes, avait écrit M. Secrétan, tâchons de croire qu'une parole sincère trouvera quelque part une oreille attentive. On tente beaucoup, content de faire peu, pourvu que ce soit quelque chose. Et dût-on n'arriver à rien, encore parlerait-on, car il faut parler. » Nous obéîmes à sa voix, ou plutôt à celle qu'il avait suscitée en nous. Et depuis

lors, au reçu d'un Bulletin, il écrivit plus d'une fois : « Je suis avec vous de cœur et d'âme, mais très abattu par le sentiment de mon impuissance..» Afin de témoigner de cette participation à nos efforts, il fit le voyage de Paris, au commencement de janvier 1894, déjà fort souffrant, en plein froid ; il apporta, dans la société parisienne, neuve à cette sorte d'impression, le spectacle d'un vieillard illustre, mais parfaitement simple, et d'une bonhomie où transparaissait la beauté de l'âme même... Il avait fait cet effort, non pour nous sans doute, mais pour la vérité, c'est-à-dire pour tous.

Tel étant le lien qui nous attachait à lui, il ne se peut pas qu'il soit brisé.

Par où commencer tout apostolat

Lorsqu'on se jette dans l'action sociale avant d'être guéri et pacifié au dedans, on court risque d'irriter en soi bien des germes équivoques. Jésus purgeait le temple avant d'y prêcher la foule. Tournons-nous donc, mes amis, en toute assiduité, au nettoiement et à la clarté du dedans. La vraie charité pour les hommes sort de là ou y mène. Pureté pour soi, charité pour tous, c'est-à-dire morale individuelle et morale sociale, c'est une même génération de vertus en nous. Si la pureté commence et ne suscite pas la charité, elle ne reste pas pureté longtemps, elle devient terne et sordide. Si la charité commence et ne procure pas la pureté, c'est qu'elle n'est qu'une flamme d'un moment et de peu d'ardeur... Tâcher de se guérir intimement, c'est déjà songer aux autres, c'est déjà leur faire du bien.

SAINTE-BEUVE, *Volupté*, XIV.

SENTIERS OBSCURS

C'était un soir de Saint-Sylvestre. Au dehors, la neige, emportée par une bise sifflante, passait et crépitait sur les vitres comme du fin grésil. Dans la petite maison isolée, la famille se tenait réunie, serrée autour du feu. Il y avait là grand-mère, mère et quatre petits enfants. Au premier coup d'œil, on reconnaissait que le centre de toutes ces vies était l'aïeule. Une nichée d'alouettes ne se blottit pas plus étroitement sous l'aile maternelle que ces petits enfants et leur mère ne se cachaient sous la protection de mère-grand. Ils en semblaient comme enveloppés. C'est qu'en vérité, la pauvre jeune veuve et ses petits orphelins étaient comme des oiseaux effrayés après un orage. Il leur avait passé tant choses par le cœur pendant cette année ! Le père aimé dormait au cimetière. Sa mort avait brisé un pur bonheur, bouleversé l'existence de sa femme et de ses enfants. Privés de leur appui naturel, ils étaient venus se réfugier dans la petite maison où, depuis des années, grand'mère vivait seule. Et maintenant, en ce dernier jour de l'année, leur mémoire faisait sur le passé des retours douloureux. Il leur semblait que le malheur les tenait pour jamais et la plainte lugubre du vent éveillait dans leurs cœurs de funestes

pressentiments. Pourquoi Dieu nous a-t-il ainsi frappés? Pourquoi ces coups sur la tête des petits enfants? Avons-nous mérité plus que d'autres cette sévérité? Pourquoi Dieu sépare-t-il ceux qui s'aiment et laisse réunis souvent ceux qui s'empoisonnent la vie réciproquement? Ce genre de question, familier à la jeune veuve, ne tarissait pas sur ses lèvres et une sorte d'amertume la remplissait. Elle en était arrivée à un état de révolte intérieure contre ce qui lui semblait une injustice de Dieu. Grand'mère écoutait en silence ces soupirs et ces récriminations et continuait à travailler à sa tapisserie.

Elle venait justement de terminer, dans le bouquet de fleurs qu'elle tissait avec amour sur son canevas, un adorable petit myosotis. Ce délicat détail terminé, elle sourit doucement à sa fille et aux petits enfants. Puis secouant la tête et s'adressant à la jeune veuve, elle lui dit :

C'est étrange, chère enfant. Ton sort ressemble au mien. Moi aussi j'ai été séparée de ton père en plein bonheur et en pleine jeunesse, sans grandes ressources, avec des petits enfants à nourrir et à élever.

Mais le rôle que mes croyances ont eu dans mes malheurs a été tout différent de celui que je vois prendre aux tiennes. Tu sembles toujours penser à Dieu pour lui demander pourquoi il t'a frappée! Moi, lorsque je pensais à lui, c'était pour me souvenir qu'il voulait me guérir, me consoler, me fortifier. Je l'invoquais dans

mes tristesses et mes difficultés. Je lui apportais tous mes fardeaux et je lui disais avec notre Seigneur : Délivre-nous du mal ! Et je crois que je faisais mieux que toi, non pas seulement pour la paix de mon cœur, mais encore au point de vue du respect dû à notre Père qui est aux cieux. Sans doute, tout vient de Dieu. Rien n'est exclu de sa volonté et de sa providence, pas même le mal qui nous arrive par les volontés humaines, les erreurs et les crimes qui sont la révolte contre Dieu. Mais alors qu'il est toujours difficile de dire pourquoi nous sommes frappés et quelquefois même injuste de dire que Dieu nous a frappés, rien n'est plus sûr que de dire : Dieu veut nous guérir. Que les maux dont nous souffrons soient le résultat de nos péchés, ou des péchés d'autrui, ou de causes mystérieuses et divines, une chose reste toujours vraie : *Dieu veut notre salut.*

J'ai basé toute ma vie et toute ma foi sur ce seul point. Je m'en suis inspirée exclusivement. Je n'ai jamais demandé d'explication de l'inexplicable, ni récriminé contre les hommes et encore moins contre Dieu. Chère enfant, il n'y a qu'un remède aux douleurs humaines, qu'une étoile sur les sentiers obscurs, c'est de se confier absolument à la main qui guide les étoiles. Heureux ceux qui trouvent dans leurs cœurs, leurs expériences, dans les enseignements et les inspirations de l'Evangile, assez de motifs pour nourrir en eux cette confiance. Confie tes voies à l'Éternel et ne lui demande

jamais *pourquoi*? Car si, pour espérer et être consolée, tu étais obligée d'attendre la réponse à cette question, tu serais réduite au désespoir. Tu n'es capable, en effet, ni de descendre assez bas ni de monter assez haut pour trouver la réponse à ces pourquoi ? Ayons le courage d'être des enfants et de nous envelopper dans la volonté du Père. Tu vois l'ouvrage que je fais. Regarde cette tapisserie à l'envers. Quel inextricable entrecroisement de fils ! Quels enchevêtrements insensés en apparence : on dirait l'ouvrage du hasard ou d'un fou. Mais, à l'endroit, ces mêmes fils réalisent des formes régulières, nettement dessinées. Ainsi en est-il de notre vie. Si elle nous paraît obscure, injustifiable, contradictoire, c'est que nous la regardons d'en bas. Dieu la regarde d'en haut, et ce qui pour nous est obscur, pour lui est lumineux.

Celui qui veut demeurer sage et conserver son jugement sain et incorruptible doit penser, méditer, réfléchir seul, ne n'attacher qu'aux choses et négliger absolument les personnes. S'il fait autrement, s'il se crée des idoles ou des objets d'inimitié, il n'est bientôt plus qu'un homme de parti. La raison lui paraît démence dans telle bouche ; l'absurdité, sagesse dans telle autre ; il ne juge plus les actions que par les hommes, et non les hommes que par les actions.

André Chénier.

(*Réflexions sur l'esprit de parti*, *avril 1791*.)

PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées

à l'heure présente[1]

IDÉES SUR LA SCIENCE

Autorité du témoin. — M. Chauveau, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, s'est illustré par des découvertes en physiologie et en pathologie animales. Il a démontré le premier que les troubles apportés à l'état de santé par les microbes pernicieux sont dus à l'action des poisons qu'ils engendrent. Il avait été collaborateur et ami de Claude Bernard, avant de l'être de M. Pasteur. Nul n'a plus d'autorité aujourd'hui pour parler des Sciences de la vie dans leur ensemble. Il ne soutient aucune doctrine philosophique. Son témoignage complète celui de M. Brunetière, dans le dernier Bulletin.

LA SCIENCE N'EST PAS AUTRE CHOSE QUE LA RÉDUCTION DU COMPLEXE AU SIMPLE

Le grand intérêt de la plupart des études de Cl. Bernard réside surtout dans les vues synthétiques auxquelles il a su les rattacher et qu'il est parvenu à cimenter entre elles, en les

1. Voir le dernier Bulletin.

coordonnant, de manière à en faire l'édifice de la *Physiologie générale*.

Certes, ce mot existait avant Cl. Bernard, et aussi la chose que ce mot représente. Mais on se faisait de cette chose une idée bien imparfaite. La physiologie générale ne représentait pas alors ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire la réduction, à leurs éléments les plus simples, de l'ensemble des phénomènes de la vie dans le monde animé tout entier. C'était plutôt une comparaison de ces phénomènes, chez les êtres divers dont ce monde est composé. Et la comparaison s'attachait surtout à faire ressortir les différences qui séparent, et non les analogies qui rapprochent.

Avec Cl. Bernard, la Physiologie générale prend un autre caractère et entre dans son véritable rôle, qui est la simplification, l'unification des lois directrices de la vie.

Une première notion générale s'imposa tout d'abord à l'esprit de Cl. Bernard : la vie, sur le globe terrestre, n'est que le résultat et l'expression des phénomènes élémentaires dont la cellule organique est le siège ; si nous connaissions, partout où elle se manifeste, la vie cellulaire, la Physiologie n'aurait plus de secrets pour nous.

L'idéal du physiologiste serait donc de bien connaître les propriétés et les fonctions de ces organes élémentaires. Malheureusement ils sont, au moins dans les agrégats qu'ils forment chez les êtres supérieurs, peu accessibles aux moyens qu'il faut employer pour arriver au déterminisme des phénomènes intimes qui se passent au sein de la cellule.

La grandiose simplicité de cette vue d'ensemble n'en est pas moins éminemment suggestive. Tout physiologiste a intérêt à s'en inspirer, dans les recherches expérimentales qu'il veut instituer : l'idée instigatrice en prend plus de largeur et a chance d'être plus féconde.

Une autre vue générale, rattachée par Cl. Bernard à la précédente, nous montre la vie cellulaire dans ses rapports avec les influences ambiantes. Les organes élémentaires ne réagissent pas exactement de la même manière chez les animaux à sang froid. Mais les différences n'impliquent pas l'existence de propriétés dissemblables dans les organules identiques des deux sortes de sujets. Ces différences sont imputables aux seules différences de milieu. Cl. Bernard en donne une preuve péremptoire; en refroidissant artificiellement un animal à sang chaud, il lui donne toutes les aptitudes de l'animal à sang froid.

Voilà un deuxième pas fait du côté de la simplification des lois des phénomènes de la vie; il nous rapproche de l'unité physiologique du règne animal.

Un troisième pas amènera Cl. Bernard à reconnaître l'unité dans les deux règnes animal et végétal. Là où la vieille Physiologie classique ne distinguait que des dissemblances, sinon même des oppositions radicales, Cl. Bernard montre, par une série d'expériences d'une rare précision et de la plus grande élégance, que les aptitudes et les manifestations physiologiques sont, dans le fond, absolument identiques chez les végétaux et chez les animaux.

On connaît la brillante étude, sur l'action des anesthésiques, qui a fourni une partie importante de cette démonstration à Cl. Bernard. Tout comme l'éther et le chloroforme immobilisent l'animal, en endormant les nerfs sensibles et les centres percepteurs, la sensitive est insensibilisée par ces agents et devient alors incapable de réagir aux chocs extérieurs. De même encore les substances anesthésiques engourdissent-elles les graines, dont elles suspendent la faculté germinative. De même enfin l'engourdissement provoqué par ces substances peut-il atteindre les êtres unicellulaires : ainsi la cellule de levure, sous l'influence des anesthésiques, devient

inerte et perd ainsi la propriété de produire la fermentation alcoolique.

En avons-nous fini avec les beaux faits à l'aide desquels Cl. Bernard essaye d'abaisser les trop hautes barrières qu'une science imparfaitement renseignée avait construites entre les deux règnes du monde animé ? Pas encore. Une des plus grandes découvertes de notre grand physiologiste, celle de la *glycogénie animale*, vient encore apporter le concours de son coup de bélier à cette œuvre de renversement....

Ne regrettons pas qu'en suivant la voie où l'attirait cette vue générale, le génie de Cl. Bernard l'ait entraîné un peu en dehors de la réalité. La science n'a qu'à se féliciter qu'il ait été induit à pousser jusqu'aux confins extrêmes de la simplicité la conception fondamentale que l'on doit se faire de la vie universelle. Aujourd'hui, comme hier, nous devons admirer sans réserve la perspicacité hardie de Cl. Bernard, trouvant dans l'histoire physiologique de la cellule la réalisation typique de l'unité de la vie : terme ultime de l'effort *concentrateur* et *simplificateur* de la Physiologie générale.

CHAUVEAU.

(*Extrait d'un discours prononcé au nom de l'Académie des Sciences*, *à l'inauguration de la statue de Claude Bernard*).

IDÉES SUR LA LITTÉRATURE

Autorité du témoin. — M. Gustave Lanson est, avec M. Faguet, un des plus pénétrants critiques d'aujourd'hui. Il est donc délivré de la tyrannie des formules. Il se place devant les ouvrages et en reçoit une impression franche,

personnelle, qu'ensuite, par la réflexion, il transforme en jugements. Il a renouvelé l'opinion du public lettré sur plus d'un point. La liste de ses principaux travaux est donnée dans nos *Dilecta*.

ROLE DE LA LITTÉRATURE [1]

La littérature est destinée à nous fournir un plaisir, mais un plaisir intellectuel, attaché au jeu de nos facultés intellectuelles, et dont ces facultés sortent fortifiées, assouplies, enrichies. Et ainsi la littérature est un instrument de culture intérieure : voilà son véritable office.

Elle a cette excellence supérieure, qu'elle habitue à prendre plaisir aux idées. Elle fait que l'homme trouve dans un exercice de sa pensée, à la fois sa joie, son repos, son renouvellement. Elle délasse des besognes professionnelles, et elle élève l'esprit au dessus des savoirs, des intérêts, des préjugés professionnels ; elle « humanise » les spécialistes. Plus que jamais, en ce temps-ci, la trempe philosophique est nécessaire aux esprits : mais les études techniques de philosophie ne sont pas accessibles à tous. La littérature est, dans le plus noble sens du mot, une vulgarisation de la philosophie : c'est par elle que passent à travers nos sociétés tous les grands courants philo-

1. C'est déjà, pensons-nous, une nouveauté que de poser cette question. La Littérature, étude centrale et régulatrice de toute notre éducation, est depuis longtemps cultivée sans qu'on se soit demandé ce qu'elle est au fond, et à quoi elle sert. En fait, comme matière d'enseignement, c'est chose fort complexe, où l'histoire des idées et des mœurs, la psychologie appliquée, l'esthétique, la grammaire même ont une part, sans qu'on puisse déterminer laquelle, — et où la méthode manque. Ce qu'on en peut dire de plus précis est qu'elle est réglée par l'étude, à tous les points de vue, des œuvres écrites ayant un caractère non technique, mais général et humain. Il faut d'ailleurs discuter la définition de M. Lanson.

sophiques qui déterminent les progrès ou du moins les changements sociaux; c'est elle qui entretient dans les âmes, autrement déprimées par la nécessité de vivre et submergées par les préoccupations matérielles, l'inquiétude des hautes questions qui dominent la vie et lui donnent sens ou fin. Pour beaucoup de nos contemporains, la religion est évanouie, la science est lointaine; par la littérature seule leur arrivent les sollicitations qui les arrachent à l'égoïsme étroit ou au métier abrutissant.

GUSTAVE LANSON.

(*Histoire de la Littérature française*: *Avant-propos*, *p. VIII*[1].)

IDÉES POLITIQUES

Autorité du témoin. — M. G. Tarde, auteur de nombreux travaux de Sociologie (*Les Lois de l'Imitation*, *La Logique sociale*,

1. On pourrait citer ici des extraits de la *Notice* de M. Pailleron sur Eug. Labiche, lue à l'Académie, et d'un article de M. Jules Lemaître (dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1894) sur l'*Invasion des Littératures du Nord*. La question qui se trouve touchée dans ces deux écrits est celle des rapports entre notre esprit français et celui des peuples septentrionaux (on mêle arbitrairement sous ce nom les Russes, les Scandinaves, les Allemands et les Anglais). Il nous a semblé que cette question était mal posée. En effet: 1° on ne peut définir l'esprit authentiquement français, puisque, si haut qu'on remonte, les influences étrangères se sont exercées sur notre race; 2° opposer les unes aux autres les littératures des divers peuples, à une époque surtout où l'on a nécessairement « l'esprit européen », comme dit Mme de Staël, est un anachronisme vain; 3° distribuer les ouvrages d'esprit selon leurs pays d'origine peut être fort intéressant pour les expliquer, mais ne sert de rien pour décider s'ils sont bons ou mauvais, vrais ou faux, dignes de mépris ou bien d'imitation. — C'est pourquoi nous ne présenterons pas à nos amis ces idées, qui ne sont au fond valables que comme impressions personnelles, et qui n'apportent pas de gain à la critique moderne.

etc.), est un penseur systématique, original, et absolument indépendant. Nulles attaches à un parti ou à une Eglise.

L'INSTINCT DE DOMINATION

Notre civilisation scientifique et industrielle, née d'audaces d'esprit et de rébellions du vouloir, a grandi par un déchaînement inouï de besoins égoïstes, d'orgueils, d'ambitions, d'envies. L'instinct de conquête et de domination, elle ne l'a pas comprimé, elle l'a surexcité chez tous; jamais la soif de l'ascension sociale, de la montée en grade, dans toutes les carrières, le long du mât de perroquet de l'avancement, n'a été plus insatiable qu'en ce temps soi-disant égalitaire. A la vérité, c'est dans des voies pacifiques et légales, c'est à des formes de luttes légales et pacifiques que notre âge convie l'orgueil conquérant déployé par lui. Mais on ne canalise pas un fleuve qui déborde; et l'esprit d'ambition qu'on prétend domestiquer en le développant ne saurait rester enfermé dans le lit qu'on lui trace. Certainement, j'accorde à M. Novicow[1] qu'il y a bien des espèces de luttes entre peuples, et bien des espèces de domination d'un peuple sur d'autres, et que les meilleurs, les plus hauts n'ont rien de violent ni de sanguinaire: luttes intellectuelles, commerciales, morales, invasions tranquilles de langues, d'idées, de mœurs qui s'épanchent plus loin que nulle invasion armée. Malheureusement, l'histoire le démontre, sous n'importe laquelle de ces métamorphoses, l'instinct dominateur, quand il dépasse un certain degré d'intensité, devient meurtrier; tout apostolat même se fait guerrier, fût-ce l'apostolat de l'utile et du vrai imposés par des civilisés à des barbares. Ici s'exerce, dans

1. Auteur d'un ouvrage récent sur *Les Luttes entre les Sociétés humaines.* (Alcan, 1894, 8 fr. 50.)

les rapports de la civilisation et de la barbarie, une sorte de *devoir de la force*, orgueilleusement et illusoirement proclamé [1], et qui, dans les rapports des Etats civilisés entre eux, prépare les abus du « droit de la force ». — Or, tout cela est presque inévitable si, dans les rapports des individus entre eux, on a commencé par proclamer le droit à l'orgueil et le devoir de l'ambition érigée en vertu. Comment une nation composée de 40 ou 50 millions d'ambitieux qui ne songent toute leur vie qu'à gravir une échelle, qu'à dominer de plus haut leurs prétendus semblables, serait-elle dépourvue d'ambition collective — d'ambition coloniale, par exemple, — et ne rêverait-elle pas sans cesse de s'élever sur l'échelle des Etats ? Comment une nation composée d'égoïstes et d'envieux, dont chacun hait le détenteur de la place ou du bien qu'il convoite, serait-elle exempte d'envie et de haine collective à l'égard de quelque autre nation, pareillement ambitieuse, orgueilleuse, haineuse, qui lui fait obstacle, et à qui elle fait obstacle ? Et qu'est-ce que la guerre si ce n'est la rencontre de ces ambitions, de ces vanités, de ces haines nationales, expression et explosion militaire, un jour, d'une infinité de petites envies, de petites fiertés, de petites animosités particulières ?

Si donc, — peut-on ajouter, — on veut des Etats paisibles, satisfaits de leurs frontières et de leurs forces respectives, respectueux des frontières et des forces de leurs voisins, il faut d'abord rendre leurs citoyens modestes, tranquilles, équitables, contents de leur sort.... Il est de fait qu'en réalité la pacification internationale est subordonnée en partie à une réforme morale, condition à la fois de la *paix sociale* et de la paix politique. Il est certain que, sans un peu de modestie,

1. Il faut examiner à ce point de vue les motifs qui ont entraîné dernièrement la France contre le Siam, et la poussent aujourd'hui à Madagascar.

de résignation, de respect, sans beaucoup de bonté, et sans la culture domestique, professionnelle, sociale, de ces sentiments modérateurs, la contradiction des appétits grandissants est, a été et sera toujours homicide à un moment donné. Alors, sous le nom d'ordre social, on aura tantôt des batailles entrecoupées d'armements, tantôt la guerre des classes, ou, ce qui est pis peut-être, la paix armée des classes, sorte de militarisme intérieur; tantôt les deux à la fois.

Mais la question est de savoir si l'évolution civilisatrice, en même temps qu'elle mutiplie les besoins égoïstes et qu'elle surchauffe les convoitises ambitieuses de l'individu, ne développe pas, parallèlement, les meilleurs sentiments de son cœur: par la multiplication des idées, la tolérance, — par la multiplication des relations personnelles, la bienveillance et la douceur, — par le frottement des orgueils, la politesse, sinon la modestie dont elle est l'image? La réponse n'est pas douteuse. Oui, la civilisation est la culture intensive de tout l'homme, la floraison à la fois des côtés *personnels* et des côtés *sociables* de sa nature.

Mais, de ces deux forces antagonistes, qui grandissent ensemble, laquelle doit l'emporter ? *Cela dépend de nous*. Que, demain, un élan unanime de bonne volonté, avec un éclair de bon sens, fasse reculer d'un pas cette orgie d'armements insensés, il n'en faudra pas davantage pour faire rentrer dans son lit normal et paisible notre vaste société européenne, cette immense fédération moderne qui est en train de se faire d'elle-même, en dépit des hommes d'Etat, et que j'appellerais volontiers la *modernité* comme on disait la *chrétienté* au moyen âge, et la *romanité* sous les Antonins.

Si nous le voulons, cela sera. Car, encore une fois, il n'y a pas de décret divin, pas de *loi d'évolution* qui nous condamne à la guerre à perpétuité, qui nous interdise la Paix perpétuelle. L'avenir, en effet, n'est pas une route unique, telle

que certains évolutionnistes se l'imaginent. L'avenir est un carrefour, et il y a toujours plusieurs dénouements possibles au drame de l'histoire.

D'ailleurs, par un chemin ou par l'autre, il faudra bien que la Paix se fasse un jour : soit par la conquête universelle et la fusion violente de toutes les patries en une seule, si l'accès du militarisme continue et atteint son paroxysme; soit, ce qui est infiniment plus désirable et n'est pas moins possible, par le resserrement graduel des liens étroits, presque fédératifs déjà, qui unissent, à travers même leurs haines mutuelles, les Etats civilisés. Manifestement, ceux-ci tendent à former — mais j'avoue que la gestation est lente et douloureuse, — une grande *Union* : elle s'appelait *Equilibre* jadis, maintenant elle s'appelle l'*Opinion*, cette opinion internationale ou suprà-internationale qui n'attend plus que quelques nouveaux progrès pour jouer le rôle de suprême arbitre, de grand pouvoir spirituel, tel qu'il appartenait à la papauté du moyen âge.

GABRIEL TARDE.

(*Extraits d'un article publié dans* la Paix par le Droit (*journal mensuel à 2 fr. par an, 1, rue Duguesclin, Nîmes, janvier 1895*).

Autorité du témoin. — M. Challemel-Lacour, philosophe et politique, a plus d'une fois fait entendre à ses collègues des paroles sévères, grâce à l'indépendance de son caractère et de sa situation, hors des partis.

LE RÉGIME DE LIBRE DISCUSSION

...Nous avons regretté le retard apporté par les circonstances au vote de certaines lois... Je ne sais si des personnes peu préoccupées de l'honneur du régime parlementaire voient ces retards sans déplaisir : nous ne saurions partager cette indifférence.

Il se peut qu'un régime de discussion ait à leurs yeux des torts graves, celui de n'agir qu'avec réflexion, celui de soumettre toutes les idées, même celles qui ont pour certains esprits le caractère de l'évidence, à l'obligation de subir mille contradictions.

La discussion libre ne laisse guère de chance aux idées absolues, c'est-à-dire à celles qui seules enflamment les imaginations jusqu'au fanatisme, de passer de la région des rêves dans la réalité, sans se soumettre à quelque transaction.

Aussi le régime parlementaire est-il un régime de sacrifices et de patience, mais vous êtes de ceux à qui la liberté, quel qu'en soit le prix, ne paraît pas achetée trop cher....

La France a conçu depuis longtemps la volonté de ne relever que d'elle-même, et elle n'est pas prête à y renoncer.

Nulle ambition plus noble pour une nation que la pensée d'être, et de rester, selon le mot d'un vieil orateur, « dans la main de son conseil; » toutefois, il ne suffit pas pour la réaliser qu'elle forme des Assemblées à son image ; il faut qu'elle porte dans le choix des éléments dont elle les compose un discernement scrupuleux.

Il y aurait une étrange contradiction à y faire entrer des hommes qui feraient profession de placer la violence au dessus de la discussion, et dont la politique se résumerait à reprendre, à présenter sous des déguisements plus ou moins nouveaux les rêveries qui ont formé de tout temps l'héritage indestructible de la folie humaine.

De tels choix peuvent être une erreur accidentelle : s'ils devenaient trop fréquents, ils compromettraient l'existence ou, du moins, la dignité du pays; ils feraient douter de sa raison.

CHALLEMEL-LACOUR.

(Paroles prononcées par le président du Sénat en ouvrant la session ordinaire de 1895, séance du vendredi 11 janvier.)

A ceux qui se croient dans une situation inférieure.

« Combien de talents sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de vies sont gâtées faute d'un peu de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit ! Je n'imagine pas comment des gens doués de quelque ambition naturelle ou ayant le sentiment d'avoir quelque valeur peuvent éviter de devenir fous, dans un monde comme le nôtre, s'ils ne se rendent pas compte de cela. Je sais que, pour ma part, j'étais très près de devenir folle quand j'ai fait cette découverte.

« Vous raconterai-je comment je l'ai faite ? Cela pourra vous servir de réconfortant dans de semblables moments de fatigue et de dégoût. J'étais allée avec mon mari habiter une petite propriété toute en marais tourbeux. C'était un endroit très triste et un séjour fort maussade. A seize milles à la ronde on ne trouvait aucunes ressources ; pas de boutiques, pas même de bureau de poste. De plus, nous étions très pauvres, et, ce qui est encore pire, étant fille unique et ayant été élevée en vue « d'une grande position », j'étais brillante latiniste et bonne mathématicienne, mais d'une

ignorance sublime pour toutes les choses pratiques. Dans ces circonstances extraordinaires, il me fallut apprendre à coudre ! Je constatais avec horreur que les maris étaient sujets à percer leurs bas et perdaient constamment leurs boutons, et que l'on comptait sur moi pour voir à tout cela. Il me fallut aussi apprendre à faire la cuisine, aucune servante capable ne voulant consentir à vivre dans un endroit aussi perdu, et mon mari ayant les digestions difficiles, ce qui compliquait terriblement ma situation. Pour comble de maux, le pain qu'on apportait de Dumfries lui « aigrissait l'estomac » et il était évidemment de mon devoir d'épouse chrétienne de boulanger à la maison. Je fis donc venir le *Cottage Economy* de Cobbett et j'entrepris de fabriquer une miche de pain. Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours ; il se trouva donc que ma miche fut mise au four à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois ; et j'étais toujours là, entourée de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avais été si gâtée dans ma famille, dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de *cultiver mon esprit*, j'étais réduite à passer la nuit à surveiller une *miche de pain*, — qui peut-être ne serait pas du

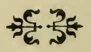
tout du pain ! Ces pensées me rendaient folles, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter.

« C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau d'où allait sortir son *Persée*, et je me demandai tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de *Persée*, quand l'une ou l'autre représente le devoir ? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de *Persée* n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme, vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un boulanger, et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain.

« Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant que nous vécûmes dans ce lieu sauvage où, de mes trois devancières immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne ! »

Lettre de Mme Carlyle.

Citée par Arvède Barine, *Portraits de femmes*. — Hachette.



L'Avenir

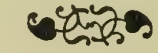
Qu'apportera le xxe siècle ? Vous le verrez, non pas moi. Apportera-t-il la révolution sociale ou la guerre universelle et le règne du sabre ? Ou bien sera-ce à la volonté des peuples de maintenir la paix qu'appartiendra le triomphe ? Personne ne le peut dire, mais il faut que chacun de vous soit préparé à chacune de ces éventualités.

Devant ces problèmes menaçants, rentrons en nous-mêmes et cherchons si la solution n'est pas dans le sacrifice volontaire de tous pour tous. Avons-nous besoin de l'ordre de choses tel qu'il est établi aujourd'hui ? Avons-nous besoin d'avoir des inférieurs ? Si nous ne craignons pas de traiter d'égal à égal avec tout le monde, la solution des difficultés présentes n'est pas au dessus des forces humaines. Vous la verrez peut-être. La perspective est belle. Elle ne sera pas atteinte sans effort, sans une élévation morale qui demande le secours de la religion. Et pourtant, cette religion de la charité, ce lien nécessaire, on l'attaque aujourd'hui de toutes parts, avec acharnement, dans les foules et dans les gouvernements ; elle est livrée aux bêtes. Pourquoi ? Peut-être parce qu'elle n'a pas toujours été entre les mains des hommes une puissance d'affranchissement. Elle le sera quand elle aura été bien comprise, quand elle aura le concours de tous les hommes de bonne volonté que le xxe siècle appelle.

CH. SECRÉTAN.

AVIS

Il a été tiré à part (même format et même couverture que ceux du Bulletin) 1000 exemplaires des « Quelques notes sur l'Education morale à l'école primaire » *qui ont été publiées dans le Bulletin N° 1 de notre 3e année. Ces exemplaires sont destinés à être envoyés* gratis *aux personnes qui en feront la demande afin de les répandre parmi les maîtres de l'enseignement primaire. On se charge aussi de les expédier directement sur indication.*



Les Chants de la Vie intérieure, *annoncés dans un dernier bulletin, ont paru. Ils comprennent deux séries* : Six cantiques de Beethoven sur des paroles de Gellert, *et* Huit cantiques de Jean-Sébastien Bach, pour les paroles et la musique. *Chaque série est accompagnée d'une notice et de la reproduction d'un dessin de Léonard de Vinci. On peut se les faire adresser, en écrivant 6, impasse Ronsin (152, rue de Vaugirard). Le prix, pour chacun des deux recueils, est de quatre francs, si l'on est étranger à l'*Union, *de deux francs, si l'on est abonné au Bulletin.* On ajoutera 30 centimes pour les frais de poste, si l'on demande les deux albums, et 15 centimes si l'on n'en demande qu'un seul.

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union
pour l'Action morale

15 Février 1895.

LE DEVOIR D'AINESSE

Conférence publique faite à l'Hôtel des Sociétés Savantes, à Paris, le Vendredi 8 février 1895.

Sur l'invitation du *Comité de Défense et de Progrès social*, que préside M. Anatole Leroy-Beaulieu, notre ami M. Paul Desjardins a donné, ces jours derniers, une conférence ouverte, devant un auditoire surtout composé de jeunes gens, d'étudiants. Il a paru bon de reproduire ici, aussi exactement que possible, un passage de cette conférence.

Voici quels sont, nous semble-t-il, le sens et l'importance de cette *affirmation* publique.

Quand on observe la marche suivie par ceux qui ont voulu réagir contre le positivisme pratique de la génération précédente et remettre en honneur un spiritualisme plus pur, on voit avec une satisfaisante clarté qu'ils n'ont pas changé de direction, à vrai dire, mais qu'ils ont constamment avancé. Trois étapes ont été déjà franchies depuis 1880 environ, jusqu'à l'heure où nous sommes. D'abord l'imagination, étouffée par une stérile constatation de faits, par un réalisme sec, se

réveilla ; elle proclama un idéalisme, neuf ou rénové, dans l'art et la poésie, dont furent teintées quelque temps toutes les manifestations de la pensée. Ce fut la première étape, celle de la *renaissance esthétique*. Quelques-uns n'ont pas voulu la dépasser. Mais d'autres ont compris que l'art même devient une afféterie, un aliment trompeur et creux, s'il ne plonge dans la vie intérieure, et ne l'exprime avec simplicité et transparence. L'art vrai exige d'abord la bonne foi. De là, une nouvelle préoccupation qui embrasse celle-là et qui est plus profonde : celle de vivre réellement, ou de valoir. L'imagination ne fut plus seule en cause ; on entrait dans le domaine de l'action et de la volonté. Il ne s'agissait de rien moins que d'une réforme de la vie, en chacun. Un principe de modestie et de sacrifice s'imposait comme bon. Ici beaucoup reculèrent, craignant de s'engager à fond dans cette lutte contre l'égoïsme, dont saigne toujours celui-là même qui en sort vainqueur. Quelques-uns pourtant, au milieu des moqueries, s'avancèrent jusque là ; ils se crurent obligés d'essayer de se changer eux-mêmes. Deuxième étape : *Réveil de la bonne volonté*. De petits écrits tels que : le *Devoir présent*, *Jeunesse*, *Vaillance*, le *Rôle moral de l'officier*, le *Rôle moral des Universités*, etc., signalèrent cette seconde étape. Ajoutons ici la naissance de notre *Union* ; elle se proposa d'abord de marquer le point de rencontre de tous ceux qui s'efforçaient d'utiliser leur bonne volonté, et que rapprochait un désir commun de faire quelque chose de positif, avant même de le définir. Elle chercha sincèrement, par la bonté pratique, sur laquelle on était d'accord, à remonter jusqu'à la source de la bonté pratique même, qui doit être une en tous, et vie en même temps que certitude. A cette étape, on laisse encore d'autres coopérateurs en chemin ; ceux, fort nombreux, dont l'esprit peut se passer de se mettre d'accord avec soi-même, et n'exige pas impérieusement le vrai ; il y a dans

l'activité pratique du citoyen utile, de l'homme bienfaisant, une évidence immédiate dont ils se contentent. Ou bien la Parole révélée, transmise par leurs Eglises, leur fournit tout ce qu'ils ont souci de savoir sur la Réalité spirituelle. Ces coopérateurs exclusivement pratiques sont nos amis, sans aucun doute ; mais il faut bien admettre que d'autres, partis d'une indétermination, d'un doute complets, ont à se faire leur religion de toutes pièces. Qu'on en sourie ou qu'on les plaigne, ceux-ci marchent en toute sincérité à la découverte d'un principe que chaque homme venant au monde, toute autorité extérieure et historique étant écartée, puisse retrouver en soi à condition d'y regarder assez bien ; par lequel il puisse régler son vouloir, se redresser, se condamner même à l'occasion ; qui soit impulsion pour l'acte en même temps qu'évidence pour l'esprit ; qui soit paix aussi en même temps que lumière, et qui, entièrement satisfaisant pour l'âme totale et non mutilée de quiconque pense, unisse les hommes dans la mesure où ils y participent, et tout à fait au fond. Un tel principe peut-il être découvert ? C'est une question. Quant à présent, ce qui apparaît, c'est que l'efficacité de toute réforme morale individuelle ou collective, et, en dernière analyse, le salut de la société actuelle, est suspendu à l'entreprise qui fera jaillir ce principe du centre de chaque âme, avec la lumineuse limpidité du diamant. On reconnaît déjà là une troisième étape du mouvement spiritualiste : *l'Appel à la Raison.* — Par *raison* il faut entendre ce qu'il y a de plus dégagé de la matérialité, de l'accident, des variantes individuelles, ce qui reste en l'homme, tout le faux et tout le périssable ôté ; ce qui, ne pouvant être jugé par rien qui soit plus complet et supérieur, est juge de tout le reste. Il faut creuser jusqu'à ce granit ultime.

La signification de la toute récente conférence de M. Desjardins est justement qu'elle proclame publiquement et sans

réticences l'arrivée à cette troisième étape. La thèse en est que le plus grand bien qu'il soit possible de procurer aux hommes est la Vérité : une Vérité vivante et vivifiante, portant en soi son garant ; universelle, et que personne ne puisse méconnaître que faute de réfléxion ou faute de désintéressement. Mais quelle est cette Vérité, que contient-elle ? On attendait de M. Desjardins qu'il l'expliquât. Il ne l'a pas voulu ; peut-être parce qu'il ne l'aperçoit pas encore ; peut-être parce qu'en le faisant il n'en eût offert qu'une limitation ayant le caractère d'une doctrine extérieure, d'une opinion personnelle. Il nous a donc, pour aujourd'hui, laissés sur le seuil. Il nous a avertis seulement de diriger l'effort de notre charité dans ce sens. Evidemment il faudra aller plus avant ; mais sans bonds, sans vertige. Souhaitons, — ce n'est pas assez dire, — *veuillons* qu'en avançant, nous ne nous laissions aller à aucun moment à accepter des solutions toutes faites, convenues et auxquelles il soit loisible d'échapper ; suivons, en toute liberté, sans peur ni parti pris, avec la candeur d'enfants et la rigueur d'hommes faits, le tracé que parfera en nous, de plus en plus exigeant, le *vouloir vivre* de l'âme. Nous avons seulement tenté de relever aujourd'hui, avec un trait et une date, à quel point précis nous en sommes. Nous nous développerons, certes, si du moins nous vivons.

M. Desjardins a d'abord exposé qu'aujourd'hui l'on conçoit la Société idéale comme une Fraternité : l'abolition du servage, la diminution des droits du chef de famille et du chef d'industrie, l'acheminement visible de tous les peuples civilisés vers cette forme du *gouvernement mutuel* qu'on appelle la République, en sont autant de signes. Jadis la société se construisait autrement, dans la croyance des hommes et dans la réalité des faits : la relation type, celle de roi à sujets, de

patron à ouvriers, etc., était celle de *père à enfants*; saint Louis avait charge de la conscience de ses peuples : Mon idéal de vie sera le vôtre; ne soyez pas inquiets de la justice; obéissez. — Qu'on regrette ou non ce régime, qui donna de beaux fruits, il est passé. La hiérarchie ne peut plus se justifier en droit. Acceptons donc la Fraternité, réalisons-la.

Voici, dès lors, trois questions qui se posent : 1° Entre tous ces Frères, y a-t-il des aînés et quels sont-ils? — 2° Ont-ils des devoirs envers les cadets, et quels devoirs? — 3° Dans l'accomplissement de ces devoirs quelles difficultés rencontrent-ils, autour d'eux et en eux-mêmes?

D'abord, de savoir s'il y a des *aînés*, et quels ils sont.

Fraternité ne veut pas dire que tous soient, en fait, égaux et semblables. Il y en a manifestement d'aînés : de plus avancés dans la vie. Qui sont-ils? Cela dépend de l'idée qu'on se fait de la vie même. Si celle-ci n'est que l'enchaînement des jours et des nuits, sans autre but que sa terminaison fatale : la mort de vieillesse, ceux qui sont le plus près de ce terme sont les aînés : des Anciens, un Sénat, etc. Mais ce caractère est insuffisant : combien d'hommes à qui la durée de leur vie n'a pas appris comment il faut vivre! — Si l'objet de la vie est d'étendre, de faire rayonner l'activité de l'individu par le travail accumulé d'un grand nombre d'hommes, c'est-à-dire par le capital, alors les plus avancés, les aînés, ce sont les plus riches. Il y a du vrai en cette opinion, et la richesse est une magistrature conférant des devoirs particuliers. Mais souvent ceux qui en sont investis ne parviennent pas à s'intérioriser le prestige de leur fortune; ils ne sont pas en état même de comprendre le rôle qu'elle leur assigne. — Si l'objet de la vie est de cultiver l'intelligence, l'imagination, et d'en réaliser l'activité dans les œuvres de l'art, alors les plus avancés dans la vie, les aînés, ce sont les savants, les écrivains et les artistes. Cela est juste

dans une certaine mesure. Quelques-uns le pensent juste tout à fait, qui se rangent eux-mêmes dans cette élite : ils parlent d'*Aristocratie intellectuelle.* Mais pesons ces « hommes de talent ». Il leur arrive souvent de se flatter et de poursuivre leur propre avantage plutôt que la vérité ou la beauté : ce qu'ils estiment le plus est ce qui est en eux le plus individuel, le plus original, comme ils disent; or ce qui est individuel n'est d'aucun gain pour les autres; ce qu'il y a d'intime et de commun entre tous, bref l'impersonnel, cela seul est profitable et communicable. Otez-vous de devant la vérité! dirait-on à ces satisfaits d'eux-mêmes. — Si, maintenant, la vie est principalement l'expérience de la douleur, l'*aîné* est donc celui qui a le plus souffert? Oui, souvent. Cela aide à comprendre; à condition, toutefois, que l'on souffre non passivement, mais activement. Qu'avez-vous fait de votre douleur? C'est le point. « La grandeur d'une âme se mesure non à la grandeur de sa souffrance, mais à celle de sa soumission. » — Et si, enfin, l'objet de la vie est tout simplement de *vivre plus*, de s'élever par son désintéressement actif, de l'animalité égoïste et inconsciente qui nous étreint, vers une liberté progressive et une conscience de plus en plus claire, vers un état de vérité; alors on appellera les *aînés* ceux qui sont entrés le plus avant dans cette vérité.

C'est là que M. Desjardins voulait en arriver. A ce point nous lui laissons la parole :

Fragment du compte-rendu sténographique (corrigé)

. . . .

Dans cette grande mutualité de Frères que doit être notre société moderne, vous le comprenez,

Messieurs, les plus avancés, les *aînés*, ce sont donc les plus vivants par l'âme, les plus conscients, ceux qui sont dans le vrai.

Examinons cela de plus près. Le citoyen simple et ordinaire travaille au fond de sa cellule, atelier, bureau, école, caserne, navire, dans un coin de cette vaste ruche que la croissante division des tâches complique infiniment; chacun se préoccupe de son métier, de son art, de sa science (il le faut bien, pour que tout marche avec exactitude); il a sa part de douleur et de joie comme sa part de labeur, il suit ses goûts ; il aime, se marie, tombe malade et meurt. Quant à s'expliquer les lois naturelles et les lois historiques qu'il subit ainsi, cela passe sa compréhension; il a puisé ce qu'il en pense à la petite école où il est allé gamin; puis au livre et au journal qui lui fournissent les termes dont il désigne ce qu'il éprouve naïvement; puis à l'Église ou à la Loge maçonnique dont l'autorité trace une ornière à sa propre raison. Pourquoi est-il placé ici et enchaîné à un travail incessant? Que veut cette servitude et qu'est-ce qu'échafaude ce travail? Comment savoir si tant d'efforts ne servent qu'à gagner la subsistance d'un corps qui demain aura

disparu, et si, à part cela, ils sont perdus ? Pourquoi s'imposer des tâches gratuites, sans nulle récompense ? Pourquoi tant d'injustice dans la distribution des biens et des maux? Pourquoi deux maux, ou davantage, contre un bien ? Pourquoi enfin est-il au monde, et pourquoi le monde même est-il?...

A ces *pourquoi*, que les cadets de la société posent (quand ils y pensent, de loin en loin), ce sont les *aînés* qui doivent répondre. Dans la même maison quelquefois, de l'autre côté d'une mince cloison, vit un homme conscient et intérieurement libre; cet homme a éprouvé le mystère et la difficulté des choses, il a aperçu l'harmonie profonde de tout, y compris la douleur et le mal, du point de vue moral qui seul révèle le sens du monde, et parce qu'il a d'abord réalisé par son effort l'harmonie au dedans de lui. Il est sensiblement plus initié à la vie que ses voisins; il est leur aîné. Ce n'est pas qu'il soit plus riche, ordinairement (quelle petite chambre mal ornée habitait l'homme le plus libre et conscient que j'aie connu !), ni même plus instruit, ni qu'il parle mieux. Seulement c'est un de

Ces hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme,

comme dit Lamartine. Un homme volontairement

bon et qui réfléchit. Il ne sait peut-être pas jouer de la lyre, pour me servir d'un exemple d'Epictète; mais il sait s'il faut en jouer, et à quoi cela est bon; chose que le plus habile joueur de lyre ne sait peut-être pas. Entendez, Messieurs, cet apologue : le joueur de lyre, c'est l'homme habile dans sa partie. Tel, par exemple, l'économiste. Celui-ci nous annonce que si nous prenons telle détermination, notre fortune sera compromise : très bien, il le sait. Mais de savoir si nous devons, oui ou non, compromettre notre fortune pour quelque raison d'un autre ordre, c'est ce qu'il ne peut pas dire. Ici intervient l'*aîné*, le conseiller bien informé du *pourquoi*, de l'*à quoi bon* de chaque chose. Et s'il peut nous fournir une réponse à ces questions d'un autre ordre, c'est qu'il met dans son esprit chaque objet à sa place, au sein de l'ensemble, à commencer par lui-même (comment ne serait-il pas modeste ?). Ainsi il entreprend son travail et il se plie à tout, mais en sachant pourquoi, et il peut se donner les pourquois de ces pourquois, en remontant jusqu'à une Fin unique, qui est, à la fois, celle pour laquelle il vit, et celle pour laquelle tout existe. Il est donc comme introduit dans les

secrets conseils où les destins du monde se déterminent.

Voilà une réelle supériorité, une aînesse, Messieurs, au sein de notre fraternité moderne tout unie.

Je vois plusieurs personnes hocher la tête. Ceci vous paraît difficile à comprendre, Messieurs, et surtout difficile à faire comprendre au peuple. Détrompez-vous.

Le peuple a confusément le sentiment de cette supériorité. En voici un signe. Notre ami, M. Charles Gide, à l'ouverture des cours des Facultés de Montpellier, observait dernièrement que les métiers manuels étaient partout désertés pour les professions dites libérales, où l'on est censé travailler du cerveau[1]. Tout le monde sait cela. M. Gide en donne plusieurs raisons : préférence pour la propreté physique, paresse, appât du gain, considération plus grande (ce qui, à vrai dire, est expliquer le fait par le fait même)... J'accorde que ces raisons sont exactes, et je sais, en tout cas, que les paysans se trompent en voulant

1. Voy. dans le présent bulletin, au *Mouvement des idées*.

faire quand même de leurs fils des professeurs ou des abbés. Mais au fond d'erreurs si générales il y a d'ordinaire une vérité interprétée à faux. Le journalier, le ferblantier, l'aiguilleur de chemin de fer ne veut pas que son fils soit un *outil*, voilà son obscure arrière-pensée; il ambitionne pour lui l'accès à cette sorte de clergé permanent de l'humanité, formé de ceux qui aperçoivent les choses dans leur profondeur et qui paraissent ainsi approcher Dieu de plus près. J'ai connu un jeune homme du peuple qui faisait la grande pèche sur la mer arctique; il fut pris de doutes et d'inquiétudes philosophiques en faisant le quart de nuit sur le pont de sa goëlette : à la fin il n'y put tenir; il voulut *comprendre* ce qu'il faisait et sa place dans le monde, il s'évada de son rude métier manuel et se jeta sur les livres et la science pour y trouver plus de clarté.

C'est ici, Messieurs, et ici seulement que gît l'erreur. Elle consiste à croire que parce qu'on aura appris le latin on aura mieux pénétré le mystère de la vie. Celui-ci se révèle, dans toutes les conditions, à l'homme qui se sera d'abord soumis aux commandements de son état. Le simple soldat

Platon Karataïerv et le domestique Piotr, dans Tolstoï, en sont aussi instruits que cela est nécessaire ; ils sont des *aînés*, eux aussi. Et inversement, combien, parmi les délégués attitrés que l'humanité envoie au devant du vrai, s'égarent en chemin ! Les professions dites libérales deviennent métiers ; l'utilitarisme le plus bas, le plus aveuglant, s'y répand ; et il s'y ajoute encore, ce qui les ravale au dessous du labeur mécanique des usines, la triste grossièreté de la profanation.

Nous savons donc à présent quels sont ceux, parmi nous, qui ont rang d'aînés : les plus réellement vivants, les plus conscients, ceux qui ont fait l'unité en eux-mêmes, les plus intérieurs.

Il est difficile de les nommer ici. C'est que ce ne sont pas du tout des pontifes de petites revues, empêtrés dans leur personnalité, projetant leur silhouette sur tout ce qu'ils disent. Comment les désignerais-je ? Ils sont, pour la plupart, inconnus. Ils ne se connaissent pas eux-mêmes pour tels, car il est de leur définition de ne jamais s'arrêter à eux et d'être comme transparents devant le vrai qu'ils nous manifestent.

Mais il n'est pas besoin de tirer leurs noms

du sac comme ceux des conscrits qu'on appelle au danger. Par cela seul qu'ils auront entendu et compris cet appel, ils se seront désignés eux-mêmes.

Passons donc à la seconde question.

Précisons le *devoir d'aînesse* qui leur incombe dans notre moderne fraternité.

Nous pouvons le faire d'un mot, en dénaturant un proverbe qui avait cours jadis à propos des grands. Il était commun de dire qu'on devait aux grands la vérité. Disons à présent : *On doit aux petits la vérité.* A ceux qui peinent et qui errent confusément, c'est la grande charité à faire. Ceci contient tout.

Je vous vois sourire. Je vous entends répondre : Mais la vérité, si vous voulez dire celle qui est la clef de la pensée et de la vie pratique à la fois, ils l'ont déjà depuis longtemps ; ils n'ont qu'à y ouvrir l'oreille. Ici, l'un s'avance et déclare : « Elle est contenue dans le symbole de saint Athanase, dans les canons du concile de Trente et de celui du Vatican. L'Église l'enseigne et les sacrements donnent la force de la réaliser dans la vie. » — Mais un autre déclare à son tour : « La vertu des sacrements est une illusion : la conscience du péché

et la foi intime au salut par Christ sont la vraie vérité. La Bible tient lieu des Conciles et les juge. » Un troisième, un quatrième témoin pourraient venir et définir encore la vérité, chacun à sa façon. Ces prétentions rivales inquiètent, surtout quand on observe qu'aucune ne capitule devant l'autre, et qu'avec cela, toutes sont de bonne foi. Et cependant, j'ai besoin de croire qu'il n'y a qu'une façon de penser qui soit la bonne. Qu'elle l'emporte donc à la fin ! Convertissez-moi je vous en supplie : mon âme partagée sera la conquête de celui qui se présentera armé de l'évidence.

Je sais ce que vous allez dire : Il reste à espérer que l'unification des croyances de tous les civilisés se fasse. C'est le vœu de Léon XIII : vous avez lu sa dernière encyclique. C'est le vœu de tous ceux qui aspirent invinciblement à l'harmonie, comme à un signe du vrai. Cette unification peut se faire de deux façons : extérieurement, politiquement, en quelque sorte, par un Parlement des religions tel que celui de Chicago, l'an passé. Ç'a été un très bel essai, Messieurs. Mais je ne crois guère à ce moyen ; d'abord, en réalité, tout ne se passe pas d'église à église ; il y a une libre pensée fort reli-

gieuse, il y a la science, la philosophie moderne, d'autres puissances à consulter, qui ne peuvent être représentées dans un Congrès. Et, ensuite, ce n'est plus par un vote à la majorité des voix qu'on peut espérer aujourd'hui de faire virer des milliers de consciences à la fois. L'origine de la croyance serait trop peu reculée dans le mystère...

L'unification par le dedans, par l'approfondissement de la certitude religieuse jusqu'en ses racines, reconnues éternelles et universelles, aurait une tout autre force. Peut-être est-ce là, en effet, le salut que les peuples attendent, Messieurs.

Mais, enfin, il est temps qu'on y songe. Je le répète : *on doit aux petits la vérité.*

Ils la demandent si avidement!

Vous ne vous figurez pas combien souvent, dans les petites villes, un professeur de collège est interrogé par quelque ouvrier ou quelque bourgeois modeste, qui veut savoir si décidément on doit croire encore à un Dieu, père des hommes, et à l'immortalité des âmes. On suppose qu'il le sait, lui qui a étudié! Et on ne lui soupçonne pas un intérêt professionnel à défendre de vieux dogmes reçus. On se confie donc à lui avec l'abandon

qu'ont les malades au médecin qui connaît mieux leur propre corps qu'eux-mêmes. On voudrait voir clair. Et parfois ce sont des sommations précises, auxquelles les philosophes et les écrivains doivent répondre. Peut-être avez-vous entendu parler de réunions récentes où l'on a vu le tête à tête (tragique, en vérité !) de plusieurs maîtres de nos petites écoles primaires avec quelques philosophes, écrivains, critiques, qu'on regarde comme les porte-parole de l'opinion. — Il faut donner une *âme à l'école,* disait-on ; l'éducation qu'on y dispense n'a pas une efficacité assez profonde. — En effet, répondaient les maîtres. Mais cette *âme de l'école* ne peut être différente de l'*âme du peuple* même, réfléchie et concentrée dans tous ces petits foyers. Or, l'âme du peuple, quelle est-elle en somme ? Quelle est l'évidence immédiate, centrale et initiale pour nous tous ? De quelle vérité sommes-nous tous à la fois le plus sûrs et le plus épris ? A vous, Messieurs, de nous l'exprimer nettement [1]. — Mais les maîtres de l'opinion ne savent que dire.

1. On verra dans le prochain *Bulletin*, l'éloquent appel adressé par M. Devinat, au nom des écoles primaires, à « tous ceux qui président aux destinées morales du pays ». Voyez comment il définit le *devoir impérieux* de ceux-là.

Ce ne sont pourtant pas les énergiques déclarations de principes qui manquent. Un trait extrêmement saillant, en effet, dans le temps que nous traversons, est l'intempérance, la frénésie d'affirmations, en tous sens et sans preuves. Peut-être parce qu'on s'était accoutumé à une ironie oblique, serpentine, qui fuyait de conclure, une simple affirmation catégorique paraît, par comparaison, d'une suffisante solidité ; et l'on ne songe pas à lui demander sur quoi elle se fonde. Nous sommes ainsi encombrés, dans les journaux, les revues et les livres, de professions de foi, qui n'ont d'autre valeur que celle, quelquefois mince, qu'y ajoute la signature. Tantôt nous lisons : *je suis convaincu de ceci* ; — mais que m'importe, si vous ne nous faites pas juges des raisons qui vous convainquent ? peut-être êtes-vous aussi par trop facile à convaincre ; — tantôt encore : *il y a deux réponses possibles à cette question* ; — vraiment ! pourquoi pas trois ? Qui nous garantit que votre dénombrement est complet ? — Tantôt l'écrivain s'arrête, s'interroge : *où est la vérité ?* — il suspend sa plume un moment, met à la ligne, puis se répond, soudain affirmatif : elle est dans mon Eglise ; il

a sauté par dessus la démonstration... Charlatanisme assez souvent, et plus souvent étourderie. Et pour nous autres, lecteurs, nous sommes vraiment trop peu exigeants en fait de preuves. Voyez : l'un avance que la science fait banqueroute à ses promesses et que la religion va refleurir sur l'ignorance humaine reconnue inéluctable. L'autre riposte que c'est la religion qui sombre déjà, et que la science recueille son héritage. Et nous, public, nous pesons le pour et le contre, sans même examiner ce que les mots *science* ou *religion* contiennent. Je passe cinquante autres discussions de cette force, dans le vague, et sur des termes non définis. Que voulez-vous que croie le peuple au milieu de ces trouble-pensées [1] ? Il ne se rend pas compte combien tout cela est vain, et que

1. M. Jules Case a dit fortement, à ce propos (*Le Confiteor*, dans *l'Art et la Vie* du 1er janvier 1894) : « A l'heure présente, dramaturges, romanciers, poètes, philosophes ou critiques, tous demeurent dans l'indécis. Ils posent des faits, développent des rêves, mais ils se sont affranchis des nécessités de doctrine et d'édification. Ils marchent dans les ténèbres que ne parviennent pas à illuminer les faibles lanternes qui n'éclairent pas à trois pas devant eux. Quelques-uns se crient bien les uns aux autres, dans cette obscurité, des mots de ralliement et d'espoir : Science, Vie, Pitié, Amour. Mais ni la science, ni la vie, ni la pitié, ni l'amour ne formulent encore un catéchisme... — Le génie humain est malade, il se guérira, et il se pourrait qu'une fois

ces affirmations sont sans valeur, parce qu'elles ne sont le produit d'aucune méthode. Il sent seulement une croissante fatigue, un grand dégoût de tout ce qui n'est qu'opinions personnelles, futiles et mobiles. Il veut qu'enfin on lui apporte *de la vérité*, une vérité impersonnelle, qui ne soit ni de M. Berthelot, ni de M. Brunetière, ni de M. Desjardins, mais essentielle à chacun ; qui ne soit ni d'aujourd'hui, ni d'hier, mais de toujours, qui ait sa valeur indépendamment de l'accent pathétique qu'on y ajoute, qui porte son autorité avec soi et la tire de sa conformité aux lois mêmes de l'esprit ; — ou bien que, s'il n'y en a pas de telle, si tout, en fin de compte, n'est qu'opinions particulières, et si c'est le scepticisme universel qui a raison, on ait du moins la franchise de l'avouer.

Messieurs, encore une fois, *on doit aux petits la vérité* — aux petits, et à tous, et à soi-même. —

encore, ce fût le beau et noble génie de France qui lui vînt en aide, le secourût, le sauvât. Une fumeuse ivresse l'envahit, lui aussi. en ce moment, l'étourdit, l'aveugle. Mais il sera le premier à se reprendre. L'anarchie et lui sont incompatibles. Il veut « savoir ce qu'il veut ». Il lui faut le bon sens, la netteté, l'autorité... Il est géomètre et prétend voir clair... Mais en attendant, les mauvais, les mauvais jours troubles !... »

Assez de polémiques! Assez d'opinions! Il faut — et c'est là le premier soin qui revient aux *aînés* à qui je parle en ce moment — élaborer, non pas un symbole philosophique ou religieux en plusieurs articles (cela convenait aux relations de père à enfants, que nous déclarions tout à l'heure appartenir aux sociétés passées, non aux relations de frères aînés à frères cadets qui sont d'à présent); — mais une méthode qui mette tout homme réfléchi et chercheur à même de diagnostiquer le vrai éternel d'avec les vraisemblances individuelles. Supposez que, pour asseoir notre morale, nous posions d'autorité un principe, si évident qu'il nous semble, la proclamation de la réalité de Dieu, par exemple. Sous le même mot, répété par des millions de bouches chacun enveloppera un contenu différent, suivant sa propre expérience, ou plus exactement suivant son propre besoin du divin, — suivant qu'il aura ou non reconnu en soi cette inclination toujours retombante au mal, et, d'autre part, cette volonté, qui, s'imposant à lui sans le contraindre, lui prescrit toujours de s'en retirer, et peut-être l'y aide. Seulement quand il se sera convaincu de cela par une

expérience irrécusable, il comprendra ce que le mot Dieu recouvre. Il sera sûr *par lui-même* que Dieu est. Si donc, sur l'invitation de ses *aînés*, l'homme simple est ramené vers la vie intérieure, et obligé à faire réflexion sur ce qui se passe en lui, et guidé dans cette réflexion, mais sous son propre contrôle toujours, il sera (peut-être) saisi de la coïncidence découverte entre sa propre âme et les explications que les philosophies et les religions ont proposées, dans les limites de la conscience et de la raison. Il concevra (peut-être) qu'il ne s'agit pas du tout de regarder ces enseignements-là pour vrais parce qu'ils sont écrits; mais qu'inversement ils ont été écrits parce qu'ils ont été éprouvés vrais. Ce n'est donc plus là une *vérité fermée* qui puisse être battue en brèche; mais une *vérité ouverte*, où l'on entre, pas à pas, sans perdre un instant la corde de l'expérience et de la logique, déroulée aussi loin qu'il se peut...

Il est impossible aujourd'hui, Messieurs (il l'est, du moins à celui qui vous parle), de développer cette méthode d'exploration de l'âme humaine pour l'établissement d'une religion rationnelle. Mais c'est déjà un résultat que de faire voir qu'en un temps où *plus rien ne peut être soustrait à la discus-*

sion, notre raison ne saurait rien de mieux, ni rien d'autre, que de se replier sur son centre. Voilà le point solide, puisque tout le reste n'est solide que suivant qu'il s'y rattache, et que *déraisonnable* est synonyme de *faux*. Il importait de le désigner, ce point, à tous ceux qui se proposent de faire aux hommes un bien durable[1]. Nul bien hors du vrai : que ce soit notre conclusion pour aujourd'hui.

Je surprends quelques-uns d'entre vous, je le vois, et je m'y attendais. On a cette illusion généreuse que l'entente pratique pour le bien suffit à nous unir et à conjurer les périls dont notre société est menacée. On regarde ce qui vient d'être posé comme une exigence de pure théorie, sans importance pour l'action ; on ose même dire que « toute métaphysique comme toute religion est affaire de choix individuel », ou, en autres termes, qu'il n'y a peut-être pas de loi commune des esprits, de *vérité*

1. Admirable rencontre de tous les esprits, même d'inégale portée, pourvu qu'ils cherchent de bonne foi ! Le jour même où ces paroles étaient dites à Paris, l'éditeur Longmans, à Londres, publiait un livre du plus pénétrant homme d'Etat de l'opposition anglaise, M. A.-J. Balfour, sur la même thèse : *Les Fondements de la Foi*. Nous ne l'avons su que deux jours plus tard.

commune à tous [1], et que tout n'en ira pas plus mal pour cela.

Mais une expérience, même élémentaire, de l'action sociale, et simplement du maniement des volontés humaines, démontre que c'est là une manière de voir toute superficielle. En effet, nous savons très bien que la charité la plus matérielle, celle des bons de fourneaux ou de vêtements, rencontre comme difficulté principale la mauvaise disposition des volontés, l'égoïsme, chez tous, bienfaiteurs et secourus. On a reconnu partout à la fois que la réforme morale est le levier du salut social. Mais, en fait, quand on déclare à chacun qu'il doit se sacrifier à l'ensemble, il demande (j'en appelle à ce que vous savez des résistances que non seulement les autres, mais votre propre nature même oppose à votre désir du bien), il demande : Pourquoi ? A quoi bon me dévouer, m'immoler, souffrir ? A quoi bon être bon ? — Que si vous lui répondez que cela est bon à faire le bonheur des autres hommes, il vous réplique qu'il ne voit pas pourquoi il préfèrerait celui des autres au sien

1. On s'engage à démontrer plus tard, dans le *Bulletin* même, qu'il y en a certainement une, au contraire.

propre ; et si vous mettez en avant l'humanité, l'espèce, il riposte encore qu'il est lui-même partie intégrante de l'espèce, de l'humanité, et qu'il commence par lui. Vous voici donc obligés de recourir à quelque principe qui force son adhésion, qui le dépasse, et vous, et l'homme. Et il faut que vous le fassiez, appuyé d'une autorité non extérieure, non accidentelle, mais absolue et telle qu'il ne la puisse contester qu'en se contredisant soi-même, en cessant d'être un être pensant.

Nous sommes donc ramenés nécessairement au point que nous avons dit. Tout est suspendu à la question de savoir si le premier devoir d'aînesse sera rempli ou non : ce devoir qui consiste à fournir une réponse claire et reconnue vraie à l'*A quoi bon ?* de tous. Ceux d'entre vous qui seraient portés à mettre quelque chose au dessus du vrai doivent faire attention à ce murmure, partout entendu : « Je veux bien me priver et souffrir dans mon coin, quoique l'héroïsme ne me soit pas naturel, si vous, mes aînés, qui avez autorité, me montrez avec la clarté du jour *pourquoi* souffrir, qu'il le faut, que cela est bon. Je vous croirai. Seulement dites la parole *certaine* qui instruit et qui pacifie. »

M. P. Desjardins a terminé en signalant quelques-unes des difficultés que les aînés rencontreront dans l'accomplissement de ce devoir. Difficultés autour d'eux : dans les méfiances, divergences d'éducation, d'habitudes, etc.; moins effrayantes qu'on ne le croit, car la résistance qu'opposent des êtres humains vivants n'est pas constante, comme celle de matériaux inanimés, et elle peut, à un moment donné, se tourner en sympathie. Difficultés en eux-mêmes, beaucoup plus accablantes : inertie, penchant au mensonge, basse volupté, etc., bref tout ce qui fait déchoir en nous la personne au rang de chose morte. La conclusion a été qu'en somme l'accomplissement d'un tel devoir est extrêmement difficile, et qu'il faudrait l'aborder comme un sacerdoce, avec une scrupuleuse méfiance de ses forces. Que si l'on ne peut s'assigner comme tâche de faire du bien aux hommes, on doit se proposer du moins de ne pas leur faire de mal, en ne falsifiant pas la vérité, qui est le bien de tous.

Qu'il faut prétendre à enseigner le vrai

« De toutes parts, de prétendus sages me conseillent plus de modestie; ils me recommandent d'annoncer ce que j'enseigne comme mon opinion personnelle et non comme la vérité absolue; mais cette prétendue modestie me semble la plus grande des impudences; c'est une abominable arrogance que de s'imaginer que quelqu'un tienne à savoir ce que personnellement nous pensons sur telle et telle chose, et d'ouvrir la bouche pour enseigner, quand on ne possède pas la science, mais seulement des opinions et des conjectures. »

FICHTE. *Vie bienheureuse*, p. LIII.

Les Jours calmes
où l'Alcyon couve sur la mer

> *Ce petit oiseau marin, l'Alcyon, a reçu des dieux une grande récompense de sa tendresse conjugale : durant tout le temps qu'il couve ses petits, le monde passe des jours nommés* Alcyoniens, *remarquables par le calme qui règne au milieu même de la mauvaise saison. C'est aujourd'hui l'un de ces plus beaux jours. Vois comme le temps est serein ! comme la mer tout entière est calme, sans vagues, et ressemlbe, pour ainsi dire, à un miroir !*
>
> Dialogue grec de l'ALCYON, attribué à LUCIEN.

Sur l'Alcyon, cet oiseau étrange que chantent les anciens poètes, il nous est resté des témoignages trop précis pour qu'on range son existence parmi les fables. Peut-être est-ce le martin-pêcheur; peut-être plutôt le pétrel des tempêtes, dont le cri est vraiment lugubre. On croyait dans l'antiquité que ce cri appelait un disparu, Céyx, et que dans le petit oiseau lui-même revivait son épouse fidèle, Alcyone, le cherchant en vain dans les flots et sur les grèves.

On prétendait que, fort sauvage, l'Alcyon se plaît

dans les étendues désertes de la mer, à plusieurs encâblures des côtes. Toujours il vole. Il se pose cependant quelquefois sur une pierre lavée par le flot, et il y fait entendre son chant. Aussitôt les vents s'arrêtent et la mer devient calme. Mais malheur au voyageur qui écoute au loin ce chant solennel : il doit s'attendre à mourir bientôt.

Le plumage changeant de l'Alcyon, comme les cheveux des hommes, blanchit dans la vieillesse. Le mâle et la femelle sont unis d'un si merveilleux amour que, quand le premier a péri, celle-ci se prive de toute nourriture pour quitter en même temps la vie.

Mais la tradition la plus belle, au sujet de l'Alcyon, raconte que cet oiseau pond cinq œufs, au milieu de l'hiver, moment singulier pour élever une couvée, et que, dans son nid, balancé sur les vagues, léger mais indestructible, la femelle, tranquille et les yeux clos, demeure sept jours sur ses œufs, puis sept autres jours à exercer l'aile de ses petits, timides encore. Le calme de ce petit foyer flottant est surprenant. Et, pendant le même temps, l'hiver fait répit, la mer est lisse, le soleil luit radieux. C'est ce qu'on appelle les *jours Alycioniens*. Les connaisseurs en météores ne s'y trompent pas. Mais les novices s'étonnent, ne sachant quelle divinité bienfaisante envoie tout d'un coup, en pleine saison mauvaise, ces quatorze jours de paix et de lumière...

Ces choses étaient crues plusieurs centaines d'années avant le Christ. Et j'y repensais hier ; car la journée a

été sans bise ni nuage, et sur la neige le soleil souriait. Plus un souffle! Est-ce que là bas, sur la mer, dont nous sont venues tant d'inquiétudes, l'Alcyon soudain a commencé sa maternité paisible?

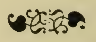
La tranquillité ne règne pas encore quand il se met à bâtir. Quelle agitation tout autour! Ne va-t-il pas être submergé? Le petit nid danse; l'eau salée le trempe, l'écume le pénètre. Mais l'oiseau a confiance, et au dedans de ce nid tiède et obscur il se blottit tout entier à la paix.

Et voici que peu à peu cette paix gagne, en cercle comme une onde. Elle s'étend à la mer sans limites et l'aplanit; elle rassérène le ciel. Sur les battements tout réguliers de ce petit cœur d'oiseau s'est réglée la palpitation de l'univers.

Nous qui attendons d'être morts pour nous reposer, tant la vie est agitée, soyons plutôt en paix dès à présent, sur cette mer de troubles. Sans arbres, sans creux de mur, bâtissons un nid à tous les vents, au sein même de la mobilité : imposons-lui notre paix.

Bel état de l'Église quand elle n'est plus soutenue que de Dieu!

PASCAL, *Pensées*, éd. Astié, p. 196.



PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées

à l'heure présente[1]

IDÉES PRATIQUES. — ACTION SOCIALE

Autorité du témoin. — M. Charles Gide, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Montpellier, auteur de livres réputés, n'est pas un économiste orthodoxe. Il est un des promoteurs du mouvement social qui se fait dans le Midi de la France en faveur de la coopération. Esprit indépendant, original, aventureux parfois, caractère généreux.

PROFESSIONS LIBÉRALES ET TRAVAIL MANUEL

Jamais les carrières qui sont désignées sous le nom de professions libérales n'ont été plus recherchées que de nos jours. Tandis que les professions agricoles et industrielles ont perdu, depuis quarante ans, en France, plus d'un dixième de leur effectif, les professions libérales ont vu leur personnel s'accroître de plus d'un tiers[2].

1. Voir le dernier Bulletin.
2. Voici la statistique des professions depuis 45 ans :

	1856	1886	1891	
	—	—	—	
Agricoles	52,9 °/o	47,8 °/o	47,3 °/o	diminution
Industrielles	29,1 °/o	25,2 °/o	25,9 °/o	10,73 °/o
Libérales et rentiers.	9,1 °/o	11,1 °/o	12,7 °/o	accroissement 39,55 °/o

Certes, je ne viens pas, comme le firent les premiers économistes, les Physiocrates, qualifier les classes vouées aux professions libérales de classes improductives et stériles. C'est une injustice et une erreur qui a été depuis longtemps corrigée. Je voudrais seulement vous montrer que la suprématie qu'elles ont si longtemps exercée dans toutes les sociétés humaines et qui en faisaient une sorte d'état-major, n'est pas aussi assurée qu'on le pensait, et que les ambitieuses perspectives qu'elles ouvraient aux fils de famille tendent à se rétrécir : mais j'espère bien vous persuader aussi qu'à tout prendre, cette évolution économique est bonne en soi et qu'il faut s'en réjouir.

I. — Que signifie ce beau nom de *profession libérale ?* Par son origine étymologique et historique, il désignait évidemment la situation de ceux qui vivaient dans la condition d'hommes libres et non pas, comme les esclaves ou les serfs, du travail de leurs mains...

Aujourd'hui, les privilèges de la noblesse sont abolis, mais on en a inventé un nouveau, plus démocratique, il est vrai, pour se dispenser de remuer la terre ou battre le fer : c'est d'obtenir ce qu'on appelle, par une locution expressive, « une place, » et si possible « une bonne place ». Le paysan cherche à faire de son fils un petit clerc, un gratte-papier, un saute-ruisseau : c'est le premier pas vers l'affranchissement du travail manuel. A la seconde génération, les petits-fils passeront leurs examens et viendront nous demander ces diplômes qui sont si vivement appréciés, hélas ! non par la science qu'ils impliquent, mais par les privilèges qu'ils confèrent...

Une statistique instructive, c'est le tableau publié tous les ans à Paris du nombre d'emplois dans le service de la Préfecture de la Seine et du nombre de candidats inscrits. Le nombre des emplois non pas même vacants, remarquez-le, mais *présumés devoir être vacants*, est de 299 ; le nombre des candidats

inscrits est de 21.088, ce qui représente en moyenne 70 candidats pour une place.

Pour mettre une barrière à cette invasion, on hérisse toutes les routes qui peuvent donner accès à ces emplois de chevaux de frise qui s'appellent les examens et les concours ; on multiplie les diplômes et on étend les programmes qui permettent de gagner ce diplôme.

Mais ce sont là de frêles barrières : elles ne ralentissent même pas l'élan général ; elles semblent, au contraire, ce qui est l'effet ordinaire des obstacles, le surexciter. Il y a quelques mois, les journaux citaient avec admiration et respect une honorable famille, qui, à elle seule, entre le père, la mère, les fils et les filles, n'avait pas collectionné moins de 23 diplômes. Il ne faut pas s'en étonner. Comme l'instruction est de plus en plus répandue, les moyens d'acquérir les diplômes se multiplient suivant une progression plus grande encore que les diplômes eux-mêmes. D'autre part, l'extension énorme des attributions de l'Etat, le développement des grands services publics et des grandes compagnies, tout ce prodigieux appareil de rouage, de transmission et de direction, donne à un plus grand nombre d'hommes l'espoir fondé de pouvoir échapper à la nécessité de travailler de leurs mains pour gagner leur vie.

Mais sera-ce impunément que tant d'hommes font effort pour éluder cette grande loi : Tu travailleras à la sueur de ton front ? — Il faut que le travail manuel se fasse : aucune production de richesse n'est possible sans lui. Si donc nous trouvons moyen de ne pas le faire, il faudra que d'autres le fassent à notre place. Et si nous étions destinés à voir nos sociétés séparées de plus en plus en deux classes : l'une, qu'on appelle la classe bourgeoise, ayant réussi à échapper au travail manuel, — l'autre, qu'on appelle la classe ouvrière, exécutant ce travail comme une corvée, parce qu'elle ne peut pas faire

autrement, mais la rage au cœur de ne pouvoir, elle aussi, en secouer le joug, — un tel état de choses, un tel état d'âmes, serait, je ne crains pas de le dire, le commencement de la dissolution finale.

Heureusement, il est impossible qu'il dure, et déjà il semble que certains signes des temps permettent de pronostiquer un changement prochain. Ce sont ces signes-là que je voudrais vous montrer.

II. — Quelles sont les causes qui font que, de tout temps, les hommes ont préféré les professions libérales aux travaux manuels ?

La première, c'est que le travail manuel était beaucoup plus pénible et plus dur que le travail intellectuel : j'entends cette somme de travail intellectuel qui est nécessaire pour occuper convenablement une place. Il y avait, il y a encore un mot d'une brutalité éloquente pour désigner le travailleur manuel : c'est « l'homme de peine ». Mais par l'effet des inventions mécaniques, cette qualification brutale tend à devenir de moins en moins exacte. A l'exposition de Chicago cinquante-deux foyers faisaient marcher les milliers de chevaux-vapeur de la « Foire des Nations ». Or, si vous aviez cherché les chauffeurs de cette gigantesque batterie de foyers, vous n'auriez vu que trois gentlemen habillés de blanc, qui se promenaient devant les gueules des fours. Les foyers étant alimentés au pétrole, les susdits gentlemen n'avaient pas à toucher un morceau de charbon, mais simplement à tourner quelques robinets, en regardant un tableau indicateur et en se conformant aux signes qui leur étaient transmis par les mécaniciens. Eh bien ! ce simple détail qu'on peut faire désormais le métier de chauffeur habillé d'un complet de coutil blanc, implique, j'ose l'affirmer, une certaine révolution dans les conditions du travail manuel.

Et tandis que le travail manuel tend à devenir plus aisé, il semble que le travail intellectuel tend à devenir moins attrayant. Pourquoi? Peut-être parce qu'au fur et à mesure que la sphère des occupations libérales s'étend, elles perdent le caractère intellectuel qui les rehaussait et se mécanisent.

Peut-être aussi est-ce parce que le travail intellectuel tend à s'isoler de plus en plus du travail manuel qu'il devient plus surmenant, à preuve ce goût singulier du sport qui fait fureur de nos jours et qui est comme la revanche de notre nature mutilée. On a constaté que le travail de tête causait une fatigue musculaire et une dépense de forces qui n'est pas beaucoup inférieure à celle qu'entraîne le travail manuel.

Voilà donc une première supériorité des professions libérales déjà bien compromise et qui tend à disparaître. Mais elles en avaient conservé jusqu'à présent une autre, qui les faisait particulièrement rechercher : elles étaient beaucoup mieux rétribuées. Aussi longtemps que le simple fait de savoir lire et écrire constituait une sorte de monopole, il conférait à ceux qui en étaient investis les avantages que confère tout monopole et dont le principal est de se faire bien payer. En cet heureux temps, « avoir de l'instruction, » c'était avoir un capital. Aujourd'hui que l'instruction est distribuée à tous, non seulement gratuitement, mais obligatoirement, et que, même par le fait des bourses, des cours gratuits, des conférences, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont distribués libéralement à presque tous ceux qui en ont envie, il n'a plus grande valeur, économiquement parlant. On sait combien nombreux aujourd'hui sont ceux qui ont leur brevet simple, brevet supérieur, diplôme de bachelier, de licencié, peut-être de docteur, et qui pourtant ont peine à trouver une place à 100 francs par mois. Dans les statistiques des Asiles de nuit, ce sont les professions libérales qui, proportionnellement à leur effectif, sont le plus brillamment représentées.

Et pendant que le travail libéral est ainsi avili par le jeu naturel des lois économiques, il se trouve que, par la même loi de l'offre et de la demande, le prix du travail manuel, de la main-d'œuvre, est relevé. La hausse des salaires, en ne considérant bien entendu que la moyenne générale et en laissant les cas particuliers, est un fait incontestable et incontesté, même par les socialistes, même par les ouvriers eux-mêmes. A cette heure, un ouvrier d'élite gagne certainement plus qu'un employé, un commis, un instituteur, un curé de campagne, un sous-lieutenant peut-être. Et la différence est encore bien plus marquée dans ces pays neufs qui peuvent être considérés comme représentant le monde à venir, tels que les Etats-Unis ou l'Australie.

Ainsi donc, cette seconde cause qui tendait à faire préférer les professions libérales aux travaux manuels, tend à son tour à s'effacer. Mais il en reste une dernière et qui est bien la plus tenace — quoique ce soit justement celle qu'on s'obstine à nier — c'est que le travail manuel a été de tout temps, et est encore aujourd'hui, beaucoup moins considéré que les arts libéraux. Il n'est personne parmi nous, appartenant aux classes bourgeoises ou aux professions libérales — osons le dire ! — qui consentît à faire de son fils un ouvrier ou à donner sa fille en mariage à un maçon. Je ne critique pas, je constate. Et d'ailleurs, le même sentiment existe avec non moins d'intensité parmi ceux-là même qui vivent du travail de leurs mains, puisque nous avons vu que toute leur ambition, pour leurs fils, sinon pour eux, consiste à les élever hors de leur condition en leur trouvant une place.

Mais pourquoi ce préjugé si persistant contre le travail manuel ? J'en vois deux causes :

Les machines, tout en rendant au travail manuel ce grand service que je signalais tout à l'heure, de lui ôter son caractère pénible, lui ont porté un préjudice non moins grand

peut-être et l'ont comme dégradé en le réduisant à l'uniformité d'une opération mécanique. Lorsque par hasard le travail manuel est uni à l'art, certes ! en ce cas, il n'est pas méprisé : au contraire. Si les artisans du moyen âge, qui n'étaient pourtant que des ouvriers maniant eux-mêmes l'outil, tenaient une plus grande place dans la société de leur temps que l'ouvrier d'aujourd'hui, c'est qu'alors, comme le dit l'historien Janssen : « l'art sortait spontanément du métier comme la fleur sort de sa tige ». C'est qu'alors le travail manuel savait imprimer aux objets les plus humbles ce cachet de la personnalité humaine qui les rend comme vivants aux yeux de tous ceux qui ont l'intelligence des belles choses. Qui oserait affirmer que cette forme de production est passée sans retour ? Que l'évolution industrielle fasse du travail manuel, non plus un simple gagne-pain, mais une œuvre d'art, et sa réhabilitation ne tardera pas ! Or, c'est là un changement économique qu'il n'est pas interdit de prévoir.

Et puis, si le travail manuel est déconsidéré, c'est qu'il ne procure à celui qui s'y livre aucune satisfaction de vanité : le travailleur est toujours dans notre société, un personnage anonyme : il est la foule. Tandis que les professions libérales ont un caractère plus décoratif : celui qui en est investi a le sentiment d'être quelqu'un et de représenter quelque chose : il occupe, c'est le mot technique, une position sociale.

Certes, il est bien de vouloir être quelqu'un ; mais quand nous aurons appris à juger des hommes et des choses d'une façon plus haute, nous saurons que ce n'est pas sur les bancs d'un Parlement ou d'une Académie que se trouvent toujours les individualités les plus hautes : c'est en bas souvent, dans les sentiers ignorés et délaissés qu'on les rencontre — et qu'on passe sans les voir. Croyez bien que les vies les plus grandes en ce monde sont anonymes.

Certes, c'est aussi une légitime ambition que de vouloir

s'élever; mais monter d'échelon en échelon, comme une perruche dans sa cage, les degrés successifs de ce qu'on appelle la hiérarchie sociale, c'est là une pauvre façon de s'élever. L'homme vaut par ce qu'il est et non par ce qu'il fait. Tout homme qui a pris une claire conscience de la dignité inhérente à tout travail humain n'a plus d'intérêt à en changer, car il sait qu'il dépend de lui de monter aussi haut qu'un roi en restant ce qu'il est!

III. — Ainsi donc, toutes choses conspirent à rendre au travail manuel une dignité plus haute. Mais alors, puisque nous venons de voir que le travail manuel devient tous les jours plus payé, plus propre, plus intellectuel, plus artistique, qu'il ouvre les portes des Parlements — la Nouvelle Galles du Sud a bien douze ouvriers sénateurs! — et que d'autre part le travail libéral tend à s'avilir par sa diffusion même et par l'excès de l'offre sur la demande, — que faut-il en conclure, sinon que l'équilibre entre les deux facteurs de la production sociale tend à s'intervertir? et que le second, mis en face du premier, va être forcé de répéter avec amertume la parole de Jean le Précurseur en présence du Christ: Il faut qu'il croisse et que je diminue!

Mais, pourquoi avec amertume? Il faut, au contraire, accepter cette perspective de bon cœur, car elle est bonne, car cette égalisation progressive du travail manuel et du travail intellectuel peut seule amener l'égalisation des classes, ou plutôt la suppression de toute distinction de classes dans la confraternité professionnelle et la communauté de culture. C'est là la véritable, peut-être même la seule solution de la question sociale.

Pour vous, Messieurs les Étudiants, puisque vous vous destinez à ces professions libérales dont nous venons de vous entretenir, vous devez vous dire que vous êtes, par la grâce de la fortune, des libérés, des évadés du travail manuel et

que, par conséquent, vous avez votre rançon à payer. Vous devriez mettre votre honneur à fournir une somme de travail au moins équivalente au travail fourni par ceux qu'il est d'usage d'appeler, par une dénomination vraiment humiliante, non pour eux, — mais pour nous, « les travailleurs, » — à ceux-là qui, vous ayant remplacés dans ce service obligatoire qu'impose la nature, portent à votre place le poids du jour et produisent le pain quotidien pour eux et pour vous : pour vous d'abord, — pour eux après, s'il en reste. Ils seraient contents, eux, d'avoir la journée de huit heures ; — et vous, vous en contentez-vous ? Ils ont livré des batailles, quelques-unes sanglantes, pour conquérir le droit au travail, que d'ailleurs ils n'ont jamais obtenu. Hé bien ! nous vous le garantissons, nous, le droit au travail, pour une durée de trois ans, de six ans, si vous voulez... Que vous êtes favorisés ! En êtes-vous reconnaissants ?...

Il faut croire qu'un jour viendra — je ne sais trop quand, je ne sais trop comment — où l'abîme qui sépare les professions manuelles des professions libérales sera enfin comblé, où le choix de l'une ou de l'autre sera dicté uniquement par les goûts et les aptitudes personnelles et nullement par des motifs de convenance et d'éducation, où les hommes ne croiront pas être moins « comme il faut » s'ils sont obligés de consacrer une partie de leur temps ou de leur jeunesse à quelque occupation manuelle. Ils seront surpris alors de voir que le travail manuel peut donner des joies plus réelles et plus profondes que le travail intellectuel, la joie de voir son œuvre réalisée sous une forme concrète et qui, en son genre, peut être vraiment parfaite. Oui, le travail du laboureur, qui peut serrer de ses deux bras la gerbe de pur froment et s'assurer qu'il a produit le pain de vie dont se rassasieront les hommes, doit laisser au cœur une joie plus sûre et plus pleine — la joie de l'œuvre faite et de la tâche remplie — que celle

que nous pouvons connaître, nous autres, qui chaque fois que nous semons notre pauvre grain, mêlé d'ivraie et d'herbe folle, ressentons toutes les angoisses de la déception possible et de l'effort inutile et ne pouvons jamais savoir si le fruit impalpable de notre travail pourra nourrir une seule âme au monde ! — Ajoutons la joie morale, celle qui résultera du sentiment de solidarité avec nos semblables, réalisée dans un commun labeur et une commune destinée ! — la joie physique aussi, celle qui résultera de l'harmonie des fonctions et de la plénitude de la vie !

(*Extrait d'un discours prononcé à la séance de rentrée de l'Université de Montpellier, le 3 nov. 1894.*)

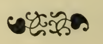
Il faudrait se préparer à la mort, tous les soirs, par un acte d'amour. Il faudrait imiter le petit enfant qui, avant d'aller prendre son sommeil, va embrasser tout le monde, non seulement son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, mais aussi les étrangers qui se trouvent là. Et nous aussi, avant d'aller dormir, il nous faut embrasser tous les hommes par un acte de charité.

Parole du P. GRATRY (nº 248 *des Dilecta*, p. 283).

*
* *

« Il faut que tu éprouves de la joie et de la douleur ; car tu es né mortel ; que tu le veuilles ou non, les dieux l'ont ainsi ordonné. »

EURIPIDE. (*Iphigénie à Aulis.*)



Agir pour comprendre

Je suppose que l'on prenne un mendiant nu et affamé, qu'on l'amène à une place où s'élève un magnifique bâtiment.

Après l'avoir nourri et vêtu, on lui fait mouvoir de haut en bas une tige de bois qu'on lui désigne.

Avant de chercher pourquoi on l'a recueilli, nourri, vêtu ; avant d'examiner si le bâtiment est beau et bien construit, le mendiant devra agiter ce bâton. Il comprendra alors que ce mouvement fait monter dans la pompe l'eau qui se répandra ensuite dans les jardins et rafraîchira les parterres.

Une autre occupation suivra celle-ci : il sera chargé de récolter les fruits et prendra sa part de la joie de son maître si la récolte est bonne.

Passant ainsi d'un travail bas à un autre plus élevé, il comprendra de mieux en mieux tout l'arrangement de l'établissement et, y prenant part, il ne pensera plus à demander pourquoi il est là ; jamais aussi l'idée ne lui viendra d'adresser un reproche à son maître.

C'est ainsi que ceux qui font la volonté de leur maître ne lui reprochent rien, et ceux-là sont les hommes simples, travailleurs, ignorants, ce sont ceux-là enfin que nous estimons à l'égal des bestiaux.

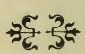
Nous, les savants, nous mangeons tout ce qui appartient au maître ; mais, quant à sa volonté, loin de faire ce qu'il attend de nous et d'agir, nous nous asseyons en rond et nous délibérons sur cette proposition :

— Pourquoi agiter le bras de la pompe ?

— C'est stupide.

Et voilà tout ce que notre raisonnement a trouvé. Nous avons fini par décider que le maître est dépourvu de raison ou qu'il n'existe pas et que nous seuls possédons l'intelligence. Seulement, nous sentons que nous ne sommes bons à rien et qu'il faut d'une manière ou d'une autre nous débarrasser de nous-mêmes.

Tolstoï. (N° 64 des *Dilecta*.)



Nous avons reçu deux Bulletins d'une Union italienne analogue et apparentée à la nôtre. Nous rendrons compte de cette publication dans notre prochain numéro.

Le Gérant : Lucien Fontaine.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union pour l'Action morale

1er Mars 1895.

LOIN DU BRUIT

Dans la sereine clarté d'un soir de février, je longe la rue de Vaugirard qui mène des rues houleuses du Quartier Latin vers des faubourgs tranquilles, presque rustiques. On y voit les jardins de maraîchers dormir sous la neige, des coins retirés qui rappellent la province et font souvenir des champs. Tout cela contraste à tel point avec la grande fourmilière parisienne pleine de hâte et de rumeurs, qu'une sorte de calme bienfaisant vous envahit. Malgré soi on en vient à penser : comme il ferait bon méditer et travailler par ici ! Tout à coup, le regard est frappé par une vaste grille qui semble annoncer quelque établissement important. Dans le jardin qu'elle borde se

dresse une belle maison, simple cependant, bâtie en briques et pierres, style Louis XIII. On lit sur le fronton : INSTITUT PASTEUR. SOUSCRIPTION PUBLIQUE, 1888.

C'est donc là cette maison dont aucune créature n'ignore le nom, aussi loin que va le monde civilisé et dont les sauvages eux-mêmes doivent avoir entendu parler dans leurs cases lointaines. Une attraction d'un genre tout particulier, mêlée de respect et de curiosité s'empare de moi devant cette demeure. Volontiers, sentant vibrer plus fort en moi-même tout ce qu'il y a d'humain, volontiers je me découvrirais. A ce moment, je me souviens que je connais vaguement l'un des hôtes de ces murs. Peut-être consentirait-il à m'accueillir, à me faire voir de près ce que j'ai honoré de loin jusqu'ici ? Et je franchis le seuil, comme on franchirait celui d'un sanctuaire, non sans trembler quelque peu d'être pris pour un reporter indiscret, car je sais que de toutes les rages, la seule à laquelle on ne consente pas à s'intéresser céans est celle du reportage.

Je trouvai mon ami au fond d'un vaste corridor très clair, par lequel la maison principale, habitée

par le maître, est reliée aux laboratoires. Il tenait à la main une pince entre les extrémités de laquelle il venait de saisir par la peau du cou une petite souris blanche, aux yeux roses très étonnés. Mis au courant de mon désir, il voulut bien interrompre son travail et me faire les honneurs de la maison.

Il commença par m'introduire dans des étuves où des bouillons de culture tiédissent sous une température favorable. Nous vîmes ensuite les laboratoires spéciaux où se tiennent les chercheurs pour leurs études. Parmi les maladies virulentes et contagieuses, chacun a choisi la sienne et s'est enfermé avec elle pour lui arracher son secret. Ce ne sont que fioles, cornues, cages à lapins, cobayes, poules, souris. Du dehors, on entend les aboiements des chiens isolés dans un chenil spacieux. A la vérité, le profane, dans tout cela, ne voit que du feu. Mon attention, je le dis naïvement, fut surtout attirée vers ces pauvres bêtes à qui l'on a inoculé tous les virus imaginables. Les unes, alertes encore, grignottent leurs carottes comme à l'ordinaire ; les autres, déjà sous l'influence des maladies, ont des attitudes mornes,

ou achèvent de périr dans leur coin. Pêle-mêle en un baquet, une série de cadavres attendent la dissection. Et pourtant, malgré ce que cette vue offrait de pénible, je ne pouvais m'empêcher de comparer le sort de ces brutes obscures au sort de tant d'hommes qui traversent la vie sans y payer de leur personne. Ceux-ci sont inutiles ; leur existence de parasites se traduit pour l'humanité par une perte sèche. Ils passent avec leur égoïsme funeste, anéantissant en eux-mêmes tout ce qu'ils ont donné de peine, trompant tout ce qu'ils représentaient d'espérance. Elles du moins, les pauvres bêtes, n'auront pas vécu pour rien. Collabora trices passives mais indispensables d'un grand dessein, elles auront servi à quelque chose. Et si, par impossible, il me fallait opter entre leur part et celle des hommes qui vivent pour manger, jouir, cultiver leurs aises ou même soigner leurs ambitions, je le sens bien, l'hésitation serait de courte durée. Plutôt vivre là, dans une de ces cages, sous une fourrure, avec la rage, la tuberculose ou le choléra inoculés dans ses veines que d'être un homme et de n'être utile à rien !

Après les laboratoires, voici les salles de cours où s'enseigne la chimie biologique; la microbie dans ses rapports avec l'hygiène et ses applications à la médecine; la micrologie comparée, etc... Nous descendons au rez-de-chaussée du bâtiment des laboratoires. C'est là que se trouve installé le service de la vaccine antirabique. L'Institut Pasteur ne possède pas d'infirmerie. Tous les matins les personnes mordues viennent se faire traiter. Les nouveaux venus se font inscrire dans un livre. Il y a des jours où la salle contient de 40 à 50 patients venus de tous les points du territoire. Dans la pièce où se fait la vaccination, de petits pots de verre renferment un liquide blanchâtre. C'est le virus atténué qui se prépare avec le bulbe des lapins. On ne peut se défendre d'un sentiment de mystérieuse vénération en songeant que c'est grâce à quelques gouttes de ce précieux liquide que des centaines d'hommes ont échappé aux effroyables suites de leurs morsures ainsi qu'aux tortures morales qui hantent les individus blessés par des chiens suspects. Depuis Joseph Meister, ce jeune Alsacien qui, le premier, fut soigné selon la méthode de prophylaxie de la rage,

que d'habitants de tous les pays sont venus là et repartis guéris ! Si ces murs pouvaient parler, que d'histoires, que de pérégrinations, que de drames ils raconteraient ! Ils n'ont pourtant pas dix ans d'existence.

Au fond du jardin, dans un pavillon à part, se trouve le service du sérum antidiphtérique. Modeste petite bâtisse en briques, sans prétention, et qui, pourtant, contient la substance capable de lutter avec succès contre l'atroce maladie qui hante depuis des siècles les rêves de tous les parents.

De ce pavillon, nous nous rendons à la bibliothèque située dans ce bâtiment principal. Cette bibliothèque est en même temps le salon d'honneur orné des bustes de quelques bienfaiteurs. Sur un des rayons garnis de livres, je feuillette les volumes des *Annales de l'Institut Pasteur*, fondées en 1887. Là sont résumés les principaux travaux des dernières années, les statistiques ainsi que l'histoire de la méthode. Rien n'est intéressant comme cette lecture. Après avoir parcouru cette maison, constaté la puissance d'une science appuyée désormais sur les résultats les plus pal-

pables, on se plaît à lire des documents où tout cela ne paraissait encore qu'à l'état de rêve, et d'un rêve sans cesse contesté. Le temps n'est pas bien loin encore où la doctrine aujourd'hui justifiée par les succès les plus authentiques était traitée de « nouveauté subversive ». Ses adversaires menaient grand bruit dans la presse et les Académies. Il semblait que l'avenir de la science consistât à la trouver en défaut, comme l'on surprend une imposture, et il fallait du courage pour s'en déclarer partisan. Ces choses-là s'oublient trop aisément. Un public moutonnier s'habitue aussi vite aux nouveautés une fois admises qu'il se détache lentement de ses vieilles routines. Ce que hier il déclarait suspect, il le range aujourd'hui dans la catégorie des choses toutes naturelles qui semblent avoir existé de tout temps. Il croit aux choses officiellement reconnues et néglige leurs origines, leurs commencements difficiles, avec tant de luttes persévérantes. Et pourtant c'est là, surtout, ce qui est intéressant. Avoir cherché, combattu, souffert pour la vérité, c'est le principal, dût-on même n'avoir point réussi. Le grand troupeau ne pense pas ainsi; il va au succès; et il y

a toujours quelque chose d'immoral même dans les acclamations les plus méritées quand elles ne s'adressent qu'à ceux qui ont réussi. Aussi trouvais-je une secrète satisfaction à me souvenir à cette heure que l'esprit de cette maison était réfractaire à l'esprit qui anime les sectateurs du succès. Les paroles prononcées par M. Pasteur le jour de son jubilé sonnaient dans ma mémoire : « A travers cet éclat, ma première pensée se reporte avec mélancolie vers le souvenir de tant d'hommes de science qui n'ont connu que des épreuves. Dans le passé, ils eurent à lutter contre les préjugés qui étouffèrent leurs idées. Ces préjugés vaincus, ils se heurtèrent à des obstacles et à des difficultés de toutes sortes. » — Et ces paroles, je les joignais à d'autres qui leur font pendant. Les premières, en effet, sont comme une dette payée au passé, un cri généreux et ému : *Honneur à ceux qui n'ont pas réussi !* Les autres s'appliquent à l'avenir et sont pleines de sages avertissements contre l'ivresse du triomphe et la paresse d'esprit des gens arrivés. « Cet enthousiasme que vous avez eu dès la pre-« mière heure, gardez-le, mes chers collabora-« teurs ; mais donnez-lui pour compagnon insépa-

« rable un sévère contrôle. N'avancez rien qui « ne puisse être prouvé d'une façon simple et « décisive.

« Ayez le culte de l'esprit critique. Réduit à lui « seul, il n'est ni un éveilleur d'idées, ni un sti- « mulant de grandes choses. Sans lui, tout est « caduc. Il a toujours le dernier mot. Ce que je « vous demande là, et que vous demanderez à « votre tour aux disciples que vous formerez, est « ce qu'il y a de plus difficile à l'inventeur.

« Croire que l'on a trouvé un fait scientifique « important, avoir la fièvre de l'annoncer et se « contraindre, des journées, des semaines, parfois « des années, à se combattre soi-même, s'efforcer « de ruiner ses propres expériences, et ne procla- « mer sa découverte que lorsqu'on a épuisé toutes « les hypothèses contraires, oui, c'est une tâche « ardue.

« Mais quand, après tant d'efforts, on est enfin « arrivé à la certitude, on éprouve une des plus « grandes joies que puisse ressentir l'âme hu- « maine. »

On peut bien dire que ces paroles du maître demeurent comme le programme des disciples. Ce

qu'on sent partout ici est beaucoup moins la joie ou l'orgueil des batailles gagnées que l'ardeur et l'angoisse de celles qui restent à livrer. Les lauriers d'antan sont respectés ; mais personne ne s'en est fait un lit pour dormir dessus.

Dans cet Institut livré à l'étude des maladies infectieuses, on respire je ne sais quel air de contagion ; mais de contagion salutaire. L'austérité de vieux soldats qui vont au feu, voilà l'état d'esprit qu'on flaire dans l'atmosphère ambiante. Ne vous mettez pas sur leur chemin pour leur poser des questions ou leur offrir de sonner de la trompette dans un journal. Ils vous bousculeraient. Leur affaire est de marcher à l'ennemi. Une telle allure est toujours entraînante. Rien n'est plus beau que de voir des gens complètement à leur travail et qui l'aiment pour lui-même, et pour les motifs qui l'inspirent. Ces motifs ici sont deux amours : celui de la science et celui de l'humanité. La morale qui se dégage de vies actionnées par un tel esprit n'a pas besoin de doctrines : il lui suffit d'être par l'acte et l'intention. Se taire : voilà son éloquence ; se dévouer : voilà son argument. Ces hommes manipulent tous les jours des infections que vous et moi nous

fuyons comme la peste. Ils savent à quoi ils s'exposent, mais leur amour a enchaîné leur crainte et demeure seul à l'œuvre. Ils n'ont pas abandonné aux seules bêtes qui leur servent d'auxiliaires le privilège de souffrir pour avancer la science et soulager l'humanité souffrante. Eux-mêmes se livrent comme champ d'expérience avec un courage tranquille qui électrise jusqu'aux garçons de laboratoire. A côté de tels hommes on devient courageux par contact et l'on apprend par imitation la beauté du sacrifice. Telle maladie affreuse qui forme un sujet de recherches spéciales a fait périr la plupart de ceux qui se sont appliqués à l'étudier. Croyez-vous qu'au moment où ils se sont sentis atteints ils aient quitté la partie ? Vous n'avez jamais su ce qu'il y a de puissance dans le vrai amour de la science.

Malades encore et condamnés, ils étudiaient, et cette fois sur eux-mêmes. Et lorsqu'ils étaient entrés dans leur repos, un autre ne tardait pas à ramasser leurs armes et à marcher sur leurs traces. Cela est aussi sublime que cela leur paraît simple. Quant à moi qui n'ai rien vu sous le ciel de plus beau que de se donner afin de ne point se perdre, je marchais par les longs corridors de cette maison

comme quelqu'un dont la réalité de l'invisible vient de s'emparer avec une force surhumaine, et je murmurais en moi-même des propos que d'aucuns vont répétant sur la prétendue banqueroute de la science! et me sentant frôlé par les âmes des héros inconnus, que seuls leur foi scientifique et leur amour des hommes ont soutenu, je comprenais bien que des choses pour lesquelles on meurt ainsi font partie de ce qui ne meurt point.

Ce que je ressentais là explique l'enthousiasme qu'a excité, dans tous les milieux sociaux et nationaux, l'Institut Pasteur et tout ce qui s'y rattache. Nous n'avons pas à faire à l'œuvre d'un homme, d'un personnage autour duquel se sont groupés d'autres personnages et qui font en même temps leur travail et ce qu'on appelle d'une expression familière : leur pelote. Il y a là une œuvre qui souffle un esprit et sur laquelle les rivalités et les ambitions ne projettent point cette ombre froide qui est la compagne fatale de la vérité, même de celle des inventeurs et des chercheurs. Quelque chose d'impersonnel, dans le sens le plus élevé de ce mot, est à la base. Je retiens cette phrase sincère et significative du dis-

cours d'inauguration : « Avant la pose de la première pierre, le comité de patronage de la souscription a décidé, malgré moi, que cet Institut porterait mon nom. Mes objections *persistent* contre un titre qui réserve à un homme l'hommage dû à une doctrine. »

Malgré tous ses égarements, l'humanité, dans ce qu'elle a de plus sain, demeurera toujours sensible à l'esprit de modestie et de sacrifice qui fait que les hommes se confondent et se perdent dans une grande œuvre. Ils prouvent en effet par là qu'il y a au dessus de toutes les têtes individuelles et de tous les intérêts particuliers une auguste réalité digne de tous nos efforts et de toutes les abnégations. Et cette preuve, nous avons besoin qu'on nous la fournisse, car elle nous arrache à nos misères et à notre néant pour nous faire participer à ce qui vaut la peine d'être aimé. Ceux qui nous apportent une telle preuve sont nos bienfaiteurs suprêmes. Ils nous donnent ce qui n'a pas son pareil dans le monde, l'assurance de la beauté et de la valeur de la vie vraiment humaine ; ils nous rappellent nos titres de noblesse. Ayant renoncé à ce qu'il y a de banal et de mesquin dans

la personnalité, ayant oublié avec bonheur qu'ils sont un tel qui a trouvé telle chose et réclame sa récompense, ils ont grandi à nos yeux et leurs caractères nous apparaissent d'autant plus fermes qu'ils sont moins personnels. Alors ils deviennent capables d'exercer cette attraction qui pousse les faibles vers les forts et nous rend heureux de réunir sur certaines têtes des témoignages qu'elles ne demandent pas et qui vont, à travers elles, à la justice, à la vérité, au courage, à la bonté, à tout ce qui apparaît aux hommes comme la manifestation de ce Bien inconnu que nous cherchons et que nous adorons dans nos obscurités.

Voyez plutôt ce qui s'est passé pour cette fondation de l'Institut Pasteur. Dans le monde entier son attraction s'est fait sentir. Des palais et des chaumières, du fond de la Russie, par delà les Océans et les déserts les dons sont venus, et les témoignages plus précieux que ces dons. Et lorsqu'il s'est agi de construire, les architectes ont déclaré qu'ils n'accepteraient point d'honoraires, les entrepreneurs apportaient des comptes manifestement allégés, les maçons étaient fiers de remuer les moellons. Chacun se sentait honoré et

soulevé par l'idée de contribuer à une telle œuvre. Il faut ajouter que le maître et les disciples renonçaient d'avance au profit de la maison, à tous les bénéfices produits par la vente des vaccins trouvés et à trouver, et que le passage suivant du discours d'inauguration est l'expression de la plus pure vérité : « La voilà donc bâtie cette grande maison dont on pourrait dire qu'il n'y a pas une pierre qui ne soit le signe matériel d'une généreuse pensée. Toutes les vertus se sont cotisées pour élever cette demeure du travail. »

Devant les représentants de tant de nations diverses assemblés le jour de l'inauguration de l'Institut Pasteur, le 14 novembre 1888, M. Pasteur terminait son discours par ces mots que je ne puis m'empêcher de citer ici :

S'il m'était permis, Monsieur le Président, de terminer par une réflexion philosophique provoquée en moi par votre présence dans cette salle de travail, je dirais que deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte : une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combats, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de

bataille, et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent.

L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au dessus de toutes les victoires; celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul.

La loi dont nous sommes les instruments cherche, même à travers le carnage, à guérir les maux sanglants de cette loi de guerre. Les pansements inspirés par nos méthodes antiseptiques peuvent préserver des milliers de soldats.

Laquelle de ces deux lois l'emportera sur l'autre? Dieu seul le sait. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la science française se sera efforcée, en obéissant à cette loi d'humanité, de reculer les frontières de la vie.

Les applaudissements qui avaient éclaté à chaque paragraphe de ce discours reprirent enthousiastes à ces dernières paroles. Dans cette assemblée, composée d'éléments si divers, il n'y eut plus qu'une âme commune, l'âme de tout un peuple qui vibrait avec l'âme de cet homme de labeur, de patriotisme et d'humanité. Ce fut une minute inoubliable d'émotion haute et généreuse.

En des temps comme celui où nous vivons, de tels mouvements de l'âme collective sont bons à constater et salutaires à éprouver. Il nous faut savoir que l'orientation générale n'a pas changé dans les profondeurs et que le jour où la grandeur morale se révèle, l'élan des cœurs va vers elle comme la boussole vers le Nord.

Car il ne faut pas oublier, et cela même est réconfortant, que tout ce que nous venons de rappeler ici est contemporain des scandales financiers, de la politique de dénigrement, de l'avilissement des caractères. Notre société a donc d'autres dessous que les dessous hideux dont nous avons les oreilles rebattues et les yeux blessés. Le même esprit dont nous venons de voir les manifestations s'est gardé ailleurs des refuges pour la plupart ignorés. Il y a de par le monde des provinces inexplorées où fleurit le bien caché. Il nous console des ignominies qui ne s'étalent que trop. C'est ce que j'ai voulu rappeler ici à ceux que les spectacles quotidiens ont attristés. J'ai voulu écrire en outre pour les lutteurs solitaires, les croyants de l'avenir, les serviteurs convaincus des œuvres méconnues. En leur montrant à l'œuvre

des hommes jadis combattus à outrance et qui, malgré d'éclatantes victoires, continuent à aborder les difficultés nouvelles, ajoutent une conquête à une conquête, accomplissant des prodiges qui rappellent les travaux d'Hercule ; en leur montrant ces hommes avides de silence, aussi obscurs que travailleurs, presque pauvres alors qu'ils ont découvert des remèdes que tout l'or ne pourrait payer, j'ai voulu leur dire qu'ils avaient des alliés. Cela leur fera du bien, et d'un cœur plus ardent et moins ébranlé ils se remettront à ces labeurs d'espérance grâce auxquels des temps meilleurs se préparent loin du bruit.

Si tu te relâches un instant de ton attention sur toi-même, ne t'imagine pas que tu la retrouveras lorsque tu le voudras. Dis-toi, au contraire, que par suite de ta faute d'aujourd'hui, tes affaires désormais seront en plus mauvais état. Car d'abord, et c'est ce qu'il y a de plus triste, l'habitude nous vient de ne pas veiller sur nous-mêmes, puis l'habitude de différer d'y veiller, en remettant et reportant sans cesse à un autre jour d'être heureux, d'être vertueux, de vivre et de nous conduire conformément à la loi.

N° 21 des *Dilecta*, p. 409.

UNE IMPORTANTE COMMUNICATION

Plusieurs de nos amis qui habitent loin de Paris nous ont exprimé souvent le regret de ne pouvoir assister à nos séances habituelles. Ils veulent bien nous dire, — et nous les en remercions, — que notre modeste Bulletin est pour eux un réconfort, un cordial toujours attendu, apprécié et goûté.

Toutefois, ils manifestent un très vif désir de prendre directement et personnellement contact avec nous, comme avec ceux qui nous suivent et nous encouragent. Ils verraient là un moyen d'établir entre nous tous des relations plus intimes et, s'il se peut, des liens encore plus solides. Pour cette fin, ils nous demandent de réunir, à Paris ou ailleurs, dans le courant des prochaines vacances universitaires d'août et septembre, ceux des adhérents à notre œuvre qui partagent leur désir.

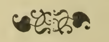
Ce serait comme une sorte de petit congrès, — moins et mieux que cela, — une simple *retraite laïque*, où l'on irait se recueillir quelques jours, se munir de force, de courage pour une nouvelle année de labeurs, raviver en soi les sources de la vie intérieure, se mettre en état de supporter les souffrances de l'isolement. Car c'est le sort commun : nous vivons seuls, pour la plupart, privés de sympathie, témoins attristés de l'universelle indifférence pour les choses qui nous tiennent le plus au cœur.

Nous n'avons pas besoin de dire combien nous sommes touchés d'une telle proposition. Cependant, en vue d'une réalisation qui nous semble, non seulement possible, mais désirable et presque nécessaire, nous aurions quelques mesures à prendre pour répondre aux espérances de nos hôtes.

C'est pourquoi nous prions tous nos amis de vouloir bien nous faire connaître le plus tôt possible leur avis sur cet intéressant projet. Au cas où il pourrait se réaliser, des conférences tout intimes devraient être préparées à l'avance. Il serait opportun de mettre dès aujourd'hui à l'étude quelques questions vitales destinées à être élucidées en commun. Il en est qui s'imposent : celle, par exemple, de l'éducation morale dans l'enseignement public. Il importe que l'agitation, salutaire en elle-même mais insuffisante, qui s'est produite autour de l'école primaire, se traduise par un courant d'opinion sérieux, continu, permanent. Il faut que cette enquête ne soit pas œuvre vaine et qu'elle aboutisse enfin à une rénovation morale du Corps enseignant par les efforts personnels et le travail intérieur de ses membres eux-mêmes. Pour nous qui voulons des résultats, des actes, l'enquête demeure ouverte et la discussion n'est pas close.

Il est d'autres questions encore, qui tiennent à celle-là. Mais, sans aller plus loin à présent dans la détermination de ce qu'une telle retraite aurait pour objet d'étudier, on aperçoit déjà qu'elle ne peut porter les fruits attendus qu'à la condition d'avoir le caractère le plus spirituel et le plus intérieur possible. Quelles que soient les conférences dont on devra fixer le sujet, quel que soit le livre qui devra fournir texte aux méditations en commun, ces divers exercices auront surtout pour but de nous rendre à nous-mêmes.

Il s'agit de nous rejoindre, de nous mieux unir, et, en même temps, de faire le silence en nous, de nous affranchir pour un temps de ce qui trouble et sépare.



Idées sur l'éducation dans l'Enseignement primaire

L'enquête ouverte par la *Correspondance générale* au sujet de l'âme de l'école, dans ses rapports avec le sentiment religieux, a donné lieu à deux courants d'opinions distincts et parallèles, sinon opposés.

D'un côté sont les optimistes, trop facilement résignés à l'exclusion des croyances religieuses du domaine de l'éducation publique pour qu'on ne les soupçonne pas d'en être secrètement satisfaits. Selon eux, il n'y aurait qu'à améliorer tant soit peu la situation présente, à supposer que la chose fût possible, pour que nous n'ayons plus rien à désirer concernant les résultats moraux de l'œuvre scolaire. En tout cas, ils jugent prudent d'attendre que l'administration prenne elle-même l'initiative des réformes à tenter. Ils imposent même une sévère limite à son action : elle ne devra rien entreprendre qui puisse modifier fondamentalement les dispositions intimes des personnes vouées à l'enseignement ; rien qui puisse être interprété comme une atteinte directe ou indirecte à leur liberté de conscience, alors même qu'il serait démontré que tel état de conscience ne produit que de médiocres éducateurs.

En face de ce groupe, qui a derrière lui la masse des timorés ou des indolents, se dresse une minorité plus nombreuse qu'on ne le suppose. Nous disons bien *des indolents*, car, si optimiste que l'on soit, il faut reconnaître que tous les maîtres ne sont pas dévorés du feu sacré, et qu'il y en a quelques-uns qui pensent sérieusement à se ménager une longue vie et

modèrent en conséquence leurs efforts. Nous disons que la minorité est plus imposante qu'il ne paraît, par la raison que le scepticisme et l'incrédulité à la mode ont induit bon nombre d'instituteurs à renfermer en eux-mêmes leurs convictions intimes. Cette minorité, mécontente d'elle-même et de ses œuvres, lutte péniblement contre des difficultés d'éducation qu'elle attribue à l'abandon inconsidéré du principe religieux. Ce principe, plus large, mieux entendu et surtout mieux appliqué que dans le passé, leur apparaît comme devant reconstituer l'âme indispensable de l'école ; lui seul, semble-t-il, est capable de fonder, d'assurer et de sanctionner efficacement l'éducation morale à l'école primaire, non moins que dans la famille. Tous ne sont pas partis, comme on pourrait le croire, de la foi religieuse, même la plus large : beaucoup y ont abouti ou y sont revenus par suite de leur expérience propre des conditions générales de la moralité, expérience confirmée d'ailleurs par des mécomptes professionnels en ce qui touche l'essentiel de leur œuvre : l'éducation des consciences.

La *Correspondance générale* se trouve dans toutes les mains ; il paraît donc superflu de résumer ici les nombreuses et intéressantes communications qui lui sont faites. Il n'en est pas de même des revues spéciales d'éducation dont plusieurs études remarquables sur le sujet qui nous occupe risqueraient de demeurer ignorées des lecteurs de ce Bulletin.

Parmi ces études il convient de citer en première ligne celles de la *Revue de l'Enseignement primaire et primaire supérieur* (Éd. Lecène et Oudin). Signalons surtout les articles de MM. Devinat, J. Gauran et Félix Thomas dans lesquels nous ferons de larges coupures lorsque nous ne les reproduirons pas en entier. Si pour le fond des idées émises nous ne pouvons accorder à chacun une égale sympathie, au moins nous plaisons-nous à reconnaître chez tous une absolue sincérité.

M. Devinat, directeur d'école normale primaire et membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, pense qu'il ne faut plus compter sur l'école primaire publique pour la culture du sentiment religieux sous quelque forme que ce soit. Etant connues les idées et les mœurs actuellement régnantes dans notre pays, il fallait s'attendre, dit-il, à ce que la *neutralité confessionnelle* fût bientôt suivie de la *neutralité religieuse* elle-même. Les raisons qu'il en donne sont renfermées dans les extraits qui suivent :

« On déplore que l'enseignement religieux, qui tient si peu de place dans nos programmes, n'en tienne plus du tout dans nos classes, et que les enfants dont nous avons la garde deviennent fatalement incroyants, sans guide et surtout sans frein quand ils entrent dans le monde. L'incrédulité de la jeunesse n'est pas le fruit de l'école, comme on le prétend : elle est le résultat d'un scepticisme général qui s'est infiltré partout, dans les livres, dans les revues, dans les journaux et surtout dans la famille. Si la famille était fermement croyante, si, comme autrefois, la prière du matin et du soir se faisait en commun, au foyer, les enfants et les jeunes gens croiraient et s'agenouilleraient aussi. »

Les tenants du sentiment religieux nous disent :

.....« Un grand courant d'incrédulité dessèche les âmes ? Raison de plus pour que l'enfant trouve à l'école une force morale qui agisse en sens contraire. Non seulement l'instituteur ne doit pas combattre la notion de Dieu, mais il doit la répandre et l'affermir par ses leçons et par son exemple. Aucune loi ne le lui défend, le programme le lui permet, et le ministre devrait le lui prescrire d'une façon rigoureuse. »

Et nous répondons :

« Le ministre ne le lui prescrira pas. On ne prescrit pas des choses impossibles. Pour enseigner Dieu, il faut croire en Dieu. Et non seulement il faut y croire, mais cette

croyance doit être ferme et profonde. Les convictions molles et hésitantes ne se communiquent point. Seule, la foi ardente fait de l'homme un apôtre, et seul un apôtre peut répandre sa foi. Or, combien trouvera-t-on d'instituteurs aujourd'hui dont l'âme soit sincèrement et profondément religieuse? Combien en est-il qui se sentent prêts chaque jour à parler des choses divines, comme il convient pour en inspirer le respect et l'amour? Je n'hésite point à dire que la majorité de nos maîtres sont incroyants, ou du moins indifférents en matière religieuse, comme au reste, le plus grand nombre des Français. Qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est un fait dont il faut bien tenir compte. Pour se conformer à la lettre des programmes et aux ordres des inspecteurs, certains de ces maîtres prononcent du bout des lèvres le nom de Dieu, et leur parole reste absolument sans effet. Les autres s'abstiennent, par dignité, pour ne pas mentir aux élèves et se mentir à eux-mêmes. Faut-il les en blâmer?

Faut-il les contraindre de faire, sans foi, une profession de foi? Et quelle profession de foi! La plus solennelle de toutes, celle pour ou contre laquelle des hommes luttent toute leur existence, et font, au besoin, le sacrifice de leur vie!

Faut-il les condamner à l'hypocrisie? Faut-il déconsidérer ainsi la plus auguste des tâches? Personne n'en aurait le courage ni peut-être le pouvoir. »

Il est fort probable qu'on s'occupera bientôt de la revision des programmes de l'école primaire. Je ne serais point étonné qu'on profitât de cette occasion pour demander la suppression du paragraphe relatif aux devoirs envers Dieu. Il se trouvera, sans doute, quelqu'un pour dire au Conseil supérieur : « Laissez aux instituteurs le droit de parler ou de se taire sur une aussi grave question. Ceux qui trouveront dans leur cœur le sentiment profond des choses divines laisseront tomber de leurs lèvres des paroles sincères et graves qui

auront de la portée. Ceux qui ne sentiront en eux-mêmes que le doute et l'indifférence ne diront rien, et leur silence vaudra mieux qu'un langage banal, vide et sans accent. »

M. Devinat constate le fait que, malgré les programmes, le nom et plus encore le sentiment de Dieu a disparu de l'école :

« On peut, dit-il, affirmer, sans exagération, que, depuis 1882, l'école laïque publique est, à peu de chose près, l'école sans Dieu. Elle l'est, qu'on le veuille ou non, et il était impossible, à mon avis, qu'elle ne le fût pas, du jour où le prêtre n'a pu en franchir le seuil.

Voilà la vérité. Il serait puéril et dangereux de la nier, mieux vaut la regarder en face, et la montrer telle qu'elle est. A moins d'abroger la loi sur la laïcité de l'instruction primaire — ce qu'à Dieu ne plaise ! — je crois qu'il faut s'habituer à ne plus compter sur l'école pour la culture du sentiment religieux. Ceux qui pensent que la conscience populaire ne peut se passer de la notion de Dieu doivent faire appel désormais à d'autres autorités morales que celle de l'enseignement public. Il n'en manque point, dans la société, dont le pouvoir s'exercerait plus efficacement qu'aujourd'hui, si le besoin s'en faisait impérieusement sentir.

Que si l'Etat ne pouvait prendre son parti de la situation actuelle, et voulait, malgré tout, que la neutralité scolaire redevînt simplement confessionnelle, il lui faudrait modifier considérablement les dispositions morales des instituteurs en exercice (je parle, bien entendu, de la majorité). Il lui faudrait aussi apporter une réforme profonde dans le régime des écoles normales. A vrai dire, la réforme nécessaire devrait être si radicale qu'elle équivaudrait presque à la suppression de ces établissements. Ma correspondante s'étonne et s'afflige qu'il en soit ainsi. Ne sait-elle donc pas qu'aujourd'hui la plupart des élèves-maîtres sortent de familles à peu près

incroyantes, et qu'ils entrent à l'école normale à seize ans, déjà sceptiques, railleurs, ou même hostiles à toute influence religieuse ? Ignore-t-elle que les professeurs ne se sentent pas en état d'enseigner Dieu, et que s'ils en avaient la volonté, ils n'en auraient guère l'occasion ? Croit-elle que le directeur soit toujours dans de meilleures dispositions, et qu'il trouve en lui, toutes les fois qu'il convient, cette émotion religieuse profonde et communicative qui lui serait nécessaire ? Qu'elle veuille bien réfléchir : elle conviendra qu'il n'appartient vraiment de parler des choses divines, avec efficacité, qu'aux hommes qui, par vocation et par fonction, vivent ou ont vécu dans l'intimité de Dieu, et dont la pensée en est pleine, à chaque heure du jour. Et ces hommes-là, ce sont, en France, une partie des prêtres de toute religion, et avec eux, un petit nombre d'esprits, naturellement portés vers les régions de l'idéal, esprits d'élite rares dans toute société. Je dis, à dessein, en France. Je ne crois pas, en effet, pour diverses raisons que je ne puis exposer ici, que ces considérations s'appliquent également aux pays protestants, à l'Angleterre, par exemple.

Je conclus en disant qu'on peut bien demander à l'école laïque de prêcher la tolérance, le respect mutuel des croyances, le rapprochement des esprits dans un commun domaine de vérités morales éternelles, mais qu'il serait imprudent de compter sur elle pour inspirer ou fortifier une croyance religieuse. »

Deux autres articles sont consacrés à développer quelques idées générales inspirées par la lecture du rapport de M. Pécaut. M. Devinat conclut presque dans les mêmes termes que celui-ci :

« C'est aujourd'hui, pour tous ceux qui président aux destinées morales du pays, philosophes, savants, penseurs, un devoir impérieux de formuler le principe de vie qui pourra devenir demain notre règle suprême. C'est une obligation

non moins rigoureuse pour les fonctionnaires éminents qui dirigent l'éducation nationale de répandre ce principe dans le personnel de l'instruction primaire. Nous qui sommes en bas, nous attendons avec impatience la bonne parole. La terre est toute prête; vienne la semence de vérité : elle donnera de riches moissons. Nous comptons qu'après avoir si longtemps et si péniblement lutté, tout en haut et loin de nous, pour la création, l'organisation et la défense de l'école laïque, les hommes de cœur qui sont à notre tête pourront enfin nous tendre la main et nous apporter le secours nécessaire de leur foi morale.

Qu'ils se hâtent, qu'ils multiplient leurs démarches, qu'ils agissent par la plume et plus encore par la parole. Qu'ils organisent des conférences et même des congrès. Qu'ils publient des brochures, des revues et des journaux. L'œuvre est grande et belle : pour les aider, les ouvriers ne manqueront pas. »

M. Pécaut compte bien un peu sur les philosophes et les apôtres de l'idée moderne, mais il attend presque tout d'une réforme morale et personnelle des maîtres accomplie par les maîtres eux-mêmes. M. Devinat compte beaucoup plus sur une initiative d'en haut : philosophes, savants, penseurs, inspecteurs généraux aussi, sans aucun doute. Le public, lui, peut se demander curieusement lesquels commenceront les premiers : il est capable de conclure qu'ils ne feront pas mal de commencer ensemble et tout de suite. Il ne suffit pas, en effet, ce serait un rôle trop facile, d'attendre ainsi du dehors, même *avec impatience*, la bonne parole de délivrance et de salut.

Comme on peut le voir, toutes les raisons invoquées par M. Devinat sont des raisons de fait. Il subit trop servilement, selon nous, l'influence des faits : il ne voit qu'eux seuls; il en est hypnotisé. Il oublie, on le lui rappellera, que le rôle

essentiel de l'éducation est de transformer le fait par l'idée. En réalité, « l'esprit mène le monde, mais le monde n'en sait rien. Le tumulte des intérêts et des passions étouffe le bruit imperceptible des idées. Ces actives et silencieuses ouvrières n'en sont pas moins toujours occupées à leur tâche ; elles font et défont, dans leur travail infatigable, la trame vivante des consciences. » (E. Caro, *Problèmes de morale sociale*, préface)

M. Devinat se demande s'il se trouverait aujourd'hui beaucoup de directrices et de directeurs d'écoles normales disposés à combattre ce bon combat des idées réparatrices contre des courants d'opinion morbides et destructeurs. — Pourquoi non, s'ils y étaient sérieusement encouragés ? Nous avons là sous les yeux un exemple de ce qu'ils pourraient faire avec un peu de bonne volonté : c'est dans un livre écrit très simplement, comme on écrit quand on est sincère avec soi-même et avec les autres. L'auteur, un directeur d'école normale, y a mis le fruit de son expérience et le résumé de son enseignement propre. Son manuel tient la promesse du titre qu'il porte [1]. C'est un recueil de réflexions judicieuses, de conseils, de directions pour la conduite de la vie d'un instituteur, depuis le moment où il entre à l'école normale jusqu'à l'époque où la vieillesse sonne pour lui l'heure de la retraite. Que renferme-t-il qui ne puisse être applicable à l'état d'esprit de ce normalien de seize ans, déjà sceptique, incrédule et railleur, dont nous parle M. Devinat ?... « Les destinées de la vie sont mystérieuses. Elles font l'objet des recherches et des réflexions de tous les gens sérieux, qu'ils appartiennent au monde des savants ou qu'ils en soient réduits aux données les plus élémentaires de la conscience. Toute une vie est peu de chose quand il s'agit de résoudre les problèmes de l'exis-

1. *L'Éducation de l'Instituteur*, par Léon Chauvin, chez Picard et Kaan.

tence. Or, il ne sied guère à un jeune homme, qui a si peu vécu, encore moins réfléchi, de se croire déjà en possession de toute la vérité, de croire par conséquent avoir trouvé les règles définitives de sa conduite, et surtout de porter des jugements sans appel sur les sentiments et les convictions d'autrui. »

Voici maintenant ce qu'on nous dit, dans le même ouvrage, concernant la culture du sentiment religieux à l'école normale :

« La première éducation morale de la jeunesse actuelle s'est faite à une époque de transition. L'enseignement religieux n'a peut-être pas, pour les raisons que nous avons données, laissé des traces profondes, et, d'autre part, l'enseignement moral de l'école primaire, à peine organisé, n'a pas eu le temps de porter ses fruits. Si donc l'élève-maître était abandonné à lui-même, il serait exposé à passer indifférent à côté des questions les plus graves ; un stimulant énergique lui manquerait pour son perfectionnement et pour le perfectionnement des enfants qui lui seront confiés plus tard. Nous lui devons donc encore quelques conseils.

« En ce qui concerne *les pratiques religieuses*, nous n'avons plus qu'une considération à lui soumettre : les moralistes disent que la loi du devoir et la conscience des enfants se confondent avec la conscience et la volonté des parents, jusqu'au moment où elles peuvent se détacher et agir seules. Or, comme l'élève-maître n'est pas encore complètement sorti de l'âge où l'on a besoin d'un tuteur, il aura grande chance d'être dans la bonne voie, en suivant respectueusement les recommandations de ses parents pour ce qui concerne ses croyances et ses actions personnelles. D'ailleurs, à tous les âges, un fils ne se trompe guère quand il est docile aux conseils d'un père et d'une mère *dont la sollicitude s'étend au delà des intérêts présents et matériels.*

« Il s'efforcera aussi de tirer de ses études de psychologie et de morale toute leur vertu éducative. Il cherchera à développer en lui ce sentiment de l'idéal qui est « le plus noble apanage de la nature humaine », sentiment qui est commun à toutes les religions, ou plutôt qui plane au dessus des religions et les inspire. — « Nous avons une faculté, dit Channing, qui ne peut pas s'arrêter à ce que nous voyons, à ce « que nous touchons, à ce qui existe dans les limites de l'espace « et du temps, une faculté qui cherche l'infini, la cause « increée, et ne peut se reposer que lorsqu'elle est montée « jusqu'à l'Esprit éternel, qui embrasse tout. C'est ce que « nous appelons le principe religieux... *Développer cette puissance, c'est éminemment faire notre éducation !* »

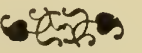
— « Voilà des paroles belles et vraies, dont l'élève-maître s'inspirera. Elles le préserveront de cette maladie débilitante, de l'indifférence, qui fait que l'on vit au jour le jour, sans idéal, sous un ciel terne aux horizons bornés. Entre tous les êtres, l'homme a été doué de la pensée et de la raison. Il faut se servir de ces sublimes facultés pour accroître autant qu'il dépend de nous la dignité de notre nature. Le directeur d'école normale éprouverait une déception douloureuse si, semblables au troupeau qui s'échappe insouciant de la bergerie à l'aurore, et y rentre de même au crépuscule, ses élèves commençaient et terminaient leurs journées, absorbés par leurs plaisirs et leurs travaux, sans retour sur eux-mêmes, sans conversation intime avec leur conscience, sans aspirations vers l'Infini ! Dans toute existence, si laborieuse soit-elle, il y a des trêves, des moments calmes qui invitent au recueillement, à la vie idéale. Qu'ils ne laissent point échapper ces heures bénies qui apportent à l'homme des consolations, de la force et de la lumière. »

Après cela dira-t-on encore que la culture du sentiment religieux est impossible à l'école normale ? L'exemple qu'on

nous donne ici n'est sans doute pas une exception. Bien d'autres qui n'écrivent pas et ne publient rien pratiquent discrètement, modestement, ce qui est indiqué dans ces nobles pages. Une action sur le moral des élèves-maîtres et par là sur celui des instituteurs n'est pas aussi chimérique qu'on le prétend. Il suffirait de le vouloir. Que l'incrédulité hautement avouée cesse de compter comme un motif d'avancement, comme un moyen de faire sa cour aux personnages politiques tout-puissants de qui dépendent les faveurs ; que des convictions religieuses loyalement affirmées ne constituent pas, sous l'étiquette menteuse de *cléricalisme*, une mauvaise note au dossier de celui qui les professe ; que le zèle dans l'accomplissement du devoir professionnel, que la valeur pédagogique, éducative des maîtres, que le mérite, en un mot, compte seul comme droit à l'avancement, — et l'on verra, sans aucun doute, un courant d'opinion différent de celui qui prévaut, depuis une vingtaine d'années, dans notre monde universitaire.

Il n'est même pas impossible que sur le terrain spécial de la pratique l'avantage ne demeure aux hommes de foi sincère. Une foi philosophique ou religieuse lorsqu'elle est réellement vivante porte à la générosité ; elle inspire et soutient les dévouements, tandis que le scepticisme tend naturellement à ramener l'homme sur soi ; il le rapetisse et l'emprisonne presque toujours dans un égoïsme stérile ou malfaisant. Il importe donc que tous les hommes de foi, tous les *positifs*, comme on les a dénommés, emploient leur énergie à faire revivre dans notre triste monde un nouvel esprit de liberté, de philosophie et de religion.

(*A suivre.*)



DE NOS AMIS D'ITALIE

Nous avons essaimé. Une *Union pour le Bien*, correspondante et amie de la nôtre, s'est formée à Rome. Nous avons reçu les deux premiers numéros de son bulletin mensuel : *L'Ora presente* (L'Heure présente), portant en épigraphe ces paroles de l'évêque Ireland : « Aimons notre siècle : c'est le temps que Dieu nous a assigné pour travailler. »

Une des satisfactions les plus vives qu'on puisse recevoir est de se retrouver ainsi soi-même en autrui. (J'entends d'y retrouver *son vrai soi-même* : son idéal.) Nos amis d'Italie nous représentent notre propre tentative, corrigée par une expérience double, mais toujours fidèle à ce que nous avions d'abord rêvé et voulu. Leur Bulletin est un peu plus grand que le nôtre, mais il ne paraît qu'une fois le mois. C'est une brochure élégante, comme il convient (car tout doit témoigner du soin, même matériel, apporté au service de l'idée, et la négligence est réellement immorale) ; du reste, nulle prétention, nulle recherche dans la forme. On parle sur le ton familier de la conversation à mi-voix, qui est d'ordinaire le plus pénétrant. Les articles ne sont pas signés, et aucun nom propre n'est prononcé, même sur la couverture. « Ce n'est pas, disent nos amis, que ceux qui écrivent ici cèdent à un timide respect humain, puisque chacun

d'eux, ailleurs, affirme nettement, clairement et bravement ses convictions ; mais l'*Union* ne doit avoir aucun caractère personnel, elle ne doit fournir aucun prétexte à la vanité, soit littéraire, soit philanthropique. L'esprit même de l'*Union* impose d'éviter tout ce qui excite les passions, de quelque nature qu'elles soient, de quelque égoïsme qu'elles procèdent. »

Voici en quels termes l'*Unione per il bene* de Rome, amicalement stimulée par la nôtre, a d'abord formulé ses intentions :

« Le motif de cette Union a été le désir d'un renouvellement moral. A cette Union chacun est invité à prendre part, pourvu qu'il éprouve sincèrement ce désir, quelles que soient d'ailleurs sa condition et son éducation politique et religieuse.

« L'Union n'a pour fin que ce renouvellement même : c'est-à-dire le gouvernement de la vie, dans toutes les classes, par une loi de justice et de charité, regardée comme suprême et acceptée avec joie.

« Pour atteindre cette fin, les adhérents de l'Union entendent travailler par leur effort direct à améliorer l'état économique et moral du peuple, et à vivifier l'éducation dans nos écoles.

« Ils désirent par là réaliser seulement une *mise en chemin* (« *un avviamento* », mot italien excellent et intraduisible), et non se fixer des limites. Ils seront prompts à accepter et à suivre la lumière qu'ils espèrent que l'effort humble et sincère allumera en eux. »

On reconnaît là les intentions où nous avons tant de fois tâché de nous fortifier ensemble. Il s'y ajoute seulement ici cette sorte de grâce allègre de l'expression qui est un don de l'imagination italienne. Et il est bon pour nous de voir ainsi transposées, comme en des rythmes variés, les idées qui nous sont familières, pour que, sans y faire adhérer une forme ou une autre, nous les reconnaissions toujours. N'imitons pas les pharisiens : détachons-nous de la lettre.

Plus avisés que nous dans l'art de se faire entendre, nos amis Romains ont adressé de multiples appels, pacifiques et stimulants : *aux femmes de notre pays*; — *aux prêtres catholiques italiens*; — *aux soldats italiens*; — *aux* « *Enseignants* »; — bref à tous les hommes de bonne volonté; chacun, dans sa condition, étant initié à l'esprit de l'Union par un membre de l'Union qui appartient à cette condition même. C'est une idée excellente. Les deux bulletins que nous avons sous les yeux empruntent de là un mouvement, une vie extraordinaires : tout y sent l'action.

Et ces appels ont porté. — Comment! dira-t-on; dans un temps de crise où il semble que la vie nationale de l'Italie soit suspendue, avec un Parlement dissous, un gouvernement qui défie l'opinion, interrompt ou falsifie la liberté, avec une série de scandales financiers et politiques qui découragent la confiance du peuple et corrompent sa conscience; se peut-il que les éléments d'une renaissance morale subsistent encore et s'associent? — Oui, et parce que du mal même sort

l'horreur du mal, premier réveil au bien. Pour la même raison, notre Union de Paris exerce une attraction de plus en plus forte, à mesure que l'ordre politique se décompose chez nous aussi : depuis les dernières déceptions que notre inquiète soif de justice et de paix a subies en France, il n'y a pas de courrier postal qui n'ait apporté à la rue de Vaugirard deux ou trois demandes d'abonnement nouvelles; le mouvement est lent mais continu. En Italie de même. A des maux semblables on cherche de semblables remèdes. « Le sentiment qui nous porte vers vous, nous écrivait naguère un ami italien, est un sentiment d'hommage à l'honnêteté, qui, nulle part, je vous assure, ne peut être plus vif que chez nous à présent, puisque nulle part mieux que *chez nous à présent*, on ne pourrait se rendre compte de l'insuffisance de tous les moyens de gouvernement, en dehors de celui-là. »

Aussi les « échos de l'appel » de nos amis romains ont-ils été nombreux et prolongés. On entend dans leur bulletin des centaines de voix à l'unisson : un évêque, un général, des prêtres, des officiers, des négociants, un commis voyageur, des professeurs, des étudiants, des maîtres et maîtresses primaires, beaucoup de femmes, de jeunes hommes et de jeunes filles... Une institutrice de collège écrit : « Votre lettre m'est arrivée à l'heure du travail; j'ai couru la lire à la maîtresse et aux petites filles. Je ne sais pourquoi, il y avait aujourd'hui au collège comme une contagion de nervo-

sité et de mauvaise humeur... Eh bien, nos âmes se sont rassérénées. L'idée de s'unir à tous les bons qui veulent le bien les a électrisées... » Un professeur écrit : « De beaucoup de côtés nous sommes d'accord sur ceci : que la société présente est un organisme vieilli qui se défait, et que la société nouvelle ne peut être cimentée que par l'amour, par le sacrifice. En ce sens, il y a aujourd'hui peu d'hommes clairvoyants qui ne soient pas chrétiens; mais très peu ont et se sentent le courage de l'être de fait, de se libérer du vieil Adam et de naître à nouveau. La question sociale passe en seconde ligne et dépend de ce que je viens de dire, ou de la morale. Dans un tel état de choses, votre *Union* est une très belle tentative, une entreprise vraiment grande, vraiment humaine. Mais, pour l'amour de Dieu! que les éléments vivants ne se croupissent pas dans un courant mort! Vos cœurs sont neufs; c'est pourquoi votre apparition sera accueillie avec joie par toutes les âmes, par toutes celles qui sont saines et vivantes dans le monde, auxquelles vous rapporterez le sourire... » Etc. Il faudrait lire ces témoignages, afin de se bien pénétrer que de l'autre côté des Alpes nous ne sommes pas en pays étranger, mais que ce qui manque aux âmes et ce qui les fait vivre est identique partout.

Il est bien clair, après cela, que les réalisations demeurent toujours au dessous de ce à quoi l'on aspire. Dès le second bulletin, les *desiderata*, les demandes, conseils ou objections n'ont pas manqué à nos amis de Rome, non plus qu'à nous-mêmes. Ils

relèvent avec un bon sourire quelques-unes des observations qui leur sont faites. « Les impressions que notre appel a produites représentent toute la gamme des sentiments humains, de la plus froide indifférence à l'enthousiasme le plus tumultueux. Et ce n'est pas différence d'intensité seulement, mais aussi de nature. Les uns disent que nous devrions renoncer au ton oratoire, prophétique; les autres louent notre grande simplicité. L'un dit que nous avons l'accent mélancolique; les autres que cette lecture les a remplis de réconfort, d'espérances et d'allégresse. Celui-ci nous reproche un idéalisme vain, le mysticisme, le vague de notre programme; celui-là nous loue de la base solide sur laquelle nous nous plaçons en invitant tout le monde à une coopération pratique. Celui-ci désapprouve notre orientation visiblement chrétienne et nous conseille de parler du bien sans allusion religieuse; celui-là s'effarouche à l'idée que notre trop grande largeur pourrait conduire à l'indifférentisme religieux. L'un dit qu'on sent en nous l'esprit catholique; l'autre, que nous semblons protestants. On nous trouve arides et raisonneurs, et, ailleurs, on se déclare ému comme si nous ne touchions que la corde du cœur. Les uns déplorent notre anonymat; les autres trouvent que c'est une de nos meilleures idées. Ceux-ci nous recommandent de maintenir le ton élevé du premier numéro; ceux-là nous engagent à nous mettre plutôt à la portée du grand public. On nous accuse d'un moralisme étroit, scolastique et monotone; et on nous dit encore que ce

ne sont que des cris d'alarme, des tocsins ou des fanfares. Il y en a qui nous font de longs sermons pour nous recommander de ne pas prêcher... Un peu de patience! *L'Heure présente* ira se développant, et si chacun y met du sien, elle se développera dans le sens de son principe. » Nous pouvons le dire par expérience à nos amis italiens; toutes ces critiques sont un bien réel. Celui qui nous blâme et nous redresse coopère avec nous. La contradiction sert au vrai de la même façon que la tentation du mal sert à l'amour du bien; elle empêche la conscience que nous en avons de dépérir, elle le ravive en nous.

Italiens, Français, citoyens d'autres patries encore, entrelaçons nos efforts. Une correspondance active, une mutualité de confiance et d'offices pratiques s'établit désormais entre l'*Union* de Paris et celle de Rome. Ceux de nos amis qui voyageront là-bas, comme les Romains qui viendront ici, sauront à quelle porte frapper. Nous offrons à l'*Unione per il bene* le droit de reproduire nos articles. Nous prenons pour notre Bibliothèque dix abonnements à l'*Ora presente*. Nous servirons les deux recueils, français et italien (qui s'annoncent comme très divers), pour un unique abonnement de *douze francs* à qui le demandera[1].

Est-il utile d'observer que c'est là faire œuvre paci-

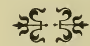
1. L'abonnement à l'*Ora presente* est de 3 francs par an pour l'Italie, et 4 francs pour l'étranger. Adresser le mandat postal : *Redazione dell'* ORA PRESENTE. — *Tipografia Forzani e C.* (*Senato*) — *Roma.*

fique ? Il est nouveau, en Italie, de voir coopérer les deux moitiés du peuple, naguère hostiles, l'Italie papale et l'Italie séculière, sans nulle arrière-pensée de jalousie ou d'absorption, pour le bien seul. Il ne le serait pas moins de voir, à travers les frontières politiques, un unique idéal de vie communément reconnu, rapprocher les bonnes volontés. Il ne nous appartient pas de prévoir si c'est là l'origine petite et obscure de quelque chose de grand. Mais dès à présent, le cœur de chacun de nos amis doit se rasséréner et s'élargir, à ces nouvelles espérances d'unanimité. Lorsque d'autres foyers, en France ou à l'étranger, s'allumeront à leur tour, il semble que notre zèle à chacun en sera réchauffé.

Beaucoup d'effort, un résultat médiocre, c'est la vie. La femme de goût voudrait que sa maison fût bien tenue ; elle ne le sera pas. La mère voudrait que ses fils fussent charmants et parfaits ; ils ne le seront pas. L'artiste s'épuise afin que son œuvre soit sans défaut ; elle ne le sera pas. L'homme d'État met dans sa combinaison toute son intelligence pour qu'elle n'ait que de grands et utiles effets ; elle ne réussira qu'à demi. Ainsi de tout effort ; et la paresse ne sauve pas de ce désespoir de l'à peu près en toutes choses. L'effort est imposé. Je voudrais lever la rame et me laisser aller au courant. Non, tu reculerais ; tu es condamné à remonter l'eau ; par conséquent, bon gré, mal gré, à ramer, à ramer toujours. Une énorme dépense d'activité pour un

résultat médiocre, c'est l'histoire de chacun des jours qui se lèvent sur les hommes. Et la merveille, c'est qu'ils en ont le sentiment. Le cheval ou l'agneau n'aspirent pas à quelque chose qui dépasse leur instinct; ils sont ce qu'ils sont; ils atteignent leur fin. L'homme la voit sans l'atteindre, et il a le sentiment qu'il tend au delà de ce qu'il touche; sa vue dépasse son vol.

Augustin Cochin.
Les Espérances chrétiennes, page 230. Plon, édit.



AVIS

Il nous est parvenu plusieurs reponses à la première des questions inscrites dans le Bulletin n° 1, p. 37. La seconde question, posée à propos d'une opinion de Georges Eliot sur la fécondité de la vertu ignorée, paraissait de nature à provoquer des réponses plus nombreuses, et plus intéressantes peut-être, que la première. Il ne nous en est venu aucune. Nous prions nos correspondants de combler cette lacune. Il nous semble impossible qu'une question ainsi tirée de l'expérience de la vie même n'ait pas suscité les réflexions de beaucoup de nos lecteurs. Les réponses, entières ou résumées seront publiées en une fois.

Le Gérant : Lucien Fontaine.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union
pour l'Action morale

15 Mars 1895.

SUR LA FORME DES VASES

I

Un matin du mois dernier, le même courrier m'apporta trois lettres.

La première venait d'un gros industriel d'une ville de l'est, tout à fait honnête homme, et même quelque chose de plus : homme modeste. Je le savais fidèle catholique : il le montre d'ailleurs à tout venant; au mur blanc de ses ateliers sont suspendues des statuettes de la Sainte Vierge, bienveillantes, naïves, roses et bleues. Il a établi parmi ses ouvriers une *Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Jésus ouvrier*, avec une bannière. Et nul hérétique ou incrédule n'aurait droit de sourire de tout ceci,

car le bon catholique dont je parle fait de la douceur et de la justice ses premiers devoirs religieux. Il y a en lui une humanité profonde.

Voici donc ce que contenait sa lettre : des applaudissements d'abord à l'effort d'hommes qui sans avoir rien à gagner pour eux-mêmes tentent de redoubler en chacun les motifs de dévouement ; puis des vœux pour que cette action réussisse, «... du moins chez les matérialistes pratiques et sans foi, si nombreux aujourd'hui. Je dis : chez ceux-là, en particulier ou même exclusivement ; car vous ne pouvez vous flatter de rien apporter d'utile aux personnes qui ont déjà une religion. Nous autres, nous trouvons tout ce qu'il nous faut dans notre Eglise bien-aimée. Et même (je vous l'avoue franchement) je mettrai, selon mes forces, obstacle à votre propagande auprès des catholiques qui dépendent de moi, de mes ouvriers, par exemple. Elle ne saurait que les troubler, en leur laissant croire qu'on peut faire quelque chose pour le bien de son âme sans adhérer fermement à la seule religion vraie ; autrement dit, qu'on peut se sauver en dehors de la sainte Eglise catholique, ce qui est dangereux et faux (vous le reconnaîtrez

vous-même un jour, si vous êtes de bonne foi jusqu'au bout). C'est donc seulement comme préparation, comme vestibule conduisant à notre sanctuaire les gens du dehors, que je puis admettre votre *Union des bonnes volontés*. Pour nous autres qui, vivant au pied de la Croix, sommes réellement arrivés, nous ne pouvons voir qu'avec un sourire plein de compassion des tentatives encore errantes comme la vôtre... Mais peut-être votre idée de derrière la tête est-elle justement celle-là, de ramener, par un détour, tant d'égarés au catholicisme ? Ne serait-il pas plus franc, dès lors, de le dire sans peur? Déclarez la guerre aux Juifs qui pillent la France, comme le fait notre brave Drumont (pour qui vous n'avez jamais eu un mot approbateur); rompez aussi avec les Protestants qui ont falsifié la religion de Notre-Seigneur — et qui sont si ennuyeux du reste. Enfin osez être tout haut du parti de la vérité. Je marcherai avec vous alors ; mais pas avant... »

La seconde lettre que m'apporta le même courrier était d'un pasteur de la religion réformée, que je connais depuis qu'on me suppose spécialiste en

choses de l'âme, et que je respecte de tout mon cœur, quoique non protestant moi-même. Il visite les prisons avec une charité apostolique. Il a fondé des œuvres d'*Assistance par le travail*, tout à fait généreuses et pourtant pratiques. Plus d'une fois je l'avais admiré interrogeant doucement, avec patience, quelque enfant déguenillé, dans un cabinet sévère, seulement orné d'un petit buste en biscuit, où l'on reconnaît Jean Calvin à son bonnet à oreillettes et à sa longue barbe de chèvre... Voici donc ce qu'écrivait ce pasteur :

« Allez de l'avant, chers amis, déclarez hautement que vous n'aurez jamais nulle compromission avec le papisme, avec le servage catholique, avec le *Syllabus*. Beaucoup des nôtres ont besoin d'être fixés sur ce point, et hier j'ai dû vous défendre contre des accusations de ce genre. J'ai répondu de vous. J'ai soutenu que vous étiez trop intelligents pour ne pas voir que la vérité est uniquement avec notre christianisme pur. Oui, avec nous seuls, qui nous tenons à la fois à Christ et à la Liberté, il vous est possible de marcher, puisque vous êtes des hommes de progrès. La soi-disant libre pensée vous répugne par ses négations toutes

superficielles, et l'idolâtrie romaine, qui a falsifié la religion de Jésus, ne pourrait que vous rejeter dans cette mortelle négation, en trompant votre soif de vie intérieure... Vous le croyez aussi, sans nul doute, comme d'ailleurs tous les esprits cultivés et tous les cœurs honnêtes d'aujourd'hui. Mais pourquoi ne pas le dire, et laisser encore un voile équivoque sur vos vraies intentions? Vous trouverez dans nos églises réformées de France beaucoup de souscripteurs, du jour où vous aurez repoussé nettement toute solidarité avec l'erreur... »

La troisième lettre me venait d'un médecin, professeur de Faculté, qui s'est acquis une grande autorité — outre sa science — par son dévouement à sa tâche et sa bonté, un peu bourrue, mais très délicate au fond, pour ses élèves, ses malades, bref pour tous ceux qu'il peut aider à vivre. Ses amis particuliers savent que, par surcroît, il a recueilli et entièrement élevé plusieurs enfants de son voisinage, restés orphelins. Nous fondant sur ce que nous savions de son caractère, nous l'avions compté pour ami.

« Cher Monsieur, m'écrivait-il, l'expérience s'ac-

corde avec la théorie pour démontrer que l'individu ne se développe en effet qu'en faisant coïncider ses fins propres avec les fins de l'espèce... Luttons donc ensemble pour déraciner dans la société présente l'égoïsme qui est une erreur encore plus qu'une forfaiture... Mais, pour être franc, je suis alarmé de vous voir accepter le concours des dévots des diverses églises. Catholiques enrégimentés dans une organisation formidable qui impose l'abdication de la raison en même temps que de la volonté, ou protestants d'un individualisme intraitable et borné, d'ailleurs contradictoire, s'équivalent à mes yeux. Vous estimez sans doute comme moi que nous serions impardonnables d'avoir travaillé à amener le règne des uns ou des autres. Si pareille catastrophe arrivait, on verrait de belles choses. Découragez donc nettement leurs tentatives d'accaparement, si vous voulez compter sur mon modeste appui. Ne vous laissez pas appeler « chrétien » sans protester : pour moi, quoique je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut aux étiquettes, je n'aimerais pas à porter celle-là. En ma conscience d'honnête homme je dois lutter contre le retour à l'idée judéo-chrétienne : celle-ci,

en subordonnant la raison aux élans de la sensibilité, a poussé ses sectateurs dans le mysticisme extatique et aussi dans le pieux fanatisme qui alluma les bûchers de Bruno ou de Servet ; en faisant dépendre l'obéissance à ses ordonnances morales de l'existence problématique d'un enfer et d'un paradis, elle a effectué un recul sur l'idéal purement désintéressé des stoïciens tels que Marc-Aurèle... Pourquoi marchander à le dire tout net, quand on sait bien ne pouvoir compter, pour une œuvre de progrès, que sur la Libre Pensée scientifique ?... »

Telles sont les trois lettres que je reçus à la fois et de compagnie, un matin du mois dernier. Les enveloppes se touchaient dans la boîte vitrée, comme les trois hommes qui les avaient écrites se côtoyaient peut-être dans la rue, contemporains, citoyens d'un même pays, voisins, amis. Et voilà l'accord qui éclatait entre eux !

II

Je me mis à songer, appuyé à ma fenêtre.

Ces trois hommes qui s'excluent, me dis-je, et qui s'entre-blesseraient cruellement si, pour réponse,

je renvoyais à chacun les lettres des autres, ont cependant en commun la bonté, sans qu'ils le sachent... Et non seulement tous trois mettent leur joie à se dévouer, ce qui me les rend aimables, mais tous trois sont obligés de se vaincre pour cela (car il n'est naturel à personne de ne pas penser à soi d'abord); et ainsi, la force de le faire, et de se ressembler entre eux par leur vie, ils la puisent tous trois dans ces religions ou dans ces philosophies justement qu'ils croient irréconciliables...

Ce qui les unit au fond, quoi qu'ils en aient, c'est qu'ils sont des *âmes vivantes*...

A ce moment, un grand coup de vent, une rafale souffla avec violence; elle arracha brusquement une planche que j'avais mal fixée à l'appui de la fenêtre, et la précipita dans le jardin, avec deux vases à fleurs, oubliés là depuis le dernier automne.

Ce n'était pas un grave dommage. Je descendis pourtant au jardin, pour ramasser les débris; tout l'appareil était tombé au pied de la maison, dans une plate-bande couverte de neige (vous vous rappelez les grands froids de février). Les deux vases, en faïence verte et en cristal, étaient cassés. Or l'eau

des pluies d'abord les avait remplis, puis s'était congelée au froid, de sorte que deux blocs transparents, modelés exactement sur les vases, gisaient sur la neige moelleuse. Le vase de faïence verte avait la forme d'un gros dé à jouer, et cela faisait un cube de glace à fines arètes; le vase de cristal, étant arrondi, avait moulé une belle boule limpide.

Je regardai ces deux figures géométriques, et une idée me vint, qui me fit sourire.

— En somme, tu es de l'eau, dis-je à l'une en la touchant, — et toi de même, ajoutai-je en parlant à l'autre. — Mais supposons un homme qui n'aurait jamais bu de sa vie que dans des vases carrés, comme celui-ci, et un autre homme qui, lui, n'aurait jamais approché sa lèvre que d'un vase rond, comme cet autre. Jamais ces deux hommes, mis en présence, ne conviendraient qu'ils étanchent leur soif avec un même breuvage.

— C'est l'eau carrée la seule qui vaille! crierait l'un : sitôt que ma lèvre en a reconnu la forme, j'y plonge ma figure, et j'en hume toute la bonne fraîcheur...

— Non, non : il n'y a de bon que l'eau ronde,

répliquerait l'autre avec emportement. Quelle aberration d'en douter ! Toutes les fois que j'en ai bu, moi qui vous parle, je m'en suis senti tout ragaillardi. Irez-vous me persuader le contraire ?...

Sans doute, amis, vous faites bien d'enclore l'eau dans des vases. Faute de vases elle fuirait toute entre vos doigts, insaisissable. Mais ce qu'il faut goûter, en somme, n'est-ce pas le divin contenu ? Et surtout il ne faudrait pas donner une attention si exclusive à la forme de votre vase familier, qu'il pût vous arriver de le porter à la bouche, avec nonchalance et satisfaction, en ayant oublié d'y mettre l'eau, l'eau qui désaltère...

Les hommes sont parfaitement illogiques, impulsifs, jouets de passions qu'ils ne savent pas voir, et dont ils ne s'aperçoivent qu'au moment de l'acte où elles les conduisent, et même un peu après. Ils disent : « Oui, j'ai fait cela. Sais-je pourquoi ? Oui, je le sais maintenant : c'était ceci, c'était cela ; mais au moment où je l'ai fait, non, je ne savais pas pourquoi je le faisais. »

EM. FAGUET.

Article sur le théâtre de M. Jules Lemaître, dans la Revue de Paris, *du 1er mars 1895.*

Lettres à un Français
Sur la Chose publique[1]

I

CONTRE L'INDIFFÉRENCE POLITIQUE

On pourrait aujourd'hui écrire un livre sur l'indifférence en matière de politique. Vous rencontrez à chaque instant des hommes raisonnables, instruits, très capables, s'ils le voulaient, d'exercer autour d'eux une action utile, qui haussent les épaules dès qu'on leur parle de la chose publique : « Moi, je n'ai pas de temps à perdre, je m'occupe de mes affaires. — Vous avez raison de vous en occuper; mais, à côté de votre intérêt, quelque respectable qu'il soit, il y a l'intérêt général. — Mes affaires, vous dis-je, l'établissement de mes enfants, l'avenir de ma famille, voilà ce qui me

1. Sous ce titre, le *Bulletin* étudiera tous les mois une des questions d'ordre politique sur lesquelles il paraîtra le plus utile d'arrêter l'attention. On s'occupera des idées et des tendances beaucoup plus que des partis et des hommes. Il va sans dire que les partis ou groupes politiques nous sont absolument indifférents en tant que tels. Dans l'ordre politique comme ailleurs, on peut dire que les plus éloignés de la vérité et les pires ennemis de celle-ci sont les hommes à mot d'ordre ou à solution toute faite, ce qui ne signifie nullement, comme certains semblent disposés à le croire,

touche; le reste m'est égal. » — Honnêtes gens, d'ailleurs, point égoïstes, faisant le bien à l'occasion, mais qui vous déclarent tout net qu'ils ne s'inquiètent pas des questions générales et laissent la politique aux politiciens.

On se plaignait qu'il y eût en France trop de partis. Un nouveau parti est né, qui menace d'étouffer tous les autres : c'est le parti des indifférents. Il ne se recrute pas seulement parmi les désabusés de la vie : il se recrute parmi les jeunes, parmi les maîtres de la vie. Ce parti grandit sous nos yeux, chaque jour plus nombreux, plus puissant. Rappelez-vous ce qu'on a vu, à Marseille, le mois dernier : sur 81.000 électeurs, 17.000 qui votent, 64.000 qui s'abstiennent. Voilà où l'on en est dans une des villes les plus éclairées, les plus vivantes de France. Les trois quarts des électeurs restent chez eux le jour du vote, refusent de donner dix minutes de leur temps aux affaires publiques. Autant dire tout de suite : « Que Pierre ou Paul soit nommé, que les intérêts de la cité soit gérés bien ou mal, je m'en moque. »

---

que l'indécision pratique soit là plus qu'ailleurs une marque de supériorité intellectuelle. Il suffit d'avoir réfléchi un tant soit peu pour savoir qu'il y a dans tout ordre d'action des principes absolument sûrs; on peut même s'apercevoir qu'une réflexion poussée assez loin enlèverait toutes leurs chances d'erreurs aux décisions les plus spéciales. L'objet propre du *Bulletin* est d'aider ses lecteurs à se connaître et à se mettre d'accord avec eux-mêmes, mais les rapports du devoir privé et du devoir social n'échappent à personne. C'est pourquoi il paraît juste d'accorder une place à l'étude de celui-ci.

Arrêtez un de ces indifférents au coin de la rue, causez avec lui, entrez au fond de sa pensée. Il croit qu'il n'y a que des intérêts dans le monde, et que l'intérêt général est une somme d'intérêts particuliers; il s'imagine que si chacun de nous fait son métier, rien que son métier, tout ira pour le mieux. Oui, sans doute, il faut que le commerçant soit dans son magasin, le professeur dans sa chaire, l'ouvrier dans son atelier, l'étudiant à ses livres, l'agriculteur à sa charrue. C'est le devoir de tous les jours, celui d'hier, celui de demain. C'est une partie de l'homme, ce n'est pas tout l'homme. A côté du devoir professionnel, qui varie de l'un à l'autre, il y a le devoir politique, qui est le même pour tous. *Politique* vient de πόλις, la Cité, la Patrie. Le devoir politique, ce n'est pas fréquenter dans les clubs, se passionner pour un parti : c'est s'intéresser à la République, à la « chose de tous »; c'est se souvenir de temps en temps qu'on est un citoyen; c'est choisir les plus dignes pour faire les affaires de la commune et du pays; c'est, en un mot, sentir, penser, agir, non seulement comme individu, mais comme membre de la Communauté.

Toi, rentier, tu es satisfait si tu touches ton revenu; toi, cultivateur, si tu vends ton blé. Quand je vous parle du devoir politique, vous me traitez d'idéologue : à défaut du devoir, j'invoquerai donc l'intérêt. Vous jugez que tout est bien pourvu, que les cours de la rente et les prix du marché se maintiennent; vous êtes

contents du présent, sans inquiétude pour l'avenir : êtes-vous bien sûrs de ne pas vous tromper ? Si vous vous désintéressez des affaires municipales, la ville ou le village où vous vivez sera mal administré, les impôts gaspillés, le budget en déficit, et un jour la charge sera lourde à porter pour vous ou pour vos fils. Si vous ne vous souciez pas de nommer vos députés, si vous, opinion moyenne, vous vous effacez devant les opinions extrêmes, il arrivera que les Chambres, représentant de moins en moins exactement le pays, feront des lois qui, tôt ou tard, vous frapperont dans vos personnes et dans vos biens. Je m'adresse surtout à vous, jeunes hommes qui étiez hier encore sur les bancs du collège ou de l'école ; à vous qui, ayant grandi sous un régime libre, n'appréciez pas les bienfaits de la liberté, comme celui qui a toujours vécu dans les champs trouve tout naturel de respirer un air pur ; et je vous dis : souvenez-vous de vos leçons d'histoire, souvenez-vous de certains peuples qui, pour avoir abdiqué entre les mains d'un homme et s'être endormis dans l'indifférence, se sont réveillés ayant perdu des milliards, des provinces et cent mille de leurs enfants dans la fosse commune des champs de bataille.

Comment expliquer les progrès de l'indifférence ? Pourquoi y a-t-il plus d'indifférents parmi les fils que parmi les pères ? J'entends dire tous les jours que les idées et les institutions n'ont pas donné ce qu'on en attendait, et qu'ainsi s'explique l'indifférence politique.

C'est ne voir des choses qu'un côté, et un petit côté. Le mal dont nous souffrons a des raisons plus profondes. Si, de plus en plus, l'homme se désintéresse de son entourage, c'est qu'entre son entourage et lui le lien se relâche de plus en plus ; s'il est indifférent, c'est qu'il est isolé. Les cadres de la vie corporative, de la vie locale, de la vie régionale, ont été brisés : nous attendons, au bout d'un siècle, qu'on les remplace. Quand l'individu ne voit rien devant soi que l'Etat tout puissant, il ne faut pas s'étonner s'il se replie sur lui-même, s'il devient indifférent à tout ce qui n'est pas lui.

On voit qu'il ne suffit pas de parler ou d'écrire contre l'indifférence : il faut agir pour arracher l'individu à son isolement, pour le rattacher à quelque chose. Toutes les fois qu'un certain nombre d'hommes se réunissent pour traiter d'un intérêt commun, pour défendre une idée générale, pour s'occuper ensemble de politique, de charité, d'art, de science, ils font une œuvre bonne en soi : alors même qu'ils se tromperaient, il faudrait encore les louer; car mieux vaut se tromper, pourvu que l'on soit sincère, que d'assister en dilettante au spectacle du monde. Tout, plutôt que l'indifférence. Je discute avec ce radical, ce socialiste, cet anarchiste : leur vérité n'est pas la mienne, mais ils croient comme moi qu'il y a une vérité en dehors de nous. Avec l'indifférent je ne peux pas discuter : nous ne parlons pas la même langue.

Pierre-Joseph Mamoz

Promoteur-fondateur de l'Assistance par le travail.

Remplacer l'aumône aveugle par la charité intelligente et efficace ; procurer au nécessiteux valide un travail qui fasse de lui un être moral, un producteur, au lieu d'un paresseux et d'un parasite ; éviter autant que possible les grandes agglomérations, les ateliers, foyers de démoralisation et obstacles à la vie de famille : telles sont les nobles idées auxquelles Pierre-Joseph Mamoz a consacré les vingt-cinq dernières années de sa laborieuse existence.

Il est mort sur la brèche et on l'a très bien dit : « de travail plutôt que de maladie. Il s'est éteint à bout de forces. » Il avait soixante-neuf ans. Le *Bulletin de l'Assistance par le travail*, de janvier 1895, paru au moment même de sa mort, renferme son dernier article : il est écrit d'un style simple, mais touchant, tellement on y trouve de sincérité, de bonhomie, d'énergie, de satisfaction profonde pour la besogne courageusement accomplie, de foi dans sa belle idée. Ces sentiments faisaient le charme de sa conversation. Quel précieux souvenir nous conservons de nos entretiens avec cet homme aux vues larges et généreuses ! Que d'expérience, quel joyeux bon sens et quelle finesse dans ses remarques et ses conseils ! Laissons-lui donc la parole.

L'auteur de l'article nécrologique inséré dans le *Bulletin* de février lui demandait par quel enchaînement de vues il en était arrivé à l'*Assistance par le travail*. « Oh ! répondit-il, cette idée me vient de loin, de fort loin. Né ouvrier, à une époque où les enfants d'ouvriers étaient élevés en vue d'un métier et n'avaient d'autre ambition que de l'exercer leur vie durant,

je fis de bonne heure mon tour de France. Pendant cette tournée, étant mêlé à des ouvriers de tous pays, j'appris à les connaître; je fus témoin de toutes leurs tribulations, les partageant. En 1848, je me trouvais à Paris au moment où les *Ateliers nationaux*, chers à Louis Blanc, battaient leur plein. Quelle misère! Mais la plupart de ceux que la faim talonnait auraient préféré cent fois la mort plutôt que de tendre la main. C'était alors le temps héroïque. Cependant, il y eut des transfuges, surtout parmi ceux qui avaient femme et enfants. Tout d'abord, c'était le rouge au front et furtivement qu'ils acceptaient un secours; puis, petit à petit, insensiblement, ils s'accommodèrent très bien de l'assistance intermittente; enfin, ils en arrivèrent carrément à déserter le travail pour vivre ouvertement d'aumônes.

« En 1871, en pleine guerre, je fus appelé par la municipalité du 8e arrondissement, pour l'organisation des distributions de vivres et de secours. Ce que j'avais vu, ce qui m'avait frappé en 1848, se répéta exactement pendant le siège. C'est alors que mes idées sur la charité, restées indécises et troubles jusque là, se précisèrent, et que je résolus sur le champ d'essayer de moraliser, d'amender, de relever l'Assistance, d'accord en cela avec M. Hippolyte Carnot, le maire d'alors. C'est donc à la mairie du 8e arrondissement que se firent les premières répartitions d'ouvrages divers aux plus nécessiteux. L'hiver suivant, je continuai à donner des secours, sous forme de travail, mais alors pour mon propre compte, avec l'aide de quelques vieux amis.

« Telle est la genèse de l'idée d'une assistance plus moralisatrice que l'aumône et moins décevante.

« Du reste, il suffit d'ouvrir les yeux pour remarquer que la charité se fait le plus souvent à l'aventure, au petit bonheur; que la grande généralité de ceux qui sont touchés par l'aumône, loin de profiter, pour se relever, de cette perche qu'on

leur tend, deviennent, au contraire, des quémandeurs de profession. Il en est de la charité comme de l'alcool; on en prend vite l'habitude : qui a bu boira; qui a quémandé quémandera. C'est à peu près fatal. »

L'œuvre de l'*Assistance par le travail* était fondée [1]. Mamoz s'y donna tout entier pendant vingt-cinq années, avec une infatigable activité et une modestie vraiment admirable : même parmi les clients de l'Œuvre, plusieurs, jusqu'à la fin, n'ont vu en lui, tant il s'effaçait, qu'un simple employé de l'Assistance!

Mais son mérite le plus vrai et le plus haut, c'est d'avoir semé l'idée. Et l'idée a germé, et de tous côtés, à Paris [2], en province, à l'étranger même, on voit éclore des œuvres ayant toutes pour base l'Assistance par le travail.

Souvent, dans nos conversations, nous avons cherché ensemble, à travers les âges, les témoignages de la conscience chrétienne en faveur de cette forme intelligente de la charité.

Peu de jours avant sa mort, relisant la vie de saint Vincent de Paul, nous avions été frappé de quelques lignes écrites par le grand saint et où il eût reconnu sa chère idée adoptée et pratiquée par ce grand génie de la charité.

Vincent de Paul venait de fonder une *charité* d'hommes à Joigny (1621). « La compagnie de la Charité, écrit-il dans les statuts, sera instituée pour assister corporellement et spirituellement les pauvres de la ville et des villages dépendant d'icelle : spirituellement, en leur faisant enseigner la doctrine et la piété chrétiennes, et corporellement *en faisant gagner*

1. Rien n'est changé dans le fonctionnement de l'Œuvre dont le bureau central est à Paris, 170, faubourg Saint-Honoré.

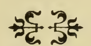
2. Tous les renseignements désirables peuvent être fournis au bureau de l'œuvre de *centralisation* des diverses *Assistances par le travail*, 14, place Dauphine.

leur vie à ceux qui pourront travailler, et donnant moyen de vivre aux autres. Accomplissant en cela le commandement que Dieu nous fait, au quinzième chapitre du Deutéronome, de faire en sorte que nous n'ayons point de pauvres qui mendient entre nous. » Le recensement des pauvres fait, et chacun d'eux recevant des secours en proportion de leurs misères, *défense est faite aux pauvres de mendier sous peine de retrait d'aumônes et aux habitants de rien leur donner*. Et plus loin : « L'on donnera aux petits enfants, aux impotents et aux décrépits, ce qu'il leur faudra pour vivre par semaine; et pour les jeunes garçons, on les mettra à quelque petit métier... *ou bien l'on dressera une manufacture de quelque ouvrage facile*, comme de bas d'étaim (laine)[1]. »

Nous soulignons quelques mots plus significatifs. Quel bonheur cette coïncidence eût causé à Mamoz et combien nous sommes heureux, n'ayant pu les lui faire lire, de déposer ces lignes sur sa tombe en témoignage de sympathie et de vénération ![2]

1. *Histoire de saint Vincent de Paul*, par Mgr Bougaud (Poussielgue), 1er vol., p. 109 et 111.

2. Bien qu'il puisse être doux à chacun de nous de retrouver dans l'histoire de ses ancêtres spirituels — saints, héros, ou simples philosophes — des témoignages rendus à une vérité qui nous est chère, nous n'oublions pas que la valeur d'une maxime d'action ne saurait être ni accrue, ni diminuée, par ce fait que des hommes l'ont admise.



Seconde lettre à une Jeune fille

SUR LA LECTURE DES TRAGIQUES GRECS[1]

Chère Pauline,

Je vous ai vraiment aidée, m'assurez-vous, à comprendre et goûter Antigone. Puis donc que les Tragiques grecs feront cette année l'objet de vos études, laissez-moi vous redire, sous une nouvelle forme, une même vérité : lisez ces œuvres immortelles *avec l'âme tout entière;* qu'elles parlent à votre conscience aussi bien qu'à votre intelligence ou votre imagination.

Craindriez-vous que la leçon de littérature ne devînt de la sorte une leçon de morale ? L'âme humaine est assez vaste, ma chère enfant, pour contenir à la fois deux sentiments ; elle est assez active pour envisager à la fois les choses à un double point de vue. Elle peut donc, tout en étudiant et admirant la *forme*, se préoccuper du *contenu moral*. L'harmonieuse combinaison des lignes, des couleurs, des sons ou des images, possède, je le reconnais, une valeur esthétique propre. Vous rappelez-vous ce tableau de Bénard qui, l'an dernier, vous fascinait étrangement ? Mais comparez cette impression qui ne dépassait pas les sens à la pro-

1. Voy. 2e année, Bulletin 17-18, p. 604.

fonde émotion que vous avez éprouvée devant le saint Jean d'Angelico ou le Christ à Emmaüs de Rembrandt. Votre âme, cette fois, était touchée jusque dans ses dernières profondeurs. Ce n'était plus une *sensation*, si vive ou si délicate fût-elle, mais un *sentiment* d'une nature idéale. Moments inoubliables, ma chère enfant, moments sacrés, ceux où la révélation de la Beauté morale s'est faite à votre âme ! Ne laissez point s'effacer en vous l'image sainte ! C'est pourquoi je vous dis : ne cherchez pas seulement dans les Tragiques grecs ces rêves délicieux ou terribles, ces ingénieuses comparaisons, ces mythes, ces légendes merveilleuses qui enchantent l'imagination. On les aurait vivement surpris, ces Grecs si essentiellement artistes, en affirmant que le Beau est dans la forme seule, eux qui ont su cacher sous des formes exquises de vrais trésors de sentiments et de pensées ! L'idéal moral d'un Eschyle, d'un Sophocle, d'un Euripide, a passé dans leurs œuvres ; que votre conscience recherche donc le tressaillement de leur conscience ; qu'en vous se continue la vision céleste, enrichie de ce que deux mille ans d'expériences et de luttes ont appris à l'Humanité.

Déjà vous avez lu *Prométhée*. Eschyle vous est apparu majestueux comme un prophète, les yeux tournés vers le monde divin, ne détachant jamais l'homme de cet élément suprasensible où plongent les racines de l'âme. Le monde surnaturel, Eschyle se le représente selon les idées ou plutôt les images de

l'époque, mais de combien son intuition de conscience dépasse les formes inférieures de son imagination et de son langage! Quel sentiment profond de l'évolution des êtres vers un perfectionnement idéal! Jupiter déjà s'est assuré la domination sur les dieux et les hommes, mais ce n'est là qu'une victoire incomplète de l'ordre, de la raison, sur la force brutale[1]; un progrès nouveau amènera la chute de ce dieu moralement inférieur à sa noble victime le Titan cloué sur un rocher et subissant de cruelles tortures « parce qu'il a trop aimé l'humanité[2] ». Etrange pressentiment du règne futur de la Loi de Charité! Le « Prométhée véritable », c'est ainsi que Tertullien appellera le Christ. Sans doute, c'est l' « auguste Justice » dont le nom remplit les tragédies d'Eschyle, mais c'est une justice déjà tout attendrie de pitié, tempérée par ce sentiment que l'on est « porté naturellement à prendre le parti des faibles[3] » et surtout que « là-haut veille un gardien sur les infortunés mortels qui trouvent leurs proches sourds à de justes prières; les gémissements de l'opprimé arment contre

1. Lire aussi *Les Euménides* où Eschyle célèbre la substitution d'une justice clairvoyante et raisonnée à la coutume sauvage et aveugle du talion.

2. *Prométhée enchaîné*, traduction Pierron, p. 11. — « Et ne crois pas, dit Mercure à Prométhée, qu'un tel supplice doive avoir jamais de terme, sinon lorsqu'un dieu *s'offrira* pour succéder à tes souffrances et voudra bien descendre dans l'obscur séjour de Pluton et sur les bords ténébreux des abîmes du Tartare. » P. 51.

3. *Les Suppliantes*, p. 364.

l'oppresseur l'impitoyable courroux de Jupiter protecteur des suppliants[1]. »

Les mots sans cesse répétés de *jalousie*, *vengeance* divines attestent, il est vrai, une conception trop humaine de la Divinité ; mais l'erreur est habituellement corrigée par cette idée morale d'une indiscutable justesse : la Némésis ne poursuit que le crime, l'ambition exagérée, l'orgueil ou la cruauté : « Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent au dessus de la condition mortelle. Laissez germer l'insolence, ce qui pousse, c'est l'épi du crime ; on moissonne une moisson de douleur... Que nul désormais ne méprise sa fortune présente et n'aille, par sa convoitise même, ruiner sa propre opulence. Jupiter, inflexible vengeur, ne laisse jamais impunis les desseins d'un orgueil effréné[2]. » — « Oui, une antique faute fait naître d'ordinaire une faute nouvelle chez les mortels méchants... la nouvelle est mère à son tour : ténèbres, invincible génie des crimes, audace impie, noires infortunes qui renversent les palais, ces enfants ont tous les traits de leur famille[3]. » — « Le bonheur ! le bonheur ! le mortel heureux se croit un dieu, même plus qu'un dieu. Mais la Justice veille sur le monde : tantôt prompte, frappant au midi du jour, souvent tardive, mais plus terrible en ses vengeances, n'apparaissant qu'au cré-

1. P. 359.
2. *Les Perses*, p. 91.
3. *Agamemnon*, p. 192.

puscule ; quelquefois enfin c'est la nuit, la nuit éternelle qui ensevelit le coupable[1]. »

Je n'insisterai pas sur les drames de Sophocle puisque je vous ai longuement entretenue déjà de son admirable *Antigone*. Vous me citiez récemment la parole que l'on prête à l'émule d'Euripide : « Je peins les hommes tels qu'ils *devraient* être, Euripide les peint tels qu'ils sont. » Craignez-vous peut-être, ma chère enfant, de ne trouver dans Euripide qu'un plat réalisme sans portée, sans intérêt ? Détrompez-vous : cet esprit si pénétrant vous réserve bien des surprises. Les problèmes métaphysiques et sociaux qui tourmentent nos contemporains le préoccupaient déjà : « Insensés, s'écrie-t-il, qui recherchez la gloire des combats et dans votre aveuglement ne savez qu'en appeler à la lance guerrière pour apaiser les funestes querelles des mortels ! Si ce sont les luttes sanglantes qui en décident, jamais la discorde ne cessera de déchirer les cités humaines[2]. » Ne croirait-on pas entendre Tolstoï ? Et quelle affirmation nette de l'essentielle égalité de tous les hommes : « Pourquoi vanter la noblese ? A l'origine, quand elle nous créa, la terre nous donna à tous la même figure. Nobles et non nobles, nous sommes de la même race. C'est le temps qui crée ces titres dont on tire vanité. La noblesse est dans la raison et l'intelligence que donnent les dieux, non dans la richesse. —

1. *Les Choéphores*, p. 239.

2. Théâtre d'Euripide, traduction Hinstin, *Hélène*, t. I, p. 268.

Il ne peut y avoir de noblesse chez le méchant, mais seulement chez l'honnête homme. — Oh ! qu'ils sont méprisables, ces hommes de naissance libre et d'âme servile[1] ! » La valeur morale, voilà la vraie noblesse. Euripide nous la fait admirer dans ce pauvre laboureur auquel Egisthe a marié de force la fille d'Agamemnon, Electre. Cet homme au cœur noble a su respecter la fille des rois ; il a voulu n'être pour elle qu'un protecteur et qu'un ami. Oreste ne peut contenir son admiration : « J'ai vu la misère dans l'âme du riche et une grande âme dans le cœur du pauvre... Cet homme, par exemple, n'occupe pas un rang élevé parmi les Argiens ; il n'est pas fier de l'éclat de sa maison ; il sort du peuple ; et pourtant, comme il s'est montré vraiment noble ! [2] »

Voyez aussi quels liens d'affection réciproque il suppose entre Alceste et ses esclaves ! Au moment où elle va subir le destin fatal, « tous les serviteurs fondent en larmes. Elle, à chacun tend la main, et il n'en est pas de si humble à qui elle n'adresse la parole et dont elle ne reçoive aussi les adieux[3]. » Et l'un d'eux se lamente de n'avoir pu suivre et consoler « celle qui pour lui et pour tous les serviteurs était une mère[4] ».

Alceste acceptant la mort pour sauver son époux,

1. Fragments d'*Alexandre*, t. II, p. 368.

2. *Electre*, t. I, p. 165.

3. *Alceste*, tome I, p. 13.

4. P. 27.

c'est l'amour conjugal dans ce qu'il a de plus tendre à la fois[1] et de plus pur, de plus désintéressé : le Divin éclate, resplendit, dans ce sublime sacrifice; Euripide en est comme ébloui : « Il ne doit pas en être de ce tombeau, s'écrie-t-il, comme du tertre funéraire des autres morts. Qu'il soit honoré comme le sanctuaire d'un dieu et devienne un objet de vénération pour les passants! Il en est qui se détourneront de leur chemin et diront : Cette femme est morte jadis pour son époux; elle est maintenant une divinité bienheureuse. Salut, ô sainte, sois-nous propice[2] ! »

Andromaque, c'est l'épouse modèle[3] dont les vertus « sont un philtre plus puissant auprès de l'époux que la beauté[4] ». Gravez dans votre mémoire, ma chère enfant, sa réponse à Hermione et qu'au jour où la peinture trop vive des passions humaines aura peut-être troublé votre cœur, elle vous rappelle comment juge et parle une femme honnête : « Eh! dit Hermione, l'amour n'est-il pas partout le bien suprême pour les femmes ? — Pour celles du moins qui en usent bien, répond Andromaque, sinon, c'est un opprobre[5]. »

Euripide feint-il d'ignorer ce que devient l'amour dans des tempéraments passionnés, c'est-à-dire maladifs

1. *Alceste*, t. I, p. 12.
2. P. 32.
3. *Les Troyennes*, traduction Pessonneaux, tome II, p. 432.
4. *Andromaque*, t. I, p. 51.
5. P. 52.

et déséquilibrés ? Non certes, et de même qu'il a su peindre sous les traits d'Hélène la coquetterie avec ses raffinements mais aussi les misères et les désastres qu'elle entraîne, il nous a montré la passion dans ce qu'elle a de plus ardent, de plus exaspéré, torturant le cœur de Médée ou de Phèdre. En prend-il prétexte pour flatter, par des descriptions sensuelles, les bas instincts de notre nature ? Cherche-t-il à légitimer ces excès ? En aucune manière. S'il parle encore des perfides influences de la déesse de l'amour, c'est pour se conformer au langage vulgaire ; il proteste contre cette explication trop commode. La passion, lorsqu'elle échappe à tout contrôle, à toute direction, n'est à ses yeux qu'une maladie, un cas spécial de folie[1] où les impulsions héréditaires ont une large part. Hélas ! gémit Phèdre, « nous voyons, nous connaissons le bien et nous ne le faisons pas, soit par lâcheté, soit par quelque autre faiblesse préférée à la vertu[2] ! » Et elle se résout, par une mort courageuse, à sortir noblement de ce qu'elle nomme « une honte[3] ». Phèdre meurt ; Hippolyte meurt ; la passion ne fait que des victimes ! La sanglante tragédie de Médée nous met sous les yeux l'épouse de Jason délaissée par celui qui l'a d'abord tant chérie. Médée se venge d'une manière atroce ; elle tue sa rivale et ses propres enfants !... Non,

1. *Les Troyennes,* trad. Hinstin, t. II, p. 349.
2. *Hippolyte,* t. I, p. 376.
3. P. 375.

l'amour véritable, du cœur et non des sens, l'amour profond et durable, le vrai trésor de la vie, ne connaît ni ces ivresses, ni ces fureurs. Euripide revêt cette vérité d'un gracieux symbole : l'Amour, dit-il, a deux arcs, l'un pour dispenser le bonheur, l'autre pour troubler et ruiner l'existence[1] : « Que jamais, conclut le chœur, ton arc d'or ne me lance un de ces traits inévitables trempés dans le poison du désir ! Puisse me sourire la chasteté, le plus beau présent des dieux ![2] »

Reposons notre esprit, ma chère Pauline, sur les images plus douces d'Hippolyte ou d'Iphigénie, natures douces sans fadeur, car le calme, indice de la possession de soi-même, s'y joint à une fermeté, à une énergie sans pareille. Ecoutez le suave cantique d'Hippolyte à Diane, la chaste déesse : « Je t'apporte, ô ma souveraine, cette guirlande de fleurs dont je t'ai fait moi-même une couronne. Je les ai cueillies dans une prairie sans tache où le berger n'ose pas conduire son troupeau, où jamais encore n'a passé le fer : prairie vierge où seule voltige l'abeille au printemps. C'est la Pudeur qui l'arrose d'une eau pure. Ceux qui n'ont pas appris d'un maître, mais de la nature, à observer en toute leur conduite une égale vertu, ceux-là peuvent y cueillir des fleurs : les méchants n'en ont pas le droit. Reçois donc, ô ma chère souveraine, pour ta chevelure d'or cette couronne que t'offre ma main pieuse. Car seul

1. *Iphigénie à Aulis*, t. II, p. 21.
2. *Médée*, t. II, p. 122.

parmi les mortels j'ai le privilège de t'approcher et de m'entretenir avec toi : j'entends ta voix, sans voir ton visage. Puissé-je finir ma vie comme je l'ai commencée[1] ! » Artémis exauce sa prière : victime de la noblesse de son âme, martyr de la sainteté du serment, il meurt et — dernier trait de beauté si rare à cette époque — il meurt en pardonnant[2].

Choisie pour être offerte comme victime aux dieux, Iphigénie ne peut d'abord se résigner à subir un pareil sort : elle se croit sacrifiée à des intérêts mesquins, à une question personnelle : la jalousie d'un être sensuel, Ménélas, pour une coquette sans cœur, Hélène. Soudain la lumière jaillit dans son esprit ; c'est une vraie conversion ; elle ne dit plus : « Mieux vaut une vie misérable qu'une mort glorieuse[3] ! » — « Ma mère, s'écrie-t-elle, j'ai résolu de mourir !... La délivrance de la Grèce sera mon éternel titre de gloire. Tu m'as enfantée pour appartenir à l'Hellade entière et non à toi seule ! Eh quoi ! des milliers d'hommes couverts de boucliers, des milliers d'autres, la rame à la main, aspirent à venger la patrie, à mourir pour la Grèce, et ma vie, la vie d'une seule femme, serait leur obstacle !... Non c'est impossible ! Je donne ma vie pour la Grèce. Immolez-moi ! Renversez Troie ! Voilà ce qui rappellera

1. *Hippolyte*, tome I, p. 368.
2. P. 401.
3. *Iphigénie à Aulis*, tome II, p. 40.

mon nom à jamais ; voilà mes enfants, mon hymen et ma gloire[1] ! »

Euripide, vous le voyez, ma chère enfant, peut éveiller et développer en votre conscience les sentiments les plus élevés. On l'a dit avec tant de vérité que je n'ose y changer une parole : « L'héroïsme qu'il (Euripide) aime ne vient pas de principes arrêtés, il ne résulte pas d'une habitude morale ancienne et profonde qui rend l'âme toujours prête à tout. Il est spontané, inattendu ; c'est une sorte de caprice généreux, un élan de fierté et de bonté. Par là justement il ressemble davantage à celui dont la plupart d'entre nous sont capables à un moment donné ; et même il est plus féminin encore que viril, ce qui en augmente le charme. C'est là le caractère du dévouement de Polyxène, d'Iphigénie, d'Alceste, d'Evadné, de Macarie. Polyxène, qu'on peut prendre pour exemple, se décide brusquement à mourir, non par stoïcisme, ni par aucune vertu extraordinaire, mais parce qu'il le faut et qu'en face de cette nécessité cruelle, un instinct de dignité, une subite clairvoyance la détache tout à coup d'une vie sans honneur[2]. Cette forme de l'héroïsme est peut-être moins haute que le dévouement sublime de l'Antigone de Sophocle ; mais elle est certainement plus touchante encore. Elle révèle par une sorte de surprise admirable

1. P. 43, 44.
2. *Hécube*, tome I, p. 206.

les ressources secrètes de la nature humaine, elle découvre sa force dans sa faiblesse même. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier en comparant l'idéal des deux poètes. Si l'humanité qu'a représentée Euripide a moins de constance, elle y supplée dans une certaine mesure par des élans inattendus. La source des sentiments généreux jaillit en elle de moins haut, mais elle n'est pour cela ni moins abondante ni moins profonde[1]. »

Vous me demanderez peut-être lequel des deux poètes est, à mon avis, le plus dans le vrai : celui qui, dans la poursuite du Bien, accorde davantage à l'instinct moral ou celui qui fait une part plus large à la volonté réfléchie ? Discussion oiseuse, ma chère enfant. Euripide et Sophocle ont raison tous les deux ; ils accentuent deux aspects également réels de notre nature morale : la spontanéité et l'habitude. Vous savez qu'il n'est pas d'artiste sans le *don*, l'inspiration créatrice d'une part, mais de l'autre sans l'éducation, le travail, les habitudes laborieusement et lentement acquises. De même lorsqu'il s'agit du Bien : la noblesse de sentiment se révèle surtout dans les circonstances extraordinaires, mais que deviendrions-nous dans le train habituel de la vie sans les habitudes bonnes et la direction de la volonté ?

Ce qui ne saurait être mis en doute, c'est que dans la Morale aussi bien que dans l'Art on doit reconnaître

1. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, tome III, p. 328-330.

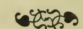
le rôle de la spontanéité créatrice : Vincent de Paul est un génie créateur comme Beethoven ou Rembrandt. Oui, l'idéal se développe, se crée sans cesse dans la conscience humaine et notre gloire la plus haute est de coopérer, pour une part si minime soit-elle, à cette merveilleuse réalisation. C'est pour cela que, plus d'une fois, vous serez froissée en lisant ces belles pages : vous admirerez le dévouement d'Alceste, mais vous trouverez qu'elle insiste trop sur sa propre générosité, qu'elle fait trop valoir son sacrifice[1], qu'elle ne met pas au don d'elle-même une assez grande délicatesse. Iphigénie est bien touchante, mais avec quelle dextérité elle manie le mensonge utile[2] ! Et dans toutes ces âmes, quelle soif de vengeance, quel sauvage désir de faire souffrir, d'anéantir ses ennemis[3] ! Ce froissement, vous l'éprouverez surtout lorsque les poètes, parlant de la Divinité, lui attribueront nos faiblesses et nos vices; il vous prouvera et vous fera apprécier davantage l'élévation, la supériorité de l'idéal chrétien. Mais à travers ces différences, vous trouverez un fonds commun de croyances, une direction morale identique, celle qu'en tous lieux et en tous temps doit suivre une âme humaine pour devenir humaine et se dégager de plus en plus de l'animalité égoïste et sensuelle. Si vous

1. *Alceste*, tome I, p. 14.
2. *Iphigénie en Tauride*, tome II.
3. *Médée*, tome I, p. 127 ; *Oreste*, p. 181. — L'*Orestie : les Choéphores*, p. 242.

lisiez les écrits des Sages de l'Egypte, de l'Inde ou de la Chine, vous retrouveriez, sous des formules diverses et parfois contradictoires, ces mêmes croyances, cette même direction. Elles constituent ce qu'on peut appeler l'*éternelle Conscience de l'Humanité*. Lorsqu'à travers ses manifestations variées et inégalement expressives, vous en aurez saisi l'incontestable réalité et l'unité foncière, vous n'aurez plus, ma chère enfant, d'hésitation sur le sens qu'il faut donner à votre vie ; ce ne sera désormais pour vous qu'une question de volonté courageuse et persévérante.

Ce bas de page pourrait demeurer blanc, ou bien s'orner d'un joli fleuron, amusement des yeux. Mais on peut aussi — et cela vaut mieux — y faire tenir un petit document vrai sur l'humanité. Le soir du 7 février, nous étions quelques amis occupés à servir des gamelles de soupe dans le grand hangar de la *Mie de pain*, rue Bobillot, au lointain quartier de La Glacière. Il y avait beaucoup d'affamés, à cause du grand froid et des chômages. Ce soir-là, il en vint quatre cents. Alors nous ne pouvions fournir plus d'une gamelle à chacun. Ils mangeaient, assis par fournées de cinquante, le long des tables à tréteaux, puis ils ressortaient, dans la nuit, sous la gelée (il était plus de neuf heures). Une vieille femme très défaite se trouva assise auprès d'un grand diable d'ouvrier plombier, que le manque de travail avait jeté à la rue. Il était apparent qu'ils ne se connaissaient pas l'un l'autre. Le plombier eut vidé sa gamelle en une minute ; il reposa avec bruit la cuiller de fer sur la table, en jetant tout autour de lui un regard affamé encore. La vieille femme gre-

lottante s'en aperçut : elle avait à peine entamé le dessus de sa soupe bien chaude, elle s'arrêta et fit mine de n'avoir plus faim. « Ce serait dommage de la perdre », dit-elle comme se parlant à elle-même, et elle poussa la gamelle encore pleine devant son voisin. Après une hésitation, l'ouvrier accepta, et il eut bien vite fait disparaître la part de la vieille femme. C'est l'usage, chez les pauvres gens, durs par nécessité, que les vieux, les femmes, les inutiles se privent pour nourrir celui qui travaille... De loin, nous avions tout vu, sans qu'on le sût. A la sortie, qui se fit un par un, nous regardions la vieille femme ; elle avait l'air tranquille et rassasiée. Alors, la prenant à part, nous lui servîmes une nouvelle soupe chaude. Elle fut très surprise, mais elle la mangea sans se faire prier, et jusqu'à la dernière cuillerée, car elle souffrait réellement de la faim. Puis elle sortit dans les ténèbres. Voilà tout. Nous ne savons pas même le nom de cette vieille femme, et nous ne la reverrons sans doute jamais sur cette terre.



Savoir être seul.

Savoir être seul. Toutes les grandes âmes ont commencé à être seules dans le monde : Jésus-Christ seul dans le prétoire ; saint Paul seul au milieu de l'Aréopage ; les martyrs seuls devant leurs juges ; Jeanne d'Arc seule à Rouen, sur le bûcher. C'est la gloire de la vérité et l'honneur de la conscience, c'est aussi leur triomphe. Il faut s'exercer de bonne heure à ce noble courage, qui est le plus difficile comme le plus grand aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes.

Pensées choisies, de l'abbé H. PERREYVE, p. 126.
(*Chapelliez, éditeur*).

Plusieurs d'entre vous, amis, ont demandé la liste des membres de l'*Union* de leur voisinage. Nous les avions invités à la faire. C'est une bonne idée : groupez-vous, entr'aidez-vous. — Mais, nous le voyons, plus d'un est déconcerté en apprenant notre petit nombre. — Oui, nous sommes très peu, et *plus peu* encore que vous ne croiriez à lire les listes d'abonnés. Car il y a là parmi nous de simples curieux qui se font un jeu d'esprit de deviner quel écrivain, peut-être célèbre, se cache sous tant de voiles. Ils ne voient pas plus loin... — Mais qu'importe? Nous irions volontiers jusqu'à feindre que le nombre de nos participants réels est encore plus petit qu'il n'est. Cela humilierait et corrigeait en nous ce mauvais penchant à juger de la force d'un principe par ses succès immédiats et apparents. Nous n'avons pas de jalousie pour ces puissantes associations américaines, qui, en nous demandant l'état de nos ressources, afin de nous estimer, nous communiquent en échange la colossale liste de leurs membres et leur budget de centaines de milliers de dollars. Nous saurons être peu, s'il le faut pour rester fidèles à ce que nous savons vrai, et il ne nous déplaira pas de demeurer pauvres. Encore, ne disons point ceci d'un air amer et hautain, je vous prie, mais au contraire avec bonne humeur, en gens qui mettent chaque chose à son rang. Lisons l'instructive histoire de Gédéon, dont l'armée ne doit pas être trop nombreuse, de peur que la victoire ne soit attribuée à la force physique des hommes, plutôt qu'au Dieu vivant qui combat par eux. — Ce qui importe tout autrement que notre multiplication, c'est notre qualité d'âme à chacun. Et la voilà l'épreuve, celle qui, si nous n'y réfléchissions prudemment, nous ferait douter parfois de l'efficacité de notre œuvre. Depuis le temps que vivons au milieu de la pure action morale, comme la sala-

mandre au milieu du feu *qu'elle nourrit et qui la nourrit* à la fois, il semble que nous devrions être beaucoup moins sujets à l'orgueil, à l'impatience, à la volupté, au mensonge, etc. Or, en regardant en nous avec fermeté, nous n'apercevons pas un si grand renouvellement. Nous ne saurions nous plaire à nous mêmes encore, dans la disposition présente de nos âmes. Triomphe qui voudra de cet aveu volontaire; que ceux qui blâment (sans la comprendre) notre méthode de travail, notre vérité progressive, vivante, ouverte, jamais satisfaite, et qui opposent à ceci la législation donnée et arrêtée dont ils partent, que ces concurrents donc répètent comme une nouvelle heureuse cette annonce de notre pauvreté morale; qu'ils étalent en regard les beaux fruits de leur vertu à eux, nous n'y voyons nul inconvénient. Toute vertu est un gain pour nous. Seulement, s'il est vrai que la plupart des églises historiques, avec des dogmes variés du reste, ont obtenu beaucoup plus de leurs fidèles que nous n'avons obtenu de nous-mêmes — à quoi bon le nier? — l'histoire attentivement lue apprend que c'est grâce à un entraînement soutenu des imaginations, des sensibilités, et surtout grâce à une solidarité d'efforts et de pensées beaucoup plus étroite, plus intime que celle que nous avons réalisée jusqu'ici. L'homme isolé ne *s'édifie* pas. Faites donc attention à cette proposition de *retraite en commun* qu'un de nos amis nous communiqua dans notre dernier bulletin. Préparez-vous à ce rapprochement salutaire; faites pour cela, s'il le faut, le sacrifice de quelques unes de vos commodités. Resserrons nos rangs, pensons ensemble, ne nous abandonnons pas. Les mauvais fruits, ou les fruits de peu de saveur, condamnent souvent l'arbre, il est vrai, mais plus souvent encore ceux qui, l'ayant planté, l'ont laissé dépérir faute de soins.

FOI

Enfin, malgré l'affront et le deuil des orages,
Le cher navire auquel tu confias ton sort,
Le cher et lent navire est entré dans le port,
Et voici la mer calme et les riants parages !

Quand le flot nous crachait l'écume de ses rages,
Quand nous sentions courir les frissons de la mort,
Elle ne mentait pas, l'étoile qui, du nord,
Exaltait nos espoirs et guidait nos courages.

Malheur à qui n'a pas, jouet du vent amer,
Une étoile en son cœur pour aller sur la mer !
La nôtre, ô mon amour ! brillait comme une aurore.

Parfois, pourtant, la nuit nous voila sa clarté,
Mais, disparaissait-elle, on y croyait encore,
Et nous aurions péri si nous avions douté.

Auguste DORCHAIN.

Vers la lumière, poésies, Alph. Lemerre, éd., p. 79[1].

1. Notre ami et collaborateur M. A. Dorchain nous a permis de donner, par cet extrait, une idée du volume qu'il vient de publier. Nous l'en remercions.

Que tout acte est un commencement d'habitude

Toute qualité se fortifie et se conserve par les actes qui lui sont conformes, le talent du charpentier par de belles œuvres de charpentier, le talent du littérateur par de belles œuvres littéraires. Si vous vous habituez à écrire contrairement aux règles, tout votre talent se détruit et se perd infailliblement. De même l'honnêteté se conserve par des actes honnêtes, et des actes déshonnêtes la détruisent; la loyauté se conserve par des actes loyaux, et des actes contraires la détruisent. Les défauts, à leur tour, se fortifient par des actes coupables : l'impudence par des actes impudents, la déloyauté, par des actes déloyaux; l'amour de la médisance, par des médisances; l'irascibilité, par la colère, et l'avidité, par la supériorité des recettes sur les déboursés.

C'est pour cela que les philosophes nous avertissent qu'il ne suffit pas d'apprendre la théorie, qu'il faut y joindre encore la méditation, puis la pratique; car il y a longtemps que nous sommes habitués à faire le contraire de ce qu'ils nous enseignent, et à suivre dans la pratique des idées qui sont le contraire des vraies. Si donc nous ne faisons pas, à leur tour, passer dans la pratique les idées vraies, nous ne serons jamais que des gens qui expliquent les pensées des autres.

Epictète, p. 130.

Remarque à faire : cette semaine, les journaux illustrés publient des caricatures indignées contre le gouvernement, qui enverra trois navires à l'inauguration du canal allemand de la Baltique, et aussi contre les peintres français, qui vont participer à l'exposition de Berlin. On représente M. Puvis de Chavannes avec d'autres artistes, dans un chariot, écrasant deux femmes qui sont l'Alsace et la Lorraine, simplement. O justesse du sentiment! ô intelligence, ô délicatesse! — Et la même semaine où s'est manifesté un patriotisme si éclairé, dans les journaux illustrés, M. Faberot, député ouvrier, a exprimé en pleine Chambre (9 mars) la cynique révolte de l'égoïsme contre les sacrifices que la patrie exige : « Ne croyez-vous pas le congrès collectiviste plus sage, s'est-il écrié, que ceux qui veulent envoyer à la mort des milliers de citoyens *pour la défense d'un mot : la Patrie*? » Ce « ne croyez-vous pas » est surtout significatif. L'orateur est convaincu et il suppose que tout auditeur de bonne foi le sera tout de suite. C'est en effet un état d'esprit qui se répand, et le simple ouvrier qu'est M. Faberot n'est pas tout seul responsable de sa prodigieuse platitude. — Saisissez-vous le lien de ces deux faits?... Ce n'est pas en religion seulement que les sentiments enflés, les mots creux, la bigoterie enfantent l'athéisme. Veillez donc. Entretenez en vous une idée sérieuse, nette, raisonnable, sur ce qu'est la Patrie, et sur ce que nous lui devons.

Le Crucifix

La vraie croix n'est pas isolée de la terre; la vraie croix est plantée en terre; le crucifix réel tient au globe; la base, le pied du crucifix, c'est un globe arrosé du sang de Jésus-Christ. Ne faites jamais de ces deux choses qu'une seule image. C'est là la vraie, la belle, la complète image de piété. Regardez, contemplez cette terre, temple de Dieu, cette demeure commune de nos frères et de nos sœurs, donnée de Dieu à ses enfants; et dites-vous : Où en sont-ils? Que deviennent-ils? Qu'est-ce que leur passé? Où sont leurs espérances? Priez alors pour eux et rappelez-vous cette partie d'une prière catholique : « O père qui as donné à tes enfants ce globe pour le cultiver, fais qu'ils n'aient qu'un cœur et qu'une âme, de même qu'ils n'ont qu'une seule demeure! »

GRATRY, *Logique*, p. 402.

AVIS

Ceux de nos amis qui désirent recevoir la sténographie complète de la conférence de M. Paul Desjardins sur LE DEVOIR D'AÎNESSE, *dont nous avons publié seulement une partie dans le Bulletin n° 6, adresseront leur demande au secrétaire de l'Union. Il leur sera envoyé autant d'exemplaires qu'ils le voudront, à raison de 5 centimes l'exemplaire (pour frais de poste). Ils joindront à leur demande une bande de bulletin à leur nom.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union pour l'Action morale

1er et 15 Avril 1895.

SUR L'ATHÉISME[1]

C'est un fait que tous les peuples, si haut que l'histoire nous permette de remonter dans le passé, ont cru à l'existence d'un pouvoir souverain, arbitre des destinées humaines, jusqu'à un certain point rémunérateur dans une vie future ou, tout au moins, dans celle-ci. Il est difficile de rencontrer, non pas seulement un peuple, mais un homme, auquel l'idée de l'existence de Dieu — et même la

1. Ces lignes sont extraites de notes prises au cours de philosophie de notre ami M. Lagneau, de la pensée duquel le Bulletin (voir n° 3-4, 3e année) a déjà donné un essai de reproduction. La doctrine de l'auteur y est exprimée avec toute la fidélité possible. On estime que ces lignes sont tout à fait de nature à faire concevoir la possibilité de l'entente que nous poursuivons. Elles prouvent en tous cas qu'un athée sincère est très rapproché d'un croyant qui sait dépasser la lettre et les formes des religions positives.

croyance en cette existence — fasse complètement défaut.

Cependant, peut-on dire, il y a des athées, des hommes qui ne croient pas en l'existence d'une puissance infinie de justice capable de s'opposer à la puissance aveugle de la nature qui, elle, est indifférente au bien et au mal, au juste et à l'injuste.

Mais si la négation de l'existence de Dieu existe en fait dans l'humanité, cela ne veut pas dire qu'elle soit réellement dans la pensée de ceux qui l'expriment, ou, du moins, qu'elle y soit autre chose qu'une simple opinion qui se détruit d'elle-même ou qui implique en elle sa propre négation. Affirmer que Dieu n'existe pas, c'est le propre d'un esprit qui identifie l'idée de Dieu avec les idées qu'on s'en fait généralement et qui lui paraissent contraires aux exigences soit de la science, soit de la conscience.

En dehors de ces athées, qui nient Dieu parce qu'ils s'en font une idée plus haute que celle de leurs contemporains, il n'y a que des athées pratiques, des athées dont l'athéisme consiste, non pas à nier la vérité de l'existence de Dieu, mais à

ne point réaliser Dieu dans leurs actes. L'athéisme pratique, c'est le mal moral, lequel n'implique pas la négation de la valeur absolue de la loi morale, mais simplement la rébellion contre cette loi. Hormis cet athéisme pratique, il n'y a pas vraiment d'athéisme.

En effet, partout où une pensée est capable de discuter avec elle-même les raisons de croire à l'existence de Dieu, se trouve l'affirmation d'une vérité absolue à la mesure de laquelle toutes les croyances particulières doivent être rapportées. Une pareille affirmation implique, plus ou moins confusément, l'affirmation de Dieu. Et ce n'est même qu'au prix de ces négations des formes actuellement reconnues de la divinité qu'a pu se faire, dans la pensée humaine, le progrès de l'idée de Dieu. Nous concevons de mieux en mieux la perfection par le fait même qu'on l'a niée.

« Ces douteurs ont frayé les routes
Et sont si grands sous le ciel bleu
Que, désormais, grâce à leurs doutes,
On peut enfin affirmer Dieu. »

Le progrès de la connaissance, en effet, — et, en particulier, le progrès de la connaissance de Dieu —

ne peut se faire que par une sorte de double mouvement de la pensée en sens opposé : ce progrès est à la fois affirmation et négation. Connaître, sans doute, c'est affirmer, mais, en même temps, c'est nier, se détacher. Toute croyance en l'existence de l'être parfait, principe de tous les êtres, ne saurait donc exister qu'au prix d'une détermination, d'une définition de ce qu'on doit entendre par ce parfait, et par suite, également, d'une négation des formes qui ne l'expriment pas complètement. De sorte que ce qu'on appelle ordinairement l'athéisme est nécessaire, non pas seulement au progrès, mais à l'existence même de la croyance en Dieu.

C'est ce que l'on peut mieux comprendre encore en songeant que la raison que nous avons d'affirmer Dieu, c'est toujours, en définitive, l'impossibilité de trouver dans la réalité l'objet entier de notre pensée. Si Dieu pouvait se présenter à nous sous les formes dites réelles, il serait impossible de croire en Dieu. Démontrer l'impossibilité que Dieu existe en ce sens qu'il serait susceptible d'affecter notre faculté de sentir ou de percevoir, et même d'être conçu dans sa nécessité, c'est la

condition nécessaire pour que nous puissions savoir que Dieu est. Car la réalité de Dieu serait purement illusoire si elle ne consistait dans l'excédent de la pensée sur les choses. Dieu, c'est, non pas l'impossible, mais la raison de l'impossible, c'est-à-dire ce qui n'est pas concevable du point de vue de la possibilité ou de la pure logique [1]. Ce que nous entendons par l'existence de Dieu, c'est justement la raison absolue pour la pensée d'affirmer ce qui néanmoins ne saurait lui être fourni par la voie des sens ni, non plus, par voie de conception nécessaire. Dieu est l'absolu : c'est-à-dire qu'il ne peut exister ni comme les objets sensibles ou contingents, ni comme les objets d'intelligence ou nécessaires.

Par conséquent, l'athéisme établit l'impossibilité que Dieu existe, soit comme chose sensible, soit comme objet de pensée nécessaire, absolument. Mais quand cette démonstration est faite, alors apparaît dans tout son jour la raison d'affirmer Dieu; raison d'autant plus visible que tout ce qui pouvait empêcher, dans la pensée, l'affirmation de l'absolu se trouve éliminé

1. La logique n'exprime jamais qu'un absolu du relatif.

par la critique. Quand la critique a démontré qu'il est impossible d'expliquer l'action absolue de la pensée par l'expérience sensible, ni par la présence, en cette pensée, d'une loi qui la détermine nécessairement à affirmer l'être, l'impossibilité même de rendre compte de cette affirmation absolue est la preuve de la réalité objective [1] de Dieu.

On peut donc comprendre pourquoi, non seulement l'athéisme est le sel qui empêche la croyance en Dieu de se corrompre (toute pensée peut se perdre dans l'affirmation déraisonnable), mais encore que l'athéisme est nécessaire, du moins cette sorte d'athéisme qui ne peut consister qu'à montrer que Dieu n'est pas donné soit comme réalité sensible, soit même comme essence, car alors il ne serait qu'apparence, que nécessité; il ne serait pas. L'absolu ne saurait être conçu ni comme apparence, ni comme nécessité. Le véritable athéisme consisterait à nier, non l'existence [2], mais la réalité de l'absolu.

1. En un sens, on peut dire que l'objectif c'est le vrai, c'est-à-dire l'opposé du subjectif ou du relatif.

2. Ici l'existence désigne le fait d'être par rapport à nos mesures

Cet athéisme est impossible. L'absolu est toujours affirmé comme le but où tend la nature et comme l'objet propre [3] de l'intelligence et de la volonté.

De même qu'on peut rendre la justice sans perruque, régner sans couronne et sans sceptre, de même, — on le découvrira quelque jour, — le christianisme (disons la Religion en général) peut être enseigné d'une manière plus naturelle et moins technique qu'il ne l'a été jusqu'ici; le ministre deviendra moins formaliste; pour lui comme pour les autres la religion sera une vérité vivante. Je crois que nos *organisations religieuses* disparaîtront insensiblement; on sentira que les hiérarchies ne sont pas plus nécessaires à la religion qu'à la littérature, à la science, à la médecine, au droit, aux beaux-arts et à l'industrie.

CHANNING, *le Christianisme libéral.*

---

de sensibilité et d'intelligence, c'est-à-dire, au fond, l'apparence, et s'oppose à la réalité, à la vérité, à ce qui est hors de nous, en soi, absolument.

3. L'intelligence et la volonté qui ne se donnent pas l'absolu comme objet propre, qui ne posent pas le senti et l'apparent comme un simple signe qui nous incite à penser l'absolu, n'offrent qu'une différence de degré, mais non de nature, avec l'intelligence et la volonté de l'animal.

Pourquoi et comment il faut aimer la Patrie lorsque cette patrie est ta France

Il faut aimer sa patrie. C'est un devoir d'aimer sa patrie, surtout quand cette patrie est la France.

Il y a des hommes, aujourd'hui, qui affectent de dédaigner le patriotisme ; ils le considèrent volontiers comme un sentiment suranné et un sentiment borné qui rétrécit à la fois l'esprit et le cœur. Ceux-là ne comprennent pas le patriotisme ; ils s'en font une idée basse et vulgaire ; ils le confondent avec la haine de l'étranger ou avec l'orgueil de race ; ils l'identifient avec le chauvinisme qui n'en est qu'une déformation grossière ou une déplaisante caricature.

A l'amour de la patrie, certains voudraient substituer l'amour de l'humanité ; au patriotisme, le cosmopolitisme. L'un ne saurait remplacer l'autre. L'humanité, — c'est-à-dire l'espèce humaine envisagée comme un tout à travers ses générations passées et ses générations futures, — l'humanité est assurément une grande chose, une noble chose, bien qu'il soit difficile d'en faire la sorte de divinité devant laquelle les sectateurs du positivisme nous engagent à nous prosterner. L'humanité, c'est bien vague, et, pour le commun des hommes, c'est bien lointain. Cela semble à beaucoup une sorte d'entité métaphysique ; il est permis de douter que le cosmopolitisme possède jamais la vertu

du patriotisme, qu'il sache de longtemps inspirer les mêmes dévouements. Or, tout ce qui incite au dévouement, tout ce qui enseigne à l'individu l'oubli de soi-même pour le bien commun, est chose précieuse, chose sacrée.

Entre l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité, il n'y a pas, du reste, d'opposition, d'antinomie. On n'est pas contraint d'opter entre elles deux ; on peut aimer l'une sans faire de tort à l'autre ; le patriotisme vrai ne consiste pas à vouloir du mal aux autres peuples, à prétendre les subjuguer ou les abaisser au profit de son pays. Le patriotisme vrai n'exclut pas la notion du droit ; il n'exclut pas le respect du droit d'autrui et l'esprit de justice. Au contraire, quand il sait raisonner ses sentiments, le patriote éclairé, celui qui pense et médite, reconnaît dans son cœur que chaque peuple a le droit d'aimer sa patrie, comme lui-même aime la sienne. Son propre patriotisme lui apprend à comprendre et à respecter le patriotisme des autres ; et loin de se plaire à le blesser, il s'applique à ne pas le froisser. Le patriotisme réfléchi et raisonné devient un sentiment moral, un sentiment de conscience ; et, au lieu d'étouffer dans les âmes la notion du droit, il est appelé à la développer en la rendant en quelque sorte sensible à tous. Les nations, aussi bien que les individus, doivent s'appliquer la grande maxime : ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'autrui nous fît. C'est par là que le sentiment moral

doit pénétrer dans les relations internationales, et par là que les rapports de nation à nation doivent peu à peu se purifier et se pacifier. Qui aime sa patrie doit respecter celle d'autrui ; et en apprenant à respecter leur patrie réciproque, les peuples pourront s'entendre dans la paix et dans la justice ; — la paix pourra enfin se fonder sur le respect mutuel du droit.

Il n'est donc pas vrai que l'amour de la patrie nuise à l'amour de l'humanité ; et cela est particulièrement faux de la patrie française. Car on peut dire de la France, — de la France moderne et à bien des égards aussi de la France ancienne, — que son idéal a été un idéal humain ; qu'elle a mis sa gloire à travailler pour l'humanité ; c'est-à-dire pour autrui autant que pour elle-même. Aucun pays ne s'est moins enfermé dans son égoïsme national ; par là même aucun n'a mieux mérité de ses enfants. *Gesta Dei per Francos*, disaient, avec un noble orgueil, les preux des Croisades. C'était une belle devise ; et les penseurs de la France moderne ont dit, à leur manière, la même chose sous une autre forme. Cette noble ambition se retrouve aux plus grandes époques de notre histoire ; elle en fait, en quelque sorte, l'unité. La France ancienne avait voulu être le soldat de Dieu et l'épée de l'Église, la France nouvelle a rêvé d'être le champion du droit et de la liberté ; ce qui, au fond, en tenant compte de la différence des temps, revenait au même ; — car cela se résumait à vouloir être le porte-étendard de la justice, le chevalier de l'idéal.

La France a eu, par là, dans le monde, un rôle à part, une grandeur à part. On dira peut-être que ni la France ancienne, ni la France moderne n'ont toujours été fidèles à ce culte de l'idéal, à cette sorte de vocation de chevalier. Il se peut; il en est des nations comme des hommes; elles, aussi, ont leurs défaillances; puis, à la différence des individus, à qui le sacrifice est toujours permis, les nations ont le droit, elles ont même le devoir de songer à elles-mêmes, à leur indépendance, à leur sécurité. N'importe; pour qui embrasse l'histoire de la France, — de Charlemagne aux Croisades et de saint Louis à la Révolution, — on peut dire qu'elle a mis dans sa vie et dans ses actes plus d'idéal qu'aucun autre peuple.

La grandeur de la France a été pour beaucoup une grandeur spirituelle. Cela, certains le regrettent. Désavouant ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé dans le génie de notre nation, ils déplorent qu'elle n'ait pas été plus égoïste. Ils lui reprochent, après coup, de n'avoir pas su concentrer toutes ses affections sur elle-même et consacrer toutes ses forces et tout son sang à sa propre grandeur, à sa propre puissance. Ils cherchent, tardivement, à lui inculquer l'égoïsme, à lui persuader qu'en se passionnant pour le droit et pour la liberté, en dépensant parfois son argent et son sang pour autrui, elle a fait fausse route; pour un peu, ils voudraient lui faire honte de ce dont elle se faisait honneur jadis. C'est là, me semble-t-il, méconnaître

le génie français et la grandeur vraie de la France. C'est là, sous prétexte de nous aider à nous relever, nous rapetisser nous-mêmes aux yeux des peuples.

Ces conseils d'égoïsme rétrospectif, devenus une sorte de lieu commun, arrivent trop tard pour changer l'histoire. A renier son idéalisme ancien, à désavouer les plus nobles pages de son histoire, la France, hélas ! n'a rien à gagner que de diminuer son prestige devant le monde et de se ravaler elle-même aux yeux d'autrui. Cela ne lui rendra pas ses provinces perdues. S'il est vrai — ce qu'un historien pourrait parfois contester — que nous avons souffert de notre confiance dans le droit, souffert de n'avoir pas été assez égoïstes, le mal est fait : il ne peut être réparé par des regrets et par une sorte de reniement de nous-mêmes. Abjurer notre passé ne nous servirait de rien. Au lieu de nous frapper la poitrine, mieux vaut rester fiers de notre France. Est-il vrai qu'elle a temporairement perdu, avec la gloire des armes, sa grandeur matérielle, raison de plus pour ne pas lui enlever sa grandeur morale. Cette grandeur morale, dont certains semblent faire fi, gardons-la lui, avec un soin jaloux ; elle a, en tout cas, cette supériorité sur la grandeur matérielle qu'elle, au moins, n'est pas à la merci des hasards d'une bataille.

La France a été vaincue ; mais jusqu'en sa défaite, malgré ses erreurs et ses inconséquences, malgré les fautes de ses gouvernements et l'égoïsme de ses partis, la

France a la consolation d'être tombée avec une notion du droit, avec un idéal politique plus élevé et plus humain que celui de son vainqueur. Loin de renier le droit dont elle est devenue un des martyrs, que la France le maintienne au nom de ses souffrances et au nom de ses espérances! Elle y est, aujourd'hui, la première intéressée. Mutilée par la force dans sa propre nationalité, qu'elle reste fidèle au principe national et au libre droit des peuples violé chez elle par le conquérant de 1870. C'est le seul droit qui lui demeure sur Metz et sur Strasbourg, le seul au nom duquel elle les puisse jamais revendiquer. Si l'épée avait le droit de découper les peuples et de tailler les provinces sans leur libre consentement, nous n'aurions qu'à oublier le vert pays entre la montagne et le fleuve et à cesser de porter le deuil de l'Alsace-Lorraine.

Donc, pas d'abjuration de nos principes, pas de désavœu de notre passé. Renier le droit des peuples serait nous renier nous-mêmes; car il faut choisir entre la fidélité au droit et l'idolâtrie de la force.

Il est vrai, la France a été vaincue; la France, après vingt cinq ans, reste en face de ses voisins une vaincue. Mais, même après Metz et Sedan, il lui est permis de se glorifier de ce qu'elle a fait pour le droit d'autrui. En regardant autour d'elle, parmi tous ces peuples entre lesquels, au jour de la détresse, elle n'a pas trouvé un allié, la France peut compter avec orgueil

combien l'ont eue pour protectrice, combien ont du sang français pour ciment de leur nationalité. La liste en est longue, depuis la grande République des Etats-Unis jusqu'à l'Italie, justement fière de son rajeunissement; depuis la Hollande et le Portugal, aux jours de l'ancienne monarchie, jusqu'à la Grèce et à la Belgique dans notre XIXe siècle, sans compter les créatures ou les protégés de notre diplomatie comme la Roumanie qui nous a dû son unité, — sans compter les pays auxquels nous n'avons pu témoigner que de platoniques ou d'impuissantes sympathies, comme la Pologne, comme l'Irlande, comme le Danemark, car il n'y a pas eu d'opprimé à qui, à défaut de notre sang, nous n'ayons donné l'aumône de nos larmes. La plupart des petits peuples de l'Europe nous doivent, au moins pour une bonne part, leur existence, leur indépendance nationale. Si, des sources du Rhin à la mer du Nord ou au Sund, — si le Suisse, si le Belge, si le Hollandais, si le Danois ne sont pas un jour contraints de se reconnaître les vassaux du nouvel Empire germanique, ils le devront sans doute à la France — à la France rajeunie dans l'épreuve et redevenue le défenseur du droit des petits, du droit des peuples. Car, par une sorte de bonne fortune, jusqu'en nos malheurs, c'est là un rôle auquel nous sommes ramenés par notre intérêt, non moins que par nos principes.

Un pays qui a pareille histoire a le droit d'en être fier et le devoir de s'en montrer digne. N'abdiquons

rien de ce qui a fait dans le monde la grandeur de la France ; le monde ne nous reconnaîtrait point, et les peuples perdraient leur admiration ou leur sympathie pour la France. Restons fidèles au culte du droit, fidèles à notre idéal humain de liberté, de justice, de progrès : appliquons-nous seulement à mieux connaître les conditions matérielles et les conditions morales de la liberté, de la justice, du progrès. Ne nous laissons décourager ni par les revers du dehors, ni par les iniquités de l'histoire, ni, ce qui est plus humiliant, par les faillites et par les hontes du dedans. Apprenons à nous purifier, à élever nos âmes, à fortifier nos volontés pour être de vrais fils de la France, et pour lui rendre ou pour lui conserver — au siècle qui va bientôt se lever sur le monde — ce qui a fait sa gloire et sa noblesse à travers les âges. Laissons-la suivre ce qui a été sa vocation dans l'histoire. Aimons la France d'un amour conscient et réfléchi, nous attachant à lui garder sa grandeur morale qui, non moins que sa puissance matérielle, fait partie de notre patrimoine national. Travaillons chacun à notre place, chacun à notre rang — dans la lumière ou dans l'obscurité — à n'être pas indigne d'une telle patrie. Voilà en quoi consiste le véritable patriotisme, celui qui, en fortifiant, en ennoblissant l'âme française, fera la France grande et forte entre les nations.

L'Évangile selon la France[1]

Le Sacrifice et l'Espérance

Nous sommes les fils de ceux qui, par l'effort d'une nationalité héroïque, ont fait l'ouvrage du monde et fondé, pour toute nation, l'évangile de l'égalité. Nos pères n'ont pas compris la fraternité comme cette vague sympathie qui fait accepter, aimer tout, qui mêle, abâtardit, confond. Ils crurent que la fraternité n'était pas l'aveugle mélange des existences et des caractères, mais bien l'union des cœurs. Ils gardèrent pour eux, pour la France, l'originalité du dévouement, du sacrifice, que personne ne lui disputa ; seule, elle arrosa de son sang cet arbre qu'elle plantait ! L'occasion était belle, pour les autres nations, de ne pas la laisser seule. Elles n'imitèrent pas la France dans son dévouement ; veut-on, aujourd'hui, que la France les imite dans leur égoïsme, leur immorale indifférence, que n'ayant pu les élever, elle descende à leur niveau ?

La voilà, cette France, assise par terre, comme Job, entre ses amies, les nations, qui viennent la consoler,

1. Après l'article d'un historien contemporain, nous reproduisons ici quelques lignes qu'écrivit un autre historien, qui fut surtout un poète. On ne les relira jamais trop. Il serait bon d'en pénétrer les enfants, de les faire apprendre par cœur.

l'interroger, l'améliorer, si elles peuvent, travailler à son salut.

« Où sont tes vaisseaux, tes machines ? » dit l'Angleterre. — Et l'Allemagne : « Où sont tes systèmes ? N'auras-tu donc pas au moins, comme l'Italie, des œuvres d'art à montrer ? »

Bonnes sœurs, qui venez consoler ainsi la France, permettez que je vous réponde. Elle est malade, voyez-vous ; je lui vois la tête basse, elle ne veut pas parler.

Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, et d'or, et d'efforts de toute sorte pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel... Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah ! la vôtre, l'entassement de vos sacrifices, irait au genou d'un enfant.

Ne venez donc pas me dire : « Comme elle est pâle, cette France !... » Elle a versé son sang pour vous... — « Qu'elle est pauvre ! » Pour votre cause, elle a donné sans compter... Et n'ayant plus rien, elle a dit : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne... » Alors elle a donné son âme, et c'est de quoi vous vivez.

« Ce qui lui reste, c'est ce qu'elle a donné. » Mais, écoutez bien, nations, apprenez ce que, sans nous, vous n'auriez appris jamais : « Plus on donne, et plus on garde ! » Son esprit peut dormir en elle, mais il est toujours entier, toujours près d'un puissant réveil.

Il y a bien longtemps que je suis la France, vivant jour par jour avec elle depuis deux milliers d'années. Nous avons vu ensemble les plus mauvais jours, et j'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invisible espérance. Il faut bien que Dieu l'éclaire plus qu'une autre nation, puisqu'en pleine nuit elle voit quand nulle autre ne voit plus ; dans ces affreuses ténèbres qui se faisaient souvent au moyen âge et depuis, personne ne distinguait le ciel ; la France seule le voyait.

Voilà ce que c'est que la France. Avec elle, rien n'est fini ; toujours à recommencer.

Quand nos paysans gaulois chassèrent un moment les Romains et firent un empire des Gaules, ils mirent sur leur monnaie le premier mot de ce pays (et le dernier) : *Espérance*.

PRIÈRE A FAIRE DIRE AUX ENFANTS DANS TOUTES LES ÉCOLES DE FRANCE.

France, glorieuse mère, qui n'êtes pas seulement la nôtre, mais qui devez enfanter toute nation à la liberté, faites que nous nous aimions en vous !

MICHELET. (Extraits du *Peuple*, p. 270, 274, 257.)

La vraie philosophie.

La vraie philosophie est spéculative et pratique. Pourquoi Socrate a-t-il régénéré la philosophie grecque ? Pourquoi Socrate est-il le point de départ

de la seule impulsion féconde qu'ait reçue la philosophie ancienne? Parce qu'il combattit les sophistes et les spéculateurs abstraits, en ramenant son école à la partie pratique de la philosophie. Socrate prétendait porter ses disciples à réaliser en eux-mêmes le sublime idéal du sage dont la vie entière, et comme homme et comme citoyen, présente aux autres hommes le modèle de l'humanité. Il travaillait à contenir l'essor de la spéculation par la force d'un bon sens imperturbable et à soumettre toute prétention scientifique à une obligation d'un ordre plus élevé. La substance de sa doctrine était une théorie de la vertu.

La philosophie creuse et vide, sans expérience personnelle de celui qui la traite, sans objet réel et vivant sous le regard de la conscience, sans sagesse, sans pitié, sans ardent amour de Dieu, de la lumière et de l'humanité, cette triste et pitoyable dissection des facultés de l'homme abstrait, est le travail le plus stérile qu'ait jamais entrepris l'esprit humain. Aucun rayon de lumière n'en est jamais sorti pour l'homme.

Ainsi, encore une fois, la philosophie se compose et de pratique et de spéculation. La philosophie veut, avec la connaissance de la vérité, l'amour et la pratique du bien. Toute philosophie qui, n'étant que spéculative, ne jette point en même temps ses racines et dans l'intelligence et dans le cœur, n'est qu'une tentative sophistique.

GRATRY, *Logique*, I, 205, 212.

Idées sur l'éducation dans l'Enseignement primaire[1].

(2e Partie)

Et quand bien même il serait vrai que notre génération fût condamnée d'avance à croupir dans le scepticisme et l'incrédulité, serait-ce donc une raison suffisante de déserter le devoir, de désespérer de l'avenir? — Non pas! les hommes de foi ne se découragent pas au contact des difficultés. C'est le contraire qui arrive : leur énergie s'accroît en raison des obstacles à vaincre. Avec M. Ch. Secrétan, ils diront : « Cette impopularité des croyances qui nous sont chères ne nous inspire aucun doute à leur égard, pensant avoir assez interrogé les doctrines qu'on leur oppose pour entendre qu'elles sonnent creux. Les questions de vérité ne se tranchent point à la majorité des suffrages. L'idée du progrès, qui a conservé bien des partisans et qui nous semble justifiée en quelque mesure, n'implique-t-elle pas qu'à chaque journée de l'humanité, la vérité qui importe ne peut se trouver que chez quelques-uns? Ce qui sera demain s'aperçoit aujourd'hui; mais tandis qu'au dire des mieux écoutés, l'histoire aurait déjà passé jugement sur nos opinions, il nous semblerait depuis bien longtemps qu'elles ne se soient jamais produites dans leur pureté, sans alliages contradictoires, et que nous tenions dans des mains débiles, peut-être indignes, la vérité du surlendemain.[2] »

1. Voir le Bulletin n° 7, page 261.

2. Préface de *La Civilisation et la Croyance*, chez Alcan. Livre à lire

C'est dans cet esprit vraiment libre, affranchi des préjugés régnants, que M. J. Gauran a traité avec une grande compétence, dans la *Revue de l'enseignement primaire*, la grave question de l'*Idée de Dieu dans l'école.*

L'idée de Dieu dans l'éducation.

« L'idée de Dieu tend à disparaître de l'éducation scolaire publique.

« Je suis de ceux qu'afflige cette constatation faite ici même par M. Devinat, et je trouve qu'on prend trop aisément son parti du fait avant qu'il soit démontré qu'ainsi les choses sont bien, ou qu'elles ne peuvent pas être autrement.

« Peut-on, sans dommage, supprimer l'idée de Dieu de la première éducation ? Je ne le pense pas... »

Ici se place une profession de foi de l'auteur, visiblement inspirée de la philosophie morale de Kant. Puis il continue ainsi :

« Mon intention bien arrêtée est d'inculquer à mes enfants, quand ils approcheront de l'âge d'homme, une doctrine reposant sur le devoir tel que le révèle la conscience. L'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu y auront leur place, mais simplement comme postulats. Ces deux notions couronneront l'édifice sans être la condition de sa solidité.

« Les chers petits ne sont pas encore de taille à suivre un raisonnement philosophique, mais déjà se pose pour eux l'incessant problème de la conduite. L'instinct du bien, qui est en eux comme dans tout être humain, leur souffle, il est vrai, sa solution, la solution morale ; mais d'autres instincts,

---

et à méditer : Tous les problèmes de notre temps, problèmes politiques, économiques, philosophiques et religieux y sont posés et discutés avec profondeur.

non moins humains, leur suggèrent aussi la leur, souvent opposée. Or ce serait trahir la vérité d'affirmer que leur volonté a par elle seule la force de s'attacher toujours ou même ordinairement au devoir. Il me faut venir au secours de cette volonté chancelante, encline à se faire complice de la passion. J'essaye de vouloir avec eux, non pour eux.

« Bien que cela aille à rebours de notre logique, l'autorité de leur conscience est faite en grande partie de la conformité de ses indications avec mes enseignements et mes recommandations.

« Les plus âgés se seraient déjà demandé, si je n'avais prévenu leur question, sur qui s'appuie ma propre conscience, à quelle source elle puise son autorité ; ils sont trop subordonnés pour avoir l'idée de l'autonomie de la volonté humaine, et même pour l'admettre. L'explication de la loi morale par la volonté du Père commun des hommes, Père suprêmement bon qui, dans le sage dessein de nous rendre heureux, nous a faits capables de connaître le bien, de le poursuivre, et par là, de nous rapprocher de lui, la perfection même, leur a procuré pour plusieurs années la quiétude de l'esprit, excellente condition pour contracter l'habitude du devoir. De bonne heure, d'ailleurs, ils avaient conçu le Créateur de toutes choses par besoin de trouver une cause à tout ce qui est.

« J'accorderai tant qu'on voudra que ce n'est là qu'une hypothèse. Qui a une certitude à mettre à la place ?

« Faut-il donc, dès l'ouverture de l'intelligence, installer le doute dans l'esprit de nos enfants ? Ce serait agir contre nature, car l'enfance est essentiellement crédule. Elle est avide d'affirmations. Donnez-lui-en, vous qui avez charge de la former, ou elle en prendra de toutes mains ; et pour avoir voulu faire des philosophes prématurés, vous aurez risqué de former des esprits inquiets et superstitieux, sans unité

morale, incapables peut-être de se donner jamais une solution personnelle du pressant problème de la destinée.

« L'idée de Dieu, auteur de la nature et de ses lois, providence de l'univers, me paraît la base nécessaire ou tout au moins la meilleure base de la morale enfantine. Je ne crois pas que nos fils et surtout nos filles puissent se contenter, pendant leur première éducation, de la morale du devoir pur, à laquelle je souhaite qu'ils s'élèvent tous, mais qui me semble ne leur être accessible que par évolution.

« A mon sens, il est au moins sage de placer l'apprentissage de la vie morale sous les auspices d'une conception spiritualiste, laquelle peut, d'ailleurs, rester indépendante de tout dogme. La transition à la doctrine du devoir pour le devoir est plus aisée qu'on ne le croirait tout d'abord, mais elle suppose, d'après mon expérience, une maturité d'esprit non encore atteinte à 13 ans. Jusqu'à cet âge, l'obligation absolue, le bien pour le bien sont inaccessibles au très grand nombre, même dans les circonstances les plus favorables de milieu familial.

« S'il en ainsi — et une contradiction appuyée sur des faits me paraît bien difficile, — il me semble démontré que supprimer l'idée de Dieu de l'éducation publique populaire serait commettre une faute d'autant plus grave que l'indifférence sur cette matière est plus répandue dans les familles. Il ne faudrait se résigner à cette regrettable situation que s'il était impossible de l'éviter.

« Je ne crois pas que nous en soyons là. »

Genèse de l'état actuel des esprits en France.— Remède possible.

« M. Devinat ne nie pas que la disparition de l'idée de Dieu de l'éducation nationale ne soit regrettable. Cela m'eût surpris, car je tiens notre représentant au Conseil supérieur

comme un de ces « esprits naturellement portés vers les régions de l'idéal » dont il nous parle dans son article du 25 octobre. Mais l'honorable directeur pense qu'il faut prendre son parti de cette situation et qu'il n'y a plus qu'à chercher le principe capable « de combler le vide qui se fait ou va se faire dans la conscience française ».

« Je reconnais que quantité de gens, et parmi eux — ce qui m'afflige — beaucoup de maîtres de la jeunesse, sont actuellement indifférents aux conceptions spiritualistes. Le mal est-il irrémédiable ?

« Etudions-le dans ses causes.

« L'esprit français, qui, par ses tendances, est essentiellement un esprit de liberté, a été durant de longues années asservi à la foi catholique, dont on pourrait dire qu'elle s'est complu à humilier la raison humaine. Malgré des révoltes multipliées, quelques-unes sanglantes, cet asservissement a duré jusqu'au dernier quart de notre siècle, grâce à la complicité des pouvoirs politiques, dominés eux-mêmes par l'Eglise.

« La conquête des libertés publiques a été chez nous le prélude nécessaire de l'émancipation des esprits. Naguère, républicain était en France synonyme de libre-penseur. Ainsi en est-il encore en Espagne. L'Eglise le savait bien. D'instinct et de volonté réfléchie, elle a été avec tous les partis de réaction tant qu'elle a cru leur succès possible. Si, actuellement, elle change de tactique, ce n'est pas assurément par tendresse subite pour la pensée moderne, mais bien pour ne pas partager le sort « du cadavre monarchique ». Pendant longtemps elle a ostensiblement inspiré ou conduit la lutte contre l'esprit démocratique ; il semblait qu'elle eût à cœur de justifier le cri de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

« Elle paye cher son aveuglement, car elle est aujourd'hui la vaincue. Pour les gens simplistes, — ils sont légion, — le triomphe incontesté du principe républicain a impliqué la

défaite du pouvoir moral que représente la religion. Laïque est devenu l'équivalent de non-religieux, parfois même d'anti-religieux ; et les attaques inconsidérées de nos adversaires contre le gouvernement *athée* et l'école *athée* n'ont pas peu contribué à propager la confusion.

« Après la victoire définitive, il y a eu pour ceux qui ont pris part au combat — les instituteurs étaient parmi les plus vaillants — comme un enivrement de succès et de liberté. On a éprouvé un plaisir très naturel à se montrer entièrement émancipé ; on a rejeté en bloc tout ce que l'Eglise représente ; dogmes absurdes et principes rationnels, pratiques extérieures et culte intime. Comme on n'avait pas songé à substituer à la foi abandonnée une autre règle supérieure de conduite, dont on ne pouvait pas d'ailleurs sentir de sitôt le besoin, la conscience est restée vide, plus vide que ne semble le croire M. Devinat, car si beaucoup ont continué par tradition et par habitude à conformer leur vie à la « bonne vieille morale », d'autres, en trop grand nombre, se sont simplement abandonnés à leurs instincts.

« D'abord vivement goûté comme une délivrance, ce néant est devenu peu à peu un état habituel presque inconscient, l'*indifférence* en matière religieuse. En ce qui concerne les deux seuls points qui nous préoccupent, Dieu et l'Ame, on ne niait ni n'affirmait ; on n'y pensait plus ; c'était proprement l'absence de conviction. Les lois de la contagion morale se sont alors exercées avec d'autant plus d'efficacité que l'exemple venait des classes dites dirigeantes, des fonctionnaires surtout.

« La mode s'en est mêlée aussi. Nous lui devons ces écoliers de 16 ans dont parle M. Devinat, bruyamment incrédules avant d'avoir pu examiner les croyances contre lesquelles ils s'insurgent.

« En résumé, on peut assigner trois causes principales à l'éclipse momentanée de l'idée de Dieu dans l'esprit d'une bonne partie de la nation :

« En premier lieu une *association* injustifiée et irraisonnée. Beaucoup qui avaient sujet de réprouver la tyrannie de l'Eglise ont répudié, en même temps que les abus dont elle était coupable, des vérités dont elle paraissait avoir le dépôt mais qui, en réalité, sont indépendantes de toute confession. Ensuite une *contagion*. L'indifférence en matière religieuse — l'irréligion si l'on veut — s'est répandue dans les divers milieux, en commençant par les milieux intellectuels, à la façon de la confiance ou du découragement dans certaines circonstances. Enfin une *mode*. Etre affecté du sentiment qui domine parmi les gens en vue a toujours été bien porté dans ce peuple d'imitateurs que nous sommes.

« Or ces trois influences sont celles dont la pédagogie nous enseigne à triompher, même lorsqu'elles sont fortifiées par l'*habitude*.

« L'éducateur peut les avoir pour ou contre lui dans la culture de *tous* les sentiments. Lorsqu'il les a pour auxiliaires, il ne compte pas absolument sur elles, car il les sait assez inconstantes dans leur objet ; aussi n'a-t-il garde de cesser d'éclairer la raison et d'exciter la volonté. Lorsque l'association, la contagion, la mode, l'habitude s'exercent contre son œuvre, l'éducateur digne de son nom et de sa tâche, au lieu de se résigner, fait appel de son mieux à la raison et à la volonté du sujet qui restent, en dernière analyse, les souveraines maîtresses de la conduite. En outre, il oppose association à association, contagion à contagion, mode à mode, habitude à habitude, détournant ainsi au profit de son but ces forces, indifférentes par essence. Il espère d'ailleurs, et c'est rarement en vain, une *réaction* contre les influences anciennes, mouvement qu'il surveillera avec attention et dont il profi-

tera au moment opportun pour, toujours avec le concours de la raison et de la volonté, modifier l'orientation morale.

« Il n'y a qu'un cas où il faudrait désespérer de fonder par l'éducation une œuvre durable contre l'association, la contagion, la mode, l'habitude : c'est celui où ces influences auraient la raison pour alliée.

« L'hypothèse doit être écartée dans le sujet qui nous occupe, car il est manifeste qu'au lieu d'être en opposition avec la raison, l'idée de Dieu est demandée par l'intelligence pour expliquer la loi morale. La presque unanimité des esprits sincères qui n'ont pu aller jusqu'à l'affirmation de la Cause intelligente de l'univers et de ses lois ont regretté leur impuissance et se sont tenus dans une réserve plutôt bienveillante. Il y a un certain nombre d'athées par passion ; peut-être n'y en a-t-il aucun par raison.

« Il est donc possible de réinstaller par l'éducation l'idée de Dieu à la place d'honneur dans l'âme nationale. Par quels moyens ? C'est ce que je me propose d'examiner. »

Les moyens.

« Il me paraît résulter des observations que j'ai présentées à cette place (nos des 25 novembre et 10 décembre) qu'il est désirable et théoriquement possible de raviver par l'éducation le sentiment religieux dans l'âme française. (Je prends l'expression sentiment religieux dans un sens purement philosophique.) Je crois, en outre, le projet pratiquement désirable.

« Il convient d'abord de remarquer que la tâche ne peut incomber exclusivement à l'école. Plusieurs autres facteurs concourent à l'éducation nationale, qui ont une large part de responsabilité dans la situation actuelle. Il n'est que juste qu'ils s'emploient au relèvement des esprits. Mais il ne saurait être question ici que de l'influence scolaire.

« La condition nécessaire et à mon sens suffisante de la rénovation ardemment souhaitée par le très grand nombre des meilleurs amis de l'école laïque est la modification dans le sens religieux des dispositions morales des instituteurs. Il faut que les maîtres de l'enfance échappent à cette contagion d'indifférence et d'incrédulité qui sont en train de faire de si regrettables ravages dans la société française. Il faut qu'ils soient *croyants*.

« Qu'on m'entende bien. Je ne demande pas qu'on exige des instituteurs l'adhésion à un *credo* formel quelconque. Le dogme, c'est-à-dire la définition de Dieu par sa nature et ses attributs, est affaire de foi pure, et nous ne sommes pas près de nous entendre sur ce chapitre, partagés comme nous le sommes en un nombre assez grand de sectes religieuses ou philosophiques. La question n'a donc pas sa place à l'école publique, que son caractère de commune oblige à écarter ce qui nous divise pour ne retenir que ce qui nous unit. Elle est d'ailleurs sans importance au point de vue pratique. Que chaque maître conserve donc la liberté de se définir à lui-même comme il pourra le Principe des choses et de la nature morale, pourvu qu'il ait sur ce Principe une conviction affirmative profonde qui inspire sa conduite propre et son enseignement. Mais ni le scepticisme ni le dilettantisme en matière religieuse ne me paraissent admissibles dans un éducateur, à moins qu'on ne se fasse de l'éducation l'idée d'un art comparable à celui qui préside à l'apprentissage d'une profession quelconque. »

Ici, M. Gauran indique quelques points sur lesquels l'Etat peut et doit demander à l'instituteur des garanties doctrinales. Nous retrouverons cette question dans un article de M. Félix Thomas.

M. Gauran fait observer qu'il ne peut être question de

transformer subitement sur ce point l'état d'esprit du personnel en fonctions : les fées ne sont plus au service des hommes. Mais on pourrait cesser d'encourager tacitement ce personnel à persévérer dans la voie où il s'est engagé il y a quelques années à la suite, pense-t-il, de ses chefs les plus autorisés. Il est avoué que les autorités scolaires n'ont pas vu jusqu'à présent d'un mauvais œil le mouvement dont on commence à avoir peur ; elles s'en sont un peu partout réjouies comme d'un signe d'émancipation complète de l'école envers l'église, et leur satisfaction s'est parfois manifestée intempestivement. Un mot, un geste, un sourire d'un chef peuvent faire ou beaucoup de mal ou beaucoup de bien, selon les cas. Je crois hors de contestation que si, depuis 15 ans, l'influence des inspecteurs de tout ordre s'est exercée en faveur de l'idée républicaine, elle a été, pendant la même période, contraire, dans son ensemble, à l'idée religieuse.

« On aura des inspecteurs spiritualistes comme on a eu des inspecteurs républicains... pourvu qu'on le veuille.

« Rien de plus aisé en ce qui concerne les inspecteurs généraux et les recteurs, en petit nombre, bien connus avant leur désignation et dont l'action peut être considérable.

« Il faudra un peu plus de soin dans le choix des inspecteurs d'Académie et des inspecteurs primaires. Mais quand l'administration voudra bien ne pas se désintéresser de la question, il ne lui sera certainement pas impossible d'obtenir au point de vue des opinions philosophiques les garanties qu'elle sait se procurer aujourd'hui au point de vue des opinions politiques ou sociales. Le moyen le plus pratique serait peut-être d'établir aux écoles normales supérieures de la rue d'Ulm et de Saint-Cloud, pépinières du personnel enseignant et du personnel administratif, des cours de philosophie à l'intention des élèves de sciences..... »

M. Gauran conclut ainsi :

« Je crois que presque toute la solution de la question est dans la préparation et le recrutement du personnel de l'inspection et des écoles normales. De ces deux foyers l'idée et le sentiment religieux rayonneront sûrement dans le personnel des écoles primaires comme ont rayonné par la même voie l'idée et le sentiment démocratiques.

« Ce résultat obtenu, point ne sera besoin de modifier les programmes pour rendre religieuse — au sens strictement philosophique — l'éducation populaire dans les écoles publiques. Il ne s'agit point, ne l'oublions pas, d'enseigner une religion confessionnelle, mais simplement de cultiver un sentiment essentiellement humain, le besoin d'honorer et d'aimer l'auteur de toutes choses, « notre Père des cieux, » de quelque façon qu'on le conçoive. Aucune leçon nouvelle n'est à prévoir pour cela, et il n'est pas à craindre que l'instituteur manque de temps pour développer le sentiment religieux tel que nous l'entendons. Il suffira que ce sentiment inspire la vie et le cours du maître de morale, comme l'ont entendu Jules Ferry, les Chambres et le Conseil supérieur de 1882, qu'en d'autres termes l'instituteur agisse en cette matière avec ses disciples, dont il est un peu le père, comme avec ses propres enfants, qu'il n'élève pas — j'en suis certain — dans le scepticisme qu'il affecte lui-même trop souvent. »

Reste la question fort épineuse du *respect de la liberté des consciences à l'école*, par rapport aux enfants, aux familles, et par rapport aux maîtres eux-mêmes. M. Félix Thomas, professeur de philosophie au Lycée de Versailles, a donné là-dessus une étude fort pénétrante et qui marquera sa place dans cette discussion.

Sur la question générale de l'éducation à l'école primaire, à tous les degrés, M. F. Thomas constate que « l'accord est complet concernant la nécessité d'une réforme prochaine ; il

l'est beaucoup moins, — et l'on devait s'y attendre, — sur les caractères mêmes que doit revêtir cette réforme et les meilleurs moyens de la mener à bonne fin. Si cependant nous comparons entre eux les différents programmes qui ont été proposés, nous remarquons bien vite qu'ils comprennent deux parties tout à fait distinctes. Dans la première, qu'on pourrait appeler négative, les auteurs s'appliquent surtout à nous indiquer ce que notre enseignement ne doit pas être, quelles limites lui sont assignées, quelles questions il doit nécessairement s'interdire ; — dans l'autre, qui est plus positive, chacun, au contraire, nous trace suivant ses aspirations personnelles et ses convictions plus ou moins raisonnées, la marche que l'éducateur doit suivre, les sentiments qu'il faut éveiller et diriger chez les enfants, les procédés dont il convient de faire usage. — C'est sur la première de ces deux parties seulement que nous voudrions aujourd'hui appeler l'attention, la seconde lui étant, du reste, intimement unie.

« Ce que notre enseignement ne doit pas être, on nous l'apprend par cette formule très concise et souvent reproduite : « L'État, — et par suite l'instituteur ou le professeur, — ne peut être, sans violer la liberté de conscience, ni spiritualiste, ni matérialiste, ni panthéiste, ni déiste ou théiste, ni athée. » Si l'un de nous mérite l'une ou l'autre de ces épithètes, il ne remplit plus son devoir et doit être blâmé : nous sommes des théologiens ou des métaphysiciens, — ce qui ne vaut guère mieux, — partant des maîtres dangereux ! L'éducateur idéal est celui qui reste neutre entre tous ces systèmes, c'est l'éducateur auvergnat ! — Cette règle absolue que quelques-uns voudraient inscrire en tête de nos nouveaux programmes, ils la justifient, il est vrai, à l'aide de deux principes non moins absolus : le premier, c'est qu'en remplissant sa tâche, « le maître ne doit jamais être contraint de parler contre sa conscience » ; le second, « c'est qu'il doit

toujours respecter celle de ses élèves et les opinions de leurs parents. »

« J'ai tenu à citer textuellement ces formules afin d'être bien sûr de n'en point altérer le sens. Voyons quelles en sont les conséquences au point de vue de l'enseignement, et quelle situation toute spéciale elles créent à l'Universitaire. — Ce qu'on nous demande, avant tout, c'est de devenir, plus encore que par le passé, des éducateurs, c'est-à-dire, si j'entends bien le mot, des maîtres inspirant à leurs enfants l'amour du bien et du devoir, se dévouant pour en faire des hommes utiles et honnêtes. Or, comment atteindre ce but en gardant la sainte neutralité qu'on nous impose ? Admettons, pour un instant, que le maître, — on en trouve encore, paraît-il ! — croie à la liberté et dise à ses élèves qu'il dépend d'eux de choisir entre le bien et le mal et de pratiquer l'un ou l'autre ; et aussitôt matérialistes, panthéistes, déterministes auront le droit de protester. « Vous enseignez à nos enfants, diront-ils, des théories contraires à nos convictions les plus profondes ; vous faites de la métaphysique, peut-être sans le savoir, mais vous en faites, contrairement à nos conventions, et nous nous y opposons. » Ces plaintes seront justifiées et l'instituteur n'aura qu'à se soumettre ou à se démettre. Supposons, au contraire, que ce soit le maître qui considère la croyance à la liberté comme une illusion, et tous ses auditeurs comme des automates dont les actes sont fatalement déterminés ; quel langage tiendra-t-il dans sa classe lorsqu'il exposera les principaux devoirs de la morale ? Evidemment, il lui faudra une très grande habileté pour ne blesser jamais ni ses convictions, ni celles des parents qu'il représente. — On m'objectera qu'il n'est pas besoin de recourir à la métaphysique pour établir les grands principes de notre conduite ; je l'admets volontiers avec tous les défenseurs de la morale indépendante, mais ce qui est incontestable, c'est que de ces

principes, qu'on le veuille ou non, découle toute une métaphysique : donc, la neutralité dont on nous parle est irréalisable. Nous pourrions faire, naturellement, les mêmes remarques à propos du devoir, du mérite et de la vertu.

« Peut-être, cependant, se trouvera-t-il un maître assez habile pour tourner ces difficultés dans les leçons qu'il fait à ses élèves, mais lorsque des questions de toutes sortes lui seront adressées sur ces sujets scabreux, comment pourra-t-il, sans péril, y répondre d'une manière satisfaisante ? — De plus, il a des textes à expliquer, des fables de La Fontaine, des morceaux choisis de Bossuet, de Racine et de Corneille... où les mots d'immortalité, de Dieu, de Providence reviennent à chaque instant. Devra-t-il donc, pour rester fidèle à sa consigne, soit refuser de répondre aux interrogations de ses élèves, soit se borner à leur faire connaître, à propos de l'immortalité, par exemple, les sens différents qu'on attache à ce mot? Car remarquons bien que pour être vraiment neutre, il doit exposer avec la même impartialité la définition des spiritualistes et celle des panthéistes qui sont loin de se ressembler. En vérité, ce sont là bien des obstacles, et nous nous demandons si le plus sage ne serait pas encore de rayer, une bonne fois pour toutes, ces termes embarrassants de notre vocabulaire, et de ne plus introduire dans les classes que des textes expurgés. On a déjà commencé pour La Fontaine, et tous connaissent ces mutilations de haut goût littéraire :

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que *l'on lui* prête vie !

« Si c'est là le procédé recommandé, qu'on nous avertisse, et qu'on se hâte de composer des éditions nouvelles.

« Mais examinons de plus près les principes sacrés que l'on prétend sauvegarder. « Le premier, nous dit-on, c'est que l'éducateur ne saurait être astreint à enseigner des choses

auxquelles il ne croit pas. » Je ne sais si ceux qui le défendent en voient toutes les conséquences. — S'ils entendent dire simplement qu'un maître enseigne mal lorsqu'il n'est pas convaincu, rien de plus juste, sans aucun doute, mais telle n'est pas évidemment leur pensée ; elle est plus générale et porte plus haut. Mais alors nous nous demandons quel enseignement pourra donner un maître qui, par exemple, ne voit dans l'idée de Patrie et dans le sentiment qui l'accompagne, qu'un reste de superstition dangereuse qu'il importe de combattre, qui considère la propriété individuelle comme illégitime et comme un obstacle qu'il faut à tout prix supprimer ? En raisonnant ainsi, on pourrait tout justifier. On voit donc que, pris au pied de la lettre, le prétendu principe qu'on évoque n'est qu'une grossière erreur. Il est des institutions et des lois sans lesquelles une société ne saurait prospérer et vivre ; si un maître ne les accepte point, s'il n'est pas résolu à les faire aimer et à les défendre, il n'a qu'à aller chercher fortune ailleurs.

« Le second principe « qu'il ne faut jamais rien dire qui puisse blesser les convictions sinon de ses élèves, du moins de leurs parents », est tout aussi insoutenable. *En fait*, d'abord, la chose est impossible. Il nous sera facile, sans doute, de ne rien avancer qui blesse leurs croyances religieuses, s'ils en ont, mais comment éviter de froisser, par exemple, les croyances politiques de tous ? Pas un instituteur qui ne représente la République comme le gouvernement légitime du pays ; or, est-il sûr qu'en le faisant il agrée à tout le monde ? — En outre, *en droit*, la chose n'est pas exigible. On ne peut demander au maître de respecter des opinions dangereuses pour la société ou pour la moralité, alors même qu'il les saurait professées par un grand nombre de ceux dont il élève les enfants.

« On comprend ainsi quel est le danger de ces formules

toutes faites dont on abuse et qui, parfois, en imposent. Nous sommes bien persuadés que ceux qui s'en servent d'ordinaire y voient moins de malice, mais il n'en est pas moins vrai qu'elles prêtent à tous les malentendus. En outre, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que leurs défenseurs pensent servir la cause de la liberté, quand, en réalité, ils lui nuisent; ils croient être libéraux, quand ils ne se montrent qu'intolérants. A force de prêcher à nos maîtres la prudence, de leur rappeler sans cesse les questions qu'ils doivent écarter de leur enseignement, de leur montrer à tout propos les prétendus écueils qu'ils doivent éviter, on en a troublé plusieurs à tel point qu'ils se demandent, non sans anxiété, ce qui enfin leur est permis. Ils ne voient partout que pièges et chausse-trapes dans lesquels ils craignent de tomber. Quelques-uns même, que nous connaissons, en sont arrivés à s'imaginer qu'ils étaient continuellement surveillés, épiés, inscrits peut-être sur je ne sais quelle liste de suspects... Ils exagèrent, sans doute; mais n'est-il pas regrettable qu'une telle crainte ait pu se glisser dans leur esprit? Tout ce qu'ils possèdent d'initiative, de zèle, de bonne volonté se trouve par là même paralysé. Que n'a-t-on plus de confiance dans le tact et dans la droiture de nos instituteurs! Nous voudrions, nous, qu'au nom même de la liberté et de la dignité dont on parle, on leur laissât une latitude plus grande et qu'on s'en remît davantage à la conscience qu'ils ont de leurs devoirs. Au lieu d'insister, comme on le fait, sur ce qui leur est défendu, qu'on insiste, de préférence, sur ce qui leur est imposé par la profession qu'ils exercent, sur le but qu'ils doivent poursuivre et sur les moyens de l'atteindre, sans tracer cependant de règles absolues. En un mot, au point de vue de l'éducation, sous l'influence de préjugés et de préoccupations de toutes sortes, on a restreint l'action des maîtres; nous voudrions qu'on cherchât, au contraire, à l'élargir et

que, sous le couvert de la tolérance, on ne se montrât plus intolérant. N'oublions pas les sages conseils que donnait M. J. Lemaître à la jeunesse de nos Écoles. Les plus redoutables adversaires de la liberté de conscience pourraient bien être actuellement, comme il le remarque, ses défenseurs fanatiques et maladroits. »

Au point de vue du droit et du devoir social, cet article nous paraît d'une logique rigoureuse. Une société, si libérale qu'on la suppose, ne peut pourtant pas autoriser ceux qui font œuvre d'éducation à saper, dans la conscience même des enfants, les principes qui lui servent de base. Au contraire, il est légitime qu'elle encourage de tout son pouvoir les doctrines et les croyances qui développent dans les âmes un esprit de dévouement et de sacrifice, de justice, de fraternité et d'amour. Ces vertus font la vie de toute société. La conscience de l'éducateur ne saurait donc être absolument libre dans ses manifestations extérieures. Il y a lieu de veiller sur elle pour prévenir ses possibles déviations à l'âge où le caractère se forme, chez l'élève-maître, durant son séjour à l'école normale.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de préparer des hypocrites ; ni de faire un crime de ses doutes à un instituteur consciencieux ; de le déclarer indigne d'enseigner parce qu'il ne croit pas ceci ou cela. S'il remplit ses devoirs en y mettant tout son cœur, il a l'essentiel, car il pratique la religion en acte, et cela vaut infiniment mieux que d'allier ensemble, je ne sais comment, la négligence et la paresse à une prétendue piété. « Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux. »

Ce qui nous paraît désirable, c'est que tous soient profondément pénétrés de la difficulté et de la suprême importance des problèmes philosophiques et religieux ; c'est que cette

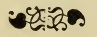
pénétration leur inspire une certaine retenue, une attitude respectueuse en face des croyances d'autrui. Il faut être prudent et circonspect, mesurer ses paroles et surveiller ses actes, en raison de l'influence pernicieuse qu'ils peuvent exercer autour de soi. C'est le cas de l'instituteur : qu'il le veuille ou non, il est une autorité morale dans la commune où l'État l'a placé. Tous les regards sont fixés sur lui. Il peut donc devenir, pour les enfants et leurs familles, un sujet d'édification ou de scandale. Sa responsabilité est énorme ; il faut qu'il la mesure exactement avant de l'accepter.

Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord :
Croire au Dieu qui créa le monde et l'harmonie;
Qui, d'un de ses rayons, allume le génie,
Et se révèle à lui dans le plus humble accord :
Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord.

Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord :
Il faut que le lutteur affirme la justice;
Il faut pour le devoir qu'il s'offre en sacrifice,
Et qu'il soit le plus pur, s'il n'est pas le plus fort :
Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord.

Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord :
Croire à l'âme immortelle, aux amours infinies,
Pour la terre et le ciel également bénies;
Croire au serment sacré qui survit à la mort :
Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord.

E. Manuel.



Signification du Vendredi-Saint

Quelle peut être la signification du sacrifice du Christ, et l'importance de sa mort pour l'humanité? — Jésus appelait ses compatriotes au repentir, à l'humilité, à la vie intérieure, à la charité; il se sentait le chef d'une humanité nouvelle. Sans toucher à l'ordre établi, rendant à César ce qui est à César, il voulait fonder dans ce monde une communauté de saints, un royaume de Dieu qui ne fût point de ce monde. Opposant une religion toute spirituelle à la religion des cérémonies, il s'est attiré la haine des prêtres et des pratiquants de son époque. Il a préféré la mort au désaveu de son entreprise, et tout en la redoutant, il semble même l'avoir cherchée, parce qu'il la jugeait utile à l'avancement de sa cause. Prêchant le sacrifice, il voulut en donner l'exemple. « Il n'y a pas de plus grand amour, disait-il aux siens, que de donner sa vie pour ses amis. Et vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » Prévoyant le sort qui l'attendait, résolu à ne point s'y soustraire, Jésus pensait donc qu'il allait donner sa vie pour ses disciples (quelle que soit l'étendue qu'il convienne de donner à cette désignation). — Mais dans quel sens pouvait-il entendre ce sacrifice ? — Les idées de rançon, d'offrande expiatoire, développées depuis, ne paraissent pas s'être présentées à lui : du moins il n'en parle

pas. On pourrait dire plutôt que Jésus s'est offert pour donner au monde un modèle, et l'efficacité de son sacrifice consisterait essentiellement dans son exemple : l'exemple de mourir pour la cause de la vérité. — Mais quelle est la vérité pour laquelle il meurt? — Nous voyons dans le récit évangélique que le jeune maître accusé d'aspirer à la royauté fait d'abord comprendre qu'il s'agit d'une autorité purement spirituelle; puis il consent à tout souffrir plutôt que d'y renoncer ou de la désavouer. La vérité pour laquelle il meurt, c'est donc la vérité de sa mission, c'est la vérité de sa doctrine, la doctrine de la religion spirituelle, la doctrine de la charité. Ainsi il a voulu par sa mort donner l'exemple du dévouement, non pas à une vérité quelconque, mais l'exemple du dévouement à la cause de l'humilité, de la spiritualité, de la vie intérieure, et surtout l'exemple du dévouement à la charité, du dévouement au dévouement. Ce n'est donc pas ici seulement un sacrifice volontaire, c'est le *Sacrifice à l'esprit de sacrifice*, et, dans ce sens, le sacrifice par excellence.

C. SECRÉTAN, *La civilisation et la croyance*, III, II, 6 [1].

1. Pour plus de clarté, on a interverti l'ordre de quelques phrases de ce texte.

Un Miracle du Vendredi-Saint

L'histoire que voici est racontée au moyen âge dans des textes divers et sous des formes assez différentes. La plus ancienne version remonte au XIe siècle. La scène est en Italie, en Allemagne, en Angleterre ou en France. Nous laissons indéterminé le lieu où se passe l'action, et nous donnons l'histoire d'après la forme qui nous paraît à la fois la plus belle, la plus simple et la plus primitive.

Deux chevaliers, l'un beaucoup plus puissant que l'autre, habitaient, dans un pays montagneux et sauvage, deux châteaux voisins. Non loin de là, s'élevait une antique chapelle, où on vénérait un crucifix que l'on croyait y être venu miraculeusement. Le Vendredi-Saint, on couchait la statue sur une table de pierre, image du saint sépulcre, et les pénitents s'inclinaient pour baiser les clous de ses mains et de ses pieds ou la plaie de son flanc. Le château le plus important était peu éloigné de la chapelle et commandait l'étroite route qui y conduisait ; l'autre château, plus reculé dans la gorge, n'avait accès à la chapelle que par cette route. De l'un des châteaux, postés tous deux sur des rochers à pic qui défiaient toute attaque, on apercevait l'autre.

Depuis longtemps la *faide*, la guerre privée, régnait entre les deux châteaux. Un jour, les deux seigneurs se rencontrèrent ; une lutte s'engagea, et le moins

puissant des deux porta à l'autre un coup mortel. Le fils du mort jura de ne pas avoir de cesse qu'il n'eût vengé son père. Le meurtrier, aussitôt après la rencontre, s'était enfermé dans son château et n'osait en sortir, sûr qu'il était de tomber sous les coups de son ennemi, dont les hommes battaient sans cesse la route et venaient le menacer jusque sous ses remparts. Des mois se passèrent ainsi ; les deux adversaires restaient en présence, et le fils du mort attendait qu'une nécessité obligeât l'autre à sortir de son asile.

Le Vendredi-Saint arriva, et dès l'aube du jour la route se garnit de pèlerins qui, franchissant le col escarpé derrière les deux forteresses, s'acheminaient vers la chapelle où ils allaient adorer le Crucifié, pleurer à ses pieds et lui demander le pardon de leurs fautes.

Du haut de ses créneaux, le chevalier qui avait commis le meurtre les voyait passer, hommes et femmes, vêtus, suivant la coutume, de longues tuniques de laine, les pieds nus, se tenant souvent à deux, trois ou quatre par les mains et chantant à demi-voix : *Kyrie eleïson !* A cette vue, il se sentit ému jusqu'au fond du cœur, et il ne put supporter l'idée, lui chrétien, lui pécheur, d'être, en ce jour, tenu par une crainte humaine à l'écart de la source de toute grâce. « Quand je devrais mourir avant d'arriver auprès de mon Sauveur, s'écria-t-il, je ne laisserai point d'aller le visiter ! » Il revêtit les *langes* des pénitents et descendit seul, lentement, les pieds nus, le sentier qui, de son château, conduisait à la route.

Mais l'autre chevalier, qui faisait surveiller tous ses mouvements, l'avait vu sortir. Il demanda aussitôt ses armes, descendit à son tour et, plein de joie d'avoir enfin trouvé l'occasion tant souhaitée, s'avança à la rencontre de son ennemi. En le voyant venir à lui l'épée haute, le pénitent s'étendit sur le chemin, les bras en croix, et comme le jeune homme, interdit un moment, s'arrêtait et suspendait son coup, il lui dit : « *Eleïson* ! Au nom de celui qui, pour sauver ceux qui l'avaient cruellement offensé, est mort volontairement en priant son Père de pardonner à ses meurtriers, au nom de ce jour sacré, au nom de la croix que nous adorons, pardonne-moi ! »

Et le jeune homme sentit tout à coup dans son cœur la haine se fondre et la charité s'insinuer ; un trouble étrange s'empara de lui ; sachant à peine ce qu'il faisait, il releva son mortel ennemi, il l'embrassa, ayant à peine la force de murmurer : « Je te pardonne », il lui prit la main, et tous deux en silence, au milieu de l'étonnement des témoins de cette scène, marchèrent à pas lents vers la chapelle où les pénitents s'écartèrent pour leur faire passage.

Et le fils de celui qui avait été tué, tenant toujours le meurtrier par la main, s'approcha du banc de pierre où gisait le Crucifié les bras étendus, et il se pencha humblement vers lui.

Et on vit alors un grand miracle : le Crucifié détacha ses deux bras des clous qui les maintenaient, et, se

soulevant un peu, il en entoura le cou du chevalier, puis, l'ayant regardé avec des yeux pleins d'une tendresse infinie, il le baisa doucement sur la bouche.

« La religion ne doit pas être seulement un songe pieux, la religion n'est pas même une occupation se suffisant à elle-même, qu'on puisse accomplir indépendamment de toute autre occupation, à certains jours, à certaines heures, mais la religion est l'esprit intime qui pénètre et vivifie toutes nos pensées et nos actions, sans en interrompre ni changer le cours naturel. La sphère dans laquelle on agit n'est ici d'aucune importance. Celui que son intelligence élève aux objets de la haute moralité, celui-là, si la religion s'empare de lui, vivra et agira dans cette sphère, parce que là est sa vraie vocation. Si un autre a une vocation inférieure, cette vocation sera également sanctifiée par la religion et en recevra, sinon la matière, du moins la forme de la haute moralité, qui consiste en cela seulement qu'on reconnaisse et qu'on aime son travail comme la volonté de Dieu agissant sur nous et en nous. Celui qui, dans cette croyance, laboure son champ ou accomplit fidèlement les plus humbles fonctions, celui-là est plus grand et plus saint que celui qui, sans cette croyance, si cela était possible, rendrait l'humanité heureuse pour des milliers d'années ».

FICHTE, *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse.*
Traduct. Bouillier, p. 168.

Vendredi-Saint et Pâques

Le Vendredi-Saint, c'est le jugement des hommes. Pâques, c'est la réponse de Dieu.

Voici le jugement des hommes :

Toi, Jésus de Nazareth, qui es venu t'appelant le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, te proclamant plus sage que Salomon et plus ancien qu'Abraham ; absolvant ceux que nous condamnons et condamnant ceux que nous proclamons justes ; préférant aux premiers des Juifs le dernier des Samaritains ; fléchissant le Sabbath auguste devant l'homme misérable ; appelant les pécheurs et les péagers tes frères, et les prêtres, comme les pharisiens, des hypocrites ; toi qui as égalé la montagne sacrilège de Garizim à Morijah, la montagne sainte ; toi qui as dit : « Démolissez-moi ce temple, et je le reconstruirai en trois jours » ; toi qui as dit des remparts de Sion : « Il n'en restera pas pierre sur pierre », et de ta doctrine : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas », nous te *maudissons* ! Nous te fermons la bouche, nous éteignons ton regard qui séduisait les foules, nous te clouons au bois infâme, et nous te couvrons, toi, tes paroles, ton œuvre, de la nuit du tombeau et d'un opprobre éternel. Il n'en sera plus question à jamais !

Et voici la réponse de Dieu :

Toi, Jésus de Nazareth, mon fils, qui as passé en aimant sur une terre de sang et de haine; qui as dit au pécheur que je lui pardonne; à l'orphelin, que je suis son père; au pauvre, que je suis son protecteur; à l'opprimé, que je suis son libérateur; toi qui as essuyé les larmes de ceux qui pleurent; bandé les plaies de ceux qui sont meurtris; montré le ciel aux yeux mourants; toi qui as porté tous les fardeaux et saigné de toutes les blessures; toi que nul n'a compris, pas même tes amis; toi dont le cœur brisé a cessé de battre au milieu des huées et des injures de tes ennemis, ô victime innocente qui succombes en priant pour tes bourreaux; *je te bénis*, et sur ton front, encore déchiré par une couronne d'épines, je pose la couronne de l'immortalité.

Cette œuvre que tu laisses faible, inachevée, j'en fais mon œuvre. La mort ne pourra rien, ni contre elle ni contre toi. Tu ne seras plus l'homme matériel, attaché à un coin de la terre, l'homme qui n'a qu'une voix pour parler et qu'un cœur pour aimer, qui, toujours et malgré tout, se débat dans les limites étroites des existences corporelles. Tu seras l'esprit qui souffle où il veut. Tu parleras toutes les langues, tu frapperas à toutes les portes, tu marcheras sur toutes les routes, invisible, insaisissable, si doux que les siècles des siècles s'attendriront à ta voix; si fort, que les murs, les prisons, les supplices, les préjugés, les crimes, toutes les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi. Crucifié d'un jour, sois le Christ éternel, le Prince de la vie.

Pour le matin de Pâques

Quand nous serons au matin de Pâques, dans nos étroits sépulcres, loin les uns des autres, il faudra tâcher de ressusciter nous aussi, et tous à la fois.

Il faudra tressaillir, faire effort, nous relever, enfin rompre ces bandelettes où notre volonté, embaumée de mauvais parfums de volupté, est depuis si longtemps couchée, déshabituée d'agir, et se corrompt lentement. Il faudra marcher l'un vers l'autre, au soleil matinal, comme des ressuscités.

Tout ne se réveille-t-il pas dans la nature ? Ce soleil est celui d'avril ; les arbres se teintent déjà d'une espérance de verdure ; les platanes ont gardé çà et là les petites boules brunes de l'automne passé, mais sur la même branche se montrent des chatons d'un jaune tendre ; les marronniers ont tiré timidement leurs feuilles des bourgeons, et les folioles en sont encore repliées comme les doigts d'une petite main qui sort d'un gant. Regardez comme tout, dans cette jeune nature, est à la fois fragile et hardi ! Ce moment de l'année, de toute antiquité, a paru sacré à nos ancêtres. Les Grecs des Cyclades conduisaient à pareil jour des chœurs de jeunes danseurs sur les plages, en l'honneur de l'*Epidémie*, c'est-à-dire du retour du soleil. Celui-ci, un beau matin, était revenu de son long exil chez les

Hyperboréens : son attelage de cygnes éblouissants s'était abattu soudain au pied du vieux palmier de Délos. Le jeûne et la désolation de l'hiver étaient finis. On relançait sur les flots toutes les barques, en signe de risque et d'espoir. Alors aussi les habitants d'Eleusis vénéraient Perséphone, la force souterraine qui fait pointer le brin d'herbe au dessus du sillon. On disait que c'était l'âme des ensevelis qui ressort, qui veut renaître.

Mais tout cela n'est qu'images. Et ce que ces images tirées de la nature nous racontent, c'est notre propre histoire : la torpeur de l'habitude, semblable à celle de l'hiver qui engourdit tous les germes, est soudain secouée par l'âme qui veut briser le charme ; la désolation étouffée de se sentir aussi peu vivant qu'une chose, le jeûne sec de toutes les joies intimes, s'étonnent d'être tout d'un coup rafraîchis. Et ce courage qui revient, comme il apparaît naturel ! Les raisons d'espérer et de combattre sont claires comme le jour. Se peut-il qu'elles se soient jamais obscurcies ? Cette fois, du moins, on est sûr qu'on ne les laissera plus languir et s'éloigner....

Ainsi le théâtre du grand drame, nous l'avons reporté au dedans, dans nos âmes agitées, capables et désireuses d'effort. Par suite, les épisodes naturels des saisons ont perdu de leur intérêt passionné ; ils ont reculé dans le lointain et ils se jouent devant des spectateurs distraits. Ce qui nous émeut, nous modernes, ce matin,

ce qui pousse tous ces hommes et toutes ces femmes sous la triple porte profonde de la cathédrale, parmi les branches et l'encens, c'est encore la célébration d'un réveil, d'une grande victoire remportée sur la mort. Mais il s'agit à présent du soleil des âmes, de la poussée des bonnes résolutions et des sacrifices joyeux qui percent à travers l'épaisse nature égoïste et qui la renouvellent. Ce matin est le matin de Pâques. Les cloches s'ébranlent toutes ensemble et font tressaillir les voûtes, *exultant lapides*, les pierres aussi se réjouissent. Le peuple chante : « Marie, qu'as-tu vu sur la route?... Oh! dis-nous-le! » — Et la sainte femme répond : « Le sépulcre vide, et le Christ ressuscité dans sa gloire... » Parole qui prend un sens étrange pour nous, avertis que nous sommes de ce qu'est véritablement le Christ, le Jésus-Christ intérieur, *expérimental*, si je puis dire, celui que nous sentons par intervalle opérer en nous, intime conseiller des folies raisonnables du renoncement et de l'amour. *Le Christ est ressuscité*, faites attention à cette parole; y a-t-il trop de cloches pour l'annoncer au monde?...

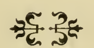
Mais l'est-il vraiment, l'est-il pour vous, en vous? A-t-il renversé du front la dalle de cette habitude invétérée, laborieuse à desceller? A-t-il, ce matin même, vaincu cette vieille rancune qui s'aigrissait en vous? Avez-vous, à votre lever, écrit la lettre joyeuse de réconciliation (tant mieux, si elle vous coûte), dont votre ennemi sera surpris et qui, peut-être,

le tirant comme par la main, le ressuscitera, lui aussi ?... Alors seulement, vous revêtirez votre chemise blanche de Pâques, vos habits frais, toutes choses neuves. Oseriez-vous bien, autrement, habiller de neuf ce cœur si vieux, ce cœur mort que les cloches de Pâques n'ont pas réveillé ?

Lorsqu'on reçoit l'injure

Dans de telles occasions, je sens que le seul mal que puisse me faire un homme, c'est de diminuer l'amour que je lui porte, c'est d'éveiller en moi de pénibles pensées. Il m'est doux de sentir que je puis soutenir les reproches sans en vouloir à celui qui me les adresse. J'ai, il me semble, une compassion de plus en plus profonde pour cette portion de la société à laquelle il est de mon devoir de résister. Je vois combien leurs yeux sont fermés à la dignité de l'âme humaine, et je serais heureux de dépenser ma vie pour les éclairer. Quant à la faveur des hommes, je sens qu'il ne faut pas y penser.

Channing,
dans une lettre privée, citée à la p. 156 de sa Biographie.
(nº 228 des *Dilecta*)



Le voyageur et le temple de la Science.

En des temps immémoriaux, un voyageur harassé de fatigue gravit la dernière partie d'une route pénible, conduisant au sommet d'une haute montagne. Sur cette montagne était un temple. Et le voyageur avait fait le vœu d'y arriver avant de mourir. Il savait que le voyage était long, la route difficile. Il savait que cette montagne était la plus ardue à gravir de la chaîne appelée « Idéal ». Mais il marchait, le cœur plein d'espoir et le pied solide. Il perdit toute notion du temps, mais jamais le sentiment de l'espoir.

« Même si je défaille en chemin, se disait-il, et ne parviens point à atteindre le sommet, c'est toujours quelque chose d'être sur la route du « Haut Idéal ».

C'est ainsi qu'il s'encourageait, lorsque la fatigue le gagnait. Il atteignit enfin le temple.

Il sonna, et un vieillard aux cheveux blancs lui ouvrit la porte. Il sourit tristement en apercevant le voyageur.

— *Encore un autre !* murmura-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le voyageur n'entendit pas ce qu'il murmurait.

— Vieillard aux cheveux blancs, lui dit-il, apprenez-moi si je suis enfin arrivé au merveilleux temple du Savoir ? J'ai marché à ce but toute ma vie. Et c'est bien fatigant de s'élever jusqu'à l'« Idéal ».

Le vieillard toucha le bras du voyageur.

— Ecoutez-moi, lui dit-il doucement. Ceci n'est point le temple du Savoir. Et l' « Idéal » n'est point une chaîne de montagnes; c'est une succession de plaines; le temple du Savoir est au centre. Vous avez fait fausse route. Hélas! pauvre voyageur!

Le regard du voyageur s'attrista. L'espoir mourut dans son cœur, et ses traits s'altérèrent. Il s'appuya lourdement sur son bâton.

— Peut-on se reposer ici? demanda-t-il avec lassitude.

— Non.

— Y a-t-il une route pour descendre l'autre versant de la montagne?

— Non.

— Comment s'appellent ces montagnes?

— Elles n'ont pas de nom.

— Et le temple, comment appelez-vous le temple?

— Il n'a pas de nom.

— Alors, je l'appellerai le temple des cœurs brisés, répondit le voyageur.

Il se détourna et partit. Mais le vieillard aux cheveux blancs le suivit.

— Frère, lui dit-il, vous n'êtes pas le premier qui soyez venu ici, mais vous pouvez être le dernier. Retournez dans les plaines et dites aux habitants des plaines que le Temple du vrai Savoir est au milieu d'eux; n'importe qui peut entrer, qui le désire; la porte n'est pas même fermée. Ce temple a toujours été dans

les plaines, au centre de la vie, du travail, de l'effort quotidien. Le philosophe peut y entrer, le manœuvre peut y entrer. Vous avez dû passer devant tous les jours de votre vie; c'est un simple et vénérable édifice, qui ne ressemble pas à vos glorieuses cathédrales.

— J'ai vu des enfants jouer à côté, dit le voyageur. Quand j'étais enfant, je jouais aussi dans son ombre. Ah! si je l'avais su! Enfin, le passé est passé!

Lassé, il s'appuyait contre une grosse pièce, mais le vieillard l'en empêcha.

— Ne vous reposez pas, lui dit-il. Si vous vous arrêtez un seul instant ici, vous ne vous lèverez plus. Si vous vous reposez, vous saurez alors combien vous êtes fatigué.

— Je n'ai aucun désir d'aller plus loin, répondit le voyageur. Mon voyage est fait; il est possible que je me sois trompé de chemin, mais c'est trop tard.

— Non, ne vous attardez pas ici, supplia le vieillard. Retournez sur vos pas. Quoique vous ayez le cœur brisé, vous pouvez empêcher d'autres hommes de se briser le cœur. Ceux que vous rencontrerez en chemin, renvoyez-les; conjurez ceux qui s'engagent dans cette direction de s'arrêter et de considérer combien fou il est de supposer que le temple du vrai Savoir ait été bâti sur une montagne isolée et dangereuse. Dites-leur que, quoique Dieu semble dur, il ne l'est pas assez pour cela. Dites-leur que l' « Idéal » n'est pas une chaîne de montagnes, mais leurs propres plaines, où

sont bâties leurs grandes villes, où pousse le blé, où les hommes et les femmes travaillent dans l'angoisse comme dans la joie.

— J'irai, dit le voyageur.

Et il partit.

Mais il avait vieilli et se sentait épuisé. Et le voyage était long, et combien le retour plus pénible que le départ! La montée, avec toute la vigueur et l'espoir de la vie pour l'encourager, avait été assez difficile; la descente, sans vigueur, sans espoir pour le soutenir, semblait impossible.

Aussi, n'est-il pas probable que le voyageur ait vécu assez longtemps pour atteindre la plaine. Mais enfin, qu'il l'ait atteinte ou non, il s'est mis en route.

Et ils ne sont pas nombreux les voyageurs qui font cela! [1]

Toute chose a deux anses; il faut la prendre par la meilleure. Ton frère a des torts envers toi : prends la chose par cette anse, qu'il est ton frère.

Épictète, *Manuel*.

---

1. Tiré de « Ombres qui passent », roman en cours de publication dans la *Semaine littéraire* de Genève.

PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées

à l'heure présente[1].

IDÉES MORALES ET RELIGIEUSES

Autorité du témoin. — M. Paul Renaudin est un jeune homme de vingt ans à peine, distingué d'esprit et indépendant de caractère. Nous n'invoquons pas d'autre titre pour reproduire ces lignes qui affirment un sentiment intéressant, plutôt qu'elles n'expriment une idée.

VERS L'AVENIR

On accuse la jeunesse, aujourd'hui, d'orgueil, de témérité, de rébellion. Les pères ne se reconnaissent plus en leurs fils; les fils sentent se creuser chaque jour davantage le douloureux abîme entre l'idéal d'hier et celui de demain. Combien peu d'entre nous n'ont pas senti la tristesse de ne plus pouvoir aimer ce qu'ils veulent encore respecter! Est-ce notre faute si nous sommes nés à une heure où partout des transformations profondes s'accomplissent, où nous ne pouvons ouvrir les yeux sans voir tout un passé qui s'écroule, sans deviner tout un avenir qui s'élabore? Croit-on que nous ne sentions pas, à chaque minute, l'amertume du conflit entre ce passé auquel, quelques années plus tôt, nous nous serions attachés sans doute comme les nôtres, et cet avenir qui désormais nous a saisis tout entiers ?

1. Voir le Bulletin nº 6.

Un demi siècle de libre examen absolu, d'esprit critique poussé à l'outrance, a suffi à imprégner les générations actuelles d'un individualisme qui va, il faut bien le dire, jusqu'à l'anarchisme. A peine sommes-nous arrivés à l'éveil de la vie consciente et réfléchie que nous nous sentons comme isolés en face de la vie qui nous entoure; nous nous rendons compte que nous ne pouvons faire fond que sur nous-mêmes ; que, dans le désarroi général des idées, chacun doit se faire les siennes tout seul.

Nous ne pouvons plus nous appuyer à rien, nous sommes des déracinés, des errants : que faire, sinon lever les regards et demander notre route aux étoiles ? Ah ! sans doute, à l'heure où le soir du siècle tombe, il eût été plus doux de rester au foyer paternel, dans l'asile tiède et sûr des vieux murs d'autrefois. Mais c'est à peine si nous avons pu entrevoir un instant ce rêve : brusquement, nous nous sommes sentis dehors, dans la grande nuit frissonnante et sombre. Que faire ? demeurer immobiles et stériles, regretter, nous lamenter ? Non, mais nous tourner avec courage vers l'aube lointaine encore, la pressentir, l'appeler, et marcher vers elle, résolument.

Oui, nous avons perdu l'avantage de pouvoir être des traditionnels. Puis donc qu'il nous faut être des novateurs, soyons-le au moins le plus généreusement possible. L'état de choses consacré par l'expérience, trop discuté, ne peut plus être accepté par nous en bloc, trop ébranlé, ne peut plus nous servir d'appui : que l'idéal rationnel par lequel nous le remplaçons soit le plus haut possible. On nous reproche nos utopies : ne vaudrait-il pas mieux les applaudir, d'autant plus qu'elles sont plus généreuses ? C'est par nos rêves que nous valons, aujourd'hui, et c'est par eux seuls qu'on peut nous juger, augurer de nous pour l'avenir. Ne craignons donc pas d'être appelés des métaphysiciens et des rêveurs, pourvu que

nous sachions travailler en même temps à réaliser notre métaphysique et à faire descendre notre rêve dans la vie. Soyons résolument de l'an 2000, et travaillons à ce que l'an 2000 arrive en 1900. Rien n'est dangereux comme de détruire, rien n'est périlleux comme de renouveler. Puisque nous voyons tout détruire autour de nous, puisque nous sommes obligés de renouveler, que l'ardeur avec laquelle nous irons vers le mieux, que l'énergie et la sincérité avec lesquelles nous le réaliserons soient notre excuse pour aujourd'hui et notre justification pour demain. Laissons les sceptiques sourire et les pessimistes en rabattre. L'expérience rognera toujours assez de notre idéal : plus il aura été large et puissant, plus il en demeurera peut-être dans la réalité de demain.

Paul Renaudin.

(*Extrait d'un article publié dans la revue mensuelle* le Sillon — *chez Damby-Willemin, 19, rue de Bourgogne, — décembre 1894, p. 544.*)

Association pour l'encouragement des études supérieures dans le clergé.

L'importance du projet dont il est question dans les extraits qui suivent ne saurait échapper à personne. Cette circulaire est l'expression d'une initiative dont on ne saurait trop louer ceux qui l'ont prise. Nous avons assez dit que la vérité est le bien de tous ceux qui la cherchent avec désintéressement, pour qu'aucun lecteur de bonne foi ne nous soupçonne de penser qu'elle puisse appartenir spécialement à un parti ou à une église. La vraie science n'est pas plus catholique que protestante ou positiviste, et toute épithète ajoutée à son nom est la marque d'une tendance ou d'une conception

fausse. Mais on doit reconnaître que la science a besoin, pour se constituer, du concours de toutes les volontés individuelles ou collectives, même les plus opposées. L'opposition d'ailleurs n'est jamais que superficielle lorsque le fond est la poursuite d'un idéal de vérité. Il se peut que quelques-uns regardent cette association comme un moyen de combat ou de défensive de la part de l'Église; nous ne voulons et nous ne devons y voir qu'un signe de progrès vers la bonne entente : car il n'y a qu'une vérité, et il est impossible, lorsqu'on se comprend et qu'on est sincère, de ne pas arriver à s'apercevoir qu'on veut tous la même chose.

EXTRAIT DE LA CIRCULAIRE DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES SUPÉRIEURES DANS LE CLERGÉ.

Nous nous proposons de constituer une association pour l'encouragement des études supérieures dans le clergé....

Nous voudrions chercher à discerner quelques vocations scientifiques, et leur assurer un entier développement, en évitant les deux grands écueils de toute éducation supérieure : les visées trop immédiatement utilitaires et l'insuffisance d'un temps trop parcimonieusement mesuré.

Si nous voulons former des savants, c'est que nous estimons que l'Eglise en a besoin. Aujourd'hui il est de notoriété publique, et nous ne craignons pas d'être contredits sur ce point, que presque tout le travail scientifique qui a pour objet l'Ecriture Sainte et l'histoire ecclésiastique est fait par des rationalistes ou des protestants, principalement en Allemagne...

Pour exercer avec compétence son ministère d'enseignement, il est donc indispensable que le clergé se tienne au courant de la science; il doit même contribuer à la faire avancer.

Pour atteindre notre but, aucun moyen ne nous a semblé

plus efficace que la fondation des bourses d'études. L'expérience a prouvé qu'il n'est guère possible d'acquérir une formation scientifique supérieure, si l'on ne dispose pas de quelques années, affranchies de tout souci matériel et de toute occupation absorbante, et uniquement consacrées au travail. Comme nous visons surtout à former une élite, d'une part nous réserverons d'ordinaire nos bourses à de jeunes prêtres ayant déjà donné des preuves de goût et d'aptitude pour le travail, pourvus, par exemple, d'une licence ès lettres ou ès sciences ou d'un diplôme de théologie : d'autre part nous ne fixerons d'avance aucune durée d'études. Quand nous aurons la preuve que notre confiance est bien placée, nous continuerons nos sacrifices aussi longtemps que nous le croirons utile. Il est vrai qu'en concevant ainsi notre œuvre, nous ne ferons profiter directement de nos ressources qu'un petit nombre. Mais nous espérons être utiles indirectement à l'ensemble du clergé. Les prêtres, pour la plupart, n'ont ni les loisirs ni les ressources nécessaires à des recherches personnelles ; ils n'en ont que plus besoin de trouver parmi leurs confrères une élite de spécialistes qui mettent la science à leur portée.

On ne s'étonnera pas de nous voir favoriser de préférence les études historiques et philologiques qui préparent plus directement les prêtres à aborder, avec une méthode scientifique, l'exégèse biblique, l'histoire du dogme, l'histoire de la discipline et du droit ecclésiastiques. Mais cette préférence n'aurait rien d'exclusif. Dans les siècles passés, l'activité de l'Eglise s'est exercée dans tous les ordres de connaissances. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'avenir ? Par exemple, une louable tendance des philosophes chrétiens les rapproche de la science ; nous serions heureux de fournir à quelques-uns d'entre eux les moyens de s'y initier. D'ailleurs toute étude est propre à développer l'esprit scientifique, et ceux que nous

aurons mis à même d'acquérir cet esprit sauront bien le porter en toutes choses et le répandre autour d'eux....

Bien des conflits pourraient être évités, entre les deux enseignements donnés au nom de la foi et au nom de la science, si de part et d'autre, se connaissant mieux, on s'estimait davantage; bien des préjugés du moins tomberaient, et les discussions deviendraient moins âpres. C'est le désir de tous les gens de bon sens et de bonne foi, qui rêvent la pacification intellectuelle de notre pays.

Indépendamment de bourses d'études à Paris, nous serions tout disposés à en fonder en province, si des circonstances particulières le conseillaient, et à contribuer ainsi à la décentralisation de notre enseignement supérieur. Enfin nous ne reculerons pas devant les frais de séjours à l'étranger.

Tel sera notre but principal. Mais nous ne bornerons pas là nos efforts. Il nous faudra soutenir les hommes de science que nous aurons contribué à former; leur procurer des instruments de travail lorsqu'ils seront rentrés dans leurs diocèses. Nous avons commencé à constituer une bibliothèque circulante destinée au clergé; nous la développerons; elle peut rendre les plus grands services [1].

Bulletin critique du 15 février 1895.

IDÉES SOCIALES

Autorité du témoin. — M. Julien Weiler, ingénieur-chef du matériel des mines de Mariemont et de Bascoup, est un homme de longue expérience dans les questions ouvrières. C'est lui qui, avec M. Guinotte, directeur des mêmes char-

1. Les souscriptions ou les demandes de renseignements peuvent être adressées à M. l'abbé Pautonnier, professeur au Collège Stanislas, 19, rue Notre-Dame-des-Champs.

bonnages, a institué des *Chambres d'explication* et des *Conseils libres de conciliation et d'arbitrage* entre patrons et ouvriers qui rendent les plus grands services et qui paraissent appelés à un grand développement. L'impartialité des paroles qui suivent est garantie par ce fait que M. Weiler n'est ni patron ni élu d'ouvriers.

L'ESPRIT D'AUTORITÉ ET LA CONCILIATION INDUSTRIELLE

Messieurs,

Vous avez entendu certains orateurs vous dire que l'intransigeance des ouvriers et de leurs Meneurs était l'écueil contre lequel doivent sombrer toutes les tentatives d'arbitrage entre patrons et ouvriers. Ne partageant pas cette opinion, contredite par l'expérience, je crois devoir vous signaler, à mon tour, le véritable obstacle que rencontre la diffusion de la Conciliation industrielle, obstacle qui se présente du côté des patrons et que j'appellerai l'*esprit d'autorité*. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : je dis l'*esprit* et non le *principe* d'autorité, mes critiques ne s'adressant qu'à la facon dont le principe est souvent appliqué.

Cet *esprit* qui avait inspiré l'article 1781 de notre Code civil, en vertu duquel l'affirmation du maître était crue de préférence à celle de l'ouvrier, a survécu, dans nos mœurs, à l'abrogation dudit article, à ce point qu'on peut dire qu'il imprègne encore toute notre organisation industrielle. Voyez, par exemple, devant le Bureau de conciliation d'un Conseil de prud'hommes, un patron qui y est appelé pour la première fois. Il y comparaît fort de la justice de sa cause et convaincu qu'une simple déclaration de sa part va réduire à néant les prétendus griefs de son chétif adversaire ; et si le président du bureau, placé entre une affirmation et une dénégation, l'engage, aussi bien que l'ouvrier, à faire la preuve des faits qu'il articule, il s'étonne, s'indigne de ne pas être

cru sur parole, et il n'est pas rare de l'entendre s'écrier que *dans ces conditions il n'y a plus d'industrie possible !*

Bien plus ! si c'est un de ces esprits autoritaires à l'excès, comme il s'en trouve forcément partout où le *spirit of tyranny* n'a pas de contrepoids, il n'hésite pas à se soustraire, pour l'avenir, à la juridiction des prud'hommes, en se décidant à abandonner à ses ouvriers l'objet des petits litiges qui pourront surgir entre eux et lui, sauf, bien entendu, à congédier sur-le-champ ceux auxquels il aurait fait semblable concession. Et s'il vous arrive, rencontrant un de ces hommes, d'essayer de lui démontrer la haute utilité de l'institution dont il refuse de reconnaître l'autorité, vous l'entendez vous répondre qu'il n'a pas besoin d'aide pour rendre la justice et ajouter en se mettant l'index sur la poitrine : « Mon Conseil?... C'est moi ! »

On sait d'ailleurs que chaque fois que le gouvernement a voulu établir un nouveau Conseil de prud'hommes dans une de nos régions industrielles, les patrons, consultés sur l'opportunité de cette création, ont unanimement émis un avis défavorable, alors que leurs ouvriers s'en montraient au contraire de chauds partisans.

Enfin, et c'est chose triste à dire, il est bien rare qu'il comparaisse devant ces tribunaux industriels un ouvrier qui soit encore au service du patron qu'il actionne ; c'est-à-dire que son recours à la justice ne se produit que *lorsqu'il n'a plus rien à perdre*. Cette crainte de représailles ou de mauvais vouloir est même si vive que ce n'est pas sans grandes difficultés que, dans certaines industries : celle de la houille, par exemple, les ouvriers arrivent à trouver des candidats aux fonctions de conseiller. Et, pour le dire en passant, la difficulté s'est encore accrue depuis que de maladroits amis de l'ouvrier — à moins que ce ne soient ses adversaires — ont fait inscrire dans la loi qu'il y avait incompatibilité entre les fonctions de

prud'homme et la profession de cabaretier — le seul homme peut-être, parmi les représentants de la classe ouvrière, qui soit indépendant du patron.

Cet « esprit d'autorité » qui fait que tant de chefs d'industrie — au lieu de reconnaître en leurs ouvriers des associés dont l'opinion mérite une certaine déférence — ne veulent voir en eux que des subordonnés n'ayant aucun avis à émettre sur la direction des choses industrielles, cet esprit d'autorité, dis-je, est le *grand obstacle.*

Et veuillez remarquer que vous le rencontrez, non seulement chez le patron égoïste, dont heureusement l'espèce est rare, mais même chez l'industriel le mieux intentionné, chez le philanthrope qui s'occupe le plus activement du sort de ses ouvriers et chez lequel se constate le vif désir d'augmenter leur bien-être — à une condition toutefois : c'est qu'ils se laisseront faire bien sagement, en ne se mêlant de rien. Il y aurait même beaucoup à dire là-dessus, mais ce sera pour une autre occasion.

Loin de moi cependant, Messieurs, croyez-le bien, la pensée de vouloir mettre en tout l'ouvrier sur la même ligne que le patron, ou de prétendre que l'on puisse organiser l'industrie en république. Ce n'est pas sans raison qu'Herbert Spencer, se prononçant il y a vingt ans sur les rapports existant entre patrons et ouvriers [1] et tout en reconnaissant les inconvénients du régime de sujétion actuel, déclare que le plus souvent ces rapports répondent à la nature des choses, en démontrant qu'ils ne peuvent progresser que si les hommes eux-mêmes s'améliorent.

Dans la plupart des cas l'ouvrier est encore trop peu développé intellectuellement, il a des vues trop étroites pour

1. *Introduction à la science sociale.* Chap. X. Les préjugés de Classe. — Paris (Germer-Baillière et Cie), 1880.

qu'il soit possible de compter sur sa collaboration efficace à la solution de questions autres que celles qui touchent intimement à l'exercice de sa profession ou aux conditions de son existence. Mais, en ce qui concerne celles-ci, il a une compétence spéciale qui mérite la plus légitime considération, et, en outre, dans le débat du salaire ou des multiples questions qui s'y rattachent, il a un droit incontestable qui balance exactement celui du patron, ainsi que notre législation le reconnaît d'ailleurs. C'est sur ce terrain qu'il se place pour réclamer voix au chapitre et l'ardeur même de ses revendications prouve que le temps est venu de les écouter.

C'est assez vous dire aussi que je ne me fais pas le champion d'un droit abstrait ou absolu qui, en vérité, serait de faible considération sans la capacité que réclame son exercice. Non ! tout ce que je demande pour les ouvriers, *c'est que là où ils sont capables d'intervenir dans la solution des questions industrielles, et là seulement, on leur accorde, par des organismes appropriés, et dans la mesure même de leur capacité, la part légitime de collaboration qu'ils revendiquent.*

En est-il ainsi de nos jours ? Fait-on une différence suffisante entre les populations ouvrières qui ont encore besoin d'une étroite tutelle et celles qui, s'étant émancipées intellectuellement, peuvent voir se relâcher les liens avec lesquels leurs aspirations sont retenues?

Je ne le pense pas.

Partout, sur le continent du moins, le régime de l'industrie est encore, à peu de chose près, celui du pouvoir absolu, tempéré naturellement par la moralité du chef qui a le droit de haute et basse justice, mais sans presque aucun contrepoids constitué par la force de résistance des administrés. Et quand on pense aux raisons *purement commerciales ou techniques* qui président au choix des hauts feudataires : les directeurs gérants ou les ingénieurs en chef de nos puissantes

sociétés anonymes, on s'effraye à la pensée qu'il suffit que ces agents soient au dessous de leur tâche en tant que conducteurs d'hommes, pour faire le malheur de toute une population ouvrière. Celle-ci, en effet, en l'absence d'une organisation sérieuse, est, pour ainsi dire, livrée sans défense à des instincts qui, sans doute, sont le plus souvent justes et généreux, mais qui malheureusement aussi, ne s'inspirent parfois que du seul esprit de lucre.

Sans doute les bons maîtres sont nombreux, mais ce n'en sont pas moins des maîtres qui, le plus souvent, sont juges et parties dans les causes où ils doivent rendre justice.

Aussi, quelle mansuétude quand il s'agit d'un des leurs !

C'est ici qu'on peut le mieux voir à l'œuvre *l'esprit d'autorité.*

Supposez qu'un vieil ouvrier ait un conflit avec un de ces jeunes ingénieurs dont l'inexpérience ne le cède qu'à la présomption. Admettez que le jeune homme, tout féru du diplôme qui lui donne le droit de commander à qui pourrait être son père, se mette à critiquer à tort un travail bien fait et que, de réplique en réplique, la contestation aboutisse à une de ces altercations violentes après lesquelles il ne reste plus qu'une chose à faire : sacrifier l'une des parties à la cause de l'ordre. Qui sera renvoyé ?... du jeune homme ou du père de famille ?... du nouvel employé ou de celui qui a à son actif de longs et loyaux services ? — J'ai souvent, Messieurs, posé cette question à des collègues et je les ai toujours vus frémir à l'idée que l'on pourrait ne pas sauvegarder, avant tout..... ce qu'ils appelaient le principe d'autorité.

Oh ! sans doute, il en cuira aussi au jeune écervelé qui a obligé ses chefs à prendre semblable mesure ; on lui lavera la tête dans le mystère du cabinet directorial ; mais il n'en est pas moins vrai que devant le personnel ouvrier, il aura eu raison quand il avait tort. Ainsi le veut *l'esprit d'autorité !*

Et l'on s'étonnera après cela que parfois une grève éclate pour obtenir la réintégration d'un seul travailleur ou le renvoi d'un chef taxé d'injustice? Mais ceux-là même qui blâment le plus sévèrement le recours à la force ne peuvent s'empêcher d'honorer le sentiment qui pousse les ouvriers à faire abstraction de leurs besoins immédiats et souvent pressants, pour sacrifier à ce besoin supérieur, qui est celui de la justice et qui leur fait solidariser leur cause avec celle d'un malheureux compagnon de travail condamné sans jugement!

Car tout est là! Rendez la justice dans les formes qu'elle exige et vous n'aurez rien à craindre. Avez-vous jamais entendu dire que les sentences parfois fort graves que rendent nos Conseils de prud'hommes n'aient pas obtenu le respect des ouvriers qui y avaient eu recours? Supposez porté devant un de ces tribunaux ou devant un Conseil de Conciliation et d'Arbitrage le conflit dont je viens de faire l'hypothèse : l'ouvrier a été renvoyé sans l'avis préalable édicté par le règlement et le patron, pour justifier ce congé anormal, invoque le fait d'insubordination. En sera-t-il quitte pour établir que l'ouvrier a fini par proférer une insulte, ou même par se livrer à une voie de fait? Nullement! Le tribunal, composé par parties égales d'ouvriers et de patrons, saura bien faire la lumière dans tous les coins et recoins de l'affaire. Remontant à son origine, il pèsera tous les torts comme toutes les circonstances atténuantes, et sa sentence, écartant les préoccupations de l'*esprit d'autorité*, n'obéira qu'au seul *principe d'équité*. Et dans ces conditions, si les juges donnent tort à l'ouvrier, il n'y aura, je le répète, aucune protestation à craindre; les exemples abondent qui permettent de l'affirmer.

Le recours à l'arbitrage, c'est la fin du régime du bon plaisir.

Comment défend-on ce régime? — On ne le défend pas! — directement du moins. Son panégyrique n'est pas facile à faire, bien que la sujétion puisse se justifier historiquement, aussi bien que l'esclavage et le servage, par les lois de l'évolution. Mais on s'y prend autrement. On invoque la liberté! « Charbonnier n'est-il plus maître chez lui? » dira celui qui s'est institué dans son usine l'unique dispensateur de la justice.

A celui qui me poserait cette question, Messieurs, je répondrais de façon à l'étonner beaucoup sans doute, car si je reconnais au patron le droit *légal* de congédier un ouvrier qui ne lui convient pas, sans avoir de comptes à rendre à personne, j'estime qu'il n'en est pas de même en *équité*.

Mais entrons dans le vif de la question pour être plus clair, car c'est un dogme du patronat que je critique.

« Reconnaissez-vous à un ouvrier, — me dira-t-on, — le droit de quitter son patron quand cela lui convient et sans avoir à lui donner ses raisons?

« Oui! répondrai-je.

« Eh bien! alors, reprendra-t-on, ne reconnaissez-vous pas aussi au patron le droit de congédier un ouvrier selon son bon plaisir? »

Ici je répondrai : « Non! si je veux apprécier en toute justice. »

Et je dirai non, parce que, quoi qu'il y paraisse à première vue, la seconde proposition n'est pas la réciproque de la première. Je m'explique :

Mettons un patron et un ouvrier en présence; ils ont un conflit important. Chacun d'eux est convaincu de son bon droit et entend en user jusqu'à la limite. Chacun donc met son congé dans la balance; c'est à prendre ou à laisser!

Seulement l'ouvrier, *indivisible* lui, y met son va-tout; car

si le patron dit « non », pour lui, c'est l'exil (si l'influence d'un patron, comme il arrive pour les mines, s'étend sur plusieurs communes) ou tout au moins une suspension de travail onéreuse.

Quant au patron, il ne met dans la balance qu'une faible partie de son « *employment* ». C'est à peine si le départ de l'ouvrier l'entamera, en laissant inactive une minime partie de son capital. Un contre mille, deux mille et même plus, voilà le rapport des forces dans la grande industrie. C'est pourquoi l'ouvrier est fondé à dire : « Pour que nous luttions à armes égales, je vais appeler à l'aide mes compagnons de travail, afin que les choses se passent comme dans les petits ateliers où il n'y a qu'un seul ouvrier pour un seul patron ».

Tout le travail contre tout le capital ; en dehors de cela, l'égalité n'existe pas et ne peut exister.

Mais, s'écriera-t-on, vous attaquez le droit fondamental de l'employeur de recruter son personnel à son gré ; de patron vous le transformez en sujet de ses ouvriers !

A cela, je réponds : si ce droit fondamental existe, *l'usage* seul en est légitime et non *l'abus*. *Summum jus, summa injuria*[1] ! Quant à l'employeur, j'en fais simplement l'*égal* de

1. Il suffit souvent de renverser une situation pour apercevoir clairement l'injustice qu'une longue habitude nous empêche de reconnaître dans des usages qui nous sont familiers. Ceux qui voudraient employer ce procédé d'examen feront bien de lire le 5e Rapport annuel du *Conseil de Médiation et d'Arbitrage de l'Etat de New-York*. Ils y trouveront la peinture des procédés despotiques dont se servent les ouvriers fortement organisés des Etats-Unis vis-à-vis de patrons trop faibles pour leur résister, et ils comprendront alors tout ce qu'il peut y avoir d'injuste dans l'exercice du droit du plus fort. Sans aucun doute, en effet, les *Chevaliers du Travail*

ses ouvriers au point de vue du droit qu'ont l'un et l'autre de s'associer à qui leur plaît. Et si vous continuez à vous réclamer de votre « droit fondamental », je vous répondrai que je suis prêt à vous le concéder, à la condition que vous reconnaissiez le droit tout semblable de l'ouvrier à la coalition, qui lui fait contrepoids.

Je vous concéderai encore le droit du patron de s'associer à ses confrères de la région, et je le ferai même d'autant plus volontiers que je le leur *conseille*, afin qu'ils puissent lutter à armes égales en cas de grève plus ou moins générale. J'irai au besoin jusqu'à l'Association internationale des patrons opposée à celle des ouvriers, tout en gémissant de ce que l'action de la concurrence puisse encore être si facilement entravée de nos jours. Mais il y a là un *fait* devant lequel je suis bien forcé de m'incliner.

La seule chose que je repousse, c'est l'inégalité mère de l'injustice, et c'est parce que l'abus de votre droit la consacre que je combats la façon dont on l'entend généralement.

Le système du bon plaisir, alors même qu'il revêt l'apparence du droit, n'est plus défendable là où les ouvriers ont prouvé qu'ils étaient assez forts pour supporter un régime d'hommes libres.

Le patron peut asseoir son autorité sur une base plus noble et plus ferme à la fois que celle qu'il voit aujourd'hui saper de toutes parts. L'ascendant légitime qu'il peut puiser dans un plus grand développement intellectuel et moral, conséquence de son instruction et de son éducation, doit lui

d'Amérique, lorsqu'ils se décident à employer toutes leurs forces contre un patron isolé, ne font qu'user de leur droit légal ; et on les étonnerait peut-être beaucoup en leur disant qu'en agissant comme ils le font, ils pratiquent la tyrannie même qui leur arrache tant de protestations quand ils en sont victimes.

suffire à obtenir de ses hommes le respect et l'obéissance *dont je suis le premier à proclamer l'indispensable nécessité.* Enfin le pouvoir absolu, dont « l'esprit d'autorité » est la caractéristique, a fait son temps dans l'industrie comme dans l'ordre politique et le moment est venu de le remplacer par un régime de justice.

JULIEN WEILER.

Extrait d'un discours prononcé au Congrès international d'Anvers, 1894. — Paris, Guillaumin.

UNE FORME NOUVELLE DE L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL

On nous signale une forme particulièrement intéressante de l'assistance par le travail. C'est à Sedan qu'elle fonctionne. Une société s'est formée dans cette ville pour lutter contre la mendicité professionnelle, et voici le moyen qu'elle a imaginé de mettre en expérience. Cette société loue à bas prix un certain nombre d'hectares de terrains mauvais ou médiocres aux alentours de la ville. Elle achète une certaine quantité d'engrais et de semences. Puis elle choisit des familles pauvres et leur distribue, en proportion du nombre des membres qu'elles contiennent, terrains, engrais et semences. Les familles choisies cultivent, en dehors des heures d'atelier, le jardin dont elles ont obtenu la jouissance et en retirent une provision de légumes, pommes de terre, navets, carottes, choux, etc., sur laquelle elles vivent durant des mois. Ainsi se trouve résolue l'une des difficultés les plus grandes que comporte le principe de l'assistance par le travail : la difficulté d'écouler les produits. A Sedan, ce n'est pas le public qui est convié à utiliser le travail des assistés : ceux-ci le consomment eux-mêmes.

La société qui nous occupe a commencé petitement. Pendant l'été de 1893, elle a mis à la disposition de vingt et un ménages, comprenant 145 personnes, une surface de 14,000 mètres carrés....

La dépense a été minime : 580 francs seulement pour la location du terrain, l'achat de l'engrais et des graines. Après la récolte, — j'emprunte encore ce détail au rapport déjà cité, — un questionnaire a été remis à chaque famille assistée. Les réponses sont, paraît-il, touchantes: ces pauvres gens s'étendent sur la qualité, la quantité des légumes récoltés, et avouent hautement qu'ils ont été payés de leurs peines. Avec les réponses reçues, on a estimé le rendement approximatif de la première récolte à 2,100 francs et même 2,400 francs en comptant les légumes d'été, consommés à mesure.

Durant la deuxième année 1894, la société a fait davantage. Elle a mis 30,880 mètres carrés de terrain loué à la disposition de 56 familles, représentant 240 personnes. Le rapport constate que « tous se mirent à l'œuvre avec ardeur, que pas un pouce de terrain ne fut perdu, qu'il n'y eut pas un reproche à faire aux assistés et que, malgré les dernières pluies, les récoltes ont été très bonnes, le rendement aussi satisfaisant que l'année précédente. » Les dépenses se sont élevées pour 1894 à 1,005 francs, ce qui est fort peu, en considération du résultat obtenu. Car ces 56 familles, ces 240 personnes ont, d'abord, *vécu* toute l'année en grande partie du fruit de ce *travail :* elles ont même pu *vendre* une partie de la récolte et se procurer ainsi quelques ressources...

Je n'ai pas encore dit le nom de cette société : elle s'appelle la « Reconstitution de la famille. » Elle a été fondée par une femme, Mme Hervieu, qui a rencontré d'abord, nous écrit-on, beaucoup d'incrédulité autour d'elle, mais qui a fini par entraîner son monde, et tout mettre en bonne voie. Pourquoi la « Reconstitution de la famille » ? Parce que, dans la pensée

des personnes qui s'occupent de cette œuvre, il y a là un moyen de retenir en province les malheureux ou, en tout cas, de limiter la migration vers les grandes villes...

Intéressante, l'expérience de Sedan l'est à plus d'un titre. D'abord, comme je l'ai indiqué déjà, elle simplifie singulièrement la question des débouchés à ouvrir au travail des assistés. Puis, elle est le fait d'une initiative locale, qui ne paraît pas avoir emprunté quoi que ce soit à Paris ou aux grandes villes : voilà donc de la décentralisation en matière d'assistance, et c'est là d'excellente décentralisation. Ne trouvez-vous pas également que cette expérience et très suggestive? On peut la reproduire telle quelle dans d'autres villes, où les terrains abondent. Mais surtout, on peut s'en inspirer ailleurs pour faire autrement, dans la même vue et dans le même dessein.

Ceux qui préconisent le principe de l'assistance par le travail n'ont jamais pensé qu'il n'y eût qu'une manière de le mettre en pratique, et que les faciles besognes offertes aux indigents des grandes villes, comme Paris, Marseille ou Lyon, fussent la formule *ne varietur* qu'il y a lieu d'appliquer partout. Lyon, Marseille et Paris fabriquent le « petit fagot ». Voici Sedan qui fait des pommes de terre. Ailleurs, on trouvera autre chose. L'essentiel est de s'enquérir, de s'ingénier, et qu'on nous permette, en terminant, ce conseil, d'appliquer de préférence les libéralités que l'on a dessein de faire aux œuvres qui, sortant des chemins battus, relèvent les misères qu'elles soulagent ; aux œuvres qui les relèvent moralement et même physiquement.

(*Extraits d'un article anonyme, dans le* Temps, *du vendredi 4 janvier 1895.*)

MUSÉE DU SOIR

Je demande encore ce qui a déjà été tant demandé, ce qui est toujours demandé, sinon par les articles de journaux et de revues, du moins par les conversations de ceux qui se préoccupent des questions de travail et d'art.

C'est un musée du soir.

Un musée ouvert jusqu'à dix heures, ou jusqu'à onze heures, et qui serait un musée d'objets d'art, d'art mobilier et usuel, à la manière du South-Kensington. Il ne pourrait avoir de longtemps l'importance de collection de l'établissement de Londres, mais il aurait immédiatement la même signification, la même importance d'enseignement. Aussitôt né, il s'accroîtrait chaque jour, des secours lui viendraient de partout, de tous les milieux sociaux, des amateurs, des écrivains, de la population des artisans.

La première des conditions à examiner serait celle de l'emplacement.

Il ne faut pas oublier que la population qu'il faut conquérir est fatiguée par sa journée de travail, et qu'il s'agit de lui demander encore un peu de courage, encore un peu d'attention. Il ne faut donc pas lui demander de venir, il faut aller la trouver.

Pour le moment, il faut s'orienter vers l'Est de Paris. C'est là qu'il faudrait créer le carrefour de rencontre aux ouvriers du mobilier et de l'objet d'art qui habitent les quartiers du Temple, du Marais, du Faubourg Saint-Antoine. Sur l'une ou l'autre de ces places, ou sur le parcours des boulevards du Temple, des Filles-du-Calvaire, Beaumarchais, un musée du soir trouverait immédiatement sa clientèle, et une clientèle fidèle.

Ce qu'il importe de dire tout de suite, un peu rapidement, c'est ce que l'on montrerait aux visiteurs du nouveau musée.

Il faudrait, pour commencer, et quand même les dons affluerajent, leur montrer peu de chose.

Le premier local, divisé en plusieurs salles spacieuses, bien éclairées, ne devrait contenir que des collections restreintes, des pièces espacées, bien visibles, gardant toute leur importance. Il ne s'agit pas de lasser la patience des visiteurs, de leur encombrer l'esprit de tout le déballage des siècles.

Seulement quelques pièces choisies. Que ces quelques pièces soient demandées à nos collections publiques, pour un temps, et vite remplacées par d'autres. Les collectionneurs aussi consentiraient, pour la plupart, à montrer pendant huit jours, quinze jours, ou un mois, les pièces significatives de leurs galeries. Tout cela se fait couramment en Angleterre, où les pièces de musées et de collections voyagent de ville en ville, séjournent aux centres industriels, aux pauvres faubourgs. J'ai vu, à Londres, l'un de ces collectionneurs, et non des moindres, l'un de ceux qui disputent les collections, dans les ventes, à coups de millions. Celui-là habite, dans son club, deux chambres, simplement meublées, ornées de quelques objets. Tout le gros de sa collection est au Kensington, sous les vitrines, il va la voir avec le public, et c'est là qu'il m'a mené. Il gardait la sensation d'être chez lui, et il avait raison. D'autres font ainsi.

Ce qu'il faut mettre surtout dans le Musée du soir, c'est le travail et l'art de l'artisan.

L'art est toujours inclus, sous-entendu, dans les besognes de l'artisan. L'art intervient, sous les doigts les plus timides, chaque fois que l'homme façonne la matière, la marque de son esprit. L'objet usuel le plus humble, même non réussi, témoigne de cette faculté de créer. Il y a des degrés, cela est l'évidence même. Cette faculté de créer reste bégayante, obscure, ou s'affirme créatrice...

Bref, ce que nous pouvons et devons faire, c'est affranchir et magnifier le travail.

Ce travail, les ouvriers l'aiment, c'est leur vie, la vie des leurs, c'est leur bonne humeur, leur sérénité. Ils l'aiment autant que leur repos, ils y trouvent l'équilibre de leur pensée et de leur vie. Ce qu'il faut vouloir, c'est que ceux qui ne l'aiment pas viennent à l'aimer, que ceux qui l'aiment viennent à l'aimer davantage. Nuisible serait la besogne qui les détournerait de cette existence, qui donnerait la griserie à leur vanité, leur offrirait l'illusion à la place du réel. Qu'ils ne poursuivent pas l'ombre, ils ont la proie. L'évolution sociale peut se faire pour chacun là où il est, sur place, dans son métier, sans déclassement. « Ce qu'Auguste Comte appelait très profondément l'incorporation des prolétaires se fera sans faute le jour où se constituera, au sein même de la classe ouvrière, une véritable, une solide aristocratie d'ouvriers d'art. »

Le Musée du soir sera donc le Musée du travail.

GUSTAVE GEFFROY.

(*Extraits d'articles publiés dans le* Journal (*8*, *23 nov.*, *3*, *17*, *25 déc. 1894*.)

Une femme nous dit, à propos de l'histoire de la vieille affamée qui avait donné sa soupe[1] à l'ouvrier : « Pourquoi s'étonner ? Chez cette bonne vieille, le besoin de donner avait été plus fort que le besoin de recevoir. Voilà tout.

Ignoriez-vous que le besoin de donner est aussi un besoin vital ? Sachez donc, ô hommes charitables, que la charité la plus profonde est de donner à un autre être la joie de donner : c'est lui donner un cœur, et, pour ainsi dire, la vie. »

---

1. Voy. le dernier *Bulletin*, p. 313.

LE BOUCHON

Frais et limpide entre ses roseaux et sous les larges ramures des aunes, court le petit ruisseau, dans le caprice de sa course emportant un bouchon. Le voyage n'est pas sans incidents. Ici, des joncs s'opposent au passage; là, c'est une cascade à sauter. Mais le bouchon triomphe des obstacles et va son bonhomme de chemin, servant d'embarcation, tour à tour aux libellules dorées, aux abeilles diligentes, aux volages papillons.

Le voici arrivé aux abords du moulin; sa marche alors se ralentit. Bientôt même, c'est l'immobilité complète. Près de l'écluse fermée, des brins de paille, de foin, des feuilles mortes, font queue pêle-mêle. Le bouchon n'a d'autre ressource que de prendre rang à leur suite. C'est ce qu'il fait. Les heures s'écoulent longues longues....

Enfin une crémaillère grince et l'écluse s'ouvre. Entraînées dans l'étroit chenal, les eaux, avec tout ce qu'elles charrient, se précipitent tumultueuses sur la grande roue. Le bouchon disparaît dans une écume de flots bouillonnants. Mais il traverse cette épreuve et se remet à voguer. Bientôt le torrent se calme, l'écume s'évanouit, et c'est, par de belles prairies, une navigation facile et heureuse.

Mais voici venir une péripétie d'un genre nouveau. En un certain endroit, miné par les vagues, le rivage peu à peu s'est écroulé. Là le ruisseau subitement élargi s'étale en un lit plus spacieux. On dirait un lac en

miniature. Les gamins appellent cela la grande baignoire, et précisément il y en a une demi-douzaine qui s'ébattent dans l'eau. A peine le bouchon s'est-il montré qu'il est accueilli par un cri unanime : toute la bande s'élance pour le saisir.

Une lutte s'engage dont le bouchon est l'enjeu. Conquis et repris, il passe de main en main, et ce sont, dans l'eau jaillissant sous les coups, des bousculades insensées et des vociférations frénétiques. Enfin la bataille s'apaise et l'on s'entend pour un jeu qui consiste à couler bas le bouchon. Les camarades s'arment de gourdins, chacun à son tour assène sur le liège des coups formidables. A chaque coup, le bouchon plonge et disparaît, mais on le voit reparaître un peu plus loin. C'est à coups de pierres alors qu'on l'assaille. Les plus forts ramassent de vrais moellons, les soulèvent à bras tendus et les font lourdement retomber sur le bouchon. Il finira bien par céder, clament-ils. Sous une avalanche de pierres, l'eau se trouble, la baignoire se transforme en bourbier ; l'herbe et les fleurs du joli rivage sont foulées aux pieds des gamins exténués. Mais le bouchon, sans cesse enfoncé, reparaît toujours. A la fin, les jeunes énergumènes le laissent là et s'éloignent. — Quant à lui, il poursuit sa route dans la lumière du soir, vers les rivières d'argent, vers les fleuves d'or, vers la mer immense, contrarié souvent, jamais arrêté.

De combien de choses faibles et fragiles en apparence, mais au fond invincibles, ce petit bouchon n'est-il pas le symbole ?

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE 1894-95.

N° 1. — *1er décembre 1894.*

N° 2. — *15 décembre 1894.*

Nos 3 et 4. — *1er et 15 janvier 1895.*

N° 6. — *15 février 1895.*

N° 7. — *1er mars 1895.*

N° 8. — *15 mars 1895.*

Nos 9-10. — *1er et 15 avril 1895.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union pour l'Action morale

TROISIÈME ANNÉE

1894-1895

Deuxième Semestre

PARIS

6, impasse Ronsin, 152, rue de Vaugirard.

Ecrit pour des Amis
par des Amis

Un Esprit intérieurement vivifie.

VIRGILE.

Union pour l'Action morale

1er Mai 1895.

ÉCLAIRCISSEMENT

Un de mes amis, lecteur très bienveillant de notre *Bulletin*, m'ayant exprimé récemment dans une lettre tout intime les objections qui, depuis trois ans, ont continué de se poser dans son esprit contre la possibilité, et surtout contre l'*utilité* de notre tentative d'Union, j'ai cru devoir obtenir de lui l'autorisation de publier, de cette lettre, les fragments ci-dessous, en y joignant les réflexions qu'elle m'a suggérées. La question soulevée par mon correspondant, avec une franchise et une pénétration de critique malheureusement rares parmi nous, est de celles qu'il serait mortel, pour une œuvre comme la nôtre, d'éluder ou de mal entendre.

On nous demande, et nous devons nous demander à nous-mêmes chaque jour, quelle est notre raison d'être : n'y a-t-il pas, dans la nature des choses ou des hommes, ou seulement dans notre propre nature infirme, quelque obstacle invincible à la réalisation de notre vœu, — c'est-à-dire à la création, au sein de nos sociétés artificielles et mortes, d'une société naturelle[1] et vivante ? Peut-on, ou pouvons-nous, substituer peu à peu, à la contrainte mécanique et brutale des intérêts ou des lois écrites, seul lien actuel des masses humaines, l'harmonieuse liberté des relations réellement voulues, et sans cesse renouvelées, retrouvées, entre des frères, dans la joie et la lumière de la raison raffermie ? Peut-on ou pouvons-nous procurer, à notre pays, cette « unanimité » et cette paix qu'il a perdues en même temps que ses traditions, sans énerver ou émousser, par de vains échanges de vues et de confidences intimes, les énergies jeunes et tout imprévues en leurs démarches, desquelles seules dépend son avenir ?

1. L'épithète de naturelle, ici employée, serait, sans inconvénient, remplacée par celle de « humaine », qui, selon nous, n'en est point la négation.

Est-il vrai enfin que la vérité morale soit aussi impossible à exprimer, en termes généraux et intelligibles à tous, — que la vérité esthétique à laquelle notre correspondant l'assimile, — à tel point qu'il fût aussi inutile d'essayer de la faire naître en des consciences déroutées, que de tenter d'éveiller le génie en des sensibilités inertes et stériles ? Je ne le crois point.

Quoi qu'il en soit, la lettre qu'on va lire a tout au moins l'inappréciable utilité de signaler, fort à propos, cette périlleuse faiblesse en quelque sorte congénitale, dont toute tentative de *rapprochement des âmes* doit continuellement avoir à se défendre : la mollesse et la volupté subtile de s'appuyer trop les uns sur les autres. Ne l'oublions pas : il ne s'agit point, pour nous, d'*émotions* morales, si ardentes et pures qu'on les suppose, à nous communiquer par voisinage, mais bien de vérités morales à trouver, à préciser, à saisir en acte, au fond de nous-mêmes, à la suite d'un travail de réflexion impitoyable, auquel nous peuvent seulement *convier*, soit l'exemple, soit la rude critique d'un ami désintéressé. Avoir, donc, des amis de cette sorte, qui nous souhaitent d'être de plus en

plus nous-mêmes, et de nous affirmer de plus en plus uns, cohérents, résistants, fût-ce à eux-mêmes; — tel est le seul bienfait que l'Union essaye de procurer à ses adhérents. En entrant chez nous, l'artiste doit se sentir plus joyeux et plus puissant; le savant, plus scrupuleux; le prêtre, surtout, plus prosterné devant l'infinie Majesté et l'insondable mystère qu'il a mission de nous rappeler.

Vives de ton, abondantes et familières comme la causerie même, les critiques qu'on va lire ont paru, précisément, l'exemple le plus clair qui pût être donné à tous nos lecteurs de ce degré de sincérité et d'énergie que nous prétendons atteindre dans les relations que l'Union essaye de créer entre tous les hommes de bonne volonté. L'amitié dont nous parlons, en effet, ne pouvant être fondée que sur le culte intransigeant du vrai, il serait inutile d'essayer de maintenir, entre nous et notre interlocuteur, quelque précaire apparence d'entente, par des concessions provisoires..... C'est vous, tout entier, avec votre lumière la plus intime et votre vouloir le plus profond, dont je cherche et désire l'alliance dans la lutte que j'entreprends pour que plus de sagesse brille demain au front des hommes, et plus de bonté, *par là*, dans leurs regards!...

« L'unanimité, nous dit notre ami, ou seulement la solidarité est un idéal en vue duquel il faut toujours travailler, en quoi qu'on travaille, mais un idéal qui ne doit pas être atteint. D'accord avec tous, mais toujours contre tous, voilà la vie. Je considère le besoin d'*union*, d'*unanimité*, comme vous dites, — qui s'exprime aujourd'hui partout, chez les socialistes comme chez les idéalistes, — comme très exagéré, comme pas sain. Cet idéal d'unanimité me paraît un peu l'idéal de se reposer les uns sur les autres. Nous sommes lamentablement divisés, c'est vrai. L'union semble un vœu, une soif toute naturelle. Mais par quoi sommes-nous divisés ? Par notre faiblesse respective. Des faiblesses s'unissant ne feraient pas une force. Je dis : nous sommes divisés par notre faiblesse. Efforçons-nous de devenir divisés par *notre force*. Votre idée de chercher une vérité, la vérité, pour y communier tous parce qu'elle sera la vérité, est heureusement irréalisable et même creuse. (Dans la *pratique*, s'entend.) S'il y avait eu une vérité esthétique en laquelle eussent cru Rembrandt et Vinci, nous n'aurions ni Rembrandt, ni Vinci. Ils ont pourtant fait *la même chose*, puisque Dieu est [1]... Mais le temps que nous consacrerions à essayer de for-

1. Dans un familier et vif raccourci d'expression, notre correspondant signifie que la rencontre de deux artistes qui, par tant de disciplines diverses ou même opposées, en apparence, arrivent à réaliser le beau, est la meilleure preuve de l'unité de la vérité esthétique. Or Dieu est la vérité esthétique, comme la vérité intelligible, comme la vérité morale.

muler cette même chose serait parfaitement perdu et n'aboutirait qu'à des élucubrations d'esthétique, de tous points, je pense, plus obscures que ce dont elles veulent donner la clef, et purement embrouillantes, ou à des vues belles, sublimes, si l'on veut, mais qui n'auraient plus de rapport avec la question.

« Il faut de même se méfier des élucubrations morales. Ou elles sont du Pascal, du Bossuet, de la métaphysique, de la méditation, du profond retour sur soi, du *combat contre soi*, — ou bien, si elles prétendent à une action et direction publiques, si elles veulent dicter sa règle à l'époque, lui fournir des remèdes, elles ne font qu'affadir l'image sublime des énergies naturelles de l'homme, se dépensant en tous sens, avec fièvre et rivalité, négligeant toutes ces discussions mesquines et théoriques sur les formes extérieures dans lesquelles les circonstances historiques ou sociales les obligent à se produire. Pour moi, j'ai été (et il n'y a pas longtemps), nous avons tous été troublés et influencés tristement par l'anarchisme. Nous avons posé la question de la *patrie*, de l'*armée*, etc., croyant que de telles questions portaient sur le fond, alors qu'elles ne portent que sur la forme. Cela changera peut-être. Mais, pour le moment, la patrie et l'armée sont sacrées, parce qu'elles logent et exaltent une somme d'énergies humaines qui, soudainement privées je ne dis pas de leur objet qui est, comme il l'a été et le sera toujours, l'idéal, — mais de leur matière, se perdraient en des riens

ou éclateraient en désordres stériles. J'admets qu'on déplore que le lierre ne pousse que contre les murs, bien que je ne puisse personnellement participer à ce regret (il me suffit qu'il soit le lierre). Mais il n'y a rien à y faire. Toutes les rêveries humanitaires pèchent par la même prétention. Par exemple, la *paix universelle* est une belle conception. Malheureusement, elle n'a aucune espèce de contenu...

« Vous reconnaîtrez très bien qu'il y a là une certaine opposition générale à l'esprit de l'*Union pour l'Action morale*. Opposition difficile à formuler sans l'exagérer. Voici : l'*Union* ne se propose pas pour fin la spéculation, la morale pure, puisqu'elle est essentiellement une société et veut se répandre. Son but, n'est-ce pas, selon votre expression, le *bien public*? Or je dis que si la spéculation non seulement doit être idéaliste, mais est l'idéalisme même, — il faut et on ne peut travailler au bien public que dans un esprit de large et courageux naturalisme. Courageux en effet, parce qu'à des têtes philosophes ou à de belles âmes, il faut un grand courage d'esprit pour reconnaître, avouer la nécessité du pain, disons mieux : la nécessité de la richesse. Si le conseil : enrichissez-vous! donné à l'individu, au père de famille, est assez bas (c'est Guizot pourtant qui le donnait), donné à la société, à la nation, il est souverainement moral parce qu'il est souverainement nécessaire. Il faut de la chair et du sang : aucune sorte de formule ni d'exorcisme n'y supplée... Or il y a, dans

l'*Union pour l'Action morale*, un très grand bon sens, grâce auquel on ne nie aucune des nécessités naturelles; on les rappelle même, parfois on les recommande. Mais si timidement et en les *ressentant* si peu!... Ce qui rassure, c'est qu'il n'y a vraisemblablement pas antinomie.

. . . .

« Encore un mot. On veut créer un esprit qui soit commun aux gens de diverses professions, afin qu'ils le portent dans l'exercice de ces professions, et par là les *humanisent*. Cela n'est-il pas chimérique et dangereux? Il ne faut pas s'y méprendre. C'est jeter un mépris philosophique sur les professions spéciales, et les traiter en nécessités lamentables ou insignifiantes qui ne peuvent être ennoblies ou relevées que par un esprit à elles étranger. Exemple : la profession militaire. Qu'est-ce qui est mieux? Infuser aux militaires l'esprit (si excellent, si pur que soit celui-ci) des directeurs moraux de l'*Union*? Ou, plus simplement, recréer, vivifier, rendre ardent et passionné en eux l'esprit militaire? Et je me demande même si le premier n'est pas nuisible au second et ne détache pas peu à peu l'officier de ce qui doit être sa vie et son but. L... nous dit : « Elevons le soldat pour la société. Réhabilitons la caserne en en faisant une école morale et sociale. » Moi je dis : « Officiers, élevez militairement l'adolescent qui vous est confié. Faites-en un militaire, l'esprit

militaire étant une partie et comme une fonction de toute nature entière et saine... etc. »

. . . .

On aurait certainement tort de prétendre faire tenir dans deux ou trois théories ou systèmes abstraits, séparés, et successivement discutables, les indications toutes pleines de fine expérience personnelle que l'on vient de lire. Les idées de notre critique se tiennent toutes, en tant qu'expressions diverses d'une même attitude morale, d'une même disposition de volonté, d'un même caractère. Or, il nous est impossible de méconnaître que cette attitude soit bonne, saine et tenable. C'est dire que nous ne saurions opposer à ces idées d'autre réfutation qu'une analyse, la plus attentive possible, dont le seul résultat pourra être de les corroborer en les replaçant à leur rang véritable, c'est-à-dire en donnant à chacune l'importance relative qu'elle tient de sa parenté plus ou moins étroite avec la plus haute de toutes, avec celle-là même à laquelle se réfère, sans la nommer, le philosophe qui nous écrit : l'idée de l'âme humaine. — Qu'il nous permette donc de voir, dans sa lettre, deux thèses, développées l'une après

l'autre et subordonnées l'une à l'autre dans l'ordre suivant : 1° « Il faut être *individualiste* »; 2° « Il faut être naturaliste ».

Peut-être nous suffirait-il de renverser cet ordre, et de subordonner, dans notre doctrine d'éducation sociale, la nécessité « du pain..., de la chair, et du sang... », à ce besoin plus immédiat encore : celui que j'ai de vivre, de penser, d'agir et de mourir un jour *consciemment* sous le ciel, — pour que nous approchions enfin de cette dernière nécessité, inoubliable quoique toujours voilée : le règne en nous, comme en toutes choses, comme en la pierre, — de l'Esprit pur.

(*La fin au prochain bulletin.*)

Celui qui se plaît parfaitement à soi-même, n'est ni probe ni vertueux. Celui-ci seul est probe, qui n'est pas content de sa probité et de sa vertu.

PLAUTE, *Trinummus*, I, II, 39.



L'Humanité

Le première chose que retrouve l'âme qui se dégage pour être à Dieu, c'est l'amour de l'humanité. Quand le sens divin est réveillé en nous, le sens humain, le sens d'autrui, le sens fraternel nous revient. La communion avec l'immense humanité commence, parce qu'on vient d'abjurer l'esprit toujours sectaire du siècle. Nous rentrons en union, en sympathie réelle, inspiratrice, avec l'ensemble des hommes de tous les siècles et de toutes les parties de la terre, vivants ou morts, qui sont unis entre eux et avec Dieu. Cette partie saine et essentielle du genre humain, qui a l'unité dans le temps et dans l'espace parce qu'elle a Dieu, cette assemblée universelle, cette Eglise catholique dans le sens le plus large du mot, cette communion des hommes en Dieu, nous retrouve, nous reprend, nous ranime de sa sève puissante et de ses divines inspirations. Les craintes communes, les espérances communes, les volontés, les pensées, les efforts de ce grand faisceau d'âmes pour le salut et le progrès du monde, nous portent, nous pénètrent, nous multiplient. Nous regardons le globe, comme Jésus-Christ le regardait, avec larmes; et en voyant les hommes couchés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, accablés et foulés aux pieds par le mal, nous voyons, avec Jésus-Christ, que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers. Nous savons alors ce qui nous reste à faire. Nous savons à quoi penser et à quoi travailler.

GRATRY, *Logique,* Tome II, p. 315.

Lettres à un Français

Sur la Chose publique

II

DU DEVOIR DE L'ÉLECTEUR

On m'a reproché, à propos de la première de ces lettres, d'avoir fait appel à l'intérêt. Je suis convaincu que le progrès moral consiste à faire de plus en plus dominer en nous les motifs désintéressés [1]; mais ne pensez-vous pas qu'il peut être bon de rappeler que, dans les choses de la politique, notre intérêt propre est souvent d'accord avec l'intérêt genéral ? Dans toute société, à côté d'une solidarité d'idées, de sentiments, d'aspirations vers un état meilleur, il y a une solidarité d'intérêts : il n'est peut-être pas hors de propos de mettre en lumière celle-ci, quand, de tant de côtés, on prêche l'antagonisme et la lutte des classes.

Est-ce à dire que l'intérêt, même bien entendu, soit le principe du devoir politique ? Non certes; le principe est ailleurs. Il est dans le lien qui nous unit, non seulement aux hommes qui nous entourent, mais aux

1. On peut dire que le motif moral est à la fois le plus intéressé et le plus désintéressé. L'intérêt moral, c'est l'intérêt suprême, l'intérêt qui subordonne, hiérarchise et unifie tous les autres.

générations qui nous ont précédés. L'individu venant au monde, seul, nu, livré à lui-même, ne serait rien sans la famille qui l'a nourri et élevé, sans la patrie qui lui donne sécurité et liberté : de là, ce sentiment si impératif chez les plus ignorants et les plus bornés, qu'il faut aimer sa famille et aimer sa patrie. Quelque modeste que soit mon rôle dans ce monde, je ne pourrais un seul jour le remplir si je n'étais protégé par les lois de mon pays. Quoi que je fasse, agissant de mon esprit ou de mes muscles, je ne pourrais faire ce que je fais si d'autres n'avaient travaillé pour moi; ce livre qui m'a rendu meilleur, un mort illustre ou oublié l'a écrit; cet outil qui me sert à gagner mon pain, un ouvrier que je ne connais pas l'a fabriqué; à chaque moment de ma vie, je me sens le débiteur de quelqu'un; j'hérite, en quelque sorte, du travail de la communauté tout entière, et j'en conclus que je dois en retour, dans la mesure de mes facultés, servir la communauté.

Ainsi, de l'humaine solidarité, se dégage l'idée du devoir : devoir de l'enfant envers sa famille, devoir de l'homme envers son semblable, devoir du citoyen envers la Cité. Il faut bien le dire, dans la phase de civilisation individualiste par où nous passons, l'idée du devoir politique tend à s'effacer devant l'idée du droit. Aussi, il ne faut pas se lasser d'affirmer cette vérité élémentaire, qu'il n'y a pas de droit sans devoir. Pourquoi le citoyen a-t-il des devoirs? Parce qu'il a des droits. Ceci n'est pas de la métaphysique, c'est du

simple bon sens. Si l'idée du devoir politique continuait à s'obscurcir dans toutes les classes sociales, nous aboutirions fatalement, un jour ou l'autre, au conflit violent des intérêts et des passions.

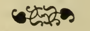
Je n'ai pas la prétention de traiter ici les différentes formes du devoir politique; je ne parlerai que d'un cas particulier : le devoir électoral. La question est actuelle, car l'abstention croissante des électeurs inspire à beaucoup d'esprits libres les craintes les plus sérieuses sur l'avenir du suffrage universel. Dans tous les partis, ce sont, en général, les hommes les plus modérés, les plus éclairés, qui se laissent aller à l'indifférence et au découragement. Les partisans des opinions extrêmes, à droite aussi bien qu'à gauche, ont une sorte de passion qui les empêche de se désintéresser de la lutte. On arrive ainsi à avoir des corps élus qui ne représentent pas l'opinion moyenne. Il faudrait montrer à ceux qui restent chez eux quand il s'agit de nommer un conseiller municipal ou un député, qu'ils manquent à un devoir : ce serait assez pour que beaucoup cessent de s'abstenir.

On raisonne ainsi : « Si j'ai le droit de voter, j'ai celui de ne pas voter; vous ne pouvez pas plus me forcer à émettre mon opinion que vous ne pouvez me forcer à cultiver mon champ. » Eh bien ! c'est là un pur sophisme, car il n'y a aucun rapport entre le droit de suffrage et le droit de propriété ou un droit civil quel qu'il soit. Si je suis, par exemple, propriétaire d'un champ, je peux le louer, l'échanger, le vendre. Or, je

ne suis maître ni de louer ni d'échanger, ni de vendre mon vote. Donc, mon droit de suffrage n'est pas un droit ordinaire. La société qui me donne le droit de désigner mon représentant à l'assemblée communale ou à l'assemblée législative suppose que je donnerai ma voix au meilleur candidat, ou à celui que sincèrement je jugerai le meilleur. Tandis que je suis libre de disposer de mon bien dans un intérêt privé, je suis tenu de voter suivant l'intérêt général ou ce qui me paraît tel. De là, en même temps que le droit de voter, le devoir de voter.

Si l'on serre l'idée de plus près, si l'on sent à quel point le droit politique est inséparable du devoir politique, on arrive à cette conclusion qu'être électeur est, à proprement parler, une « fonction ». C'est le mot employé par M. Beernaert, l'éminent homme d'Etat belge, lorsqu'il défendait l'idée du vote obligatoire : « Ce droit de vote, disait-il, n'est pas un droit naturel, privé ou personnel; c'est une fonction, c'est aussi un mandat conféré par la société. » Voilà le mot juste : une *fonction*, comme d'être, par exemple, juré ou membre d'un conseil de famille; et cette fonction, je suis obligé de la remplir. Quelle sera, dit-on, la sanction ? Ceci est une autre question : on peut condamner à l'amende celui qui s'abstient, comme cela a été proposé; on peut le rayer, pour un temps, des listes électorales, ce qui me paraîtrait plus logique. Ce qui importe, c'est de proclamer le principe du vote obligatoire et de l'inscrire dans nos lois.

Ce n'est pas tout : la réforme que nous mettons dans les lois est stérile si nous ne la mettons pas en même temps dans nos cœurs; la lettre du code est peu de chose si l'esprit n'est pas en nous. Aurai-je rempli mon devoir politique si, inscrivant sur un morceau de papier le premier nom venu, je jette ce morceau de papier dans l'urne électorale? C'est le fantôme du devoir, ce n'en est pas la réalité. Le vrai devoir, c'est de réfléchir sur ce qui convient le mieux, d'écarter tout intérêt privé et même toute préférence personnelle, de choisir, parmi tous ceux qui se présentent à nous, le plus digne par la capacité et par le caractère ; c'est encore, quand notre parti est pris, de donner notre appui moral à l'honnête homme que nous avons choisi, en disant franchement autour de nous pourquoi nous l'avons choisi; c'est, enfin, de sacrifier une part de notre temps à la chose publique, en causant avec ceux sur qui nous pouvons avoir quelque influence, en leur prêtant à l'occasion un bon livre, en appelant leur attention sur une œuvre utile, en nous efforçant de répandre les idées qui nous paraissent justes. Si nous nous élevons à ce point de vue, la sanction du devoir politique n'est plus dans la loi écrite : elle est dans la conscience de chacun de nous.



Nous ne pouvons nous abstenir de citer tout au long la pénétrante appréciation qui a été faite de l'état présent de notre *Union*, dans le dernier numéro d'une revue de philosophie pure [1] :

« On a exprimé la crainte que l'*Union pour l'action morale*, en se proposant d'assembler des hommes séparés par leurs opinions de toute nature et en particulier par leurs convictions religieuses, ne se condamnât à demeurer extérieure et provisoire. Il est donc de notre devoir de faire remarquer que M. Desjardins vient d'exprimer un sentiment tout analogue dans une conférence donnée le 8 février sur le *Devoir d'Aînesse*. Il a opposé à l'unification qui se fait « extérieurement, politiquement » — celle qu'a tentée le Parlement des Religions à Chicago — l'unification « par le dedans », qui a pour principe une vérité unique et définitive, la vérité. *L'Appel à la Raison* devient le programme de l'*Union*; et la meilleure application qui puisse en être faite, c'est la publication dans le *Bulletin* du « 1er et 15 janvier 1895 » d'un fragment du cours de M. Lagneau, où le Bien est posé comme la vérité suprême, l'idéal moral comme le fondement métaphysique de la réalité.

« Mais alors comment entendrons-nous cette parole, dont M. Desjardins a fait le thème de sa conférence : *on doit la vérité aux petits* ? Certes les petits ne sauraient se contenter de l'aumône que quelques-uns ont prétendu leur faire d'une croyance dont ils ne voulaient plus pour eux, et qui serait encore une vérité pour le peuple. Mais peut-on donner la vérité aux petits ? Par cela seul qu'elle aura été donnée elle ne, sera plus la vérité. Il n'y a pas de petits devant la vérité, celui-là seul la possède qui l'aura conquise, et pour la conquérir, il faut être grand. Faire grands les petits, *élever* dans le sens le

1. *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° de mars 1895, p. 5 du supplément.

plus large et le plus profond du mot, voilà le but de l'action morale ; l'idéal n'en est plus le prosélytisme religieux, c'est la préparation rationnelle, à la fois directe et efficace, d'une société philosophique. Et s'il en est ainsi, le *Devoir présent* n'est-il pas un devoir de sincérité morale ? Renoncer définitivement aux croyances extérieures qui n'engendrent qu'une alliance factice et précaire, au risque même de scandaliser les hommes de bonne foi et de décourager des bonnes volontés, et s'enfoncer dans le chemin de la spéculation, « solitaire, âpre et lent », avec la confiance que la lumière intime est au bout, et l'union pour toujours. »

Oui, nous en sommes venus, après bien des essais et des déconvenues, au point que marque notre critique. Sans rien renier de la largeur volontaire de notre compréhension, qui a son fondement dans l'amour, nous avons pris le parti de nous replier sur notre centre, de chercher d'abord l'accord de notre pensée avec elle-même. Une vérité toujours plus vraie ouverte, et aussi *totale* qu'il se pourra, nous apparaît comme l'unique espoir de conciliation entre les esprits, comme de pacification définitive dans la société (car tout se tient). Celui d'entre nous dont les paroles viennent d'être interprétées ainsi par la *Revue de Métaphysique* reconnaît sa pensée dans cette interprétation. Il avait voulu simplement protester contre la croyance à l'efficacité sociale d'un secours matériel, administratif, extérieur ; — protester aussi contre le préjugé hautain qui condamne le peuple, les petits, à s'immobiliser dans des croyances dont la raison se retire, cela au nom d'une prudence utilitaire, inhumaine et irréligieuse au premier chef. C'est notre devoir absolu de ne pas douter des effets heureux et divins de la vérité. Enfin il ne s'agissait pas de *donner la vérité* aux petits ; mais d'agir sur eux de façon à les déterminer à la chercher, à l'aimer, à la conquérir ; enfin de les *élever* en nous élevant nous-mêmes, comme il est dit très bien ici.

Inhumanité de la société présente.

Il est des romans réalistes où les descriptions des misères populaires sont délibérément poussées au noir, quelquefois même non sans une certaine complaisance, et qui laissent, à la lecture, une pénible impression.

M. Charles Benoist, dans les *Ouvrières de l'aiguille à Paris* [1], ne s'est point soucié d'émouvoir le public à l'aide de procédés littéraires : il a voulu, tout simplement, comme lui-même l'exprime en un sous-titre, apporter quelques « notes pour l'étude de la question sociale ». Son ouvrage n'est, du reste, que la réunion d'une série d'articles parus dans le *Temps*, durant les derniers mois de 1893 ; il est encore actuel.

L'impartialité, la sincérité, la scrupuleuse exactitude d'information qui ont présidé à la confection de ces « notes jetées au jour le jour » en font un témoignage plus sérieux, plus accablant, que tous les discours électoraux ou parlementaires, qu'animent d'ordinaire la passion, l'intérêt personnel ou l'intérêt de parti.

Les constatations faites par M. Charles Benoist, au sujet de la déplorable situation morale et matérielle de l'ouvrière de l'aiguille à Paris, édifieront certainement tous ceux qui, selon la parole sacrée, ont encore, et toujours, « faim et soif de la Justice » : ils seront sensibles à la peinture de cette iniquité sociale. Pour ceux qui cherchent à se dévouer, ce livre sera une indication pratique très précieuse. L'auteur expose le mal, afin qu'on en saisisse clairement l'étendue ; puis il dit ce qui a été fait pour l'atténuer ; enfin il préconise ce qui reste à faire,

1. Un vol. à 3 fr. 50, chez Léon Chailley (Paris, 1895).

afin, sinon qu'il disparaisse complètement, au moins qu'il soit réduit autant que cela se peut humainement, étant données les conditions économiques de la société actuelle.

Le mal, dans l'industrie dont il s'agit, vient particulièrement du chômage trop fréquent, de la morte-saison désastreuse, des grands magasins dont l'extension annihile peu à peu le petit commerce, des machines dont le perfectionnement progressif diminue sans cesse le nombre des bras. La mode elle-même, qui fournit pourtant du travail et du pain à tant de travailleurs, est également cause de leur pénurie. Enfin, on est contraint de considérer le peu de solidarité qui unit entre eux les membres du « quatrième Etat, » sauf en ce qui touche à la politique : les ouvrières de l'aiguille ne sont pas syndiquées, et ne pourront l'être, sans doute, de longtemps.

Mais laissons la parole à M. Charles Benoist. Au sujet de l'abus des veillées dont sont victimes les ouvrières de l'aiguille, il croit non sans raison que le meilleur remède est « entre les mains de la femme qui fait travailler », c'est-à-dire la cliente, la grande dame :

« On ne le dira jamais trop ni jamais trop fort, on ne répètera jamais trop aux femmes riches et aisées qu'elles ont un devoir social envers les pauvres femmes, que ce n'est pas assez de prendre pitié d'elles en paroles, dans les visites qu'elles se font l'une à l'autre, que ce n'est même pas assez de secourir de leurs aumônes celles qui sont tout à fait indigentes; que ce n'est pas seulement la misère qu'elles doivent soulager, mais la peine — et que le travail forcé est une lourde peine. On ne leur apprendra jamais trop que, pour un caprice qui traverse une tête folle, il faut faire souffrir une créature humaine et plusieurs autres créatures qui lui sont attachées par des liens étroits, que la veillée à l'atelier, cette veillée — parfois inutile — pour elles, est souvent suivie d'une arrière-veillée nécessaire, d'une seconde veillée, à la maison, pour le

mari ou les enfants, et que, à ce jeu meurtrier, presqu'à tous les coups l'on tue. »

Les législateurs se sont occupés de ces veillées dans les ateliers, qui ruinent la santé des ouvrières; ils les ont réglementées, à différentes reprises, — en 1892, notamment :

« En précisant, — dit à ce propos M. Charles Benoist, — en stipulant que le travail pourrait, pendant soixante jours par an, être prolongé jusqu'à onze heures, on voulait empêcher qu'il fût prolongé au-delà. On voulait être sûr d'avoir un fait matériel, facile à constater : l'atelier ouvert, comme un café ou comme un théâtre, après l'heure fixée pour limite. Mais ce fait, facile à constater, ne signifie rien si, derrière lui et comme à son couvert, la loi peut être éludée ou tournée.

« *Ce sont les mœurs qui fourniront le remède le plus efficace...* »

On comprendra aisément, en effet, que, malgré les dispositifs des lois les mieux confectionnées, tout contrôle est presque impossible, en l'occurrence. Pour s'en pénétrer, il serait bon de lire le compte rendu des débats qui eurent lieu à la Chambre le 2 février 1891 et au cours desquels M. le comte Albert de Mun prononça d'éloquentes paroles : quelques passages de son discours sont cités par M. Charles Benoist, pages 22 et suivantes...

Plus loin, l'auteur s'exprime ainsi :

« Soyons justes. Ce n'est pas, ou ce n'est pas seulement contre la femme qui fait travailler et contre le patron, qu'il faut défendre la femme qui travaille. La plus lourde tyrannie qui pèse sur elle est peut-être celle du contremaître ou de la contremaîtresse (qui se nomme ici vendeuse ou première)...

« L'abus se greffe sur l'abus : la cliente abuse, le patron abuse, la première abuse doublement... Après avoir prié la femme riche et le patron, il faudra descendre jusqu'à la ven-

deuse, jusqu'à la première, et demander, pour l'ouvrière, pitié à l'ouvrière même. »

C'est à dessein que nous avons parlé tout d'abord de l'abus de travail, de manière que le contraste soit plus frappant lorsqu'on en vient aux salaires. Ceux-ci sont très variables, suivant l'importance des maisons qui emploient les ouvrières et le genre de tâche à laquelle sont astreintes ces dernières. D'après l'enquête, minutieusement faite par M. Charles Benoist, et en tenant compte de la morte-saison qui dure 14 semaines par an, « pendant lesquelles l'ouvrière[1] gagne en moyenne la moitié de sa journée », « nous savons qu'à Paris, dans les *meilleures* maisons, où les mortes-saisons sont relativement courtes, la *meilleure* ouvrière ne peut guère gagner plus de 1.350 francs par an, soit, comme salaire réel, 3 fr. 70 par jour..... mais ce n'est pas ce que gagnent chez tous les patrons toutes les ouvrières. Ce n'est pas une moyenne, c'est un MAXIMUM. »

Les chapitres relatifs aux salaires sont peut-être les mieux documentés : les chiffres dont ils fourmillent ont une éloquence très forte. Les ouvrières en confection gagnent vingt ou trente sous par journée de travail de quinze heures; les couturières à façon ont une paye à peu près égale; les confectionneuses ordinaires, de 75 centimes à 1 fr. 10; les lingères et les cravatières, 1 ou 2 francs; les « ouvrières en tapisserie pour pantoufles, payées entre 25 et 40 centimes la paire, à condition qu'elles fournissent les laines, et qui, *en travaillant la moitié de leurs nuits*, arrivent à gagner, par journée d'on ne sait combien d'heures, 3 francs, desquels il y a à déduire 1 franc de fournitures » ; une brodeuse, qui orne des casquettes à raison de *deux* pour *trois sous*, peut se faire, en travaillant de

1. Couturière.

huit heures du matin à sept heures du soir, environ 11 francs 50 par semaine.

Si, d'autre part, on apprend que le bénéfice net des patrons couturiers s'élève quelquefois jusqu'à 300 °/o, on sera saisi au spectacle d'une telle disproportion dans les gains respectifs du patron et de l'ouvrier et, quelles que puissent être les inclinations qu'on ait pour le capital, on n'en conviendra pas moins de l'iniquité d'un tel fait.

Il ne faut pas croire que les lois, si bien faites soient-elles, modifieront sensiblement un pareil état de choses, et les orateurs ou écrivains collectivistes ont tort de souhaiter l'ingérence de l'Etat en ces matières. Nous pensons, au contraire, comme le disait tout à l'heure l'auteur, que « ce sont les mœurs qui fourniront le remède le plus efficace ».

Les patrons devraient comprendre toute la responsabilité dont ils se chargent ; ils devraient se rendre compte du trouble apporté dans les ménages d'ouvriers par l'irrégularité désastreuse du travail de la femme, par la rétribution de ce travail, presque toujours insuffisante, par la misère qui en est le résultat nécessaire, — « et ce n'est pas seulement la misère que voilà, mais toutes sortes de colères avec elle !... l'homme se révoltera... il se souviendra et il s'irritera. Il se rappellera la triste histoire de son ménage. Il pensera aux enfants qu'il a eus tandis que sa femme travaillait une partie de la nuit, qui sont venus au monde morts-nés ou sont morts presque tous à un ou deux ans. Et un mot terrible lui montera du cœur aux lèvres. Il dira, comme cet ouvrier que la commission a entendu : « Le travail de nuit, c'est un mangeur d'enfants ! »

En ce qui touche à la souffrance physique, inutile d'en dire davantage : « *un malheureux est une chose sacrée* ». Au point de vue moral, ce qu'il faudrait peindre — ou au moins esquisser — est pire encore.

En effet, la femme mariée trouve souvent quelque appui

en son époux ; le fruit de leur labeur quotidien leur permet quelquefois de résister à l'adversité. Mais les ouvrières célibataires sont presque aussi nombreuses que les ouvrières mariées, et l'extrême modicité de leurs salaires les pousse fatalement vers la dégradation. Celles-là ont droit à une grande estime, qui savent, sans tomber, supporter une existence moins que simple, réduite au strict nécessaire, à l'indispensable, à juste ce qu'il faut pour ne pas mourir d'épuisement. Lisez le chapitre intitulé « budgets d'ouvrières » pour vous initier aux véritables tours de force accomplis par ces pauvres filles qui mangent et boivent pour *treize ou dix-huit sous par jour*. Ces budgets d'ouvrières sont rarement en équilibre : si, par hasard, les recettes balancent les dépenses, c'est au prix de quelles privations ! « Mais vienne l'hiver, c'est le froid ; le chômage, c'est la faim ; la maladie, c'est la mort. Voilà tout de même à quoi se résignent les saintes, celles qui savent se résigner. Les autres, celles qui ne se résignent pas, ne font que choisir une autre misère. »

Peinant beaucoup, gagnant peu, la jeune ouvrière ne jouit même pas des douces consolations de la famille ; « elle n'a ni père ni frère. Ils sont las de leur journée et ne vont pas la chercher, » lorsqu'elle revient, le soir, de l'atelier. Ainsi exposée, elle finit par vivre maritalement avec un ouvrier : « Alors, et jusqu'à ce qu'il vienne un enfant, elle travaillant, lui travaillant, la vie est supportable. Au premier enfant, il la bat ; au deuxième, il la quitte, — ce n'est pas l'exception, c'est la règle ; les exemples abondent à ce point que la somme en est effrayante. » La suite se devine : tout atroce qu'elle soit, elle est devenue banale.

Quant à la modiste habile, elle peut gagner son pain avec plus de facilité que les autres ouvrières de l'aiguille ; mais sa situation n'est pas enviable. « A quarante ans, la fatigue est venue ; les doigts peuvent demeurer agiles, mais le goût

baisse, les idées s'éteignent, l'invention se tarit, le talent diminue ou disparaît : on ne « crée » plus ; la vieille modiste n'est plus qu'une ancienne modiste, et c'est ainsi que, de toutes les ouvrières de l'aiguille, les modistes sont celles qui ont la vie la moins dure et la fin la plus redoutable, les moins longs chômages et la plus longue vieillesse. » Les fleuristes, elles, subissent huit mois de chômage par an ; beaucoup d'entre elles sont également ouvrières en plumes, ce qui augmente leurs ressources en diminuant leur long chômage. Plus que leurs compagnes, elles sont les esclaves de la mode.....

Nous pensons nous être étendu suffisamment sur cette description, en suivant M. Charles Benoist. Il nous reste à noter les remèdes préconisés ou essayés déjà.

Au point de vue matériel, la participation aux bénéfices a beaucoup de partisans : elle a donné d'excellents résultats, partout où elle a été pratiquée. La suppression des intermédiaires, dans la plus large mesure possible, entre le client et le fabricant, paraît depuis longtemps avoir réuni tous les suffrages. Mais la grande question, c'est celle de la *mode*, dont le caprice donne ou ôte les moyens d'existence, presque du jour au lendemain, à des milliers de travailleuses : nous ne pouvons donc que répéter ici que « le remède est entre les mains de celle qui fait travailler » ; qu'elle soit plus raisonnable dans sa toilette, qu'elle suive moins servilement d'éphémères engouements !

« Le principe, dit M. Ch. Benoist, c'est qu'il n'y a pas de panacée et qu'il est inutile d'attendre le coup de baguette de la fée qui transformera le monde ; c'est qu'on ne peut chercher que des adoucissements à toutes ces misères, et qu'il faut, pour chaque misère, chercher l'adoucissement qui convient. Ceux d'entre nous qui comprennent leur devoir en trouveront le secret dans leur cœur. »

A ceux qui n'excusent point la déchéance morale des ouvrières et jugent qu'elles devraient savoir se contenter philosophiquement d'un salaire chétif, on peut répondre que si « le sage restreint ses besoins pour garder ou étendre sa liberté[1] », encore faut-il que sa dépense de forces physiques soit compensée par une nutrition équivalente, ce qui est rarement le cas des ouvrières de l'aiguille à Paris. Et pour ce qui est de leur liberté, elle est en somme restreinte à leurs brèves heures de sommeil. Ainsi, avec des besoins réduits au strict minimum, leur liberté n'est qu'un mot.

M. Charles Benoist prétend « vaincre dans l'ouvrière l'animal humain et la femme ». C'est là une noble tâche qui mérite d'être encouragée ; mais, tout en croyant au perfectionnement toujours possible de l'individu, nous ne pensons pas que la coquetterie, même pauvre et rudimentaire, puisse être annihilée chez la femme : elle fait partie de sa personnalité ; elle s'est manifestée chez tous les peuples, à toutes les époques. Il serait plus pratique, selon nous, de mettre un frein au goût de luxe (anti-artistique, le plus souvent), qui ronge notre civilisation et asservit les femmes aisées à des préjugés nombreux et terribles. Les besoins qu'on se crée ainsi gratuitement et qui rendent malheureux s'ils ne sont point satisfaits, — ou même s'ils le sont, — seraient aisément vaincus, pour peu qu'on le voulût.

Nous ne saurions trop louer les institutions fondées, en France et à l'étranger, pour venir en aide aux ouvrières, telles que les pensions de famille, les sociétés coopératives de consommation, les ouvroirs, les maisons de convalescence, les sociétés de secours mutuels et de prévoyance, dont les bienfaisants effets sont énumérés par M. Ch. Benoist dans la

1. Schopenhauer.

« conclusion » de son livre. Jamais il n'existera assez d'établissements de ce genre. Mais, disons-le, c'est à l'initiative privée surtout qu'on doit s'adresser ; il ne faut attendre de l'État qu'une protection toute morale.

Et qu'il nous soit permis, en terminant, de citer encore quelques lignes de l'auteur ; il serait bon de les méditer :

« Ce n'est pas trop de toutes les forces sociales pour enrayer une épidémie sociale ! On a longtemps parlé, en politique, de conciliation et de concentration. Faisons la conciliation dans la justice et dans la charité, la concentration contre la misère. Soyons à la fois hardis et prudents, afin de ne pas aggraver inconsidérément un mal que nous désirons atténuer, et de n'en pas produire un autre à côté... »

Vaincre le remords.

Un solide cœur d'homme qui a fait un crime ne veut rien du remords, ni de troubles, petites besognes expiatoires; avec sa propre force, il se crée un conseil [1], se confie aux éternellement pures puissances du vouloir, auxquelles aucune tache ne tient, lorsqu'elles se meuvent pour balayer au loin la souillure des jours passés, tel, du haut des montagnes, un frais, vivifiant souffle d'orage dissipe le sombre amas des nuées.

LENAU.
Les Albigeois. — Die Führer.

1. *Il se fait justice* ne traduirait pas — puisqu'il s'agit surtout d'un nouvel élan vers une meilleure vie — et non de vaines réparations.

PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées
à l'heure présente[1].

IDÉES RELIGIEUSES

Autorité du témoin. — Ce n'est pas en sa qualité de pasteur de l'Église réformée que M. Léopold Monod est cité ici. Nous voyons en lui le chrétien, sans épithète, le philosophe, l'homme dont la conscience aspire à se développer sans limites prescrites. Sa thèse sur l'*Autorité* avait montré en lui un continuateur de Vinet, un chrétien préoccupé d'intérioriser sa religion, et de la faire reposer sur le témoignage libre de l'âme. L'article suivant, digne de mémoire, affirme d'une façon plus dégagée la même pensée. C'est un grave événement de notre époque que le ministre d'une religion historique ait pu, et ait voulu, parler ainsi.

LA RELIGION DE L'ESPRIT

Définitions. — J'appelle *religion de l'esprit* la religion de la conscience et de la liberté, et je l'oppose comme telle aux *religions de la nature*[2].

J'appelle encore religion de l'esprit la religion de la vie, de

1. Voir le Bulletin n[os] 9-10.

2. On comprend, en effet, que la nature, comme extérieure à nous, s'oppose à la conscience, qui est nous; — et que, comme enchaînée à des lois mécaniques, elle s'oppose à la liberté.

la vie saisie en son principe intime et invisible, et je l'oppose à ce titre à la *religion de la forme.*

1° *En quoi la religion de l'Esprit s'oppose aux religions de la nature.* — Non pas qu'il y ait entre l'esprit et la nature une hostilité invincible...

L'homme, âme vivante, c'est le couronnement de la nature, mais c'est encore la nature. L'homme, esprit vivifiant, c'est la nature transfigurée dans l'*esprit*[1].

La religion est l'ensemble des moyens sous l'action desquels s'opère cette seconde évolution, mais les religions diverses n'y concourent efficacement que dans la mesure où elles participent à l'esprit.

Le seul Dieu auquel l'homme pourra, sans abdiquer, livrer la direction de sa vie, est celui dont il sera dit : Dieu est esprit. Ce mot sublime, l'Évangile l'a prononcé. Mais avant qu'il fût proclamé avec cette décisive clarté, la pensée qu'il renferme avait été déjà comprise dans une large mesure et exprimée, en particulier, par les écrivains de l'Ancien Testament. *Jahveh*, le Dieu des prophètes, est un Dieu immatériel qu'il est sévèrement interdit de représenter aux sens, parce que toute image serait un mensonge ; un Dieu qu'aucun temple, aucun espace (quand il s'agirait des cieux des cieux) ne peut enfermer ; un Dieu qui repousse et rejette avec un dédain superbe toutes les offrandes matérielles, tous les pompeux hommages qui, au lieu d'exprimer le culte du cœur, se substitueraient à ce culte ; un Dieu qui est le Dieu de tous, et auquel — par cette raison, dit un psaume, qu'il entend la prière — tous les hommes vien-

1. Entendez bien ceci : L'homme qui n'a que la vie animale n'est pas l'homme encore ; il n'est qu'une possibilité d'homme. Il naît à la vie spirituelle par son effort. Dès lors, on comprend mieux la belle définition de la religion, qui suit.

dront; un Dieu saint dont on s'éloigne ou dont on s'approche, non en franchissant certaines distances, mais en pratiquant le mal ou en le rejetant; un Dieu enfin qui est si réellement le Dieu de l'*esprit* et de la *liberté* que Jésus, tout en proclamant sa puissance infinie, a déclaré, dans une parole étonnante si elle ne nous était si familière, que sa volonté, loin d'être un inexorable *fatum* [1], loin de déterminer infailliblement la marche des événements sur la terre, ne s'y accomplit pas d'elle-même et nécessairement; qu'elle a besoin, pour se réaliser dans ce monde humain, du concours des volontés humaines; qu'il faut l'y aider, non seulement par le travail au dehors, par la lutte extérieure avec les forces malfaisantes, mais d'abord par le travail du dedans, par la lutte intérieure de la prière : Que ta volonté se fasse sur la terre ! [2] — C'est bien là, n'est-ce pas, le Dieu de la liberté, le Dieu de la religion de l'esprit.

2° *En quoi la religion de l'Esprit s'oppose à la religion des formes.* — Le religion de l'esprit s'oppose, en second lieu, à la *religion des formes* : formes données à l'idée religieuse dans les définitions doctrinales; formes que revêt le sentiment religieux dans les cérémonies du culte; formes que prescrit à la conduite de l'homme religieux le code des préceptes.

L'esprit ne condamne pas les formes, ni ne les dédaigne : elles sont indispensables à sa manifestation et à son action. Ce que nous combattons, ce n'est donc point la forme — l'entreprise serait puérile — c'est la disposition toujours renaissante à identifier les formes dont use l'esprit à un moment donné, avec l'esprit lui-même, ce qui aboutit très vite à substituer la forme à l'esprit. Il faut donc rappeler

1. Une *chose dite* une fois pour toutes, un arrêt immuable.

2. Il faut méditer le sens de cette parole. L'homme n'est obligé que moralement à vouloir la volonté de Dieu, il n'y est pas contraint.

incessamment que la forme n'a point une valeur qui lui soit propre, qu'elle doit rester toujours la servante de l'esprit, servante assez désintéressée et assez humble pour accepter même, quand cela est utile, d'être remplacée. Nous repoussons le respect superstitieux qui voudrait immobiliser telle ou telle forme, dans un monde où tout est en mouvement. Ce respect sera d'autant plus dangereux, pour les causes qu'il croira servir, que de plus profondes transformations se seront produites d'autre part dans la société, dans les connaissances acquises, dans l'orientation générale des esprits. Voilà pourquoi, en accord profond avec l'Évangile qui partout déclare que rien ne vaut en religion que ce qui est spirituel, ce qui réside dans ce principe invisible de la vie qui est l'esprit, nous opposons, non pas l'esprit à la forme, mais la religion de l'esprit à la religion de la forme, de la formule, du rite, de la règle et de la lettre...

Les formes verbales ne sauraient jamais exprimer tout l'esprit. — Il faut ajouter que ce qu'on arrive à voir, dans le jour clair de la conscience, et à exprimer, dans des paroles nettement intelligibles, n'épuise pas la richesse de la réalité vivante. On ne dit pas tout. Et qui donc, s'il a quelque chose qui vaille la peine d'être dit, qui donc peut le dire complètement? L'orateur, l'artiste, qui ont réussi à dire tout et à être par conséquent satisfaits, sont-ils les plus grands ? Les prières qui peuvent tout exprimer ne sont pas les meilleures prières. L'Apôtre en connaissait d'autres : il leur fallait, pour se traduire au dehors, une langue inconnue, extatique, étrangère aux procédés logiques de nos langues grammaticales ; ou bien elles désespéraient de trouver jamais un langage approprié : « L'Esprit prie en nous par d'ineffables soupirs. »

Or, s'il y a dans nos expériences spirituelles une part de mystère, un fond rebelle à l'expression, comment rendrions-nous jamais compte des pensées divines dans des proposi-

tions si savamment construites, que nous nous imaginions posséder en elles la vérité totale, autorisés désormais à déclarer hors la vérité ceux qui n'y souscriraient pas ?

C'est à une connaissance enfantine des choses de ce monde que saint Paul n'a pas hésité à assimiler la connaissance des choses divines qu'ont actuellement les chrétiens, celle qu'il possède lui-même. Peut-être y aurait-il quelque présomption à nous estimer beaucoup plus avancés aujourd'hui [1]... La langue ecclésiastique a été bien inspirée quand elle a appelé ses décrets en matière de doctrine chrétienne, des *définitions*. Et c'est la précision même et l'exactitude du terme qui jugent la tentative à laquelle il s'applique. Définir, c'est enfermer dans des limites fixes, dans des frontières toujours trop étroites pour la réalité vivante, pour la vérité spirituelle. La parole de l'Église est une définition ; la parole de Jésus était un germe aux développements infinis.

La vérité de l'Esprit ne se prouve pas du dehors. Pour comprendre la vérité, il faut être dans la vérité. — La *définition* dogmatique ne peut guère se passer de preuves ; la *parole-germe* fait d'elle-même son œuvre dans les âmes. Et l'apôtre Paul était convaincu qu'il est de l'essence même de la religion de l'esprit de ne pouvoir pas démontrer sa vérité sur le terrain intellectuel, à qui est étranger à la vie de l'esprit, moralement réfractaire à son action. Y aurait-il là de sa part une défaite, l'aveu mal dissimulé de la faiblesse de sa cause, le sentiment que les objets de sa prédication ne tiendraient pas debout, s'ils avaient à se justifier devant le tribu-

1. Vos siècles page à page épellent l'Evangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille ;
Vos enfants plus hardis y liront plus avant !

LAMARTINE. *Les Révolutions.*

nal d'une pensée indépendante? Pas le moins du monde. Il n'y a pas même là une anomalie. Ce qui est vrai de la religion l'est également de tous les domaines où se déploie l'activité de l'homme ; on ne pénètre dans chacun d'eux que par l'esprit qui lui est propre. L'imagination romanesque ne rend pas compétent dans les sciences positives ; la finesse commerciale la mieux aiguisée ne révèle pas les beautés d'une statue ou d'un tableau ; les facultés de l'observateur ou du mathématicien ne font pas apprécier le charme d'une symphonie. Le génie combiné du savant et du philosophe, de l'homme d'affaires et de l'artiste, ne vous fera pas non plus entrer dans l'intelligence d'un mouvement de charité, d'une prière du cœur : cela, comme l'a dit Pascal, « est d'un autre ordre. » L'artiste qui n'est qu'artiste, et, de même, le savant qui n'est que savant, eux qui raillent avec un si parfait dédain la prétention des bourgeois et des philistins à trancher des questions auxquelles ils n'entendent rien, eux-mêmes se rendent coupables du même travers, lorsque — du seul point de vue de leur art ou de leur science — ils jugent de la valeur morale de la vie ou des expériences de l'âme religieuse. Ils oublient qu'ils sont ici totalement incompétents, non pas en tant qu'hommes, s'ils veulent faire entrer en compte leur conscience d'hommes, mais en tant que savants et artistes, et que les choses de cet « autre ordre » leur restent inaccessibles, jusqu'à ce qu'ils entrent dans son esprit.

Naturelle intolérance de ceux qui ne comprennent pas la religion de l'esprit. — Nombreux sont les hommes qui font des limites de leur horizon celles de la réalité ; parce que leurs études ne leur ont rien révélé des expériences religieuses, ils décrètent, et d'un ton qui n'admet point de réplique, que ce monde d'émotions radieuses ou poignantes n'a d'existence que dans les imaginations dévoyées, dans les esprits faibles et ignorants.

Est-ce juste ? J'admets volontiers qu'un homme qui n'a, à aucun degré, le tempérament musical, puisse être, en même temps, un homme de la plus haute portée intellectuelle. Mais il n'en donnerait pas la preuve en raillant les jouissances que la musique procure à d'autres et en regardant avec une nuance de mépris ceux qui goûtent des biens à lui-même inaccessibles, uniquement parce qu'ils les goûtent. Et voilà cependant ce qui arrive, assez fréquemment, quand il s'agit, non pas de l'un des arts qui enrichissent et embellissent l'existence, mais de l'épanouissement de la vie morale de l'homme dans la vie religieuse, inspirée par l'esprit de l'Évangile. Non seulement on prend allègrement son parti d'y demeurer étranger, mais soit brutalement, soit avec une politesse de forme qui n'exclut pas l'impertinence foncière, on taxe sans hésiter d'infériorité intellectuelle ceux qui y puisent lumières, encouragements, forces et joies. C'est là un des fruits de cette intolérance naturelle que tant de fois, hélas ! on a pu reprocher à bon droit aux hommes religieux, et qui, tant de fois aussi, se trouve chez les hommes qui ne veulent pas de la religion.

Naturelle intolérance de ceux qui dans la religion ne s'attachent qu'à la lettre. — Mais il serait injuste de rendre l'irréligion seule responsable de la situation d'esprit que nous venons de décrire. Une part de cette responsabilité retombe sur les chrétiens.

Un tableau, qui se trouvait au palais des Beaux-Arts à la récente exposition de Lyon, m'a vivement et douloureusement impressionné. On y voit une religieuse, à genoux, les bras suppliants tendus vers un homme grave, au regard sombre et irrésolu. L'homme, c'est Galilée ; la religieuse est sa fille. Elle le prie, au nom sans doute de ce crucifix attaché à sa personne, au nom du Christ et de l'Église, au nom de sa tendresse, elle le prie de renoncer — à quoi ? — à ce qu'il

sait être vrai, à ce qu'il a comme vu, de ses yeux, de la place qu'occupe la terre dans le système des mondes[1]. Quelle pitié! Comme s'il dépendait de la bonne volonté d'un homme que la terre tourne ou qu'elle soit immobile, comme si l'affection paternelle ou filiale, comme si la piété y pouvaient quoi que ce soit !

Aujourd'hui, sans doute, on regrette que les autorités religieuses se soient compromises en si fâcheuse aventure ; mais tout le monde a-t-il renoncé, franchement et définitivement renoncé, à la prétention de trancher, au nom de la révélation divine, des questions telles que celles de l'âge de la terre, de l'antiquité de l'espèce humaine, du mode de l'apparition de l'homme ? Il n'y a pas si longtemps qu'au delà des mers, l'assemblée générale d'une grande Église — et je n'ai pas appris qu'elle s'en soit repentie depuis — a frappé le professeur d'histoire naturelle d'une École de théologie, pour l'unique motif qu'il adhérait, en histoire naturelle, à la doctrine de l'évolution et qu'il l'enseignait. Dans l'état d'esprit créé par les recherches de la science contemporaine, des décisions pareilles, quelque bien intentionnées qu'elles puissent être, scandalisent.

J'éclairerai ma pensée par un autre exemple.

« Il faut lire l'Écriture sainte, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans l'esprit dans lequel elle a été écrite. » Principe excellent. Le plus humble chrétien qui lit la Bible dans cet esprit en comprend mieux les enseignements que le plus érudit docteur qui en manie les textes sans se soucier de son esprit. Seulement, prenons garde de ne pas faire d'une vérité féconde

1. Historiquement, la fille de Galilée, religieuse près de Florence, n'a pas joué ce rôle. Elle a tendrement défendu son père. (Voy. un article d'Arvède Barine, *Revue de Paris* du 15 mars.) Mais l'idée exprimée ici n'en a pas moins de continuelles applications.

une dangereuse erreur. La piété la plus intense, la plus haute spiritualité, ne vous autorisent pas à décider du sens exact d'un texte discuté, si vous n'êtes pas en mesure de recourir à l'original ; ni de l'authenticité d'un passage, si vous n'êtes pas au courant des manuscrits, des versions, des citations des anciens auteurs ; ni de l'époque où un ouvrage a été composé si les connaissances de langue et d'histoire vous font défaut. Vouloir, en semblables matières, maintenir comme articles de foi des données battues en brèche par une science qui, en les étudiant, ne sort pas de ses limites, mais accomplit au contraire la propre tâche dont elle est chargée, c'est justifier, en ce qui nous concerne, l'outrageuse sentence des savants qui ne voient plus dans la religion qu'un obscurantisme. Agir ainsi, c'est proprement trahir la religion de l'esprit.

En somme, l'essence de la religion est qu'elle réalise en nous la liberté. Là est son objet. — Tout est esprit, dans la religion de l'esprit : son culte, les méthodes par lesquelles elle se propage ; les institutions qu'elle crée et qu'elle anime, l'idéal moral qu'elle propose, bien plus, qu'elle réalise.

La morale de l'Esprit, à l'encontre de la vie instinctive et passionnée qui, pour s'affirmer et pour être libre à tout prix, se révolte contre l'obstacle de la loi, et aboutit ainsi, en fait, à l'esclavage et à la corruption ; mais à l'encontre aussi de l'obéissance légale, de la vie étroite, comprimée, éteinte, qui peine sous le joug rebutant des préceptes et des règles, — la morale de l'Esprit unit ce que la loi de sainteté a de plus intransigeant, sans en rien rabattre, fût-ce un iota ou un trait de lettre, avec ce que le libre élan du cœur a de plus spontané et de plus vivant.

La religion de l'esprit nous convie donc à la liberté. Elle n'ignore pas les fatalités contre lesquelles nous avons à nous

débattre, la longue histoire ancestrale, cet héritage que force est bien d'accepter en bloc et pour lequel n'est pas admis le bénéfice d'inventaire, la pression du milieu, le poids lourd que fait peser sur notre volonté, dans ses décisions présentes, la force acquise de ses décisions antérieures. Non seulement la religion de l'esprit connaît la réalité de cet esclavage, mais elle nous le dévoile, elle le met en pleine lumière, parce qu'elle entend nous en affranchir. Car la liberté, pour elle, n'est pas plus un vain rêve qu'elle n'est un bien possédé dès le berceau et que nous n'aurions pas à conquérir de haute lutte. Ni l'humanité, ni l'homme individuel, ne suivent dans la marche de leur histoire une direction déterminée sans retour par la logique des faits accomplis et de l'orientation initiale. La pierre qui a glissé tombe, toujours plus vite, toujours plus bas, jusqu'à ce qu'elle s'arrête, inerte, au dernier obstacle. Mais l'homme qui a failli peut remonter la pente descendue, et il y a, dans ce monde-ci, parmi toutes ses douleurs et toutes ses hontes, des puissances de relèvement. Il y a des dates qui comptent, qui marquent des tournants décisifs ; il y en a dans la vie de l'humanité ; il y en a, ou du moins il peut y en avoir, dans la vie de chacun. Voilà le triomphe de la religion de l'esprit : l'avènement de la liberté.

La religion de l'Esprit n'est pas un relâchement de la Règle. Au contraire — La religion de l'esprit, la religion de la liberté, c'est bien commode ! Rien d'arrêté, tout est flottant ; chacun pensera, adorera, agira au gré de son caprice. — Ah ! que l'erreur est grande ! S'il y a quelque chose d'incommode au monde, c'est la religion de l'esprit ; elle ne nous laisse aucun repos, elle nous harcèle sans merci dans chacune des retraites, exactes pratiques, croyances correctes, bonnes œuvres, où nous nous imaginions être enfin à l'abri de ses persécutions. Vous est-il jamais arrivé, dans votre enfance,

quand on vous disait les aventures du Pèlerin de Bunyan [1], de souhaiter que l'allégorie fût la réalité ? Vous a-t-il semblé parfois qu'aucune montagne ne serait trop ardue, dussiez-vous y ensanglanter vos mains et vos genoux, si, par cet effort physique, au prix de ces blessures matérielles, vous pouviez atteindre aux sommets de la sainteté, de la charité parfaite ? Avez-vous jamais demandé à quelque serviteur de Dieu : Oh ! dites-moi donc une fois, une bonne fois, la chose qu'il faut que je fasse, donnez-moi donc enfin le procédé, la recette, le patron, le programme, je ferai tout. — Il ne s'agit pas de faire, il s'agit d'être, et c'est là le secret du seul esprit. Il y a un chemin sans doute ; mais ce n'est pas cette route que nous avions souhaitée, nettement dessinée, avec des poteaux indicateurs à tous les carrefours, avec une haie de chaque côté et des garde-fous le long des précipices. Vous vous rappelez la grande, hardie et spiritualiste parole de l'Évangile : *Je suis le chemin*. Le chemin, c'est une vie, une vie qui nous demande de nous conformer à elle, mais qui s'est déroulée dans des conditions d'existence si différentes des nôtres qu'il nous est impossible de la copier, et qu'il n'y a pas d'autre moyen de la reproduire que de s'inspirer d'elle.

Ainsi nous ne pouvons nous appuyer sur rien d'extérieur. Il me semble que nous trouvons, dans ce fait, la solution d'une difficulté dont quelques esprits sont tourmentés. Nous sommes chrétiens ; nous proclamons donc la supériorité du christianisme ; mais si nous étions nés musulmans ou bouddhistes, c'est l'excellence de ces religions-là que nous trouverions sans doute le moyen de soutenir par de bonnes raisons. Eh bien, voici ma réponse. L'esprit du christianisme,

1. Le *Voyage du Pèlerin* est une fameuse allégorie des progrès pénibles de l'âme, écrite en anglais, par John Bunyan, au XVII[e] siècle, plusieurs fois traduite en français.

l'esprit de l'Évangile, se distingue *du christianisme lui-même*, et le juge, lui aussi, comme il juge toutes les autres religions.

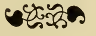
L'Évangile déclare, avec une générosité superbe, à ceux qui se déclarent ses disciples, qu'on n'est pas nécessairement dans la vérité pour être dans la tradition issue de lui, pour pratiquer les rites chrétiens, pour être muni des sacrements chrétiens, pour adhérer aux symboles chrétiens, pour être au nombre des quelques centaines de millions de chrétiens qui peuplent le globe. Il proclame, d'un mot, que ce qui sert, ce n'est pas d'être chrétien, mais c'est d'être un homme régénéré, un homme nouveau. — A ce signe, je reconnais la religion de l'esprit.

LÉOPOLD MONOD.

(*Extraits d'un article publié dans la* Revue Chrétienne *du 1er mars 1895*.)

Mes frères, ne soyez pas des enfants en intelligence, mais soyez des enfants à l'égard de la malice : et pour ce qui est de l'intelligence, soyez des hommes faits.

SAINT PAUL. I, Cor. XIV, 20.



AVIS

Il nous est parvenu, notamment en ces derniers jours, un assez grand nombre d'observations et de vœux relatifs à notre projet de réunion dont il a été question dans le Bulletin n° 7, p. 259, sous ce titre : Une importante considération. On regrette de ne pouvoir donner dès aujourd'hui l'analyse détaillée des lettres reçues. Cette analyse paraîtra accompagnée d'une discussion dans le Bulletin du 15 mai. Nous prions tous ceux de nos amis qui auraient à nous présenter des réflexions pour et surtout contre la réalisation de ce projet de nous les communiquer avant le 10 mai. Nous demandons avec instance qu'on nous adresse des critiques et des objections. Car ce projet, dans la pensée de ceux qui se sentent responsables des conséquences qu'il ne peut manquer d'avoir pour l'avenir de l'Union, devra se préciser et ne devra même se réaliser que dans un certain sens.

Nous voulons dire que cette « retraite », ou, pour mieux dire, cette période de réflexion, d'étude et de sincère échange de vues, — devra être une occasion, pour chacune des personnes présentes, non pas tant de s'oublier elle-même dans un sentiment tout passager de sympathie avec d'autres sensibilités, mais de se voir mieux telle qu'elle est, a été et pourra être dans la vie réelle.

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union
pour l'Action morale

15 Mai 1895.

ÉCLAIRCISSEMENT

(*Suite et fin.*)[1]

1° — « *L'unanimité,* — nous dit notre ami, —
« *est un idéal qui ne doit pas être atteint... D'accord*
« *avec tous, mais toujours contre tous : voilà la vie.*
« *Nous sommes divisés..... par notre faiblesse. Effor-*
« *çons-nous de devenir divisés par notre force.* »

Ceci nous semble signifier qu'il existe, en dehors de toutes les expressions intellectuelles et littéraires dont l'homme de loisir la revêt après coup, une sorte de sagesse innée, d'art sûr et inconscient, que possèderaient toutes les sociétés où les individus sont moralement forts, et qui les amènerait naturellement à cette paix, à cet équilibre délicat et rare

1. Voir le Bulletin précédent, 1er mai 1895.

que nous cherchons en vain à recréer chez nous, en le décrivant. Laissons donc faire les individus, c'est-à-dire la nature ; laissons se faire l'histoire.

Peut-être ce conseil serait-il bon, pour toute autre nation que la nôtre. Mais, on ne doit pas l'oublier, la France est un peuple dont la vie morale naturelle a été considérablement ralentie, sinon tout à fait suspendue, par un travail d'analyse, de réflexion critique (peut-être inutile, d'ailleurs), depuis bientôt cent cinquante ans. L'individu, chez nous, depuis l'énorme vulgarisation du livre, du journal, de « l'idée » sous toutes ses formes, l'individu moyen se pose et résout, en philosophe souvent peu exigeant, la question de la valeur théorique des règles morales qu'il a reçues. Or ce mal : — l'indécision qui en résulte, — c'est à la réflexion seule, qui l'a créé, qu'il appartiendra de le guérir. Nulle morale publique, c'est-à-dire nulle communauté de vouloir et de foi ne reparaîtra désormais parmi nous, qui s'autorise d'une autre révélation que celle qu'apporte la vie. Mais cette révélation, tout intérieure, est, nous le savons, lente à se faire, et mille fois exposée à se perdre. Sans prétendre donc nous substituer à l'individu et à sa faiblesse,

pour mettre en lui une force qu'il recevrait et emploierait sans l'avoir créée (et, par suite, sans la connaître intimement), — nous essayons, par une sorte d'éducation philosophique, à la fois haute et populaire, de fournir à sa conscience éveillée un langage souple où elle fixera, pour elle-même et pour tous, ses successives intuitions.

Un tel travail, — trop spéculatif et littéraire, au gré de notre correspondant, — ne serait superflu, comme il le pense, que si la pratique de chacun pouvait rester toujours entièrement naïve, et soustraite à l'influence des idées générales, lesquelles défigurent et opposent à elle-même, en la traduisant grossièrement, l'âme *humaine*, toute libre et fine, dont cependant elles ont dû naître. Que l'on songe à cette loi d'imitation, signalée récemment, avec justesse, par un moraliste[1], et qui est bien l'une des plus constantes causes d'abêtissement et d'avilissement contre lesquelles nous ayons à nous défendre dans la vie sociale : peut-être comprendra-t-on alors que, pour rendre à lui-même l'individu d'aujourd'hui, qui habite les villes et qui lit, nous croyions nécessaire de l'initier à nos

1. M. Tarde (n° 207 des *Dilecta*).

modernes notions de la liberté morale, de l'autonomie réelle du *sujet*, et de la valeur absolue du seul *Esprit*, supérieur à toutes les formules. Bien que familières aux philosophes, — au point de leur apparaître presque comme des tautologies, — ces idées ne nous semblent pas pouvoir être trop répétées, élucidées et suggérées à tous, au moyen de paraboles et d'exemples : car seules elles pourront affranchir l'esprit public des *idoles* qui l'obsèdent encore.

On nous demande s'il existe *une* vérité qui soit la Vérité et dans laquelle tous puissent communier. Oui, répondrons-nous; mais celle-ci seulement que nous enseignons : à savoir que, *dans la pratique*, sinon dans la spéculation, et *pour l'homme*, sinon pour un être parfait, la vérité n'est jamais atteinte ni embrassée tout entière. La seule disposition morale et intellectuelle qui convienne à un esprit actuellement fini, mais virtuellement infini, c'est, disons-nous, l'ardeur infatigable à se dépasser toujours soi-même. Le goût des bonheurs faciles est une bassesse, comme l'attache aux certitudes faciles, une sottise. Non que ni le bonheur, ni la certitude ne puissent se faire en nous; mais c'est un fait, qu'ils ne peuvent jamais être sentis et

contemplés bien longtemps par celui qui les a réalisés. L'ange travaille derrière nous à tresser les fleurs que nous avons cueillies, dans le chemin où nous avançons : Dieu ne nous permet pas de nous retourner trop souvent.

2° — C'est ici peut-être que l'on nous résistera. On remarquera que, — si nous accordons à l'individu quelque apparence de confiance, en ne définissant la Vérité que par la vie propre et l'acte ineffable de chaque esprit qui la recrée en lui-même, et en déclarant relatives et provisoires toutes formules abstraites où l'on prétendrait l'enfermer, — nous semblons interdire du même coup à chaque volonté tout espoir de repos et de paix, en déclarant fausse toute joie, perfide et caduque toute réussite, illusoire tout accomplissement. En sorte que, — à cet individualisme que défend notre ami, lorsqu'il nous demande de ne pas « affadir l'image sublime des « énergies *naturelles* de l'homme, se dépensant en « tous sens, avec fièvre et rivalité », — nous n'accorderions à peu près rien.

Il y a certainement eu jusqu'ici, dans la philosophie pratique affirmée à chaque page du Bulletin, un fond de pessimisme chrétien, c'est-à-dire de

méfiance à l'égard de la nature, de l'instinct, qui ne fait pas peut-être nécessairement partie, aux yeux de tous nos lecteurs, de toute morale idéaliste. D'autre part, à côté de l'austère Kant, ce savant circonspect et ce piétiste inquiet, il se trouve que l'un des maîtres le plus intimement consultés et le plus volontiers rappelés dans nos recherches, a été Spinoza, le moraliste de la certitude et de la joie. Nous ne saurions éviter de nous expliquer sur une telle alliance.

Serons-nous, comme on nous le demande, pénétrés d'un esprit de « large et courageux naturalisme » ? Voulant agir sur des hommes vivants, reconnaîtrons-nous, ou plutôt rappellerons-nous, sans crainte, ces nécessités dont on nous parle ? Empruntant à l'auteur de l'*Éthique* son superbe et calme langage, nous souvenant avec lui que « le désir qui provient de la joie est plus « fort, toutes choses égales d'ailleurs, que le dé- « sir qui provient de la tristesse[1] », ne traiterons-nous la passion, cette maladie, que par la peinture victorieuse de l'action et de la santé ? Voulant le bien de la société présente, lui souhaiterons-nous

1. Voir *Ethique*, partie IV, propos. 18 et tout le scolie.

d'abord, et travaillerons-nous à lui procurer le plus tôt possible, cette certaine somme de bien-être, mieux répartie entre ses membres, reconnue par tous, par nous-mêmes, comme indispensable ? — Ou, au contraire, devrons-nous continuer à ne parler, à l'individu, que d'effort et de douleur, et à la société, que d'idéal pur ?

Réduite ainsi à ces deux termes généraux et théoriques : un optimisme plus ou moins « grec », ou un pessimisme plus ou moins « chrétien », la question nous paraît insoluble, parce qu'elle devient artificielle. Et si nous l'y amenons une fois, c'est qu'il n'est pas un seul de nos lecteurs, si peu « idéologue » soit-il, chez lequel ne se puisse faire chaque jour, — spontanément, et à son dam, — ce sophistique travail de généralisation imaginative : selon, en effet, que ce lecteur sera ou non content de lui, et plus frappé, au moment où il nous lira, de ce qu'il a fait ou de ce qu'il lui reste à faire dans sa recherche du mieux, — il nous demandera d'être optimistes, ou nous accusera de l'être trop. Mais nous ne le satisferons jamais : car nous ne voulons point le satisfaire, notre objet étant de l'instruire, et de nous instruire par lui.

Or cette éducation de l'homme par l'homme, que nous essayons, ne consiste nullement à lui présenter, de lui-même, une image générale, quelle qu'elle soit : flatteuse, elle l'enorgueillirait; humiliante, elle le déprimerait : dans les deux cas, elle l'*arrêterait*. Il s'agit avant tout, par une sorte de dialectique, rigoureuse et douce à la fois, de se déterminer soi-même, de se déterminer les uns les autres à vivre, à penser, à parler, de plus en plus personnellement, de plus en plus humainement. Il ne s'agit que d'être soi-même.

Il y a deux façons possibles de dire à l'individu : sois toi-même. Ou bien c'est un vœu, tout secret, de l'artiste et du contemplateur, légitimement ému et pris au jeu robuste de « l'animal sociable », et de ce vœu nous n'avons rien à dire, sinon qu'il ne concerne point notre entreprise, laquelle est d'agir et non de contempler; — ou bien c'est un conseil donné : auquel cas il est ambigu. Nous l'avons précisé dans un certain sens, — dans celui où il nous a paru pouvoir être utile et non superflu : dans le sens de l'effort plutôt que de la joie, et de la réflexion

plutôt que de la spontanéité. Car les sources de la joie et de la spontanéité ne sont point au pouvoir de l'homme, mais de la Nature toute puissante : en parler ne serait point les ouvrir. Nous ne pouvons créer des forces : nous pouvons seulement, en les faisant mieux discerner à celui qui les possède, en accroissant l'acuité de sa conscience, les mettre en liberté et en valeur. Nous ne combattons que par la lumière, car rien n'est mauvais en l'homme, que les ténèbres.

Quelque chose nous paraît, en effet, devoir être éternellement, sinon combattu, du moins dépassé, subordonné, compris et jugé de haut, en nous-mêmes : c'est à savoir l'*image*, ou idée reçue et matérielle, et la *sensation*, ou action reçue aussi, puisque suscitée et réflexe : le *dehors*, et le *hasard*. Et quelque chose, d'autre part, a certainement baissé, chez les Français d'aujourd'hui, qui jadis dominait plus facilement, en chacun d'eux, leur habituelle sottise : la badauderie, et leur seule lâcheté : la peur de voir clair. Il y a, dans toute vie humaine, une heure de lucidité inévitable, où l'homme se découvre lui-même, avec sa rigoureuse vocation propre, avec son ardeur unique et pré-

cise : presque jamais il n'a le courage de l'accepter tout entière : car elle n'a point encore de nom. Il lui en donne un d'emprunt, — la surfaisant ou la ravalant, par orgueil ou par faiblesse. Il se laisse corrompre, attrister, soumettre et torturer, *inutilement*, par quelque idéal qu'il n'a point conçu, par quelque bonheur qu'il n'a point créé, par quelque vertu qu'il n'a point cherchée. Ces subtils avortements sont aujourd'hui la loi : et les âmes vivantes, les têtes bien faites sont l'exception. On ne peut nier que la raison moyenne ne soit devenue récemment moins active, moins fine et agile à cette intuition, qui la défendait des scolastiques de toute sorte et, moins entière en cet élan, qui l'arrachait vite aux pharisaïsmes. Essayer de paraître, quand on n'est point ; feindre de croire, quand on ne croit plus ; parler sans penser ; agir sans aimer : toutes façons de mentir que notre bourgeoisie atone et sceptique prend l'habitude de s'imposer et de prêcher à ses enfants. Le sens du *simple*, qui est l'absolu et l'universel dans les pensées, et le sens du *vrai*, qui est l'unité initiale, la continuité candide dans les actions, ces deux besoins virils se sont faits moins impérieux pour nous qu'ils ne l'étaient chez

nos ancêtres, qu'ils ne le sont chez nos voisins. Les rares types de volontés résistantes que nous ayons pu contempler depuis quelques années dans la vie publique, ont été des volontés secrètement divisées et multiples : des faisceaux, assujettis après coup et du dehors; elles n'étaient point des énergies *unes*, intérieurement et originairement; elles n'étaient ni pures [1], ni heureuses, ni sûres, car elles niaient, mais ne savaient quoi affirmer; elles étaient défensives, mais non incisives : elles n'étaient point des épées, parce qu'elles n'étaient point des âmes. Et les certitudes que nous avons vues s'affirmer bruyamment dans la littérature, l'art ou la philosophie, n'étaient point réelles ni plus intelligibles à elles-mêmes qu'à autrui. La raison, pour subsister, s'est faite extérieure et menteuse : la sensibilité seule et la faiblesse sont restées sincères. En sorte que c'est à Carlyle, à Channing, à Emerson, à Mazzini, que nous avons été obligés récemment d'aller redemander pour

1. Voir, sur le sens très précis où nous prenons ici le mot « pur », le bel ouvrage de M. Maurice Pujo : *Le règne de la Grâce*, où se trouve rappelé éloquemment ce devoir premier : ne pas mentir; et aussi un fragment de conférence du même auteur, publié dans l'*Art et la Vie*, n° du 1er janvier 1895.

nos lecteurs l'accent de l'individualité vraie, de la personne consciente et maîtresse d'elle-même. Notre Rousseau, très grand, était déjà malade.

En disant donc, aujourd'hui, à notre voisin : sois toi-même, nous entendons surtout lui demander un effort. Mais cet effort, — il importe de le bien comprendre, — est de nature toute rationnelle : c'est un effort de *réflexion*. L'homme ne se change pas, ou ne se convertit pas à proprement dire, au sens où ce changement impliquerait discontinuité et miracle : il grandit, seulement, et s'élève vers lui-même. Nous ne croyons point, et nous n'essayerons point de faire croire à quiconque, — nous demandât-il de le tromper pour son bien, — que l'homme puisse rien autre chose sur sa nature que la comprendre de plus en plus profondément, et l'exprimer de plus en plus distinctement dans ses actes successifs. Il s'agit pour lui de démêler, en son personnage superficiel, variable et connu de tous, la tendance ou l'idée qui, capable de se subordonner toutes les autres, et par conséquent de mettre en lui l'ordre, signe de sagesse et gage de paix, devra être par lui favorisée.

Dans quelque région de l'âme que soit née la

volonté, — cette centralisation de toutes nos vues, — elle ne peut manquer, si elle reste entière et sincère, si elle se refuse toute demi-certitude, tout mensonge intérieur, tout sacrifice d'elle-même, — de graviter vers son centre idéal, vers son Dieu. Toute imitation est un suicide, dit Emerson, et c'est à l'imitation morale qu'il appliquait cette pensée. Il ne faut pas en effet confondre la *réflexion active*, à laquelle nous ramenons la méthode morale, avec cette sorte d'observation intérieure, où l'on se regarde soi-même : ceci encore est de l'imagination ; ceci encore objective et matérialise subtilement le sujet pur, pour en faire une *chose*. Malheur à celui qui se voit lui-même continuellement agir : adieu la grâce, l'inimitable ! Cette façon encore extérieure de *méditer*, — impliquant quelque comparaison de soi-même avec autrui, avec cet étranger qu'est notre moi *représenté* par le souvenir ou projeté par le désir, — nous distrait. Elle engendre nécessairement l'un des deux vices que nous signalions plus haut : la basse humilité (*abjectio*, disait Spinoza) ou la sotte présomption, lesquelles consistent à nous attrister ou à nous réjouir de ce qui n'est plus ou n'est pas encore. La seule disposition d'âme qui

soit à la fois virile et prudente, c'est cette sorte d'oubli de soi qui naît chez l'artiste ou chez l'ouvrier au travail, de l'attention ardente à son œuvre.

Mais ce labeur qu'exige la vie, pour quiconque l'a conçue hautement, ne va point, nous le maintenons, sans un persistant, un obsédant nuage... C'est ce nuage que nous ne nous croirons pas permis de déclarer jamais dissipé pour nous, — l'ayant vu demeurer jusqu'à la fin sur le front de cet autre maître, — plus rapproché de nous que Kant ou Spinoza, — et dont l'*Union pour l'Action morale* s'efforcera de propager, — en les mettant, autant que possible, à la portée des simples, — la pensée et l'impulsion.

Aussi ferme, dans son affirmation de Dieu, que l'auteur de l'Ethique, celui qui nous a quittés et que nous vénérons, parce qu'il nous resta toujours sévère, avait définitivement intériorisé, en la transposant dans les catégories de la morale, cette vérité que les successeurs de Kant s'essayaient encore à symboliser métaphysiquement : c'est à savoir l'absolue et primordiale réalité de l'Esprit. Désavouant toute traduction, en paroles, du texte sublime qu'il déchiffrait en lui-même, c'est dans son

action quotidienne, dans la fermeté douce de son conseil, qu'il en faisait passer la lumière. La sagesse éternelle où s'était élevée la pensée de M. Jules Lagneau étant trop pure pour être exprimée autrement que par le rythme même de la Vie humaine, qu'elle a créé, il a voulu la vivre, — nous le savons, — jusqu'à en mourir.

Nous devons trop au spectacle contemplé ou deviné de cette courte existence de professeur, pour en oublier vite la leçon d'austérité et de travail.....

. . . .

Un mot cependant doit être ajouté. De cette méthode rigoureuse de réflexion et de critique intérieure, qui nous fut indiquée par l'auteur des « simples notes », comme une discipline indispensable, nous ne saurions faire notre objet propre : celui-ci n'est autre, nous l'avons dit, que d'aider notre démocratie déplorablement versatile et passionnée à prendre à la fois conscience et possession d'elle-même. Nous concevons cette œuvre comme une vaste *emendatio intellectus* : une épuration de l'esprit français. Or, s'il est faux de dire qu'une action sociale doive s'inspirer d'une philo-

sophie autre que celle qui se dégage de la spéculation la plus élevée, — s'il est vrai, au contraire, que l'idéalisme tel que nous l'entendons soit éminemment assimilable par tous, parce qu'il n'est qu'activité et vie, — il importe de donner, de cet idéalisme dont nous cherchons à grouper les adeptes plus ou moins inconscients, quelque marque sensible, quelque critérium vite saisissable, qui permette à nos futurs amis de se reconnaître les uns les autres. Ce signe nous semble double : c'est une intelligence libre unie à une entière générosité de cœur. Nous cherchons à tirer de leur isolement les hommes, certainement nombreux en France, dont le besoin dominant est celui-ci : se connaître, pour être fort; être fort, pour rester soi-même, et ne rester soi-même, que pour se mieux donner. Ajoutons que, ces hommes, nous espérons les trouver et les cherchons plutôt parmi les travailleurs que parmi les oisifs.



Combien cela va-t-il me rapporter ?

Cette question si légitime tant qu'il s'agit des précautions que chacun doit prendre pour assurer sa subsistance par son travail, devient funeste aussitôt qu'elle sort de ses limites et domine toute la vie. Cela est si vrai qu'elle avilit même le travail qui est notre gagne-pain. Je fournis du travail payé, rien de mieux ; mais si je n'ai pour m'inspirer pendant ce travail que le seul désir de toucher ma paye, rien de pire. Un homme qui n'a pour motif d'action que son salaire fait de la mauvaise besogne. Ce qui l'intéresse n'est pas le travail, c'est l'argent. S'il peut rogner sur sa peine sans retrancher de son gain, soyez sûr qu'il le fera. Maçon, laboureur, ouvrier d'usine, celui qui n'aime pas son labeur n'y met ni intérêt, ni dignité et c'est en somme un mauvais ouvrier. Le médecin qui n'est préoccupé que des honoraires est un homme auquel il ne fait pas bon confier sa vie, car ce qui le met en mouvement c'est le désir de garnir sa bourse avec le contenu de la vôtre. S'il est de son intérêt que vous souffriez plus longtemps, il est capable de cultiver votre maladie au lieu de fortifier votre santé. Celui qui n'aime dans l'instruction de l'enfance que le profit qu'elle procure est un triste professeur, car ce profit est médiocre, mais son enseignement plus médiocre encore. Que vaut le journaliste mercenaire ? Le jour où vous n'écrivez que pour le sou, votre prose cesse de valoir même ce sou. Plus le travail humain touche à des objets de nature

élevée, plus l'esprit mercenaire s'il intervient le stérilise et le corrompt. On a mille fois raison de dire que toute peine mérite salaire, que tout homme qui consacre son effort à entretenir la vie doit avoir sa place au soleil, — et quiconque ne fait rien d'utile ne gagne pas sa vie, en un mot n'est qu'un parasite. Mais il n'y a pas de plus grave erreur sociale que d'en arriver à faire du gain l'unique mobile d'action. Ce que nous mettons de meilleur dans notre œuvre, qu'elle se fasse à la force des bras, par la chaleur du cœur, ou la tension de l'intelligence, c'est précisément ce que personne ne peut nous payer. Rien ne prouve mieux que l'homme n'est pas une machine, que ce fait : Deux hommes à l'œuvre avec les mêmes forces, les mêmes gestes, produisent des résultats tout différents. Où est la cause de ce phénomène? Dans la divergence de leurs intentions. L'un a l'esprit mercenaire, l'autre a l'âme simple. Tous les deux touchent leur paye, mais le travail de l'un est stérile, l'autre a mis son âme dans son travail. Le travail du premier est comme le grain de sable qui reste toute l'éternité sans qu'il en sorte rien, le travail de l'autre est comme la graine vivante jetée au sol, il germe et produit des moissons. Il n'y a pas d'autre secret pour expliquer qne tant de gens n'ont pas réussi en employant les mêmes procédés extérieurs que d'autres. Les automates ne se reproduisent pas et le travail du mercenaire ne produit pas de fruit.

Extrait de *La Vie simple*, ouvrage de notre ami C. WAGNER, destiné à paraître dans quelques jours.

DE NOTRE PROJET DE RÉUNION
pendant les vacances

Le dernier Bulletin adressait à ses lecteurs une demande de critiques contre le projet de réunion exposé dans le numéro du 1er mars. Cet appel est resté sans résultats. Aucune objection ne nous a été faite, du moins par lettre, sur le fond même du projet. Seuls quelques amis de Paris ont bien voulu nous formuler oralement quelques raisons, non contre l'idée qu'ils trouvent juste en elle-même, mais contre les dangers que sa réalisation pourrait offrir pour l'avenir de l'Union. La part a été faite à ces raisons dans la discussion qui suit le compte rendu d'une correspondance tout entière favorable au projet, et dont les divergences, quant aux conditions de réalisation, ne portent que sur le choix de l'endroit.

Cinq ou six de ces lettres expriment une simple adhésion au projet, tel qu'il a été formulé, et s'en remettent entièrement aux collaborateurs du Bulletin du soin de fixer le temps et le lieu de la réunion et de déterminer le programme des occupations ou des réflexions auxquelles il conviendra de s'adonner. Nous citons d'abord, comme type de cette catégorie de lettres, celle d'un ami fervent de l'Union, qui demeure à l'étranger et aurait, par conséquent, d'assez grands obstacles à surmonter pour participer à la réunion.

« J'ai lu, avec le plus vif intérêt, dans le numéro du Bulletin du 1er mars, votre Communication Importante, et je ne puis m'empêcher de vous dire combien désirable me semble

la réalisation de ce projet de congrès. Comme le dit fort bien l'auteur de la communication : « nous vivons seuls, pour la plupart, privés de sympathie, témoins attristés de l'universelle indifférence pour les choses qui nous tiennent le plus au cœur. « Et, à défaut de réunions plus fréquentes, pour ceux qui vivent loin et que leurs travaux retiennent pendant le reste de l'année, votre projet de retraite laïque serait, n'en doutez pas, une chose excellente pour leur fournir l'occasion de « se munir de force, de courage pour une nouvelle année de labeur, de raviver en soi les sources de la vie intérieure, de se mettre en état de supporter les souffrances de l'isolement. » Je ne puis donc, pour ma part, que vous encourager dans la mise à exécution de cet excellent projet, en émettant le vœu que le lieu et surtout le moment en soient arrêtés assez tôt pour permettre à ceux qui auront le désir d'assister à ce congrès de prendre les mesures nécessaires pour cela. Vous comprenez fort bien combien il peut y avoir, pour quelques-uns des plus désireux de se joindre à vous, de difficultés ou d'obstacles qu'on ne peut surmonter que si on a devant soi un assez long espace de temps.

« Et maintenant, bon courage et en avant ! Il n'est pas possible qu'une réunion où l'on apprendrait à se mieux connaître n'ait pas les meilleurs résultats, en transmettant aux faibles un peu de l'énergie des forts, et par là que l'influence bienfaisante du Bulletin ne se trouve favorisée et accrue. »

Voici maintenant des extraits de lettres où les questions de lieu et de temps sont discutées. Une personne nous écrit au nom d'un groupe d'amis décidés à prendre part à la réunion :

« Si vous le permettez, j'exprimerai comme personne intéressée, le désir qu'elle n'ait pas lieu à Paris même. Le tumulte de la vie qu'il faut y mener me semble une gêne

extérieure assez grande au recueillement, pour qu'on l'écarte, malgré les commodités extérieures aussi que nous y pourrions trouver. »

Suit le vœu que cette réunion soit fixée vers le 10 août.

Une autre personne, qui nous écrit également au nom de plusieurs, nous dit :

« Nous pensons que, même pour le personnel enseignant, la retraite ne serait pas très bien placée au début des vacances, et à Paris. N'avez-vous jamais pensé, non à une petite ville, mais à la vraie campagne où on aurait l'isolement et le calme complets. Il y a, en Suisse, des arrangements pratiques et peu onéreux. On peut avoir la pension pour 3 fr. par jour, tout compris. »

Ces renseignements, sur les avantages matériels qu'offre la Suisse, nous ont été confirmés oralement; toutefois on nous a fait remarquer que le prix indiqué doit être pris comme un maximum de bon marché et qu'il serait prudent de s'attendre à une dépense de 4 fr. par jour.

Nous reproduisons à peu près en entier celle de ces lettres qui nous semble poser avec le plus de force les raisons de choisir un endroit autre que Paris. Les vues qui s'y trouvent exposées vont d'ailleurs plus loin qu'une simple question de lieu.

« En lisant dans le bulletin du 1er mars les projets formés pour une réunion, une *retraite* en commun, bien des lecteurs du Bulletin ont éprouvé une joie sincère. Il en est tant d'entre nous qui vivent au milieu de personnes affectueuses et aimables sans doute, mais profondément indifférentes à ce qui seul pour nous donne un sens à la vie. Le Bulletin devient la visite attendue avec impatience, le réconfort nécessaire : il aide à vivre, et la reconnaissance pour les amis qui nous l'envoient nous donne le vif désir de les connaître, de leur parler, de leur dire combien ils nous ont fortifiés et encouragés.

Nous voudrions leur faire part aussi des expériences qu'ils nous ont aidé à faire, définir avec eux ce qui nous unit et pourrait nous élever, marquer nettement la direction dans laquelle nous voulons marcher ensemble.

« Il faudra, quand on sera réuni, causer, écouter, méditer... ; il faudra aussi se recueillir chacun pour soi, afin de se retrouver et de pouvoir donner le meilleur de soi-même. Pour se recueillir, un grand silence, un grand calme est utile. Pourrait-on trouver ce silence, ce repos, à Paris? J'en doute.

« Les provinciaux qui viendraient à Paris, même en renonçant au théâtre et aux musées, pourront-ils n'avoir pas d'emplettes à faire, pas de courses indispensables, pas de parents ou d'amis à voir, parents et amis qui peut-être ne sont pas de l'Union et n'en comprennent pas l'esprit ; — et nos amis de Paris pourront-ils écarter toutes leurs obligations habituelles, empêcher des devoirs divers de les mettre à contribution, pourront-ils sortir de leur milieu ou continueraient-ils à vivre de deux vies, l'une intérieure, l'autre extérieure ?

« Ce qu'il faudrait, ce serait pendant huit ou dix jours, unifier entièrement nos vies, nous dématérialiser dans une extrême simplicité ; nous abstenir de tout mensonge ; supprimer toutes les différences extérieures de rang, de position, d'éducation, de croyance, produire en nous un calme réel, une vie intérieure.

« Une petite ville, ou une campagne conviendrait, semble-t-il, beaucoup mieux que Paris. Dans des promenades sous les arbres on reprendrait, par petits groupes, les idées soulevées aux réunions générales. Ceux qui, pour être bien eux-mêmes, ont besoin de quelques heures de solitude pourraient les trouver chaque jour. Le charme de la campagne, le silence des bois, les nuits étoilées agiraient comme des moyens extérieurs mais efficaces pour accorder les âmes aux mêmes pensées.

« Un prochain bulletin nous dira sans doute quels sujets seront abordés dans ces réunions d'amis. Chacun de nous pourra rassembler dans les livres qu'il préfère, dans ses souvenirs aussi, ce qui peut éclairer et unir. »

On ne saurait mieux dire. Mais, d'autre part, un de nos meilleurs collaborateurs et l'un des hommes sur lesquels nous devons compter pour l'exécution du projet, après avoir pris connaissance des lettres reçues, nous propose d'insérer dans le Bulletin un avis dont nous détachons les passages suivants :

« De nombreuses et touchantes adhésions à notre projet de *retraite* nous parviennent de divers points de la France et de l'étranger. Mais la même unanimité n'existe pas quant au lieu qui semblerait le plus commode, au point de vue des déplacements, et qui conviendrait le mieux au recueillement qui est notre objet principal et que nous recherchons avant tout.

« Pour donner satisfaction à tous, peut-être serons-nous obligés d'adopter plusieurs centres de réunions et de nous grouper par régions.

« Nos amis de l'Est, pour des raisons dont nous apprécions la valeur, désireraient que la réunion eût lieu en Suisse. Il sera sans doute possible de leur donner satisfaction. Ceux qui préfèrent Paris l'auront également : ils trouveront, même au siège de notre Union, tout ce qu'il faut pour y tenir leurs séances ; quelques amis du groupe central se feront un devoir et un bonheur de les y recevoir.

« Il faudrait encore un ou deux centres de réunions dans l'Ouest, vers Angoulême et vers Le Mans. On y déléguerait quelqu'un de Paris. Nous espérons qu'il se trouvera dans cette région des personnes dévouées pour prendre l'initiative des mesures, très simples d'ailleurs, que nécessiterait la réu-

nion d'une vingtaine d'amis. La plus grande latitude leur est laissée quant au choix de la ville, du bourg ou village qui aurait leur préférence motivée. »

On ne croit pas à la possibilité de multiplier les centres de réunion, cette année du moins. Ceux qu'on pourrait appeler, suivant l'expression de notre ami, les membres actifs du « groupe central » de l'Union sont trop peu nombreux, trop peu unifiés surtout pour se disséminer. Dans l'ordre de nos efforts, tout progrès est unification et n'est que cela ; et ce n'est pas à la quantité de travail qu'il faut regarder. En outre, le but principal de cette réunion, celui de nous connaître, non dans nos personnages visibles et contingents, mais dans ce que nous pouvons et devons vouloir ensemble, dans la vérité à laquelle nous pouvons aspirer en commun, ce but ne saurait être atteint si nous adoptions un ordre d'action séparée. Il peut arriver cependant qu'on se décide à fixer deux centres de réunion : l'un à Paris, pour ceux de nos amis qui y peuvent être appelés à l'occasion des vacances universitaires ; l'autre en Suisse, pour nos amis des régions de l'Est et ceux qui sont dans l'intention d'aller passer leurs vacances en ce pays. Peut-être aussi serait-il bon de ne pas faire coïncider les deux réunions, afin de permettre à quelques-uns de ceux qui devront assumer plus particulièrement la responsabilité de cette entreprise d'assister à l'une et à l'autre. Le Bulletin de juin donnera une réponse définitive à ces questions.

Nous avons cru devoir donner de larges citations des lettres reçues afin de faire savoir à tous nos lecteurs l'impression produite par la simple mise en avant d'un projet de retraite fondée sur des principes purement laïques et humains. Quelques-uns pourront sourire de ce projet ; il est moins ordinaire, en effet, de chercher le repos ou la réfection de soi-même dans le recueillement que dans l'oubli de soi et la dispersion de la vie, dans les voyages, ou dans les narco-

tiques de toute sorte. Si cette réunion ne doit pas avoir lieu, ce qui est possible, notre tentative aura du moins prouvé que le besoin de se retrouver dans le recueillement est moins rare qu'on ne le suppose peut-être en notre temps.

Sur l'objet propre de cette réunion ou, pour mieux dire, sur la façon dont on y devra employer le temps, nous nous bornons aujourd'hui à quelques indications générales tirées de la correspondance.

Un prêtre catholique de nos amis, désireux de participer à cette réunion, quels que soient le lieu et le temps fixés, après nous avoir exposé, à titre de renseignements, l'ordre habituel des exercices d'une retraite ecclésiastique, ajoute les considérations générales suivantes :

« Toutes les journées se ressemblent. C'est le silence, le recueillement et la méditation qui sont les éléments essentiels de la retraite. Les conférences dirigent et soutiennent l'effort individuel...

« J'ai remarqué, pendant les retraites, que le vrai recueillement est rare ou ne se soutient pas longtemps, et qu'ils sont en très petit nombre ceux qui gardent rigoureusement le silence. C'est une discipline trop forte pour les esprits mobiles ou inoccupés. Je crois aussi que quelques lectures bien choisies et faites en commun aideraient au travail intérieur. Les promenades silencieuses sont très favorables à la réflexion. Les conversations sérieuses à deux ou à trois produiraient peut-être des effets plus utiles et plus durables que les conférences. La parole intime, d'âme à âme, est autrement vivante et pénétrante que la parole publique. L'écueil serait là dispersion des pensées.

« Le but m'a toujours paru de créer en soi une *disposition ferme et généreuse* et de placer devant soi, en pleine évidence, *le devoir de l'heure présente.* »

D'autre part, un philosophe nous communique la note suivante :

« Esprit dans lequel on se réunira :

1° *Enseignement et non échauffement mutuel.* On devra chercher chez ceux dont on se trouvera momentanément rapproché, non des exhortations, mais des enseignements : c'est-à-dire que chacun devra faire part à autrui de ce qu'il aura appris avec une entière certitude, soit par ses méditations, soit par ses expériences, sur l'art de vivre [1].

2° *Individualité et prudent esprit de critique, non docilité.* Mais on se souviendra, dans cette enquête, que nul ne pouvant vivre de la « lumière » d'autrui, c'est-à-dire, plus exactement, de sa force, il est nécessaire de transposer et d'adopter à notre propre nature morale, à chacun, à notre disposition réelle et déjà fixée par nos actes passés, la vérité forcément très générale, que nous recevrons d'autrui. Il s'agit donc de se connaître surtout soi-même, pour discerner, parmi nos tendances celle qui, en se subordonnant toutes les autres, a chance d'unifier notre vie et par cela seul, de la rendre bonne. C'est en devenant pleinement nous-mêmes que nous deviendrons, d'abord opposés aux autres hommes, puis conformes

1. « Il faut que chacun s'arrange seul pour développer en lui la vie, s'il la possède (l'esprit ou la vie est par essence incommunicable, on ne peut que le susciter en autrui, et on ne le suscite qu'en le développant ou, pour mieux dire, en le laissant agir en soi); il faut que tous s'entendent, pour se comprendre bien eux-mêmes, en se saisissant dans ce qu'ils ont d'universel. Je conçois l'Union comme une mise en commun de vérités *trouvées*, et non comme une mise en commun de bons sentiments cherchés. Autrement dit, je crois résolument que la joie doit y dominer sur la tristesse, et la certitude sur la recherche, alors que l'on est réuni. La tristesse et l'effort ne veulent pas de nombreux confidents ni de public, et tant qu'il n'est pas raisonnable, l'homme doit se sentir seul, et s'y résigner. »

à l'Homme. (A ce sujet il serait bon de lire les *Essais* d'Emerson, et en particulier l'Essai intitulé : Confiance en soi-même.)

3° *Sincérité*. Ces deux premières conditions — intelligibilité et personnalité de vues échangées, — impliquent la troisième qui est la plus difficile à atteindre, la sincérité, ou souci de ne pas se faire illusion, ou laisser une illusion subsister dans l'esprit de notre interlocuteur (car il devra surtout y avoir des dialogues à deux) sur ce qu'il *nous* est ou *lui* est possible de réaliser de bien, dans telles et telles conditions données. Chacun devra sortir de cette retraite plus instruit sur lui-même : il ne doit nullement espérer en sortir *changé*. Le problème moral personnel : « Qu'est-ce que je veux réellement, sera seulement posé pour lui en des termes plus rigoureux et plus tragiques : il ne sera point résolu. »

Dans une autre communication, cette même personne nous disait :

« La morale est un problème : celui de savoir ce que je veux. Or la résolution d'un problème de cet ordre demande avant tout un examen rationnel, une discussion claire, franche et virile, avec soi-même et avec autrui. Le danger le plus redoutable, en pareil cas, serait que l'on se trouvât entraîné à affirmer, par contagion d'émotions reçues, non spontanées, un idéal autre que celui qui est actuellement, réellement en germe et comme impliqué dans notre action habituelle. La faute capitale, pour l'homme, et nous oserions dire, en nous expliquant, la seule faute, est le mensonge pratique, c'est-à-dire la lâcheté. Il faut, à tout prix, n'avoir publiquement qu'*une* volonté, et non deux ou trois, — parce que secrètement et au fond, nous n'en avons jamais qu'une, de laquelle il est nécessaire que nous subsistions, pour en vivre ou, si telle est la destinée, pour en mourir. En dehors de cette claire et *courageuse conscience* que l'homme prendra de sa nature, — aucune réforme n'est possible. »

Les dangers de l'exécution de notre projet sont implicitement indiqués dans les dernières communications citées. — La réunion, sous peine de décourager ceux de nos amis sérieux qui désirent y prendre part, devra surtout avoir un caractère de virilité et de raison. Nous devons nous défier de toute participation qui aurait sa source dans une recherche d'émotions ou de plaisirs, fussent-ils de l'ordre le plus élevé. La sensibilité pousse le monde, elle ne le dirige pas. Si elle n'est guidée et soutenue par une inflexible raison, elle ne peut produire que des excitations factices, bientôt suivies de découragement et de scepticisme. Nous devons donc nous défier de ses suggestions, aussi bien dans le choix des conditions extérieures de la réunion que dans la détermination de ce qu'on devra s'efforcer d'y faire.

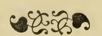
Pour ce qui est des conditions de milieu, on ne voit pas que les hommes qu'on peut appeler les grandes autorités de la vie intérieure, Epictète, Marc-Aurèle, Spinoza, s'en soient jamais préoccupés. On en peut dire autant de Jésus même. Les meilleurs endroits sont évidemment ceux qui facilitent le calme, mais les conditions ordinaires de la vie exigent particulièrement la faculté du calme au milieu du bruit. L'idéal de la vie séculière est un idéal de combat et non un idéal de contemplation et de repos. Supprimer les obstacles n'équivaut pas à les surmonter. Le secret de la paix intérieure sera toujours dans l'acte d'une volonté réfléchie et soutenue qui s'attache à dominer les causes extérieures des troubles.

Et pour ce qui est du but à atteindre dans l'ordre intérieur ou de l'objet propre de la réunion, il ne faut pas oublier que le principal agrément, ou, pour mieux dire, la principale joie à laquelle nous avons le droit d'aspirer est celle qui résultera d'une augmentation de conscience de nos responsabilités. Cette tentative aura été inutile et vaine si elle n'a eu d'autre effet que de fonder des amitiés sur d'accidentelles convenances

de personnes; on n'aura fait que de mauvaise besogne, si on n'a réussi qu'à susciter des accès d'imagination morale. L'idée de ce projet nous a été suggérée par un ami de province. Au premier abord, elle nous a vivement frappés et nous l'avons crue réalisable : mais les difficultés d'exécution nous sont apparues à la réflexion et nous en restons comme effrayés. Nous ne pouvons nous empêcher de songer que les meilleures causes ont, plus d'une fois, été gravement compromises, dans le fait, par l'insuffisance de ceux qui avaient pris charge de les soutenir. Aussi, malgré les encouragements que nous avons reçus et que nous recevons encore à la dernière heure, nous ne pouvons qu'ajourner jusqu'au 1er juin notre décision définitive et prier encore tous ceux de nos amis que la question intéresse de nous aider de toutes leurs lumières.

Si la religion n'est pas la science ou la morale, c'est la somme de celles des impulsions de notre être qui ne sont pas arrêtées dans leur essor. La vie se définit, même physiquement et chimiquement, une tension. Dans tout le cours de nos existences particulières nous luttons contre cette tension, mais nous n'y pouvons échapper qu'en échappant à la vie elle-même. La Religion, c'est nos mains tendues vers ce qui n'a plus de limites. C'est une intuition de la délivrance finale, un pied-à-terre sur la route qui conduit à cette Cité que nous appelons mystérieusement du nom de Mort.

Extrait de la conclusion de *The new Spirit*,
par Havelock Ellis.



PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées

à l'heure présente[1].

IDÉES PHILOSOPHIQUES ET MORALES

Autorité du témoin. — M. Darlu, maître de conférences de philosophie aux écoles normales de Sèvres et de Fontenay, s'est acquis auprès de ses élèves, dans un public sérieux, une forte autorité par sa droiture, par l'indépendance de sa pensée, la vigueur pressée et déliée de sa discussion, par une alternance de hardiesse et de circonspection, enfin par un don rare d'exciter l'esprit en questionnant et en contredisant. Il sait juger les opinions en les ramenant aux principes, et il oblige d'y remonter avec lui. Élevé dans le protestantisme, dont sa morale strictement individualiste garde l'empreinte, il est entré pourtant très libre d'attaches dans le débat sur l'autorité respective de la religion et de la science, soulevé par un article de M. Brunetière, plus retentissant que solide[2]. Ce sont ici simplement les critiques d'un philosophe qui ne se laisse pas payer de mots.

SCIENCE, MORALE ET RELIGION.

Rapports de la science et de la religion. —... Selon M. Brunetière : La science a prétendu « remplacer la religion » ; et « elle

1. Voir le Bulletin n° 11.
2. Voy. *Bulletin* 3-4, p. 153.

a perdu la partie ». En effet les sciences de la nature nous avaient promis de supprimer le mystère. Et le mystère subsiste. Ni l'anatomie ni la physiologie ne nous ont rien appris de notre destinée [1]. Les sciences philologiques n'ont pas mieux tenu leurs promesses ; hellénistes, hébraïsants, orientalistes ont échoué à prouver la fausseté de la religion chrétienne. Enfin les sciences historiques ne nous affirment rien de décisif sur la grande question qui est ici de savoir s'il y a « une loi de l'histoire ». —

Examinons ces affirmations :

Quand on instruit le procès de la science, il serait juste de mettre hors de cause les sciences philologiques et les sciences historiques qui ne sont pas des sciences. On ne doit voir dans l'orientalisme, dans l'hellénisme, dans l'exégèse, que de l'érudition ; et c'est à l'Académie seulement, et par politesse, qu'un érudit s'appelle un savant. Il apparaît alors que l'érudition n'a pas à trancher des questions purement théoriques, à décider, par exemple, sur la divinité de Jésus-Christ, ou sur le dogme de la Trinité. On peut accorder ce point à M. Brunetière. Et cependant les résultats de l'érudition depuis deux siècles sont immenses. Les exégètes discutent encore, et sans doute ils discuteront toujours certaines questions de date ou d'authenticité. Mais l'exégèse a changé toute la perspective des origines juives et chrétiennes. Il n'est plus possible de

1. M. Brunetière ajoute : « C'est en effet sa destinée qui détermine la vraie nature d'un être ». Proposition qu'on n'entend pas bien, et qui peut-être devrait être retournée. Et il ne faut pas dire que la physiologie n'a rien à faire avec notre destinée, avec la destinée de l'âme, bien entendu. (Car, pour la destinée du corps, elle nous renseigne surabondamment.) Au contraire, elle donne au doute une précision terrible. Comment se fait-il qu'à l'heure actuelle chacun évite comme le feu l'occasion de s'expliquer sur la vie future ?

revenir au point de vue des *Élévations sur les mystères* ou des *Pensées* de Pascal que par un dilettantisme de lettré. Il en est de même pour l'histoire. Il y a une certaine naïveté à lui demander de terminer le débat du déterminisme, et de décider si l'homme est libre. Ce sont là des thèses philosophiques, un peu trop à l'usage des gens du monde. Comme le disaient les anciens, l'histoire raconte, elle ne prouve pas. Mais sans dogmatisme, insensiblement, elle fait son œuvre qui est si grande, qu'elle en est effrayante : elle jette peu à peu dans le flot toujours renouvelé des phénomènes les idéaux que l'homme adorait sous des noms divins. C'est un mal peut-être. Mais il est certain que l'homme n'en guérira pas, à moins qu'il ne perde la mémoire. Enfin, pour la science proprement dite, qui consiste dans la détermination des lois de la nature, il est vrai qu'elle est relative, et qu'elle ne peut supprimer le mystère, ni nous entretenir de Dieu. Mais il est faux qu'elle l'ait jamais promis. On se rappelle le mot célèbre par lequel Dubois-Reymond terminait un discours adressé aux naturalistes allemands sur les bornes de la science : « Ignorabimus ». Et on trouverait les mêmes déclarations dans cent passages des écrits de Helmholtz, de Huxley, de Dumas, de Cl. Bernard, etc., avec lesquels on ne peut, en ces matières, mettre en balance l'autorité de Condorcet ou celle de Renan[1]. La véritable question n'est pas là. De toutes les recherches de

1. Ce sont les deux seules autorités que cite M. Brunetière à l'appui de son assertion. C'est aussi par une méprise évidente qu'il croit que l'on attend de la science les biens de l'âme depuis trois ou quatre cents ans. Il y a trois cents ans, et à plus forte raison, il y a quatre cents ans, la science n'existait pas. La doctrine qui a demandé à la science le gouvernement de la vie morale est proprement le positivisme, que M. Brunetière professait jadis, et qui date d'un demi-siècle.

l'histoire, de toutes les découvertes de l'érudition, de toutes les vérités acquises à la science et qui ne passeront pas, il s'est dégagé depuis assez longtemps et de plus en plus se précise une conception positive du monde qui diffère profondément de la conception théologique, élaborée dans les premiers siècles du christianisme. M. Brunetière se hâte trop de conclure que « la séparation du domaine respectif de la certitude scientifique et de la certitude inspirée est un fait dûment acquis [1] ». Le conflit, au contraire, des deux « certitudes » est

1. M. Brunetière ajoute que « la physique ne peut rien contre le miracle, puisqu'il se définit par une dérogation de la nature à ses lois ». Sorte de contradiction si étrange que l'on croirait à une erreur de rédaction, si le contexte ne montrait que la sécurité d'esprit de M. Brunetière repose tout entière sur cette assertion. Cependant, il paraît bien difficile que l'on puisse affirmer à la fois les lois de la physique et la violation de ces lois. Mais la vérité est que le miracle n'est pas, à la rigueur, une dérogation aux lois de la science. Et la question du miracle reste entière. Oserons-nous y toucher?... Au point de vue philosophique, il faut d'abord distinguer le miracle physique, matériel, qui consiste dans une action particulière et exceptionnelle de Dieu sur la nature et le miracle moral qui consiste dans une action spéciale de Dieu sur les âmes. Or, ici, le miracle matériel n'apparaît plus seulement comme contraire à toute l'expérience scientifique, mais comme contradictoire avec les catégories mêmes de notre esprit, qui sont, pour parler comme Kant, les conditions de toute expérience possible ; il faut donc bien le tenir pour impossible *a priori*. Quant au miracle moral, qui se produirait dans un ordre de choses où il n'y a plus ni matière, ni mouvement, ni déterminisme, où l'on ne sait plus même ce qui reste du temps, où la distinction du naturel et du surnaturel s'évanouit, il reste possible. Au fond, le problème de la liberté et le problème de la grâce ne sont qu'un même problème. Et comme l'idée de la liberté est inhérente à la morale, l'idée du miracle moral, réclamé par la prière, est inhérente à la religion. Et il faut bien admettre que la foule, incapable de saisir cette idée dans sa

si essentiel qu'il éclate à la première affirmation de la science, l'affirmation du mouvement de la terre. Au XVIIIe siècle, il devient si aigu, que la religion en est ébranlée dans ses fondements. Il s'en est suivi de nos jours une grande lassitude et un scepticisme général, à la faveur duquel quelque apaisement s'est fait. Mais l'écart entre les deux conceptions n'a pas cessé de s'accroître. Et le conflit subsiste toujours. Quand prendra-t-il fin? On ne le prévoit pas. Sans doute l'esprit humain qui porte également dans son sein les religions et les sciences n'est pas essentiellement antinomique; et le sentiment religieux et la conception de la nature, pris à leur source, ne sont nullement inconciliables. Mais pour que la réconciliation se fasse, il faudra que la conception théologique se plie sur la conception scientifique; car l'une est *subjective*[1], et l'autre est fondée sur la nature des choses. En attendant, *s'il est chimérique d'attendre de la science la nourriture de l'âme, il est déraisonnable et peut-être n'est-il pas permis moralement de détourner volontairement ses yeux des vérités de la science, parce que la science les blesse. Il est possible que nous trouvions pénible la lutte de notre cœur et de notre raison : c'est la condition humaine.* A ceux qui ne veulent que la paix, il est permis de se retirer dans les monastères; ils n'ont rien à nous apprendre.

Sur la valeur respective des diverses confessions religieuses.— M. Brunetière compare le protestantisme au catholicisme et conclut que la religion qui peut le mieux servir à la régénération de la morale est le catholicisme. » —

Qu'un homme pieux estime au dessus des autres la religion

---

pureté spirituelle, la symbolise par le miracle matériel. Il y a une part de superstition nécessaire dans toute religion. C'est à l'opinion, à l'esprit philosophique, à l'esprit scientifique surtout, si salutaire à cet égard, à retenir la religion sur la pente (un peu glissante peut-être en ce moment), des superstitions grossières.

1. C'est-à-dire qu'elle dépend des dispositions du *sujet* pensant.

à laquelle il appartient, il est dans la vérité. Car la religion la plus vraie, pour lui, est bien celle dont il reçoit sa nourriture spirituelle. Mais pour celui qui n'a pas « la foi[1] », et qui, du dehors, compare des religions, on peut demander à quelle unité il les mesure, sur quel principe de vérité il les juge. Au moins faudrait-il approfondir le plus possible les définitions tranchantes au moyen desquelles on découpe ces réalités vivantes, si complexes. Par exemple, on dit que le catholicisme est un gouvernement ; il faudrait ajouter au moins que c'est un gouvernement despotique des âmes. Le protestantisme ne laisse pas d'être un gouvernement, puisqu'il y a des églises protestantes. Seulement c'est un gouvernement démocratique (plus ou moins d'ailleurs, suivant les sectes). Dans le catholicisme, le gouvernement est absolument en dehors du corps des fidèles ; dans le protestantisme, il a sa source, plus ou moins directement, dans le corps des fidèles. Or le problème politique en France et bientôt dans toute l'Europe, est ou va être l'organisation de la démocratie. Le protestantisme n'est-il pas la religion, où, en qualité de fidèle et dans les choses de la foi, le citoyen de nos sociétés démocratiques ferait le mieux l'apprentissage du self government ? Comme le problème nous apparaît infiniment complexe, nous ne voulons pas décider si vite ; nous voulions seulement montrer combien il est facile, dans ces sujets, de faire apparaître les mêmes idées sous un aspect différent....

Place de la philosophie médiatrice entre la science et la religion, négligée par M. Brunetière. — M. Brunetière a fait son éducation philosophique dans les livres de Renan et de Taine,

1. Or M. Brunetière dit de lui-même : « Nous ne pourrions demander le salut au catholicisme, que dans la mesure où nous aurions « la foi », — qui est la chose qu'on ne se donne point. » Cela est assez clair.

de Taine, surtout, dont le dur dogmatisme a dû faire une grande impression sur lui. Et il s'est ainsi tout imprégné de positivisme. Puis il a lu et relu Darwin, à cet âge heureux où l'on vit de la pure vie de l'intelligence, à cette heure de la vie, à ce moment du siècle où M. France, où M. Bourget le lisaient pareillement, avec ivresse. Et il a cru à la science. Il a cru lui-même, avec quelque naïveté peut-être, mais une naïveté aimable, être un savant, un évolutionniste, presque un continuateur de Darwin. Mais il avait aussi un fort instinct moral. De tout temps, l'essentiel a été pour lui l'action, la vie, plutôt que la spéculation. Le jour est venu où cet esprit sérieux s'est aperçu que « la science, aucune science aujourd'hui ne saurait nous donner les moyens de vivre moralement ». Et il s'est porté d'un seul mouvement à l'autre extrémité du monde moral, jusqu'à la religion, sinon « la plus religieuse », du moins la plus positive. Cela nous a rappelé le mot de Milsand, esprit fumeux, mais profond : « Le positivisme n'est que l'envers du catholicisme [1] ».

Pour s'arrêter à mi-chemin, il faudrait un esprit philosophique et des croyances morales très approfondies.

C'est une chose remarquable que M. Brunetière n'imagine guère le choix qu'entre la science et la religion. Ou disciple de Laplace et de Darwin, ou fidèle de l'Église, il ne voit point de milieu. Nous voudrions lui rappeler que la philosophie existe; nous ne lui dirions pas seulement qu'elle a des droits sur tous les esprits qui aiment la vérité plus que les autres biens; nous lui dirions surtout qu'elle est une force sociale. Ce mouvement des esprits dont M. Brunetière vient rendre témoignage à son tour, et que nous avons vu commencer autour de nous il y a sept ou huit ans, M. Brunetière sait-il qu'il a eu, qu'il a encore, entre bien des

1. Voy. n° 358 des *Dilecta*, dernier article.

causes diverses, pour facteur important, *l'influence de la philosophie* et en particulier de la philosophie universitaire?

Vers 1870, commencèrent à sortir de l'École normale des jeunes gens éveillés à l'esprit de la haute spéculation par M. Lachelier[1]. Et peu à peu, dans les classes, dans les chaires, une philosophie nouvelle pénétra, qui entrait dans le vif des problèmes du temps, et touchait au fond des choses. Voilà vingt ans environ que les maîtres de la philosophie, avec des différences d'accent plutôt que de doctrine, démontrent aux générations successives de jeunes hommes distingués qu'ils instruisent, les limites et la relativité de la science, l'indépendance de la morale à l'égard des sciences, et, en un sens, sa suprématie sur elles (ce qu'on appelle dans la philosophie kantienne le primat de la raison pratique); la signification abstraite et même symbolique du mécanisme matériel, et la réalité supérieure de la liberté morale; le caractère inesthétique et immoral du matérialisme qui ne correspond qu'à une des catégories de l'esprit, et la moins élevée, la catégorie de la quantité, etc., etc. Ne touche-t-on pas comme du doigt l'une des forces actives qui ont préparé secrètement le changement de l'esprit public? On pensera peut-être que par ce bel effort l'Université n'a travaillé que pour l'Église. Et cela est vrai sans doute en quelque mesure. Mais il est plus juste de dire qu'elle a travaillé pour la vérité. Si quelques-uns de ses meilleurs disciples sont amenés ou ramenés à l'Église par l'effet de ses enseignements, ils y entrent plus éclairés, plus raisonnables, disons-le, plus religieux. Et nous nous en réjouissons. Et puis il y a maintenant derrière nous un bon nombre de jeunes esprits probes, sérieux, profonds, appuyés sur la tradition philosophique

1. N'oublions pas non plus l'action profonde exercée par M. Renouvier.

mieux connue, informés directement du mouvement de la philosophie d'Allemagne, d'Angleterre, des États-Unis même, et qui se préparent à aborder les problèmes de notre vie nationale, avec toutes les lumières et toute l'impartialité de la raison. Nous l'avouons : quand nous nous rencontrons avec ces jeunes hommes, ou quand nous lisons leurs premiers travaux, nous reprenons confiance dans l'avenir, et nous oublions un moment les doutes, les inquiétudes inspirées par le spectacle des choses publiques.

La science, la philosophie et la religion sont des forces spirituelles indépendantes, également nécessaires à la vie de nos sociétés. Il faut donc se garder, pour des raisons d'utilité, nécessairement superficielles, de les énerver ou de les sacrifier l'une à l'autre. Mais elles ont un commun principe: elles relèvent également de la loi morale qui gouverne l'activité humaine dans les voies différentes où elle s'engage: *la loi de la sincérité intérieure*. Savant, philosophe, ou religieux, interrogez votre âme et laissez-la confesser sa foi ou son doute. Mais qu'on ne parle plus, comme on le fait sans cesse, du devoir de croire. Cela nous fait toujours penser à la parole de Doudan : « Non, non! il n'est pas nécessaire d'être croyant comme l'affirment insolemment les nouveaux fanatiques de tout dogmatisme, mais il est ordonné d'être sincère; c'est la grande condition de l'être moral ».

DARLU.

Extraits d'un article publié dans la Revue de Métaphysique et de Morale de mars 1895.

Rien n'est insupportable à l'homme raisonnable que ce qui est sans raison.

EPICTÈTE.

Le Suprême Bienfait

A ceux qui croient n'avoir rien à donner.

L'orage a brusquement crevé dans le ciel clair ce matin encore. Il pleut à verse : une grande société, retour de noce, marche à travers la plaine. Le vent souffle, la pluie est froide, les pieds enfoncent dans la boue, pas un abri, pas un arbre.

Un serviteur vient à passer; il voit la détresse de cette troupe abandonnée; il porte des parapluies et des châles, que sans doute on l'avait envoyé quérir; il s'en émeut. Il donne donc abri à deux ou trois personnes, les plus frissonnantes, qu'il choisit parmi la troupe. Les autres, qu'il n'a pas pu secourir, n'en sentent que davantage les gouttes d'eau glacée qui leur entrent dans le cou, leur fouettent le visage, les pénètrent. Mais qu'y faire ? Il faut, si les uns ont quelque chose, que les autres n'aient rien. Ces choses qui abritent ne sont pas divisibles à l'infini...

Plus loin la société croise un autre voyageur. Celui-ci n'a qu'un bâton, mince abri; il n'a pas même de veste : il reçoit l'averse à pleines épaules, sur sa chemise de grosse toile, qui plaque et ruisselle sur ses bras. Il chante une vieille et joyeuse chanson, de l'air de narguer le mauvais temps. En passant, il salue la troupe qui grelotte, il chante :

« Oh là! oh! les amis!
Le ciel pleut : c'est son affaire!
Le soleil est dans le cœur! »

puis il reprend son vieil air de marche. Il s'éloigne, n'ayant rien à donner. Il s'est éloigné. Alors l'un des enfants de la bande, comme un écho frappé, lève au ciel sombre sa petite figure gaie : « Oh là! oh! » chante-t-il à plein gosier. Puis : une, deux! une, deux! marchons en mesure, comme un seul corps! Les grands l'imitent, ils forcent le pas pour suivre l'allègre jouvenceau. Les voilà tous qui chantent à présent : ils avancent à pas redoublés. Ils sont réchauffés, ils arrivent.

Bons porteurs de parapluies, bons porteurs de châles, vons faites bien sans doute : il faut donner. Mais que celui qui n'a rien sente qu'il a tout le meilleur, s'il le veut : de quoi faire vivre des milliers, des millions d'hommes, quelque chose qui peut être à tous, et tout entier en chacun.

Un seul regard d'un visage rayonnant, qui révèle une âme profondément émue, m'est plus utile peut-être que le sermon.

CHANNING.

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union
pour l'Action morale

1er Juin 1895.

LE LANGAGE ENTENDU DES IGNORANTS

Le langage entendu des ignorants c'est le don de soi, le sacrifice.

I

LE LANGAGE ENTENDU DES IGNORANTS

Vous vous souvenez de Polyeucte et de Pauline, dans Corneille. L'époux et l'épouse s'entr'estiment, ils sont dignes l'un de l'autre; mais une façon différente de concevoir et d'adorer Dieu les sépare. Ce n'est pas là une bien rare histoire sans doute. Et il n'y a de la faute de personne. Pauline, fille de

sénateur, a longuement subi l'éducation païenne; sur la secte bafouée des chrétiens, elle a dans le sang, naturellement et en toute sérénité, les opinions de ses ancêtres patriciens (celle de Tacite : *exitiabilis superstitio*), fortifiée par des impressions d'enfance et par toutes les maximes régnantes. Polyeucte devenu chrétien peut-il être pour elle autre chose qu'un fou inquiétant, et son exaltation raisonneuse peut-elle lui apparaître autrement que comme une crise bonne à soigner par d'indulgentes caresses ? Elle n'écoutera donc pas ses mystérieuses paroles. Elle ne pourra même pas imaginer qu'il y ait là *quelque chose à comprendre*...

Lisez cette scène où ils sont en présence, chacun sûr d'avoir raison, chacun impuissant à en convaincre l'autre (Acte IV, sc. III). Quoique cet entretien soit d'un tragique simple, presque familier, il est d'une ineffable solennité, si l'on songe que ce malentendu de deux âmes faites pour s'accorder est aussi bien celui de deux églises, de deux peuples, de deux parties quelconques de l'humanité.

Et, pour Polyeucte, qui, lui, sait ce qu'il veut, cette scène est aussi celle de la grande Tentation,

tentation de la Conscience par le Cœur. Une scène pareille, il faut que chacun s'attende qu'il devra la jouer pour son compte, un jour ou l'autre, avec un tremblement de toute sa nature, et une résolution d'autant plus ferme. Alors les sentiments qu'on est accoutumé à entrelacer en soi comme pareillement nobles et vivifiants, au lieu de s'harmoniser et de se fortifier l'un l'autre, ainsi qu'on le souhaiterait passionnément, se combattent. Il semble que le sentiment qui sera vaincu, en mourant, appauvrira le vainqueur, et que la paix ne puisse plus s'espérer que de cet appauvrissement. Il faut se défendre contre les personnes mêmes à qui si volontiers l'on sacrifierait tout *sauf cela*, sauf son Dieu; toutes chères qu'elles sont, il faut donc les fuir ou les repousser comme des ennemis, — ennemis sans haine et qu'on ne peut haïr, hélas! — mais d'autant plus à craindre. On arrive à implorer le dessèchement du cœur...

De cette grande Tentation, Polyeucte sort enfin sans avoir fléchi, sauf un peu, à deux moments. Mais son effort pour réconcilier ses deux attachements en attirant sa chère Pauline à sa foi, et en la

transformant d'ennemie en auxiliaire, cet effort a échoué. Les deux époux ne se sont pas compris; à cette heure encore ils ne se connaissent pas. Ils ne se connaissent pas, bien qu'ils se ressemblent. Ce qui est évident comme le soleil à l'esprit de Polyeucte, Pauline n'y voit que ténèbres — *Célestes vérités*, pour l'un, et pour l'autre, *imaginations!* — Cet *aveuglement* est *étrange*; il faut que les préjugés enfoncés par l'éducation et l'habitude rendent les esprits vraiment impénétrables l'un à l'autre ! Cela est très amer lorsqu'on aime. Cependant ni éloquence, ni supplications, ni larmes n'ont été épargnées, ni rien de ce qui persuade. C'est en vain : ces deux nobles cœurs se quittent sans avoir pu se trouver.

Reste-t-il quelque langage à essayer, plus démonstratif et persuasif que les plus brûlantes paroles, quelque langage universellement et immédiatement intelligible ?

Oui : Polyeucte va se donner ; et sur le champ il sera compris. Ses discours ont échoué, sa mort n'échoue pas. Observez qu'il se donne non à Pauline, mais à ce Dieu qu'elle abhorre et que sûrement elle ne connaît point. Elle ne sait rien de

plus sur cette doctrine que tout à l'heure elle méprisait; elle n'a pas été catéchisée dans l'intervalle. Elle voit seulement que pour ce quelque chose d'énigmatique, d'obscur et de lointain, la douce nature et la lumière du jour si souvent invoquées dans son monde païen, sont rejetées, que quelque chose d'autre, et même d'un autre ordre, est intervenu. Alors, oui, tout le reste fût-il illusion, *ceci est vrai* : ceci répond à un idéal non suscité encore, mais qui fermente en elle, en elle comme en tout homme. Elle se reconnaît tout à coup elle-même en cet acte, non telle qu'elle était jusqu'ici, avec sa charmante délicatesse de femme élégante de cœur comme de démarche, à qui violence et indécence sont étrangères, mais telle que, sans le savoir, elle voulait être: héroïque, *désobéissante* au mal et à l'hypocrisie *pour la première fois*. La vraie Pauline éclate, surprenante pour elle-même autant que pour ses proches : « *Mon* Polyeucte... », crie-t-elle. Elle pourrait dire plus encore : « Polyeucte n'est pas seulement *mien*; il est *moi*; il me ressemble plus que je ne me ressemble moi-même; il est ce que je veux être. Et comme la religion, c'est moins de croire en Dieu, que de

vouloir Dieu, je comprends à présent que je suis de la sienne [1]. »

Ainsi la leçon que ce grand drame éclaire, c'est l'inefficacité de tous les moyens d'agir sur les âmes, de posséder les âmes, — sauf un seul : le sacrifice.

II

Si divers que nous soyons, si contraires que paraissent les *idéaux* auxquels nous vouons l'hommage de notre égoïsme vaincu et enchaîné, nous sommes du moins unis, nous sommes *un*, par cette volonté même de préférer quelque chose à nous, quelle que soit cette chose. Tous aussi, nous nous rencontrons dans un certain sentiment intime de satisfaction qui s'élève de cette ruine de nos faux attachements, voulue et accomplie par nous. Et cette satisfaction, que la nature, qui en ce moment-là souffre et gémit, ne peut du tout expliquer, est le signe qui nous fait nous reconnaître

1. Il faut avouer qu'à Corneille lui-même cette explication purement humaine ne s'est sans doute point présentée. C'est un miracle de la grâce, de la réversibilité des mérites qui convertit Pauline. Mais on a toujours, il me semble, le droit d'interpréter humainement les vues de la théologie sur l'âme humaine.

pour des hommes. Dans la confuse Babel de nos esprits, nous communiquons, nous nous tenons par ce seul langage.

D'où nous vient-elle, l'universalité de ce signe de reconnaissance à travers nos dix mille conditions, églises ou races ? D'où, de qui plutôt, vient-elle ? Oh ! si je pouvais le révéler au premier venu avec une évidence simple (comme peut-être je le vois), sans doute que la suprême question, celle de l'unité de religion du genre humain, serait bien près d'être élucidée...

Contentons-nous aujourd'hui de rendre sensible, par des expériences multipliées, la réalité de ce fait : que si vous savez mourir pour des idées qui me sont obscures et inintelligibles, ce sacrifice du moins me sera clair ; — pour des idées même qui me semblent fausses, ce sacrifice m'apparaîtra encore en lui-même comme l'évidente vérité.

III

Or une œuvre qui vient d'être publiée met ceci sous nos yeux avec un relief vivant. C'est *La Nouvelle Idole*, comédie en trois actes de M. François

de Curel [1]; — œuvre non parfaite, sans doute (la perfection ne semble pas accessible à ce temps-ci), et néanmoins admirable. Il est d'un ferme jugement d'avoir posé cette embarrassante question en termes si nets; il est d'une haute réflexion, lorsque la *Revue des Deux-Mondes* réussit à persuader le boulevard et les salons d'un antagonisme de la science et de la religion, d'avoir montré la rencontre qui se fait des deux dans l'âme humaine réelle, et de les avoir interprétées comme étant deux aspects d'une même faculté de se renoncer soi-même, faculté qui est la vie de l'homme en son centre dernier. Enfin, il n'est pas d'un abstracteur, mais d'un artiste, d'avoir animé, en regard du savant qui s'immole avec réflexion à la science, cette humble figure tout instinctive d'Antoinette Milat, qui rappelle les jeunes filles de Gœthe.

L'orpheline en pèlerine bleue et en bonnet rond, qui sait à peine lire, se trouve en définitive la seule qui comprenne *par le dedans* le sacrifice que

1. Insérée dans le dernier numéro (15 mai) de la *Revue de Paris*, à qui nous demandons pardon de notre citation un peu longue : mais que la *Revue* comprenne que nous ne sommes point des concurrents. Et pour l'auteur lui-même, il est à espérer qu'il pardonnera une marque d'admiration sympathique, donnée de très bonne foi.

fait le grand médecin Albert Donnat à *La Nouvelle Idole*, à la sainte Curiosité.

Vous me direz que l'*Idole* de Donnat n'est pas difficile à comprendre; il est vrai que la beauté de la médecine, en tant qu'elle guérit et sauve, est intelligible à tous les bons cœurs; ils y voient un instrument providentiel de la charité. Et je sens bien qu'on peut faire cette critique à M. de Curel, d'avoir choisi pour sa démonstration une science qui se propose moins la certitude qu'une fin toute pratique, une science qui n'en est pas une peut-être. L'on ne débrouille pas assez si Albert se dévoue en somme à la recherche du vrai, ou au soulagement de l'humanité douloureuse. Saint Vincent de Paul et Galilée sont un peu trop mêlés en lui; je voudrais que Galilée, le pur chercheur, l'emportât décidément, parce qu'alors la distance serait plus grande entre l'héroïque petite ignorante et le héros de la libre Enquête ; il serait donc plus beau et plus profond que, malgré cela, ils se comprissent l'un l'autre, par l'unique aimantation de la vertu de sacrifice...

N'importe : la distance est déjà suffisamment prodigieuse entre les intelligences. Albert et Antoinette n'ont pas deux idées pareilles. La petite

qui boit de l'eau de Lourdes en cachette, et qui partage la reconnaissance de sa guérison entre son médecin et la Sainte Vierge [1], n'aurait pas grande conversation, j'imagine, avec un positiviste de l'intransigeance de Donnat. Le paradoxal de leur entente est bien montré par le contraste avec deux autres personnages. Louise, la femme du médecin, connaît de lui tout ce qu'on connaît de ceux près de qui l'on vit : tout en somme, sauf l'âme. Son confrère et disciple, Maurice Cormier, le connaît aussi, comme peut le faire un *homme qui est de la partie*; il a suivi toutes ses découvertes, il sait par cœur ses livres, et sans doute, si Donnat meurt, ce sera ce très compétent Cormier qui écrira la notice nécrologique. Ces deux personnages, la femme et le confrère, sont là pour représenter « les proches ». Or ils ne soupçonnent pas le moins du monde ce qu'est Albert. La petite à la pèlerine bleue, seule, devine qu'il

1. Un trait charmant de la délicatesse d'Antoinette est qu'elle se sent obligée d'avouer au médecin la part que la sainte Vierge a eue dans sa guérison : « Je me repens bien d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie... » il m'a semblé que la sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas pu me taire... » (Acte I, sc. v.)

s'immole, et qu'il fait ce qu'elle ferait à sa place. Comme elle sait aussi parler le langage du sacrifice, elle le comprend couramment.

Voici donc la suite des faits : Donnat a, pour étudier si le cancer est transmissible et par conséquent guérissable peut-être, inoculé le virus affreux à la petite Antoinette, malade de son hôpital. Celle-ci n'est pas avertie de ce qu'on tente sur elle, et, comme elle est phtisique au dernier période, condamnée à très brève date, c'est presque aussi permis que si l'on expérimentait sur le cadavre. Mais un miracle arrive. Par la Vierge de Lourdes ou autrement, Antoinette guérit de sa phtisie. Elle va donc mourir de ce mal justement qu'Albert lui a inoculé. Il l'a en somme assassinée. L'affaire s'ébruite ; c'est un scandale, le déshonneur du médecin célèbre. Louise, sa femme, qui d'ailleurs ne l'a jamais aimé comme il faut, se déclare libre de tout lien avec lui, après cette révélation. Albert lui-même est troublé ; des remords s'imposent à sa conscience, quoique son positivisme ne les explique pas. Mais il n'est point un faux homme de science ; il est, dans toute la ferveur de son cœur, le fidèle de son *Idole*. Il lui offre donc encore une autre vic-

time : la seule dont il dispose : lui. Il s'inocule à son tour le venin mortel, afin d'achever l'expérience [1]. A ce moment, sa femme, illuminée comme Pauline par le martyre de Polyeucte, lui revient, admirative et repentante. Observez pourtant que son sentiment n'est pas du tout le même que celui de la candide Antoinette : le trait la ravit parce qu'il est très beau ; elle pleure beaucoup et s'exalte. Elle a lu dans les histoires le récit d'héroïsmes semblables, et c'est *par l'imagination* qu'elle comprend [2].

Antoinette comprend mieux, parce qu'elle comprend par le cœur et par la volonté : elle ne s'étonne ni ne s'extasie. Elle sait bien que le dévouement n'est pas une sorte de luxe de l'âme, mais que c'en est la toute simple vie, et comme le pain quotidien, faute duquel elle meurt. Antoinette a raison.

Lisons ensemble, à présent :

1. Ce trait est authentique. De pareils dévouements à la science ont illustré l'*Institut Pasteur*. Voyez le *Bulletin* n° 7 de cette année, p. 251.

2. Voici, pour le dire en passant, un des écueils de notre *Union* ; d'exciter des élans d'imagination morale, par le simple contact, au lieu de réaliser l'identification des volontés. Il faut y prendre garde.

ALBERT, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, allant à Albert.

Monsieur, je voulais vous dire… Cet après-midi, j'ai été questionnée…

ALBERT.

Questionnée par qui ?

ANTOINETTE.

Par la mère supérieure.

ALBERT.

A quel sujet ?

ANTOINETTE.

Au sujet des soins que vous m'avez donnés à l'hôpital.

ALBERT.

Eh bien ! vous lui avez rendu bon témoignage, puisqu'elle vous laisse entre mes mains ?

ANTOINETTE.

Soyez tranquille, monsieur le docteur !… Mais, d'après le peu qu'elle m'a dit, j'ai compris… [1]

ALBERT.

Allez donc !…

ANTOINETTE.

Que l'on vous accuse… Est-ce mal d'en parler ?… Je suis si tourmentée !

---

1. Elle *a compris* que le médecin lui a inoculé une maladie mortelle. Et elle *a compris* aussi pourquoi il l'a fait.

ALBERT.

C'est stupide d'être allé vous faire peur !

ANTOINETTE.

Oh ! ce n'est pas pour moi que j'ai peur !... Une fois déjà, la sainte Vierge m'a sauvée... Elle peut me guérir encore !... Y a-t-il danger que l'on vous arrête ?

ALBERT.

Des imbéciles ont répandu ce bruit... N'y croyez pas.

ANTOINETTE.

Quel bonheur !... Je serais tellement désolée s'il vous arrivait la moindre contrariété !... Les religieuses ont eu bien soin de moi, et, malgré cela, depuis que je suis née, vous êtes la première personne qui ait songé à me faire plaisir.... A l'hôpital, vous restiez des dix minutes à bavarder près de mon lit... Et les oranges et les bonbons que vous m'apportiez ?... Ce n'est pas que je sois gourmande... Mais un homme comme vous, qui a tant de choses à penser !...

ALBERT.

C'est pour me raconter toutes ces balivernes que...

ANTOINETTE.

Voilà !... Vous grondez dès qu'on dit que vous êtes bon !... (Baissant la voix.) Vous êtes si bon, que vous avez du chagrin à cause de moi... Je l'ai parfai-

tement remarqué hier, lorsque je vous ai fait voir cette rougeur... [1]

Elle porte la main à sa poitrine.

ALBERT.

Vous avez mal remarqué...

ANTOINETTE.

N'essayez pas de me tromper... Un jour... j'étais si faible... comme morte... vous avez dit aux internes : « Pauvre petite Antoinette ! avant la fin de la semaine, elle aura vu les splendeurs de son Paradis !... » Après la visite, vous êtes revenu seul, avec une infirmière, et vous m'avez fait une piqûre là où j'ai mal maintenant...

ALBERT.

Alors, vous...

ANTOINETTE.

J'avais ma connaissance, mais je ne bougeais pas... J'ai eu l'idée, tout de suite, que vous tentiez quelque chose de hardi... A présent que la mère supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous avez essayé... Nous avions une sœur qui est morte de cela vers Noël... Il fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour l'approcher...

Un silence.

1. C'est la marque de l'inoculation qui est devenue douloureuse déjà.

ALBERT.

Comment appelle-t-on les gens qui font ce que j'ai fait ?

ANTOINETTE.

Comment ?...

ALBERT.

Assassins, n'est-ce pas ?...

ANTOINETTE.

Je savais bien que vous avez du chagrin !... Il ne faut pas !... Vous m'auriez proposé ce qui est arrivé, j'aurais consenti tout de suite... Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens [1] ? Je voulais être sœur de charité, et consacrer ma vie aux malades... Eh bien ! je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail...

ALBERT.

Il n'y a pas que les sœurs de charité qui savent mourir proprement !

ANTOINETTE.

Les savants aussi !... (Elle se jette aux genoux d'Albert.) Quand j'ai appris que l'on vous accusait, je me suis dit aussitôt : « Si on l'empêche de continuer ses expériences, il les achèvera sur lui-même !... » Ne faites pas cela, Monsieur le Docteur !... Vous m'avez pour vos observations...

1. *Trop sotte.* — Elle croit, dans sa naïveté sublime, que c'est seulement faute d'intelligence qu'on peut se refuser à un sacrifice.

ALBERT.

Tu t'es dit cela, toi ?... Tu n'as pas pensé : « Il se tuera pour se punir [1] ?... »

ANTOINETTE, avec effroi.

Oh !... se suicider !... Enlever du monde quelqu'un comme vous, à cause d'une pauvre fille qui sait à peine lire !

ALBERT.

J'en ai eu envie, pourtant !...

ANTOINETTE, avec un demi-sourire.

Sans comparaison, vous me rappelez sainte Madeleine qui répandait des parfums très chers sur les pieds d'un homme... C'était le Sauveur, mais elle n'en savait rien, alors...

ALBERT.

C'est bien ça qui est beau !... Répandre des parfums très chers sur les pieds d'un homme quelconque, et puis découvrir que tout homme renferme quelque chose de divin !... Intelligence, esprit, savoir, ce sont les parfums précieux qui ne valent pas les sentiments d'une âme comme la tienne, Antoinette..., parfums que je n'ai pas eu le courage de répandre à tes pieds... Je me suis accordé quelques jours encore, par curiosité, pour connaître la fin de mes travaux...

1. Allusion à un soupçon exprimé plus haut par sa femme. Le suicide du médecin passera pour un aveu ou pour un châtiment. C'est tout autre chose.

ANTOINETTE.

Mais, Monsieur, cette curiosité-là sauve des gens !... Vous parlez comme un criminel : c'est seulement si vous n'achevez pas vos travaux que vous le serez !... Vous êtes fait pour étudier... Vous n'avez malheureusement pas de religion, c'est ce qui vous oblige à tant réfléchir pour être bon... Moi, si je n'étais pas pieuse, qu'est-ce que je vaudrais ?... Vous avez l'air étonné que je sois prête à mourir... Je le suis parce que Jésus-Christ a été crucifié pour le genre humain et que je regarde comme un honneur d'être traitée un peu comme lui...

ALBERT.

Ah ! quel bien tu me fais !... Avec toi, je n'ai pas à renier mon idole !... Tu ne me la montres pas si ridicule et pédante !... Antoinette, tu ne seras ni timide ni gauche, si je t'annonce la résolution que j'ai prise... Nous pourrons en parler à l'aise, puisque tu viens de l'indiquer de toi-même... Ce matin, je me suis inoculé le mal dont tu mourras... Désormais, je vais vivre double.. vivre triple !.. Jusqu'à ma convulsion suprême, j'épierai nos deux agonies... Tes yeux brillent !... Ah ! tu es bien de ma race, toi !... C'est une petite fille qui me comprend le mieux !... D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au-dessus du plus savant ?

ANTOINETTE.

Du bon Dieu, Monsieur !

Louise entre accompagnée d'Eugénie, qui reste près de la porte.

ALBERT, ANTOINETTE, LOUISE.

LOUISE, à Antoinette.

Tout est organisé... Eugénie va vous conduire à votre chambre... Dans un quart d'heure, nous dînons...

ANTOINETTE.

Bien, Madame.

Elle sort avec Eugénie.

ALBERT, LOUISE.

LOUISE, la suivant des yeux.

Comme elle te regardait !

ALBERT.

Elle sait tout !

LOUISE.

Elle te pardonne ?

ALBERT.

Le mot « pardon » n'a pas même été prononcé.

LOUISE.

Tu acceptes son dévouement et tu repousses le mien ?... Pourquoi ?

ALBERT.

Ce n'est pas à moi qu'Antoinette se dévoue... C'est aux pauvres et aux malades... C'est à Dieu !

LOUISE.

Qu'elle est heureuse d'avoir un idéal qui la console

et la rassure !... Le mien m'abandonne après avoir tout ravagé autour de moi.

ALBERT.

Que veux-tu dire ?

LOUISE.

Avant de te connaître, je croyais en Dieu... Ma piété n'était pas fervente, mais, dans la douleur, je pouvais lever les yeux vers le ciel... L'influence d'un grand savant m'a fait revenir de ces niaiseries.

ALBERT.

Je ne vois pas que mon influence ait été néfaste... Je te trouve aujourd'hui meilleure que je ne t'ai prise.

LOUISE.

Hommage inattendu, après que tu m'as traitée comme la dernière des créatures !

ALBERT, lui prenant la main.

Je traversais une crise de découragement, de doute et d'injustice, pendant laquelle tu t'es montrée si patiente et si douce !... J'accepte ton dévouement aussi bien que celui d'Antoinette... ou plutôt, puisque le sien s'adresse ailleurs, je me confie à toi seule !

LOUISE.

Depuis que je te connais, tu m'as toujours inspiré du respect... Même quand tu me blessais, même quand j'en arrivais à te détester presque, tu gardais une place à part dans mon estime... Mon âme dépend de la

tienne... Sous prétexte que je ne t'aime pas, tu t'enfermes dans ton orgueil.... Mais c'est plus beau que l'amour, cette nécessité où je suis, pour ne pas m'égarer, d'avoir les yeux fixés sur toi !... N'est-ce pas l'amour même, le plus noble de tous ?

Elle se jette à son cou.

ALBERT.

Louise !... (Après l'avoir embrassée, il la détache doucement de lui et sourit avec tristesse.) Nous serons amis : je t'aiderai et tu m'aideras. J'ai seulement compris ce soir que personne n'est en droit de se croire supérieur aux autres... Antoinette, toi, et moi, portons notre fardeau, chacun de son mieux, pour des raisons très différentes en apparence, et en réalité parce que nous avons tous trois les mêmes instincts de beauté morale... Toute marée dénonce, au delà des nuages, un astre vainqueur ; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide [1] ?... Je l'ai longtemps juré... Je jurais tant de choses dont j'ai eu le démenti, et je viens d'en apprendre tant d'autres d'une bouche d'enfant !...

1. Cette phrase, une des plus belles qu'il nous souvienne d'avoir lues en français, belle par la profondeur de la pensée, comme par la grandeur et l'exactitude de l'image (on sait que l'attraction de la lune est la cause des marées), devrait être sue par cœur de tous nos amis. Elle exprime poétiquement l'objet même de notre *Union*. En partant du consentement pratique des hommes dans le bien, comparable à une marée qui les soulève, nous voudrions en effet remonter autant qu'il se peut vers la Réalité une, mais tellement voilée, qui se manifeste par cet universel effort.

Sans elle, je serais encore à rugir d'angoisse, ballotté entre mon jugement et mon remords, les poings crispés devant l'insoluble problème du sacrifice [1]... Certes, elle ne m'en a pas donné la solution ; j'ignore pourquoi la douleur existe et pourquoi l'unique symbole qui ait pu s'imposer au monde est un instrument de torture ; mais, à contempler Antoinette si noble dans sa simplicité d'esprit, j'ai découvert que la science est un moyen, et pas le seul, d'aller haut vers on ne sait quelle splendeur. Je cherchais une raison, pour nous autres savants, d'accepter la loi du sacrifice ; sans voir que les humbles ont gravi les premiers l'âpre sentier qui mène à l'infini... Nous leur devons d'avoir montré la route...

LOUISE.

Tu as sans doute raison, et je suis heureuse !... Jusqu'à présent, vrai, tu ne me traitais pas comme une créature de ton espèce... Pour la première fois, il n'y a plus de barrière entre nous !

ALBERT, baissant la voix.

Plus de barrières !... Tu oublies [2]...

FRANÇOIS DE CUREL.

1. Donnat parle en positiviste. De ce point de vue, la soif du sacrifice qu'il reconnaît jusqu'en lui-même, ne peut lui sembler en effet qu'*un insoluble problème*.

2 Elle oublie que la mort précoce va les séparer.

IV

Pour nous, c'est en Albert Donnat que nous espérons ; mais c'est aussi en la simple Antoinette Milat. Nous songeons à établir l'Union, non précaire, mais définitive, sur le vrai profondément vrai, dans lequel ces âmes détachées et fermes se rejoignent nonobstant l'incompatibilité qui les trouble entre leurs représentations de Dieu, rationnelles ou populaires.

Serons-nous compris ? On nous dit de toutes parts que non, que notre pensée demeurera indéchiffrable au peuple... Peut-être ; mais alors n'accusons que nous. Il dépend de nous que le peuple comprenne très clairement, sinon la teneur des solutions spéculatives que nous proposons, du moins le sens et la valeur de notre effort. Notre tiédeur seule nous rendra inintelligibles.

Voici que l'on fête, dans la Pentecôte, la commémoration du don qui fit les Apôtres, du don des Langues. Or, ce don de Pentecôte, ce fut justement le privilège de se faire entendre de tous. Et nous savons maintenant en quoi il consiste. Le langage entendu des ignorants, c'est le don de soi, le sacrifice.

Lettres à un Français

Sur la Chose publique

III

LA REPRÉSENTATION DES MINORITÉS

La majorité gouverne : c'est, en deux mots, la formule de la démocratie; mais il y a plusieurs manières d'entendre le gouvernement de la majorité.

Nous avons choisi la manière la plus simple. On vote pour un conseiller municipal, un conseiller d'arrondissement, un conseiller général, ou pour un député, ou pour un sénateur : la moitié plus un des électeurs fait l'élection, la moitié moins un compte pour zéro. Nous croyons avoir le gouvernement représentatif et nous n'en avons que l'apparence, puisqu'une partie du corps électoral est seule représentée. Avec notre système de suffrage, les minorités sont comme si elles n'étaient pas.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît à mon langage. Non seulement je ne m'attaque pas au suffrage universel, mais je crois le suffrage universel légitime dans un état démocratique : il me paraît que, tous ayant leur part de devoirs et de charges, tous doivent donner leur avis quand il s'agit de choisir ceux qui admi-

nistrent la chose publique. Mais encore faut-il que cet avis ne soit pas lettre morte; encore faut-il que mon bulletin de vote, qui est une quantité positive si je suis dans la majorité, ne soit pas une quantité négative si je suis dans la minorité.

On me dit : Vous, minorité, vous devez accepter les décisions de la majorité. — D'accord : j'entends bien que, lorsque le moment est venu de prendre un parti, il faut que la moitié plus un décide, sans quoi il n'y aurait pas de décision possible; mais je prétends que, dans le débat qui précède la décision, la moitié moins un a le droit d'élever la voix. Que faut-il pour cela? que toutes les opinions, en raison de leur importance, soient représentées dans les assemblées élues. C'est ce que M. Ernest Naville, l'éminent philosophe de Genève, a marqué d'un mot profondément juste, en disant que le droit de la majorité est le principe des décisions, non le principe des élections. Quand une loi est votée, régulièrement votée, elle doit être obéie par tous; mais la moitié plus un n'a pas le droit de dire à la moitié moins un : « Dans le parlement qui fait les lois, dans l'assemblée qui décide de l'avenir de la patrie, tu n'auras pas un représentant de tes idées, pas un défenseur de tes sentiments! »

Voyez ce qui se passe dans les élections. Deux, trois, quatre partis sont en présence. Les électeurs qui n'ont aucune chance de faire triompher le candidat de leur choix sont dans cette alternative, ou de voter

pour un candidat qui ne représente pas leur opinion, ou de s'abstenir. Cela est fâcheux; mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est de voir les minorités qui se coalisent, des extrêmes qui se rapprochent dans un intérêt purement électoral, et, comme résultat, des élections qui ne répondent pas à l'opinion moyenne. Sans aller jusqu'à cette extrémité, il arrive à chaque instant que le candidat élu représente à peine le tiers ou même le quart des électeurs inscrits : qu'est-ce à dire? que le chiffre de la minorité vaincue dans la lutte électorale, s'ajoutant au chiffre des abstentionnistes, est supérieur à la moitié du corps électoral. La statistique nous donne à ce sujet des leçons instructives : ainsi, la Chambre de 1881, élue au scrutin d'arrondissement, représentait 45 pour 100 des électeurs; celle de 1885, élue au scrutin de liste, 43 pour 100 seulement. D'une manière générale, avec le système de la moitié plus un, l'expérience a démontré que les assemblées élues ne représentent pas la moitié du corps électoral. N'est-ce pas l'explication du désaccord qui s'est trop souvent produit entre le parlement et le pays? On en rend quelquefois le suffrage universel responsable, quand tout le mal vient de la manière dont le suffrage universel est appliqué.

Le remède a été plus d'une fois indiqué : c'est la représentation proportionnelle. J'entends dire tous les jours que ce procédé est trop compliqué. Et je réponds qu'il est à la portée d'un enfant de l'école primaire.

Supposez 5 députés à nommer, et 100.000 voix qui se distribuent de la manière suivante :

Le parti A	a	60.000 voix;
Le parti B	a	20.000 voix;
Le parti C	a	20.000 voix.
	Total :	100.000 voix.

Avec le système de la moitié plus un, le parti A nomme les 5 députés; le parti B et le parti C n'ont aucun représentant : ce qui n'est ni logique, ni juste.

Au contraire, si l'on répartit les cinq sièges entre les divers partis en proportion des voix obtenues, on aura :

3 députés pour le parti A;
1 député pour le parti B;
1 député pour le parti C.

La représentation proportionnelle est le seul système qui puisse faire que l'opinion moyenne des assemblées réponde à l'opinion moyenne des votants, que les idées qui dominent dans le parlement soient celles qui dominent dans le pays. Ce n'est pas là, comme quelques-uns semblent le croire, une nouveauté : le principe de la proportionnalité a eu pour lui des hommes considérables de tous les pays et de toutes les opinions, tels que Stuart-Mill, Prevost-Paradol, Louis Blanc, Laveleye, Naville, Bluntschli.

L'année dernière, devant le parlement belge, M. Beernaert a défendu ce principe avec l'autorité que lui donnent son savoir et son caractère. Diverses expériences de représentation proportionnelle ont été faites : les plus intéressantes sont celles qui ont lieu sous nos yeux, en Suisse, où la réforme électorale est appliquée avec succès dans les cantons de Genève, de Neufchâtel, du Tessin et, peut-être, dans d'autres encore. Ce sont là des faits : ils prouvent que la représentation proportionnelle n'est rien moins qu'une utopie.

Il serait à souhaiter qu'on pût créer en France un mouvement d'opinion comme celui qui s'est produit en Belgique et en Suisse; il serait à souhaiter que l'idée de la représentation proportionnelle, qui n'est guère connue chez nous que d'un petit nombre d'hommes d'étude, devînt familière au grand public. Si, en effet, nous persistions à faire dépendre le sort des élections de la moitié plus un, il serait à craindre que la moitié moins un se désintéressât de plus en plus de la chose publique. Ce serait un malheur irréparable ; car si le gouvernement appartient aux majorités, le contrôle est le propre des minorités, et dans un pays où celles-ci seraient définitivement réduites au silence on verrait bientôt s'abaisser le niveau des assemblées élues. Le suffrage universel, tel que nous l'avons jusqu'ici pratiqué, doit aboutir un jour à l'écrasement des minorités, c'est-à-dire à la négation de la liberté.

Seule, la représentation proportionnelle, en respectant le droit des majorités dans la décision, assure aux minorités la place qui leur appartient dans la délibération ; seule, elle peut empêcher que les vaincus de la lutte électorale ne se jettent, comme trop souvent nous l'avons vu, dans l'opposition systématique ou dans l'indifférence absolue. On a proposé divers procédés pour que les différentes opinions soient représentées, de manière toutefois à éviter l'émiettement des partis politiques : ce n'est point ici le lieu d'étudier ces procédés, et j'ai voulu seulement appeler l'attention de nos lecteurs sur le principe. Ce qui précède peut se résumer ainsi : le système actuel, dans lequel la moitié plus un est tout, et rien la moitié moins un, n'est ni juste ni démocratique. Il n'est pas juste, car des minorités souvent considérables sont réduites au silence et des intérêts souvent respectables sont privés de tout défenseur. Il n'est pas non plus démocratique, car il met le pouvoir, non aux mains des représentants de la nation tout entière, mais d'une partie de la nation. Nous n'aurons vraiment le gouvernement représentatif que le jour où nous donnerons à tous les partis, à toutes les opinions, une place proportionnelle dans les assemblées élues. Des hommes compétents, traitant de ces questions, ont dit que la représentation proportionnelle serait la sincérité du suffrage universel : j'ose aller plus loin, et je dis que la représentation proportionnelle serait la moralité du suffrage universel.

Notre réunion des vacances

A reculer encore nous montrerions trop peu de courage. Maintenant que nous nous sommes détachés de la première et trop flatteuse image que nous nous étions formée de notre rendez-vous amical ; — que nous le craignons, peut-on dire, autant que nous le désirons ; — maintenant seulement, sûrs de ne pas nous laisser entraîner, il nous est permis de nous résoudre. Notre résolution est donc prise enfin. La réunion des vacances se fera.

Préparons-nous, mais désormais sans cette inquiète peur de ne point réaliser tout notre idéal, où il entre quelque orgueil. Il faudrait accepter avec une simplicité d'enfants la sentence que notre œuvre va porter sur nous. Si nous ne sommes pas trouvés capables de résister à cette épreuve décisive du dépouillement de nos personnalités empruntées, alors que prétendons-nous faire ? Quel intérêt y a-t-il, en ce cas, à ce que notre *Union* vive ?

C'est pourquoi nous invitons dès aujourd'hui ceux de nos amis qui seront persuadés de la nécessité comme de l'efficacité d'une période de calme, de réparation et d'intériorisation passée ensemble, à se joindre à nous le jeudi soir 15 août prochain, dans le village de Vallorbe (canton de Vaud), première station suisse de la ligne de Paris à Lausanne [1].

---

1. Le lieu de la réunion n'est pas définitivement arrêté. Il peut se produire des difficultés d'accommodation matérielle. On le saura après que les réponses de nos amis nous auront renseignés sur le nombres des participants à la réunion.

La réunion se continuera tous les jours, sauf le dimanche, jusqu'au samedi soir 24 août.

Les femmes habiteront à part ; les hommes à part [1] ; on se rejoindra pour les entretiens. D'ailleurs, le programme de ces entretiens n'aura rien d'officiel ni rien de contraignant, une seule conversation toute familière avance souvent la détermination de notre propre pensée plus que bien des conférences apprêtées. Il semble bon que toutes les après-midi soient laissées au repos et à la réflexion libre.

Ce n'est donc que pour esquisser plus nettement le caractère de la réunion qu'on propose le projet de plan suivant :

Le vendredi 16 août, on tâchera de se rendre compte des raisons qui rendent la correspondance entre personnes animées d'un même esprit, souhaitable, nécessaire même. On examinera la façon dont nous avons essayé de la réaliser par le *Bulletin* ; on proposera telles modifications qu'on jugera opportunes à ce recueil, et l'on adressera les questions réfléchies qu'appelle telle obscurité qu'on y a trouvée encore.

Le samedi 17 août, on examinera, en rapprochant les expériences personnelles, la conduite qu'il convient de tenir lorsqu'on vit au milieu de personnes qui se font de la vie une conception irréductible à la nôtre.

Le dimanche 18 août sera laissé au repos.

Le lundi 19 sera consacré à tâcher de replacer dans le développement de l'histoire le temps où nous vivons, à l'interpréter, à en démêler les grands courants spirituels, afin de guider nos opinions et notre participation à la vie publique.

Le mardi 20, on expliquera les *simples notes par un programme d'union et d'action*.

Le mercredi 29, on commencera à s'occuper de l'orga-

1. Le prix de la pension complète, logement et nourriture, atteindra, selon nos prévisions, 4 francs par personne et par jour.

nisation de la vie intérieure, en chacun. On s'occupera de la *Lecture*, de la méthode qu'il y faut apporter, des dangers qu'on y court, et de l'adaptation de la lecture aux circonstances où l'on se trouve.

Le jeudi 22, on continuera le même sujet, en étudiant la *Méditation* et *l'examen de conscience quotidien* : nécessité, difficultés, dangers ; méthode.

Le vendredi 23, on étudiera la *Prière* comme moyen de renouveler la vie intérieure ; on exprimera son expérience à ce sujet ; on tâchera d'arriver à une notion rationnelle et pratique de la *Prière*.

Le samedi 24, on résumera, en les précisant, les profits qu'on a retirés de ces entretiens : on s'efforcera de les condenser en résolutions. Le soir on se séparera.

Des textes choisis avec soin pour la lecture en commun, qui se fera chaque jour, seront prochainement adressés à nos amis sous forme d'un léger carnet-manuel.

Il importe extrêmement que les personnes déterminées à ces simples entretiens nous fassent part sur le champ de leur résolution.

Les élections italiennes n'ont pas été une manifestation hardie ; elles ont révélé un peuple résigné à un misérable présent, de peur d'un avenir pire ou incertain. N'en soyons pas surpris. Le grand corps d'une nation ne se ramasse pour un acte décisif, pour une rupture avec le passé, que sous le coup d'un désastre salutaire. Le malheur seul convertit les foules. Mais, dans la lutte même, quelques paroles ont été dites, qu'il sied de transcrire ici, dans une chronique du bien. Le *Corriere della Sera*, journal modéré libéral de Milan, a publié dans son numéro du 21 mai un article avec ce titre : « *Porro unum* », « une seule chose est nécessaire ». En voici

un extrait : « L'épuration du monde parlementaire est une de nos plus vitales nécessités publiques. Si l'on n'y pourvoit sérieusement, si ce but n'est pas le suprême dans la pensée des électeurs, c'est une peine inutile que de combattre les républicains ou les socialistes : chassés par la porte ils rentreront par la fenêtre, et plus nombreux. La monarchie ne se défend pas efficacement par des violations de domicile, ni par des procès politiques ; tous les pouvoirs de répression donnés au gouvernement seront des fusils déchargés, tant que le peuple sera persuadé que législateurs et ministres sont personnes indignes de respect... Aussi pensons-nous que l'absolue rectitude est la qualité que les électeurs doivent rechercher, avant toute autre, en un candidat, — surtout dans un pays, comme le nôtre, où la fibre morale n'est pas forte... Mieux vaut un radical, si avancé soit-il, qu'un député de moralité douteuse... Ce qui nous fait peur, ce n'est pas que la minorité républicaine s'accroisse, c'est que les prochaines élections ne réussissent pas à purifier l'atmosphère corrompue de la Chambre et de la Capitale. Donc, attention ! avant tout d'honnêtes gens sans tache ! » — Heureux pays où des partis politiques, en pleine crise électorale, font de telles déclarations ! Plus heureux encore, quand les actes sont d'accord !

AD MORTEM

Que t'importe ? le soir descend, et voici l'heure :
La mort mystérieuse attend ton corps lassé.
Ne songe plus aux jours, pense à ce qui demeure;
Ensevelis en toi le bruit de ton passé.

La terre d'où tu viens n'a pas été trop dure
Pour les illusions dont ton sein s'est nourri;
Tu n'as pas bu beaucoup, mais la source était pure :
La science et l'amour t'ont quelquefois souri.

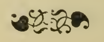
L'histoire au long labeur, le livre et la parole
T'ont fait servir le vrai d'un cœur toujours nouveau;
Aucun devoir d'esprit ne t'a paru frivole
Et ton humble travail s'en est trouvé plus beau.

Aujourd'hui, suffisante ou non, ton œuvre est faite.
La plus sonore voix ne porte pas bien loin;
Pourquoi t'inquiéter de la tâche incomplète ?
Ce que tu n'as pas fait, d'autres en prendront soin.

Mais puisque tu vois mieux, l'œil pleinement sincère,
Combien tout but rêvé ne vaut que par l'effort,
Fais un effort dernier et le seul nécessaire :
Ceins tes reins pour la route et marche vers la mort.

Regarde, c'est la fin, l'angoisse, l'agonie,
L'heure qui tord la bouche et qui crispe les doigts;
Mais c'est aussi l'appel de la Grâce infinie...
Sache payer en paix la dette que tu dois.

Toi qui, plus que la gloire, as cherché la lumière,
Le soleil éternel t'éblouira demain;
Va courageusement, pars dans ta foi première :
La Vérité vivante est au bout du chemin.



PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées
à l'heure présente[1].

IDÉES SUR LA SCIENCE

Autorité du témoin. — M. Gabriel Monod, maître de conférences d'histoire moderne à l'École normale supérieure, directeur de la *Revue historique*, est un érudit. En même temps, c'est un homme réfléchi, très préoccupé des questions religieuses et morales. Il pousse la sincérité de la critique jusqu'à un vaillant mépris de la popularité. Il pouvait parler de la science avec compétence, et de la religion avec désintéressement.

LA SCIENCE NE SAURAIT FAIRE BANQUEROUTE

Parce que des savants ont attribué à la science un rôle moral et social qui ne lui appartient pas et des prétentions chimériques ou prématurées, on parle de banqueroute ou de faillite de la science, sans réfléchir qu'elle seule ne peut faire banqueroute, puisqu'elle n'est qu'un ensemble de rapports, de faits et de lois, c'est-à-dire de généralisations de faits, et que ce qu'on appelle ses défaites, c'est-à-dire la démonstration de ses erreurs, sont au fond des victoires, car elle seule

1. Voir le *Bulletin* n° 12.

peut faire cette démonstration, et c'est elle-même qui progresse en se corrigeant.

Si l'on considère la religion et la science comme deux rivales, ce qui n'est point nécessaire si chacune reste dans sa sphère, je vois bien les positions conquises par la science sur la religion, je ne vois pas celles que la religion a conquises sur la science. Partout où la religion a prétendu décider de questions historiques, critiques et scientifiques, ses prétentions ont abouti à des déconvenues et à des reculades[1]. Le dirai-je même, ces sympathies si étendues, si surprenantes, qui viennent aujourd'hui de tous côtés à l'Église, ne les doit-elle pas à la science même, qui se sent désormais assez forte, assez victorieuse des entraves mises pendant longtemps par

1. Ce qui rend très difficile la bonne entente entre la science et la religion, c'est que celle-ci est liée à des textes et à des faits historiques sur lesquels elle a des doctrines traditionnelles qu'elle prétend imposer comme des vérités révélées et que les progrès de la science ont irréparablement ébranlées. Cependant, il faut reconnaître que les églises, même l'église catholique, tendent de plus à se confiner dans le domaine purement religieux et moral, et à admettre une grande latitude d'interprétation en ce qui touche le contenu historique des dogmes. On pourrait compter aujourd'hui les croyants pour qui le récit du Jardin d'Eden, la personnalité de Satan, etc., sont des réalités et non des symboles. L'Eglise a accepté les conclusions de la science sur l'antiquité du monde et de l'homme, sur la constitution de l'univers, et reconnaît que la descente aux enfers ou l'ascension au ciel sont des manières de parler qui n'ont plus aujourd'hui qu'un sens symbolique ou métaphorique. Cette introduction du symbolisme dans le dogme provoque une évolution qui ne laisse subsister que son contenu moral, et il faut reconnaître que le catholicisme qui possède une autorité actuelle et vivante peut, avec moins de danger que d'autres églises, admettre la critique des textes sacrés et des dogmes. Mais il est vrai qu'à son tour cette autorité vivante tombe sous le coup de la critique scientifique et historique.

l'Église à la liberté de penser, pour la juger avec impartialité et reconnaître hautement sa grandeur et ses services ? N'oublions pas que c'est le positivisme qui est entré le premier dans cette voie d'équité sereine envers l'Église[2] et reconnaissons dans le mouvement actuel un agnosticisme d'un nouveau genre qui passe condamnation sur les dogmes comme étant du domaine de l'incognoscible, et qui n'envisage l'Église que comme une grande institution historique, une force sociale et morale. Or il n'est pas nécessaire, pour lui rendre hommage à ce point de vue, de commencer par faire son procès à la science, qui reste indifférente à toutes les attaques, qui les voit même avec reconnaissance si elles sont justes, car elle ne combat pas pour la domination, mais pour la vérité ; non pas pour la vérité d'hier, mais pour celle de demain.

GABRIEL MONOD.

(*Extrait d'un article sur le* Vatican, les Papes et la Civilisation, *publié dans la* Revue historique *de mars 1895*.)

Il se fit de la vie une plus mâle idée :
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée ;
Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et, ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui.

LAMARTINE, *Jocelyn*.

---

2. On sait que les plus pénétrantes peut-être et les plus sympathiques analyses qui aient été faites de l'esprit chrétien du moyen âge se trouvent dans le *cours de philosophie positive* d'Auguste Comte.

A LIRE

L'éducation de la Démocratie, *par* M. Jules Payot. — Colin, 1895, in-18, 0 fr. 90. — *Petit écrit net et généreux, plein d'idées dont quelques-unes sont aventureuses, et toutes intéressantes. La question, la grande question, nous paraît bien posée.— 4 chapitres :* 1° Nécessité d'une large culture de l'esprit philosophique ; 2° Nécessité d'une foi morale profonde ; 3° Nature des croyances morales indispensables ; 4° Ce qu'il faut faire. — Le devoir présent. *Cependant l'auteur ne va pas jusqu'au bout de la solution, ce qui lui était d'ailleurs impossible à moins d'être infidèle à l'esprit empirique de sa doctrine.*

J.-G. Fichte. — Discours à la nation allemande, *traduits pour la première fois en français par* Léon Philippe. — Delagrave, 1895, in-16, 2 fr. 25. — *Admirables réflexions d'un philosophe, sous une forme populaire. C'est l'étude des conditions morales de la renaissance d'un peuple. Ces fameux discours ont été prononcés par Fichte à Berlin, en 1807-1808, au moment de la plus cruelle humiliation de la Prusse, et ils ont commencé son relèvement.*

La vie pour les autres, *conférences faites dans la chapelle de l'école Fénelon, carême de 1893, par l'abbé* Pierre Vignot. Poussielgue, 1895, in-12, 3 fr. 50. — 1° Les Misères des foules ; 2° Les Remèdes actuels ; 3° La Loi de Justice ; 4° La Loi de Charité ; 5° Les Entraves de la Charité ; 6° La Tâche individuelle. — *Livre d'un rare talent, pénétrant, expérimenté et juste, auquel rien ne reste à désirer, sauf peut-être quelque négligence. Très agréable, même dans la peinture des plus sombres tristesses. L'analyse psychologique du cœur est admirable.*

Maître et serviteur, *par* Léon Tolstoï, *dans le numéro de la* Revue Hebdomaire du 30 mars 1895, *50 cent. le numéro, chez* Plon, 10, rue Garancière. — *Ce court récit est, pour la fermeté*

de l'idée, et la netteté minutieuse en même temps que large de l'observation, un des chefs-d'œuvre du grand romancier.

Richard Wagner, La Tétralogie de l'anneau du Nibelung, *trad. par* L.-P. de Brinn' Gaubast et E. Barthélemy. — Dentu, 1894, in-12, 5 fr. 25. — *Traduction très exacte et minutieuse des quatre drames :* L'Or du Rhin, la Walkyrie, Siegfried *et* Le Crépuscule des Dieux, *commentaire très étendu, un peu compact et laborieux. On ne peut cependant omettre cette occasion de recommander à l'admiration du lecteur français des pages d'éternelle poésie et de sens profond, comme la* Prophétie de la Mort, *dans* la Walkyrie (p. 361) *qui, même sans le prestige de la musique, ennoblissent encore l'imagination.*

Gaston Paris. — Tristan et Iseut. — Bouillon, 68, rue de Richelieu, *broch. in-8°*, 0 fr. 90. — *Étude entremêlée de traductions du vieux poème de Tristan, d'une sentimentalité puissante. Lecture plus belle que presque tous les romans contemporains.*

Marcel Hébert. — Le sentiment religieux dans l'œuvre de Richard Wagner. — Fischbacher, in-12, 1895, 2 fr. 75. — *Nous avons déjà donné, au* Mouvement des Idées, *un extrait de cet excellent livre. Il ne faut pas le confondre avec une esquisse sur le même sujet, déjà publiée par le même auteur, et recommandée dans les* Dilecta. *Ceci est plus complet et plus large à la fois.*

De l'idée de Loi naturelle dans la Science et la Philosophie contemporaines, *cours de* M. Émile Boutroux, *professé à la Sorbonne en 1892-93.* — Lecène, Oudin, 15, rue de Cluny, 1895, in-8°, 2 fr. 25 (*extrait de la* Revue des cours et conférences). *Ce sont les notes prises aux leçons du professeur, publiées avec son agrément, mais sans sa participation. Nous regardons d'ailleurs ce cours comme un évènement de l'histoire intellectuelle de ce temps. L'opposition superficielle entre la science de la nécessité et la liberté de l'esprit s'y trouve résolue.*

L'année philosophique, publiée sous la direction de F. Pillon, 5e année, 1894. — Alcan, 1895, in-8o, 4 fr. 50. *Cette publication est excellente, quoiqu'une tendance apologétique en faveur du protestantisme en compromette çà et là l'équitable critique. A lire, en tête, l'article de* M. Renouvier : Étude philosophique sur la doctrine de saint Paul.

L'organisation de la Liberté et le Devoir social, *par* Adolphe Prins. — Alcan, 1895, in-8o, 4 fr. 25. — *Ouvrage remarquable par l'abondance et la liberté des aperçus. L'éminent jurisconsulte belge est amené par ses longues observations et réflexions sur la politique aux mêmes conclusions que nous (voy. le chap. IX* : la Culture morale ; toute notre culture morale a été militaire, etc.). *Ce livre est une irrésistible apologie de la* libre association, *où M. Prins voit l'unique chance de salut social.*

Lettres intimes de Joseph Mazzini, *publiées avec une introduction et des notes* par D. Melegari. — Perrin, 1895, in-12, 2 fr. 75. — *Lecture très vivifiante et virilisante, d'un stoïcisme tendre et poétique.*

Un aide de camp de Napoléon. — La campagne de Russie. *Du même,* Du Rhin à Fontainebleau. — *Mémoires du* général comte de Ségur. Didot, 1895, 2 vol. in-12. *Les mémoires de Ségur n'ont plus à être loués ; autant que l'héroïsme militaire, ils respirent un ferme esprit de justice. Ils peuvent être considérés comme une de nos épopées nationales. La présente édition, dont un volume précédemment paru a été recommandé dans* Dilecta, *a le mérite d'être mise à la portée des lecteurs peu fortunés, et elle contient tout ce qui méritait de survivre dans la grande édition.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Union pour l'Action morale

15 Juin 1895.

PATRONS ET OUVRIERS

L'*Office du Travail* a étudié la mise en pratique, pendant l'année 1894, de la loi du 27 décembre 1892. Cette loi, on le sait, vise la conciliation et l'arbitrage dans les différends collectifs entre patrons et ouvriers. Elle a institué une procédure rapide pour les soumettre à des *conseils mixtes,* formés de délégués patrons et de délégués ouvriers. Ainsi peuvent être résolus les désaccords et les malentendus d'où sortent de nombreuses grèves.

Nous ne sommes point, on le sait, parmi les adversaires du droit de grève. Nous avons dit quelles garanties de progrès matériel et moral les classes ouvrières nous paraissaient avoir trouvées dans l'exercice de ce droit; comment il a été le sûr

appui de la liberté et de la dignité de l'ouvrier dans les conditions de vente de son travail. Mais trop souvent, hélas, en raison surtout des modes actuels de discussion, les conflits industriels se transforment en lutte acharnée où les deux parties perdent tout sang-froid et tout esprit de justice. Et l'on doit constater, avec tristesse, que les milieux où les grèves sont fréquentes et longues offrent un terrain de culture approprié à la haine de classes.

Voilà pourquoi nous attachons un si vif intérêt au développement de mœurs nouvelles, plus dignes d'hommes *égaux* et *libres*, dans les relations du capital et du travail. Plus d'une fois nous avons signalé les Conseils mixtes de conciliation comme les seuls organes capables d'assurer *pacifiquement* l'égalité du grand patron et du salarié dans la conclusion du contrat de travail, de dénouer *pacifiquement* les conflits qui se produiront encore malgré cette institution manifestement bonne; nous avons cité des exemples et formulé des vœux [1]. Il

1. Voir à ce sujet : 1re année, Bulletin n° 2 (5 décembre 1892), p. 52 et suivantes; 2e année, Bulletin n° 9-10 (1-15 mars 1894), p. 321 et suivantes; 3e année, Bulletin n° 9-10 (1-15 avril 1895),

nous paraît donc utile d'analyser le rapport officiel qui vient de paraître et d'en tirer quelques indications sur la situation de notre pays.

En 1894, 391 grèves se sont produites en France, et pour un peu plus du quart d'entre elles, 101, on a tenté un recours à la conciliation.

Dans 8 cas, sur ces 101, la conciliation s'est faite avant toute constitution de comité mixte; dans 64 cas, un conseil a pu être formé où patrons et ouvriers se sont rencontrés pour discuter courtoisement, sur un pied d'égalité, leurs prétentions respectives; dans 29 autres, l'une ou l'autre des parties a refusé la discussion.

Les 64 Comités constitués ont mis immédiatement fin à 36 différends; deux autres ont été terminés par un arbitrage après échec des pourparlers en conciliation. Ce sont les deux seuls recours à l'arbitrage pour les 28 cas où les comités ont échoué dans leur mission.

Si l'on tient compte, en outre, de sept cas où

p. 379 et suivantes. — Nous recommandons particulièrement aussi la lecture du remarquable ouvrage de M. Crompton, *Arbitrage et Conciliation entre patrons et ouvriers*, traduit par J. Weiler (Mons, Hector Manceaux, éditeur, 1880). M. Crompton a largement contribué à la diffusion et au succès des mœurs nouvelles.

les ouvriers ont abandonné leurs demandes sur le refus des patrons de constituer les comités de conciliation, on trouve un total de 53 différends collectifs dont l'application de la loi du 27 décembre 1892 a précipité la solution.

Ce n'est point là un résultat médiocre. Comparé à ceux d'organisations similaires de l'étranger, comparé surtout aux résultats des Conseils *officiels* institués aux États-Unis, en Belgique, et ailleurs, il mérite de fixer l'attention, et nous devons nous en réjouir. Sans avoir la portée pacificatrice, le rôle *éducateur* des Conseils permanents et libres où le patron, en pleine paix, affirme sa volonté de traiter d'égal à égal avec l'ouvrier qu'il a embauché, en tout ce qui touche aux conditions du contrat de louage, le Conseil accidentel institué par la loi de 1892 est un excellent véhicule pour les idées de conciliation ; c'est la préparation, peut-être nécessaire dans notre pays, aux institutions permanentes dont l'Angleterre nous offre l'exemple, et dont quelques industries du continent ont été dotées par des patrons prévoyants, ou par des syndicats ayant largement compris leur rôle.

De l'échec de l'arbitrage proprement dit, il ne

faut point trop s'étonner. Vu l'état encore *chaotique* des relations de patron à ouvrier dans notre industrie moderne, quelle base d'appréciation équitable aurait l'arbitre, pour trancher tels différends, notamment ceux qui sont relatifs au taux du salaire ? En l'absence de coutumes locales et même de toute règle morale précise pour l'appréciation du gain légitime, du salaire nécessaire, l'équité ne fournit, à notre époque, que des limites souvent *très écartées* entre lesquelles le salaire se fixe en raison seulement des *forces* en présence. Voici par exemple une industrie prospère, l'intérêt des capitaux primitivement engagés y est, je suppose, de 15 °/₀, les ouvriers y sont largement payés.

Profitant d'une circonstance favorable, d'une hausse des prix de vente, ces derniers réclament une forte augmentation de salaire. Consultez un arbitre sur le point de savoir s'il y a lieu d'accroître la rémunération des ouvriers, il dira oui ; s'il y a lieu de leur distribuer ainsi tout le bénéfice supplémentaire, il répondra sans hésiter : non ; et ce sont les deux points sur lesquels les intéressés se seront ordinairement mis d'accord. Mais si vous lui demandez une règle équitable de partage de ce

nouveau bénéfice, vous lui demandez une chose qu'il ne peut que bien rarement vous indiquer; aussi, en pareille occurrence, se bornera-t-il le plus souvent à couper, comme on dit, la poire en deux. S'il s'agit donc de constituer un arbitre, on rencontrera de graves difficultés, à moins qu'il ne soit simplement question de décider sur des points de fait, de comparer une situation nouvelle à une situation analogue, d'apprécier le bien fondé des motifs donnés à l'appui d'une demande. En revanche, il est toujours possible et toujours utile de réunir les intéressés en *Comité de Conciliation*, et c'est le point, fort heureusement, qui importe le plus à la paix sociale.

Qui a pris l'initiative des recours à la conciliation ? Dans la moitié des cas, le recours a été adressé par les ouvriers; dans presque tous les autres, l'initiative a été prise par le juge de paix. Ce n'est qu'exceptionnellement, 5 fois sur 101, que les patrons ont demandé la formation des comités mixtes prévus par la loi.

En outre, sur les refus de formation de comités de conciliation opposés dans 29 cas par les parties à ces initiatives, 24 ont été formulés par les

patrons, 4 par les ouvriers; enfin dans une grève, patrons et ouvriers ont, tous deux, refusé de se rendre à la convocation du juge de paix.

Le rôle du juge de paix, dans l'effort de création de nouvelles mœurs industrielles, paraît avoir exercé un salutaire effet. Ce magistrat est intervenu d'office dans 44 différends pour inviter les parties à faire une tentative de conciliation; douze fois seulement, cette invitation est restée sans effet, vingt-neuf fois elle a abouti à la formation d'un comité mixte, et trois fois elle a mis fin d'emblée au différend avant la constitution de ce comité. On sait que le juge de paix n'intervient dans la procédure de conciliation que pour faciliter les relations entre les parties, il ne remplit à aucun moment les fonctions de juge; il est seulement à la disposition du comité pour diriger les pourparlers lorsque patrons et ouvriers lui en font la demande. Le choix de sa personne, fait par le législateur de 1892, paraît tout à fait heureux : relever son rôle pacificateur, lui assurer par là une position éminente, briguée par les autorités sociales de chaque canton, ne serait-ce pas revenir à la conception première et féconde de cette magistra-

ture? N'est-ce pas justifier son nom même? Et ainsi elle cesserait peut-être d'être regardée comme un humble début dans la carrière judiciaire.

Les ouvriers ont fréquemment demandé la formation des comités de conciliation; on ne peut nier que ce soit un heureux symptôme. Cependant, le compte rendu officiel mentionne que huit recours seulement, sept demandés par les ouvriers, un par le juge de paix, ont été faits dès la naissance du différend, avant la cessation de travail. Donc, presque toujours, on se met en grève d'abord, on songe ensuite aux moyens réguliers d'aplanir le différend. C'est le contraire qui devrait avoir lieu, si l'équité et le bons sens gouvernaient les actes des hommes; c'est le contraire qui aurait lieu le plus souvent, si l'on en venait à la pratique de ces conseils permanents, d'usine ou de métier, qui dissipent tant de nuages dans leurs réunions périodiques.

Beaucoup de patrons, sincères et désintéressés, subissent encore sans enthousiasme, le fait est notoire, les mœurs nouvelles que l'on veut former dans la nation; ils s'y résignent à contre-cœur, et les chiffres montrent qu'ils ne tiennent pas à en

hâter la propagation, puisqu'ils constituent si peu de comités mixtes. Nous nous sommes plusieurs fois déjà très nettement expliqués sur ce point dans le *Bulletin*. Nous avons insisté sur la nécessité d'adapter nos mœurs et nos institutions à ce fait nouveau de la liberté; nous avons rappelé l'exemple des industries anglaises, celui, si instructif et si entraînant, des charbonnages belges de Mariemont; nous avons reproduitles paroles éloquentes et autorisées d'un grand patron et d'un grand esprit, Julien Weiler, sur ce faux esprit d'autorité [1] qui est l'armature de toutes les résistances. Nous n'avons rien à retrancher de tout cela.

On peut, sans doute, faire valoir ici que l'habitude des ouvriers de déclarer la grève sans un délai de prévenance, et souvent sans formuler de motifs précis à l'appui de leurs demandes, excuse dans bien des cas la mauvaise humeur du patron, sa répugnance à discuter en comité public des conditions sur lesquelles on eût dû essayer de faire l'accord dans l'usine même. Cette juste réserve vient encore, à notre sens, à l'appui des raisons

1. 3e année, Bulletin n° 9-10, p. 379 et suivantes.

données de créer des conseils permanents de conciliation, des comités mixtes d'usine, d'organiser les échanges de vues normaux et réguliers entre ceux que lie le contrat de travail.

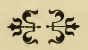
Les Conseils consultatifs officiels, les Commissions des Chambres législatives françaises sont saisis de projets de loi relatifs à la constitution des comités mixtes permanents de conciliation et d'arbitrage. Est-il besoin, pour agir, d'attendre que tant de propositions lentement mûries aient abouti? Non. Aucun texte de loi ne s'oppose à l'établissement ni de conseils d'usine, ni de syndicats mixtes jouant pour une industrie le rôle de Conseils de métier. Les types en existent en France, trop peu nombreux, mais bien vivants. Les quelques prérogatives que veut leur attacher le législateur, à titre d'appât, sont bien peu de chose; il s'en rend compte, il hésite et cherche à corser la loi, à y insérer autre chose que de bons conseils. Que les patrons prévoyants et animés de l'esprit de libre solidarité, que les syndicats ouvriers pénétrés de l'importance du rôle qu'ils ont à jouer prennent donc une généreuse initiative.

Mais aussi, efforçons-nous tous de donner aux

mœurs nouvelles l'appui d'une opinion publique éclairée. Il est important qu'autour de nous, la loi de 1892, qui a déjà donné de bons résultats, soit connue et comprise, et qu'elle soit appliquée même en dehors des cas de grève. Elle permet le meilleur acheminement vers l'établissement de conseils permanents ; elle habitue l'esprit public à l'idée de l'égalité nécessaire dans la conclusion du contrat de travail ; elle lui fait comprendre la valeur de ces transactions, dont la garantie est, non pas dans une sanction légale, mais dans l'esprit de justice et d'honneur des parties. Ne sont-ce point là de merveilleux éléments d'éducation pour un peuple qui veut se rendre libre ?

La meilleure éducation à donner aux jeunes gens, et aux vieillards eux-mêmes, ce n'est pas de les reprendre, mais de se conduire à la vue de tous, pendant sa vie entière, d'après les principes que l'on voudrait enseigner aux autres en les apprenant.

Platon, *Lois*, v.



DANS UNE CHAPELLE EN RUINE

Quatre murs nus. Sur ces murs,un Christ en rouge, portant sa croix ; un Enfant Jésus le visage effacé ; une Madone en bleu et rouge ; des soldats romains et un Christ, les mains liées. Le toit est tout entier parti ; sur la tête, on a un bleu, bleu ciel d'Italie ; la pluie a ravagé les murs, et le plâtre s'effrite. La chapelle se dresse, solitaire, sur le promontoire au bas duquel la mer jour et nuit déferle. D'aucuns disent qu'elle fut bâtie là par les moines de quelque île voisine, qui, en temps de peste, y réléguaient leurs malades. D'autres racontent qu'elle fut construite en cet endroit pour que les moines et les frères de passage, quand ils étaient pressés d'aller leur chemin, pussent y venir dire leurs prières. Maintenant on ne s'y arrête plus pour prier, et nul malade ne vient y chercher la guérison.

Derrière la chapelle passe une antique voie romaine. Si l'on suit cette route et si l'on passe là, dans la solitude, par une chaude journée de soleil, on croit presque entendre le bruit de marche des soldats romains sur les pavés, et comme un écho de ces vieux âges où Annibal et son armée allaient par les broussailles sans chemin tracé.

Maintenant tout est tranquille. Parfois une jeune paysanne passe assise sur sa mule, entre ses paniers,

et l'on entend sonner sur le pavé de briques les pas de la bête. Parfois une vieille femme s'achemine, une brassée d'herbe sur la tête, ou bien un homme aux airs de brigand se hâte, un fagot de bois sous le bras. D'ordinaire la chapelle demeure solitaire sur le promontoire, entre les deux baies, écoutant la mer se briser au pied des falaises.

Un jour d'hiver je vins là quand le soleil de midi chauffait les briques de la voie romaine. J'étais lasse ; la route me semblait abrupte. J'entrai dans la chapelle aux fenêtres délabrées et je regardai par delà les lointains du golfe. Au loin, par delà l'eau bleue, bleue, apparaissaient des villes et des villages qui piquaient de points blancs et rouges les flancs des montagnes, et ces montagnes se dressaient dans l'azur du ciel, tantôt en émergeant, tantôt s'y perdant, confuses.

Ces montagnes semblaient m'appeler; mais je savais que jamais un pont ne serait jeté d'elles à moi, jamais, jamais, jamais ! De ma main je voilai mes yeux et je me détournai. Les voir m'était intolérable.

J'errai dans la chapelle en ruines. Je regardai le Christ en rouge, portant sa croix, et l'Enfant Jésus au visage effacé, et les soldats romains, et les mains liées, et le roseau. Puis j'allai m'asseoir à l'entrée sur une pierre. A mes pieds, s'étendait la petite baie avec sa blanche rangée de maisons, perdues parmi les oliviers. Les vagues venaient mourir en une longue, fine et blanche ligne d'écume le long du rivage. Je m'accou-

dai sur mes genoux. J'étais lasse, très lasse, lasse d'une lassitude qui paraîssait plus ancienne que la chaleur du jour et l'éclat du soleil sur les briques de la route romaine. Je laissai tomber ma tête sur mes genoux. J'entendis le brisement des lames sur les rochers, à trois cents pieds dans l'abîme, et le murmure du vent à travers les oliviers et les arceaux en ruines, puis je m'endormis et j'eus un rêve.

Un homme criait vers Dieu. Dieu lui envoya un ange pour le secourir. Et l'ange revint et dit : « Je ne puis secourir cet homme »

Dieu dit : « Pourquoi donc ? »

Et l'ange répondit : « Il crie sans cesse que quelqu'un lui a fait tort, qu'il voudrait pardonner et qu'il ne le peut. »

Dieu reprit : « Qu'as-tu fait pour lui ? »

L'ange répondit : « Tout. Je l'ai pris par la main et je lui ai dit : Ecoute, quand d'autres hommes parleront mal de cet homme, toi, parles-en bien ; discrètement, de telle façon qu'il l'ignore, viens-lui en aide ; si tu as quelque chose à quoi tu tiennes, partage-le avec lui ; et ainsi, en l'aidant, tu te sentiras plus près de son âme, et tu lui pardonneras. » Et il m'a répondu : « Je le ferai. » Plus tard, comme j'allais à travers la nuit ténébreuse, j'ai entendu quelqu'un qui criait : « J'ai tout tenté, et pourtant ç'a été en vain. J'ai beau parler bien de lui, rien n'y fait. Si même je partageais avec

lui le sang de mon cœur, la brûlure de haine serait-elle en moi moins cuisante ? Je ne puis pardonner, je ne puis pardonner ! »

« Alors je lui ai dit : « Regarde donc, regarde en arrière tout ton passé. Vois, depuis ta jeunesse, quelles furent toutes tes petitesses, toutes tes déloyautés ; considère-les bien, et, à la lumière de ta faiblesse, ne reconnaîtras-tu pas dans chaque homme un frère ? Es-tu tellement sans péché que tu aies le droit de haïr ? »

« Il réfléchit et dit : « Oui, vous avez raison. Moi aussi j'ai failli, et je pardonne à mon frère. Va, je suis content ; j'ai pardonné. » Et il s'est couché, paisible, les mains jointes sur sa poitrine. Et j'ai cru qu'enfin son âme avait trouvé le calme. Mais à peine avais-je déployé mes ailes pour remonter vers vous, que j'ai entendu quelqu'un sur la terre crier encore : « Je ne puis pardonner, je ne puis pardonner, ô Dieu, Dieu, je ne puis pardonner ! Mieux vaut la mort que la haine. Je ne puis pardonner, je ne puis pardonner ! » Je suis accouru et je me suis arrêté derrière sa porte, dans l'ombre, et j'ai entendu ces paroles : « Je n'ai jamais péché ainsi, non, jamais ainsi ; si parfois j'ai déchiré, mais si peu, la chair de mon frère, du moins, à genoux, j'ai baisé de mes lèvres la blessure jusqu'à ce que je la visse guérie. Je n'ai pas voulu qu'une âme fût perdue par haine de moi. Si seulement mes frères ont pu s'imaginer que je leur avais fait quelque tort, je me

suis jeté à terre devant eux pour qu'ils me foulent aux pieds et qu'ainsi, voyant mon humiliation, ils pardonnent et ne se perdent point par haine de moi. Mais il leur importait peu que mon âme fût perdue; ils n'ont pas voulu me sauver; ils n'ont pas cherché à gagner mon pardon. »

« Je lui ai dit : « Eh bien, contente-toi : ne pardonne pas, oublie cette âme et son injure; va ton chemin. Dans un autre monde peut-être... »

« Il s'écria : « Loin de moi ! Tu ne sais rien comprendre ! Que m'importe cet autre monde ? Je suis perdu maintenant, aujourd'hui ! Je ne vois plus l'éclat du jour, la poussière emplit ma gorge, le sable aveugle mes yeux. Loin de moi ! Tu ne comprends rien ! Oh ! une fois encore, avant de mourir, pouvoir admirer la beauté de ce monde ! O Dieu, Dieu, je ne puis vivre et ne pas aimer ! Je ne puis vivre et haïr ! O Dieu, Dieu, Dieu ! » — Je l'ai laissé à sa plainte et je suis revenu vers vous. »

Dieu dit : « Il faut que l'âme de cet homme soit sauvée. »

Et l'ange dit : « Comment ? »

Dieu dit : « Retourne vers lui et sauve-le. »

L'ange dit : « Que ferai-je de plus ? »

Alors Dieu se pencha et murmura des paroles à l'oreille de l'ange.

Et l'ange déploya ses ailes et descendit sur la terre.

Je m'éveillai à demi, toujours assise sur la pierre brisée, la tête abandonnée sur mes genoux. Mais j'étais trop lasse pour me lever. J'entendis le vent frémir à travers les oliviers et les arceaux en ruines, et, de nouveau, je m'endormis.

L'ange descendit donc. Il trouva l'homme au cœur amer et le prit par la main et le conduisit à l'écart.

L'homme ne savait point où l'ange voulait le mener, ni ce qu'il voulait lui montrer.

Quand ils furent arrivés, l'ange voila de son aile les yeux de l'homme, et, à travers ce mouvement d'aile, l'homme entrevit quelque chose sur la terre devant eux. Car Dieu avait donné à l'ange le pouvoir de dévoiler une âme humaine, de la dégager de tous ses attributs extérieurs de forme, de couleur, d'âge, de sexe, par lesquels un homme se reconnaît entre ses pareils et se distingue de la foule. Et l'âme était là, devant eux, nue, telle que chaque homme pourrait, par un regard intérieur, voir la sienne.

De cette âme ils virent le passé, l'enfance, la frêle petite vie, encore imprégnée de sa rosée d'aube; ils virent sa jeunesse, alors que disparaissait la rosée et que la fraîche créature tendait sa mignonne bouche pour boire à une coupe trop large; et ils virent comment l'eau débordante s'épandait; ils virent ses espoirs jamais réalisés; ils virent ses heures d'obscurcissement intellectuel, que l'on appelle le péché; ils virent ses heures

de radieuse clairvoyance, que l'on appelle la justice; ils virent ses heures de force, alors qu'elle bondissait s'écriant : « Je suis toute puissante ! » — ils virent ses heures de faiblesse, alors qu'elle défaillait sur le sol et ne ramassait que de la poussière ; ils virent ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle ne serait jamais.

L'homme se pencha davantage.

Et l'ange dit : « Qu'est-ce donc ? »

Il répondit : « C'est *Moi*, c'est moi-même que je reconnais ! » Et il s'avança comme s'il voulait se rapprocher de la vision apparue; mais l'ange le retint et lui voila les yeux.

Car Dieu avait donné à l'ange le pouvoir de mettre encore plus à nu cette âme, de la dégager de tous ses attributs extérieurs de temps, de lieu et de circonstances, par lesquels la vie de chacun de nous se distingue de la vie de tous.

De nouveau, l'ange découvrit les yeux de l'homme, et celui-ci, regardant, vit devant lui ce qui, source de toute vie, réfléchit en la moindre de ses gouttes l'univers entier ; il vit ce qui règle à son gré le cours de la plus lointaine étoile et peut dire comment le cristal se forme dans les profondeurs de la terre où nul œil ne l'a jamais vu ; ce qui, dans l'œuf, préside à l'éclosion du germe; ce qui fait mouvoir les doigts du tendre nouveau-né, et tourne vers la lumière les feuilles des arbres; ce qui s'agite dans le sillage de la méduse, lorsqu'elle fend l'onde des mers ensoleillées ; ce

qui fait s'attacher le lichen au flanc des rochers dans la montagne.

L'homme regardait.

Et l'ange le toucha.

Alors l'homme baissa la tête et, frissonnant, il murmura : « C'est Dieu ! »

L'ange, une dernière fois, voila pour un instant les yeux de l'homme. Et quand il eut replié son aile, quelqu'un leur apparut qui s'éloignait d'eux. Car l'ange avait vêtu l'âme à nouveau de ses apparences et de ses formes. Et l'homme vit qui c'était.

L'ange lui dit : « Connais-tu cet homme ? »

Il répondit : « Je le connais. » Et il regarda.

L'ange lui dit : « Lui as-tu pardonné ? »

Il s'écria : « Combien mon frère est beau ! »

Et l'Ange vit un tel éclat resplendir dans les yeux de l'homme, qu'il dut de son aile abriter son visage. Il sourit doucement et retourna vers Dieu.

Et les deux hommes demeurèrent ensemble sur la terre.

Je m'éveillai. Un ciel bleu, bleu s'épandait au-dessus de ma tête, et les vagues, au bas du promontoire, se brisaient sur la grève. J'errai à travers la petite chapelle et je vis la Madone en bleu et rouge, et le Christ portant sa croix, et les soldats romains avec leurs fouets, et l'Enfant Jésus au visage effacé. Et alors je descendis le roc escarpé jusqu'à la voie pavée

de briques. Les oliviers se dressaient de chaque côté de la route; leurs fruits noirs et leur feuillage vert pâle se profilaient sur le ciel, et de petites plantes pendaient aux crevasses du mur de pierre. Il me sembla qu'il avait dû pleuvoir tandis que je dormais. Je crus n'avoir jamais vu si beaux le ciel et la terre. Je repris ma route; la vieille, vieille fatigue était partie.

Survint un petit paysan qui descendait le chemin, conduisant son ânesse. Celle-ci portait deux larges paniers attachés à ses flancs. Ils allaient devant moi.

Cet enfant, je ne l'avais jamais vu. Et pourtant, j'aurais voulu marcher à côté de lui et tenir sa main dans la mienne. Seulement il n'aurait pas compris pourquoi.

Traduit d'Olive Schreiner.

Je montrai un jour à un vieux vigneron, mon voisin, mes vignes qui faisaient pauvre figure : « Les vôtres, lui dis-je, sont en tout temps prospères; vos ceps sont vigoureux, drus, quand la maladie touche ceux des autres propriétaires et que les miens sont tout rabougris, comme vous voyez..... Pourquoi cette différence? » Il me répondit : « Voyez-vous, Monsieur, on ne fait rien sans l'amour; c'est l'amour qui mène tout en ce monde; vous faites travailler vos vignes par des gens que vous payez; moi, je vais à la mienne tous les jours; en faisant mon tour, le matin, si j'aperçois un cep qui a l'air de languir, je cherche la cause : je gratte autour du pied, et j'ôte quelquefois un ver blanc, d'autres fois une pierre tranchante qui meurtrit les racines. J'arrache l'herbe à mesure qu'elle pousse. J'aime ma vigne, et je la soigne avec amour. Voilà! Il faut de l'amour pour mener à bien n'importe quelle chose; sans amour, on n'obtient rien. »

Il ne faut pas, certes, que l'Opinion embrasse toutes les dénonciations qui sont dans l'air. Le livide Soupçon est le cancer des démocraties ; il a épuisé Athènes dans l'antiquité, il a dévoré la Convention nationale, il y a cent ans. Quand nous entendons les journaux sycophantes crier au vendu ! au voleur ! sur le passage de quiconque détient une parcelle de pouvoir, il ne faut pas, avant tout examen, contraindre les dénoncés à retourner leurs poches. La satire exaltée du présent état de choses par les tribuns socialistes est d'une malfaisante légèreté. Nous ne nions pas la corruption qu'ils persécutent ; nous la croyons même plus profonde puisque nous tenons pour un enfantillage de se flatter qu'une révolution la finirait. Mais ces discours violents ne remédient à rien : des orateurs qui n'exercent pas la critique sur leurs propres passions, qui ne mesurent pas leurs paroles avec ce souci exact du vrai qui seul emporte la confiance, ne nous paraîtront jamais que des trouble-jugement : nous craignons de tels alliés. Enfin, nous nous méfions de toute polémique qui flagelle un mal dont on se juge soi-même absolument et à jamais exempt ; elle dégénère très vite en pharisaïsme. On en arrive naturellement à ne plus apercevoir que les torts des autres : voyez les antisémites. Le mot humain, le mot de la raison comme de la justice paraît être plutôt : « En effet, nous sommes malades ; nous le sommes tous, un peu ou beaucoup : purifions-nous... »

Maintenant, cela entendu, les amis de la liberté ne devraient pas laisser aux révolutionnaires socialistes le monopole de la rigueur de conscience. La conduite de ces raisonnables, de ces modérés est parfois molle et ambiguë. On ne dirait pas que ce soit une bizarrerie par trop forte à leurs yeux, qu'un mandat délibératif se transforme en un morceau du pouvoir exécutif, et que celui-ci soit exploité, par son titulaire, à la façon

d'une ferme en Brie. Pourtant cette exploitation s'est vue depuis nombre d'années ; elle se voit à l'heure qu'il est. Et ce ne sont pas les sycophantes que nous en croyons ici, mais les suspects eux-mêmes, dans leurs aveux ingénus, exactement sténographiés.

Qu'on lise le compte-rendu de la Chambre, séance du 1er juin. Qu'on examine le discours de M. Rouvier, ancien ministre. Là dessus, un de nos amis, honnête électeur, et qui n'a pour juger de la politique que son bon sens tout simple, nous tenait, ces jours derniers, un langage qu'on peut rapporter ici, au moins comme échantillon d'une opinion tout à fait libre.

« Je ne sais pas du tout, disait-il, ce que les parlementaires d'abord inculpés dans l'affaire des Chemins de fer du Sud ont réellement pu commettre de fâcheux. Et je n'irai pas jusqu'à dire qu'un député ne doit pas même être soupçonné, car il se trouverait des gens, aujourd'hui, pour diffamer un Washington.

« Je m'en tiens aux paroles dites en séance par ces parlementaires eux-mêmes. Qui récuserait ce témoignage ? Je puis bien m'étonner, alors, que ce que l'on appelle l'Opinion (et enfin nous vivons sous un régime d'Opinion) n'ait pas sourcillé lorsque cet ancien ministre a proclamé que les députés hommes d'affaires avaient autant de droit à spéculer que les députés avocats, les députés professeurs ou les députés médecins en ont à plaider, à enseigner ou à soigner leurs malades. Je n'ai pas vu qu'on ait trouvé là le moindre sophisme. Mais je vois très bien, moi public, moi ignorant, que l'analogie est fausse. La spéculation n'est pas exactement le travail, elle est le jeu. Le gain n'est plus le salaire de la peine, comme dans les professions de maître d'école ou de médecin, mais la prime du risque. Et ce risque est-il égal entre ceux qui ont l'entrée aux conseils, qui doivent voter sur la réalisation de

l'affaire, et les simples passants. Qu'en pensez-vous ? Ajoutez que la clientèle des médecins ne grossit pas du jour où ils deviennent députés : au contraire. Tandis que dans les syndicats financiers, où c'est le crédit que l'on cherche, on attire les députés aussitôt élus ; le crédit qu'ils apportent leur vient de ce qu'ils sont législateurs, et dès lors, que mettent-ils comme enjeu, de quoi trafiquent-ils, sinon de leur titre même ? Or le milieu législatif ne devrait-il pas être un milieu, non de légalité seulement, mais de très pure moralité ? car enfin, d'où nos députés améliorent-ils les lois, s'ils ne sentent le juste un peu plus finement que les lois ? »...

Ainsi parla notre ami. Mais il est un peu utopiste. Et il n'est pas riche.

La vraie Église

Se réunir dans un même édifice n'est pas ce qui fait une Église. Me voici dans un temple : je suis assez près d'un de mes semblables pour le toucher, mais entre nous il n'y a pas un sentiment commun ; la vérité qui me remue intérieurement, cet homme s'en rit comme d'un rêve et d'une chimère ; le désintéressement que j'honore, il l'appelle faiblesse ou folie : que nous sommes loin l'un de l'autre, quoiqu'en apparence si voisins ! Nous appartenons chacun à des mondes différents. Que je suis plus près de quelque âme pure, généreuse, qui vit dans un autre continent, mais dont la parole a pénétré mon cœur, dont les vertus m'ont enflammé d'émulation, dont les pieuses pensées s'offrent à mon esprit lorsque je suis dans la maison de prière ! Lequel de ces deux hommes est de mon Église ?

CHANNING. *L'Église.* Discours. Traduct. Laboulaye.

Qu'il ne faut pas être individualistes, mais individuels.

Qu'aucun de vous ne confonde, dans une fraternité imaginaire, deux ennemis jurés, l'*individualisme* et l'*individualité* : le premier, obstacle et négation de la société [1] ; la seconde, à qui la société doit tout ce qu'elle a de saveur, de vie et de réalité.

Nous sommes tous d'accord sur un point : c'est que des membres morts ne peuvent former un corps vivant, et que la société ne peut valoir que ce que nous valons nous-mêmes... La pensée de l'individu ne se forme ni hors de la société, ni sans elle ; mais c'est l'individu, non la société, qui pense, qui croit et qui aime, et s'il lui emprunte, comme on ne peut en douter, plusieurs des éléments de sa pensée, il ne lui emprunte pas sa pensée elle-même.

A cet égard, il doit, tout ensemble, se servir de la société et se défendre contre elle ; je veux dire contre cette force brutale des âges civilisés qu'on appelle, par abus, l'*opinion publique*. Il doit même, lorsqu'il ne s'est pas bien défendu, faire ce qui dépend de lui pour se

1. Cette distinction est essentielle. L'*individualisme* ou *égoïsme* consiste à travailler *pour* soi-même ; c'est une erreur détestable. L'*individualité* consiste à travailler *par* soi-même, — à se fortifier comme un bon outil qui sera mis au service de tous. Or, c'est en assujetissant son égoïsme qu'on se fortifie ainsi.

reconquérir sur elle, et c'est une des gloires du christianisme que d'avoir, dans la sphère la plus haute, consacré cet important devoir. Il n'a point, en le consacrant, affaibli la société ; il l'a bien plutôt affermie ; et si vous prenez le mot de *société* dans toute l'énergie de sa signification, vous pourrez dire que c'est de lui qu'elle date et de lui qu'elle procède. Tout ce qui développe dans les âmes le principe de la foi, du devoir, de la pensée et de la liberté, choses individuelles, ajoute à la force de la société.

Autre distinction nécessaire : par cette profonde individualité que je recommande, je n'entends autre chose que le don d'être soi-même, le privilège d'avoir des pensées et des sentiments à soi et de ne pas vivre d'emprunt sous ces deux rapports, ainsi que le font trop souvent des hommes d'ailleurs bien organisés. Tout homme, bon gré mal gré, a *son individualité*, mais tout homme n'a pas *de l'Individualité*. On est bien, dans un sens passif, autre que son voisin, autre que tout le monde, et nos défauts, dans leurs différents degrés et dans leurs différentes combinaisons, ne nous rendent, hélas ! que trop individuels. Je parle d'un certain degré d'indépendance ou d'*activité* intérieure qui ne nous permet pas de nous réduire à la simple réceptivité [1], et qui, sans nous faire repousser les idées et les opinions du dehors, nous met en état de réagir sur elles,

1. La *réceptivité* est la faculté de recevoir des impressions, en laissant de côté la faculté de les transformer en motifs d'agir.

de telle sorte qu'elles deviennent notre propriété plutôt que de nous donner la leur. J'ai parlé d' « activité », parce qu'en matière d'intelligence et de morale *être* et *agir* sont une même chose. Et j'ajoute que ce n'est pas au fréquent emploi, mais à l'intensité de cette activité ou de cette réaction, que l'individualité se mesure.

L'individualité est la base de notre valeur propre ; car, pour que nous soyons quelque chose, il faut d'abord que nous soyons, ou, en d'autres termes, que nos qualités soient à nous. Dans ce sens, l'individualité est rare ; l'on n'exagère pas en disant que la plupart des hommes, au lieu d'habiter chez eux, vivent chez autrui, et sont comme en loyer dans leurs opinions et leur morale.

VINET, *Etudes sur Blaise Pascal*, p. 305.

Les vertueux par intérêt.

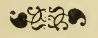
La plupart des hommes pensent qu'ils ne sont libres qu'autant qu'il leur est permis d'obéir à leurs passions, et qu'ils cèdent sur leur droit tout ce qu'ils accordent aux commandements de la loi divine. La piété, la religion et toutes les vertus qui se rapportent à la force d'âme sont donc à leurs yeux des fardeaux dont ils espèrent se débarrasser à la mort, en recevant le prix de leur esclavage, c'est-à-dire de leur soumission à la religion et à la piété. Et ce n'est pas cette seule espérance qui les conduit; la crainte des terribles supplices

dont ils sont menacés dans l'autre monde est encore un motif puissant qui les détermine à vivre, autant que leur faiblesse et leur âme impuissante le comportent, selon les commandements de la loi divine. Si l'on ôtait aux hommes cette espérance et cette crainte, s'ils se persuadaient que les âmes périssent avec le corps et qu'il n'y a pas une seconde vie pour les malheureux qui ont porté le poids accablant de la piété, il est certain qu'ils reviendraient à leur naturel primitif, réglant leur vie selon leurs passions et préférant obéir à la fortune qu'à eux-mêmes. Croyance absurde, à mon avis, autant que celle d'un homme qui s'emplirait le corps de poisons et d'aliments mortels, par cette belle raison qu'il n'espère pas jouir toute l'éternité d'une bonne nourriture, ou qui, voyant que l'âme n'est pas éternelle ou immortelle, renoncerait à la raison et désirerait devenir fou ; toutes choses tellement énormes qu'elles méritent à peine qu'on s'en occupe.

SPINOZA, *Ethique*. Scolie de la proposition 41. Partie V.

Bien aimer et pouvoir cesser de bien aimer sont choses incompatibles.

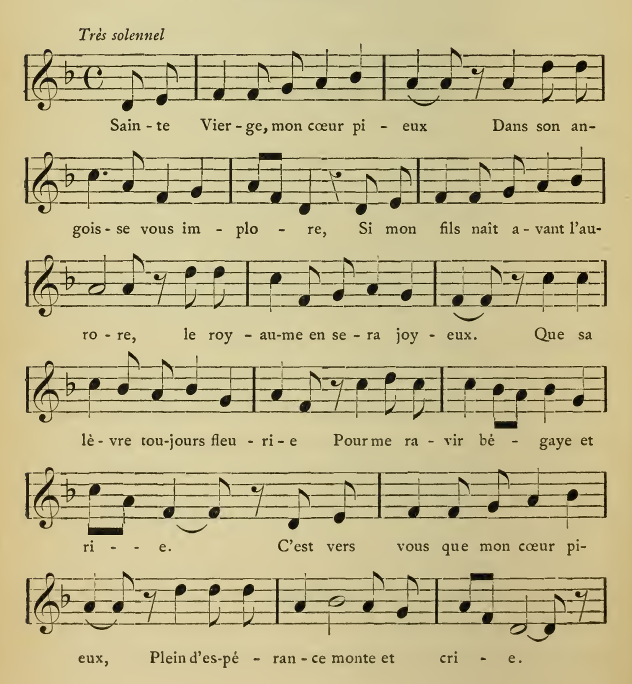
S. François DE SALES.



Le Chant, notre auxiliaire

CANTIQUE DE JEANNE D'ALBRET

Mère d'Henri IV.



II[e] COUPLET

Sainte Vierge, mon humble cœur
Monte vers vous, recours des mères.
Que mon fils, dans les rudes guerres,
Brave et bon soit deux fois vainqueur.
Ah! qu'il donne, je vous en prie,
Gloire et bonheur à la Patrie!
C'est vers vous que mon humble cœur,
Plein d'espérance, monte et crie.



Commentaire

Nous laissons de côté les objections qui pourraient être faites contre l'idée de placer un cantique à la Sainte Vierge dans la bouche de Jeanne d'Albret, bien connue pour avoir fait profession de calvinisme. Il y a, à ce sujet, une tradition populaire, justifiée par un document sérieux.

Les chrétiens voient en la Sainte Vierge, la mère du Christ et la plus pure des femmes. Nous plaçant à un point de vue largement humain, nous n'hésitons pas à dire que le culte de la Sainte Vierge a été profondément civilisateur et bienfaisant. Il a été la glori-

fication de la femme dans son double caractère de vierge et de mère; il a inspiré pour elle un respect chevaleresque ; il a ennobli et purifié l'amour. Au point de vue plus spécial qui nous occupe, la Mère de Dieu a été le « suprême recours des mères », comme dit notre chanson. Il ne nous appartient pas de décider si elle a exaucé un grand nombre ou même une seule des prières qui se sont élevées vers elle; mais dans les églises catholiques abondent les témoignages de la plus fervente gratitude envers la Mère du Sauveur. Il est certain que son nom ardemment invoqué a soulagé dans leur angoisse des âmes innombrables; et ce cri monte vers elle depuis bien des siècles :

> Intercédez pour nous ! Quelle mère, ô Marie,
> Ne peut tout sur le cœur d'un fils ?

La situation d'une femme dans les douleurs de l'enfantement est de celles où le moral n'est pas sans action sur le physique, et où, par conséquent, la prière peut avoir une réelle efficacité. D'autre part, l'objet de la demande est ici naturel, touchant et élevé; nous pouvons nous associer en toute sympathie à la prière de Jeanne d'Albret.

Nous le pouvons, veuillez l'observer, quelles que soient nos croyances particulières. Il n'est pas nécessaire de penser comme telle personne, pour être ému par l'expression de ses sentiments, religieux ou autres,

en ce qu'ils ont d'humain. Rappelons-nous aussi combien furent vivantes des croyances qui, aujourd'hui, peuvent nous sembler lettre morte. Nous ne devons pas mépriser ce que les hommes d'autrefois, à tort ou à raison, pensaient, croyaient, aimaient. Dans l'Iliade d'Homère, nous serons émus par l'invocation que le prêtre Chrysès, à qui l'on a ravi sa fille, adresse à Apollon, son dieu, et nous ne croirons pas pour cela aux divinités de l'Olympe. A bien plus forte raison, si nous mettons de côté l'art du poète pour ne penser qu'au sujet, nous laisserons-nous toucher par la prière d'une mère chrétienne, quelles que puissent être nos croyances religieuses ou nos opinions philosophiques.

I

Sainte Vierge, mon cœur pieux
Dans son angoisse vous implore.

Ce n'est pas seulement parce qu'elle souffre de cruelles douleurs que Jeanne d'Albret est dans l'angoisse. Elle pense aussi et surtout à l'enfant qu'elle espère, pauvre petit être si fragile, dont elle ne sait même pas s'il naîtra viable. La nuit est longue, bien longue; puisse la mère être délivrée avant le jour! Tout le royaume — il s'agit du petit royaume de Navarre — attend avec elle; c'est un futur roi que l'on désire; aussi la reine, par une touchante superstition

maternelle, ne doute pas que son enfant ne doive être un fils. Et, par avance, elle confond sa joie avec celle de tous.

Si mon fils naît avant l'aurore,
Le royaume en sera joyeux.

Les prévisions de la mère ne s'arrêtent pas à la naissance de l'enfant; en esprit, elle le voit au berceau, se développant chaque jour, et elle sait bien que sa vie, à elle, sera une constante prière pour qu'il échappe à la mort, à la maladie, pour qu'il grandisse robuste et gai. Elle se fait aussi une fête de cet éveil, si charmant, de l'âme enfantine :

Que sa lèvre toujours fleurie
Pour me ravir bégaye et rie.

Et, les yeux pleins de cette gracieuse image, celle qui va être mère ne parle plus d'angoisse, mais d'espérance, bien qu'elle souffre toujours et que sa prière s'élève comme un cri vers Notre-Dame :

C'est vers vous que mon cœur pieux,
Plein d'espérance, monte et crie.

2

La pensée de la mère va plus loin encore. L'enfant deviendra homme, et un grave devoir l'attend. Il sera en butte à bien des périls. Il aura, selon toute vraisemblance, des guerres à soutenir. Jeanne d'Albret, et cela

est bien humain, demande la victoire pour son fils. Mais, chose plus noble, elle souhaite qu'il s'en rende digne, et qu'il accomplisse son œuvre de roi par la clémence autant que par le courage. Une telle prière dénote un ferme dessein d'élever l'enfant en vue du devoir qui lui incombe; nous pouvons être assurés que la reine ne laissera pas tout faire au Ciel, et c'est là, sans doute, la meilleure condition pour que sa prière soit efficace : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Jeanne d'Albret s'adresse à la Sainte Vierge en toute humilité; et ce n'est pas seulement à cause de la profonde vénération que la Mère de Dieu lui inspire. Faible, souffrante, peut-être en un grave péril, elle sent vivement ce qu'il y a de frêle dans son humanité. Malgré ses hautes préoccupations de reine, elle est une femme comme toutes les autres, de par l'égalité devant la douleur; et elle sait bien que son appel est pareil à celui de toutes les mères.

Sainte Vierge, mon humble cœur
Monte vers vous, recours des mères!

En pensant à ce que la destinée de son fils aura de grand, elle pense au bien de tous; et ne pouvons-nous pas supposer qu'un éclair prophétique lui montre cette destinée plus noble encore qu'elle n'a lieu de s'y attendre? Elle verrait alors la Patrie élargie, et la grande France, comme la petite Navarre, acclamant un de ses meilleurs princes, un roi dont la popularité doit survivre à la royauté même.

Que mon fils, dans les rudes guerres,
Brave et bon, soit deux fois vainqueur.
Ah! qu'il donne, je vous en prie,
Gloire et bonheur à la Patrie!

Et c'est par un nouveau cri d'espoir que la mère, bien près d'être délivrée, termine l'invocation qui lui aura permis de mieux supporter les suprêmes douleurs de l'enfantement :

C'est vers vous que mon humble cœur,
Plein d'espérance, monte et crie!

Savoir écouter

Il serait bon, en particulier, d'examiner si nous savons écouter; écouter! chose si rare chez les meilleurs! écouter! l'une des marques les plus sûres de la soumission et de l'humilité; écouter sincèrement, ce qui ne signifie pas attendre en silence et avec plus ou moins de patience que les gens aient tout dit, pour leur communiquer ensuite ce que nous avons médité tandis qu'ils parlaient; non, mais sortir de notre pensée pour entrer dans la leur, nous mettre à leur place, compatir à leurs préventions mêmes, et suivre leurs raisonnements ou leurs récits avec toute la naïveté d'une curiosité affectueuse.

VINET (*Le Devoir de la Soumission mutuelle*).



Un épisode de la retraite de Russie.

Deux officiers de cavalerie, démontés l'un et l'autre, se rencontrent, l'un jeune et vigoureux, mais abattu parce qu'il se trouve pour la première fois aux prises avec une souffrance très forte.

L'autre, plus âgé, épuisé par la fatigue, avec un membre gelé, se soutient encore parce que son âme est vivante. Il s'est ressaisi dans la douleur même. C'est cet aîné qui enseigne l'autre :

Je sais la cause de ce mal, je la sais... C'est que toute conquête est impie ; c'est que cette armée conquérante fait une besogne inique, et qu'elle la fait avec un esprit mauvais. Nous marchons égarés, éblouis par notre rêve de gloire, et les mirages de l'ambition nous rendent aveugles au bien. Des honneurs, des titres, ces pauvres choses fléchissent les balances de nos consciences ! Il n'en était pas ainsi aux premières années de la République, car non seulement on n'avait pas encore oublié ces belles paroles inscrites dans la *Déclaration des droits de l'homme* : que « la force publique est instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée », mais il se trouvait des officiers pour conformer leurs actions à ce principe.

Pour moi, qui commençai à servir en l'an IX à l'armée du Rhin, sous l'admirable général Eblé, j'ai

voulu suivre son exemple; en enflant mon mérite et me réclamant de mon nom, j'aurais pu, comme d'autres, gagner des grades dans l'état-major; mais j'avais une préférence naturelle pour la troupe. Depuis là, d'en bas, j'assistais aux grands changements qui s'accomplissaient en haut; le premier Consul devenait empereur; l'armée, levée par la conscription et formée par la guerre, l'armée qui devait défendre la République au dehors, servait à la détruire au dedans. Je me gardais d'accuser personne; je voyais l'empereur contraint lui-même à suivre le cours des choses; mais je frémissais en apercevant de loin le terme où nous voici parvenus.

— Il faudrait à notre tête des hommes comme nous, hasarda Verdy.

— Comme moi? Non... Le grade de capitaine (celui qu'il avait) est tout ce que je désire, et d'ailleurs, le remède aux maux passés n'est pas dans le choix des personnes, mais bien dans l'amélioration des mœurs. C'est notre travers, en France, d'espérer tout du génie et de fonder notre force sur les artifices de notre intelligence. Pour moi, je ne sais plus ce qu'est l'espri d'un homme devant des confusions pareilles à celles que nous voyons; je dis qu'une seule chose importe alors, le souffle de la troupe, et que le reste n'est rien. Que signifie, par exemple, cette extrême perfection où l'on porte sans cesse le matériel de notre artillerie, si soigneusement remaniée par Gribeauval? Rien, rien,

c'est la volonté publique qu'il faut régénérer; si ce peuple avait une âme, il sortirait du chaos.

Je réfléchissais à cela le long de mes étapes, avant que je n'eusse l'honneur de vous rencontrer, et j'ai fait sur mes pauvres pieds bien du chemin vers la vérité. Je pense maintenant qu'une *grande armée* ne peut être que celle où du haut en bas, à chaque instant, le ressort de toutes les actions sera dans la connaissance et dans la certitude du devoir.

On comprendra ceci dans un siècle, et nous aurons servi à le faire comprendre, nous tous qui serons morts ici le long des routes.

Alors, ce qu'on préparera pour la guerre, ce sera l'âme du soldat; car le soldat a une âme égale à celle de l'officier. Dieu n'a pas fait de différence originelle entre les hommes.

— Mais quand on se sera mis à choyer l'âme du soldat, on ne tardera pas peut-être à découvrir que l'âme du soldat français est pareille, par exemple, à celle du soldat russe... Alors la guerre ne sera-t-elle pas impossible ?

Margeret leva ses yeux souffrants vers le ciel obscur et répondit :

— C'est là le secret de Dieu.

Extrait de *Racheté*, par Art Roë (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai, page 31.)

⁂

Les Capucines.

Chez nous on confit au vinaigre les graines vertes des capucines, comme ailleurs les piments. Je fais donc semer dans mon jardin potager, au pied de la treille, un carré de ces fleurs jaunes. Elles vivent là entre les carottes et les salades. L'année dernière, ces plantes grimpantes ont soulevé leurs têtes curieuses comme si elles s'étaient souvenues qu'elles sont nées pour s'élever, mais, ne trouvant aucun appui, elles se sont remises à ramper sur le sol. Leurs racines puisaient dans la terre noire un suc abondant, les tiges grossissaient mais continuaient à se traîner inutiles; les feuilles grandissaient, énormes, couvrant les fleurs petites et peu apparentes. En automne, le parterre ne se distinguait d'un carré d'épinards que par une teinte moins verte et par l'enchevêtrement disgracieux des tiges.

Cette année-ci les choses se sont passées autrement: même inquiétude parmi les jeunes plantes au commencement de l'été; les capucines voulaient monter. L'une d'elles se levait audacieuse; sa tige, chargée de petits boutons, se laissait balancer par le vent du soir. Elle semblait regarder bien au delà du parterre, au delà du jardin potager. Le lendemain matin je la trouvai appuyée à la vigne. La tige s'amincit, s'affermit, ne forma presque pas de feuilles et toute droite s'élança le

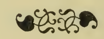
long de la treille. En peu de jours, elle atteignit le haut de la clôture. Alors les fleurs d'or s'entr'ouvrirent et se penchèrent vers le jardin voisin plein de roses et de géraniums. Triomphante, elle semblait dire : il y a autre chose dans le monde que des carrés de légumes. D'ici l'on aperçoit la beauté, l'harmonie de ce qui est; l'idéal est une réalité : il suffit de se hausser conformément à sa nature, pour s'en convaincre.

Les capucines sœurs élevèrent leurs têtes fleuries et, d'un effort commun, tendirent vers la treille. Chacune puisait elle-même sa nourriture dans le sol humide, chacune cherchait sa direction propre pour imiter la capucine aux fleurs pâles. Quelques-unes étaient plantées fort loin du mur, mais s'appuyant les unes sur les autres, elles y arrivaient plusieurs ensemble. Il y en avait deux très faibles, de l'espèce foncée, qui, enroulées l'une autour de l'autre, gracieuses et frêles, passèrent par dessus leurs compagnes, formant une sorte de pont fleuri. Elles montèrent enlacées le long de la clôture et leurs fleurs veloutées s'épanouirent à côté des corolles dorées de la capucine de génie qui la première avait atteint le faîte de la treille.

Hélas! toutes les plantes ne purent pas arriver à cette hauteur, toutes ne purent pas apercevoir le jardin de l'autre côté du mur, mais toutes en s'élevant avaient contribué à la beauté de leur propre demeure. Le champ sur lequel l'an dernier les pauvres fleurs traînaient comme si elles y avaient été enchaînées, était

transformé en un aimable parterre. Les fleurs aux nuances d'ocre et d'or ornaient les arcades gracieuses qui du sol s'élançaient vers la treille. Le monde des capucines était transfiguré.

Il y a des générations qui comme les fleurs de l'année dernière semblent oublier qu'elles doivent s'élever vers la lumière. Mais il suffit souvent d'une voix sincère, d'un exemple courageux pour ramener les hommes à la vie de l'esprit, pour rappeler aux âmes leur vraie nature, pour leur faire retrouver le chemin des réalités supérieures. Si la direction, seule bonne, était courageusement suivie par un seul, tout ce monde rampant changerait d'aspect. Il monterait fleurir dans la clarté.



AVIS

Les quittances d'abonnement pour l'année 1894-95, ainsi que celles des abonnements impayés de l'année 1893-94, seront envoyées par la poste *le 20 juin. Ceux de nos amis qui voudraient s'épargner les frais entraînés par ce mode de recouvrement, sont priés de s'acquitter avant cette date.*

Le Gérant : Lucien Fontaine.

MACON, PROTAT FRERES, IMPRIMEURS

Union pour l'Action morale

1er Juillet 1895.

SUR LE MENSONGE

Tous ceux qui s'occupent d'éducation, tous ceux aussi qui voudraient réaliser en eux une vie simplement droite et honnête se sont inquiétés des multiples difficultés qu'on rencontre à vouloir être toujours sincère. Récemment, une personne d'un sens droit et d'un esprit pratique remarquablement élevé attirait notre attention sur la presque impossibilité où l'on est de ne jamais mentir dans la vie du monde. Ses paroles ayant provoqué nos réflexions, nous avons d'autant plus cru devoir soulever cette question que, déjà, une de nos lectrices nous avait adressé quelques observations très judicieuses sur le même sujet.

Voici ces observations. Nous y ajouterons les nôtres.

Ce qu'il faut faire pour que nos enfants ne mentent pas.

Vous êtes-vous jamais figuré ce que serait le monde sans le mensonge ? comme la vie serait aisée, la confiance générale, la charité facile ?

Il est naturel que le criminel recoure au mensonge pour cacher son crime et l'homme malhonnête pour tromper son prochain. Mais parmi ceux qui s'efforcent d'agir selon leur conscience, qui croient au devoir et veulent le bien, combien peu qui s'abstiennent de tout mensonge ! combien qui ne croient même pas qu'il soit possible de vivre sans cacher une partie de leurs actes, de leurs intentions, de leurs sentiments ! Une famille où père, mère, enfants, amis, domestiques vivraient sans jamais tenter de s'abuser les uns les autres, où chaque parole aurait un son clair, répondant à la réalité, paraît à quelques-uns une utopie irréalisable. Pourtant de pareilles oasis existent dans le monde, on y respire une délicieuse fraîcheur, et si, après avoir eu le bonheur d'y vivre, on est transporté ailleurs, on souffre cruellement, on croit étouffer au vent brûlant de toutes les faussetés, de toutes les conventions !

Ceux qui ne l'ont pas essayé ne savent pas combien il est facile d'être franc. Dire : « J'ai eu tort » est beaucoup moins long et moins pénible que de cacher sa

faute, de risquer d'y retomber, d'en souffrir seul, et de s'engager dans une série de mensonges. Le premier mensonge ne suffit jamais, il demande à être répété, consolidé, rendu probable, par une multitude d'autres mensonges qui amènent des complications inattendues et dont l'un certainement, tôt ou tard, sera découvert.

Quand, dans un de ces milieux heureux, où les paroles ne servent qu'à exprimer ce qui est, parmi ces êtres simples et francs (qui peuvent être cultivés et intelligents) un élément étranger introduit le mensonge, il s'y produit des troubles, des ennuis inconnus jusque là. Supposez un enfant qu'on mettrait en pension dans une famille d'où le mensonge serait banni et qui y apporterait la détestable habitude de cacher par des excuses controuvées ses moindres fautes, il sera bientôt découvert. Alors tous le sentiront différent de ce qu'ils sont, ils le mépriseront, et c'est seulement si le petit étranger se plie à la règle de droiture absolue que le malaise disparaîtra, que l'affection confiante pourra naître et que l'air vicié redeviendra respirable.

Combien est facile la tâche éducatrice d'une mère qui a dans les paroles de son enfant une confiance qu'aucun mensonge n'a jamais ébranlée. J'ai connu plus d'un enfant absolument droit et franc. Je pense surtout à un petit garçon mort à douze ans et qui a toujours dit la vérité. Oui, non, je ne sais pas, avaient dans sa bouche un sens absolu qui défiait toute question. Il était distrait et vif comme tous les enfants. Il déso-

béissait quelquefois comme les autres; mais en revoyant sa mère, le désir de ne lui rien cacher le poussait à avouer immédiatement ses fautes. Quelquefois il n'attendait même pas qu'elle fût seule pour lui dire : « Maman, je n'ai pas su ma leçon. » « Maman, dis-moi, est-il permis de passer par dessus le mur du jardin, mes amis m'ont dit de ne pas te raconter ce que nous avons fait, mais j'aime mieux que tu me dises si c'était très mal ? Une autre fois je leur expliquerai que ce n'est pas permis, et nous ne le ferons plus. »

Presque tous les parents désirent que leurs enfants soient francs. Beaucoup se font un devoir de punir l'enfant menteur avec la plus grande sévérité. Quelques-uns prétendent que pour éviter le mensonge il convient d'être peu sévère pour les fautes légères que les petits commettent par étourderie, l'enfant ne craignant pas la punition aura, pensent-ils, le courage d'avouer sa faute et ne mentira pas. Il y a du vrai dans ces deux points de vue, mais les parents sévères et les parents indulgents oublient souvent qu'en éducation, l'exemple agit plus que les paroles. L'enfant imite ceux qui l'entourent. C'est en imitant qu'il apprend à parler, c'est en imitant qu'il apprend à mentir.

Bien des parents disent devant leurs petits enfants en entendant arriver quelqu'un : « Quel visiteur importun, quelle désagréable personne ! » Et, quand

la porte s'ouvre, le sourire aux lèvres : « Que j'ai de plaisir à vous voir ! Que vous avez été aimable de venir aujourd'hui ! » Pourquoi ne pas éviter la première phrase ? pourquoi être ennuyé quand quelqu'un vient nous demander un service ou recherche notre société [1] ?

Quelquefois la mère elle-même consent à cacher au père une faute commise, afin d'éviter une punition à son fils, comme si une correction, même trop sévère, pouvait faire autant de mal qu'un mensonge ! Il y a aussi des mères qui font à leurs enfants une promesse ou une menace qu'elles sont décidées à ne pas tenir. J'ai entendu une mère dire de son enfant de quatre ans : « Il est insupportable par son besoin de véracité, quand on lui promet une chose, il s'en souvient jusqu'à ce qu'on la lui ait donnée. » A six ans le petit garçon mentait presque aussi souvent qu'il parlait. Il imitait sa mère plus qu'elle ne l'eût voulu.

Si nous voulons que nos enfants restent francs,

1. Il ne dépend pas toujours de nous de n'être pas ennuyés. Il n'y a de visites ennuyeuses que celles qui nous font perdre en bagatelles un temps qui aurait pu être mieux employé. Pourquoi ne pas faire comprendre en l'exprimant directement, s'il le faut, qu'il est des devoirs plus impérieux que ceux de la politesse banale. Aucun ami vrai ne saurait s'offenser de cette manière de faire. Quant aux personnes qui ont réellement besoin de nos conseils et de notre aide, il va sans dire que le temps qui leur est consacré est le mieux employé et que tout ennui avec elles est inexcusable.

abstenons-nous de tout mensonge. On ment par intérêt, par envie, par hypocrisie; pour éviter ces mensonges, il n'y a qu'à ne pas être intéressé, ni envieux, ni hypocrite.

Mais on ment aussi par politesse. Faut-il ne plus être poli ? La politesse mondaine sert souvent à cacher de fort vilains sentiments : pourquoi nourrir de tels sentiments [1] ? L'amabilité du cœur, la bienveillance réelle peuvent remplacer cette politesse extérieure et nous épargner la nécessité de mentir. Une attitude accueillante n'est pas incompatible avec la véracité la plus entière. Détester le mal et admettre cependant que celui qui l'a commis est capable de faire du bien, qu'il en a fait à un autre moment de sa vie, qu'on pourra l'amener à en faire encore : c'est avoir confiance dans l'homme, c'est croire à l'utilité de l'effort et au triomphe du bien, ce n'est pas se tromper soi-même. Pour rester franc et être poli, il suffit d'être bienveillant.

Remettre dans les formules de politesse banale ce qu'elles peuvent contenir de sens vrai, quitte à les appliquer un peu plus rarement, c'est leur rendre leur valeur, c'est frapper à nouveau une pièce usée et lui conserver l'effigie qu'elle allait perdre. Au lieu de ne

1. Mais si on les nourrit? A notre avis, la franchise en ce cas serait infiniment préférable à une politesse qui dès lors ne serait plus qu'hypocrisie. Un mensonge des plus fréquents et des plus coupables consiste à se laisser prendre pour autre chose que ce qu'on est.

donner à ceux qui nous entourent que des phrases polies cachant nos sentiments réels, efforçons-nous de leur donner, dans ces phrases mêmes, notre bienveillance, notre affectueuse bonne volonté et tâchons d'éveiller en eux ce désir que le bien soit, cette vie vraie qui les fera nôtres et qui seule nous permettra de les regarder comme nos amis, dans quelque condition sociale qu'ils se trouvent, au dessus ou au dessous de nous.

Quand notre politesse vient du dedans, elle peut s'allier avec une entière franchise.

On ment aussi pour cacher une faute passée. L'avouer, c'est souvent être décidé à n'y pas retomber, c'est faire acte de liberté, c'est accepter en homme la responsabilité encourue, c'est éviter d'être lâche en ajoutant une seconde faute à la première. Mais il peut y avoir des cas où nos paroles et même notre silence feraient du tort à d'autres, où ce seraient leurs fautes et non les nôtres que nous avouerions, alors la charité s'oppose à la franchise. Quelquefois, en ne cachant pas la vérité, nous manquerions à la discrétion, nous pourrions faire naître un scandale, compromettre un ami. — Alors que faire ?

Le mal produit le mal, et nous sommes solidaires les uns des autres. L'homme le plus pacifique peut être obligé par sa conscience même, à porter les armes ; l'homme le plus droit, peut, dans le triste monde où nous vivons, avoir le devoir de taire la vérité ou même

de la voiler. Mais il en souffrira, et il est bon qu'il en souffre, car, plus réelle sera sa douleur, et plus, pour éviter ces mensonges pénibles, il luttera contre le mal qui les rend nécessaires. C'est quand nous sentons toute la puissance du mal autour de nous que grandit et s'affermit en nous le désir de nous améliorer.

Notre esprit de vérité gagnera d'abord nos enfants, nos amis, nos voisins dans leurs rapports avec nous, puis de proche en proche, le cadre s'élargissant, notre village, notre pays peut-être.

La franchise appelle la franchise, il y a certaines personnes auxquelles il est presque impossible de mentir. J'ai connu une maîtresse de pension qui avait obtenu des jeunes filles placées sous sa direction, une franchise, une délicatesse de conscience presque invraisemblable. Elle était la droiture même, son regard pénétrait jusqu'à l'âme : le mensonge ou le moindre manque de véracité lui paraissait odieux; et, par un acte de sincérité un peu méritoire, on était sûr de gagner à toujours la plus fidèle des affections, car tout en elle était sincère et profond.

Des centaines de jeunes filles ont passé par ses mains sans qu'aucune ait osé dire ce qui n'était pas, ou recourir à la ruse. Le ton de la maison ne le permettait pas. Dès les premiers jours de leur arrivée, les nouvelles élèves devaient s'y conformer. En voici un exemple. La directrice donnait elle-même certaines leçons, celle de récitation entre autres. Le dernier

quart d'heure était employé à raconter des histoires. Les élèves, par ordre alphabétique, récitaient une narration qui ne devait pas avoir été lue plus de trois fois. Une nouvelle élève oubliant son tour n'avait rien préparé. Au lieu de s'en accuser, elle se mit bravement à raconter : « Le Voyage d'une hirondelle au golfe Juan », de P.-J. Stahl, qu'elle avait lu la veille à sa grand'mère. L'histoire est jolie, la petite fille parlait aisément : le maximum des notes fut donné, ce qui constituait un succès. Après la leçon, une ancienne éleve s'approcha de l'enfant et lui dit : Pourquoi avez-vous appris une si longue histoire ? Je ne l'ai pas apprise, j'avais oublié mon tour ; n'est-ce pas que c'est heureux que j'aie eu le courage de la dire ? — Si vous n'avez pas appris vous ne méritez pas votre note, et vous avez trompé votre maîtresse. Et, digne élève de la directrice, elle parla tant et si bien que la petite nouvelle, les larmes aux yeux, alla s'accuser auprès de la maîtresse de pension qui, je l'avoue, l'embrassa au lieu de la gronder.

On peut se demander si des enfants élevés ainsi sont aptes à vivre dans le monde tel qu'il est. Ne seront-ils pas trompés plus que d'autres ? Ne souffriront-ils pas trop ? Mieux vaut être trompé que de tromper soi-même. Mais la franchise et la sincérité n'excluent pas l'intelligence, au contraire. Si la souffrance que cause le mensonge à ceux qui ne l'ont pas connu jeunes leur donne la force de lutter contre ce

penchant général, ce sera un grand bien pour la société. Nous n'élevons pas nos enfants pour qu'ils jouissent d'un bonheur fait d'insouciance et de légèreté, mais pour qu'ils fassent dans le monde plus de bien que nous n'avons su en faire, pour que, mieux que nous, ils travaillent à réaliser la destinée de l'humanité.

En nous efforçant de ne prononcer que des paroles vraies, en évitant le mensonge, même pour plaisanter, même par politesse, nous prendrons vis à vis de nous-mêmes l'habitude de la sincérité ; nous verrons plus clair dans nos vies, car, à force de travestir nos actes les plus simples, de nous supposer des intentions diverses, de nous faire, selon notre interlocuteur, meilleurs ou pires que nous ne sommes, nous arrivons à ne plus nous connaître nous-mêmes, à ne plus voir clair dans les motifs de nos actes ; nous nous compliquons à plaisir. C'est en parlant avec franchise, en agissant avec simplicité que nous arriverons à conformer notre vie à notre idéal, à unifier notre pensée, nos paroles et nos actes, et à vivre de la Vérité et pour la Vérité.

Ces conseils sont remplis de sens pratique ; et la conclusion à laquelle aboutit l'auteur est très élevée. Faisons cependant remarquer que les raisons d'utilité ou d'agrément qu'on pourrait proposer d'une éducation qui aurait pour effet de suppri-

mer le mensonge, tiennent trop de place dans le raisonnement. Aucun devoir, et la véracité moins que tout autre, ne doit se fonder, suivant Kant, « sur les avantages ou les inconvénients qui peuvent résulter de son observation ou de sa violation pour l'homme qu'il oblige, ou même pour les autres, mais uniquement sur le pur principe moral. » Et comme le dit encore le même philosophe : « Si l'on doit faire mention de ces avantages ou de ces inconvénients, que ce soit d'une manière accessoire. »

En effet, si une pareille hypothèse n'était pas contradictoire, mieux vaudrait de beaucoup un enfer où règnerait la véracité qu'un paradis où l'on ment. Les vices du peuple, étalés dans leur *impolitesse* ou leur brutalité, sont moins choquants, pour les âmes intelligemment délicates, et moins dangereux, pour ceux qui en sont témoins, que les vices élégants que masquent avec plus ou moins de succès la civilité et la politesse mondaines. C'est que la vérité ne peut jamais être un mal et qu'un des plus grands privilèges des classes populaires est dans leur inaptitude à la déguiser. Le vice du vice, oserions-nous dire, ce n'est pas qu'il soit, c'est

qu'il puisse être attribué à la vertu dont il prend la figure. Il n'est pas de mal, si pernicieux soit-il en apparence, qui, connu dans toute sa réalité, ne devienne un bien pour celui qui connaît. Car la vérité du mal n'est pas, ou n'est qu'une vérité de mensonge ou de néant. C'est une vérité qui porte en elle-même sa leçon ou la condamnation de celui qui s'y attache et la croit réelle.

Certes, la véracité est la vertu sociale par excellence; mais elle l'est en un sens plus complet et plus profond que celui par lequel elle agrémente et facilite les relations des hommes. La véracité est l'âme de toutes les vertus, intérieures et extérieures, — si toutefois cette distinction signifie quelque chose, — de même que le mensonge est le fond des vices qui se cachent comme de ceux qui se montrent au grand jour. La véracité, en effet, entraîne manifestement avec elle l'intégrité du caractère, la rectitude et la persévérance de la volonté, la douceur, la possession de soi, la générosité, le courage, la fierté légitime, tous les sentiments d'honneur et toutes les vertus en un mot. Car c'est presque une tautologie que de dire que celui qui est vrai dans ses paroles l'est

nécessairement dans son cœur et, par suite, dans ses actes. Par exemple, l'homme foncièrement vrai, ou qui veut la vérité avant tout, la réalise d'abord en lui, ce qui est le plus sûr, sinon l'unique moyen de la réaliser en dehors de lui. Il ne s'abuse pas sur lui-même; et, par suite, il est prudent et mesuré; il ne promet pas plus qu'il ne peut tenir, il ne s'engage pas plus qu'il n'a le droit de s'engager; il ne recherche aucun des faux biens dont la poursuite le ferait sortir de sa vérité ou de la possession de lui-même, et, ne se décourageant jamais, il ne décourage non plus jamais ceux qui sont portés à incarner la vérité en lui. Cet esprit de vérité qui l'anime et le soutient constamment lui fait démasquer tous les sophismes impliqués dans la fausse action. Il n'avance qu'autant qu'il voit clair, et dès lors il s'épargne toute exaltation factice et toute déception qui affaisse. Bref, il n'est pas tenu de consolider sa vie par d'incessants mensonges extérieurs, puisque sa vie ne repose pas sur le mensonge intérieur : c'est là ce qui fait sa force.

Il ne faut pas l'oublier, en effet, le seul moyen d'éviter le mensonge extérieur, « qui nous rend méprisables aux yeux des autres », c'est d'éviter le

mensonge intérieur par lequel, selon l'expression énergique de Kant [1], « l'homme s'avilit à ses propres yeux et *dégrade la dignité humaine dans sa propre personne* ». Mais c'est beaucoup demander, car bien peu de personnes se rendent compte de la fréquence du mensonge intérieur : « Il se ment à lui-même celui qui fait semblant de croire à un Juge suprême du monde tandis qu'il ne trouve pas *réellement* en lui cette croyance et qu'il se persuade qu'il n'a rien à perdre, mais tout à gagner, à professer cette foi. Il se ment encore à lui-même, lorsque, sans mettre en doute l'existence de ce Juge suprême, il se flatte d'obéir à sa loi par pur respect pour elle, tandis qu'il ne sent en lui d'autre mobile que la crainte du châtiment. » Toujours avec Kant, allons plus loin encore, c'est tomber dans le mensonge intérieur que « de prendre, par amour de soi, un désir pour le fait même, parce qu'il a une fin bonne en elle-même ». Car le premier de tous nos devoirs, c'est *de nous connaître nous-mêmes* ; et cette connaissance ne nous permet pas « cette estime *présomptueuse* qui va jusqu'à prendre pour des preuves d'un bon cœur de

1. Toutes les citations sont tirées de Kant, *Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu.*

simples désirs, qui peuvent avoir une certaine vivacité, mais qui restent sans effet. » Ainsi la prière qui n'est qu'un simple désir intérieur est un mensonge; de même toute religion fondée sur la crainte. Si la moralité n'est pas dans le cœur, elle est mensongère. Il faut aller jusque là.

Quelque sévères que puissent paraître ces préceptes, ils sont pourtant rigoureusement vrais, ils n'ont rien d'exagéré, rien de janséniste. Dans cet ordre, on ne saurait avoir et on ne saurait montrer une trop scrupuleuse délicatesse, car « dès qu'une fois le principe suprême de la véracité a été ébranlé, le fléau de la dissimulation (qui semble avoir ses racines dans la nature humaine) ne tarde pas à s'étendre à nos relations avec les autres hommes ». Le mensonge est le *père* de tous les vices, non pas seulement dans l'ordre chronologique ou de la succession, comme on pourrait le croire à ne prendre qu'à la lettre les paroles par lesquelles la Bible nous dit que le premier vice fut le premier mensonge, mais dans l'ordre logique ou de la production : car il les engendre et chacun d'eux n'est qu'un de ses avatars plus ou moins élégants.

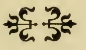
Nous laissons à nos lecteurs le soin de se

démontrer à eux-mêmes ce que nous ne faisons qu'indiquer ; nous avons voulu seulement attirer l'attention sur l'importance capitale du mensonge en tant que vice. Je me souviens — et beaucoup de ceux qui ont reçu une éducation religieuse ont pu faire des expériences analogues — combien étaient et me paraissaient inefficaces les raisons sur lesquelles nos catéchistes fondaient l'obligation de ne pas mentir. « Le menteur est pire que le voleur, » me disait-on. Et comme je protestais, on me donnait satisfaction en ajoutant : « Il peut faire pendre son meilleur ami. » D'où il suivait tout naturellement que, dans le cas où j'aurais bien reconnu que je ne ferais pendre perpersonne, je pourrais mentir. C'est qu'en effet la considération des résultats sur laquelle on s'appuie le plus souvent pour justifier le devoir de la véracité est manifestement insuffisante aux yeux de la conscience réfléchie : car, en même temps qu'elle autorise le mensonge joyeux, elle conduit à prescrire le mensonge officieux. On ne fonde rien si on ne remonte jusqu'à l'obligation d'être soi, d'être un. Toutes les vertus ne sont que des manières d'être un : car il est impossible d'être un en dehors du bien.

Nous avons aussi voulu montrer en vue de ceux de nos lecteurs que préoccupent les questions pédagogiques combien il serait facile de fonder un système d'éducation complète sur le seul devoir de la véracité. « Le menteur n'est que l'apparence d'un homme. » Si l'éducation a pour but de faire des hommes ou, ce qui revient au même, de donner aux enfants le désir de devenir des hommes, le plus sûr moyen d'y réussir, c'est de donner l'horreur du mensonge, uniquement parce qu'il est le mensonge, c'est-à-dire lâcheté, faiblesse, inexistence. L'homme qui ne mentirait d'aucune sorte serait entièrement un homme, et la famille ou l'école d'où l'on sortirait incapable de jamais mentir serait une pépinière de héros.

« Si c'est vers les âmes que tes affections se portent, aime-les, ô mon âme, mais aime-les en Dieu. Ramène avec toi toutes celles que tu pourras ramener ; tu les entraîneras, parce que l'esprit de Dieu parlera par ta bouche. »

(Saint Augustin).



Banqueroute inévitable du mensonge.

C'est une grande chose que la banqueroute : vaste gouffre sans fond dans lequel plongent et disparaissent toutes les faussetés publiques et particulières, destinées dès leur origine à finir aussi. Car la nature est une vérité et non un mensonge. Vous ne pouvez dire ou faire un mensonge sans qu'il vous soit représenté, après une circulation plus ou moins longue, comme une lettre de change tirée sur la réalité de la nature, et présentée à échéance avec la réponse *pas de fonds*. C'est pitié seulement qu'elle ait eu une si longue circulation, et que le faussaire primitif en soit rarement la victime finale. Les mensonges et le poids des maux qu'ils enfantent passent de l'un à l'autre, vont de main en main, de rang en rang, et s'arrêtent définitivement sur les rangs muets d'en bas, lesquels avec la bêche et la pioche, avec le cœur malade et la valise vide, sont journellement *en contact* avec la réalité et ne peuvent pas faire circuler la tromperie plus loin.

Remarquez toutefois comment, par une juste loi de compensation, si dans le tourbillon d'une société confuse, le mensonge avec ses fardeaux tend toujours à se précipiter vers les régions inférieures, en retour les maux qu'il amène remontent toujours de plus en plus vers les sommités.... Telle est la loi de l'équitable nature, ramenant à de longs intervalles les choses au point de départ, dût-ce être même par la banqueroute.

Mais avec une bourse de Fortunatus dans la poche, pendant combien de temps peut encore durer une fausseté quelconque ? Votre société, votre maison intérieure, votre arrangement matériel ou spirituel, tout cela est faux, inique, offensant aux yeux de Dieu et des hommes. Néanmoins le foyer est chaud, le garde-manger plein : les innombrables Suisses du ciel, avec une sorte de fidélité naturelle, se grouperont alentour et prouveront avec des pamphlets et des mousquets que le tout est une vérité, sinon une vérité sans mélange (chose humainement impossible), au moins une vérité tempérée (comme le vent pour la brebis tondue), avec laquelle tout marche bien. Quel changement, toutefois, si la bourse et le garde-manger deviennent vides ! Puisque votre arrangement était si vrai, si conforme aux voies de la nature, comment se fait-il, au nom du ciel, que la nature avec son infinie bonté y laisse introduire la famine ? Pour tout homme, toute femme ou tout enfant, il devient indubitable que votre arrangement était *faux*. Honneur à la banqueroute, toujours équitable sur une grande échelle, quoiqu'en détail si cruelle ! Sous tout règne de mensonge, elle travaille, creusant incessamment sa mine. Le mensonge dût-il s'élever jusqu'au ciel et couvrir le monde, un jour viendra où la banqueroute devra le balayer et nous en délivrer.

CARLYLE (*Histoire de la Révolution française*,
trad. Elias Regnault).



Pour et contre le Stoïcisme

Plus d'un chrétien pieux, parmi nos amis, s'est avoué surpris de nous voir citer si souvent, comme des autorités encore solides, les vieux stoïciens, tels qu'Epictète et Marc-Aurèle. « A quoi bon, nous disent-ils, aller chercher si loin dans le passé des pensées justes à recommander ? N'a-t-on pas, dans l'Evangile et les Pères, des conseillers plus proches et plus vrais ? Les stoïciens étaient perdus d'orgueil. C'est rétrograder que de quitter un moment la morale chrétienne pour la leur. Vain attachement à l'antiquité, recul mal justifié par une curiosité puérile d'érudition... »

Voilà ce qu'on nous dit.

Il nous paraît qu'on a tort. D'abord on regarde trop au nom dont sont signées les pensées produites ici. Si elles sont vraies, elles sont sans date : aussi modernes qu'antiques, aussi chrétiennes que païennes. C'est même un bienfait que de nous exercer à une large hospitalité intellectuelle, et de nous accoutumer à percer les différences de physionomies, jusqu'à retrouver des frères chez les étrangers mêmes. Si l'unité de la vérité se reconnaît au fond de ces formes si diverses, c'est donc qu'elle ne gît pas dans ces formes, qu'elle n'y adhère point, non pas même à celles qui nous satisfont le mieux aujourd'hui. Et c'est là une leçon

d'autant plus nécessaire à nous répéter, que quelque chose dans nos habitudes de raisonner y répugne toujours.

Mais examinons de front la question même qui nous est posée. Recherchons, d'après des informations exactes, quoique volontairement allégées de toute érudition, ce que vaut, encore à cette heure, la morale des stoïciens antiques.

I

Le problème moral, qui nous préoccupe à si juste titre aujourd'hui, fut le problème essentiel des philosophies qui se répandirent après Aristote. Quel est l'idéal de la nature humaine, quel est le souverain bien ? Telle est la question capitale, aux yeux des Stoïciens et des Épicuriens.

Sans doute, la morale épicurienne n'est pas aussi grossière qu'on le pense généralement ; mais il reste que, pour Epicure, le souverain bien c'est le plaisir, et que l'homme le plus heureux est par cela même le plus vertueux : ce qui suffit à infirmer sa doctrine. Si, en fait, elle aboutit au renoncement, ce n'est que par le calcul d'un égoïsme raffiné ; c'est qu'il semble à Epicure que le meilleur moyen de s'assurer une vie calme, exempte de douleurs et de crainte, c'est de détruire en soi tout désir, tout besoin qui n'est pas nécessaire à la conservation même de la vie, c'est de

se replier, de se ramasser sur soi, de se dérober aux coups de la fortune en faisant en quelque sorte le vide en soi et autour de soi ! Misérables moyens, du reste. Que peut le sage épicurien contre la maladie ? Que peut son pauvre moi solitaire contre la rencontre fortuite des atomes, contre les tempêtes de la mer infinie des choses [1] ?

L'attitude du sage stoïcien est autrement fière et virile, et vraiment digne d'un homme libre. Le bonheur n'est pas l'idéal de la nature humaine. Le bonheur, loin de produire la vertu, en résulte par aventure ; et pour la vertu, elle réside dans l'exercice même de la raison.

Or la raison nous enseigne que tout évènement est fatal, que toute chose dans l'univers est déterminée et déterminante, que tout ce qui s'écoule dans la durée est soumis à une invincible nécessité. Qu'importe dès lors que la fortune nous soit contraire ou favorable ? Ne serait-il pas absurde de vouloir modifier le cours des choses ? La perte d'un parent ne doit pas plus nous affliger que la perte d'un coquillage ; elle était nécessaire et irrévocable. Il est donc absurde de verser des larmes ou de s'émouvoir ; la résignation impassible est seule raisonnable. « Supporte donc et abstiens-toi. »

D'ailleurs, tout ce qui arrive est nécessaire ; tout ce qui est nécessaire est divin ; par suite, tout est pour le

1. Ces expressions font allusion au système épicurien du monde : un composé d'atomes fortuitement agencés.

mieux dans le meilleur des mondes. La Nature est un être vivant qui nous offre le spectacle de l'harmonie la plus sublime, la plus parfaite : elle ne peut donc être autre qu'elle n'est. Ainsi nul, s'il n'est raisonnable, ne doit se plaindre d'un accident, d'un évènement fâcheux qui, en vérité, est comme une onde émanée de la substance divine et une expression de sa bonté : la nature est une Providence bienfaisante qui réalise le plus grand bien. La résignation est dès lors une vertu facile ; et, dans son indifférence à tout ce que les insensés jugent bon ou mauvais, le sage éprouve la joie de tout comprendre et de tout fortifier.

Voilà certes un précieux avantage que donne aux hommes la philosophie. Voilà le vrai moyen de soustraire son âme aux incertitudes du hasard, de se soumettre l'univers au lieu de se soumettre à lui. Par la pensée l'homme peut s'isoler du tout. Il ne dépend pas de nous d'éprouver du plaisir ou de la douleur ; ce sont là des affections du corps dont l'apparition est rigoureusement déterminée ; mais il dépend de nous de les considérer comme un mal ou comme un bien, de les subir ou de les accepter. Les jugements que nous portons sur les choses peuvent être indépendants de l'action qu'elles exercent sur nous ; il est suprêmement fier et doux de les déclarer bonnes alors qu'elles nous font mal, et la joie de contempler l'univers peut exalter notre âme à l'occasion des plus vives souffrances de notre corps. Est-ce que le fond de l'Océan est troublé par les tempêtes qui agitent sa surface ?

Nous touchons ici à l'idée la plus profonde de la morale stoïcienne, à l'idée morale par excellence ; et le point de vue philosophique que nous venons d'exposer va se transformer en ce qui devait être depuis, et sans doute pour toujours, le point de vue moral. Nous voulons parler de l'opposition de la *liberté* à la *nature*.

La résignation stoïcienne ne résulte pas de l'inertie, de la passivité de l'âme en présence de l'univers, mais, bien au contraire, de l'effort qu'accomplit la raison pour le comprendre et s'en affranchir. La tendance primitive et naturelle de l'âme est, comme nous savons tous, d'ajouter foi à ce qu'elle voit ou croit voir, à ses représentations ; et ainsi nous sommes disposés à juger les choses selon les informations de nos sens, de notre sensibilité. Nous avons une inclination à les juger bonnes ou mauvaises, selon qu'elles sont favorables ou contraires à nos désirs, qu'elles nous procurent du plaisir ou de la peine. L'âme abandonnée à elle-même est par suite réduite au pire esclavage ; elle n'a plus aucun empire sur soi ; entraînée par des passions contraires, elle est vraiment aliénée d'elle-même ; elle perd toute sa force et sa beauté. Mais voici : la volonté peut intervenir. Elle lutte contre ces tendances des sens, elle arrête leur premier mouvement ; et c'est alors que notre âme reconquise s'ouvre à une vie nouvelle vraiment humaine, à la vie morale.

Par sa volonté et sa raison, l'homme devient le maître de l'univers. Qu'importe la succession des évé-

nements ? Le sage ne dépend que de lui-même. C'est dans la ferme volonté d'être soi-même que réside le souverain bien. Voilà le port fidèle, voilà les *temples sereins* du poète !

Et ce n'est ni par timidité ou par égoïsme, ni par renoncement ou esprit de sacrifice que le sage se replie sur soi, vit retiré dans son for intérieur, c'est par raison. La valeur des biens naturels n'est rien en comparaison d'un acte libre, d'une intention droite, d'une bonne volonté : l'accord de la volonté avec elle-même, dans la pureté des intentions, voilà le bien absolu. Ce qui importe, ce n'est pas le résultat, c'est l'intention. Ce qui importe, pour un bon archer, ce n'est pas d'atteindre le but, c'est de bien viser. Les stoïciens exprimaient cette vérité par des exemples saisissants : « Si j'envoie deux esclaves à la recherche de Platon, que le premier, après avoir parcouru tous les points de la ville, revienne sans l'avoir trouvé, alors que le second qui s'est promené, sans chercher, l'aura rencontré par hasard, je punirai celui-ci et récompenserai celui-là. »

Les autres arts, disent encore les stoïciens, la médecine, l'art du pilote, poursuivent une fin qui leur est étrangère, la sagesse est sa propre fin à elle-même.

La sagesse est indivisible ; on la possède tout entière ou on ne la possède pas. On est un sage ou un insensé : il n'y a pas de milieu entre la vertu et le vice. La vertu ne peut ni augmenter ni diminuer : elle

est immuable. Le sage est donc infaillible, il est seul libre ; il fait un bon usage de tout, il est le maître du monde, il est prophète, il est dieu. Peut-on marquer avec plus de force la supériorité de la perfection morale sur toute autre ? La valeur morale seule est absolue : elle confère seule au sage une valeur absolue.

Voilà dans ses grandes lignes le dogmatisme moral le plus conséquent, le plus logique, qui fût jamais professé. Les stoïciens n'ont reculé devant aucun paradoxe.

Le sage peut boire indéfiniment, sans s'enivrer; son ivresse ne sera qu'apparente; de même il peut avoir les symptômes extérieurs de la folie, mais il ne sera jamais fou. Il possède tous les biens : le parfait bonheur, la béatitude. Son âme n'est impassible qu'à l'égard des plaisirs de la chair, ou de la tristesse : la joie accompagne le sentiment de sa perfection.

Ce qui donne à cette doctrine morale le caractère d'un optimisme un peu dédaigneux et superbe, c'est que la sensibilité y est soumise entièrement à la volonté, qui est raisonnable. La bonne volonté, pour le philosophe stoïcien, n'est que la volonté du bien, de même qu'il n'y a de certitude que de la vérité. De là cette assurance, cette fermeté inébranlable dans la conduite comme dans les conditions; le sage a, de plus que le prêtre d'une religion positive, de plus qu'un Joad, la fierté de ne rien devoir qu'à soi-même, qu'à sa raison, de n'admettre, sur la foi d'aucune autorité étrangère,

d'aucune tradition, que des vérités comprises. Les stoïciens croient donc que la volonté raisonnable, dans l'homme, tend par ses propres forces au bien, et le réalise. La perfection morale pénètre d'elle-même notre nature infirme, et la transfigure. Le sage acquiert, sans y penser, comme mû par l'attrait, par le charme puissant de la vertu, les biens auxquels aspirent instinctivement la plupart des hommes. Il recherche le bien de ses semblables, comme le sien propre; car la raison confère à tout homme une dignité absolue, qui en fait un être sacré; il respecte donc et soutient les droits d'autrui; il s'efforce d'organiser, sur la justice, une société raisonnable qui seule est digne de l'homme, société qui sera parfaite le jour où l'humanité sera devenue vertueuse.

II

Cette conception de la vie individuelle et sociale de l'homme est pleine de grandeur, de beauté et aussi de vérité. Il est vrai que notre devoir et notre plus haute fonction, c'est d'affirmer dans nos actions une volonté constante du bien. Rien ne vaut une intention pure; il n'y a rien de plus précieux au monde qu'un acte de bonne volonté. Il est vrai aussi qu'en un sens, l'homme vertueux possède tous les biens; pauvre, il a la vraie richesse, la vraie liberté, car il se contente de peu, et n'est esclave ni des hommes ni des choses. Il possède

aussi la vraie science : ne sont-ils pas plus avancés dans la vérité, les pauvres d'esprit qui ont bonne volonté, que ces savants illustres, dont l'intelligence, en s'appliquant à démêler le détail des phénomènes, perd de vue les vérités essentielles de la morale, au point de les révoquer en doute ? La croyance des âmes simples aux vérités fondamentales de toutes les religions va plus au fond des réalités que les théories ingénieuses du savant. L'homme vertueux reste dans l'ordre. L'imagination et le raisonnement nous font souvent extravaguer.

Admettrons-nous pourtant dans toute sa rigueur le dogmatisme stoïcien ? et si nous exaltons la volonté, ne devons-nous pas abaisser la raison orgueilleuse ? Examinons.

Sans doute, il dépend de nous de vouloir le bien, mais dépend-il de nous de le faire ? Il est toujours possible d'agir par devoir, mais on ne sait pas toujours quel est le devoir. Que nous commande la justice ? la charité ? Questions qui nous divisent encore. La bonne volonté réside tout entière dans l'intention ; or, n'arrive-t-il pas qu'avec une intention bonne, l'action soit funeste ? Sans doute l'action véritable est purement intérieure, et l'intention est la véritable action, car elle ne dépend que de nous-mêmes. Il faut pourtant que cette action se traduise aux autres, se manifeste, se réalise. Il semble que l'accord des bonnes volontés dans l'intention soit compatible avec le désaccord des intel-

ligences et l'anarchie des sociétés. Est-on sûr que le bien naturel de l'homme, de la société, ne soit pas distinct du bien moral ? Et suffit-il de vouloir le bien pour bien faire ?

Ajoutons que la volonté n'est pas isolée dans l'âme; et que le devoir, qui est essentiellement un acte de volonté, et qui est le bien par excellence, ne doit pas se manifester à notre conscience par une série d'actes isolés; il doit pénétrer notre âme tout entière; il doit même éclairer nos fronts et luire dans la pureté de nos regards; il doit faire l'unité de notre vie et de notre être; l'unité intérieure, la seule qui soit au pouvoir de la volonté et de la raison humaine. Ce n'est pas assez de *vouloir* le bien, il faut l'*aimer*; or, il n'est pas en notre pouvoir d'aimer, comme de vouloir; c'est par une sorte de grâce que le cœur est embrasé d'amour pour la beauté morale; cette grâce, il faut la souhaiter, l'appeler de ses vœux, quand on ne la possède pas, avoir l'attitude humble et pieuse des Mages attendant Celui qui doit venir. Nous devons aussi *comprendre* la sainteté de la loi morale; pour cela, chercher à nous connaître nous-même, apprendre à nous défier des images trompeuses, de l'idolâtrie qui nous est naturelle, à nous affranchir par la pensée de tout esclavage.

Cela est vrai. Et cependant, en nous, la volonté reste le centre de l'action morale; c'est un devoir de *vouloir aimer*, de *vouloir comprendre*; c'est un devoir de *vouloir le bien d'autrui*. Or, en ceci, nous ne sommes pas loin

de l'idée stoïcienne; car notre suprême devoir, à l'égard d'autrui, c'est de lui inculquer le sentiment, la notion du devoir. Nous admettons, comme les stoïciens, qu'il ne saurait être question d'un autre bien, pour nous et pour nos semblables. Mais là les difficultés recommencent, et le stoïcisme est insuffisant; en effet, si le véritable bien dépend de la volonté, les volontés sont indépendantes et libres. Comment dès lors amener autrui à vouloir librement son bien? Quelle méthode employer? Problème insoluble, auquel se heurta le génie de Pascal. Toutes les méthodes sont bonnes, si elles conduisent à la solution cherchée. « Prenez de l'eau bénite », dit Pascal. Il y a lieu de croire pourtant que la connaissance du cœur humain suggèrera des moyens meilleurs. C'est en gagnant par la sympathie, la persuasion, l'*amour*, le cœur d'autrui, que nous prendrons de l'empire sur sa volonté et pourrons la prédisposer, l'incliner à cet acte de foi au devoir, qui est toute l'action morale. Nous ne saurions donc rester indifférents à ses maux; et nous ne saurions admettre ici l'attitude impassible du sage stoïcien. Nous ne devons pas, parce que tout a sa raison, parce que tout concourt à produire l'ordre universel, avoir le mépris des souffrances humaines. C'est un danger de la philosophie spéculative qu'elle ne dessèche le cœur; il y a comme une ivresse de la raison qui nous ravit et nous enchante, mais nous ôte insensiblement la faculté d'être émus par ce qui touche les âmes simples qui

s'en tiennent à leur perception instinctive du monde. Le philosophe, d'ailleurs, y perd souvent sa véritable liberté ; sa volonté n'est bientôt plus que le pouvoir qu'ont pris sur lui certaines idées ; il s'est affranchi du mécanisme des choses, mais pour se rengager dans celui de ses formules ; sa pensée s'est enchaînée elle-même.

L'âme ne doit donc pas fuir ou mépriser la douleur, mais lutter contre elle. C'est dans ces luttes intérieures acceptées par la volonté, que s'acquiert la vraie religion de l'humanité. Quiconque n'a pas souffert ne peut sympathiser avec les souffrances d'autrui, ne peut concevoir la détresse de certaines âmes ; comment par suite les consolerait-elle, leur donnerait-elle le courage de supporter leurs maux ? Il faut donc *aimer* son prochain, l'instruire, l'illuminer, pour l'amener à comprendre et à vouloir le véritable bien.

Comme le fait remarquer Pascal, les stoïciens n'ont pas compris la faiblesse de l'homme : ils n'ont vu que sa grandeur. Ils se sont fait une trop haute idée de la raison. Ils parlent plus volontiers du droit que du devoir. Mais ils ont eu la gloire de découvrir leur principe, leur source commune : dans la volonté libre et maîtresse d'elle-même.

PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées

à l'heure présente[1].

Autorité du témoin (Voir nº 3-4, p. 146.)

L'ÉCOLE PRIMAIRE ET L'ÉDUCATION POLITIQUE.

Conditions d'un jugement sain en politique. — Pourquoi rencontrons-nous tant de gens du peuple, sachant lire et habitués à lire, qui ne savent pas bien juger en politique ; qui se laissent prendre aux sophismes, à la rhétorique violente ou déclamatoire, qui ne goûtent parmi les journaux que ceux qui parlent le plus bruyamment, sans égard pour la vérité, pour la justice, pour l'honneur des personnes, pour l'intérêt des institutions établies ou même pour celui de la paix publique ? Pourquoi rencontre-t-on la même incapacité de discernement ou le même défaut de scrupules chez tant de gens plus instruits et *bien posés* ? C'est que le bon jugement politique n'est pas fait seulement de *savoir ;* comme le bon jugement en général, il réclame du bon sens ; et le bon sens lui-même est insuffisant : il faut à ce savoir, à ce bon sens une orientation morale, que l'école élémentaire ne saurait donner presque à aucun

1. Voir le *Bulletin* nº 13.

degré, que l'école primaire supérieure même ou le collège ne peut fournir qu'en partie, qui dépend principalement des mœurs régnantes, des traditions exprimées par la presse et par toute la littérature politique.

Expliquons-nous.

1° *Goût de l'information sérieuse.* — Comment bien juger en politique si d'abord l'on n'est animé de l'amour de la vérité? Traiter les affaires publiques en affaires sérieuses, comme on traite les graves affaires de famille, non en matière de rhétorique ou en objet de distraction; et, à cause de cela, ne vouloir pas être trompé ou amusé par son journal ou par son orateur; se défier des phrases sonores et des invectives entraînantes; se plaire aux renseignements précis et non à ceux qui flattent notre préjugé; enfin *tirer au clair* chaque chose : voilà sans doute une disposition essentielle, mais que l'instruction élémentaire ne saurait donner *en ces matières* aux enfants de dix à douze ans, sinon bien imparfaitement et bien indirectement.

2° *Faculté de discerner le possible et l'impossible.* — J'en dirai autant d'une disposition d'esprit mi-intellectuelle, mi-morale, sans laquelle un peuple est d'avance condamné à devenir la proie des rhéteurs révolutionnaires : je veux parler du sens de l'*ordre*. Je dis l'*ordre* par opposition au régime du miracle et du hasard; j'entends par *ordre* le régime où les causes produisent leurs effets, et où les effets ne sauraient se produire sans les causes, ni en dehors de certaines conditions de temps, d'efforts, de circonstances, etc. Le sens de l'ordre, c'est le sens du possible et de l'impossible, du possible à de certaines conditions, impossible à d'autres; du raisonnable et du chimérique; du progrès compatible avec la nature, particulièrement avec la nature humaine, et du progrès magique ou apocalyptique, obtenu d'un coup, en un moment, par

décret, par conséquent tout illusoire. Et sans doute il convient ici de faire une part, une large part à ce que peut la volonté libre, l'énergie clairvoyante de quelques hommes et, à leur suite, de tout un peuple, pour accélérer les transformations sociales au delà de ce que les analogies historiques auraient permis d'espérer : mais cette part reste bien limitée en comparaison des bornes assignées par l'histoire comme par la nature aux changements profonds et définitifs. Cette disposition, ce jugement général et anticipé, qui caractérise, pensons-nous, le tempérament politique des peuples capables de se gouverner eux-mêmes, l'instruction élémentaire ne peut évidemment prétendre à le donner ; en revanche, il ne serait que juste de demander à l'enseignement primaire supérieur, et plus encore à celui des lycées, de s'appliquer expressément à le former. Mais encore convient-il de faire observer que le *savoir* tout seul n'y suffit pas, sans une certaine modération des désirs, sans la soumission à l'*inévitable*, c'est-à-dire sans une disposition toute morale, par conséquent toute libre, dépendant de la *bonne volonté* plus que de l'intelligence, l'éducation politique restera sur ce point défectueuse et précaire.

3º *Sentiment du véritable prix de la liberté.* — L'éducation civique, on le voit, est chose bien complexe ; de quoi il n'y a pas à s'étonner, la cité, une cité libre, étant elle-même un organisme fort complexe autant que délicat. Trop d'éléments de prix entrent dans cette éducation pour qu'elle puisse résulter d'un catéchisme appris par cœur, ou d'une nomenclature des pièces qui composent la machine politique et administrative. Que pourra bien valoir, par exemple, une éducation politique où manque le sens de la liberté, j'entends le sentiment du prix, non seulement *utile*, mais *moral*, de la liberté ; la conviction qu'elle est aussi nécessaire à la dignité d'une nation civilisée qu'à la dignité d'une personne

individuelle, si bien qu'un pays ne saurait y renoncer, soit par faiblesse, soit par l'excès du désordre, sans déchoir aussitôt (gagnât-il en échange une prospérité temporaire) dans l'estime du monde et dans la sienne propre. Voilà sans doute une idée, un *parti pris moral*, qui par sa nature fait partie intégrante d'un sain jugement politique : est-il besoin de faire observer combien il est devenu rare chez nous, même dans la jeunesse lettrée, qui semblerait appelée à en garder le dépôt ; combien aussi il a été de tout temps superficiel, excepté dans les années d'or de la Révolution ; combien enfin l'instruction la plus avancée, scientifique ou littéraire, est un médiocre garant de la présence et de la vitalité de ce sentiment?

4° *Idée de la cité*. — Une autre idée, ou pour mieux dire un autre sentiment inséparable de la bonne éducation civique, est celui de la *cité* même, du besoin incessant que nous avons d'elle, de la part immense qu'elle a eue, qu'elle ne cesse d'avoir dans la formation de notre être spirituel comme dans notre sécurité et dans notre bien-être relatif ; de ce qu'il en a coûté d'efforts pénibles aux générations antérieures pour la constituer, de ce qui en elle, comme dans les organismes supérieurs, est délicat et fragile, de la reconnaissance et des ménagements qu'elle mérite malgré ses imperfections par suite de l'obéissance due aux lois, sous réserve du droit de la conscience, jusqu'à ce qu'elles soient abrogées ou modifiées. L'homme qui juge des choses de la politique sans avoir égard à l'importance vitale de la cité, de sa constitution et de ses lois, en même temps que de la fragilité de ses divers ressorts, est exposé à juger mal, fût-il instruit à fond de l'histoire et de l'économie politique. Il faut plaindre un peuple qui prétend jouir des institutions libres sans que cette idée coure en quelque sorte dans toutes ses veines : il est fatalement voué à la servitude.

6o *Esprit de justice.* — Omettrons-nous de dire, sous prétexte que la remarque est banale, qu'il ne saurait y avoir de bonne éducation civique où le sentiment de la justice n'occupe la première place ? C'est presque une autre face de l'amour de la vérité. Justice envers les partis adverses, envers les personnes, envers les opinions, envers les griefs. Justice envers les étrangers, quant à leurs droits, à leurs nécessités de tout ordre. Comment bien juger, comment penser et agir en citoyen éclairé, si l'on n'est pas fermement résolu à se dégager des préjugés de famille, de parti, d'église, de nation, comme aussi de l'égoïsme individuel, corporatif ou national, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, pour ne frustrer personne ni de son bien, ni de sa réputation, pour ne dénaturer ni les actes, ni les opinions, ni les intentions, pour s'élever à une vue équitable des droits respectifs des nations et de la solidarité de leurs intérêts ?

6o *Respect du peuple.*— Enfin serait-il superflu d'ajouter que l'éducation du citoyen d'une démocratie libérale n'a de valeur, c'est mal dire, n'a de sens que si elle est toute pénétrée du respect sincère de la démocratie elle-même ; du respect de ses institutions sans doute mais d'abord du respect du peuple lui-même ; je dis bien du peuple, de la multitude, pauvre, ignorante, crédule et soupçonneuse à la fois, mobile et routinière, généreuse et cruelle, mais souveraine de fait comme de droit ? La respecter et l'aimer, pour ce qu'il y a en elle d'humanité, soit latente et virtuelle, soit manifeste et déjà réalisée ; la respecter et l'aimer comme notre famille, d'autant plus digne de sympathie et de secours fraternels qu'elle est à tous égards plus misérable : comment s'orienter dans l'obscurité des questions politiques et sociales contemporaines, comment agir virilement, comment ne pas se décourager ou s'irriter, si l'on ne s'est d'avance muni de cette idée comme d'une boussole invariable ?

Ces conditions sont irréalisables par l'école primaire seule : elles dépendent de l'esprit public. — Certes, nous ne nous flattons pas d'avoir tracé l'esquisse complète d'une bonne éducation civique. Toutefois il nous semble en avoir assez dit pour être autorisé à conclure que cette éducation, par la nature des idées et des sentiments qui la composent, ainsi que par l'âge de la généralité des élèves, dépasse la portée de notre enseignement primaire élémentaire ; qu'il se borne à en ébaucher les premiers traits rudimentaires dans l'intelligence et dans l'âme des enfants par les leçons d'histoire et de géographie, par les lectures, par le chant, par la morale, par les entretiens familiers ; qu'à la vérité l'enseignement primaire supérieur, et, à plus forte raison, l'enseignement secondaire peuvent continuer l'œuvre commencée dans le premier âge, mais seulement auprès de la minorité des jeunes gens, les autres, le très grand nombre, restant étrangers à partir de onze ans à toute culture ; qu'ainsi l'éducation politique de la plupart dépend presque exclusivement de l'esprit public, de la tradition et des mœurs, c'est-à-dire de la manière transmise ou prédominante de penser, de sentir et d'agir, des préjugés bons ou mauvais qui font loi ; et plus encore, à mesure que l'instruction primaire se répand, de la presse quotidienne et des écrits populaires à bon marché, bref de tout ce qui compose l'*air ambiant*.

Oui, plus on y réfléchit, plus on se convainc qu'en ces matières complexes, où sont engagés nos préjugés et nos intérêts, nos vœux les meilleurs et les plus médiocres, nos passions les plus généreuses et les plus vulgaires, le bon jugement de la foule, aussi bien dans les classes moyennes que dans les classes populaires, dépend des mœurs générales, de l'esprit public : esprit de sagesse, de discipline sociale, de justice, de liberté, d'initiative, ou esprit de chimère, d'égoïsme de classe

ou de famille, d'insouciance de la chose publique, de goût du dramatique et de l'aventureux. Il n'y a, semble-t-il, que les *mœurs*, s'exprimant chaque jour par les mille voix de la presse, du théâtre, de la tribune, qui, dans un Etat démocratique, servent de régulateur à l'incohérence des jugements individuels; qui s'imposent à chacun à son insu et le plient à juger dans un sens ou dans un autre. Si ces *mœurs* nous sont léguées par une tradition séculaire, l'avantage est incomparable; sinon, il ne reste qu'à tenter de les créer.

Insuffisante profondeur de cet esprit public tel qu'il s'exprime par la presse. — Mais ce qu'il faut attendre en France de cette tradition, de ces mœurs, de cette presse, de cette littérature, nous n'avons à l'apprendre à personne : et le sujet est trop affligeant pour qu'il nous plaise d'y appuyer. Un seul mot dira tout. On se demande, en lisant les journaux et les écrits les mieux achalandés, comment l'intellect populaire peut résister à l'assaut quotidien d'une rhétorique si sophitisque, si passionnée, si haineuse, si dépourvue de scrupule, et avec cela inépuisablement ingénieuse et habile ? Que peut-il rester de spirituel dans l'âme de ce grand public si digne de sympathie, que l'on nourrit chaque jour de doctrines et de sentiments grossièrement matérialistes[1] ? Assurément, disciples et maîtres de cette littérature dissolvante ne feraient que sou-

1. Tout en blâmant, avec l'auteur, la rhétorique passionnée de certains journaux, — en tant que la passion nous paraît s'y traduire plus ou moins inconsciemment par le mensonge, — nous nous étonnons moins que lui de la sérénité avec laquelle l'intellect populaire résiste à ces assauts : cet intellect étant, par nature, plus robuste qu'on ne le croit généralement. Ajoutons que nous ne craignons pas moins pour l'intellect des classes cultivées, la dissolvante influence de la presse réputée bien pensante, qui ne s'est pas assez souvent montrée capable de répugnances bien placées.

rire et hausser les épaules si leurs yeux s'égaraient par hasard sur les pages qui précèdent. Naïveté de bourgeois, penseraient-ils. Ils ne se doutent pas, les pauvres gens, que ces naïvetés-là sont la sagesse élémentaire des nations qui ont réussi à vivre libres autant que prospères.

. . . .

L'école reste quant à présent notre principale ressource. Ce qu'elle pourrait devenir. — A qui donc nous adresser pour accomplir le mieux ou le moins mal possible la tâche urgente de l'éducation politique, au sens large et moral du mot ? A qui, si l'on ose le dire, sinon à cette humble et toutefois grande puissance de l'école, qui ne représente, il est vrai, que la société, mais la société dans sa fonction enseignante, c'est-à-dire supérieure à elle-même, s'appliquant d'un effort sincère autant que modeste à extraire de son intime fond ce qu'elle a de meilleur en fait de croyances instinctives ou réfléchies, en fait d'idéal moral et social ; — à l'école primaire à ses divers degrés, déployant tous ses moyens, l'intelligence et le bon vouloir de ses maîtres, pour atteindre à travers les éléments du savoir l'âme de l'enfant et y jeter à pleines mains des semences de bon sens et de bons sentiments dont quelques-unes au moins lèveront à un âge plus avancé ; — à l'école primaire prolongée le plus loin possible en leçons d'adultes, en conférences, en entretiens familiers sur divers sujets, et, à mesure que l'enfant devient adolescent et approche de l'âge d'homme, l'initiant à la responsabilité et aux vertus du citoyen ; — et, avec l'école élémentaire ou supérieure, à l'école secondaire, mettant à profit (peut-être plus qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent) les grandes ressources de temps et d'études dont elle dispose pour préparer des hommes capables par l'instruction et par le caractère de porter un gouvernement démocratique libre ; — bref, à l'école

telle qu'elle n'est pas encore, mais telle qu'elle peut être, telle que peut la faire une nation énergique et intelligente, résolue d'assurer son avenir et de garder son rang.

Est-ce là un rêve ? Mais s'il était vrai que ce fût un rêve pour le présent, sait-on meilleure chose, sait-on autre chose à faire que de mettre désormais dans ce rêve, à force de raison et de patriotisme, un peu de réalité ?....

Félix Pécaut.

(*Extrait d'un article publié dans la* Revue pédagogique, *du 15 mars 1895*).

Le Bien à faire

On nous indique une œuvre digne d'encouragement :

L'assistance par le travail (œuvre de la chaussée du Maine). — Vente de lingerie fine, trousseaux, layettes, linge de maison, vêtements de pauvres confectionnés par les femmes sans travail ;

et on nous prie d'insérer l'AVIS suivant :

« Les vacances des familles heureuses sont souvent des « semaines de triste chômage pour l'ouvrière pauvre.

« C'est pourquoi nous rappelons que nous recevrons « avec reconnaissance les commandes de vacances, jusqu'à « la fin de juillet.

« Ouvroir, 11, rue du Val-de-Grâce.

« La Directrice,

« A. Sigwart. »

Le Gérant : Lucien Fontaine.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Union pour l'Action morale

15 Juillet 1895.

DIRECTEURS ET DIRIGÉS

On a posé, dans le Bulletin n° 1 de la présente année, la question suivante, sur laquelle on appelait la réflexion des lecteurs :

« Est-il juste, est-il moral, après qu'on a reconnu « à une certaine personne une très grande supério- « rité d'intelligence et de caractère, et qu'on est « assuré d'être fort loin de la valoir, de lui « remettre décidément la direction de sa conduite, « et de suivre ses prescriptions sans examen ? »

Les lettres que nous avons reçues et qui concluent toutes, en somme, par la négative, n'ont été qu'une confirmation assurément frappante, mais attendue, de la réponse à laquelle nous con-

duisait logiquement notre principe, si souvent exposé, sous tant de formes diverses, et si souvent oublié de nos lecteurs comme de nous-mêmes. Toute difficulté, soit spéculative, soit pratique, s'éclaircirait, en effet, si l'on gardait bien présente à l'esprit et bien vivante en soi cette vérité d'expérience : à savoir, que l'action morale, ou, plus simplement, l'action vraie, intelligible, aimable et féconde, vient du dedans et non du dehors. Elle est l'achèvement, la fleur singulière, inimitable pour autrui, de nos puissances les plus intimes. Elle ne saurait donc nous être prescrite, dictée, ni même enseignée par un conseiller, si pénétrant qu'on le suppose, car la raison, toujours semblable à elle-même, lorsqu'elle est née et traduite en acte, reste imprévue et mystérieuse dans ses voies et dans son effort, au sein des individus qu'elle doit accomplir.

Ne pouvant citer toutes les lettres reçues, nous choisissons celle qui nous a paru exprimer, avec le plus de force, l'impossibilité psychologique et par suite l'absurdité morale qu'il y a, pour un homme, à livrer la conduite de sa vie à un autre homme. Le fragment qu'on va lire peut être considéré comme

résumant exactement les opinions exprimées par nos lecteurs : ceux d'entre eux, en effet, qui ont cru devoir maintenir ce que l'on pourrait appeler le principe de la « direction de conscience, » ont eu soin d'en préciser la méthode dans un sens très libéral.

Voici comment s'exprime notre correspondant :

...Ce qui fait bien voir que l'abdication de la responsabilité morale, la substitution d'un directeur à la conscience, au sens moral, est une chose contre nature, c'est que cette abdication est impossible d'une manière complète. Les gens les plus soumis à un directeur ne peuvent pas lui faire diriger leurs pensées de tous les instants ni leurs actes à tous les moments de la journée. Cent fois pour une, ils sont obligés de se décider par eux-mêmes sous peine de laisser passer le moment de l'action ; ce n'est que dans les grandes circonstances que l'on peut avoir recours à un directeur, dans les cas qui peuvent être prévus, et qui vous portent à longues réflexions, et si l'on s'en passe forcément dans la plupart des cas, cela prouve incontestablement que nous ne sommes pas faits pour nous soumettre à une direction ; car si nous avons reçu une lumière intérieure pour nous conduire à l'ordinaire, pourquoi en faudrait-il une autre dans certains cas ? On ne saurait concevoir ce dualisme de direction. On peut et même l'on doit

quelquefois demander à des personnes plus éclairées et plus avancées en spiritualité, des conseils dont on reste juge, que l'on suit ou ne suit pas, que l'on accepte ou que l'on rejette après mûre réflexion. Ceci n'est point contraire à la liberté, loin de là; puisqu'elle consiste à suivre les lumières de la raison, comment pourrait-on faire un grief à un homme de ce qu'il cherche à éclairer sa raison des lumières d'un autre?

Si au lieu de considérer, dans un cas de direction de conscience, le dirigé, nous examinons le rôle du directeur nous arriverons au même résultat. Se représente-t-on un homme tenant à un autre à peu près ce langage : « Je ne suis pas plus infaillible que vous, néanmoins dans telle et telle circonstance je vous ordonne d'agir de telle manière qui vous paraît immorale, parce qu'à moi elle paraît morale. Je puis me tromper sans doute, mais c'est égal, vous devez vous en remettre à moi et me laisser substituer ma conscience à la vôtre. » L'absurdité, l'impudence, l'immoralité d'une pareille prétention sont absolument évidentes, et cependant si la direction morale, comme la susdite question la présente, est admise, rien n'est plus légitime que ce monstrueux langage. Mais un principe qui conduit logiquement à de pareilles conséquences est par là même jugé; il est démontré faux par la réduction à l'absurde.

Bien que les conséquences absurdes, auxquelles notre correspondant amène la méthode morale

qu'il examine, nous semblent avoir été presque toujours évitées dans la pratique, grâce au tact des dirigeants et au bon sens des dirigés, l'erreur impliquée dans cette méthode n'en reste pas moins radicale. C'est cette erreur ou plutôt cette confusion d'idées qu'il nous semble utile de dissiper.

Toute direction de conscience, quelle qu'elle soit, suppose la croyance à la possibilité d'une action de l'homme sur l'homme. Or cette expression : *agir sur autrui*, n'est, si l'on y réfléchit, que la plus obscure des métaphores, — à moins qu'elle ne signifie la plus immorale et la plus brutale des entreprises. S'il est question de faire faire à autrui ce que nous voulons qu'il fasse, rien n'est plus facile : — il y suffit de quelque finesse psychologique. Mais si l'on entend — et c'est là le but de la direction de conscience — amener un homme à faire ce qu'il est bon, pour lui, qu'il fasse, et ce que, par conséquent il doit plus ou moins obscurément vouloir déjà, rien n'est plus délicat et plus dangereux à tenter. Car le plus grand mal que nous puissions faire à l'un de nos semblables, c'est de lui arracher ou de lui déshonorer son idéal : — si bas et si vulgaire que l'ait cru pouvoir juger notre

prétentieuse sagesse, cet idéal, sincèrement aimé parce qu'il était clairement aperçu, valait mieux, pour le soulever au dessus de lui-même, pour le faire agir et vivre, que la pauvre et nécessairement grotesque image que lui laissera, de notre Dieu, à nous, notre prédication la plus ingénieuse.

Craignons donc, par dessus tout, de tracer aux volontés une route : car la route qu'elles nous demandent et que nous leur donnerons, elles ne la suivront point sans quelque secrète répugnance, — répugnance qui bientôt, grandissant, les fera rebrousser chemin jusqu'au point de départ. Le résultat aura été une pure perte de temps. Et ce sera justice, — la faute capitale et sans cesse répétée, pour l'homme, étant toujours la lâcheté hypocrite qui le fait se méconnaître et se nier lui-même, en essayant de substituer à la rigueur clairvoyante du conseiller intérieur, la rigueur maladroite et, par conséquent, très vite éludée, d'un conseiller moins bien informé. On demande des conseils pour ne pas les suivre : c'est là une vérité proverbiale, dont ne se souviennent jamais à propos les directeurs de conscience, et qui seule, pourtant, les pourrait bien inspirer, lorsqu'ils veulent,

comme c'est leur seul devoir, comprendre et être compris. Car c'est de cette indocilité même, prévue, et intelligemment cultivée, que peut jaillir la lumière cherchée et — à la lettre — ineffable, qui est endormie en toute âme humaine et dont il faut qu'elle s'éclaire elle-même.

S'il y a, en effet, dans cette triste disposition d'âme qui se trahit par le désir de conseils, par la demande d'une direction étrangère, un signe certain de faiblesse et d'hypocrisie subtile, il y a, dans la résistance opposée naïvement à tout idéal d'emprunt, une promesse de force et de libération. Il suffira souvent au conseiller, ou plutôt à l'ami, de s'oublier entièrement lui-même, avec ses personnelles traductions et interprétations de l'infinie Vérité, pour voir s'orienter la volonté renaissante vers une entière conscience de soi, c'est-à-dire, précisément, de cette même vérité : car chaque âme vivante ne procède, ne subsiste que d'elle, et ne se connaît qu'en elle. En sorte que toute réflexion, toute sincère recherche de nous-mêmes, de notre vocation secrète, de notre joie intime, réelle, irremplaçable, — nous approche de l'universel et de l'éternel, nous détache de l'individuel

et du périssable. Nous conseiller bien, ce serait donc, simplement, fortifier en nous notre foi, — par l'exemple et l'ascendant d'une foi plus absolue encore et plus imperturbable. Car cette vertu de la foi, cette faculté de l'affirmation, quelles qu'en soient les matières en apparence diverses et même opposées, reste toujours identique à elle-même, et, par conséquent, reconnaissable dans son acte et dans sa forme. Son objet n'a point plusieurs noms, mais un seul : elle ne s'arrête et ne s'attache qu'à Dieu.

On le voit, la direction de conscience ne nous paraît pouvoir être admise, qu'à la condition de rester rigoureusement humaine, c'est-à-dire respectueuse et intelligente à ce point, que l'égalité la plus absolue s'établisse entre celui qui parle et celui qui écoute. Égalité bien naturelle au surplus, s'il est vrai, comme le dit Emerson, que « dans toute conversation entre deux personnes, les conversants en réfèrent tacitement, — comme à un troisième interlocuteur, — à une nature commune... », en sorte que, « en chacun de nous, quelque chose de plus élevé surveille ce jeu accessoire, et que Jupiter sourit à Jupiter de derrière

chacun de nous. » Qui ne l'a maintes fois expérimenté ? En de tels colloques, l'humilité, pour le dirigeant, n'est ni une vertu, ni un mérite, mais bien une nécessité, les rôles pouvant et devant même, à chaque instant, se trouver intervertis, entre personnes sincèrement inquiètes d'autre chose que de leur amour-propre.

« Ce n'est pas, dit encore Emerson, l'individu que nous respectons, mais l'âme dont il est l'organe ; s'il la laissait paraître à travers ses actions, nos genoux fléchiraient d'eux-mêmes. Quand elle passe à travers son intelligence, elle devient génie ; à travers sa volonté, vertu ; — quand elle coule à travers ses affections, amour. Et l'aveuglement de l'esprit commence quand il veut être quelque chose par lui-même. — Toute réforme tend à laisser l'âme se frayer, par une voie spéciale, un passage à travers nous ; en d'autres termes, à nous engager à obéir. »

Il ne saurait donc être question de « remettre décidément à une personne la direction de sa conduite et de suivre ses prescriptions sans examen ». Toutefois, n'y a-t-il point, dans le fait d'obéir, de se soumettre à une loi étrangère, un

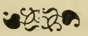
réel profit moral ? Et l'humilité, l'esprit de sacrifice, poussés jusqu'à l'abdication de notre propre jugement, ne seraient-ils point la suprême marque de force, et la seule façon vraiment définitive de comprendre et d'affirmer Dieu, en confessant l'écart infini qui subsiste entre nous et lui ?

Cette thèse, qui est celle du Catholicisme, nous semble contenir un sens vraiment religieux et profond. Toutefois, il nous paraîtrait contradictoire de faire, de l'abdication de la volonté, l'idéal suprême de la vertu, qui est essentiellement volonté. L'obéissance à des hommes est certainement une gymnastique morale utile, mais seulement en tant qu'elle nous exerce et nous prépare à nous obéir à nous-mêmes, c'est-à-dire à subordonner en nous ce qui n'est qu'instinct, à ce qui est réfléchi et compris, — ce qui est relatif et passager, à ce qui nous est apparu, évidemment, en de rare instants de vie pleine, comme absolu et permanent. Il ne faut se livrer que pour se retrouver. Pris, donc, comme des instruments ou des moyens, à chaque instant jugés et toujours répudiables, les individus peuvent nous servir, non pas de directeurs, mais d'appuis ou d'ob-

stacles. Ils sont comme les cailloux que Démosthènes tenait dans sa bouche, pour assouplir son articulation : leur sort est d'être un jour rejetés, et leur objet, s'ils sont conscients ou intelligents, est de tâcher à se rendre inutiles.

« Je sais à quels dangers on s'expose dans les tempêtes politiques, en suivant la voix d'une conscience éclairée ; mais ne changeons point l'état de la question : la question est de savoir comment on doit servir la cause du bien public. En s'élevant au-dessus des partis, on n'examinera point si les hommes dont on est entouré sont nombreux. S'il y a peu de gens de bien, c'est une forte raison pour rester homme de bien. Quelque faible que soit leur nombre, qu'ils se gardent de s'affaiblir encore par d'impures alliances. Il est impossible qu'un ambitieux, un intrigant se dirige vers leur but. En s'alliant à lui, ils s'affaibliraient moralement ; j'ajoute qu'ils s'affaibliraient même numériquement : on ne peut tendre la main à un fripon, sans que d'honnêtes gens retirent la leur. Ce qui perd les hommes, c'est de vouloir des succès ; ils en auraient, s'ils ne voulaient que remplir leurs devoirs. »

JOSEPH DROZ.
(*Applications de la morale à la politique*, p. 210.)



Lettres à un Français
Sur la Chose publique

IV

MONOPOLE ET LIBERTÉ.

On a beaucoup parlé, à propos de l'impôt sur les boissons, de monopole et de liberté. Il y avait, dans le débat engagé à la Chambre des députés, autre chose en jeu qu'un intérêt fiscal. En apparence, on discutait sur la meilleure manière d'établir et de percevoir l'impôt; en réalité, la question était celle-ci : où s'arrête la liberté individuelle ? où commence le droit de l'État? Cette question, nous n'avons pas la prétention de la traiter à fond : nous voudrions seulement soumettre quelques réflexions aux lecteurs de notre Bulletin.

La Chambre a voté, en principe, le monopole de la rectification de l'alcool : ce qui revient à dire que l'alcool, fabriqué par l'industrie privée, sera rectifié par les soins de l'État, ou, en d'autres termes, que l'État veillera à ce que les eaux-de-vie et liqueurs livrées au commerce ne contiennent rien de nuisible à la santé publique. Est-ce là une atteinte à la liberté ?

La question, qui se pose aujourd'hui à propos de

l'alcool, se posera demain à propos d'une autre industrie. Dans une démocratie, l'État, c'est la majorité : or, la majorité tend à imposer sa volonté à la minorité. Il importe donc de fixer une limite que l'État ne puisse pas dépasser; mais, jusqu'à cette limite, il faut que les droits de l'État soient respectés.

Quelqu'un me disait tout à l'heure : « J'ai une propriété; je récolte les fruits qu'elle produit; je suis libre de distiller ces fruits dans un alambic et de vendre mon alcool comme il me convient. » — Que répondre à ce raisonnement? Il me semble qu'on peut répondre deux choses : la première, c'est que le fisc a le droit de s'assurer que le producteur d'alcool paye régulièrement l'impôt; la seconde, c'est que l'État a le devoir de vérifier si l'alcool produit n'est pas un poison.

Dans la discussion qui a eu lieu à la Chambre, M. le professeur Lannelongue a montré que l'alcoolisme est, à l'heure actuelle, un vrai péril social. Non seulement, depuis trente ans, la consommation de l'alcool a augmenté suivant une progression continue, mais, parmi les produits consommés, beaucoup sont un poison lent qui détruit peu à peu toute énergie physique et morale. La race française est menacée dans l'avenir plus encore que dans le présent. Des médecins, des hygiénistes l'avaient dit depuis longtemps, mais leurs travaux n'étaient pas assez connus du grand public : voici que M. Lannelongue, du haut de la tribune, a jeté un cri d'alarme qui retentit dans la France entière.

Que faire ? Les uns, voulant que l'individu s'efface devant la collectivité, proposent que l'État s'institue fabricant d'alcool ; les autres, pour qui l'individu est tout et la collectivité rien, trouvent tout naturel que chacun distille les produits que bon lui semble, au risque d'empoisonner son voisin. Voilà deux solutions absolues, deux solutions simplistes : laquelle est la vraie ? Peut-être ni l'une ni l'autre.

La liberté de l'industrie, comme toute espèce de liberté, ne saurait prévaloir contre l'intérêt général. L'individu n'est pas tenu de s'incliner devant dix individus, devant cent individus ; mais il doit s'incliner devant l'intérêt du pays, devant cet intérêt qui n'est pas celui d'un jour, mais celui d'hier et d'aujourd'hui, celui de demain. Dès que l'intérêt général est en jeu, le droit de l'individu prend fin, celui de l'État commence.

On ne peut m'interdire d'exercer mon industrie, mais on peut empêcher que je débite du poison. Le monopole de la rectification, tel qu'il a été en principe voté par la Chambre des députés, n'est autre chose qu'un contrôle exercé dans l'intérêt de tous. L'État contrôle le savoir du médecin, au moment où il lui délivre un diplôme qui lui permet de soigner les malades ; l'État contrôle le titre d'une pièce de monnaie, au moment où cette pièce de monnaie est lancée dans la circulation : de même, il peut contrôler l'alcool à sa sortie de l'usine.

Cette question de l'alcool, sur laquelle on a tant parlé et tant écrit depuis quelque temps, nous servira d'exemple pour faire toucher du doigt le paradoxe socialiste et le paradoxe individualiste : celui-là, exagérant la part de l'autorité, faisant jouer au gouvernement un rôle qu'il est incapable de bien remplir, substituant à l'initiative individuelle l'État producteur et l'État protecteur, aboutit au despotisme ; celui-ci, voyant dans l'individu le principe et la fin de la société, demandant la concurrence sans frein et sans contre-poids, méconnaissant les droits de l'État dans ce qu'ils ont de plus légitime, aboutit à l'anarchie. Demi-vérité d'un côté comme de l'autre. Le socialisme, c'est le monde vu sous une de ses faces ; l'individualisme, c'est le monde vu sous la face opposée. Et c'est pourquoi socialistes et individualistes risquent de disputer sans jamais s'entendre.

Est-ce à dire que le vrai soit dans un juste milieu ? Non, sans doute, mais peut-être bien dans une vue supérieure des choses, dans une conciliation des contraires. Le socialiste a raison, qui dit que l'État peut intervenir, à condition que cette intervention ne s'exerce que dans les cas d'absolue nécessité ; raison aussi l'individualiste, qui dit que chacun est libre de travailler, de produire, de penser, d'agir, à condition que cette liberté ne fasse rien contre l'intérêt de tous. Appliquez ces principes à notre exemple : ce serait une erreur de vouloir que l'État, prenant la place de l'indus-

trie privée, joue un rôle de fabricant qu'il remplirait médiocrement; mais ce serait une erreur encore plus dangereuse de tolérer, sous le couvert de la liberté, la fabrication et le commerce d'un poison. Le vrai, c'est de concilier la liberté de l'industrie et le contrôle de l'État : il semble que la Chambre des députés se soit placée à ce point de vue en votant le monopole de la rectification, qui se justifie par des considérations d'ordre hygiénique et d'ordre moral.

Ce que nous disons aujourd'hui à propos de la question de l'alcool, nous aurons occasion de le dire à propos d'autres questions économiques. Plus nous réfléchissons à ce conflit de l'individu et de l'État, plus nous sommes persuadés que la solution ne saurait être dans une formule absolue. La démocratie, selon qu'elle penche à droite ou à gauche, est menacée de périr par le césarisme ou par l'émiettement : elle ne s'organisera que si elle sait reconnaître en même temps les droits de l'individu et les droits de l'État; elle n'accomplira la destinée que nous rêvons pour elle que si, respectant tous les intérêts particuliers, elle se montre capable de les subordonner à l'intérêt général.

En relisant ces pages, nous éprouvons le besoin d'y ajouter quelque chose. Nous voudrions nous mettre d'accord avec nos lecteurs sur l'*intérêt général*, sur le sens précis que nous devons donner à ce mot. En causant avec des amis, nous nous apercevons souvent que l'on tend à confondre l'intérêt général avec l'intérêt du grand nombre. Ainsi, quand les Saint-Simoniens

disaient qu'il faut améliorer la condition matérielle, intellectuelle et morale de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », était-ce là un intérêt général ? Oui, si l'on entend, comme ils l'entendaient, que tout ce qui élève le niveau moyen du bien-être, du savoir, de la moralité, est un profit pour la société; non, si l'on entend, comme aujourd'hui quelques-uns semblent le croire, que la condition de la classe la plus nombreuse doive être améliorée au détriment de la moins nombreuse. Quelque digne de sympathie que soit une fraction de la société, l'intérêt de cette fraction ne sera jamais qu'un intérêt particulier. Si, dans l'inévitable conflit des intérêts, on admettait un instant que l'intérêt du grand nombre doit l'emporter sur celui du petit nombre, ce serait entrer dans cette voie de l'arbitraire où il est si difficile de revenir sur ses pas. L'intérêt général, devant lequel doivent s'effacer tous les intérêts particuliers, c'est, au plus bas degré de l'échelle, l'intérêt du village ou de la ville où nous vivons ; plus haut, c'est l'intérêt de la patrie ; plus haut encore, l'intérêt de l'humanité. Il faut remarquer que l'intérêt général, ainsi défini, non seulement ne se confond pas avec l'intérêt du plus grand nombre, mais qu'il peut même lui être contraire. Nous pouvons donc conclure qu'un monopole, une intervention de l'État, une loi qui limite la liberté de l'individu ne sera légitime que dans la mesure où cette loi, cette intervention, ce monopole sera justifié par l'intérêt de la communauté tout entière.

Regardez plus haut

Le tribunal d'Altstaetten, dans le canton de Saint-Gall (Suisse), jugeait, il y a quelques jours, un procès entre deux voisins ; il s'agissait d'un litige sur une valeur de 1.800 francs. Les avocats ayant terminé leurs plaidoiries s'étaient retirés avec les parties, attendant le prononcé du jugement. Tandis que le tribunal délibérait, entre d'un bond, dans la salle d'audience, l'huissier du tribunal, criant : « Voici Spelterini et son ballon ! » Les juges cessent d'opiner, la plume tombe des mains du greffier, tous ont une envie furieuse d'aller voir l'aérostat ; de leur côté, dans la salle voisine, les plaideurs et les avocats se disent que, s'ils attendent le jugement, ils manqueront le spectacle de l'aéronaute évoluant dans les airs ; puis, voilà nos deux voisins qui conviennent d'un arrangement à l'amiable ; on se tape cordialement la main, et tous, parties, avocats, président, juges, greffier et huissier s'en vont contempler le ballon du capitaine Spelterini. Et voilà comment, en passant dans sa nacelle au dessus du tribunal d'Altstaetten, l'aéronaute Saint-Gallois joua, à son insu, le rôle de pacificateur.

L'histoire n'est pas d'hier ; le *Temps* la contait dans son numéro du 20 juillet 1893. Elle n'en reste pas moins amusante. Elle est aussi instructive.

Les procès, on le sait bien, accumulent les ruines. Ruines matérielles, même, en bien des cas, pour le gagnant, le plus clair du bien disputé passant en frais de justice. Ruines morales surtout, amitiés changées

en haine, cœurs ulcérés, privés de joie puisque l'amertume est en eux.

Accordez-vous donc, mes amis, sans aller au juge ! Un peu de bonne volonté y suffira.

Le conseil est bon, mais sera-t-il écouté ? Hélas ! nous perdrons notre peine à le donner aux plaideurs d'Altstaetten — et d'ailleurs. La soif du gain aveugle ; l'amour-propre fera tout pour avoir le dernier mot.

Eh bien, ce que ne peuvent faire les appels à la raison, au bon esprit d'harmonie et de paix (à moins qu'ils ne réussissent à arracher à la fin à des volontés mécontentes un assentiment tardif et maussade), un ballon qui passe l'a obtenu en un instant. C'est ainsi que l'homme est fait.

Nous n'avons pas relevé ce trait pour le plaisir de railler l'homme ou de l'humilier. Nous voudrions plutôt y trouver une leçon, un principe d'éducation. Au reste, l'éducation dont nous parlons ne concerne pas les seuls enfants ; aucun de nous n'a atteint la pleine stature humaine. Nous sommes tous des hommes en formation.

Pourquoi le ballon de l'aéronaute suisse a-t-il immédiatement, en se montrant, réconcilié les voisins brouillés ? Tout simplement, *parce qu'il éveillait chez eux un intérêt plus vif encore que celui de leur litige*. La curiosité, d'avance excitée, et trouvant subitement à se satisfaire, l'a ainsi emporté sur l'esprit processif, si puissant pourtant ; elle a, sur l'heure, absorbé toute autre préoccupation dans une préoccupation dominante.

Il est probable que les seules réprimandes, les seules injonctions, les seules démonstrations, si solidement établies qu'elles soient, auront peu de force pour guérir les hommes de leurs travers, de la poursuite des biens inférieurs, des compétitions peu généreuses. Il faut autre chose et mieux. Il faut allumer dans les âmes l'enthousiasme pour de grandes choses; il faut faire naître en elles, pour commencer — car cela même les préparera à la vue de la souveraine beauté, à la possession du vrai bien — l'attente et le désir; il faut les distraire des spectacles bas et des emplois médiocres de leur activité, en fournissant à cette activité tant interne qu'extérieure, des objets nobles, généreux, bienfaisants, au sens le plus large et le plus élevé.

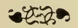
Vous vous rappelez cette île funeste dont les habitantes massacraient les malheureux amenés à elles par l'irrésistible attrait de leurs chants. Ulysse, au dire d'Homère, passant à portée de leurs voix, mais dûment averti, coula de la cire dans les oreilles de ses compagnons de route, et se fit lier lui-même, par des câbles, au mât de son vaisseau. Ainsi, ils passèrent sains et saufs, eux sans entendre, lui entendant et ravi, mais sauvé parce que captif.

Et certes il vaut mieux encore ne rien entendre, il vaut mieux être attaché et que les cordes mêmes, si besoin est, vous entrent dans la chair vive, que de jouir sans entraves et de périr ignominieusement. Avouons pourtant que le moyen est grossier, qu'il n'est pas sans inconvénients graves; il est même très douteux qu'il soit

sûr, et surtout qu'il le soit longtemps. Je crains qu'en dépit de toutes les précautions, quelque faute inaperçue subsiste et que les sons enchanteurs ne pénètrent à travers la barrière matérielle qu'on leur a opposée ; je suis certain en tous cas qu'on ne gardera pas les oreilles éternellement bouchées, et je redoute le moment où l'obstacle sera enlevé ; j'ai peur qu'à force de se débattre, Ulysse même ne vienne à rompre sa chaîne ; on ne l'empêchera pas toujours, par le dehors, d'aller où le pousse le mouvement intérieur ; et alors tout sera perdu.

Un conférencier américain, Joseph Cook, a rapproché du récit de l'Odyssée une autre légende, puisée je ne sais à quelle source, ce qui importe ici très peu. Orphée avait, lui aussi, traversé ces dangereux parages. Il n'avait ni obstrué les avenues qui conduisent à aucun sens, ni paralysé aucune faculté, ni entravé aucun membre. Mais il avait tiré de sa lyre de si merveilleux accords que pas un des siens ne fut tenté de se laisser séduire au chant des Sirènes.

Les Sirènes chantent toujours. Ne permettons pas à nos jeunes hommes de croire qu'il n'y a de choix pour eux qu'entre l'abandon de leur vie à l'attrait fatal qui la tuera, et l'appauvrissement qui la fera misérable et plate. Ne leur permettons pas de croire que ceux qui sacrifient la passion au devoir sont nécessairement *changés en pierres*. Faisons en sorte plutôt qu'ils entendent la musique pure et divine qui seule les préservera.



Exemple.

Dans mon enfance, à l'heure où les lampes s'allument, une toute petite personne entrait quelquefois chez nous. Etait-elle contrefaite? Je ne sais trop; elle avait la taille d'une enfant de dix ans. Elle était lingère et raccommodeuse. Je la vois encore dans sa simple robe grise et son petit châle brun. Elle saluait ma mère en souriant, me demandait gaiement si j'avais été bien sage, et puis se mettait à raconter très vite..... et toujours, d'un signe, ma mère me renvoyait, même quand j'étais en train de faire un devoir. Pendant que je m'éloignais, plus lentement que je n'aurais dû, la petite vieille me transperçait de son regard pénétrant et me disait, par exemple : « Sais-tu qu'il y a d'autres petites filles qui n'ont pas de belles poupées, ni une bonne maman comme toi? » ou quelque autre étrange parole, qui troublait mon égoïsme d'enfant gâtée.

Quand la visiteuse était repartie en courant, maman m'embrassait d'un air inquiet, elle ne me parlait pas, elle était triste; elle allait à ses armoires et préparait de gros paquets de linge et de vêtements. Le soir, à table, elle disait à mon père : « J'ai à te raconter de terribles misères. » J'ouvrais de grands yeux curieux et je savais bien qu'on allait m'envoyer au lit un peu plus tôt que les autres jours. L'air sérieux, presque

sombre, de ma mère d'ordinaire si gaie, m'impressionnait beaucoup.

Un jour, la petite lingère arriva pendant la visite d'un pasteur. Quand il la vit, il dit avec ironie : « Eh bien, Mademoiselle, pour qui venez-vous quêter ce soir? est-ce pour un incendiaire, un faussaire, un voleur ou un ivrogne? Nous savons bien que vous n'avez pas d'autres protégés. »

Cette ouvrière, qui gagnait sa vie en cousant à petits points pour les riches, quittait l'ouvrage dont elle vivait pour aller dans les quartiers les plus pauvres trouver des misères repoussantes, consoler et guérir, donner, à ceux qu'elle soulageait, l'exemple du travail assidu et de la joyeuse pauvreté.

Je ne dirai qu'un trait de sa vie, mais qui la peint bien. En descendant par le petit escalier sombre d'une pauvre demeure où elle venait de visiter un malade, elle entend pleurer un enfant. Elle frappe à la porte; personne ne répond. L'enfant pleure toujours; elle pousse la porte qui cède, et se trouve dans une chambre non balayée, tout en désordre. Dans un berceau rempli de chiffons sordides, elle aperçoit une petite fille de deux ans, scrofuleuse, couverte de vermine et de gale; elle déshabille la pauvre petite, l'enveloppe dans son châle, l'emporte chez elle, et, pour la réchauffer, la couche dans son propre lit.

La mère de l'enfant était morte depuis plusieurs mois, et le père abandonnait la petite pendant des nuits et des jours entiers.

Plus tard, à différentes reprises, il voulut reprendre sa fille à celle qui la lui avait enlevée, mais la courageuse petite lingère sut défendre son larcin. Quoiqu'elle vécût dans la plus austère simplicité, — pauvre elle-même et donnant sans cesse, — elle sut procurer à l'enfant maladive de la viande saignante, du vin, de l'huile de foie de morue. Elle renouvela le pauvre petit être au physique et au moral. Plus tard, il était impossible de la voir sans émotion, elle, toute petite et ratatinée à côté de cette grande et fraîche jeune fille.

Dans sa dernière maladie, celle qui avait soulagé tant de misères et consolé tant de souffrances, fut soignée avec une tendresse filiale par l'enfant qu'elle avait élevée et qui était alors maîtresse de salle d'asile.

Chaque fois que dans ma vie j'ai fait l'expérience que l'aumône dégrade les pauvres même les plus honnêtes, chaque fois que devant des misères physiques et morales, je suis restée désespérée, n'osant pas, ne sachant pas donner, je me suis demandée comment, dans le milieu corrompu où elle agissait, avec tout le mal qu'elle voyait, toutes les misères qu'elle décrivait d'une façon si émouvante, cette singulière petite femme avait su garder son optimisme serein, sa confiance absolue et son visage souriant. J'ai cru trouver la réponse à cette question souvent posée et jamais résolue dans ce passage des « Simples notes » : « La vraie charité confond celui qui reçoit et celui qui donne. Tout bien vient d'elle; mais les mauvais fruits con-

damnent l'arbre. L'aumône qui perd est celle qui attache l'esprit au bien qu'elle fait, au bien sensible; la vraie charité l'en détache et le porte infiniment plus haut par la contagion de l'amour et du vouloir véritable. »

Plus haut que l'amour humain

Ni fleurs, ni perles, ni poésie, ni protestations d'amour, ni même la douceur de demeurer dans un autre cœur, ne peuvent contenter pour toujours l'âme auguste qui habite dans notre argile. Elle se réveille enfin, se débarrasse de ces caresses, comme de jouets d'enfant, revêt son armure, et aspire à de vastes et universelles fins. L'âme qui est dans chaque âme, insatiable de béatitude et de perfection, découvre des inharmonies, des défauts, de la disproportion dans la conduite de l'autre. Alors arrivent des surprises, des reproches, de la peine. Toutefois, ce qui les attirait l'une vers l'autre, c'étaient des signes de quelque chose d'aimable, des signes de vertu, et ces vertus, elles sont toujours là, quoique éclipsées. Elles apparaissent, reparaissent et continuent de les attirer; mais l'attention change, quitte le signe et s'attache à la Substance. Cela répare l'affection blessée.

EMERSON. *Essais.* — Amour.

L'Ignorance des conditions de la vie future est nécessaire au désintéressement

Supposez que la nature nous eût servis à notre souhait, et qu'elle nous eût donné en partage cette puissance d'esprit et ces lumières que nous voudrions bien posséder, ou dont quelques-uns se croient réellement en possession, qu'en résulterait-il, suivant toute apparence? A moins que toute notre nature ne fût changée en même temps, les penchants qui ont toujours le premier mot réclameraient d'abord leur satisfaction, et, éclairés par la réflexion, leur plus grande et leur plus durable satisfaction possible, ou ce qu'on appelle le bonheur; la loi morale parlerait ensuite, afin de retenir ces penchants dans les bornes convenables et même afin de les soumettre tous à une fin plus élevée, indépendante elle-même de tout penchant. Mais, à la place de cette lutte que l'intention morale a maintenant à soutenir avec les penchants, et dans laquelle, après quelques défaites, l'âme acquiert peu à peu de la force morale, Dieu et l'éternité, avec leur majesté redoutable, seraient sans cesse devant nos yeux (car, ce que nous pouvons parfaitement prouver a pour nous une certitude égale à celle des choses dont nous pouvons nous assurer par nos yeux). Nous éviterions sans doute de transgresser la loi, nous ferions ce qui est ordonné; mais comme l'intention d'après laquelle

nous devons agir ne peut nous être inspirée par aucun ordre, tandis qu'ici l'aiguillon de notre activité serait devant nous, qu'il serait *extérieur*, et que, par conséquent, la raison ne chercherait plus seulement dans une vivante représentation de la dignité de la loi, une force de résistance contre les penchants, la plupart des actions, extérieurement conformes à la loi, seraient dictées par la crainte, et presque aucune par le devoir, et elles perdraient cette valeur morale qui seule fait le prix de la personne et celui même du monde aux yeux de la suprême sagesse. La conduite de l'homme, tant que sa nature resterait comme elle est aujourd'hui, dégénérerait donc en un pur mécanisme où, comme dans un jeu de marionnettes, tout gesticulerait bien, mais où l'on chercherait en vain la vie sur les figures. Or, comme il en est tout autrement, comme, malgré tous les efforts de notre raison, nous n'avons de l'avenir qu'une idée fort obscure et incertaine, comme le maître du monde nous laisse plutôt conjecturer qu'apercevoir et prouver clairement son existence et sa majesté; comme, au contraire, la loi morale qui est en nous, sans nous faire aucune menace ni aucune promesse positive, exige de nous un respect désintéressé, sauf d'ailleurs à nous ouvrir, alors seulement que ce respect est devenu actif et dominant, et par ce seul moyen, une perspective, bien obscure à la vérité, sur le monde supra-sensible, il peut y avoir une intention véritablement morale, ayant immédiatement la loi

pour objet; et la créature raisonnable peut se rendre digne de participer au souverain bien qui convient à la valeur morale de sa personne et non pas seulement à ses actions.

KANT. *Critique de la raison pratique*, Trad. Barni, p. 328.

L'Insuccès dans la Vie

Débarrassons nos âmes de l'ambition du succès matériel. Acceptons joyeusement un échec comme la garantie de la pureté de notre effort. — Sans doute il en est qui ont réussi dans la vie en gardant la pureté de leur âme...

Mais ils n'avaient pas lutté *pour* le succès. — S'ils avaient fait ainsi, ils auraient perdu leurs âmes. Ils ont travaillé de toutes leurs forces, certes, et travailler à contre-cœur est méprisable au-dessous de toute expression. Mais leur ambition n'était pas de se pousser *eux-mêmes* en avant.

S'ils ont réussi, c'est que le monde a récompensé accidentellement ceux qui le méritaient...

Il est autrement besoin aujourd'hui de travail tranquille et silencieux que de ce travail dont le bruit s'entend au loin... Laissons de côté l'ambition de faire de *grandes* choses. Les petits devoirs sont aussi nécessaires et nous serons bien plus heureux en les remplissant.

Extrait du journal « The Seed Time » (Le temps des semailles), organe des « Compagnons de la vie nouvelle. »

DE NOS AMIS D'ITALIE

*Une personne amie de notre Union et qui est abonnée à l'*Ora presente, *veut bien se charger de nous signaler ce qui lui aura paru intéressant dans les Bulletins de nos amis d'Italie. Nous remercions cette personne au nom de ceux de nos lecteurs qui ne peuvent connaître les pensées et les actes d'une union correspondante et amie de la nôtre que par ce que nous leur en dirons.*

Le numéro d'avril de l'*Ora presente* contient plusieurs articles en réponse à certaines questions posées dans le numéro de mars : ces questions portaient sur le genre d'activité, et d'activité immédiate, que peuvent déployer les membres de l'*Union pour le Bien* et particulièrement les jeunes filles. A propos de *Ce qu'on peut faire pour les pauvres*, nous trouvons d'abord le résumé d'une brochure de la célèbre philanthrope anglaise, Miss Octavie Hill. Cette brochure, publiée en 1869, est intitulée : *Quatre ans de l'administration d'une maison à Londres*. Miss Hill est convaincue avec raison que l'amélioration de l'immense peuple des pauvres ne peut être que le résultat d'une influence personnelle et individuelle, et que, grâce à cette influence on peut transformer une foule de misérables loqueteux en un corps de travailleurs indépendants. Cette influence peut être exercée partout et par tous. C'est ce qu'a expérimenté Miss Hill. Dans un des plus pauvres quartiers de Londres, elle acheta un groupe de maisons sordides, à demi ruinées, habitées par de malheureux indigents ; elle en fit des habitations saines et propres et rendit la vie de

ceux qui y logeaient supportable et même agréable, et cela en les amenant à prendre eux-mêmes soin de leurs maisons, à payer régulièrement leurs loyers, en leur donnant le sentiment de leur responsabilité. Elle y parvint en s'intéressant à chaque famille d'ouvriers en particulier et en devenant pour eux une véritable amie. Tantôt elle leur procurait de petits plaisirs, des distractions ; tantôt elle s'occupait de leur trouver du travail, en un mot elle les considérait comme ses enfants d'adoption.

Plus loin, des pages tirées du « Journal d'une infirmière dans un hôpital de Toscane » : Cette infirmière, une Anglaise décrit (d'après sa propre expérience) les souffrances qui résultent pour les malades du manque de soins intelligents et scrupuleux, et surtout du manque absolu de soutien et de soins moraux. Il faut, pour remédier à cet état de choses, choisir des infirmières ayant une vraie vocation et qui soient cultivées intellectuellement et moralement.

Celles que l'*Ora presente* du mois de mars appelait les *grandes paresseuses* ont fini par répondre aux sollicitations qu'on leur adressait. Les unes disent ce qu'elles ont déjà fait ; d'autres font des propositions. L'une d'elles raconte qu'à Turin des jeunes filles réunissent des petits enfants le dimanche pour causer avec eux et leur parler de l'Evangile. Chacune fait partie d'une société pour la protection de l'enfance et a une famille qu'elle s'est spécialement chargée de suivre et de secourir. D'autres ont fondé une union pour venir en aide aux jeunes filles obligées, pour gagner leur vie, de se placer comme domestiques. Chaque membre de l'union s'efforce de devenir l'amie d'un groupe de huit à dix de ces jeunes domestiques, leur écrit de temps en temps, se tient au courant de ce qui leur arrive, est prête à les aider en toute occasion. Chaque dimanche, toutes celles de la même ville

peuvent se réunir dans une sorte de petit *home* créé pour elles et où elles retrouvent leurs amies de l'Union.

Une autre écrit qu'elle pense qu'on pourrait, dans les asiles d'enfants trouvés, grouper les enfants autour d'un certain nombre de jeunes filles qui seraient leurs protectrices et leurs guides, et se dévoueraient complètement à eux.

Enfin nos amis d'Italie nous envoient quelques paroles pleines d'affection, ils se sentent unis à nous par l'esprit d'amour et de liberté qui les anime. C'est une joie pour notre Union de sentir l'Union sœur d'Italie répondre ainsi à notre pensée [1].

Dans le numéro de mai, ce qui nous a paru présenter le plus d'intérêt est un article sur la *Protection de l'enfance et la criminalité.* Si l'on considère l'état actuel de la criminalité, on peut observer deux choses : d'une part que les infractions aux lois, contraventions à la police vont en augmentant, de l'autre que les délits changent de genre ; les meurtres et crimes violents et brutaux diminuent, mais les vols et faux privés et publics vont en se multipliant. On peut dire que la criminalité se transforme, devient plus intelligente, plus raffinée. On a beau améliorer les conditions hygiéniques, accroître la production agricole et industrielle, répandre l'instruction, etc., etc., la criminalité augmente, surtout en France et en Italie. En France, les délits commis par les mineurs de moins de 16 ans, pour ne parler que de ceux-là, ont augmenté, de 1840 à 1889, de 140 pour cent. Comment cela se fait-il? Heureusement, il y a un pays en Europe qui ne suit pas

1. Faisons remarquer que l'auteur de ce résumé s'attache particulièrement aux questions pratiques. L'*Ora presente* publie souvent d'excellents articles théoriques, mais dont il serait difficile de donner une idée exacte autrement que par des traductions complètes

cette triste voie : l'Angleterre. Depuis plus de 20 ans, la criminalité y diminue d'une manière remarquable et extraordinaire. Il est intéressant de voir les statistiques à ce sujet. La raison de ce progrès immense se trouve dans les soins préventifs et actifs dont on entoure l'enfance en Angleterre. C'est de l'enfance que dépend la solution des problèmes sociaux; elle représente l'avenir qu'on peut améliorer. Abandonnée, ignorante, torturée, pervertie, elle forme la semence d'où croît la plante du mal et du crime si dure à déraciner plus tard.

En Angleterre, tandis que le gouvernement étudiait la question, les particuliers se sont unis et ont agi. L'idée directrice était de soustraire l'enfance à toutes les causes qui tendent à la pervertir, et de lui ouvrir et lui faciliter les voies du bien. La société pour la protection de l'enfance a répondu au premier de ces buts. En 10 ans, elle a soustrait 109.364 enfants aux périls matériels et moraux. Elle a tenu des meetings, distribué des brochures, recueilli par souscription purement privée une rente annuelle d'un million ; elle a des agents, un bureau central, ses avocats. Mais cela ne serait pas suffisant (la preuve en est, en France, dans l'insuffisance de la société protectrice de l'enfance); dans toute l'Angleterre, la législation et un ensemble admirable d'Institutions pour l'éducation morale et intellectuelle de l'enfance, concourent à la même œuvre. La base du système anglais est la loi de l'instruction obligatoire, dont l'exécution est confiée aux citoyens. Pour les enfants qui ont besoin d'une certaine discipline et d'une éducation morale plus stricte que celle qu'ils reçoivent à l'école, on a institué les Ecoles pour les vagabonds, qui les gardent quelque temps seulement; si l'enfant est repris en vagabondage, il est gardé plus longtemps; puis en cas de nouvelle récidive, et en vue des enfants abandonnés, on a créé les Ecoles industrielles. Enfin pour les enfants qui

ont été condamnés existent des établissement spéciaux : les *Reformatories*. Ainsi l'enfance est protégée à tout moment et dans toute circonstance. Les résultats sont assez éloquents par eux-mêmes : parmi les enfants sortis des écoles industrielles, la proportion des condamnés n'est que de 4 pour cent pour les garçons et 1 pour cent pour les filles. Sauver ainsi l'enfance, c'est résoudre en grande partie le problème de la criminalité [1].

Nous voyons avec plaisir combien l'*Ora presente* et l'*Union pour le bien* trouvent d'échos nombreux et sympathiques dans toute l'Italie. De toutes parts, l'*Ora presente* reçoit des lettres, les unes demandant des conseils, les autres soumettant des idées, faisant des propositions, toutes remplies de sympathie pour le bien qui unit tous les membres dans une même volonté de bien faire.

Dans le numéro de juin nous trouvons un article sur le *Patriotisme et le Cosmopolitisme* (à propos d'un article de M. Solovieff dans le *Messager d'Europe* de janvier, étude « sur les rapports des peuples au point de vue moral »). Il indique que, bien compris, le patriotisme est loin d'exclure l'amour des autres pays et de l'humanité.

On trouvera aussi dans ce numéro des lettres qu'il est bon de lire et de méditer, sur les devoirs des maîtres envers leurs serviteurs, car même parmi les maîtres humains envers leurs domestiques, combien en est-il qui s'occupent et s'intéressent véritablement et d'une façon désintéressée à ces membres indispensables de la maison ? Nous allons chercher bien loin des devoirs et l'occasion d'exercer notre charité, et nous

1. Il a paru dans une *Revue de Paris* du commencement de cette année un intéressant article sur la Diminution de la criminalité en Angleterre, qu'il est bon de lire.

négligeons les devoirs les plus simples, envers les êtres qui vivent toujours avec nous, et qui ont besoin non seulement de confort matériel mais aussi d'aide et de sympathie.

A propos de *Ce qu'on pourrait faire*, sont arrivées des propositions diverses et multiples ; l'une s'adressant aux riches qui pourraient, en prêtant intelligemment leur argent aux ouvriers, faire disparaître l'usurier, ce « fabricant de misère », qui n'existe que parce qu'on a besoin de lui. Une autre parle d'une œuvre anglaise consistant à créer une sorte de boutique pour les pauvres, où l'on enverrait toutes sortes de vêtements neufs ou usagés et où les pauvres viendraient se pourvoir du nécessaire, soit contre du travail, soit pour un prix très modique. Enfin plusieurs personnes ont eu la bonne idée de créer des bibliothèques pour les hôpitaux militaires, et toutes les personnes désireuses d'y contribuer peuvent envoyer de bons livres soit neufs, soit déjà lus, à un centre qui se charge de les distribuer.

Nous lisons avec plaisir que grâce à l'*Ora presente* s'est créé à Crèma une réunion de travail et de distribution pour les pauvres ; à Naples déjà le mois dernier s'est formé un groupe actif et zélé sous le patronage de l'Union pour le bien.

« Il y a souvent de la passion dans les amitiés, et c'est ce qui les rend dangereuses et dommageables. La passion trouble à la fois les sens et la raison, et, trop souvent même, elle aboutit au mal, au péché. Ce qui ruine l'amour, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu, et il n'y eut jamais sur la terre d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres, que celles auxquelles les saints livraient leur cœur, à la fois dépouillé et rempli, dépouillé d'eux-mêmes et rempli de Dieu. »

LACORDAIRE, *Lettres*.

L'activité vraie n'est jamais vaine

Ne vous dites jamais à vous-mêmes, ne fût-ce que pour ne pas aggraver votre paresse d'un sophisme, ne vous dites jamais que votre œuvre sera nécessairement trop bornée et vraisemblablement trop inefficace pour mériter le consentement actif de votre âme tout entière. La résolution manifeste d'agir, même quand elle n'aboutit pas au résultat poursuivi, est déjà à elle seule un résultat, d'une importance singulière. Elle reste comme un appel à d'autres consciences, qui, plus éclairées, verront mieux, et à d'autres bras, qui, plus solides, feront mieux. C'est de l'activité de l'homme bien plus que de l'activité de la nature qu'il faut affirmer qu'elle n'est jamais en vain. Car si la nature, par ses productions, peut souvent revendiquer cette gloire extérieure, de réussir, l'homme, par la tension énergique de ses facultés, peut toujours revendiquer cette gloire intérieure, de vouloir. Et c'est le propre de la volonté humaine, que de pouvoir agrandir son œuvre en proportion de la grandeur des pensées qui l'inspirent. A la moindre étincelle que son effort fait jaillir, le plus humble ouvrier a le droit de répéter que la lumière est bonne. N'ayez donc pas de honte à être de robustes, d'infatigables ouvriers. A l'idéalisme abstrait qui se contente de faire évanouir les choses, opposez l'idéalisme vivant qui prétend les conquérir. Laissez tous les raf-

finés et tous les délicats balbutier leurs chansons dolentes de paralytiques. Montrez-leur par votre exemple la poésie profonde du travail. Qu'est-ce, en effet, que travailler, sinon se réaliser soi-même, transformer son objet d'après soi, l'arracher à sa force d'inertie pour le rendre mobile et communicable, lui imposer pour le bien des hommes une vertu qu'il n'avait pas par lui-même ? Ceux que l'on appelle parfois dédaigneusement les travailleurs anonymes et obscurs, ce sont précisément ceux qui n'ont pas besoin de signer leurs œuvres ; leurs œuvres, en servant à autrui, retiennent d'eux beaucoup mieux qu'un nom éphémère, illisible demain et inconnu dans la suite ; elles emportent d'eux, elles transmettent après eux une part durable de volonté bienfaisante.

DELBOS.

(Extrait du discours prononcé à la distribution des prix du Lycée Michelet, 1894).

« La pauvreté, la maladie, l'affliction et l'expérience du péché sont les grands instruments de moralisation de notre nature. Ce sont les sombres portes par lesquelles nous entrons dans le temple même de la lumière, dans le sanctuaire le plus intime d'une noble vie. J'ose dire que pas un homme de tous ceux qui ont vu le jour, n'est devenu véritablement grand, dans le sens le plus élevé du mot, sans avoir passé par une de ces portes. »

Félix ADLER.

(Discours : *Les quatre formes de la Souffrance.*)

RECOMMANDATION

Un de nos adhérents, qui veut garder l'anonyme, a pris l'initiative d'une œuvre digne d'être recommandée. Il forme une collection des *Classiques primaires*; par là il entend les pages des grands écrivains français qui contiennent l'enseignement moral le plus pur et le plus universel. La première série, qui a été mise en vente vers le 10 juillet, comprend Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Florian. Chaque auteur est présenté en un petit volume in-32, du prix de 10 centimes, fort agréable d'aspect. Notre ami a recherché la maxime qui condense le mieux l'inspiration de ces maîtres, il l'a placée en épigraphe sur la couverture et il en a fait le centre par rapport auquel s'ordonnent les divers extraits. Ainsi le petit volume de Corneille porte en tête : « Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux ; » celui de Racine (entendez le Racine d'*Esther* et d'*Athalie*) : « Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. »

L'objection à élever contre cette entreprise est que certains des plus grands artistes de notre poésie, Molière, Racine ou La Fontaine, par exemple, ne sont point du tout des guides pour la conduite ; on donne d'eux une idée fausse en les transformant en précepteurs ; ils peuvent servir à préciser et à nuancer la conscience, plutôt qu'ils n'agissent sur la volonté. Leurs œuvres demeureront donc une parure de l'esprit ; et même si elles devenaient jamais populaires, elles ne suppléeraient pas encore à l'absence d'une discipline morale et religieuse.

Toutefois, puisqu'il est d'usage que les fils et les filles des familles aisées ne suivent pas l'enseignement dont doivent se contenter les enfants des ouvriers, il est à souhaiter que les

mêmes auteurs, étudiés sous un angle un peu différent, soient reçus à la fois dans les collèges et dans les écoles primaires. Ils contribueraient à rapprocher dans une même admiration, dans un même élargissement du cœur, ceux que beaucoup de fictions sociales séparent encore. Lire ensemble un même poète, être émus ensemble, n'est pas chose indifférente à l'unité d'un peuple. C'est pourquoi, après réflexion, nous recommandons l'œuvre entreprise avec un désintéressement manifeste par notre ami anonyme.

En s'adressant à *A. Nameless, ancien directeur d'école primaire supérieure, à Pithiviers*, éditeur de la collection, on pourra recevoir, gratuitement et franco, un exemplaire de l'un des opuscules parus jusqu'ici. On obtiendra aussi par là des renseignements sur les achats en grand nombre pour distribution de prix, sur les cartonnages, etc.

Tolérance

« Oui, sûrement, il est bon que chacun de nous soit aussi tolérant que possible. Cependant, au fond, après tout ce qu'on en dit et tout ce qu'on en a dit, qu'est-ce que la tolérance ? La tolérance doit tolérer l'*inessentiel*, et bien voir ce que c'est. La tolérance doit être noble, mesurée, juste dans sa colère même, lorsqu'elle ne peut plus tolérer ! Mais en somme, nous ne sommes pas tout à fait ici pour tolérer ! Nous sommes ici pour résister, contrôler et vaincre. »

CARLYLE (*Les Héros*), trad. Izoulet

Vie intérieure réelle

Agir, *méditer* et *prier* sans cesse, voilà les seuls moyens du renouvellement de l'homme intérieur. Le royaume de Dieu, c'est la vie de l'esprit, qui n'arrive que pour l'homme intérieur ; tout le reste est du dehors, ou de la chair qui meurt à chaque instant. Autrefois, et même encore à présent, j'ai été fort attentif à ces variations brusques et continuelles des dispositions sensitives, regardant sans cesse de quel côté soufflait le vent de l'instabilité ou celui des passions ; non pour me mettre en garde, mais pour m'y laisser aller, et quelquefois avec délices, lorsqu'il arrivait que le vent soufflait à mon gré, comme lorsque j'étais en verve de bonne humeur, de travail d'esprit, de contentement intérieur, d'amour-propre ou d'orgueil de la vie. Aujourd'hui je sens combien tout cela est casuel et inférieur à ce qui vient d'une autre source de bon vouloir, soit que cette source tienne à nous-mêmes et qu'elle ne demande qu'à ne pas être arrêtée par les passions animales pour produire ses fruits, soit qu'elle nous soit donnée de plus haut : *étant incapables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes* (St Paul, II, Cor. III, 5). Dans les deux cas l'expérience prouve qu'agir, méditer, prier sont toujours les conditions nécessaires de la manifestation et du développement de la vie de l'esprit.

Pensées de MAINE DE BIRAN p. 381.
(nº 32 des *Dilecta*)

AVIS

La réunion que nous avions arrêtée pour le 15 août, à Vallorbe, devient irréalisable par suite de l'impossibilité d'y assister où seront alors plusieurs de ceux de nos amis qui étaient le mieux désignés pour la soutenir. Une autre réunion dont l'objet sera tout à la fois d'ordre spirituel et d'ordre pratique se tiendra à Paris entre le 20 et le 30 septembre. La date et le lieu en seront indiqués avec précision par le Bulletin du 1er août.

Nous serions obligés à ceux de nos amis qui étaient absents au moment où les quittances, pour l'année 1894-1895, ont été présentées à leur domicile par la poste, de vouloir bien nous envoyer le prix de leur abonnement au Bulletin, soit 10 francs pour Paris et les départements, et 11 francs pour les colonies et l'étranger.

*Nous prions instamment nos abonnés de Russie, d'Angleterre, des Etats-Unis, du Pérou et autres pays où le mode de recouvrement par la poste n'est pas admis, de nous faire parvenir le plus tôt possible la somme de onze francs, afin que nous puissions exposer à nos souscripteurs le budget de l'*Union *pour l'année 1894-1895.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRERES, IMPRIMEURS.

Union
pour l'Action morale

1er et 15 Août 1895.

LES CONGRÈS INTERNATIONAUX

La véritable idée — heureusement indestructible — d'une humanité supérieure aux nations, se précise tous les jours par des faits. Les frontières laissent passer l'argent, les marchandises, les doctrines et les rêves de réforme sociale, les livres, la poésie, la science. Pas une année ne s'achève sans qu'un Congrès n'ait rassemblé des philosophes et des savants, des économistes, des ouvriers. Il existe en Europe une coalition permanente contre le mal physique et le mal social ; l'habitude y est prise de travailler ensemble en vue des intérêts communs. Et, de plus en plus, il est clair qu'aucun des grands peuples européens ne peut se suffire à lui-même ; enfermé dans ses frontières, il y étoufferait.

LAVISSE.

Lettre à l'Empereur d'Allemagne.

Les Congrès internationaux d'initiative privée, organisés en dehors de l'action directe des gouvernements, se multiplient à notre époque. Le seul

mois de juin en a vu commencer trois, entre autres, de très haute importance : celui des ouvriers mineurs qui s'est tenu à Paris, celui des Chemins de fer qui s'est tenu à Londres, enfin le Congrès pénitentiaire ouvert, à Paris encore, les derniers jours du mois.

Celui-ci, réunion officieuse d'administrateurs, de savants et de philanthropes, vise à unifier la législation pénale du monde civilisé, à y faire pénétrer les mêmes idées de justice et de charité, les mêmes soucis de rédemption, sans rien sacrifier des conditions de la défense nécessaire du bien contre le mal. Les Congrès de mineurs, émanation de ces syndicats, de ces unions ouvrières qui groupent et encadrent la majorité des travailleurs des mines dans le centre et l'ouest de l'Europe, en Amérique, en Australie..., résument chaque année les revendications générales de la corporation, indiquent à leurs adhérents le but le plus prochain et dirigent vers ce but, dans chaque pays, la masse formidable des prolétaires. Les Congrès des Chemins de fer, où viennent collaborer les administrations des chemins de fer du monde entier, activent et développent ces communications de peuple à peuple

qui, à travers les frontières, font circuler de l'un à l'autre comme le sang par les vaisseaux des membres d'un même corps, — les idées et les richesses, et font de ces membres épars un tout où s'éveille la conscience de l'unité.

D'autres Congrès internationaux se sont réunis dans le même mois de juin; ainsi celui des Ingénieurs des constructions navales, tenu à Paris avec un grand éclat; d'autres encore, très nombreux, sont annoncés qui se tiendront dans le cours de l'été. Beaucoup siègent avec une certaine périodicité et ont, comme les quatre que nous avons nommés, soit une organisation permanente, soit un état-major dont les membres sont en correspondance continue, en l'absence d'un bureau permanent; nous citerons, par exemple, ceux de médecine, d'hygiène et de démographie, de statistique [1], d'actuaires [2], des accidents du travail et des assurances sociales, de la coopération, de la législation douanière et de la réglementation du travail; congrès féministes, socialistes; congrès de la propriété artistique et littéraire ; con-

1. Institut international de statistique.

2. Conseils techniques des Compagnies d'assurances; les actuaires ont pu être appelés les Ingénieurs financiers.

grès de géographie, de navigation, d'électricité [1]. Parmi les congrès corporatifs, ceux des ouvriers typographes, gantiers, des ouvriers des industries textiles, des ouvriers de chemins de fer, etc... Je laisse de côté les innombrables Congrès internationaux qui se réunissent à l'occasion d'Expositions universelles et qui groupent ici des savants, là des industriels, des ouvriers, parfois même, comme on l'a vu à Chicago, des représentants des Religions; mais je dois citer, comme couronnant l'ensemble de ces organisations, les Congrès de la Paix, dans lesquels se résume l'idée qui a fait éclore tous les autres.

Toutes les branches de l'activité humaine donnent donc naissance à des ententes, à des Congrès internationaux ; partout des hommes, de plus en plus nombreux, sentent le besoin de se communiquer la part de vérité qu'ils ont expérimentée, de coordonner leurs efforts, de conclure, ou plutôt de constater des accords. Solidarité corporative, solidarité économique, solidarité scientifique, toutes les faces de la solidarité humaine s'éclairent dans

1. Société internationale d'électricité.

les discussions de ces Congrès. Le sens de ces manifestations, de cette évolution frappe l'esprit du spectateur le moins philosophe comme celui du plus sage, car tandis que je songeais aux conséquences de tous ces faits, j'en voyais tout à coup surgir la synthèse lumineuse dans la lettre de M. Lavisse à l'Empereur d'Allemagne ; et *le Temps*, rendant compte du Congrès pénitentiaire, prêtait aux mêmes idées le secours de sa grande publicité.

Quelle est la composition, quel le mode d'action de la plupart des grands Congrès internationaux ? Il faut une vue des détails, après ces vues d'ensemble, pour en tirer des conclusions solides.

Il ne s'agit pas, on l'a dit, d'Assemblées officielles ; mais elles peuvent être officieuses, ou tout à fait libres ; — officieuses, lorsque les gouvernements s'y font représenter par des délégués. Même dans les autres, d'ailleurs, il est très fréquent que les chefs des administrations publiques intéressées à l'objet des discussions soient présents, sans en avoir reçu mission, comme membres adhérents libres. Il n'y a guère que les congrès corporatifs, patronaux ou ouvriers, qui soient ordinaire-

ment purs de toute action gouvernementale ; encore a-t-on pu signaler la présence de nombreux députés dans les délégations socialistes, et celle même d'un membre du dernier cabinet libéral anglais dans les Congrès de mineurs. — L'intervention officieuse, qu'elle soit plus ou moins solennelle dans ses formes, dans les lettres d'invitation des chancelleries et dans les séances d'inauguration des sessions, reste extrêmement discrète au cours des délibérations. Seulement il est bien établi que les gouvernements attachent une assez grande importance à ces assises internationales, et voient d'un œil favorable un certain nombre d'entre elles. Sous l'homme d'État, on retrouve l'homme, avec toutes les inquiétudes et tous les espoirs du temps présent ; et malgré les rivalités et les haines, triste et inévitable legs du passé qu'on entrevoit sous les formules de politesse dans les réunions de ministres et d'ambassadeurs et dans les entrevues princières, l'homme, meilleur que sa destinée présente, est heureux de voir se former, lentement, entre les nations, les solides liens d'une paix heureuse et féconde.

Dans les types de Congrès les plus vivaces et les

plus utiles, un bureau international permanent sert de lien aux membres adhérents, dans l'intervalle des réunions périodiques. Il règle tous les détails d'organisation et, le plus souvent, fixe les lieux de réunion et les ordres du jour des séances ; toutefois, il se conforme, dans ses décisions, aux intentions exprimées par les précédents Congrès. Il est forcément dépourvu d'action directe pour faire passer dans la pratique des peuples les résolutions votées ; mais, lorsqu'il est composé de personnalités éminentes, de véritables autorités sociales, il peut réellement exercer une permanente influence sur le cours des évènements. Il constitue donc un embryon d'organisme, qui me paraît d'une grande importance.

Le Congrès peut être ouvert à tout souscripteur, ou à peu près, comme cela arrive pour un grand nombre de Congrès d'ordre purement scientifique. Il peut aussi n'être composé que de délégués régulièrement choisis en vertu des statuts fondamentaux de l'Association : délégués élus par leurs mandants et ayant un nombre de voix proportionnel à l'importance du groupe qu'ils représentent, comme dans la plupart des Congrès ouvriers ; délé-

gués élus ou admis par leurs pairs, comme à l'Institut international de statistique, ou à la Société internationale d'Économie sociale; délégués désignés en raison de leur fonctions par les administrations publiques ou privées, comme au Congrès des Chemins de fer. Ces différences de composition ont naturellement des conséquences dans le mode de procéder des Assemblées. Mais elles ne sont pas aussi caractéristiques qu'on pourrait l'imaginer : d'abord, en effet, ne se rendent guère, dans les Congrès même ouverts, que les personnes s'occupant habituellement des questions qu'on y traite ; ensuite, ainsi que nous allons le montrer, les majorités, au sens parlementaire du mot, n'y jouent pas de rôle; il y faut aboutir, par un accord presque unanime, à la mise en valeur d'une idée à propager.

L'Assemblée ne fixe ordinairement pas l'ordre du jour de ses discussions ; il est fixé le plus souvent, je l'ai dit, par le bureau qu'elle a investi de sa confiance. C'est une condition essentielle de réussite ; lorsqu'elle n'est pas remplie, on jette les idées pêle-mêle, sans suite, en tourbillon, et aucune conclusion ne se dégage du chaos. La pratique du

régime parlementaire nous semble avoir mis aussi ce principe en particulière évidence. Cependant nos Chambres françaises n'en ont pas encore été frappées au point de renoncer à ce système d'initiative individuelle qui les condamne, sinon à l'impuissance absolue, — car elles votent de temps à autre des lois imparfaites, et des budgets par aventure, — du moins au gâchis permanent et à une impopularité croissante.

On adopte généralement des conclusions ou des vœux à la fin des sessions. Ces vœux résument les principes généraux mis en évidence et expriment la nécessité qu'il y a d'en tenir compte. On n'a pas ordinairement à formuler de textes précis de projets de loi ou de projets de règlement, et, si on le fait, on prend un soin inutile, car le vote d'un Congrès libre est sans sanction directe ; c'est la simple constatation d'un état d'esprit, d'une opinion dominante, d'une vérité du moment. A-t-on pu réunir en un faisceau les croyances et les convictions de la presque unanimité des membres, est-on arrivé à un véritable accord, le vote a alors une grande importance, il y a de sérieuses chances pour qu'un grand courant d'opinion publique,

visant les mêmes effets, se produise dans tous les pays représentés au Congrès, dans tout ce que nous appelons notre monde civilisé. Dans le cas contraire, la minorité ne se ralliera pas à l'opinion de la majorité, les efforts tentés après le Congrès seront divergents, se contrarieront, l'effet sera nul, ou à peu près.

Dès lors, on doit chercher avec bonne foi un terrain d'entente. Et ce terrain, la vérité seule peut l'offrir; les coalitions d'intérêts peuvent bien produire de semblables ententes, mais leur effet est nul sur l'opinion qui les démasque; c'est peine perdue que celle que l'on a prise pour édifier ce mensonge. Mais c'est lentement, patiemment que nous parvenons à la vérité, elle n'apparaît point toujours éclatante à nos yeux éblouis, et la recherche d'un accord sur un seul point peut être l'œuvre de plusieurs Congrès successifs. L'élaboration d'une conviction commune, d'une unanimité humaine n'est-elle pas l'œuvre lente de tous les siècles ? — C'est dans cette nécessité d'obtenir un accord qu'est l'originalité de ces organisations libres, sans pouvoir de contrainte, où la voix de la minorité ne peut être étouffée, où

la majorité n'a pas hérité des pouvoirs despotiques de Louis XIV, où l'on est obligé de se convaincre mutuellement pour obtenir un effet utile. Elles contribuent à créer un peu d'unanimité dans nos sociétés, tiraillées en tous sens, et qui sembleraient même, si l'on n'y regardait de près, si l'on se fiait aux apparences, si l'on n'allait chercher l'âme des peuples, plus divisées qu'elles ne le furent jamais.

L'utilité *pratique* immédiate des Congrès internationaux est avant tout, quel que soit l'ordre du jour des réunions, dans le simple rapprochement d'hommes qui ont à se connaître intérêt et profit. La remarque en est devenue banale, tant est grand le nombre des gens qui suivent les délibérations dans les couloirs des salles de réunion. Rapprocher par dessus les frontières les hommes qui s'occupent de résoudre les mêmes problèmes, créer entre eux des relations personnelles durables, atténuer pour eux les conséquences de l'éloignement et de la différence de milieu, les mettre en meilleure posture pour reprendre, après avoir assuré la solidité de leur base, le travail interrompu la veille, ne sont-ce pas là de sérieux avantages, supérieurs souvent aux résultats des discussions ; et même ne

contribuent-ils pas largement aussi à l'œuvre générale de solidarité qui s'ébauche ? C'est ainsi que s'est constitué dans toutes les sciences, dans tous les domaines de l'activité humaine, un véritable état-major international. Mais ce n'est point là, toutefois, la seule utilité *pratique* de ces Congrès, le seul résultat atteint dans l'ordre même de leurs travaux. Si les Congrès ne font pas les lois ni les règlements ; si, comme nous le faisions remarquer, ils ne votent pas de textes impératifs et se bornent à dégager les idées inspiratrices et fécondes, ils créent les courants d'où sortent parfois ces lois, ces règlements, et même des mœurs nouvelles. Pour un certain nombre de matières déjà, l'on peut en apercevoir les effets. Le *Temps* [1], dans l'article qu'il insérait à propos du Congrès pénitentiaire, le constatait en ces termes : « [Les membres] revenus dans leurs « pays respectifs, l'autorité de leur nom, de leur « enseignement ou de leurs livres, leur action per- « sonnelle dans les assemblées législatives ou dans « les administrations sont autant de facteurs qui « hâtent la mise en pratique des données théoriques

1. Il nous paraît important de faire remarquer le cheminement dans la presse des idées que nous exposons ici.

« démontrées par les Congrès. Les lois sur la protec-
« tion de l'enfance — qui ont conclu, en ce siècle,
« et parachevé toute une étape de la civilisation —
« furent élaborées dans les Congrès pénitentiaires.
« D'autres nobles semences d'idées ont été répan-
« dues par ces Congrès et germent déjà partout.
« Tous les problèmes de la réhabilitation devant
« le Code de l'homme qui a failli, tous les
« adoucissements apportés par l'esprit d'humanité
« aux rigueurs du contrat social, toutes ces
« réformes généreuses dont le législateur s'enor-
« gueillit à bon droit, furent préparées dans ces
« réunions de savants et de spécialistes illustres et
« dévoués. Par exemple, si l'idée de la « libération
« conditionnelle », traitée autrefois comme un
« paradoxe plein de périls, est passée en force de
« loi et ne rencontre plus de résistance, c'est aux
« Congrès pénitentiaires qu'on le doit. »

Il n'entre point dans le cadre de cette étude de nous étendre longuement sur l'action particulière des Congrès dans les branches de la science ou de la politique qu'ils ont abordées; nous ne cherchons à retenir ici que leur sens général, leur œuvre humaine. Il nous faut cependant citer d'autres

exemples, faire toucher encore du doigt quelques résultats, pour n'être point accusés d'accorder pour l'avenir trop d'importance et de poids aux premières manifestations de solidarité internationale qui nous ont inspiré ces réflexions.

Voici le mouvement syndical ouvrier, dont le développement normal et régulier importe tant à l'avenir de nos sociétés, car c'est surtout par lui que l'on peut assurer l'éducation, l'élévation progressive du prolétariat moderne ; ses progrès ont été intimement liés au mouvement de l'Internationale. Les Congrès de l'Internationale apparaissent comme les principaux facteurs de la naissance sur le continent européen de nombreuses unions constituées sur le modèle des Trade Unions anglaises. Les Congrès socialistes, en unifiant le programme des revendications ouvrières, n'ont-ils point posé avec plus de force devant l'opinion publique la nécessité des réformes utiles mêlées à leurs projets chimériques. Et ne doit-on pas, par exemple, leur attribuer une influence prépondérante sur la réduction progressive de la durée du travail dans les usines, que ce résultat ait été ou non imposé par le législateur ?

Il s'est également formé par la presse et par les Congrès un mouvement universel en faveur de la réglementation du travail des femmes et des enfants. Les preuves d'une entente abondent lorsque l'on étudie les législations promulguées dans les différents États et que l'on constate l'identité des mesures prises. Ici, il faut signaler la remarquable action de la Conférence de Berlin ; malgré son origine officielle, cette Conférence a eu véritablement le caractère d'un Congrès libre. D'éminents philosophes, des techniciens d'une compétence reconnue s'y sont rencontrés, libres de leurs opinions, et ont émis des vœux d'une portée générale, des décisions de principe qui ne se recommandaient à l'attention des gouvernements que par la valeur morale et l'accord des membres du Congrès. Ces décisions, cependant, ont inspiré partout de nouvelles lois et leur influence se fait encore sentir dans tous les pays.

On peut encore citer le principe du *risque professionnel*, du risque inhérent à la profession, au machinisme surtout, indépendant de toute faute du patron et de l'ouvrier, et considéré comme faisant partie intégrante des frais généraux de l'exploi-

tation. Ce principe, destiné à assurer aux travailleurs victimes d'accident une réparation plus équitable du dommage subi, a été proclamé et propagé par les Congrès des accidents du travail. De nombreux projets de loi ont été déposés pour en régler l'application; si la plupart d'entre eux n'ont point encore abouti, on ne doit s'en prendre qu'à la complexité du problème soulevé; il faut un long temps pour la maturité d'aussi considérables réformes.

Les Congrès d'hygiène, par les mesures prophylactiques qu'ils ont recommandées, par leur lutte contre les maladies épidémiques; les Congrès de statistique par leur souci de rendre comparables les observations faites en tous pays; les Congrès de chemins de fer et de navigation, par les mesures pratiques dont ils ont hâté l'application, nous fourniraient encore de nouvelles preuves; nous n'insistons pas, car dans ces matières spéciales chacun conçoit mieux l'utilité et l'effet de leur action directe.

Nous devions signaler dans ce Bulletin l'action pacificatrice et unifiante des Congrès internatio-

naux [1], les caractères qui les distinguent, leur haute portée humaine ; ne cherchons-nous pas aussi à réaliser l'*union* des âmes par l'action libre et réfléchie, par l'*action morale*. Oui, ce sont de lents mais sûrs moyens d'éducation pour les peuples, des gages d'action féconde, des rayons pâles encore, mais que l'on voit poindre comme une aube d'espérance à la fin de notre XIXe siècle, en apparence si déchiré par les dissensions, si dépourvu d'unité de croyance et d'amour, au milieu de l'effroyable paix armée qui étreint l'Europe moderne. En face des Congrès officiels, où les chefs de peuple s'embrassent pour s'étouffer, et se montrent, par courtoisie diplomatique, leurs engins destructeurs les plus perfectionnés ; en face des gouvernements impuissants à rejeter les tristes legs du passé sans amoindrir, hélas, la dignité nationale, les Congrès libres témoignent d'un vif et impérieux désir d'unité. Saluons donc avec respect et avec joie les libres assises où les peuples discutent leurs plus hauts et

1. Pris dans leur ensemble, et malgré les tristes paroles de haine de classe, si contraires à leur esprit, qui retentissent dans quelques-uns d'entre eux et compromettent leur œuvre de solidarité. Mais laissons ici de côté la question *sociale* et l'évolution intérieure des sociétés.

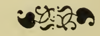
plus constants intérêts, ceux qui les rapprochent sans violence possible des majorités contre les minorités, des forts contre les faibles, avec le seul ascendant de la vérité sur l'erreur. Il y a dans ces embryons d'organismes, si imparfaits qu'ils soient, aperçus dans le groupe des nations de l'Europe occidentale et de leurs colonies, un embryon de conscience de la fraternité universelle, le sens réel, profond et indestructible de la catholicité. Comme l'idée de l'Église universelle s'est substituée aux religions locales, l'idée d'humanité doit se substituer au particularisme des nations ; et, comme le retour aux Églises nationales de jadis, le culte de ce qui divise les peuples, protectionnisme ou conquêtes guerrières, tend à amener un arrêt, un recul dans la marche de cette humanité vers ses fins mystérieuses, lentement dévoilées.

Mais que devient, pénétrée par ces lointains espoirs, la belle et noble idée de patrie ? Elle s'élève encore et se fortifie. Ce n'est ni par la centralisation des pouvoirs administratifs, ni par le déclassement puéril des capitales actuelles, ni par un dangereux amoindrissement des vies locales que s'opère l'œuvre morale de solidarité ; c'est par la formation d'une

opinion publique internationale. Il est logique et nécessaire, conforme aux lois morales et physiques, que dans l'humanité trop vaste l'individu ne soit point isolé, écrasé. Il est juste que les hommes constituent les meilleurs groupements, les meilleures équipes pour travailler ensemble au progrès de tous. La famille, groupe naturel primordial, cellule de la société, garde son utilité dans la commune, la commune dans la province, la province dans l'État, l'État dans le concours des nations civilisées. Le dévouement du citoyen aux intérêts de l'État se concilie avec le dévouement aux intérêts locaux et les affections familiales, et, comme tout sentiment généreux, épure ces derniers, où le souci des intérêts particuliers est trop immédiat. Ainsi des groupements de plus en plus étendus doivent se constituer, respectant les premiers, et leur rôle, fédérant, sans les asservir, *organisant* les États d'une même race, plus tard, peut-être, solidarisant les races comme l'a rêvé le sentiment chrétien primitif.

Nous en sommes loin, très loin, il faut en convenir, nous marchons cependant ! — Et l'on voit les Congrès internationaux s'essayer gauchement

au rôle de gouvernements d'opinion, aider pour eur part à l'évolution qui fera des diverses patries des collaboratrices de jour en jour plus indispensables les unes aux autres, et non plus des ennemies se jalousant, se guettant et toujours prêtes à s'écraser.



La Vie et la Mort

Et maintenant la Vie était vieillie et le soleil était bas à l'horizon. La Vie le regardait disparaître — disparaître.

Elle se coucha contre terre, et la rouge lumière du couchant tombait sur elle — et ce qu'elle éclairait était la figure d'une vieille femme usée : oh si vieille ! si usée !

Et la Mort s'approcha et se pencha sur la Vie. La Mort, sérieuse, la regarda dans les yeux ; et la Vie trembla.

La Mort s'approcha plus près encore, si près que la Vie put voir jusqu'au fond de son âme ; et la Vie tremblait... ce n'était pas de crainte, mais d'étonnement et d'une inexplicable joie.

La répulsion, la laideur, l'angoisse, tout s'était évanoui, et il semblait à la Vie que ce qu'elle regardait ce n'était plus la Mort — mais elle-même ! La Vie !

Elle-même, avec la vieillesse en moins, avec, en plus, une jeunesse éternelle ; elle-même grandie et développée, la force venue aux parties faibles, la pureté aux fortes, le mal parti, l'Idéal présent. C'était la Vie dans sa perfection qu'elle voyait.

La Vie sourit d'un glorieux sourire et laissa la Mort

l'envelopper de ses bras et l'attirer plus près, plus près encore.

La Vie ne craignait plus la Mort. La Vie et la Mort ne faisaient qu'un.

Sur la charité

La charité contient à sa base le sacrifice du principe même qui s'oppose en nous aux sacrifices : la consécration générale de notre volonté et de tout notre être à la gloire de Dieu et au bien des hommes ; un vœu qui nous lie plus étroitement à ces deux buts que le vœu du religieux ne le lie aux autels, et que celui de l'épouse ne la lie à son époux ; un emploi de toute l'âme à se perdre, à s'oublier elle-même dans l'intérêt de Dieu et de l'humanité. *En un mot, la charité est pour le chrétien la raison, le but, l'objet, l'intérêt de la vie.*

. . . .

On pourrait donc définir la charité une disposition ou un principe qui nous rend serviteurs les uns des autres ; et ce n'est pas seulement une maxime de religion qu'on aurait exprimée : c'est le principe et la condition des vertus sociales qu'on aurait posés. Ceci semble un paradoxe au premier coup d'œil ; mais ce n'est que la vérité. Si l'homme social n'adopte pas la perfection pour principe, il n'en aura point de fixe et de constant. Cette vérité est à peu près aussi méconnue qu'elle est fondamentale.

Vinet (*Le Devoir sur la Soumission mutuelle*).

Lettres à un Français

Sur la Chose publique

V

ENCORE LA RÉFORME ÉLECTORALE

Je vous demande la permission de revenir sur cette question de la réforme électorale. Elle me paraît d'un intérêt immédiat. Avec le système de la « moitié plus un », les minorités, privées de tout moyen de défendre leurs idées et leurs sentiments, n'ont d'autre ressource qu'une opposition systématique. Quand la majorité est tout et la minorité rien, les luttes politiques prennent un caractère de plus en plus violent. Le pays est divisé en vainqueurs et vaincus. Au contraire, avec la représentation proportionnelle, personne ne se sent lésé : toutes les opinions, tous les intérêts peuvent se faire entendre. La majorité exerce son droit de décision ; la minorité, son droit de contrôle. La représentation proportionnelle est la justice : en donnant à chacun ce qui lui appartient, elle rapproche et elle apaise.

Le principe, d'après lequel chaque parti doit être représenté en raison de son importance, est très simple ;

mais l'application peut paraître compliquée. On me dit que quelques lecteurs de notre Bulletin avaient souhaité, à ce dernier point de vue, plus de détails. Parmi nos amis, quelques-uns, tout en acceptant l'idée d'une réforme électorale pour la généralité des cas, se demandent si cette réforme avait sa raison d'être dans certaines circonscriptions où deux partis seulement sont en présence. Pour répondre à cette objection, supposons-nous électeurs dans un département où il n'y ait, en effet, que deux partis : un parti A, qui compte 25.000 adhérents, et un parti B, qui en compte 15.000 seulement. Avec le système actuel, s'il s'agit de nommer, par exemple, trois députés, le parti A aura trois représentants et le parti B n'en aura aucun. A première vue, ceci peut paraître logique : il semble que ce soit l'application du principe des majorités. Voyons les choses de plus près, et examinons ce que nous pouvons équitablement demander suivant que nous appartenons à l'un ou à l'autre parti. Si nous sommes du parti A, nous pouvons demander que la majorité nous soit assurée ; mais il n'est pas nécessaire pour cela que nous ayons trois représentants : il suffit que nous en ayons deux. Si, au contraire, nous appartenons au parti B, nous devons, étant minorité, nous incliner devant les décisions de la majorité ; mais ces décisions, encore faut-il que nous puissions les discuter : il convient donc que nous ayons un représentant. Que faire ? Attribuer deux sièges au parti A, qui a 25.000 voix ; un

siège au parti B, qui en a 15.000. Nous aurons ainsi assuré le droit de la majorité, qui, ayant deux représentants sur trois, sera maîtresse des décisions; et nous aurons respecté le droit de la minorité, qui, ayant un représentant, ne sera pas condamnée à l'impuissance.

On ne saurait trop insister sur cette formule, qui revient souvent dans les ouvrages de M. Ernest Naville : *la majorité est le principe des décisions ; mais la proportionnalité est le principe de la représentation.* Il faut que la minorité puisse élever la voix. Cela est désirable, non seulement dans l'intérêt de la minorité, mais dans celui de la majorité elle-même. Un pouvoir quel qu'il soit, pouvoir d'une assemblée ou pouvoir d'un homme, a besoin d'un contrôle; sans quoi, l'homme ou l'assemblée risque un jour de s'affaiblir par ses propres excès.

Mais si la « moitié plus un » ne doit pas être tout, s'ensuit-il qu'une minorité, quelle qu'elle soit, doive être représentée? En face d'une majorité de 40.000 ou 50.000 électeurs, un groupe de quelques centaines d'électeurs peut-il demander qu'une place lui soit faite dans l'assemblée municipale ou dans l'assemblée politique ? Où commence, où finit le droit des minorités ? Rien de plus simple. Voici 100.000 électeurs qui nomment 10 députés : divisez 100.000 par dix; vous voyez aussitôt que chaque groupe de 10.000 électeurs a le droit d'avoir un député. Qu'avons-nous fait ? Nous avons divisé le nombre d'électeurs par le nombre de

députés : le produit de la division est le *quotient électoral*, c'est-à-dire le chiffre à partir duquel toute minorité aura mathématiquement le droit d'être représentée. Dans l'exemple que nous avons choisi, — 100.000 électeurs nommant 10 députés, — tout groupe inférieur à 10.000 n'aura aucun représentant ; tout groupe supérieur aura autant de représentants qu'il comptera de fois 10.000 voix.

On dira peut-être : Très bien en théorie ; mais, dans la pratique, comment se passent les choses ? Ce système, qui séduit l'esprit comme toute construction logique, est-il applicable ? est-il appliqué ? — Oui, il l'est, sous diverses formes, dans divers pays. Le meilleur exemple qu'on puisse citer est celui d'une nation voisine, la Suisse : Genève, Berne, Neufchâtel, d'autres cantons encore, ont adopté le système de la représentation proportionnelle et s'en trouvent très bien.

J'ai sous les yeux la loi électorale du canton de Genève, promulguée en 1892. L'article premier est ainsi conçu : « L'élection des députés au Grand Conseil a lieu au scrutin de liste, avec répartition des députés aux différentes listes proportionnellement au nombre des suffrages qu'elles ont recueillis dans l'élection. » On procède comme nous l'indiquions tout à l'heure. Le total des voix, divisé par le nombre des députés à élire, donne le quotient électoral. Chaque parti a autant de représentants que le nombre des voix qu'il a obtenues contient de fois ce quotient.

Si vous ne reculez pas devant quelques chiffres, je vais faire avec vous l'application de ce système à un cas donné.

Nous supposerons 8 députés à élire, et les suffrages répartis de la manière suivante :

Le parti	A	a obtenu	44.725	suffrages
—	B	—	28.460	—
—	C	—	12.417	—
—	D	—	3.618	—
Total des suffrages exprimés.....			89.220	—

Pour obtenir le quotient électoral, nous divisons 89.220 par 8 ; la division donne 11.152.

En examinant le tableau ci-dessus, nous remarquons que le parti D a seulement 3.618 suffrages, c'est-à-dire un chiffre inférieur au quotient électoral : le parti D ne peut donc pas prétendre à être représenté.

Pour les autres partis, divisons le nombre des suffrages obtenus par le quotient électoral, en faisant suivre le nombre d'unités de deux décimales ; nous avons ainsi :

Pour le parti A, 44.725 à diviser par 11.152 ; ce qui donne 4 01

Pour le parti B, 28.460 à diviser par 11.152 ; ce qui donne 2 55

Pour le parti C, 12.417 à diviser par 11.152 ; ce qui donne 1 11

A ne considérer que les chiffres d'unités, on voit que le parti A aura.......................... 4 députés;
Le parti B.......................... 2 —
Le parti C.......................... 1 —
Total...... 7 députés.

A quel parti attribuer le huitième siège? Evidemment au parti qui a la plus forte fraction décimale, c'est-à-dire au parti B.

La représentation proportionnelle donnera donc en définitive :

4 sièges au parti A;
3 sièges au parti B;
1 siège au parti C.
8 = total égal au nombre des députés qu'il s'agissait de nommer.

Je m'excuse de toute cette arithmétique : j'ai voulu montrer que le système de la représentation proportionnelle, quoi qu'en disent ses adversaires, est d'une application facile. C'est le seul moyen d'éviter tout conflit entre le pays et les assemblées élues, puisque, avec ce système, les assemblées élues sont l'image exacte du pays. Mirabeau a dit : « Les assemblées sont pour la nation ce qu'est une carte réduite pour son étendue physique; soit en partie, soit en grand, la copie doit toujours avoir les mêmes proportions que l'original. » C'est, en quelques mots, toute la théorie de la représentation proportionnelle.

Loin d'affaiblir le suffrage universel, la réforme que nous proposons lui donnerait plus de force et plus d'autorité. En politique comme partout, l'idée de droit et l'idée de devoir sont inséparables. Nous voulons que notre opinion soit représentée : c'est le droit ; — efforçons-nous de faire que l'opinion de ceux qui ne pensent pas comme nous soit représentée aussi : c'est le devoir.

Ce n'est pas avec des éclats de sentimentalisme, c'est avec de bien autres munitions que l'homme doit affronter le monde.

CARLYLE.

Chacun s'efforce de vilipender et de rendre odieux son émule, alors que le monde est assez grand, assez vaste pour que chacun vive et agisse en paix. N'avons-nous pas en nous-même un ennemi qui nous donne une assez rude besogne ?

GŒTHE.

(*Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*)



Réponse de Tolstoï

Les gens me disent : « Eh bien ! Lef Nikolaïevitch [1], pour ce qui est de prêcher, tu prêches bien ; mais parlons un peu de ta pratique. »

La question est parfaitement naturelle ; on me la pose toujours, et toujours elle me ferme la bouche. « Tu prêches, me dit-on, mais comment vis-tu ? »

Je ne puis que répondre que je ne prêche pas — passionnément comme je désire le faire. Je pourrais prêcher par mes actes ; mais mes actes sont mauvais. Ce que je dis n'est pas un sermon ; c'est seulement un effort pour découvrir le sens et la valeur de la vie. Les gens me disent souvent. « Si tu crois qu'il n'y a pas de vie raisonnable en dehors des raisonnements du Christ, et si tu aimes une vie raisonnable, pourquoi ne suis-tu pas les préceptes du Christ ? »

Je suis coupable, blâmable et méprisable de ne pas le faire — pourtant je dis, non pour justifier, mais pour expliquer mon inconséquence : — Comparez ma vie d'autrefois avec celle que je mène maintenant ; et vous verrez que j'essaye d'accomplir la loi. Je n'en ai pas, il est vrai, accompli la quatre-vintg millième partie, et je mérite pour cela le blâme ; mais ce n'est pas que je ne désire tout accomplir, c'est que je ne le puis. Apprenez-moi à me tirer des marais de la tentation qui m'enlisent — aidez-moi et je ferai tout. Je

1. Nom patronymique de Léon Tolstoï.

souhaite et espère le faire, même sans secours. Condamnez-moi si vous voulez, je le fais moi-même, mais que ce soit moi que vous condamniez et non pas le chemin que je suis et que je montre à ceux qui me demandent quelle est, dans mon opinion, la route à suivre.

Si je connais la route de la maison et si je la suis en trébuchant de droite et de gauche comme un ivrogne, cela prouve-t-il que cette route n'est pas la bonne ? Si ce n'est pas la bonne, montrez-m'en une autre.

Si je trébuche et m'égare, venez à mon secours, supportez-moi et guidez-moi dans le bon chemin. Ne me trompez pas et ne m'égarez pas vous-mêmes, et ensuite ne vous écriez pas : « Regardez-le ! Il prétend qu'il s'en va à la maison, et il patauge dans le marécage ! » Vous n'êtes pas de mauvais esprits des marais ; vous aussi, vous êtes des créatures humaines et vous vous en retournez à la maison. Vous savez que je suis seul — vous savez que je ne puis avoir le désir ni l'intention de me perdre dans le marais — alors aidez-moi !

Mon cœur se brise de désespoir parce que nous avons tous perdu le chemin, et pendant que je lutte de toutes mes forces pour le retrouver et m'y tenir, vous, au lieu de me plaindre quand je faiblis, vous vous écriez triomphants : « Voyez ! Il est dans le marais avec nous ! »

Extrait d'un article anglais sur *Tolstoï*.

DEUXIÈME ÉTUDE SUR LES STOÏCIENS

Les Consolations

(*d'après M. Martha : Etudes morales*).

Si, de nos jours, il prenait fantaisie à un écrivain, un orateur ou un maître de philosophie en renom de composer un traité didactique de consolation, soit à l'usage de tous les affligés en général, soit en vue de calmer une douleur particulière, tout le monde s'accorderait à trouver son entreprise vaine, ridicule, et surtout importune. Nous ne sentons plus comme autrefois : il nous semble aujourd'hui que la douleur humaine est chose si sacrée, si délicate et si fuyante qu'elle commande avant tout la réserve et le respect : l'âme atteinte se retranche dans son martyre comme dans un sanctuaire inviolable dont l'accès nous est interdit. Nous admettons tous qu'il y a des deuils inconsolables devant lesquels nous ne pouvons que nous recueillir et constater notre impuissance. Comme l'a dit un poète, le cœur blessé a la fragilité du vase où court la fêlure meurtrière :

Il est brisé : n'y touchez pas.

L'usage des consolations semble donc disparu pour jamais : il a disparu avec l'antiquité qui l'avait mis en

honneur, ou du moins il a perdu depuis lors ses traditions et sa méthode.

Il semble que le sentiment de la douleur ait, lui aussi, subi son évolution historique, et qu'à un certain moment du temps il se soit produit un tel bouleversement dans les idées et jusque dans la façon de sentir de l'âme humaine, qu'elle ait brusquement rejeté comme inefficace et insipide le remède auquel elle avait eu si souvent recours. L'usage des consolations a sa date dans l'histoire : il est caractéristique d'un esprit spécial qui n'existe plus, ou qui, du moins, s'est transformé sous l'action du temps et des évènements. Si des hommes d'autrefois ont pu considérer comme efficaces les remèdes que nous traitons aujourd'hui de chimères, si des affligés d'un autre âge ont pu accueillir sans révolte cette sorte de prise de possession par autrui de leur propre douleur, qui nous semble aujourd'hui la plus odieuse tyrannie, c'est que leurs idées différaient presque essentiellement des nôtres ou que, du moins, leur intelligence et leur cœur avaient été soumis, par l'action de causes diverses, à une autre discipline et à une autre éducation. L'étude des consolations dans l'antiquité est donc intimement liée à l'étude des croyances générales des temps anciens et à l'étude des influences diverses qui leur ont donné naissance.

En quoi consistaient les consolations.

L'usage des consolations est bien connu : M. Martha en fait remonter l'origine à un philosophe de l'Académie, Crantor, qui, le premier, eut l'idée d'essayer dans la pratique la valeur des raisons spéculatives de sa philosophie, et qui, dans un livre charmant, au dire des anciens « petit livre d'or à savoir par cœur », adressé à un père au sujet de la mort de sa fille, entassa toutes les considérations que pouvait trouver l'ingéniosité de l'intelligence humaine pour démontrer la vanité de la douleur. Le livre eut un immense succès et, dès lors, ce devint la mode pour un grand nombre de rhéteurs, d'orateurs, d'écrivains, de philosophes en renom, de consacrer une partie de leur talent à cette œuvre bienfaisante et surtout glorieuse. A Rome, le rhéteur Fabianus est resté célèbre dans ce genre : des talents plus sûrs et des esprits plus profonds ne l'ont pas dédaigné, par exemple Cicéron, Sénèque. Cicéron s'est même fait le théoricien de cette science de guérir la douleur : il nous en indique l'objet, dans un passage des Tusculanes : « Ce mal pousse des rejetons qu'il faut, le tronc une fois renversé, arracher l'un après l'autre, et, au besoin, par des discussions spéciales. » Remarquez le dernier mot : il s'agit bien d'un véritable traité sur les procédés à employer pour extirper la douleur. De grands esprits comme Cicéron et Sénèque croyaient donc faire œuvre bonne et salutaire en livrant au public ces trai-

tés de consolation où la plupart des douleurs humaines se trouvaient classées, étiquetées, chacune avec une recette de guérison prompte et complète. Bien plus : leur conviction de l'efficacité de ce traitement était poussée à un tel degré qu'ils n'ont pas hésité à s'y soumettre avec confiance. Cicéron écrivit les Tusculanes pour se consoler de la mort de sa fille, et Sénèque la consolation à Helvie pour se consoler lui-même, en même temps que sa mère, de l'exil qui l'avait chassé de sa patrie. La sincérité de ces auteurs ne peut donc pas être soupçonnée. Une remarque seulement est à faire : c'est que ces écrivains s'adressaient à un public assez restreint, à la classe des gens riches et cultivés, qui seuls étaient capables de comprendre l'esprit philosophique inspirateur de leurs ouvrages, et qu'une culture délicate et achevée avait assez fortifiés (ou peut-être endurcis), pour que leur âme pût aisément, même dans la souffrance, se laisser séduire au charme d'une belle littérature et se plier au joug d'une raison parée de toutes les grâces de l'éloquence.

Les consolations ne sont guère, en effet, autre chose que l'exposé littéraire de principes philosophiques, moins il est vrai de principes métaphysiques que de règles morales qui peuvent tracer à l'homme une ligne de conduite.

Une grande pensée domine ces consolations : c'est que la Raison, dans l'homme, est souveraine et doit seule lui dicter ses lois : or la Raison, la Pen-

sée sont inaccessibles à la douleur (car les anciens n'ont pas connu le supplice du doute, une maladie toute moderne) ; pour eux la raison est libre de toute entrave, elle est sûre d'elle-même, comme de son objet, qui est la vertu. A ses yeux l'univers est soumis à une loi unique, la loi de la nécessité : ce qui est, est nécessairement. Dieu est la force divine qui anime le monde, c'est le destin, le *fatum*, la série des causes immuables qui s'enchaînent. Toute la tâche de la raison consiste à comprendre cette nécessité et à s'y soumettre librement, spontanément. Les lettres de Sénèque sont pleines de termes qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Le sage doit « consentir à la Fortune, ne pas s'en faire traîner ». La reconnaissance de cette nécessité universelle, au lieu de faire de l'homme un esclave, lui donne au contraire conscience de sa liberté. Car comprendre la nécessité, ce n'est plus la subir, c'est l'affirmer et par là même s'en affranchir. L'âme qui a ainsi pris conscience de la nécessité universelle qui régit le monde jouit d'un calme et d'une tranquillité à l'abri de toute attaque : car elle ne dépend plus que d'elle-même, « elle se confie à soi. » Les orages de la passion ne la troublent plus : car devant la loi, devant le fatum, devant ce qui doit être, la douleur révoltée lui paraît folle et insensée.

Il n'est pas un sentiment moins compris et plus détesté de l'antiquité que la douleur. Toute la morale antique est un long assaut livré contre elle. La douleur est, aux yeux des anciens, et surtout des Grecs, amoureux de

l'harmonie et de la pureté immuable de la forme, une difformité à la fois physique et morale. Aussi la douleur est-elle étrangère à l'âme du sage, qui est belle comme un beau visage : ce n'est pour lui qu'une chimère, une erreur de la foule, un préjugé vulgaire, une *opinio*. Cicéron le dit expressément dans un chapitres des Tusculanes : « Le mal de la douleur ne vient pas de la nature, mais d'un jugement volontaire et d'une opinion erronée. »

Tels sont, à grands traits, les principaux caractères de la philosophie stoïcienne, dont s'inspirent en général tous les consolateurs de l'antiquité. La philosophie stoïcienne est, en effet, celle qui, correspondant le mieux au génie naturel, à l'esprit mâle, résistant, actif et fortement trempé de la race latine, a fait à Rome le plus d'adeptes. Du reste la philosophie rivale de la philosophie stoïcienne, la philosophie épicurienne s'accordait avec elle pour montrer à l'homme la vanité de la douleur. Car la philosophie épicurienne, qui a souvent été interprétée à tort comme une grossière philosophie du plaisir, enseignait aussi la supériorité, sinon la souveraineté de la raison sur toutes les autres facultés de l'âme. Pour les Epicuriens, comme pour les Stoïciens, le sage est l'homme raisonnable. Or la raison exprime tout l'homme, elle ne dépend que d'elle-même, et il n'est pas de malheur humain qui, lorsqu'elle veut bien déployer toute sa puissance, ne puisse être vaincu et surmonté par elle.

Arguments des consolateurs

C'est donc à l'école des philosophes de la raison, et de la raison pratique, active, que s'étaient formés les esprits cultivés de la Rome antique. Les consolateurs comme Cicéron et Sénèque n'ont fait que donner une forme plus précise et plus nette aux préceptes moraux de cette philosophie : leur œuvre est une espèce d'organum de la science de guérir les douleurs humaines. Leur procédé est simple et facile à saisir : ils partent d'un principe fixe, celui de la raison libre et souveraine ; ils posent un idéal, celui du sage qui ne relève que de lui-même, αὐτοκράτης, comme l'appelaient les Grecs. Puis, passant en revue toutes les infortunes qui peuvent accabler l'âme ou le corps humain, ils montrent comment ces infortunes ne peuvent atteindre la raison qui reste toujours à l'homme comme un sûr refuge contre tous les maux.

Il est facile de montrer par quelques exemples l'application de cette méthode. Autant qu'il est permis d'établir une hiérarchie dans les infortunes humaines, on peut les diviser en deux grandes classes : d'un côté les maux de toutes sortes qui peuvent arriver à un homme pendant le cours de sa vie, maladie, ruine, oppression tyrannique, etc... ; de l'autre la mort, qui nous arrache sans pitié nos affections les plus chères. Il s'agit de montrer que tous ces maux n'en sont pas, ou qu'ils ne sont tels qu'aux yeux du vulgaire.

Pour le premier groupe de maux, la méthode s'offre, pour ainsi dire, spontanément à l'esprit : au consolateur d'y déployer plus ou moins d'ingéniosité. Un homme est-il malade? Cherchons dans le compartiment des maladies, nous y trouverons vite des consolations appropriées : le corps n'est rien, l'âme est tout. Qu'importe la souffrance physique, lorsque l'âme peut être en joie? Qu'importe que notre corps soit asservi et torturé, lorsque l'esprit demeure libre et tranquille? « Tu dois savoir que ta douleur n'est pas un mal, » dit le Stoïcien, et l'Epicurien surenchérit par ce raisonnement : « Si ta douleur est forte, elle sera courte; si elle est longue, elle est supportable, » et voilà le malade consolé, sinon guéri. S'agit-il d'un exil, comme dans la consolation à Helvie ? Et ici, c'est l'exilé lui-même qui se console : le vulgaire, dit-il, réduit toutes les misères de l'exil à ces trois points : la pauvreté, l'ignominie et le changement de lieu. Or ces misères n'en sont pas : la pauvreté est préférable à la richesse ; au moins elle n'embarrasse pas et ne cause, paraît-il, aucun souci. L'ignominie n'existe que dans l'esprit des lâches qui méprisent l'exilé : eh bien, qu'importe? ne peut-on opposer le mépris au mépris? Quant au changement de lieu, pourquoi l'exilé en souffrirait-il? Le sage n'est-il pas citoyen du monde? n'a-t-il pas partout, comme le dit Epictète, un ciel, un soleil, une lune et des étoiles? En quoi la liberté de la raison est-elle atteinte par ces prétendus maux? N'est-ce pas le

seul bonheur vraiment digne du sage que de conserver le pouvoir de raisonner sur son malheur? Et qu'on ne croie pas que ce soient là les arguments, en apparence, les plus puérils et les plus vains. Cicéron a bien trouvé cette consolation pour un malheureux frappé de cécité : « On jouit des objets par l'esprit, alors qu'on est privé de les voir. » A côté de ces recettes de guérison assez inefficaces, on en trouve d'autres qui ont un certain caractère humoristique : ainsi Sénèque, voulant guérir un mélancolique qui se montrait rebelle à tout autre traitement, lui conseille de se bien traiter de temps en temps, et même, s'il le faut, de noyer ses soucis dans le vin : « condescendre à l'ivresse. » Nous voyons, par ce dernier exemple, que les consolateurs ne restaient pas toujours absolument fidèles au principe directeur de leur doctrine : c'est sans doute que leur méthode de consolation, en apparence si simple, et si justifiée dans l'ordre de la spéculation, rencontrait parfois dans son application pratique des obstacles insurmontables, ou qui, du moins, en changeaient la direction. Du reste c'est un des principes directeurs de la méthode des consolateurs, que les mêmes procédés de consolation ne sont pas bons pour tous et que le consolateur doit s'efforcer d'adapter son art à la condition, au caractère, à la vie du malheureux qu'il s'agit d'arracher à sa peine. « Oter radicalement la peine,ou bien la calmer, » dit Cicéron. La science de guérir la douleur admet aussiun e casuistique : c'est

là un des côtés un peu plus humains de l'art des consolations.

Reste la douleur la plus délicate, la plus profonde, la plus difficile à saisir, celle qui est causée par la perte d'un parent ou d'un ami. Il semble bien que, devant une telle douleur, la philosophie devait rester court : c'est cependant là qu'elle triomphe, ou qu'elle croit du moins triompher. Nous avons vu qu'elle avait recours, pour apaiser les douleurs du premier genre, à la théorie de la liberté : pour calmer celles du second, elle invoque soit la théorie de la nécessité, soit, mais d'une façon plus incertaine et plus hésitante, la théorie de l'immortalité de l'âme. Comme toute chose, le cours de la vie humaine est soumis au *fatum* : le terme en est fixé, et, plus que toute autre, pour nous autres mortels, la mort rentre dans la classe des choses : « impossible à fuir. » Mais il faut avouer que cet argument a quelque chose de trop brutal pour être accepté sans une certaine révolte ou du moins sans une recrudescence de souffrance par une âme encore toute palpitante du malheur qui l'a frappée. Aussi les consolateurs ne se faisaient-ils guère illusion sur l'efficacité, du moins immédiate, de leur remède. Ils furent assez humains pour comprendre qu'une âme courbée sous le poids de la douleur éprouve une oppression intense, qu'elle étouffe et qu'elle a besoin d'air : or c'était un singulier remède que de l'écraser encore plus sous la fatalité du temps présent. Il fallait donc l'alléger un

peu de cette contrainte, lui ouvrir le jour vers un monde meilleur, établir en dépit de l'œuvre brutale du temps qui fauche tout à son heure, un lien étroit entre les affections brusquement séparées : toute la vieille religion romaine avait vécu du culte des morts : c'était la tâche de la philosophie d'interpréter ce culte, de le spiritualiser. De là les allusions à l'immortalité de l'âme qu'on rencontre dans toutes les grandes consolations. Non pas qu'il y ait à ce sujet de dogme bien précis. Cependant les affirmations sont assez nettes. Pour Cicéron la mort est le commencement de la vie. « Alors seulement nous vivrons : cette vie-ci est une mort. » (Tusculanes). La mort est, en effet, l'affranchissement de l'âme, prisonnière du corps pendant la vie. Ce n'est pas là, il est vrai, l'esprit de la doctrine stoïcienne, pour laquelle il n'y a pas deux principes différents dans l'homme. Mais les Stoïciens eux-mêmes, et les plus ardents, en faisaient usage à l'occasion. Ainsi Sénèque, dans la consolation à Marcia, après avoir essayé auprès d'elle de cet argument que la mort détruit tout, qu'elle est la fin de toutes les misères et qu'on ne peut être malheureux quand on n'est plus rien, se doutant sans doute que cette perspective ne la consolerait guère, lui représente son fils montant au ciel et prenant place à côté des Catons et des Scipions.

Nous voyons, par ces quelques exemples, que les contradictions ne manquent pas, pour qui veut bien y regarder de près, dans la méthode d'application et dans

les principes directeurs des consolations. Cependant il est assez aisé d'en dégager quelques idées générales. D'abord l'esprit qui souffre est avant tout, au sens philosophique du mot, l'esprit qui *pâtit*, qui est *passif*, qui subit un joug, une servitude : la douleur est donc pour l'âme une déchéance, une véritable abdication. Ensuite l'esprit qui souffre peut être guéri parce qu'il porte en lui-même le remède en même temps que la cause du mal, la raison en même temps que la sensibilité. Enfin l'esprit doit être guéri, parce que la douleur est une passion, tandis que la vertu est avant tout action. C'est là, en effet, un des caractères principaux de la philosophie stoïcienne et un principe auquel elle ne devait pas manquer de faire appel dans les consolations qu'elle adressait aux affligés : la douleur est mauvaise, parce qu'elle engourdit, parce qu'elle paralyse souvent toutes les forces vives de l'âme; or l'âme est née pour la vie et pour l'action : il faut, à tout prix, l'arracher à cette prostration dans laquelle elle se trouve plongée après les grandes catastrophes, la tirer par force de ce sommeil où elle berce et assoupit sa douleur, de cette léthargie qui peut avoir pour l'âme souffrante une séduction, parce qu'en elle tout s'apaise et tout s'oublie. C'est là une idée noble, mâle et virile des consolations : les philosophes qui les ont pratiquées ont pensé que leur tâche était moins de s'apitoyer et de gémir à l'unisson avec l'âme souffrante, que de l'exhorter à la résignation active et vertueuse, que de la ramener, sou-

vent malgré elle, à la conscience de sa dignité, de sa liberté et aussi de son devoir. La vie pour l'action et l'action pour la vertu, voilà au fond l'idée essentielle de la philosophie stoïcienne, étrangère aux spéculations métaphysiques, et des consolations qui s'en inspirent : voilà ce qui a pu faire dire à Sénèque qu'une vie calme semble une eau dormante « une mer morte » et qu'il n'y a rien de plus malheureux que de ne jamais connaître le malheur. Certes, il faut avouer qu'une telle philosophie ne manque pas d'élévation : elle oppose à la cruauté souvent aveugle du destin, à la fatalité inexorable d'un cours mécanique et insensible des choses, la dignité et, pour ainsi dire, l'impénétrabilité de l'âme toujours libre, toujours supérieure aux coups du sort qui la frappent, toujours dressée au dessus de tous les obstacles « érigée sur le monde », toujours « sa maîtresse » au milieu des catastrophes qui sembleraient devoir l'anéantir ou l'écraser. C'était bien cette philosophie durement et âprement consolatrice qui répondait le mieux au génie mâle et fier d'une race qui s'honore d'un Caton et d'une Cornélie. N'était-ce pas aussi celle qui pouvait servir le plus sûrement de refuge et d'asile, en un temps où la tyrannie tenait tout courbé sous la terreur, à des hommes qui avaient vu ou qui se rappelaient les proscriptions d'un Marius et d'un Sylla, à ceux qui, plus tard, eurent à subir le despotisme féroce d'un Tibère ou d'un Néron ? Et ne sommes-nous pas forcés de croire, malgré tout, à l'efficacité de

ces consolations qui ont donné à un Thrasea et à un Sénèque la force de sourire en face de la mort à laquelle ils étaient condamnés ?

Cependant, il ne faudrait pas trop se laisser séduire à l'attrait de cette philosophie consolatrice au point de n'en pas voir les défauts et les impuissances. Au même titre que l'exaltation de la liberté volontairement soumise à la loi, apparaît clairement dans les consolations un autre côté de la philosophie stoïcienne et qui ne peut sans doute pas être vu sous un jour aussi favorable. Nous en avons déjà donné un aperçu, lorsque nous avons dit qu'aux yeux des Stoïciens, la douleur était pour l'homme une indignité, une déchéance. La raison en est dans l'idéal qu'ils se font du sage, idéal surhumain et suprasensible. Pour eux, le véritable sage est l'égal des Dieux ; mais un Dieu ne souffre pas : son insensibilité est la condition expresse de son bonheur. Or, comme le sage recherche avant tout son bonheur, il doit s'efforcer d'être insensible. Si donc l'on pénètre bien au fond des choses, le refuge des Stoïciens n'est pas autant dans le sentiment de la liberté de l'âme que dans un orgueil démesuré, et leur résistance à la douleur revêt bien plus la forme d'un égoïsme apathique que celle d'une édifiante résignation. On pourrait dire, il est vrai, qu'il n'est pas impossible de trouver chez les écrivains consolateurs des principes plus humains : ainsi, Cicéron dit, en parlant du sage, dans le *Traité des lois :* « qu'il se lie aux siens par la charité et regarde

comme siens tous les hommes ». Mais il ne faut pas se laisser abuser par quelques passages de ce genre : c'est encore par égoïsme que le sage doit être charitable : la charité est une sorte d'exercice pour tremper son âme. En soulageant la misère des autres, il faut qu'il ne change pas de visage, qu'il n'éprouve pas d'émotion « l'âme tranquille, l'air ordinaire ». En réalité, comme le sage doit être au dessus de toutes les passions, il faut qu'il se défende même de la meilleure, la pitié. En somme, le sage stoïcien n'est plus un être humain : c'est une idée agissante. Aussi lės consolations, qui ont pour but de former un tel sage, malgré tous leurs efforts d'adaptation individuelle, ont-elles un caractère d'impersonnalité remarquable. A peu de chose près, on pourrait indifféremment, à chaque sorte de douleur, appliquer n'importe quel traité de consolation.

Efficacité de la Consolation

Ces caractères définis, il est aisé de s'imaginer combien les consolateurs ont dû souvent manquer leur but et combien de fois ils ont dû se rendre compte de leur impuissance. Quelles que soient les différences de race, d'esprit, d'éducation, entre les divers peuples, l'homme est toujours, quoi qu'on fasse, un être sentant : vouloir l'abstraire de l'humanité et mutiler sa propre nature, est une entreprise outrecuidante et insensée. A ce point de vue le moindre cri arraché à l'âme par la souffrance détruit tous les systèmes des philosophes. Les Stoïciens,

ces philosophes de l'action par excellence, ont commis ce véritable contre-sens d'exclure de la vie cette forme de l'action qui est la douleur : ils ont bien vu que la douleur était une passion, mais ils n'ont pas vu qu'à ce titre elle était un moment nécessaire de l'action, puisque toute action comporte toujours un élément de peine et de labeur.

Au reste, il ne faut pas trop accuser les philosophes consolateurs de l'imperfection de leur doctrine et de la rigueur de leurs remèdes : ils y étaient pour ainsi dire contraints. Car ils avaient d'un côté conscience de la nécessité absolue qui régit les choses terrestres, de l'autre conscience de la liberté qui constitue le privilège de l'âme humaine : or la douleur leur paraissait une prise de possession de l'une par l'autre, puisque la douleur rentre dans la classe des choses qu'Epictète signale comme ne dépendant pas de nous. Pour sauvegarder la liberté de l'âme, nécessaire à l'exercice de la vertu, il fallait donc bien prononcer la condamnation de la douleur, déclarer qu'elle était funeste et pernicieuse, qu'elle naissait d'une opinion, d'un vain préjugé. C'est ce qu'ont fait les philosophes consolateurs : dans la lutte de l'âme contre le corps, ils ont sauvé l'âme, mais en tuant le corps. Or, comme l'homme n'est pas une abstraction, une idée, mais un être sentant et vivant, ils ont dû forcément s'apercevoir que leur œuvre était arbitraire.

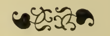
Ils ont dû surtout s'apercevoir parfois qu'elle était

vaine. Il nous est impossible de pénétrer le secret des âmes dont les consolateurs se sont efforcés de guérir les souffrances : mais combien il est naturel de penser qu'elles ne se sont pas toujours livrées sans révolte à ces rudes amputations qui nous semblent aujourd'hui inefficaces et barbares. C'est qu'en réalité, pour les âmes simples et frustes, les consolations des philosophes ne sont pas d'un grand secours. Le champ des spéculations abstraites a des limites encore trop étroites pour contenir l'immensité de certaines douleurs humaines qui, lorsqu'elles sortent d'elles-mêmes et renoncent à ce reploiement intense et farouche qui suit souvent les grands désastres, demandent alors un espace plus vaste où elles puissent comme se fondre et s'absorber : la religion seule, la foi avec ses élans et ses extases, peuvent les endormir et les apaiser. Or la religion romaine était impuissante à communiquer aux âmes affligées cette ardeur confiante, cette foi intime du cœur que soutient l'espérance en un monde meilleur et la croyance en une Providence malgré tout bienveillante et sympathique. La race romaine, avant tout pratique et dénuée de l'imagination sensitive qui crée les mythes et les symboles, a cru à ses Dieux plutôt par l'esprit que par le cœur : le culte des vieux Romains n'était pour ainsi dire qu'un traité de commerce entre l'homme et la divinité, où l'homme apportait bien plus la crainte d'être dupé que l'espoir en une générosité secourable. La religion romaine n'était pas aimable : en un mot il

n'y avait pas de lien sympathique entre l'homme et les Dieux. Ces liens n'existant pas, comment la douleur pouvait-elle trouver dans l'exercice de la religion le moindre apaisement et la moindre consolation ? Ce que la religion était impuissante à faire, les philosophes consolateurs l'ont tenté, en changeant la conception de la divinité : ils l'ont unifiée, mais en lui donnant le caractère d'une froide abstraction trop étrangère et trop insensible à la misère humaine pour qu'il fût possible d'établir entre elles une communion. Leurs efforts ont eu cependant cet heureux résultat d'avoir accrédité, d'avoir fait comprendre et aimer à l'homme la vertu fondamentale sans laquelle il ne peut être de remède à la douleur, à savoir la patience.

Mais après eux, un dernier, un immense progrès restait à faire : il fallait unir l'homme à la divinité, réaliser cette sèche abstraction que l'esprit pouvait sans doute atteindre, mais que le cœur ne sentait pas, en un mot relever l'homme de l'indignité où semblait le tenir la douleur, en lui montrant qu'un Dieu même pouvait souffrir. Ce sera l'œuvre du Christianisme, la religion de l'amour. Il s'emparera de quelques-uns des grands principes du stoïcisme, mais il les transformera en les rendant aussi sensibles au cœur que compréhensibles à la raison. De la loi de la nécessité universelle il fera la loi de la Providence divine, et de la patience qui la supportait comme une rigueur inéluctable, la résignation qui l'accepte comme une offrande

et comme une expiation. Comme le dit M. Martha, « en faisant resplendir le dogme de l'immortalité, jadis vaguement entrevu, il fera de la douleur présente le gage de la félicité future. » Mais surtout, grâce à l'incarnation du Verbe, la nature, qui est composée de deux substances, esprit et corps, se trouvera tout entière sanctifiée. Le Christ sanctifiera donc sur la terre même la souffrance et la douleur : désormais, et peut-être faut-il voir là une forme, supérieure, il est vrai, mais enfin une forme de l'égoïsme irrémédiable qui pèse sur notre nature, l'homme supportera avec moins d'amertume le poids de ses peines, parce qu'il ne sentira plus dans son malheur la solitude et l'abandon. Un Dieu compatissant, un Dieu sauveur est fixé pour toujours sur sa croix de souffrance : et c'est vers cette éternelle agonie d'un Dieu Rédempteur, que montera désormais, dans un élan de sympathie douloureuse, la voix suppliante et cependant résignée de l'éternelle souffrance humaine.



RELIGION ET SCIENCE

Au début de son ouvrage célèbre *Les premiers principes*, Herbert Spencer étudie les rapports de la Religion et de la Science et cherche à dégager le point commun qui peut leur servir de trait d'union. Nous voudrions que tous nos lecteurs connussent ces pages remarquables d'une philosophie si profonde et si pratique à la fois. Nous nous permettrons, de temps à autre, quelque observation, mais notre rôle habituel se bornera à résumer et presque toujours à citer l'auteur lui-même.

CHAPITRE PREMIER

RELIGION ET SCIENCE

« Il nous arrive trop souvent d'oublier non seulement qu'il y a *une âme de bonté dans les choses mauvaises*, mais aussi qu'il y a une âme de vérité dans les choses fausses. S'il y a des gens qui admettent d'une manière abstraite qu'une fausseté contient probablement un noyau de vérité, bien peu y songent quand ils rendent un jugement sur les opinions d'autrui. On rejette avec indignation et mépris une croyance qui heurte grossièrement la réalité et, dans le feu de la lutte, personne ne se demande ce qui la recommandait aux esprits. Il faut pourtant qu'il y ait eu en elle quelque chose qui l'imposât. Il y a lieu de croire qu'elle s'accorde avec certaines parties de l'expérience des hommes par une correspondance imparfaite et vague peut-être, mais pourtant réelle. Le récit le plus absurde même peut avoir sa source dans un évènement réel, et, si cet évènement n'avait pas eu lieu, l'idée déraisonnable qu'on s'en faisait n'aurait jamais pris nais-

sance. Quoique l'image amplifiée et déformée que nous transmet le prisme de la renommée soit complètement différente de la réalité, néanmoins, sans la réalité, il n'y aurait pas eu d'image amplifiée et déformée. Il en est ainsi des croyances humaines en général. Quoiqu'elles nous paraissent absolument mauvaises, on peut admettre qu'elles ont pris naissance dans les faits réels, qu'elles contenaient originellement, et peut-être qu'elles contiennent encore quelque parcelle de vérité.

« Il faut toujours l'admettre quand il s'agit de croyances qui ont régné longtemps ou qui se sont répandues au loin et surtout de ces croyances vivaces qui sont à peu près ou tout à fait universelles. La présomption qu'une opinion régnante n'est pas entièrement fausse acquiert de la force suivant le nombre de ses adhérents. Si nous admettons que la vie n'est possible que sous la condition d'un certain accord entre les convictions du dedans et les circonstances du dehors, si nous admettons par conséquent que les probabilités sont toujours en faveur de la vérité ou du moins de la vérité partielle d'une conviction, nous devons reconnaître, selon les plus grandes probabilités, quelque fondement à celles que partagent un grand nombre d'esprits. Les idées fausses, en s'éliminant, doivent laisser au jugement général un surcroît de valeur. On objectera, il est vrai, que plusieurs des croyances les plus répandues sont acceptées sur la foi de l'autorité; que ceux qui les professent ne font aucun effort pour les vérifier; et que par conséquent on peut en conclure que la multitude des fidèles n'ajoute pas grand'chose à la probabilité d'une croyance. Mais cela n'est pas vrai. En effet, lorsqu'une croyance conquiert de nombreuses adhésions sans subir l'épreuve de la critique, il est évident qu'elle est d'une manière générale en harmonie avec les diverses autres croyances des hommes qui la reçoivent; et lorsque celles-ci

reposent sur l'observation et sur le jugement personnel, elles fournissent un appui direct à celle avec laquelle elles s'harmonisent. Il se peut que cet appui n'ait qu'une faible valeur; mais il faut convenir qu'il en a une[1]. »

Herbert Spencer veut donner un exemple de cette « âme de vérité » qui se trouve au fond d'opinions en apparence contradictoires et qu'une pensée vraiment large doit savoir découvrir et dégager. Quoi de plus opposé, dit-il, que les anciennes croyances à l'origine surnaturelle des rois, ou du moins à leurs attributs, à leurs droits divins, et les théories modernes? Celles-ci ne reconnaissent à l'État d'autres droits que ceux qu'il tient de la volonté commune et d'autre fonction que d'imposer un respect mutuel aux libertés individuelles? Et pourtant, malgré de si immenses divergences, une vérité commune se dégage des opinions anciennes et modernes. « Il y a des limites que les actions des individus ne doivent pas franchir; il doit y avoir une certaine subordination des actions des individus aux exigences sociales. »

Un principe commun se dissimule donc derrière les doctrines qui paraissent les plus divergentes; les oppositions ne font qu'en mieux faire ressortir la valeur. De là cette remarque profonde où Spencer formule le *critérium de vérité* à notre humble avis le meilleur : « Quand un postulat comme celui que nous venons de rencontrer n'est pas affirmé avec conscience, mais implicitement et comme sans le savoir, et cela non seulement par un homme ou une société, mais par de nombreuses sociétés qui diffèrent de mille et mille manières par leurs autres croyances, il possède une certitude dont la force surpasse celle des autres. Quand le postulat est abstrait,

1. *Les premiers principes* par Herbert Spencer. Traduit de l'anglais par Cazelles. 1 vol. in-8 de XCI-500 pages. Paris, Félix Alcan.

comme dans le cas qui nous occupe, et ne repose pas sur une expérience concrète commune à l'humanité entière, mais qu'il implique une induction tirée d'un grand nombre d'expériences différentes, nous pouvons dire que sa certitude le place à côté des postulats des sciences exactes. »

Qu'il serait utile, en mille circonstances, de suivre cette méthode! Ne devons-nous pas soupçonner, en effet, que l'obstination de nos adversaires tient à ce qu'ils considèrent une face de la vérité et nous une face différente?

Ne pourrait-on résoudre de la sorte le vieil antagonisme entre la Religion et la Science?

Oui, répond Spencer, puisque la Religion et la Science sont deux manifestations essentielles et indestructibles de la vie de l'esprit. Il le prouve, pour la Religion, par trois arguments: 1° Des croyances si largement répandues ne sauraient être dépourvues de fondement et cette probabilité reçoit une force singulière de l'omniprésence de ces croyances.

Dès que l'on accorde que, chez toutes les races qui ont atteint un certain développement intellectuel, on trouve des notions vagues sur la nature et l'origine mystérieuse des objets qui entourent l'homme, on peut conclure que ces notions sont des produits nécessaires de la marche de l'intelligence... L'évidence loyalement consultée donne un démenti formel à l'opinion qui réduit les croyances religieuses à n'être que des inventions de prêtre. » — 2° Le sentiment religieux existe. Comment l'expliquer? Par création ou évolution? Mais, dans cette seconde hypothèse, « si nous regardons les facultés comme le résultat de modifications accumulées et causées par l'action réciproque de l'organisme sur son milieu, nous sommes obligés de croire qu'il existe dans le milieu des phénomènes, des conditions qui ont déterminé la production du sentiment religieux; et alors nous sommes obligé d'admettre qu'il est tout aussi normal qu'une autre faculté. » —

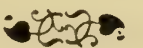
3° « Si la science ne peut monopoliser la conscience, si l'esprit a toujours la possibilité de porter son attention sur ce qui dépasse la connaissance, il y aura toujours place pour la religion, puisque la religion, sous toutes ses formes, se distingue de toutes les autres croyances, en ce qu'elle prend pour objet ce qui dépasse la sphère de l'expérience. »

Nous n'insisterons pas sur les considérations apportées par Spencer en faveur de la Science. « Demander si la Science est réellement vraie, dit-il très bien, c'est comme si l'on demandait si le soleil donne la lumière. »

Nous préférons transcrire la conclusion : « Il faut donc qu'il y ait de la vérité des deux côtés du débat. Quand on les examine sans préjugés, on est bien forcé de conclure que la Religion est partout présente comme une trame dans le tissu de l'histoire de l'humanité, et qu'elle est l'expression d'un fait éternel ; d'autre part, c'est presque un lieu commun que de dire que la Science est un grand système de faits qui toujours s'accroît et va toujours se purifiant plus complètement de ses erreurs. Si la religion et la science reposent sur la réalité, il faut qu'il y ait entre elles une harmonie fondamentale. On ne peut admettre l'hypothèse qu'il y ait deux ordres de vérités en opposition absolue et perpétuelle. » Comment dégager l'élément commun ? « Nous avons à découvrir une vérité fondamentale que la religion affirme avec toute l'énergie possible sans le secours de la science et que la science affirme avec toute l'énergie possible sans le secours de la religion, et pour la défense de laquelle la science et la religion se trouvent alliées. »

Quelle est donc cette vérité ?

(*A Suivre.*)



PARTIE PÉRIODIQUE

Mouvement des Idées
à l'heure présente.

IDÉES SUR LA SOCIÉTÉ PRÉSENTE

Autorité du témoin. — Le baron Pierre de Coubertin s'est créé une autorité reconnue dans les questions de propagande de l'éducation physique. On sait qu'il a pris l'initiative de renouveler les Jeux Olympiques de l'ancienne Grèce. Il a fait plusieurs voyages aux États-Unis d'Amérique, et il les connaît bien ; il en a étudié les méthodes d'éducation dans son livre : *Universités transatlantiques.* Le passage cité ci-après est tiré d'un article sur l'Exposition de Chicago.

Que le dollar n'a pas fait la nation américaine.

Combien, parmi nous, ont traversé cette exposition de Chicago sans la comprendre, sans même se douter de son importance ! Non qu'il fallût, pour cela, le moindre génie ; il suffisait de connaître l'existence d'une Amérique pensante, désintéressée, éprise de science et de grandeur morale. Et vraiment, ce ne devrait pas être si difficile d'imaginer qu'une

telle Amérique *ne peut pas ne pas exister*. Est-ce que jamais l'or a suffi à former une nation ? Est-ce que jamais on a vu un peuple limiter ses ambitions à la recherche du bien-être, se passer d'idéal et vivre sans une âme collective qui lui soit inséparablement unie ? Or, il est difficile de nier l'existence de la nation américaine, difficile de méconnaître le patriotisme du peuple américain ; prétendre qu'une nationalité qui a résisté à la guerre de Sécession et qui assimile chaque jour le surplus d'hommes que l'Europe lui envoie ne repose que sur le « tout-puissant dollar », c'est démentir l'histoire entière de l'humanité. Si nous réfléchissions davantage à ces choses, nous verrions combien étroite est notre conception de la vie et de la société américaine et combien insuffisante est l'explication que nous nous donnons à nous-mêmes de ses contrastes et de ses bizarreries.

Mais le dollar absorbe l'attention, tandis que la science est discrète, et les voyageurs continueront longtemps encore d'ignorer les petites villes universitaires, les professeurs peu rétribués et contents de leur sort, les travailleurs silencieux, les aspirations ardentes mais cachées, pour courir aux grandes cités tumultueuses, pleines d'agiotage et de fracas ; ils en rapportent la notion d'un pays exorbitant, déréglé, enfiévré, tandis que se construit dans l'ombre l'Amérique véritable qu'ils n'ont point vue.

PIERRE DE COUBERTIN.

(*Extrait de la* « Nouvelle Revue » *du 1er février 1895*.)

Autorité du témoin. — M. Henri de Tourville est un abbé, grand seigneur, qui vit retiré dans son domaine de Tourville, en Normandie, et donne tout son temps à la lecture et à la réflexion. Disciple de Le Play, il est chef d'école lui-même. Il a fort peu écrit, encore moins publié. Il agit par la parole ou

par lettres sur un petit groupe de disciples qui mènent sous sa direction une vaste enquête sur l'histoire sociale de l'humanité. L'organe de ce groupe est la *Science sociale*, de M. Demolins. Parmi les autres disciples de M. de Tourville, le public connaît MM. de Préville, Robert Pinot, enfin M. Paul de Rousiers, dont le livre sur la *Question ouvrière en Angleterre* vient de paraître avec une préface de M. de Tourville lui-même, dont sont tirées les lignes qui suivent.

De ses prodigieuses et universelles lectures, des lettres, des travaux de ses disciples, M. de Tourville a extrait une érudition merveilleusement classée dans son cerveau, et où il puise la matière de ses longues méditations. Au regard du psychologue qui d'un coup d'œil distingue les ressorts secrets par où les sociétés sont mises en mouvement, il allie une extraordinaire puissance de réflexion. Dans ses très rares écrits, d'une forme saisissante, il a condensé sous des mots débordants de sens de longues années de méditation. De sa divination du passé, il tire des enseignements pour l'avenir. C'est un penseur qui excite à l'action.

Pour ceux d'ailleurs qui voudront lire avec réflexion les extraits qui suivent, notre présentation paraîtra presque superflue. On y trouvera une idée géniale dans sa simplicité et que nous n'hésitons à déclarer grosse de conséquences heureuses pour notre pays s'il sait se l'assimiler : « C'est par une méthode simple de l'éducation que se tranchent, en fin de compte, les difficultés du temps présent. »

Ce ne sont ni les refontes complètes, ni les replâtrages plus ou moins heureux de nos programmes d'instruction et d'éducation qui résoudront la question sociale. Cette manière de faire est jugée. Il faut en revenir au véritable objet de l'éducation qui est de former des hommes capables de porter leur situation, et que leur situation ne porte ni n'emporte. Ceci ne revient à condamner aucune des gymnastiques

intellectuelles ni même physiques que toute éducation suppose, mais à les remettre à leur place, nécessairement et toujours secondaire.

LA QUESTION SOCIALE RÉSOLUE PAR LA SIMPLIFICATION DE L'ÉDUCATION

Nécessité pour l'ouvrier de modifier ses aptitudes suivant le progrès de l'industrie. — La question ouvrière, la question d'un habituel état de bien-être pour ceux dont le travail manuel constitue toute la ressource, n'est résolue vraiment que dans la mesure où l'ouvrier modifie sa formation personnelle parallèlement à la transformation de l'industrie. C'est une formule expérimentale, dont la logique est d'ailleurs sensible. On pourrait sous ce rapport la comparer à la loi d'Archimède : un corps perd dans l'eau un poids égal à celui du volume qu'il déplace, ce qui est à la fois un fait d'observation et une conséquence mathématique de la notion d'équilibre. Tout effort fait pour résoudre la question dans un sens inverse, c'est-à-dire pour empêcher l'industrie de se transformer afin que l'ouvrier puisse demeurer ce qu'il est, n'est pas une solution, n'est qu'un atermoiement avec tous les inconvénients des atermoiements, et ne crée qu'un état d'équilibre instable. Sans doute, on trouve là encore une condition parallèle de l'industrie et de l'ouvrier, puisque tous deux sont arrêtés dans leur évolution et restent au même point. Mais c'est un équilibre instable, parce que les deux éléments en présence tendent en direction contraire : l'industrie, suspendue dans sa marche naturelle par des arrêts factices, tend à une transformation d'autant plus brusque et plus profonde que le temps rehausse l'effet de ce qu'elle a d'arriéré ; et l'ouvrier, artificiellement préservé contre la nécessité de changer, laisse se fortifier ses habitudes anciennes et tend

d'autant plus à l'impuissance de se transformer que l'écart s'accroît entre lui et le progrès qui s'accélère. Quand, au contraire, l'ouvrier entreprend de modifier sa formation suivant les conditions nouvelles de l'industrie, les deux éléments tendent dans le même sens, leur accord est assuré, et l'homme ne tarde pas à se montrer plus apte encore et plus prompt à la transformation que les méthodes de travail elles-mêmes ; il devance leur marche, il est prêt à tout évènement.

Il importe plus à l'ouvrier d'être un homme que d'être un spécialiste. — Ce que le travail requiert aujourd'hui de l'ouvrier, c'est beaucoup moins l'aptitude spéciale à un métier que les aptitudes fondamentales de l'homme : là est la supériorité des exigences nouvelles. Les inventions et la concurrence sont en train de rendre l'industrie aussi variable que l'a été de tout temps le commerce, et de même qu'on n'a jamais été commerçant que dans la mesure d'une aptitude radicale à faire commerce de toute marchandise, on n'en vient à n'être bon ouvrier que dans la mesure d'une aptitude radicale à faire ouvrage de toute industrie. Un malheureux dont on façonne le corps et l'esprit pour l'adapter exclusivement à une méthode de travail qui demain sera mise au rancart, est préparé pour l'hôpital ; les industries qui, presque toutes autrefois appelaient ce genre de formation physique et morale étroite, sont peu à peu éliminées ; les métiers, progressivement amenés à l'outillage mécanique, inclinent à ne présenter plus guère entre eux que des nuances, et il importe, pour la prospérité de l'ouvrier autant que pour le progrès de l'industrie, que l'ouvrier soit capable de nuancer son travail à toute cette gamme, selon le succès changeant des entreprises. C'est là ce qui réclame de lui une formation beaucoup plutôt générale que spéciale, et beaucoup moins technique que virile.

Et ce n'est pas seulement pour adapter sa puissance de

travail aux exigences mobiles et aux multiples ressources de l'industrie moderne qu'il importe à l'ouvrier d'être homme avant tout, c'est encore pour disposer sa vie matérielle, intellectuelle et morale, pour diriger ses vues, pour estimer exactement ses intérêts, pour organiser efficacement leur défense, cela au milieu d'une situation économique dont les variations et les complications n'ont rien de comparable à l'état stable, simple, naïf, j'allais dire enfantin, de l'ancienne industrie.

Mais, si cette formation nouvelle de l'ouvrier est à la fois nécessaire et heureuse, n'est-elle pas étrangement difficile, et la solution du problème ne vient-elle pas échouer là? Faire un homme, un homme pour le temps actuel, n'est-il pas autrement compliqué que de faire un ouvrier spécialiste, apte aux vieilles méthodes du travail?

C'est l'intuition de ces vérités qui a fait de l'Angleterre la première nation industrielle du monde. — C'est ici que l'exemple de l'Angleterre est, plus encore qu'en tout ce qui précède, une leçon de premier ordre. Il n'y a pas au monde, il n'y a jamais eu de puissance industrielle pareille à celle du peuple anglais. La vaste, énergique et aventureuse Amérique elle-même n'y atteint pas, malgré les proportions colossales qu'elle donne à toutes choses. Entre l'ancien et le nouveau continent, l'Ile anglaise s'élève comme l'atelier central du monde; autour d'elle, les autres régions du travail n'apparaissent que comme une suite secondaire de faubourgs industriels; ses rivages sont devenus le grand quai marchand de ce Fleuve-Océan, dont les anciens soupçonnaient que le circuit devait enceindre la terre; les produits qu'elle y déverse pénètrent partout où pénètrent les mers, et il n'est pas de nation, petite ou grande, pour laquelle son commerce ne soit ou un secours ou une menace.

Mais ce qui frappe l'observateur plus que cette puissance

elle-même, ce qui le frappe surtout après ce qu'on a dit du péril de cette phase nouvelle de l'industrie, c'est de voir l'Angleterre présenter ensemble, et liés l'un à l'autre, ces deux faits, qu'on aurait voulu rendre contradictoires : le plus grand développement des méthodes modernes du travail et la condition la plus avantageuse de l'ouvrier.

Et l'étonnement grandit, et l'espérance s'élève et s'affirme, et l'enthousiasme naît d'une conviction certaine, quand on voit à ces deux faits s'associer étroitement un autre, plus inattendu encore : c'est de lui que vient la solution claire et simple de tout le reste. C'est le grand fait inconnu, celui qu'on aurait le moins soupçonné, celui qu'on aurait tenu pour le plus invraisemblable et le plus illogique. En même temps que l'Angleterre est le pays des méthodes les plus compliquées du travail, en même temps qu'elle est le pays de la classe ouvrière la plus élevée, elle est le pays de l'éducation la plus simplifiée : et cela n'est pas contestable. C'est donc par une méthode simple de l'éducation que se tranchent, en fin de compte, les difficultés du temps présent.

Là est le coup de foudre qui fait la lumière.

Erreur radicale de l'éducation française. — On s'est radicalement et abominablement trompé en France sur l'éducation de toutes les classes ; et de l'ouvrier au bourgeois, et du bourgeois à l'homme des cultures intellectuelles, et de celui-là à l'homme de cultures plus élevées encore, il n'y a pas une classe qui ait échappé à cette incomparable erreur ; et c'est là qu'est, au fond, non plus seulement la question ouvrière, mais toute la question sociale. Ce qui est partout en cause, ce qui fait la difficulté, depuis la plus petite exploitation agricole jusqu'aux plus grandes entreprises de l'industrie et du commerce, jusqu'aux groupements qui régissent les intérêts politiques ou religieux, c'est ce qu'on appelle du

terme le plus intelligible la question du personnel. Cette question n'a pris le nom de question sociale, que parce qu'elle s'étend aujourd'hui au personnel de toutes les fonctions : elle n'est pas cantonnée dans une classe seulement ou dans quelques-unes. Ce qui manque, ce n'est ni la science, ni l'outillage pour l'action matérielle, intellectuelle ou morale : ces deux instruments sont en progrès incessants ; ce qui manque, c'est l'homme, l'homme qu'il faut avec cette science et avec cet outillage : là est la vraie question moderne, là gît réellement le problème. C'est la question de l'homme qui vient à son tour, après celle du développement des autres puissances naturelles. Une grande œuvre a surgi, mais elle fonctionne mal, et après s'en être pris à toutes les forces de la nature, après y avoir fait appel, on s'aperçoit que ce qui fait défaut, c'est l'homme.

La simplicité de l'éducation anglaise opposée à la complication de l'éducation française. — L'Angleterre n'a pas rencontré cet inconvénient. Ce peuple est bien voisin de nous : à peine un court détroit nous sépare-t-il de lui. Nous croyons le connaître, parce que son costume, sa manière de vivre, les produits de son sol et de son industrie paraissent très semblables aux nôtres. Nous ne soupçonnons chez lui rien de très profondément différent de nous. Un étonnement cependant nous demeure : nous le croyons volontiers rustre, peu affiné, pas très instruit, élevé sommairement, et nous le voyons partout en avant, non pas par la puissance prédominante des armes, — il n'est pas très militaire et ne se vante pas de cimenter la société par le fer et le sang [1], — mais par l'application inces-

1. Allusion aux paroles profondément suggestives qu'a récemment prononcées l'Empereur d'Allemagne (26 mars 1895), à l'occasion du 80e anniversaire du prince de Bismarck : « Je n'ai pu trouver à vous

sante, prompte, hardie, intelligente des progrès scientifiques dans toutes les directions. Industriel et commerçant, plus qu'on ne le fut jamais ni à Carthage, ni à Venise, ni ailleurs, il n'en est pas moins défricheur et colon par excellence. Son domaine a dépassé, comme à l'insu du monde, l'étendue des empires les plus vastes qu'il y ait eu : ou plutôt ce n'est pas un empire mais une suite d'empires qui, sur les points les plus distants du globe, viennent au jour comme par surprise, se fondent par la libre entreprise des colons, sans combats épiques, sans conquérants fameux, sans que la terre ait tremblé ou la mer gémi sous le poids des armées ou des flottes de guerre. Jamais, avec une pareille liberté et avec une pareille diffusion, pareille unité de vues et d'action ne s'est rencontrée chez un peuple, sans plan concerté, sans administration centralisatrice, sans effort de la contrainte publique. C'est que tout cela procède directement de la formation de chacun, de cette formation qui nous semble si sommaire. Oui, c'est cet homme à demi instruit, à peine élevé, c'est ce barbare qui fait ces grandes choses. Qu'on me montre les écoles où il pâlit sur les programmes, les apprentissages où il vieillit dans les rudiments du métier. Non, l'Angleterre a conçu l'éducation de l'homme comme une chose simple : c'est le génie qu'elle a su garder, c'est la vertu à laquelle elle n'a pas manqué. Cultiver l'homme comme l'élément premier de toute prospérité, c'est ce qui la caractérise : vainement on

---

offrir de meilleur cadeau qu'une épée, l'arme *préférée* du Germain, le symbole de l'instrument que Votre Altesse Sérénissime a aidé feu mon grand-père à forger, à aiguiser et à manier, le symbole de cette puissante *époque de construction dont les ciments étaient le fer et le sang*, le moyen qui ne trahit jamais (?) et qui, entre les mains des rois et des princes, pourra, si la nécessité s'en fait sentir, conserver à l'intérieur l'unité de la patrie qu'il a autrefois faite à l'extérieur. »

cherche à la bien définir par une autre note. L'Angleterre est avant tout et par dessus tout une grande école d'hommes.

Mais l'homme qu'elle cultive n'est pas cet homme qu'on mène, qu'on groupe, qu'on encadre et qu'on asservit ; c'est celui qui est rendu libre, capable par lui-même et responsable. Nous sommes en France de plus en plus soucieux du perfectionnement des moyens de production, dans l'agriculture, dans l'industrie, et nous en demandons le secret à tous ceux qui vont de l'avant, fussent-ils au delà du détroit ou au delà de l'Atlantique. Et quand il s'agit de la formation de l'homme, nous ne faisons plus de même : nous temporisons, nous ne nous adressons qu'à nous-mêmes, aux traditions d'un passé qui, pour récent qu'il soit, n'en est pas moins fini, ou bien nous recourons aux inventions, aux combinaisons de tête, non à l'expérience de ceux qui réussissent ; et nous aboutissons le plus souvent à des méthodes comprimantes, accablantes, surmenantes, quelquefois même exténuantes et exaspérantes. S'il fallait que l'Angleterre arrivât à former l'ouvrier moderne par des procédés aussi compliqués et aussi laborieux, la solution de la question ouvrière serait mise à néant. Mais, j'ai pu le dire autrefois avec une apparence un peu paradoxale et je peux le redire ici par opposition avec ces méthodes, « la force de l'éducation anglo-saxonne consiste en vérité à faire de l'homme quelque chose comme un splendide sauvage qui, à la différence des autres et des anciens barbares, est capable de supporter, de soutenir et de promouvoir toute civilisation. Ce sauvage reçoit un développement corporel parfaitement entendu, plein, sans exagération d'aucun côté ; on lui conserve une ouverture d'esprit absolue, la fraîcheur native de ses facultés dans leur épanouissement viril, le besoin sincère de vérités palpables et puissantes, l'honnêteté fondamentale, comprise et voulue, la disposition vitale à se suffire à lui-même, et à utiliser plus qu'à écono-

miser les choses. Il est élevé au milieu des prodigieux phénomènes modernes de l'activité et de l'intelligence humaines, comme le sauvage en face des forces naturelles de la steppe ou de la forêt vierge. Il considère ces énergies créées par l'homme comme le sauvage considère les éléments : ce sont des données premières à partir desquelles il lui est proposé de vivre en les mettant à son service. Il vit de plain-pied, dès l'enfance, avec cet ordre de choses ; il l'envisage comme un commencement, comme un état primitif au milieu duquel son être s'est éveillé ; il n'a de cette condition d'existence aucune appréhension, aucun étonnement ; il n'y aperçoit que des ressources puissantes, encore naïves, à peine explorées ; il croit être vraiment dans la jeunesse de la nature ; il s'attend à toutes les nouveautés, et il voit le progrès, non avant lui, mais devant lui. La formation qu'il acquiert ainsi ne l'adapte pas étroitement à une profession spéciale, mais elle lui assure un tempérament physique et moral à l'aide duquel il se rend facilement maître des moyens de toute entreprise. Si nouvelle et si compliquée qu'elle apparaisse, il l'amène bientôt à des procédés décisifs, amples et simples. Il peut émigrer de métier en métier sans qu'il semble changer d'aptitude, parce que son aptitude radicale à bien se servir de lui-même s'applique à tout comme la plus indispensable et la plus sûre condition du succès. Après qu'il a traversé avec avantage dix situations différentes, après qu'il a virilement fourni une activité d'un demi-siècle, on le trouve encore homme nouveau, prêt à des choses nouvelles. Ainsi est faite, avec la simplicité de son éducation, cette splendide nature, si maîtresse de la civilisation et si peu atteinte par elle. »

Henri de Tourville.

Extrait de la préface de *La question ouvrière en Angleterre*, par Paul de Rousiers. Paris, Didot, 1895.

Autorité du témoin. — L'occasion est trop mince pour définir la critique libre, nette, acérée, enfonçante de M. Émile Faguet. Du reste, ses œuvres, recommandées dans nos *Dilecta*, sont assez connues de nos lecteurs. Il suffit de rappeler ici que cette agile intelligence n'a pas borné son analyse à la seule littérature. En anatomisant un écrivain, Calvin, Montesquieu ou Buffon, M. Faguet discute les idées, théologiques, politiques ou scientifiques, en estime, avec une brièveté décisive, le degré de justesse et de compréhension, de sorte qu'on le sent très averti de toutes les questions, tellement multipliées, que soulève la vie intellectuelle, morale aussi, d'un contemporaín, ainsi que l'organisation mal assise de nos sociétés. Il faut donc lire avec une sérieuse attention les aperçus qui suivent, encore que sous une apparence de badinage dégagé. On les rapprochera, si l'on veut, des belles observations sur une précédente révolution de la planète, au xve siècle, qui commence un livre du même auteur (*Les Études sur le XVIe siècle*). On apercevra d'autant mieux, ensuite, que nous sommes, à l'âge présent, à l'un des terribles tournants de l'histoire.

LA CIVILISATION PRÉSENTE EST EN PÉRIL

Rapprochement de toute l'humanité. — Quel est le grand fait historique, qui domine peut-être tous les autres, depuis environ trois cents ans? C'est le rétrécissement de la planète. La terre se contracte; elle se ramasse; elle devient toute petite. Non point que sa masse, matériellement, ait diminué le moins du monde; mais la facilité de plus en plus grande des communications, diminuant les distances, a comme diminué les surfaces. C'est de l'Auvergnat que le Limousin était voisin au moyen âge, c'est de l'Allemand

que le Français était voisin au XVII[e] siècle, et c'est du Chinois et du Japonais que nous ne sommes séparés que par un mur mitoyen aujourd'hui. La terre entière est contiguë à l'heure où nous sommes. Nous ne sommes plus dispersés dans de grands espaces très éloignés les uns des autres. Nous nous touchons tous de la main. Ce qui sépare les peuples et les races, les empêche de se toucher *et les protège*, ce n'est pas les grands espaces, c'est les grands espaces difficiles à franchir. L'espace quand il devient facile à franchir n'existe plus. C'est ce que j'appelais le rétrécissement de la terre. Nous habitions un grand parc, une grande forêt semée de quelques villages sans communications fréquentes entre eux. Nous habitons une maison moderne aux appartements étroits, où l'on entend tout ce qui se passe chez le voisin, et où l'on est tout de suite chez lui et où il est tout de suite chez vous. Phalanstère.

Contact et conflit des races. — C'est très gentil, cela. On voisine. L'univers est en familiarité avec lui-même. L'univers n'est qu'une famille. Oui; mais attendez. Quand les races se touchent, elles ne tardent pas à se heurter. Ce qui les protège les unes des autres, ce sont les vastes territoires ou mers que, seules, quelques individualités hardies, par curiosité ou pour commerce, franchissent avec beaucoup de peines, mais que les foules ne peuvent pas franchir; ce sont les déserts, les régions montagneuses, les mers. Maintenant que les déserts et montagnes n'existent plus parce qu'il y a des chemins de fer, et que les mers n'existent plus parce qu'il y a des paquebots, ce ne sont pas seulement les « intermédiaires pacifiques » entre les nations qui vont d'un point à un autre, ce sont les foules elles-mêmes qui se meuvent facilement, de plus en plus facilement, et qui pénètrent les unes dans les autres. Les Chinois ou les

Sino-Japonais envahissent pacifiquement l'Amérique, la Malaisie, et toute l'Océanie du reste. Les nègres ne restent pas en arrière. Le Natal, conquis par les Anglais en 1842, est, depuis vingt ans, rendez-vous de noirs, sans compter Chinois, sans compter Hindous, etc. « Pour un blanc, à l'heure actuelle, il y a là-bas treize hommes de couleur. » Les Européens vont y fondre comme un morceau de sucre dans un vase plein d'eau.

La race blanche en échec. — On voit maintenant très net les résultats de la civilisation des quatre derniers siècles, de l'expansion de la race blanche. La race blanche conquiert le monde, et, d'abord elle en profite pour elle. Elle l'exploite comme une grande ferme. Puis, pour mieux l'exploiter, elle y fait des chemins et des routes par eau, par terre, par montagnes, par fleuves, par mer, par déserts. De cette façon, elle l'ouvre non seulement à elle-même, mais aux autres habitants de la planète. Ceux-ci se répandent partout où la race blanche s'est répandue elle-même, habitent avec elle les pays, autrefois déserts, découverts par elle, et revient avec elle aux pays d'où, d'abord, elle les avait refoulés.

Ce n'est pas tout : la race blanche n'a pas seulement ouvert et frayé des chemins. Elle a inventé des armes, des moyens d'attaque et de défense, des machines merveilleuses. Elle a dépensé à cela un génie immense. Ces armes, les races dites inférieures, qui ne les ont pas inventées, n'ont que la peine de les prendre. Elles les prennent. Désormais c'est à égalité de moyens de lutte qu'elles peuvent lutter contre la race blanche. La race blanche : 1° a facilité les voyages aux autres races; 2° les a armées contre elles. Voici le résultat de sa merveilleuse histoire aux temps modernes.

Après tout, dira-t-on, elle n'est troublée que dans sa conquête. Elle a été prendre le monde. Dans le monde qu'elle a

pris, elle est gênée, contrepesée, subordonnée bientôt par ceux à qui elle l'a pris. Le mal n'est que moindre bien ; l'insuccès n'est que succès incomplet. Ce n'est que chez les autres qu'elle n'est point chez elle. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

Pardon ! D'abord ce n'est pas très agréable ni même très juste que les Anglo-Saxons aient conquis l'Amérique du Nord quasi déserte, et tout à fait inculte, l'aient assainie et cultivée pour les Chinois. Ce retour n'est pas un juste retour. Ensuite, c'est chez elle-même, dans le vieux domaine héréditaire, c'est en Europe que la race blanche est menacée. Non pas d'une invasion brusque et torrentielle, mais d'une invasion lente, insensible, progressivement pénétrante et inévitable. Pourquoi ? Parce que jaunes et noirs, qui ont ou auront demain les armes artificielles de la race blanche, ont déjà des armes naturelles supérieures aux nôtres : la sobriété, la prolificité. Partout où l'ouvrier chinois, ou même nègre, est en concurrence avec l'ouvrier blanc, celui-ci est vaincu. Nous avons vu assez cela dans *l'Outre-Mer*, de Bourget, où le terrible « problème des races » est si nettement posé. « L'ouvrier à cinq sous » est tout naturellement vainqueur de l'ouvrier à « cinq francs ».

Caractère fatal de cette révolution imminente. — Contre cela, rien à faire, si ce n'est la prohibition. Les Américains en sont là, les Australiens aussi. Ils sont forcés d'interdire leur territoire à tout émigrant chinois. A son tour, le blanc élève une « muraille de la Chine » contre son conquérant insidieux, et, cette fois, c'est contre le Chinois que cette chinoiserie est dressée. Mais on sait assez que ces moyens n'ont qu'un temps, et que la force des choses finit toujours par avoir raison des choses les plus fortes.

D'autant qu'avec la sobriété les races de couleur ont la

puissance prolifique. Les Chinois, étouffés dans leur immense empire, sont 400 millions. On calcule que dans soixante ans, pas plus, — les collégiens qui passent leur baccalauréat en ce moment verront cela, — ils seront 800 millions. Une population nègre double en quarante ans. Que dites-vous de ces formidables armes naturelles, de cette marée qui gonfle et roule sur la surface du globe? Où iront tous ces gens-là? Où tendent tous ces « pas noirs qui marchent dans les plaines? » Où courent-ils? Chez nous, par les chemins que nous avons battus. Pays conquis sur le désert ou le sauvage par l'Européen ne sont plus que des « îlots blancs » au milieu de l'immense mer des hommes de couleur. La grande île blanche, l'Europe, sera bientôt battue, bientôt entamée par l'énorme mer montante. Le dernier résultat de notre pauvre civilisation, le voilà. Nous avons aplani le monde pour amener chez nous les races étrangères; nous l'avons rétréci pour rapprocher de nous ceux qui doivent nous dévorer.

Dans l'enivrement de la découverte de l'Amérique, dans l'enivrement de la découverte de la poudre à canon, dans l'enivrement de la découverte de la vapeur, il eût passé pour fou, ou tout au moins pour un Isaïe, celui qui eût dit : « Malheur sur Jérusalem! Qu'allez-vous faire? — Nous allons conquérir le monde! — Non! vous allez vous créer des conquérants! — Nous allons étendre l'Europe à toute la planète! — Non! vous allez ouvrir l'Europe à toute la planète! — Nous allons faire de la race blanche la race souveraine! — Non! vous allez la détruire. » Il eût passé pour fou. Il eût été le sage. Inutile Cassandre, il eût prédit juste. Ce qu'il eût dit se réalise. *Sic vos non vobis*[1].

1. L'*inutile Cassandre* est une allusion à un article fameux de Chateaubriand, où il se comparait à la lamentable prophétesse de la ruine de Troie. — *Sic vos non vobis* signifie : c'est ainsi que vous travaillez non pas pour vous mêmes; c'est un fragment d'un vers de Virgile.

Comparaison avec la chute de l'empire romain. — C'est tout à fait l'histoire de l'empire romain. Les Romains ont lutté pendant cinq cents ans contre les invasions, espacées d'abord, puis de plus en plus rapprochées, de populations poussées elles-mêmes du côté de l'Occident, très probablement, par la pesée sur elles d'un excédent de population asiatique. La lutte a été longue, acharnée, héroïque. Il a fallu céder enfin. On ne fait rien contre l'extension et l'expansion des races. C'est une puissance physique. « La puissance imbécile du nombre » a fini par triompher.

La différence, qu'il est mélancolique de constater, c'est que les Romains se sont bornés à attendre l'invasion et à lutter contre elle lorsqu'elle est venue. Nous, nous avons été la chercher; nous avons été vers les futurs vainqueurs de nos fils, nous avons donné les armes qui ne se reprennent pas, et nous leur avons ouvert les chemins qui ne se referment plus. Mais le résultat sera très probablement le même. N'espérons guère que le danger et « les besoins pressants du péril » changeront notre nature. Les races, dites supérieures, ne sont ni sobres, ni prolifiques. Cela semble bien être une loi, non seulement humaine, mais naturelle. Dans l'animalité les espèces sans armes, qui sont dites faibles à cause de cela, se défendent et subsistent par l'effroyable multiplicité. En réalité, elles sont, sinon les plus fortes, du moins aussi fortes que les autres. Pour ce qui est de l'humanité, dans le monde aplani, ouvert et rétréci par nous, du moment que les races sont en plein contact, pour qu'une race dominât, il faudrait qu'elle fût *à la fois* et la plus courageuse et la plus intelligente et la plus sobre et la plus prolifique. Cette race idéale n'existe pas. A son défaut celle ou celles qui aura ou qui auront ces deux derniers caractères a ou ont les plus grandes chances de victoire définitive.

Il est donc probable que : d'abord les colonisations blanches,

les essaims blancs d'outre-mer, seront engloutis, qu'ensuite la ruche blanche, la vieille Europe elle-même sera attaquée. Elle se défendra très bien, soyons-en sûr, comme le vénérable empire romain. Il est probable même qu'elle formera, sous le poids des circonstances, contre son gré, mais forcément, un véritable empire romain... Ah! ce vieux rêve de 1848, les Etats-Unis d'Europe, il sera peut-être réalisé vers 1948; mais, hélas! ainsi qu'il arrive toujours, non point du tout comme nos excellents pères l'ont imaginé. Ce ne seront point les Etats-Unis de la paix, des fleurs, des guirlandes, des jeunes filles en blanc sous des branchages; ce seront les Etats-Unis de la défense européenne. Derrière la Russie, grand barrage, rempart des blancs contre les jaunes, comme la Pologne, autrefois, des chrétiens contre les Turcs, ils lutteront, nos petits-neveux, contre la poussée formidable des envahisseurs poussés eux-mêmes et voulant se donner de l'air. Il y aura là des luttes terribles. Les Européens auront connu l'Europe unifiée sans pouvoir en jouir. Il semble écrit qu'entre la période de l'Europe luttant contre elle-même et celle de l'Europe unie, mais pour lutter encore et s'épuiser plus que jamais, il n'y aura jamais eu un bon petit siècle pour se reposer un instant et s'aimer les uns les autres. Ce n'est pas très gai, l'histoire.

Probabilité d'une période de Barbarie, d'un prochain moyen âge. — Et la fin des fins ? Eh bien, sans doute la victoire finale du jaune sur le blanc, en attendant la victoire du noir sur le jaune. L'Europe jaune est probable dans quelques siècles, peut-être dans un ou deux.

Qu'importe encore ? dira le philosophe purement humanitaire. Les jaunes recueilleront l'héritage de la civilisation, comme jadis les « barbares » l'ont recueilli. Ils prendront nos lettres, nos arts, nos sciences, nos idées, les élaboreront à

leur façon et créeront une troisième civilisation, différente des deux premières, peut-être supérieure. *Vitaï lampada*[1]...

Il est possible et même probable. Jaunes et noirs sont intelligents. Cependant la différence est bien plus grande entre le blanc et le jaune qu'entre le Gréco-Romain et le « barbare ». Le barbare est de la même race, après tout, que le Romain et que le Grec. C'est un cousin. Le jaune, le noir, n'est pas du tout notre cousin. Ici il y a une vraie différence, une vraie distance, et très grande, ethnologique. Après tout, la civilisation n'a jamais été faite, jusqu'à présent, que par des blancs. Il n'y a pas eu, malgré les belles inventions qu'ils ont faites, progression continue et toujours plus accélérée dans la civilisation des Chinois, comme dans celle des blancs anciens d'abord, et des blancs modernes ensuite. « Il est hasardeux, dit M. Fouillée[2], de s'attendre à ce que les Chinois ou même les Japonais révèlent désormais une originalité puissante, une élévation intellectuelle et morale, un sens de l'idéal qu'ils n'eurent jamais dans le cours de leur interminable histoire. Ce sera déjà un beau résultat pour eux que de s'élever, comme fait le Japon, à ce niveau uniforme et trivial de connaissances et d'applications scientifiques, qui, pour les peuples héritiers du nom européen, serait une stagnation. »

Je suis assez de cet avis, sans être bien compétent dans la question, et sans croire que personne puisse l'être très fort L'Europe devenue jaune, il y aura certainement une régression. L'élaboration de l'idéal, pour reprendre les idées de

1. Fragment d'un vers de Lucrèce où les générations successives sont comparées à des coureurs qui, dans les jeux grecs, se repassent de main en main un flambeau allumé, le flambeau de la vie.

2. Dans un livre récent : *Caractères et tempéraments*, à propos duquel cet article a été écrit.

Renan, aura peut-être à souffrir pendant quelque temps aux prochains siècles. Si Dieu était, comme Renan avait une certaine tendance à le croire, en continuelle formation, en devenir éternel, et progressivement complété par l'humanité[1], il aurait un moment d'arrêt vers 1900. Pour parler de façon moins métaphysique, ce qui nous menace, en cas de victoire des races de couleur, c'est une période d'obscurcissement et de confusion ; c'est un second moyen âge.

La civilisation européenne doit se préparer à transmettre son héritage. — Il faudra du temps, beaucoup de temps pour que les races nouvelles aient assimilé non seulement l'héritage matériel : résultats scientifiques, inventions, machines, etc., ce qui est facile, mais l'héritage spirituel : tendances élevées, haute curiosité désintéressée, souci de progrès moral incessant. Ces « éléments supérieurs de l'humanité », comme dit M. Fouillée, sont en péril dès à présent. Ils ne sont pas cultivés avec assez de soin, avec assez de passion par nous-mêmes. Que sera-ce, quand, dans une période de luttes d'abord, ensuite dans une période d'installation, fatalement tumultueuse encore, des peuples nouveaux sur l'ancien sol, ces instincts, tendances, sentiments et idées auront été comme refoulés dans l'ombre et progressivement désappris et oblitérés ? L'idéal est toujours fragile ; il est très vite brisé dans tous ces grands tumultes de l'histoire. La petite fleur bleue verra des jours, des mois, des années, des siècles tristes.

Qui la conservera ? Car il est entendu que nous n'admet-

1. Selon ces idées, que M. Renan avait empruntées d'une certaine philosophie allemande, Dieu ne serait rien autre que l'Idéal total de l'humanité, progressivement et toujours incomplètement réalisé. Voilà en quel sens on peut dire qu'il est en continuelle formation, qu'il devient.

tons pas qu'elle meure. Quels seront les cloîtres d'un genre nouveau, les couvents singuliers, les monastères imprévus où, un peu en cachette peut-être, pieusement, avec des airs de mystère et de culte, on imprimera ces *anciens* un peu fantastiques qui s'appelleront Descartes, Leibniz, Corneille, Molière, La Fontaine, Racine, Rousseau, Voltaire, Hugo, Lamartine, Gœthe, Shakespeare, Dante, Cervantès? Combien y aura-t-il d'initiés à ces mystères? Quelles querelles de lettrés sur l'interprétation de ces grandes œuvres si difficiles à comprendre, signes d'une civilisation disparue, presque impénétrable?

Et ensuite y aura-t-il une renaissance de la littérature blanche? La vieille race, absolument éteinte, ressuscitera-t-elle par son esprit, étonnant le monde nouveau par sa grandeur, lui inspirant un respect un peu superstitieux, lui refaisant peu à peu et même très vite une âme antique, une âme de « blanc », que ce sera un honneur d'avoir et de cultiver précieusement sous sa peau jaune?

Tout cela est très possible, jusqu'à la renaissance et l'apothéose des lettres blanches inclusivement. Mais en attendant c'est par un moyen âge qu'il faut passer, et peut-être n'est-il pas loin, pas loin du tout. Cela ne donne pas l'appétit de vivre autant que Mathusalem. Mais pour le moment c'est curieux, c'est très intéressant à prévoir. Beaucoup plus justement, ce me semble, que de son temps, de Maistre pourrait dire aujourd'hui : « Jamais spectacle plus intéressant n'a frappé le genre humain. » Car ce n'est pas du remplacement d'une caste par un peuple qu'il s'agit; c'est de la dépossession d'un monde par un autre monde, d'une humanité par une autre humanité.

Emile FAGUET.

(Extrait d'un article publié dans le *Journal des Debats* sous ce titre : *Le prochain moyen âge*.)

L'auteur de cet article se défendrait d'avoir voulu établir un pronostic sérieux. Il sait trop bien que les causes par lesquelles l'avenir sera déterminé sont multiples à l'infini; qu'elles sont encore obscures, surtout au regard des contemporains, enfin qu'elles sont, en partie, rebelles à tout calcul : ainsi les inventions imprévues ou les avènements de grands génies. Toutefois, ce sont ici des probabilités, et, d'autant plus acceptables (comme telles) que, si l'énergie par laquelle les hommes s'opposent aux fatalités, conséquentes de leurs actes antérieurs, est très variable, tantôt prépondérante, tantôt presque nulle, chez les individus ou chez les peuples, il semble bien que nos peuples d'Europe soient à un moment de relative atonie, où l'on peut dire qu'ils se dirigent moins qu'ils ne sont entraînés. Dès lors, il devient moins chimérique de prévoir de quoi les menace le jeu des forces nécessaires contre lesquelles ils ne réagissent plus que faiblement. La puissance du sacrifice, du sacrifice total, de celui de la vie, a sans nul doute baissé dans notre humanité, d'autant plus animalisée, peut-on dire, qu'elle apparaît plus civilisée matériellement, ou obsédée de plus de besoins; or, c'est par cette puissance de sacrifice seule que notre liberté intervient dans l'histoire et en change les issues.

Du reste, quand même l'esquisse d'un prochain avenir présentée ici paraîtrait d'une simplification arbitraire et trop légère, ceci en subsiste, très net, que les contacts entre les hommes se sont multipliés, de notre temps, dans une proportion effroyable, et qu'ainsi les

responsabilités de chacun dans le naufrage final se sont accrues immensément. Rien n'est sans conséquence, ni de conséquence restreinte, de tout ce que le moindre de nous fait ou dit. Aujourd'hui un humble exemple court susciter des actes aux extrémités de la terre habitée. Réfléchissons-y avec un mâle souci.

Et ceci subsiste encore, que les distances entre les hommes ayant presque disparu, chacun est exposé à des menaces grandissantes de jour en jour, sous le coup desquelles notre société entière chancellera demain ou après-demain. Invasion ou insurrection, famine ou anarchie homicide, il n'est pas de catastrophe venant du dehors ou du dedans, contre laquelle nous soyons assurés. Exactement, nous ne pouvons garantir à nos enfants ni la paix, ni un toit, ni le bénéfice d'un nom respecté, ni une place au soleil.

Donc il est temps de faire nos comptes. Comme dans une maison que le tremblement de terre incline déjà, l'habitant court vite à ce qu'il a de plus précieux, afin de le sauver, replions-nous sur ce que nous voulons qu'il reste de nous, sur ce qui nous restera après tout. à nous-mêmes. Dépouillons-nous de ce qui n'est que dépouilles, et faisons front aux révolutions prochaines.

Le Sacrifice

Est-ce que la méthode morale peut être autre que le sacrifice et la croix? Est-ce que l'amour n'est pas toute la morale et toute la loi ? Est-ce qu'il y a d'autre obstacle à l'amour, naturel ou surnaturel, ou de Dieu ou des hommes, que l'égoïsme non sacrifié ? Est-ce que toute impression, toute sensation, tout désir, toute émotion de la vie, tout battement de cœur n'est pas double et ne dit pas ou ne doit pas dire : Dieu et moi : lui et moi. Mais que dit l'injustice et le mal? Moi, moi d'abord ; lui, lui Dieu ou prochain, lui après moi. Et que dit la justice et l'amour? Lui avant moi. Là est toute la racine et tout le nœud de la morale. Chaque volonté répète habituellement l'une de ces deux fondamentales propositions. Que faut-il donc ? Sacrifier ce moi qui s'éléve, qui se place d'abord avant tout, qui est excessif, monstrueux, qui se croit plus grand que le monde, qui se préfère à toute l'humanité, qui se préfère à Dieu. Hâtez-vous, ne laissez pas grandir en vous l'épouvantable monstruosité... Anéantissez en chaque émotion de la vie, dans chaque battement du cœur donné de Dieu pour retourner à Dieu et à l'amour, anéantissez radicalement l'obstacle satanique, la limite coupable, qui prétend détourner et arrêter la vie en vous sans la laisser jaillir en Dieu. Soyez libres, dégagez-vous. Prenez par ce retranchement l'étendue et la dilatation d'un cœur qui veut et aime comme Dieu et avec Dieu.

GRATRY, *Logique*, Tome II, p. 266.

AVIS

Nous rappelons à nos amis les deux importants avis parus dans le précédent numéro et concernant : d'une part, le changement de lieu et date de notre réunion pendant les vacances ; d'autre part, le payement des abonnements au Bulletin.

Étant donné que, maintes fois, des quittances nous sont revenues avec la mention de la poste, refusé, *et que, sur les mêmes entrefaites, nous recevions, soit le montant des quittances, soit des lettres rectificatives, — nous ne pouvons considérer comme désabonnées que les personnes qui nous avertissent expressément.*

Nous prévenons, en outre, les personnes dont les quittances impayées nous ont été retournées par la poste, qui ne se seraient pas acquittées avant le 3 août prochain, que nous leur ferons présenter à nouveau ces quittances, à partir de cette époque.

Jusqu'au 20 septembre, le courrier sera dépouillé une fois par semaine seulement, le vendredi. Prière d'inscrire la mention Personnelle *sur les lettres présentant un caractère privé.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Union pour l'Action morale

1er Septembre 1895.

LA LITTÉRATURE ET LA VIE

Y a-t-il une noblesse spéciale à faire métier de littérature ? Plus d'un, autour de nous, le croit, soit qu'il se glorifie d'être élu pour cela, soit qu'obligé d'exercer son esprit à autre chose, il jalouse d'en bas les lévites du sanctuaire et se consume dans le triste sentiment de sa disgrâce. Il n'est point de semaine où un jeune commerçant, un petit employé, dont le génie se lamente d'être étouffé obscurément, ne nous confie son dépit à ce sujet. Cette superstition de l'anoblissement par la littérature est une maladie française.

Mais non française seulement : le grand poète Alexandre Manzoni eut à la soigner un jour chez un jeune Vénitien, M. Marco Cohen, que son père, banquier, avait placé dans une maison de commerce. Cet adolescent osa demander à l'auteur des Fiancés *de le guider dans la carrière où lui-même était alors le premier, et lui confia son amertume de se voir condamné à une besogne inglorieuse. La réponse de*

Manzoni, du 2 juin 1832, est admirablement sage. Elle est toujours de saison. Nous avons donc prié un de nos amis italiens de la traduire pour nous; il l'a fait avec exactitude, en respectant les lents et consciencieux méandres de la phrase originale.

Pour profiter de la leçon que l'on va entendre, il faut se pénétrer d'abord de l'idée qu'elle vient d'un homme minutieusement sincère, qui ne l'eût pas enjolivée d'un « et » auquel il n'eût pas cru, — d'un homme à qui ce n'est pas le verbe qui donna des idées et des croyances, mais ses idées et ses croyances qui donnèrent le verbe. Nous pouvons avoir foi en lui, et, comme un père, le croire sur parole, là où nous avons quelque peine à le comprendre. Par exemple, lorsqu'il parle d'une « Providence », il faut songer que payer son lecteur de mots ou s'en payer est chose tout à fait étrangère à sa nature. De même, quand il dit que les banquiers (entendez le commerce en général) ont plus aidé à la civilisation que les poètes, il faut songer que le paradoxe lui répugne absolument, et l'on doit se rappeler aussi qu'il était orfèvre, — poète, veux-je dire, et non banquier, — et du nombre minime de ces poètes qui pourraient se glorifier, selon la parole d'un d'entre eux, d'avoir par leur art « sauvé de l'oubli le souvenir des visites de la Divinité dans l'homme. »

En omettant ici, comme superflues, diverses circonstances qui ne me permettraient pas de vous

aider dans ce que vous voulez bien me demander, alors même que j'en serais capable, il me suffira de vous dire que, quoi que l'on veuille entendre sous ce nom de *littérature*, ce qui me manque pour l'enseigner, c'est d'abord et surtout de le posséder moi-même.

Il y a une littérature qui se propose pour objet des compositions d'un certain genre, dites d'imagination; qui donne, ou plutôt qui cherche, la meilleure manière de les produire et de les bien juger. Cette littérature-là, je la connais si mal que, chaque jour, j'oublie ou je renie le peu que je croyais en connaître. Que j'aie en cela raison ou tort, la conséquence est la même dans le cas qui nous occupe : à savoir que personne moins que moi n'est à même d'enseigner ce genre de littérature.

Il en est une autre, qu'on peut définir l'art de s'exprimer, c'est-à-dire, en somme, de bien penser, puis de mettre en lumière par le langage ce qu'il y a de *plus vrai*, de plus efficace; de plus touchant dans un sujet. Mais cette littérature-ci n'est pas une science qui se suffise à elle-même ; elle n'a pas de domaine particulier : on l'apprend par des

leçons de choses, par toute étude pratique ou exacte, par tout exercice sain de l'intelligence ; on l'apprend aussi par la lecture des œuvres des grands hommes, par la lecture sans doute de celles d'entre ces œuvres qu'on appelle plus particulièrement littéraires, mais non pas de celles-là seulement, ni même surtout; car, outre qu'elles contiennent peu de vérités, celles-ci y sont, par surcroît, trop mêlées de faussetés. Elles ont trop souvent, en effet, une physique et une morale toutes particulières ; des idées, veux-je dire, sur le mérite et le prix des choses, sur le beau, l'utile, le grand, qui ne sont pas plus vraies que les centaures et les hippogriffes, mais qu'on ne connaît pas de prime-abord pour des billevesées, comme il arrive pour les centaures et les hippogriffes. Et, tandis qu'une intelligence soutenue par des études plus sérieuses, et surtout appliquée à une profession quelconque qui la force de faire attention aux rapports réels des idées avec les choses, apprend dans ces œuvres-là ce qu'il y a toujours à apprendre dans l'étude des productions du génie, et fait son profit de ce qu'il s'y trouve de bon, sans que l'extravagant s'attache à elle, — il y a danger, au contraire,

pour quiconque borne aux œuvres que je dis son étude, se met exclusivement à l'école des auteurs dont je parle et les écoute avec l'enthousiasme que le génie de quelques-uns est en possession d'inspirer, et que d'ailleurs on ressent infailliblement pour ceux que l'on écoute seuls ; — pour quiconque enfin met sa tête dans leurs mains, il y a, dis-je, grand danger qu'il en tire une vision des choses fort éloignée de ce qui est, et aussi de ce qui devrait être ; qu'il se bâtisse un système *sérieux* d'idées qui n'ont pas même été proposées sérieusement ni en vue de produire des persuasions entières et des effets réels mais qui, proposées avec une capricieuse insouciance des applications et dans un admirable style par quelques-uns, puis répétées par nombre d'imitateurs, se présentent à ceux qui vivent dans cet air-là, non seulement avec l'autorité du génie mais aussi avec celle d'une manière de consentement universel.

Pour conclure, la sorte de littérature qui est bonne, estimable, utile et même presque nécessaire pour un homme dans votre condition, — celle-là, en tirant parti de vos études, vous pouvez de plus en plus l'apprendre, des livres, des hommes

et des choses : il n'y a pas de maître qui puisse vous l'enseigner à fond ni directement. Moi, pour ma part, je ne pourrais point vous l'enseigner, même indirectement, même superficiellement, ne possédant pas d'une doctrine quelconque ce qu'il faut pour en donner des leçons.

Ce que je vous ai dit pour vous convaincre de mon incapacité de vous aider à atteindre le but que vous vous proposez, peut servir de préparation à ce que je vais vous dire maintenant sur le but lui-même, et sur l'état présent de votre esprit, en toute sincérité et cordialité, comme vous m'y invitez.

Monsieur votre père a voulu vous placer dans le commerce ; la droiture de votre cœur a fait que vous avez obéi en souhaitant même d'obéir volontiers ; mais « vous n'avez eu depuis ni paix, ni repos ; tout vous ennuie, vous dépite, et vous ne voyez pas la possibilité de continuer une telle vie. » Et pourquoi ? pour l'amour de la littérature.

Mais quelle est donc cette littérature-là qui ne laisse pas de repos à un homme dans l'accomplissement de son devoir, dans une occupation utile et qui est matière à exercer continuellement sa

réflexion et son intelligence? Est-ce la bonne littérature? Les choses bonnes et vraies, on les aime avec une ardeur *tranquille* et *patiente*; les seules choses qu'elles portent à ne pas vouloir sont les choses incompatibles avec elles; elles ne portent à haïr que leurs contraires, c'est-à-dire les choses fausses et mauvaises. Je crains fort que cette littérature dont vous êtes si épris ne soit précisément la littérature qui vit de soi et pour soi, n'admettant pas qu'il y ait d'autre manière de lui rendre son culte, que de jouer avec l'imagination; je soupçonne et même je me persuade que votre violente aversion pour le commerce est due, en grande partie, à l'impression de ces maximes et de ces doctrines qui exaltent et *sacrent* certains exercices de l'intelligence et de l'activité humaines, et en avilissent d'autres, sans avoir égard à la raison des choses, aux sentiments communs des hommes, et aux conditions essentielles de la société. Mais affranchissez-vous pour un moment de ces doctrines, sortez-en, regardez-les du dehors, et demandez-vous de quoi serait plus embarrassé le genre humain : de se trouver sans banquiers ou de se trouver sans poètes ; demandez-vous laquelle de ces

deux professions aide le plus, je ne dis pas au bien-être, mais à la civilisation de l'humanité.

Vos ressentiments vous empêchent d'apercevoir que votre occupation, non seulement ne vous ôte pas tout moyen d'avancer dans la littérature, mais qu'elle en est elle-même un moyen. Car certainement elle n'absorbera pas si complètement votre temps qu'il ne vous en reste un peu pour lire et pour vous exercer à écrire ; et en ce cas, vous sera-t-elle de peu d'aide la connaissance des hommes et des choses que l'on gagne dans le commerce ?

Mais la principale cause de la violence, de l'exclusivité, et partant de la rongeante inquiétude de votre passion pour la littérature, vous me l'avez marquée vous-même, et je n'ai pas à la chercher. Dans la littérature vous voyez un moyen d'arriver à la gloire ; et, pour répéter vos paroles, « un désir aigu de gloire, un noble dédain de l'obscurité sont votre aiguillon et votre tourment. »

Mais comment pouvez-vous croire que de parvenir à la gloire mettrait fin à vos tourments ? Pour l'amour du ciel, ôtez-vous de l'esprit cet espoir. Quand vous aurez vu un avare heureux d'être arrivé à la richesse, alors vous pourrez vous

attendre à voir un avide de gloire heureux d'être arrivé à la gloire. Dieu nous aime trop pour permettre que nous puissions trouver du bonheur à satisfaire nos passions.

De toute façon, dans la nature constante et dans la raison perpétuelle des choses, vous avez trop de quoi vous convaincre que le remède à votre inquiétude présente ne consiste pas à obéir à votre passion, mais à la combattre; ne consiste pas à courir en haletant dans une voie que vous aurez choisie, mais à marcher dans celle où la Providence manifestement vous place. La Providence vous donnera force et paix d'autant plus que vous lui en demanderez davantage, si en même temps vous savez vous aider vous-même, non point en soumettant, mais en opposant votre raison à des opinions fantastiques et arbitraires. En faisant avec une volonté prête et résolue ce qui à présent est sûrement le mieux, vous aurez d'abord le soulagement que donne le devoir accompli, — et pourquoi ne finiriez-vous pas par goûter aussi insensiblement la satisfaction qu'on trouve toujours dans une occupation raisonnable ? Ajoutez que, pour devenir accessoire, une étude ne vous sera pas moins agréable,

ni même, j'ose le dire, moins profitable. Necker, qui avait pourtant un penchant très fort pour la littérature, entra à quinze ans dans une maison de banque où il en devait passer vingt; et il fut dans la suite l'auteur d'un bon nombre de livres. On ne peut pas dire que cette discipline ait mortifié sa verve, car, même à ne le juger que sous l'aspect littéraire, la sécheresse n'est pas son défaut.

Et si, avec le temps, l'envie raisonnable de parler de choses auxquelles vous aurez réfléchi plus particulièrement, et l'espoir de propager ainsi des idées utiles et de bons sentiments, vous portent une fois à écrire,— cette malheureuse gloire vous suivra d'autant plus que vous aurez moins songé à elle en écrivant; vous apportera d'autant moins d'ennuis que vous vous y complairez moins; vous infligera d'autant moins de soucis qu'elle vous sera plus importune.

Lettres à un Français
Sur la Chose publique

VI

DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

Les philosophes du XVIIIe siècle ont lancé dans le monde un certain nombre d'idées abstraites qui sont encore aujourd'hui le catéchisme politique de la démocratie. Ces idées ont été, avant tout, des armes de combat Très simples, très claires, elles sont à la portée de tous les esprits. Elles ont produit du bien, et elles ont produit du mal. Vraies d'une vérité relative, elles peuvent être fécondes pourvu qu'on leur donne comme contre poids certains principes nécessaires ; mais elles deviennent facilement erreurs si, les isolant de la réalité des faits, on les pousse jusqu'à leurs dernières conséquences logiques. Voici un exemple de ce que nous avançons : c'est l'idée de la « souveraineté du peuple », qui a joué un si grand rôle dans notre histoire depuis cent ans.

Comment cette idée a pris naissance, a grandi, s'est emparée des esprits, et comment, après avoir été un instrument de liberté, elle peut devenir un instrument

de despotisme, c'est ce que montre M. Eugène d'Eichthal dans un livre très suggestif, sur lequel nous nous permettons d'appeler l'attention de nos lecteurs[1].

Les écrivains du siècle dernier, qui ont préparé la Révolution, avaient devant eux la monarchie absolue, c'est-à-dire la souveraineté incarnée dans un homme. Que pouvaient-ils faire ? Nier la souveraineté ? On leur eût répondu qu'il faut bien que la souveraineté, c'est-à-dire l'autorité, soit quelque part, sans quoi il n'y aurait pas de société possible. Ils ont déplacé la souveraineté. Elle était dans le roi ; ils ont dit : Elle est dans le peuple. Elle était dans un seul ; ils ont dit : Elle est dans tous.

Dans le monde de la raison pure, rien de plus simple, rien de plus vrai : la volonté de tous est souveraine, si nulle voix ne s'élève pour troubler l'harmonie. Mais, dans le monde de la raison pratique, cette harmonie n'existe pas, et l'accord de toutes les volontés n'est que chimère. La réalité où nous vivons, c'est le conflit des intérêts, des idées, des sentiments. La souveraineté du peuple n'est donc pas la souveraineté de tous, comme la rêvaient les théoriciens de la Révolution : en fait, c'est la souveraineté de la majorité, la souveraineté du nombre. Dès lors, il faut la limiter, ou nous n'aurons fait que remplacer la tyrannie d'un homme par la tyrannie de la multitude.

1. *Souveraineté du peuple et Gouvernement*, par Eugène d'Eichthal ; un vol. in-12 (Paris, librairie Alcan).

L'erreur de laquelle la démocratie doit se garder, c'est de voir dans la souveraineté du peuple un dogme métaphysique. Le pouvoir absolu serait aussi dangereux dans une assemblée issue du suffrage que dans une monarchie de droit divin. Il faut que le souverain — roi ou peuple — sache qu'il ne peut pas tout ce qu'il veut.

La majorité est maîtresse : elle gouverne, elle règne. N'y a-t-il pas de bornes à son autorité ? Elle peut, si elle le veut, écraser la minorité ; mais elle est impuissante devant la plus vulgaire règle d'arithmétique ou le plus chétif théorème de géométrie. Il n'y a pas de souveraineté qui fasse que la somme des angles d'un triangle soit autre chose que deux angles droits. Qu'il s'agisse de physique, de chimie, d'histoire naturelle, ou de bâtir une maison, ou de discuter un point de jurisprudence : voilà la majorité réduite au silence, et l'on consultera les gens compétents. En vain le nombre, qui décide de tout, déciderait que la terre ne tourne pas : il suffira qu'un savant dise qu'elle tourne, et le savant sera écouté. Le souverain, peuple ou roi, peut emprisonner Galilée ; mais Galilée aura raison contre le souverain.

Le savoir est une limite à la souveraineté ; la morale en est une autre. La majorité, qui se croit toute puissante, ne peut faire que le bien soit le mal, ou le mal le bien. La valeur d'une action morale ne se décide pas plus à la majorité des voix que la vérité d'une proposi-

tion mathématique. Législateurs, réglez par des lois la société civile, et, citoyen soumis, j'obéirai à ces lois; mais là s'arrête votre empire. Dans le domaine des opinions et des croyances, vous êtes incompétents. Ce n'est pas un code qui peut nous éclairer sur ce qui est bon ou mauvais : c'est notre conscience, c'est l'approbation de quelques hommes vertueux, c'est le concert des autorités morales dans le passé et dans le présent. Le souverain, peuple ou roi, peut verser la ciguë à Socrate; mais Socrate aura raison contre le souverain.

Où s'exercera donc la souveraineté du peuple ? Dans le domaine politique. La majorité décidera de ce qui est permis dans la Cité, ou défendu : il faudra bien, sous peine d'anarchie, que la minorité s'incline. Mais ici encore la souveraineté est-elle absolue ? Non pas : ces lois, auxquelles je suis tenu d'obéir, je peux penser qu'elles ne sont point parfaites, et j'ai le droit d'exprimer ma pensée; ce gouvernement, que je dois respecter, je peux juger qu'il se trompe et j'ai le droit de discuter ses actes. C'est là ce qu'on entend par liberté politique, et voilà encore une limite à la souveraineté.

Plus on réfléchit sur ce sujet, et plus on se persuade que le principe de la souveraineté du peuple, en tant que dogme absolu, ne résiste pas à la critique. Est-ce à dire qu'il faut l'effacer du programme de la démocratie ? Non, sans doute, mais y voir ce qu'il est réellement, c'est-à-dire une vérité relative. Dégagée des considé-

rations métaphysiques dont on s'est plu trop souvent à l'envelopper, l'idée de la souveraineté du peuple se ramène à celle de la représentation nationale. Ce qu'il faut retenir des théories des philosophes du XVIIIe siècle et des orateurs de la Révolution, c'est le droit, pour un peuple, de disposer de lui-même ; c'est le droit de choisir des représentants qui feront les lois, établiront l'impôt, décideront de la paix ou de la guerre, régleront, en un mot, les choses de la vie publique.

Ainsi comprise, l'idée de la souveraineté du peuple est le fondement de la démocratie représentative. M. Eugène d'Eichthal, suivant cette idée à travers l'histoire, nous fait voir comment elle aboutit au régime des assemblées élues, c'est-à-dire à la forme de gouvernement vers laquelle tendent de plus en plus les peuples modernes. Régime excellent tant que les assemblées restent dans leur rôle, qui est de légiférer et de contrôler ; régime périlleux le jour où les assemblées, cessant de diriger et de surveiller le pouvoir exécutif, se confondraient avec le pouvoir exécutif lui-même. La séparation des pouvoirs est l'essentielle condition de tout gouvernement libre, et ce n'est pas impunément que la démocratie voudrait s'y soustraire.

Telle est la conclusion du remarquable ouvrage de M. Eugène d'Eichthal. Permettez-moi de citer les derniers mots du livre : « En écartant des Chambres « la plus grande partie des candidats monarchiques, « dit M. d'Eichthal, les électeurs ont laissé aux républi-

« cains la liberté et la responsabilité de la gestion de
« la République. On a souvent parlé de l'*esprit nou-
« veau* qui doit les inspirer. Ce pourrait bien être, en
« effet, un esprit nouveau celui qui, en temps de démo-
« cratie, consisterait à comprendre les conditions
« nécessaires à l'existence d'un gouvernement digne de
« ce nom. Cet esprit nouveau devrait avant tout s'af-
« franchir de la tyrannie de formules qui ont répondu à
« des nécessités passées, qui ne cadrent plus avec les
« besoins et les circonstances actuelles de la démocra-
« tie. Il devrait reconnaître que celle-ci veut dire
« liberté et justice progressives pour tous, et que c'est là
« son idéal sacré, son objectif permanent, mais que
« justice et liberté ne peuvent se réaliser parmi les
« hommes sans le maintien d'un principe d'ordre, de
« direction et de stabilité. La démocratie a laborieuse-
« ment conquis la liberté et l'égalité devant la loi : le
« problème présent pour elle est de les concilier avec
« l'organisation gouvernementale propre à sauvegarder
« l'intérêt collectif et supérieur du pays. Pour cela,
« elle a beaucoup à apprendre du passé, et aussi à
« oublier. »

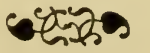
On ne peut mieux dire, et voilà des paroles qui méritent que nous les méditions. Toute autorité a besoin d'une discipline et d'un frein ; mais ce qui est particulier à la démocratie, c'est qu'elle ne peut pas chercher hors d'elle son frein et sa discipline. Elle doit se modérer, sous peine de périr par son propre excès ; mais il faut qu'elle se

modère elle-même. Il y a des limites qu'elle ne saurait sans danger franchir : ces limites, comment faire qu'elle les accepte volontairement ? Par la discussion, par la persuasion, en lui montrant ce qui est utile et juste.

Ceci revient à dire que le problème de la politique est le problème de l'éducation. Dès l'école, dès le collège, habituons l'enfant à cette idée qu'il fait partie d'une grande famille et qu'il n'a pas un droit qui ne soit accompagné d'un devoir ; plus tard, quand nous avons devant nous des citoyens, ne craignons pas de leur répéter que l'homme libre est celui qui sait respecter l'opinion et l'intérêt d'autrui ; si nous avons une influence quelconque, par notre savoir, ou notre âge, ou notre position, ou nos relations, faisons-nous éducateurs sans morgue et sans prétention ; enfin, travaillons, chacun dans la mesure de nos forces, à rapprocher les hommes, à les grouper, réunir et associer, à faire qu'ils se connaissent mieux, à dissiper les préjugés de classe, à créer des liens entre les individus, à montrer à tous, lettrés et ignorants, grands et petits, qu'ils sont les ouvriers d'une même œuvre. La démocratie sera ce que l'éducation l'aura faite.

Entre le pauvre qui demande et le riche qui donne, la véritable aumône est faite par le pauvre.

Mme SWETCHINE.



Faire œuvre d'hommes

[*L'auteur s'adresse d'abord à ceux qui n'attendent point une autre vie.*]

Parce que vous n'avez point de ciel vers lequel regarder, est-ce une raison pour que vous demeuriez dans l'ignorance vis-à-vis de cette terre merveilleuse et infinie qui vous est, fermement et à l'instant même, donnée en partage ? Bien que vos jours soient comptés et l'obscurité finale certaine, est-il nécessaire que vous partagiez la dégradation de la brute parce que vous êtes condamnés à sa mortalité, ou viviez de la vie d'un moucheron ou d'un ver parce que vous irez avec eux dans la poussière ? — Non pas. Vous pouvez n'avoir que quelques milliers de jours à vivre, peut-être des centaines seulement — peut-être des dizaines — oui, le temps le plus long et le meilleur de notre vie, lorsque nous nous retournerons, nous apparaîtra court comme un moment, comme un clin d'œil ; — mais nous n'en sommes pas moins des hommes, et non des insectes ; des esprits vivants, non des nuages qui passent. Faisons œuvre d'hommes tandis que nous en avons la figure encore ; et de même que nous arrachons notre étroit lambeau de temps à l'Éternité, arrachons aussi notre étroit héritage de vie à la Vie immortelle,

« même si nos existences devaient n'être qu'une vapeur qui apparaît pour un peu de temps et qui s'évanouit. »

[*L'auteur s'adresse ensuite à ceux qui espèrent revivre, selon l'enseignement chrétien.*]

Mais il en est quelques-uns parmi vous qui ne croient pas ceci. Ils pensent que ce nuage de la vie n'a pas telle fin, mais qu'il flottera, dégagé des voiles et illuminé, dans les parvis du ciel, au jour où Lui « viendra sur les nuées, et où tout œil le contemplera ».

Quelque jour, croyez-vous, d'ici à cinq, dix ou vingt ans, le Jugement se lèvera pour chacun de nous, et les livres alors seront ouverts. — Si cela est vrai, beaucoup plus vrai encore est ceci : N'y a-t-il qu'un jour du Jugement? Non, pour nous, chaque jour est un jour du Jugement — chaque jour est un *Dies Iræ*, il inscrit son irrévocable verdict dans la flamme de son couchant. Croyez-vous que le jugement attendra jusqu'à ce que se soient ouvertes les portes de la tombe? Il attend aux portes de vos maisons, il attend aux coins de vos rues, nous sommes au milieu du jugement, les insectes que nous écrasons sont nos juges, les moments que nous gaspillons sont nos juges, et les plaisirs qui nous trompent nous jugent selon qu'ils nous satisfont. Durant nos vies, faisons Œuvre d'hommes tandis que nous en avons la figure, si véritablement ces vies ne sont *point* « une vapeur et ne s'évanouissent » *point*.

[*L'auteur, s'adressant à tous, explique à quoi il faut être prêts toujours.*]

« Œuvre d'hommes ». Et qu'est-ce que cela ? Chacun de nous le peut apprendre très vite, à la condition d'être entièrement prêt à l'accomplir. Mais la plupart d'entre nous pensent non pas à ce qu'ils ont à faire, mais à ce qu'ils ont à gagner ; et les meilleurs d'entre nous sont tombés dans le péché d'Ananias, et c'est là un péché mortel. Nous voulons retenir pour nous une partie du prix ; et nous parlons continuellement de nous charger de notre croix, comme si la seule douleur, dans une croix, c'était son *poids*, comme si une croix était simplement une chose que nous dussions porter, au lieu d'être *crucifiés sur elle.* « Ceux qui sont à Lui ont crucifié la chair et les affections de la chair. » Cela signifie-t-il, selon vous, qu'en temps de détresse nationale, d'épreuves religieuses, de crise pour chaque intérêt et chaque espoir de l'humanité, aucun d'entre nous ne cessera de plaisanter, aucun ne cessera de s'amuser, aucun ne s'attachera à quelque œuvre saine, aucun n'arrachera un morceau de dentelle à l'habit de son valet, afin de sauver le monde ? Ou cela signifie-t-il plutôt que ceux-là sont prêts à quitter maisons, terres, parents — oui, et la vie s'il est besoin ? La Vie ! — Quelques-uns d'entre nous sont suffisamment disposés à la jeter derrière eux — morne comme ils l'ont faite. Mais « leur situation dans la vie », combien d'entre

nous sont prêts à quitter cela ? N'est-ce point toujours cela la grande objection, lorsqu'il est question de trouver « quelque chose d'utile à faire ». Nous ne pouvons pas « laisser là nos situations ».

Ceux d'entre nous qui réellement *ne peuvent pas*, c'est-à-dire qui peuvent seulement subvenir à leurs besoins en continuant à mener leurs affaires ou à remplir quelque poste salarié, ceux-là ont déjà quelque chose à faire : et tout ce qu'ils ont à voir est qu'ils fassent leur travail honnêtement et de tout leur pouvoir. Mais, pour la plupart des gens qui se servent de cette excuse, « rester dans la situation où la Providence les a appelés » signifie posséder toutes les voitures et tous les domestiques, et toutes les maisons spacieuses que leur argent leur permet de payer ; et, une fois pour toutes, je dis que, si jamais la Providence les mit en effet dans des situations de cette sorte — ce qui n'est nullement certain — la Providence est juste maintenant en les appelant à en sortir. La situation de Lévi était au bureau des péages, celle de Pierre sur les rivages de la Galilée, et celle de Paul dans l'antichambre du grand-prêtre, « situations dans la vie » que chacun d'eux eut à laisser après courte réflexion...

Et quelle que soit notre « situation dans la vie » à cette époque de crise, ceux d'entre nous qui ont la volonté de remplir leur devoir doivent premièrement vivre aussi modestement qu'ils le peuvent, et secondement faire pour cela l'œuvre la plus saine qu'ils

peuvent, et dépenser tout ce qu'ils peuvent épargner à faire tout le bien certain qu'ils peuvent.

Traduit de John Ruskin
(dans *le Mystère de la Vie et ses Arts*.)

La recherche de la vérité ne saurait être affaire d'agrément

On ne peut pas toujours en parlant remuer les sens et l'imagination des autres, et même on ne le doit pas toujours faire. Quand un sujet est abstrait, on ne peut guère le rendre sensible, sans l'obscurcir ; il suffit de le rendre intelligible. Il n'y a rien de si injuste que les plaintes ordinaires de ceux qui veulent tout savoir et qui ne veulent s'appliquer à rien. Ils se fâchent lorsqu'on les prie de se rendre attentifs : ils veulent qu'on les touche toujours et qu'on flatte incessamment leurs sens et leurs passions. Mais quoi ? Nous reconnaissons notre impuissance à les satisfaire. Ceux qui font des romans et des comédies sont obligés de plaire et de rendre attentifs : pour nous, c'est assez si nous pouvons instruire ceux mêmes qui font effort de se rendre attentifs.

Malebranche (*De la Recherche de la Vérite*,
liv. III, chap. 1).

Pour la réunion de septembre

Le 22 août, notre *Union* a eu l'honneur d'être dénoncée au Conseil général de l'Ain comme un parti de « néo-catholiques », de « protestants-méthodistes », de « jansénistes », de « mystiques »... on n'a pu dire au juste de quoi. La diversité et la contradiction même des épithètes dont on nous affuble prouvent au moins qu'il est difficile de nous classer, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Une seule étiquette peut-être nous conviendrait : ce serait celle de libres-penseurs ; mais ce titre ne nous répugne pas moins que les autres, étant donné le fanatisme et l'esclavage réels qu'il a généralement servi à désigner ; et puis nous craindrions d'être confondus avec ceux qui nous attaquent aujourd'hui.

Nous n'aurions pas répondu aux insinuations dirigées contre nous, si des personnes amies n'avaient été mises en cause. C'est pourquoi le prochain Bulletin contiendra l'exposé de l'événement dans ses détails, et on y ajoutera la réponse qu'on croit devoir convenir aux allégations de certains membres du Conseil général et du petit journal *le Courrier de l'Ain*, qui s'en est fait le zélé propagateur.

Mais, par suite de cet événement, notre réunion du 26 septembre, annoncée ces jours derniers par une

courte circulaire, prendra un caractère différent de ce que nous avions projeté pour le mois d'août.

Du moment où il reste encore possible que nous soyons aussi peu compris, et que notre attitude et nos tendances donnent lieu à de pareilles méprises, il devient nécessaire que nos amis de province, qui doivent assister à cette réunion, puissent nous quitter bien informés de ce que nous pouvons et devons vouloir ensemble, ainsi que des moyens de le vouloir activement.

Sûrs toujours que nous ne pouvons être attaqués qu'autant que nous sommes incompris ou, ce qui revient au même, qu'on nous prête des vues d'intérêt soit individuel, soit collectif, nous jugeons nécessaire de revenir, une fois de plus, sur le caractère tout intérieur et tout spirituel de notre action.

L'objet de la réunion sera donc de donner de nos principes une nouvelle exposition; mais cette exposition sera, nous osons l'espérer, assez claire et assez directe pour que, désormais, éclatent, comme d'elles-mêmes et très manifestement, l'inintelligence ou la mauvaise foi de ceux qui voudront nous prêter des vues autres que le souci de la vérité et le bien de la société et de ses membres.

D'intérêts matériels poursuivis pour eux-mêmes, il n'est et ne saurait jamais être question dans l'*Union*. Nous sommes une société laïque par son esprit et ses tendances, laïque également dans sa composition

même : c'est dire que nous nous réunissons, que nous lisons le *Bulletin* ou que nous y collaborons pour nous reposer des soucis utilitaires auxquels chacun de ceux qui vivent dans la vie séculière est condamné par sa situation, quelle qu'elle soit, — en même temps que pour augmenter notre conscience des responsabilités qui nous incombent de par cette situation même. Quant à l'espèce de main-mise sur les consciences dont on semble vouloir nous accuser, c'est une absurdité qu'on nous prête gratuitement, et qui se dévoilera sur le champ et très clairement aux yeux de tout lecteur impartial de notre publication.

Ce qui pourrait, il est vrai, nous distinguer d'une certaine partie des gens du monde, c'est la croyance, toute de raison ou d'expérience réfléchie, que l'homme, pour vivre, a besoin de quelque chose de supérieur à la satisfaction de ses appétits de tout ordre : c'est, en d'autres termes, l'effort par lequel, sans nous préoccuper aucunement de savoir si nous travaillons pour ou contre tel parti ou telle doctrine, mais en toute liberté de pensée, nous cherchons un aliment pour la faim des choses spirituelles. Nous ne saurions croire que la vie, telle qu'elle apparaît dans sa sèche positivité ou sa pure matérialité, soit une fin qui se suffise à elle-même; la plupart d'entre nous sont même convaincus qu'envisagée de cet unique biais elle ne sera pas trouvée autre chose que le plus décevant des rêves, et qu'elle mérite toutes les malédictions du pessimisme

le plus profond. Sans prétendre à fournir d'aperçus sur « l'au delà » dont il ne paraît pas qu'on puisse donner une représentation qui s'impose à tous les esprits et les réunisse, on sait, on affirme, qu'il est possible de se placer à un point de vue d'où « l'en deça » apparaît logique et clair. De ce point de vue *moral*, ou de l'*effort*, ou de la *liberté spirituelle*, ou encore de la *raison vivante et progressive*, le monde réel cesse d'être un objet de doute ou de scandale : il s'harmonise et s'explique.

Or, notre *Union* n'a jamais eu d'autre objet que la recherche en commun de ce point de vue, puis l'effort concerté afin d'y faire parvenir le plus grand nombre possible de nos contemporains, ce qui permettrait de pacifier les volontés et par là de faire régner dans la société un accord, non précaire et contraint, mais profond, libre et durable.

La réunion durera quatre jours. Elle commencera le jeudi 26 septembre, à 9 heures 1/2 du matin, dans notre atelier, 6, impasse Ronsin, 152, rue de Vaugirard, à Paris.

Elle se prolongera le vendredi 27, le samedi 28 et le lundi 30 septembre. On aura, le matin, des expositions et des conférences : l'après midi (ou le soir) des conversations sans programme arrêté. Le détail des travaux sera d'ailleurs fixé seulement dans le premier rendez-vous.

On peut cependant annoncer, dès à présent, qu'un

jour sera consacré à l'étude de nos conditions matérielles d'existence (questions financières; questions de collaboration au *Bulletin* et de participation à l'*Union*).

On donnera les trois autres jours : d'abord à l'exposé de ce qu'on pourrait appeler notre histoire dans l'opinion publique, c'est-à-dire à l'étude critique de ce qu'on nous a cru être ou de ce qu'on nous croit être, ainsi que de ce qu'à l'avenir on pourrait encore se figurer que nous sommes. Puis, après avoir dit ainsi ce que nous ne sommes pas, partie négative et la plus facile de la tâche, on abordera la partie positive, et, si l'on ne peut exprimer en termes directs un esprit qui répugne essentiellement aux formules fixes, on expliquera à quels signes il se peut reconnaître et sentir, on montrera qu'il est applicable partout, et comment, entre autres fruits heureux, il conduit à ne pas s'inquiéter des vains bruits du dehors.

Le *Bulletin* du 15 septembre, dernier de notre troisième année, qui, par suite de la réunion, sera reculé jusqu'aux derniers jours de septembre ou aux premiers d'octobre, donnera des discussions et explications qui auront lieu à cette occasion un compte rendu aussi fidèle que possible, et dans lequel on pourra trouver, en même temps qu'une nouvelle expression de *notre Esprit*, une sorte de mot d'ordre de *notre Action*.

Tout en demandant à nos amis de nous pardonner le

retard de cet avertissement, retard dû à des circonstances d'ordre privé, lesquelles seront exposées à ceux qui assisteront à la réunion, nous prions instamment nos adhérents qui sont de cœur avec nous et qui ne pourront venir, de vouloir bien, autant que possible pour le premier jour où nous allons nous trouver rassemblés, nous exprimer par écrit, en même temps que leurs conseils et leurs critiques, ce qu'ils se proposent de faire pour le développement de l'Union, dans l'ordre moral ou dans l'ordre matériel (propagande, collaboration, subvention).

Adresser les lettres au Secrétaire de l'Union.

Lettre de Mme Garfield à son mari.

« Je suis heureuse de vous dire qu'après les fatigues et les désappointements de l'été qui vient de se clore, je me trouve dans la position heureuse d'un vainqueur; le silence qui a suivi votre départ a contribué à assurer à mon âme un triomphe. Il y a quelques jours que je lus la sentence suivante ou à peu près : *Il n'y a pas de pensée saine sans travail manuel, et c'est la pensée qui rend le travail heureux.* Peut-être est-ce là la méthode d'après laquelle je suis parvenue à monter à une position que je sens être un vrai progrès. Cette pensée me traversa comme un trait de lumière ; c'était un matin, tandis que j'étais occupée à pétrir mon pain. Je me dis : Te voilà donc obligée, par une inévitable nécessité, à faire notre pain pendant tout l'été. Pourquoi ne considérerais-tu pas cette obligation comme un plaisir et ne trouverais-

tu pas ta joie à voir jusqu'à quel degré de perfection tu peux pousser la fabrication du pain ? Ce fut là pour moi un véritable trait de lumière ! toute ma vie sembla s'illuminer ; j'eusse dit qu'un rayon de soleil descendait du ciel, traversait mon esprit et se répandait dans mes miches de pain blanc ! et maintenant, je crois que ma table est fournie du pain le plus beau que j'y aie jamais vu ; et cette vérité, ancienne comme la création, me semble être entrée maintenant pour la première fois dans ma possession ; j'ai compris que je ne devais pas être l'esclave gémissant de mes travaux et de mes efforts, mais le maître et le roi, obligeant chaque œuvre de me livrer ses fruits les meilleurs possibles. Quant à vous, vous avez été dès longtemps roi de vos œuvres, et vous rirez peut-être et vous vous étonnerez que j'aie vécu si longtemps sans ma couronne ; mais je suis si heureuse de ma découverte que même vos sourires ne sauraient me déconcerter. Je me demande si là n'est pas, en tout ou en partie, le véritable mal qui est au fond de toutes les lamentations de ceux qui demandent le suffrage pour les femmes. La femme élevée de travers, regarde ses devoirs comme une disgrâce, tremble sous leur joug et cherche à les secouer quand elle peut. Elle voit l'homme marcher d'un pas triomphant aux occupations de son sexe, et s'imagine que c'est la nature de son travail qui donne à l'homme sa grandeur et sa royauté, tandis que c'est la manière dont il les accomplit et l'esprit dans lequel il le fait. »

Extrait du Journal *Le Témoignage*, 24 septembre 1881.

A rapprocher de la lettre de Jane Carlyle citée dans le n° 34 de 3e année.

RELIGION ET SCIENCE

(*Suite* [1])

Nous résumerons très brièvement les trois chapitres suivants qui renferment des analyses trop subtiles et trop remplies de termes techniques pour intéresser la grande majorité de nos lecteurs ; dessinons seulement les grandes lignes.

CHAPITRE II

Idées dernières de la religion.

On peut faire trois suppositions relativement à l'origine de l'univers : athéisme; panthéisme; création. Toutes trois, à un moment donné, viennent se heurter à une même difficulté : l'introduction d'un élément inconcevable, *impensable*. Elles ne peuvent donc être reçues que comme des conceptions symboliques. Quelle est — pour appliquer la doctrine du chapitre précédent — l'*âme de vérité* cachée sous ces symboles plus ou moins contradictoires ? — Nous voyons, répond Spencer, que tout en donnant des solutions différentes du même problème, les divers penseurs s'accordent tacitement à croire que le monde est un mystère, mystère ayant une solution, mais une solution que ne saurait atteindre la pensée humaine. La vérité religieuse fondamentale, universelle est donc celle-ci : « la puissance dont l'univers est la manifestation pour nous est complètement impénétrable. »

1. Résumé de plusieurs chapitres des *Premiers principes* d'Herbert Spencer. Voir nos 17-18 ; p. 291.

CHAPITRE III

Idées dernières de la science.

Qu'est-ce que l'espace, le temps, la matière, la force, l'esprit?... Mystères, toujours mystères, quand on veut essayer de comprendre ce qu'ils sont dans leur fond et non plus seulement dans leurs manifestations phénoménales. « Dans quelque sens que le savant porte ses investigations, elles le ramènent toujours en présence d'une énigme insoluble et il en reconnaît toujours plus clairement l'insolubilité. Il apprend à connaître la grandeur et la petitesse de l'intelligence humaine, sa puissance dans le domaine de l'expérience, son impuissance dans le domaine où l'expérience ne pénètre pas. Il se fait une idée très nette de l'incompréhensibilité du plus simple fait considéré en lui-même. »

CHAPITRE IV

Relativité de toute connaissance.

L'analyse critique du fonctionnement de la pensée humaine aboutit de son côté aux mêmes conclusions : nous ne connaissons jamais les choses en elles-mêmes, nous ne les voyons qu'à travers l'impression produite sur notre sensibilité; nous n'atteignons donc que des relations, nous ne connaissons que des rapports. Mais le contenu complet de la conscience, ce n'est pas le relatif seul : « le relatif est inconcevable s'il n'est pas en relation avec un *non-relatif* réel. Sinon, le relatif lui-même devient absolu et accule l'argument à une contradiction. » A la connaissance du relatif se joint donc un *sentiment* de l'absolu, ce qui explique notre indestructible croyance à sa mystérieuse réalité.

CHAPITRE V

Réconciliation.

Nous ferons d'assez longues citations de ce chapitre que l'on pourrait, à notre avis, intituler : *Prolégomènes à toute théologie future.*

La réconciliation est possible, d'après Spencer, puisqu'il existe — nous venons de le voir — au sein des affirmations religieuses ou scientifiques, un point commun, une croyance commune à la mystérieuse et impénétrable réalité dont tout émane.

« Reconnaissons à la Religion le grand mérite d'avoir dès le commencement discerné vaguement le principe dernier et de n'avoir jamais cessé de le proclamer... C'est pour cette croyance essentiellement certaine que la Religion a toujours combattu. Elle l'a épousée alors que des vêtements grossiers la déguisaient, elle s'y attache malgré les travestissements qui la défigurent et ne cesse pas de la défendre. Elle a partout établi et propagé, sous un mode ou sous un autre, la doctrine que toutes les choses sont des manifestations d'un pouvoir qui dépasse notre connaissance... Mais si la Religion a eu depuis le commencement la mission d'empêcher les hommes de s'absorber tout à fait dans le relatif et l'immédiat, et de réveiller en eux la conscience de quelque chose de supérieur, elle ne s'en est acquittée que d'une manière bien imparfaite. » Son plus grand tort a été précisément de prétendre expliquer l'inexplicable : « La Religion n'a jamais bien compris que sa position centrale est inexpugnable. Dans la foi la plus pieuse, nous le voyons d'ordinaire, il y a un noyau de scepticisme ; et ce noyau de scepticisme est la cause de l'effroi que la science inspire à la Religion. Obligée d'abandonner une à une les superstitions qu'elle défendait autrefois

opiniâtrément, la Religion laisse percer la crainte qu'un jour ne vienne où toutes les choses seront expliquées, révélant ainsi qu'au fond elle doute de l'incompréhensibilité réelle de la cause incompréhensible dont elle a conscience. »

Cependant les superstitions tombent, les éléments irréligieux sont de plus en plus discrédités. La Religion se purifie. « La science a toujours été l'agent de cette purification. Nous ne tenons pas assez compte de ce côté de la fonction de la science. La Religion ignore la dette immense qu'elle a contractée envers la science ; et celle-ci sait à peine tout ce que la Religion lui doit. On prouverait cependant que tous les degrés de développement parcourus par la Religion depuis sa conception primitive et la plus grossière jusqu'aux idées relativement élevées qu'elle professe aujourd'hui, elle les a parcourus grâce à la science, ou plutôt forcée par la science. De nos jours encore, la science ne la presse-t-elle pas de s'avancer dans le même sens ? »

Et pourtant la science, elle aussi, n'a qu'imparfaitement rempli sa mission. De même que la Religion est devenue irréligieuse, la Science est devenue *inscientifique* et de la même manière : en voulant expliquer l'inexplicable. On le faisait jadis en attribuant l'apparition des phénomènes à des principes, à des formes substantielles, de nos jours en considérant comme des entités réelles la chaleur, l'électricité, les forces matérielles.

Or, c'est précisément ces fausses explications que la Religion oppose à la science et réciproquement. « Les désaccords de la Religion et de la Science n'ont jamais été autre chose que les conséquences de leur imperfection, et, à mesure qu'elles touchent à leur état définitif, l'harmonie s'établit entre elles. »

Comment cela? Le progrès se fait en deux sens. « Chaque pas en avant a rapproché à la fois du naturel et du surnatu-

rel, bien que ceux qui ont fait ce pas ne l'aient point cru. L'interprétation d'un phénomène est devenue meilleure lorsque, d'une part, elle a rejeté une cause relativement concevable dans sa nature, mais inconnue quant à l'ordre de ses actions, et que, d'autre part, elle en a adopté une connue quant à l'ordre de ses actions, mais relativement inconcevable dans sa nature. » Par exemple, on attribuait à l'origine la production des phénomènes à des causes de nature analogue à celle des animaux ou des hommes, mais dont l'activité était libre et capricieuse ; de nos jours, les lois de la matière sont regardées comme fixes, immuables, mais cette matière demeure en elle-même inconnaissable et mystérieuse. Par conséquent, « à mesure que la science s'élève vers son apogée, tous les faits inexplicables et en apparence surnaturels rentrent dans la catégorie des faits explicables et naturels. En même temps, on acquiert la certitude que tous les faits explicables et naturels sont, à leur origine première, inexplicables et surnaturels. De la sorte naissent deux états antithétiques de l'esprit répondant à des côtés opposés de cette existence qui fait l'objet de notre pensée. Si notre conception de la nature à un point de vue constitue la Science, notre conception de la nature à l'autre point de vue constitue la Religion. »

Une fois la différence des deux points de vue comprise, tout antagonisme cesse. « Quand la Science sera pleinement convaincue que ses explications sont prochaines et relatives et que la Religion sera pleinement convaincue que le mystère qu'elle contemple est absolu, il règnera entre elles une paix permanente. »

« En attendant, reconnaissons tout ce qu'il y a de bien durable dans les tentatives continuelles qu'on fait pour former une conception de ce qui est inconcevable. » — Ici, le caractère pratique des spéculations d'Herbert Spencer reprend le

dessus; Spencer sent qu'un mystère abstrait, que l'inconcevable pur ne dira jamais rien à la conscience humaine. A défaut d'idées claires, ayons, dit-il, recours aux symboles. Sans doute, mais Spencer aurait dû comprendre *que les abus de la théologie dogmatique sont imputables aux théologiens et non à la Religion*. Ce que cherche la Religion, ce n'est pas d'*expliquer* l'inexplicable, mais de nous le faire *imaginer*, puisque sans image la pensée n'a aucune influence réelle sur nos actions. Or c'est ce dont Spencer avoue la nécessité : « Il est très probable, dit-il, qu'on sentira toujours le besoin de donner une forme à ce sens indéfini d'une existence dernière qui fait la base de notre intelligence. Nous serons toujours soumis à la nécessité de la considérer comme *quelque* manière d'être, c'est-à-dire de nous la représenter sous *quelque* forme de pensée, si vague qu'elle soit. En obéissant à ce besoin, nous ne nous égarerons pas, tant que nous ne verrons dans les notions que nous formons que des symboles... Ces éléments concrets servent à donner de la réalité et de l'influence à ce qui, sans cela, n'en aurait peut-être point. Nous pourrions les appeler les enveloppes protectrices sans lesquelles la vérité périrait. »

De belles réflexions sur la *tolérance* terminent ce remarquable chapitre.

Les symboles, Spencer vient de le reconnaître, sont nécessaires, mais il se réalise un perpétuel progrès dans ces constructions imaginatives dont l'insuffisance sans cesse constatée nous fait si bien comprendre la grandeur de ce que nous nous efforçons en vain de saisir. Ce progrès ne se réalisera pas sans difficulté. « Nulle révolution dans les idées ne s'accomplit sans déchirement. Qu'il s'agisse d'un changement de coutumes ou d'un changement de convictions, il faut, si les coutumes ou les convictions à changer sont fortes, faire violence aux sentiments et alors les sentiments résistent. En effet, il faut substituer à des sources de consolation longtemps

éprouvées et bien connues des sources nouvelles qu'on n'a pas encore éprouvées et qui, par conséquent, sont inconnues. »

Il faut donc agir avec prudence, modération, lenteur, se rappelant que si les imperfections des formes religieuses sont grandes au point de vue absolu, il n'en est pas de même à un point de vue relatif. En effet, « d'une manière générale, la religion reçue à une époque et chez un peuple donnés a toujours été l'expression la plus rapprochée de la vérité que ce même peuple, à cette époque, était capable de recevoir. Les formes plus ou moins concrètes qu'on a données à la vérité n'ont été que des moyens de rendre intelligible ce qui, sans cela, eût été inintelligible ; elles ont fourni à la vérité, pour le temps, de plus grands moyens de faire impression. » Tel état d'esprit fait qu'on s'attache à telle croyance ; il serait donc prématuré, nuisible, de supprimer telle croyance, tout le temps que l'évolution intellectuelle n'est pas réalisée et que l'état d'esprit n'est pas changé.

« L'esprit de tolérance, qui est le vrai caractère des temps modernes et qui grandit tous les jours, a donc un sens plus profond qu'on ne le suppose. Là où, en général, nous ne voyons que le respect dû aux droits du jugement individuel, il y a réellement une condition nécessaire à l'équilibre de la tendance progressiste et de la tendance conservatrice, un moyen de conserver l'adaptation entre les croyances des hommes et leur nature. »

Mais si la tolérance est une réelle sympathie pour la part de vérité contenue dans toutes les croyances sincères, elle n'est pas une acceptation *passive* de toutes les opinions. « Sans doute les idées religieuses et les institutions existantes sont en moyenne adaptées au caractère des gens qui vivent à leur ombre ; pourtant, comme ces caractères sont toujours en voie de changement, l'adaptation devient toujours plus imparfaite, et les idées et les institutions ont besoin d'être refondues

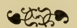
aussi fréquemment que l'exige la rapidité du changement. D'où il suit que, s'il faut laisser à l'idée et à l'œuvre conservatrices toute liberté, la pensée et l'œuvre du progrès ont droit aussi à toute liberté. Sans le jeu libre de ces deux forces, la série continuelle des réadaptations nécessaires au progrès régulier ne peut se produire. »

Et Spencer termine par cette observation si encourageante :

« Que si quelqu'un hésite à proclamer ce qu'il croit être la vérité suprême, de peur qu'elle ne soit trôp avancée pour son temps, il trouvera des raisons de se rassurer en envisageant ses actes à un point de vue impersonnel. Qu'il comprenne bien que l'opinion est la force par laquelle le caractère modifie à sa guise les arrangements de l'ordre extérieur, que son opinion fait précisément partie de cette force, qu'elle est une unité de force qui, avec d'autres unités du même ordre, constitue la puissance générale qui opère les changements sociaux; il verra alors qu'il peut légitimement donner toute publicité à sa conviction intime..... Qu'il se rappelle que, s'il est fils du passé, il est père de l'avenir; que ses pensées sont ses enfants, et qu'il ne doit pas les laisser périr dans l'abandon. Ainsi que tout autre homme, il peut se considérer à juste titre comme une des mille et mille forces par lesquelles agit la cause inconnue; et quand la cause inconnue produit en lui une certaine croyance, il n'a pas besoin d'autre titre pour la manifester et la répandre. »

Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple.

LOCKE.



Être miséricordieux envers soi-même

Se maîtriser, travailler sans cesse à réduire ce qui est naturel, instinctif, ou à le transformer en acte raisonnable, c'est certainement l'œuvre de la vie. Notre pouvoir, pour cela, n'est pas infini, et n'est pas toujours le même : nous sommes une âme, mais aussi un corps : la raison consiste à se juger et à savoir ce qui convient à l'un comme à l'autre. Il ne dépend pas de nous d'avoir un corps robuste, qui serait un serviteur modèle, mais il dépend beaucoup de nous de connaître les ressources et les défauts de notre serviteur pour lui demander tout le service qu'il peut donner. C'est proprement se maîtriser.

Une maîtresse de maison adroite donne à sa servante la tâche qu'elle peut et sait faire, elle sait de quelle façon s'y prendre pour que ses défauts ne deviennent pas gênants (elle se réserve de faire ce que, seule, celle-ci ne saurait pas faire, ou bien elle s'en passe). Ainsi, elle obtient d'une fille médiocre de bons et utiles services, bien plus que telle autre maîtresse qui a une domestique plus vigilante ou plus forte, qu'ellé ne gouverne pas.

Se supporter soi-même avec ses infirmités de corps et d'âme, cela me paraît le triomphe de la maîtrise de soi. (L'esprit de gouvernement ne consiste pas à désirer

que ceux qu'on dirige soient autres, mais à les amener peu à peu à ce qu'il faut, toujours en acceptant ce qui est). Nous sommes trop disposés à nous révolter contre le mal qui est en nous, nous voudrions être nés parfaits, nous ne voulons pas avoir eu tort, et nous nous inquiétons de tout, même d'être inquiets. « C'est un cercle, il en faut sortir. » Nous passons successivement de l'abandon au mépris de nous-même : et l'on ne fait quelque chose qu'en travaillant avec égalité d'âme et douceur. Oh! soyons doux avec nous-mêmes. Il faut à chaque chute dire humblement : je ferai mieux, — plutôt que de s'abîmer en vains regrets sur soi. Acceptons-nous devant Dieu avec une soumission et une simplicité d'enfants.

Christophe Colomb croyait à la sphéricité de la terre, idée qui n'était pas encore générale de son temps : il en déduisit la certitude qu'on pouvait arriver aux Indes par l'occident, et il agit conformément à cette foi.

Il espérait découvrir un chemin nouveau vers le pays des épices : il rencontra un continent, un monde. Ainsi quiconque agit virilement selon sa croyance, fût-elle incomplète, erronée, et lance tout droit son imperceptible barque sur l'océan du possible, rencontrera plus que ce qu'il a rêvé; il rencontrera un monde, plus qu'un monde : la vie.

AVIS

Nous nous permettons de rappeler à nos souscripteurs, conformément à la circulaire du 1er décembre, que les souscriptions et les abonnements au Bulletin sont tout à fait distincts. Par suite, le montant de l'abonnement est réclamé à ceux qui n'ont que souscrit.

Nous ne faisons exception que pour les personnes qui — interprétant la circulaire comme une demande de dons et non de souscriptions les engageant dans la proportion seulement des besoins de l'Union — nous ont envoyé le montant de leurs bons et qui, de plus, ont pris soin de nous avertir qu'ils considéraient leur envoi comme une offrande sans retour.

Le prochain Bulletin, dernier de l'année, donnera l'état exact de notre budget.

Prière à ceux de nos amis qui se sont engagés pour des sommes inférieures au montant d'un bon de souscription (c'est-à-dire 100 francs) de vouloir bien nous envoyer ce qu'ils ont offert.

Qu'on nous permette de rappeler encore l'Avis relatif à la présentation des quittances d'abonnement, donné dans le Bulletin 17-18. Les derniers refus de payement nous apportent une nouvelle preuve de l'impossibilité où nous sommes de considérer comme désabonnées les personnes qui ne nous ont pas avertis expressément.

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Union
pour l'Action morale

15 Septembre 1895.

POUR L'UNION[1]

J'attendais l'Union avant qu'elle ne fût, par une sorte d'instinct, semblable sans doute à celui des oiseaux qui attendent le matin et le saluent en espérance, avant même que l'aube ne blanchisse... Un jour je rencontrai un homme trés différent de moi par le caractère, le milieu, l'éducation, puisqu'il était parisien, normalien et catholique, alors que je suis fils du peuple et viens du protestantisme. Je n'eus pas plutôt entendu la voix de cet homme et pressenti sa manière de comprendre la vie, que je constatai l'accord fondamental de nos âmes : nous voulions la même chose. Cette ren-

1. Déclaration d'un membre de l'Union, à la séance du Lundi 30 septembre.

contre a laissé en moi un souvenir de lumière et de chaleur bienfaisante.

C'est que, depuis longtemps, depuis que j'ai commencé à me sentir vivre, il y avait en moi une douleur, la douleur de voir les hommes de bien divisés. Il ne m'a jamais été possible d'accepter comme des réalités, les distinctions qu'établissent dans le sein de l'humanité, les idées, les croyances, les intérêts, les patries. Sans méconnaître la légitimité de ces distinctions, j'ai cherché l'homme sous elles toutes, et n'ai pu admettre, en définitive, d'autre classement entre mes semblables, que celui qui vient de leurs intentions les plus profondes. Partout, dans les partis religieux, politiques, sociaux, dans les milieux les mieux qualifiés, j'ai rencontré des êtres malfaisants. Partout, même là où l'on se trouve presque étonné de leur présence, j'ai rencontré des êtres bons. Et cette constatation m'a fait infiniment souffrir, car la plupart des hommes ne la reconnaissent pas. Ils se guident, dans leurs jugements et leur attitude envers autrui, par cette fameuse théorie du bloc qui exalte ou condamne les hommes par catégories et les idées par masses : les événements m'ont

contraint de suivre une autre méthode. En voici un exemple : Alsacien, j'avais appris à aimer l'Allemagne de la grande pensée et des généreux éveils de la liberté spirituelle. Le jour où nous nous sommes trouvés sous la botte prussienne, j'ai dû me demander si c'était là l'Allemagne que nous aimions ? Ceux qui nous appliquaient le droit du plus fort se disaient Allemands, et même ils affichaient la prétention d'être l'Allemagne à eux tout seuls. Que devenait alors l'Allemagne des fières revendications de la conscience et des nobles combats contre l'écrasement politique? Étais-je obligé de renier ce grand pays parce qu'il proclamait le droit du plus fort, ou d'approuver ses iniquités pour ne point méconnaître ses mérites? Jamais je n'ai pu consentir à ce dilemme injuste. Je veux, je dois aimer le bien et la justice, même chez mes ennemis; je veux et je dois haïr le mal et l'injustice, même chez mes amis.

Tout le bien dans ce monde est uni en un seul faisceau. Il se tient à travers toutes les distances et toutes les frontières. Il faut nous liguer avec lui contre tout le mal.

Le même dilemme injuste, la même séduisante

et malfaisante théorie du bloc, se rencontrent dans tous les domaines de la vie. Il ne faut pas lui céder. Partout, à travers l'illusion et les mensonges de surface, il faut se frayer une voie vers le fond, seul vrai.

Ce besoin de fraterniser par la racine avec les compagnons que les cadres séparent de nous allait chez moi grandissant de jour en jour et je me disais bien souvent : Quand donc rencontrerai-je quelqu'un qui vient d'une autre patrie, d'une autre église, d'un milieu intellectuel différent, quelqu'un qui prie Dieu autrement que moi ou même ne le prie pas, et qui, pourtant, à force de rechercher sincèrement le but pratique de la vie, d'aimer la vérité et la justice pour elles-mêmes, s'apercevra qu'il est mon allié d'intention et mon frère en humanité ? Un tel vœu me prédestinait à être membre de notre Union. Aussi ai-je considéré sa création comme un événement heureux, pour mon pays en particulier.

Que manque-t-il en effet à ce pays ? Malgré les scandales et les souillures que nous ne voyons que trop, il ne lui manque ni les aspirations élevées, ni les efforts généreux. Mais ces nobles ten-

dances vers le mieux n'ont entre elles aucun lien conscient. Ceux qui les nourissent sont séparés et ne savent pas se comprendre et s'estimer par dessus les barrières qui les enferment. Ils se contrarient, se soupçonnent, s'anathématisent réciproquement. Ils n'ont point compris cette vérité que l'adversaire peut être un collaborateur et que chacun de nous a besoin d'être complété et corrigé par des influences contraires. Leurs points de vue sont trop étroits et ne leur permettent pas de voir que ceux qui vont à la Vérité de toute leur âme, gravissent le même sommet, dussent-ils partir du Nord ou du Midi, de l'Orient ou de l'Occident. L'Union pour l'Action morale a compris ce mal et veut y remédier.

Je ne me suis jamais fait aucune illusion sur son compte. Son œuvre est difficile, non seulement parcequ'elle risque de n'être comprise que d'un petit nombre, mais encore parce que ce petit nombre même est mal préparé pour la réaliser. Qui de nous est assez large de cœur pour tendre la main aux adversaires, s'efforcer de les comprendre, de les apprécier ? Qui de nous sent assez ce qu'il leur doit et ce qu'ils pourraient lui apporter ? Nous

les jugeons sur l'apparence, nous les tolérons tout au plus ; mais ils sont rares ceux qui ont la clairvoyance et l'énergie nécessaires pour aller jusqu'à cette âme de vérité que chaque tendance de l'esprit humain cache en elle.

Pourtant ces difficultés ne sont pas une raison d'abandonner l'œuvre. Toute grande difficulté est l'indice d'une grande entreprise à tenter. L'obstacle est le doigt fixé sur le côté de l'horizon où il convient de diriger ses efforts. Là où il y a des montagnes à percer, des fossés à combler, des mers à franchir, c'est là qu'il faut aller.

Ce pays est en pleine fermentation d'avenir. On y voit lutter et souffrir pêle-mêle des hommes d'orientation fort différente. Les méthodes modernes de la science ont tourné les uns vers les réalités palpables, d'autres, pareils à des explorateurs d'une terre inconnue, commencent à pressentir les mystères que révèle le monde des âmes. Nous avons ensuite les milieux religieux où se maintiennent d'antiques, de vénérables formes de la croyance; et, enveloppant le tout, un travail universel de transformation sociale. Les forces se heurtent, s'entrecroisent et trop souvent se

neutralisent. Beaucoup, et parmi les meilleurs, de ces ouvriers d'avenir ou de ces pieux conservateurs du passé, n'ont qu'un but : l'extirpation des adversaires. N'y aurait-il donc rien de mieux à faire en ce temps critique ? Nous croyons qu'il y a mieux à faire et que là serait le salut. Il faut se rapprocher, fraterniser, essayer de se comprendre.

Dans l'état présent c'est tout ce que nous pouvons tenter. Nous ne pouvons pas nous réunir entre hommes venus de tous les horizons de la pensée pour enfanter une déclaration de principes communs, fonder une religion ou une philosophie nouvelle, ou prôner l'état social qui nous semble le meilleur ; tout ce que nous pouvons tenter, et c'est là une action aussi et une des plus difficiles, c'est de nous asseoir les uns près des autres dans un esprit de vérité, de justice et de paix, d'échanger nos expériences, d'ouvrir nos cœurs, de pratiquer ces vertus si rares entre hommes de milieux divers ou opposés : l'absolue bienveillance, la franchise entière, la lutte courtoise et fraternelle. Dix ou vingt hommes de paix et de justice, représentant un raccourci des intérêts, des idées, des

croyances qui s'entrechoquent dans le monde, et ces dix ou vingt, s'entretenant ensemble avec la certitude que chacun d'eux doit posséder une parcelle de cette vérité qu'ils cherchent tous, pourraient réaliser des merveilles. Ils travailleraient au sein du calme et de la bonne foi à l'œuvre qui ne peut s'accomplir dans le monde au milieu des cris, des coups, du désordre et des passions impures. D'une rive à l'autre, entre les corps de doctrine et les groupements d'intérêts, ils construiraient lentement des ponts dont ils seraient à la fois les maçons et les pierres, et, un jour, lorsqu'ouvriers obscurs ils auraient disparu dans cette œuvre, comme des moellons disparaissent dans une voûte, l'avenir trouverait des chemins, des traits d'union là où nous rencontrons des précipices.

Je ne sache pas qu'on puisse aimer un idéal plus pur. Que chacun soit ferme dans sa pensée et large en même temps, fidèle à ses convictions et prêt à reconnaître que la conviction d'autrui est sans doute sous une autre forme une parcelle de la même vérité immortelle! Depuis que j'ai entrevu cette union dans la diversité, je me lève d'humeur plus joyeuse, le matin, et je reprends

avec plus d'entrain ma peine et mon labeur, certain que des frères connus et inconnus travaillent à la même œuvre que moi-même, et que le jour viendra où, pour être enfant de ce pays de France, on n'aura plus besoin d'effacer du livre national les noms de citoyens, de héros, de martyrs, qui ont lutté et sont morts pour des causes contraires à notre cause, une foi différente de notre foi. On reconnaîtra, on aimera le bien qui s'est fait en dehors de nous, et contre nous.

J'aspire et je crois à l'Union de la vieille France et de la France moderne, de la France scientifique et de la France croyante, de la France de saint Bernard et de la France des huguenots, de la France de toutes les catégories sociales, à la fusion dans une seule et même âme de tous les rayons de beauté et de lumière qui ont éclairé la conscience nationale.

L'humilité éclaire nos souffrances. Que pourrions-nous souffrir que nous n'ayons mérité ?

Mme SWETCHINE.

LE BIENFAITEUR

« Le bien que l'on fait aux hommes est passager; les vérités qu'on leur laisse sont éternelles ». Ainsi parle Cuvier, comparant les services du grand savant à ceux de l'homme charitable. Ces paroles nous reviennent en mémoire à l'heure où disparaît Louis Pasteur, qui fut justement l'un et l'autre. Il a ajouté des jours à la courte vie d'innombrables mortels, et il a dévoilé, pour jamais, quelques-unes des lois simples de l'Univers. Lequel de ces deux bienfaits mérite le plus d'actions de grâces ?

Certes ces fruits de consolation et de vie que son labeur a portés lui ont gagné plus de gloire que la beauté intrinsèque et pure de ce labeur, incompréhensible à la foule. C'est au guérisseur, au sauveur que vont toutes ces adorations : ce qui les rend ainsi ferventes, c'est l'effroi de la douleur et de la mort, avec la joie de les voir écartées. Les petits bouquets anonymes déposés sur le cercueil par des gens pauvrement vêtus, qui s'excusaient de faire si peu, signifient cet effroi et cette joie,

avec une naïveté antique. Reconnaissez là les ex-voto dont on remerciait autrefois un saint miséricordieux. Quel saint, en effet, fit plus de miracles? Regardez, aux bas-reliefs et aux vitraux de cette cathédrale où l'on a porté le corps du savant : là le pieux roi guérissant les lépreux, ici l'apôtre relevant les moribonds, et osez comparer. Ce ne sont plus les miracles de jadis, qui exigeaient pour réussir la foi aveugle des patients et des témoins; ce ne sont plus les miracles des yeux fermés, mais les miracles des yeux ouverts. Chacun est admis à les comprendre, à les critiquer, à les répéter. Et on les répète si bien que les pays les plus lointains en sont favorisés aussi, et que, malgré la parole de Cuvier, ils ne s'arrêteront pas à la mort du bon magicien. Ils demeurent. C'est une correction faite à la marche de la nature, et qui paraît définitive, puisqu'elle utilise précisément les énergies immuables de la nature. Après Pasteur les chances de vie sont accrues, dans une proportion prodigieuse, pour le blessé des ambulances, que l'infection purulente ne guette plus, pour la nouvelle accouchée, que la fièvre puerpérale ne menace point, pour le malade touché de la rage, du charbon, de la diph-

térie, — bientôt du choléra et de la phtisie. Si tous ceux-là, et ceux-là seuls, qui jusqu'à cette heure ont reçu le salut des découvertes du maître compatissant, avaient marché derrière son char funèbre jusqu'à Notre-Dame, sans autre pompe ni démonstration que leur simple présence, quel cortège!..

Ainsi, à mesurer la grandeur de l'ouvrier sur l'utilité humaine de l'œuvre, on ne trouverait guère ailleurs un exemple plus évident, plus palpable, de bienfaisance efficace, ni, partant, un bienfaiteur plus certainement grand. Mais peut-être existe-t-il un mérite d'un autre ordre, et plus intérieur à l'homme même, que celui-là.

Sans doute, conserver au plus modeste des humains l'existence, c'est un présent proprement infini, puisqu'un éclair de vertu ou de génie survenant peut donner à ce petit supplément de vie une valeur incalculable. Mais la prolongation, en un individu, de la faculté de respirer et de voir le soleil n'est pas toujours et nécessairement un bien pour cet individu même, et il se peut qu'elle ne soit pas du tout un bien pour l'avancement de l'humanité, pas du tout un bien pour le Bien. C'est

selon. Et en conservant un malheureux — ce qui est un devoir sacré, tout homme étant quand même une espérance de l'humanité — on ne sait pas bien ce que l'on conserve.

Mais sur ce point, Louis Pasteur a consommé son bienfait ; c'est, à ce qu'il semble, le plus sûr qu'il ait laissé après lui. Voici : En son propre exemple il a montré à tous ces inconnus qu'il a retirés de la mort, quel emploi il convient de faire de cette force indécise qu'il leur a conservée ; il a même fait plus que le leur montrer, il les a intimement poussés dans ce sens par l'ascendant d'une vie plus vraie, plus vivante que la leur. Son génie ne peut être imité ; mais son courage et sa sincérité le peuvent.

Disons-le nettement : ce que Pasteur a fait de meilleur pour nous, c'est avant tout, qu'il a été un héros. S'il avait obtenu simplement par des hasards très heureux les mêmes prodigieux résultats, s'il n'y avait pas en ceux-ci une solidité de loyale conquête, il aurait aidé l'animalité humaine, mais non pas l'esprit humain, alors que c'est bien celui-ci qui est l'humanité, et celui-ci qu'il faut servir par-dessus tout. S'il avait mêlé à ses travaux un

peu de charlatanisme ou un peu de tricherie — et ne nous dissimulons pas qu'il y a toujours quelque tentation de ce côté chez les hommes de notre âge, et même les plus grands, — nous ne lui devrions que des bienfaits caducs, reconnus faux un peu plus tôt, un peu plus tard, et que viendrait gâter, au demeurant, la contagion d'un exemple mesquin, rendu plus corrupteur par le succès. Les hommes, après lui, vivraient peut-être un peu plus vieux, en étant un peu moins dignes de vivre. Ainsi donc nul n'est pour nous un bienfaiteur réel, complet et durable, s'il n'est en même temps un héros authentique.

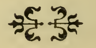
Et réciproquement tout héros est un bienfaiteur. Descartes, Laplace, Darwin, Claude Bernard, s'ils sont des penseurs aussi lumineux et aussi capables de simplicité que Pasteur, s'ils n'ont pas moins noblement observé le pacte sévère qu'ils ont fait avec le vrai, doivent être honorés d'une reconnaissance égale. Ils nous furent utiles, eux aussi, d'une utilité malaisée à mesurer, et quand même vitale; ils nous ont enrichis, non seulement de certaines vues plus justes sur la nature et sur Dieu, mais

encore du bienfaisant exemple de vies tout entières consumées dans cette recherche.

Pasteur, entre tous, est un héros de la véracité. Plus heureux que d'autres héros, il fut exempt d'échecs, il triompha en tout ce qu'il entreprit et n'eut pas de déclin, mais justement parce qu'il ne s'est enivré jamais, comme souvent les inventeurs, d'une certitude précipitée et trompeuse. Il n'admit dans son œuvre sans fissure que ce qui était définitivement prouvé. Louez-le donc de ses succès aussi; vous le pouvez cette fois : Pasteur fut un heureux parce que ce fut un prudent.

Et comprenez comment c'est là une vertu héroïque en effet : vertu d'obéissance et de sacrifice. Il a fallu qu'à chaque pas en avant il fût préparé à la possibilité de la ruine totale de ses travaux, qu'il se détâchât à toute minute de la confiance mise en lui, et de sa gloire, ou plutôt qu'il n'y pensât jamais; qu'il se disposât à détruire les erreurs de M. Pasteur, s'il en rencontrait, aussi sévèrement que celles d'aucun autre; qu'il se demandât, non pas : est-ce là ce que j'aime à penser, et qui donnera la plus haute idée de moi? — mais : est-ce là *ce qui est?* — attentif à ne laisser

passer que de la réalité, de l'*être*, par le crible d'une critique inexorable pour tous et pour lui. Soyez sûrs que si on lui eût fait prévoir cette gloire immense et ces funérailles royales, il eût refusé tout ceci, plutôt que de l'acquérir par quelque annonce de ses découvertes qui aurait devancé ou qui aurait dépassé sa certitude absolue; en temporisant comme il a fait, il risquait de se voir déposséder ou de mourir dans l'intervalle, et que ses peines fussent ensevelies avec son nom; mais il préférait l'obscurité, un convoi pauvre, nul cortège, à une expérience mal faite et à une affirmation téméraire. Il s'est regardé lui-même comme très petit, comme une quantité négligeable, comme un rien, devant la vérité. Et c'est par là qu'il est grand. C'est par là en somme qu'il aura fait le plus de bien à ce monde-ci, qui se meurt de sa lâche indifférence pour le vrai.



Voici qu'il faut combattre...

Celui-là seul n'aura point à combattre qui est un *satisfait*, qui, en considérant la marche des choses de ce monde, juge qu'elle est conforme à ce qui doit être, et, en se contemplant soi-même, se plaît et s'approuve en tout. Celui-là seul n'aura point à combattre qui n'a aucun idéal. Et, puisque l'attachement actif à un idéal est la vie même de l'homme, celui-là seul n'aura point à combattre, qui n'est pas intérieurement vivant.

Or, comme les personnes qui soutiennent cette *Union* de toutes leurs forces sont actives, veulent une Réforme, ou mieux, une Renaissance, comme elles font leur œuvre en s'opposant énergiquement à ce qui est, en brisant les chaînes de la coutume, et en prophétisant, non en paroles, mais en actions, ce qui n'est pas encore, elles ne doivent pas être angoissées, ni même attristées ou surprises, d'avoir à combattre sans trêve. C'est là leur destinée, qu'elles le sachent. Et cette destinée, il faut qu'elles l'acceptent avec une tranquillité profonde, en s'interdisant même le souhait secret d'en obtenir une autre plus douce. Sans doute ces personnes sont pour la plupart d'une humeur modeste, effacée, et surtout pacifique, puisque c'est précisément le désir d'une fraternité plus intime entre

les membres de la société présente qui les a engagées dans cette voie; et, avec de tels penchants, qui font qu'il leur est presque cruel déjà de sentir des différences entre les hommes, il est clair que d'avoir à repousser des démarches hostiles ne les réjouit pas. Mais si cette obligation n'est point selon leur nature *donnée*, elle sera selon leur nature *acquise*, et conforme à ce qu'elles ont résolu de devenir.

On repoussera donc avec une fermeté et un calme médités, en personnes qui s'attendaient à ces difficultés-là mêmes, les dénonciations qui ont visé naguère quelques-uns de nos amis, et, à travers eux, notre entreprise, nos intentions, notre esprit.

D'abord une lettre fut adressée au ministre de l'instruction publique par un député de l'Ain, dévoilant certains abus qui s'étaient introduits, en secret, à l'École normale d'institutrices de Bourg-en-Bresse; — non pas, il est vrai, des abus tangibles, précis, contrôlables, mais plutôt des penchants et des influences. Et l'influence qu'on signalait à la sévérité du ministre était celle d'un « protestantisme méthodiste », assez intempérant, ajoutait-on, pour menacer la neutralité de l'école, ce qui est violer la loi. Plusieurs petits griefs, cinq ou six, étaient allégués à l'appui. Observons ici qu'on eut la finesse de communiquer à la presse, locale d'abord, puis parisienne, le sommaire au moins de cette dénonciation, et cela avant qu'aucune enquête en eût con-

trôlé la véracité, afin que, si par hasard elle était reconnue fausse, le mal n'en demeurât pas moins fait, dans l'opinion du public, aux personnes que l'on visait. Or, c'est ce qui est arrivé. Un inspecteur général de l'Université, tout à fait indépendant, chargé de l'enquête par le ministre, a trouvé que pas un seul des cinq ou six chefs d'accusation produits par le député n'était fondé. On ne nous démentira pas sur ce point. Il est fort net. Alors on s'est attendu que les gens qui, un peu étourdiment, avaient publié contre des femmes impuissantes à se défendre une accusation reconnue fausse, à présent qu'ils la savaient fausse, feraient au moins quelques excuses, assez embarrassés de leur rôle peu glorieux. Mais le petit journal *le Courrier de l'Ain*, qui s'était justement chargé de ce rôle (numéro du 5 août), ne regretta rien, ne rectifia rien. Et même, sans doute pour étoffer ses colonnes, il reproduisit textuellement, à quinze jours de là (numéro du 20 août), l'article qu'il avait déjà donné ; en sorte qu'on eut l'agrément de lire deux fois le commentaire véhément d'un fait inexact. Le journaliste ajoutait, il est vrai : « A la suite de cet article, un de mes amis m'a écrit : Vous vous trompez, sans commettre une erreur absolue... » — Puis sans retirer rien de sa première dénonciation, il en entamait une seconde.

Telles sont les mœurs de notre petite publicité. Et comment s'en indigner, quand on regarde celles de la grande, à Paris, tolérée ou encouragée par l'opinion de la majorité du peuple ?

La seconde dénonciation du *Courrier de l'Ain* concerne l'*Union pour l'Action morale*. Il n'est pas superflu de s'en occuper avec détail; car, outre qu'elle a soulevé, dans le Conseil général de l'Ain (séance du 22 août), un débat, dont l'écho s'est propagé au loin, et qu'on menace de porter à la Chambre des députés, un jour prochain, elle représente assez bien les dispositions générales du « milieu » dans lequel nous avons à vivre et à travailler.

Il faut répondre, point par point, et faire la lumière.

Que reproche-t-on, précisément, à l'*Union pour l'Action morale* et aux personnes qui, étant ses amies, enseignent dans les écoles normales? On ne conteste pas à l'*Union*, qui existe légalement, après déclaration au Préfet de police et dépôt de ses publications au Parquet de la Seine, le droit à l'existence, non plus qu'à toute autre association non subversive fondée publiquement par l'initiative de quelques citoyens; on ajoute même avec complaisance : « Il n'en coûte pas d'avouer que le but est louable et que l'entreprise est noble ». On ne conteste pas davantage, sans doute, aux professeurs le droit de recevoir, à titre privé, telle publication qu'il leur plaira. Non certes; seulement on dénonce la « propagande » ; on reproche à l'*Union* de diriger cette propagande vers les Écoles Normales, en particulier vers les Écoles Normales d'institutrices ; et l'on reproche aux professeurs de ces Écoles d'y prêter la main. C'est de cette propagande que le Con-

seil général de l'Ain a pris souci, c'est elle qu'il a entendu condamner par un vœu qu'il a adopté à la presque unanimité. (Séance du 22 août.)

Une propagande ! Cela est grave ; voyons les actes. — D'actes, il n'y en a pas encore ; mais il y en aura peut-être un jour : le *Courrier de l'Ain* croit que « les professeurs iront d'abord à ces *exercices de vacances*, dont parle le bulletin du 6 juin », et qu' « elles seront impatientes d'y conduire leurs élèves sous un prétexte quelconque à l'insu des parents ». — Avouons que si les professeurs faisaient jamais *à l'insu des parents* ce que le *Courrier de l'Ain* les croit *impatientes* de faire, elles violeraient non seulement la loi, mais encore la délicatesse, le devoir, et l'esprit même de l'*Union* qu'elles penseraient servir : celle-ci n'accepterait pas qu'on vînt lui amener, comme un troupeau, des enfants irresponsables, *à l'insu* ou même *au su* de leurs parents ; de telles recrues n'auraient, pour les amis de la réflexion et de la liberté qui la composent, nulle valeur ni même nul sens. Mais où voit-on poindre même un petit commencement de la manœuvre qu'on dénonce ici ? Ce n'est là qu'une absurdité prêtée gratuitement à des personnes raisonnables, afin de duper le lecteur. — On allègue encore qu'à l'intérieur de l'École Normale, aux exercices du matin, qui sont des lectures faites et expliquées en commun, la matière de ces lectures a été souvent tirée du bulletin de l'*Union*. Cela est vrai, et vrai non seulement

de l'école de Bourg, mais de bien d'autres écoles. Toutefois, il est difficile de voir là quelque chose d'illicite ou de nuisible, dès lors que les pages lues furent choisies, non *parce qu'elles* se trouvaient dans un bulletin couvert de telle couleur, recommandé de telles personnes, mais parce que, se trouvant par hasard dans ce bulletin, elles ont été reconnues vraies et bonnes en elles-mêmes par le professeur, sous sa responsabilité propre, sans nulle complaisance envers des gens que d'ailleurs l'on ne connaît point, envers des signatures qui ne figurent nulle part, en toute liberté et clairvoyance au contraire, comme le veut l'esprit d'une *Union* qui se refuse à enrégimenter, et qui libère. Où voit-on que les professeurs de Bourg aient procédé autrement ? Cite-t-on une page, une ligne mauvaise de Marc-Aurèle, de l'Évangile, de Spinoza, de Kant ou de Lacordaire, qu'elles aient lue devant leurs élèves, par la seule raison que le bulletin de l'*Union* la contenait ou la recommandait ? Il faudrait voir cette page, cette ligne un peu, et la discuter ; ni l'*Union* ni les professeurs dénoncés n'auraient reculé devant cette discussion ouverte ; ils l'appelaient au contraire. Mais on ne le fait point; on ne peut tout faire : c'est assez d'accuser, sans être encore tenus à prouver.

Enfin, plusieurs jeunes élèves de Bourg reçoivent personnellement le bulletin suspect. — Oui, *personnellement*, ce n'est donc même pas à titre *impersonnel*, officiel, que l'école y est abonnée, comme à tant d'autres

publications du même ordre ; les jeunes filles dont les idées y répugneraient ne l'iront pas chercher dans les pupitres de leurs compagnes. Celles-là seules qui y trouvent une aide sérieuse demandent qu'il leur soit permis d'user d'une indéniable liberté, en payant sur leurs économies une publication qui ne leur est pas inutile pour vivre, et peut leur servir, à l'occasion, pour supporter avec une douce dignité les médisances inintelligentes du dehors.

Cependant il est temps de laisser là des accusations de détail dont il n'est pas une qui ne soit trouvée fausse et à côté. Il faut peser avec netteté une question plus haute, impliquée, au fond, dans cette campagne hostile.

Tout en désavouant les moyens détournés de propagande et d'asservissement par lesquels on nous accuse, sans preuves, de servir (ou bien plutôt de compromettre) l'œuvre à laquelle nous sommes voués, nous ne nions point, nous déclarons même expressément que nous résolvons en effet une propagande. Le mot n'est pas faux. Et nous disons, au nom de tous nos amis qui enseignent, qu'eux aussi, sans l'avoir résolue peut-être, et sans y tâcher, font une Propagande. Nous ne concevons pas un enseignement qui n'en serait pas une, et nous ne voyons guère comment le contact d'une personne plus éclairée et plus forte de certitude avec d'autres qui le sont moins, ne serait pas toujours en quelque mesure un enseignement. Nous sommes donc

tous des propagateurs, bon gré, mal gré, et le Conseil général de l'Ain n'y peut rien, ni tous les corps politiques du monde.

— Mais on dit : Il faut que du moins dans les écoles de l'État aucune propagande, même de personne à personne, ne s'exerce qu'au nom de l'État, en faveur des doctrines que l'État consacre, et par les voies de la hiérarchie que l'État impose...

— Vraiment, cela est-il possible ? Cela est-il juste ? — Et voici précisément la question plus haute que nous annoncions. Celle-ci vaut qu'on l'éclaircisse, et nous souhaitons qu'un débat devant les Chambres offre au ministre de l'Instruction publique l'occasion de le faire. Déjà, il est vrai, plusieurs personnes l'ont abordée franchement : au congrès de Nantes, MM. Léon Bourgeois et F. Buisson; au congrès tout récent du Hâvre, les délégués mêmes du ministère de l'Instruction publique. Ces divers arbitres ont jugé unanimement que, d'une part, l'État moderne est bien obligé d'être neutre dans l'ordre des vérités de conscience, et que, d'autre part, une éducation dont seraient absentes de telles vérités de conscience, fondées avec une certitude précise, en possession d'inspirer l'amour, d'incliner la volonté, et régnant sur la conduite, serait un outillage stérile de connaissances : on ne produirait avec cela ni des hommes ayant quelque vie intérieure, ni même ces citoyens un peu moins égoïstes que nature, que la Société politique réclame pour vivre. La conclu-

sion est que lÉ'tat moderne, dans ses propres écoles, ne saurait prétendre à créer lui-même de toutes pièces les caractères qu'il lui faut.

Il recommande la moralité, il ne la fait pas croître, puisqu'il s'interdit, et avec raison, le domaine intime où elle germe. Là ne peuvent pénétrer que les autorités qui ne contraignent point, qui s'imposent à l'esprit par le pur et pacifique ascendant de la vérité, en laquelle il se reconnaît.

Place donc, en dehors des pouvoirs politiques, à l'action des autorités spirituelles, libres par essence, et que l'État ne saurait se subordonner qu'en les paralysant ! Que les églises, que toutes les associations indépendantes pour la culture de l'âme, dont la réalisation du Bien est la fin, aient tout accès auprès de la jeunesse, dès lors qu'elles se proposent un idéal réellement moral ; qu'elles le poursuivent au grand jour, sans équivoque, et qu'elles n'y emploient ni la force, ni un discordant esprit d'exclusion, ni une séduction trompeuse !

Or, l'*Union pour l'action morale* prétend être tout à fait une association de cette sorte. Elle se dit librement et ouvertement formée par l'initiative de quelques citoyens en vue de rendre la société présente plus intime, plus réelle, d'approffondir ce qui est extérieur, de pénétrer d'esprit ce qui est littéral, de rendre plus raisonnable ce qui est passionné, plus un ce qui est incohérent et dispersé, plus vivant ce qui est

mort et momifié dans nos institutions, nos mœurs et nos croyances. Avec cela elle ne demande point que les gouvernants la sanctionnent ni la protègent; elle ne veut que le droit commun. Est-il donc juste que l'on dénonce, que l'on proscrive son action, lorsque, sans autre appui que ses ressources de persuasion, toute désarmée, elle passe le seuil d'une école publique, non pas du tout pour parler du haut de la chaire, mais pour chercher la personne qui travaille, professeur ou élève, la prendre à part, et l'entretenir dans le dévouement aux exigences, parfois pénibles, de son état? Une telle action devait plutôt être tacitement appelée par des politiques clairvoyants, puisque loin de soustraire rien à la société civile, elle ne fera, si elle est fidèle à son idée, qu'en fortifier les membres et en vivifier le lien.

Mais l'*Union pour l'action morale* est-elle cela? Les dénonciateurs de l'Ain estiment qu'il s'en faut bien. Ils ont été aux informations et ils révèlent ce qu'ils ont découvert. Car ils ont découvert une association qui a publié, depuis deux ans, plusieurs appels dans des revues et des journaux de Paris; ils ont découvert un bulletin qui depuis deux ans se vend, en plein air, sous les galeries de l'Odéon. Encore ne se sont-ils point procuré la collection de ce recueil, quoique l'adresse où on le trouve soit imprimée fort lisiblement sur la couverture. Ils ont dû à l'obligeance d'un ami la communication de deux seulement de ces bulletins, dont

ils eussent pu acquérir la quarantaine au complet, comme le premier venu le peut. Sur ces deux simples brochures, ils devinent ce qu'est l'*Union* ; et ils la condamnent.

La première des deux brochures est le premier bulletin de la première année. Le *Courrier de l'Ain* en détache cet *Avis*, qui a été révélé aussi en séance du Conseil général :

« *Ce bulletin a pour objet d'établir entre nous une correspondance active, perpétuelle, et de réaliser notre Union. Chacun est donc appelé à y coopérer librement par la mise en commun de ce qu'il sait, pense, résout et fait de meilleur. On ne devra ni chercher ni apporter ici de prétention à la forme littéraire. La parole écrite sera considérée dans ce bulletin simplement comme un papier monnaie, par lequel la volonté circule de l'un à l'autre. — Ce bulletin ne sera pas livré à la publicité proprement dite. Nous prions donc nos amis de ne le communiquer qu'à bon escient, de personne à personne. Nous leur laissons la responsabilité du tort que ferait à notre action une divulgation imprudente.* »

Le lecteur non informé, et qui ne pèse pas les expressions, conclut de là que l'*Union* est sans doute une société secrète, et qu'il faut s'y faire affilier comme à la fameuse Franc-Maçonnerie. M. Philipon, conseiller général de l'Ain, à qui toutes les sociétés de ce genre répugnent fort justement, « se demande quelle est cette œuvre si désireuse, si avide de mystère. »

Le mystère ici n'est pas grand, et M. Philipon pourra

s'en convaincre en entrant lui-même, sans présentation, 152, rue de Vaugirard, dans un atelier, fermé et secret à peu près comme la place publique, où il assistera à tout, absolument à tout ce que l'*Union* trame contre la liberté des citoyens. Il ne saurait du reste citer une seule personne, connue ou inconnue de l'*Union*, à qui l'on ait refusé soit l'accès à cette salle de travail, soit le droit d'y parler, soit la communication ou même le don des bulletins. Mais les gens qui pensent tout connaître ne peuvent se figurer qu'une œuvre qu'ils ignorent ne soit pas quelque peu secrète.

L'*Union* en réalité ne tient point de compte de l'avis prudent reproduit plus haut. Aussi bien elle l'a fait disparaître à partir de sa seconde année d'existence, lorsqu'elle a commencé d'agir au dehors. Les journalistes ou conseillers généraux de l'Ain, s'ils s'en sont aperçus, — et la différence tranchée de forme et de couverture du Bulletin devait les avertir — eussent agi avec bonne foi en le déclarant.

Et si, dans la première année, le bulletin de l'*Union*, tiré à très petit nombre, a été entouré de cette obscurité volontaire, c'est qu'il s'adressait à des amis qui, ayant longtemps causé ensemble, savaient déjà de quoi il s'agissait ; il ne visait pas à donner de la jeune association une idée précise et consistante à un public étranger, cela pour une raison que voici en sa naïveté : c'est que les participants ne savaient pas encore eux-mêmes ce qu'ils voulaient ni ce qu'ils pouvaient faire.

Il leur convenait de le chercher avec sincérité et en paix ; il fallait un peu d'intimité à cette incubation, un peu d'ombre amie à ces tâtonnements.

Cependant, négligeant de rechercher ce que l'*Union* a fait dans ces deux récentes années de réalisation, les dénonciateurs s'acharnent contre un ancien plan, d'ailleurs abandonné. Ils citent longuement une lettre que l'un d'entre nous, M. P. Desjardins, avait adressée au cardinal Rampolla en vue de marquer une déférence pacifique à Léon XIII et à l'Eglise romaine, et qu'il communiqua au petit cercle de nos amis de la première heure (premier bulletin de l'année préparatoire).

A ce propos, ils nomment M. P. Desjardins le « fondateur » de notre *Union*. Cette expression est inexacte, et elle dénonce une inintelligence radicale de notre entreprise : comment aurait-elle un fondateur et un patron, comment serait-elle liée à un individu, cette action dirigée précisément contre le funeste penchant de notre peuple à tout matérialiser, à incarner les idées, et à juger du vrai et du faux sur la foi d'un nom propre ?

Mais il est plus facile de faire rire en caricaturant un personnage, aux dépens de l'exactitude, que de comprendre et de critiquer des idées ; l'habitude du *reportage* porte à ce genre de déformation du vrai. Cependant les lazzi du journaliste sur la personne de M. P. Desjardins, alors qu'il improvise au hasard les données qu'il n'a point, en comptant que l'insignifiance de ses fictions lui épargnera l'affront de les voir démenties,

ces lazzi n'équivalent nullement à une critique de *l'Union pour l'action morale.* M. P. Desjardins a été, il est vrai, un des premiers annonciateurs, auprès du public, du mouvement que *l'Union* voudrait propager et orienter ; il est resté un des rédacteurs du Bulletin (encore sa collaboration y a été moins fréquente cette année) ; mais il n'incarne point du tout *l'Union*, qui ne saurait être incarnée. Il n'est même pas vrai qu'il l'ait dirigée, puisque les *Simples notes*, qui ont donné cette orientation, ne sont pas de lui, et qu'elles corrigent sur plusieurs points le *Devoir présent* ; il n'a pas tracé enfin, dans sa *Lettre au cardinal Rampolla*, qu'allèguent les dénonciateurs, le plan définitif de *l'Union*, car cette lettre, approuvée d'abord par quelques-uns de nos amis, a été blâmée en dernier ressort par le plus grand nombre, comme une démarche de diplomatie, de politique, alors qu'il fallait ignorer également tous les pouvoirs constitués, et ne conclure de pacte avec personne, sauf avec la vérité, sans préjuger où elle se rencontre.

Du reste, cette démarche, datant de l'époque d'hésitation théorique dont nous parlions [1], n'a marqué nulle empreinte sur cette action dont on la dit le programme. Dans celle-ci, on ne trouvera la préoccu-

1. Cependant l'intention de cette lettre n'a pas été violée non plus, et nous croyons que nos amis catholiques n'ont jamais trouvé dans le Bulletin un seul mot hostile à leur religion sincèrement crue et vécue.

pation d'aucune Église actuellement établie, d'aucune confession, d'aucun gouvernement quel qu'il soit; pour s'en persuader, on pourra lire, ligne à ligne, tout ce qui est de la période publique (2e et 3e année du Bulletin). *L'Union* cherche à se mettre d'accord simplement avec elle-même, tâche déjà délicate, chemin plus lent et plus sûr. Au demeurant, ce qu'a fait, dit ou écrit M. Desjardins, de son chef, n'engage point *l'Union*; il faut la juger d'après sa parole anonyme et collective : en elle-même. Loin que la bonne voie, pour la connaître, soit de s'efforcer à tracer le portrait anecdotique d'un tel de ses membres; on n'obtient ainsi que l'image de ce qu'elle détruit, on prend le contre-pied de ce qu'elle est, puisque cette *Union* ne subsiste que par le désaveu, le détachement complet de ces personnages apparents, pâture de journalistes.

Il est également vain de se figurer *l'Union* comme un instrument manœuvré par un parti religieux, une église grande ou petite. M. Philipon, conseiller général de l'Ain, qui fait de M. P. Desjardins un protestant, et en même temps un agent du pape, est persuadé que « son » *Union* est suscitée par « le parti protestant méthodiste ». Quel est ce parti là ? Existe-t-il même ? Les *méthodistes*, disciples de Wesley, sont une minorité imperceptible en France. Pour nous, de ce côté-ci de la Manche, nous n'en avons jamais rencontré un seul. Nous ne connaissons le méthodisme

que par un touchant roman de George Eliot; c'est trop peu pour dire qu'il nous ait inspiré. — Le journaliste du *Courrier de l'Ain*, plus renseigné que son conseiller général, fait de *l'Union* une entreprise « canalisée par les protestants », sans spécifier lesquels. Il dit seulement que ce sont les « militants » — Il est vrai, *l'Union* comprend plusieurs protestants, mais non pas en proportion majeure, il s'en faut (car parmi les neuf amis morts en 1894, dont le bulletin *In memoriam* conserve une image, il ne s'en rencontre pas un qui soit protestant).

Le protestantisme est vénérable; il est une étape nécessaire peut-être de la vie spirituelle de chacun, comme du développement général du Christianisme; mais il appartient à l'histoire. Au sens propre, *l'Union pour l'action morale* n'est protestante à aucun degré. Et même, comme elle se donne les raisons pour lesquelles elle ne l'est point, elle peut garantir qu'elle ne le deviendra jamais. Le protestantisme n'est pas par lui-même une solution aux difficultés morales et intellectuelles de notre époque; et pas davantage il ne correspond à un groupement réel des forces spirituelles, des âmes vivantes, puisqu'il y a de bons protestants et de mauvais protestants.

Du reste, M. Philipon ne tient pas exclusivement à ce qualificatif: il appelle aussi *l'Union* « une nouvelle société mystique dans le genre de celle de Port-Royal ». Et l'on sent que cette comparaison n'est

pas pour lui, comme on pourrait le croire, une louange magnifique. Il est sur Port-Royal de l'avis de Louis XIV, deVoltaire et des Jésuites. Pour nous, nous n'oserions soutenir, ni même discuter un tel rapprochement. M. Faguet définissait naguère cette grande œuvre de Port-Royal : « la dernière tentative que la France intellectuelle ait faite pour être sérieusement religieuse. » Il n'appartient ni à nous ni à personne de décider si elle doit ou non rester la dernière. Port-Royal fut en tout cas, le jansénisme mis à part, une pépinière de fermes caractères; or c'est de caractères sans doute que la société présente a besoin.

Il faut dire un mot enfin de l'accusation de « mysticisme ». C'est une accusation vague, et, comme vague, fort commode, et, parce que commode, tout à fait banale. L'homme qui, parlant avec sérieux, a pu éviter le qualificatif de clérical, est presque aussitôt ressaisi par celui de *mystique*, d'autant plus difficile à écarter qu'on ne s'explique pas sur ce qu'il signifie. Le conseil général de l'Ain n'est pas très ferré là-dessus, et le public ne l'est pas davantage; c'est plus proprement une injure qu'une critique. L'*Union* est-elle donc mystique, comme on le dit? Nous éclaircirons ce point une autre fois plus à loisir. Vingt lignes suffiront pour aujourd'hui :

— Si vous nommez « mystique » celui qui affirme que ce qui se voit et se touche n'est pas tout ce qui est, alors est mystique quiconque pense, à commencer par les matérialistes eux-mêmes, qui accordent la réa-

lité à la matière insaisissable et indéfinissable. Mais sans doute vous ne prétendez pas cela.

— Si, plus exactement, est « mystique », celui qui affirme que les vérités dernières ne sont point contenues et épuisées en des formules logiques, et que, pour en avoir quelque lueur, il faut, non seulement raisonner avec exactitude, mais encore développer en soi les énergies de l'âme, et se mettre dans le vrai, naître au vrai et y vivre; — alors ce mysticisme, corrigeant une mathématique abstraite et artificielle des choses, est seul réel, concret, fidèle à l'harmonie de l'homme total; ce mysticisme est reconnu vrai par l'expérience de chacun, il faut donc être mystique, et nous le sommes. Si vous-mêmes ne l'êtes pas, c'est que simplement vous oubliez, en considérant l'esprit humain, que vous avez affaire non à une horloge inerte, mais à quelque chose qui vit.

— Ce n'est pas encore cela, direz-vous. Il faut marquer de ce qualificatif de « mystiques » ceux qui, contestant à la méthode rationnelle son domaine propre, proclament que certains ordres de faits ne sont pas objets de science, soumis à enquête et à vérification; qu'il est des manières de connaître aussi certaines que la scientifique, mais individuelles, intuitives, sentimentales, et qu'enfin il est des autorités contre la raison, plus fortes que la raison. — J'entends. Mais si cette attitude d'esprit est celle que vous repoussez comme mystique, d'où prenez-vous qu'elle soit la nôtre? Se découvre-t-elle à quelque page, à quelque ligne que

ce soit de notre petit bulletin ? Lisez un peu : rien n'y est affirmé en vertu d'une révélation faite à quelque personne, et dont tous les autres gens ne seraient pas juges; rien n'y est soutenu parce que « c'est écrit » quelque part ; tout s'y montre fondé sur la simple expérience et la simple raison, que l'on invite chacun à consulter en soi-même pour reconnaître si l'on dit vrai ou non.

Qui est moins mystique que nous ? Certes, nous le sommes moins que ceux qui attendent des sciences une illumination sur des questions dont elles ne peuvent connaître (vu que leur propre autorité à elles en dépend), illumination telle qu'Auguste Comte, Renan et Taine en espéraient une, fort vainement. Nous sommes moins mystiques que ces grands esprits; nous le sommes moins aussi que ceux qui proclament, par intuition, sans nulles preuves méthodiques, un certain progrès fatidique, inévitable de l'humanité, comme le firent les Positivistes et les premiers sectateurs de la Franc-Maçonnerie. Nous sommes, tout à l'opposé, de libres critiques, et nous nous demandons s'il ne serait pas salutaire autant que raisonnable de purger le Positivisme lui-même de son mysticisme vieilli, de le pousser à bout, et de remonter de la connaissance scientifique des choses, où les positivistes s'arrêtent, jusqu'à la connaissance de l'esprit, dont elle est en somme une activité. L'esprit rétabli au centre de tout, tel nous paraît être, non le rêve d'un mysticisme

exalté, mais, tout simplement, le dernier résultat de la critique, la certitude à laquelle il faut bien qu'on aboutisse, si l'on pousse assez avant. Ainsi donc l'*Union* est conduite par des hommes sincèrement, infatigablement chercheurs, qui ne redoutent pas du tout de voir clair, et de voir au fond.

C'est pourquoi il faut bien que ceux qui s'élèvent contre elle soient, sans parler des personnes mal instruites de ce qu'elle veut, et en outre des sectaires passionnés (naturellement), tous les superficiels et tous les satisfaits, bref ceux qui représentent dans l'humanité la force d'inertie.

Il est apparent que cette fois encore, nous avons affaire à des adversaires de cette sorte, à des adversaires de l'approfondissement et du mouvement. Et cela est significatif [1]. Par exemple, le journal de l'Ain s'exprime ainsi, avec naïveté, à propos d'un passage du *Bulletin* où la *justice vraie* était distinguée de la *justice légale* : « M. Philipon se demande quelle différence il y a entre la justice vraie et la justice légale. » A cette demande que M. Philipon se fait à lui-même, il trouvera la réponse dans n'importe quel livre, depuis le vieil

1. Ce qui ne l'est pas moins c'est que vers le même temps, ces attaques dirigées contre nous par les sectaires de la soi-disant libre-pensée, dans l'Ain, étaient renouvelées, très symétriquement, par un journal catholique clérical du Puy-de-Dôme. Il est inévitable, et il est bon, que nous ayons contre nous les uns et les autres.

Hésiode et les Prophètes d'Israël, depuis Aristote et l'Évangile, jusqu'au plus élémentaire manuel de morale pour les écoles, puisqu'il ne la trouve pas d'emblée dans sa propre expérience. Mais cette parole demeure caractéristique. Pour nos dénonciateurs, l'ordre de la justice légale, l'ordre politique est le seul, il suffit à tout l'homme, il épuise le bien possible. Que leur parti règne, que les évidences dont ils se contentent actuellement pour leur compte, et qu'ils jugent définitives, soient mises en un catéchisme, puis officiellement inoculées partout, et l'âme humaine aura satisfaction. Cela est bien aisé; encore un succès électoral, une bonne loi, quelques gendarmes, et nous y sommes. De même le journaliste du *Courrier de l'Ain* écrit : « Nous voulons des mères, des éducatrices, qui préparent aux hommes des compagnes actives et dévouées. L'idéal et la morale sont de hautes conceptions qui les attirent naturellement sans l'aide de ces petits livres bizarres... Le silence, la méditation et la prière sont des affaires personnelles; combien nous estimons plus féconde la conviction de celui qui a le sentiment de sa dignité et le respect du droit des autres! » Mais précisément, pour obtenir « des compagnes actives et dévouées, ayant le sentiment de leur dignité et le respect du droit », telles que le *Courrier de l'Ain* en réclame, il est d'expérience, par malheur, qu'il faut un labeur beaucoup plus profond que ne s'imagine le journaliste. S'il est vrai que les hautes

conceptions de « l'idéal et de la morale » (pardonnez au vague de ces termes) attirent *naturellement* l'imagination des jeunes gens, — et encore on peut en douter —, il ne l'est point qu'elles s'assujettissent aussi *naturellement* leurs inclinations. Ceci encore est d'expérience. Qu'on le demande à toute personne sérieuse ayant un peu pratiqué l'enseignement; qu'on lise, dans la *Correspondance de l'enseignement primaire*, les témoignages des instituteurs alarmés de l'inefficacité de leur cours de morale. Quant à nous, il ne nous paraît superflu de recourir (comme l'ont fait d'ailleurs ces Sages anciens qu'on nous reproche de mettre en oubli), ni à la méditation, ni à l'examen de conscience, ni même à la prière, entendue d'une certaine façon, pour produire ces fruits bons et sains, que le journaliste s'attend à voir croître spontanément sur des sauvageons.

Voici donc le point précis du désaccord entre lui et nous : Tout lui semble facile; tout nous paraît difficile; pour lui il n'est que de cueillir et de recevoir; — au contraire, tout nous paraît devoir être conquis par un patient et intime effort. C'est que nous ne sommes point des superficiels, des chimériques, des enfants; nous sommes des hommes de pratique, et nous avons éprouvé de quelles peines jamais achevées doit être payé le moindre redressement de la nature, le moindre pas dans la vie vraie.

Quoique cette réponse soit loin de suffire, pour des

personnes obstinées à ne pas comprendre, et qui sont mal préparées à comprendre, si même elles le voulaient, nous l'arrêterons là. Aucun point de l'attaque n'est resté sans réfutation. Que qui veut entendre, entende!

Vous cependant, qui êtes attachés à cette *Union* par des liens de cœur et surtout de volonté, ne soyez pas plus troublés qu'il ne faut de ces petits combats.

Ils vous fournissent l'occasion de ce devoir trop rarement réalisable en nos temps de mollesse : le devoir d'une fidélité publique à ce qu'on a éprouvé vrai. Vous ne serez pas de ceux qui, pendant que leur Ami est chez le Juge, disent timidement dans la cour : Je ne connais pas cet homme. — Vos amis sont chez le juge en ce moment : dites ce qu'il faut. Voyez quel enjeu vous êtes prêts à risquer pour confesser votre croyance propre.

A vrai dire, là n'est pas le danger de ces attaques. La lâcheté n'est pas votre tentation, du moins de ceux d'entre vous qui ne sont pas des gens en place, qui n'ont pas de belle situation à conserver ou à perdre. Nous craindrions plutôt de vous voir nourrir des sentiments de rancune ou d'inimitié, qui ne tarderaient pas à justifier ceux qu'on nous montre. Sans doute il faut résister pied à pied aux envahissements de l'esprit sectaire et de l'imposture; on peut le faire avec chaleur ou même avec une ironie mesurée qui remette gens et choses à leur place; mais il faut, au fond de soi, pouvoir s'attes-

ter qu'on résiste par amour, non par haine. Voici : au lieu de fixer votre attention sur les pratiques blessantes de nos adversaires, et de vous représenter les dispositions malveillantes dont ces pratiques témoignent, ce qui ne peut qu'entretenir en vous ces répulsions et ces troubles par lesquels l'âme est appauvrie et comme contractée, vous vous remettrez en mémoire, avec un énergique amour, ce qui peut au contraire vous épanouir et vous vivifier, je veux dire l'idéal juste et pur pour lequel nous combattons, et auquel nous voudrions amener tout le monde, y compris nos adversaires d'aujourd'hui. Vous vous retracerez avec précision ce que seraient les rapports entre les hommes, si l'amour et la raison les pénétraient, comme nous le voulons ; ainsi, votre cœur étant dilaté par cette douce vue, plus rien d'amer n'y trouvera place ; vous écarterez les malentendus hostiles avec la patience d'un homme qui enlève un à un, puis rejette sans les regarder, les éclats de marbre d'une statue dont la beauté future remplit seule sa pensée.

En vous souvenant que plusieurs d'entre vous ont passé par les rangs de ceux qui nous repoussent, vous les repousserez, mais comme de possibles alliés de demain. Ils sont des hommes : ils se transforment; ils ont en eux une force secrète qui les pousse dans le sens même où ils nous reprochent de marcher; cette force sera mise en liberté tout à l'heure peut-être, et ils nous viendront, surpris d'avoir pu nous méconnaître un moment.

Nous craignons aussi pour vous, chers amis, et pour nous, ce danger réel que l'on court à trop sentir qu'on a raison, et qu'on est d'un petit nombre qui a raison. Nous avons raison cette fois, ou plutôt c'est la raison qui nous a; mais nous nous sommes trompés fort souvent, et il s'en faut que nous soyons une élite intellectuelle. Songez à cet orgueil où se retranchent souvent les minorités, et qui fait d'elles des corps morts au sein de la société qu'elles dédaignent; nous avons très grande peur, pour vous et pour nous, de ces sentiments isolants et desséchants : mieux vaudrait presque avoir tort avec une humble bonhomie.

Enfin, veillez à ne pas donner de prétextes à ceux qui nous accusent de vouloir mettre la main sur vous. Restez toujours vos maîtres, et, non moins que nos amis, nos juges. Soyez indépendants de nous, sévères avec nous. Il ne faut demeurer ensemble dans l'*Union* que si l'on approuve sincèrement ce qu'elle tente; il faut y demeurer en étant prêts à chaque minute à la quitter pour courir à ce qui ailleurs apparaîtra comme plus vrai et plus juste; car c'est le vrai et le juste seuls que nous poursuivons à travers elle. A elle, il n'y faut pas plus tenir, ni à ses réunions, ni à son bulletin, ni à ses divers petits moyens d'action, qu'à un vêtement que notre propre croissance nous fera quitter, s'il ne grandit pas lui-même. Soyons toujours ouverts à ce que nos efforts nous apporteront de neuf, soyons toujours libres : c'est la condition de la vie.

Compte rendu de nos réunions de Septembre

Nous nous sommes réunis, deux fois chaque jour, à 9 h. 1/2 du matin et 8 h. 1/2 du soir, dans notre local de l'impasse Ronsin, les jeudi 26, vendredi 27, samedi 28 et lundi 30 septembre. Les réunions du soir ont été occupées par des conversations amicales : il n'y a pas lieu d'en donner de compte rendu. On trouvera la substance de ce qui a été dit le dernier jour, dans l'article de tête du présent Bulletin, et de ce qui a été dit le samedi matin dans l'article relatif aux évènements de l'Ain, intitulé : *Voici qu'il faut combattre...* Le compte rendu qui va suivre n'est donc que l'exposé de ce qui a été arrêté dans les matinées du jeudi et du vendredi, consacrées tout entières à des questions d'ordre pratique. Le jeudi, on a surtout étudié le budget de notre troisième année ; le vendredi a été donné à l'examen et à la discussion de nos projets d'avenir.

Au début de la première séance, à l'occasion d'une rencontre première pour plusieurs des personnes présentes, afin de se mettre en dispositions d'amitié, aussi bien que pour rompre la monotonie de l'objet de cette première réunion, on lit un certain nombre d'extraits de Lamartine, qui seront d'ailleurs publiés avec commentaires dans la série des Bulletins de 4e année, sous le titre : « Le Progrès religieux. »

Ces vers — tirés de la *Chute d'un Ange*, *des Harmonies*, *de Jocelyn*, — se trouvent être une magnifique et bien juste expression de l'esprit dans lequel nous étions réunis et de l'esprit même de toute l'*Union*. La leçon, sommairement indiquée, qui s'en dégageait — leçon de chaque jour pour

tous ceux qui veulent d'une façon ou d'une autre collaborer au progrès de leur temps — est que dans les faits humains il faut voir un symbole de ce qui est nous-mêmes en tant que nous nous efforçons d'agir. Toute action, comme celle de « la Caravane humaine » dont parle le poète [1], par le seul fait qu'elle implique rupture avec un état donné, en vue de s'élever vers un autre état considéré comme meilleur, est cause de surprise pour la brute qui veut rester tapie ; mais le propre de l'homme est de marcher, d'aller toujours de l'avant vers le but qu'il est capable de concevoir, sans s'inquiéter des étonnements ni des révoltes. Seulement, à quel signe reconnaîtrons-nous que notre direction est la vraie, que notre action est bonne ? Au sentiment d'humilité et d'harmonie intérieure calmes qui l'accompagne sûrement toujours. Il n'y a pas en définitive d'autres preuves. Que les attaques auxquelles nous sommes et serons sans doute encore plus d'une fois en butte ne nous préoccupent donc pas ; mais que chacun prenne garde à la tentation de se considérer comme faisant partie d'une élite. Que personne ne vienne à l'*Union* pour jouer un rôle. Nous sommes capables d'amour de la vérité dans la mesure où nous sommes capables de mépris pour nos personnages. Ceux qui pensent réellement ainsi ne sont ni abjects ni orgueilleux, et ils ne se trompent jamais.

Tel est l'esprit des paroles prononcées à la suite de la lecture des vers de Lamartine.

Le trésorier a ensuite abordé l'exposé de la situation financière de l'*Union*.

---

1. *Jocelyn*, 8e époque.

Les **Dépenses** sont de 11.558 fr. 80.

Ainsi réparties :

1° Loyer de la salle et contributions.....	981 fr.	25
2° Entretien de la salle par la concierge..	125	»
3° Imprimerie..........................	5.100	»
4° Secrétariat et rédaction................	4.400	»
5° Frais généraux (correspondance, chauffage et éclairage, sommes versées à des auxiliaires temporaires pour travaux supplémentaires, tels que : confection des listes d'abonnés, lancement des quittances; étrennes au facteur)..................................	728	50
6° Frais d'aménagement.................	224	05
Total..........	11.558 fr.	80

Les **Recettes** se sont élevées à 7.619 fr. 90.

Savoir :

1° Produit des conférences faites par MM. Bouchor et Desjardins au bénéfice de l'Union...........	805 fr.	25
1° Dons versés.........................	1.548	»
2° Abonnements à 10 fr..................	4.260	»
3° — à 8 fr. (par intermédiaires d'éditeurs)............	56	»
4° — à 5 fr. (membres de l'enseignement primaire)..	546	»
5° — étrangers à 11 fr........	366	55
6° Vente au numéro.....................	38	10
Total........	7.619 fr.	90

BALANCE

DÉPENSES	11.558 fr. 80
RECETTES	7 619 90
Deficit	3.938 fr. 90

Pour couvrir ce déficit, nous avons d'abord les recettes présumées suivantes :

Abonnements impayés	500 fr.
Dépôts en librairie à régler après la publication du dernier numéro de 3e année	50
Vente de collections (reliées ou non) des années précédentes [1]	300
Total	850 fr.

Diverses promesses de petites sommes, à titre de purs dons, de la part de personnes qui n'ont pas voulu s'engager pour une unité de 100 francs, équivaudront à environ la différence de 850 à 938 fr. 90.

De sorte que le déficit total peut, en chiffres ronds, être évalué à francs : 3.000 [2].

1. Afin de faciliter à nos nouveaux adhérents ou lecteurs l'intelligence du principe de l'Union ainsi que de son développement progressif, chacune des collections de deuxième et de troisième année est mise en vente au prix de 5 fr., non reliée, et de 7 fr. 50 reliée. Dans les deux cas, ajouter 0 fr. 50 pour les envois par la poste.

2. Afin de diminner autant que possible les dépenses de l'Union, un de nos amis proposait d'économiser sur le papier, etc. Cette idée, d'une excellence pratique incontestable, a été cependant rejetée, et voici pour quelles raisons : notre Bulletin n'est pas comparable au journal quotidien que l'on rejette après l'avoir parcouru ; il est écrit pour être relu. On pourrait même aller jusqu'à dire qu'il est moral de

Mais ce déficit est couvert par 45 bons de garantie de 100 francs, soit 4.500. La répartition du déficit, proportionnelle à chacune de ces unités, est donc de 67 francs.

Nous prions ceux de nos amis qui se sont engagés pour une ou plusieurs de ces unités, de vouloir bien adresser à M. le Trésorier de l'*Union*, 152, rue Vaugirard, les sommes proportionnelles à leurs souscriptions. Des quittances leur seront retournées aussitôt les versements reçus.

Il importe de bien remarquer que cette prière s'adresse aux souscripteurs seulement. Les personnes qui, malgré les indications de la circulaire du 1er novembre et les avis du bulletin ont tenu à nous envoyer le montant entier de leurs souscriptions ont été rangées dans la catégorie des donateurs.

Probabilités pour l'année 1895-96. — Cette situation n'est pas mauvaise, étant donné le caractère de notre tentative : nous avons lieu d'espérer qu'elle sera meilleure l'an prochain. Sans doute, il faut nous attendre encore à un déficit, mais il sera très probablement moindre; l'*Union* aura étendu son action et se sera approchée du but tout positif qu'elle a le devoir de poursuivre pour le moment, lequel est d'arriver à pouvoir se passer de donateurs et de souscripteurs. Si l'on ne tient pas compte des dons effectués ou promis, ainsi que des parts de souscription à réclamer, le bilan de notre troisième année accuse un déficit total de 4636 francs : c'est dire que pour

---

donner à cette publication une apparence soignée, le souci de l'extérieur est légitime en tant qu'il correspond au souci de l'intérieur.

L'économie à réaliser de ce chef serait d'ailleurs minime, le Bulletin devant surtout son apparence de luxe aux soins consciencieux de notre imprimeur.

notre quatrième année, nous aurons encore recours à la générosité des personnes qui tiennent aux progrès de notre entreprise et que nous prions tous nos amis de nous aider dans la mesure de leurs moyens. La souscription organisée l'an dernier restera donc ouverte pour parer au déficit, à peu près certain, de l'année 1895-96.

D'ailleurs, outre que vingt bons de garantie ont été souscrits pour cinq années par quelques amis qui estimaient que l'entreprise de l'*Union* avait besoin d'au moins ce laps de temps pour faire ses preuves, il se trouve aussi que d'autres personnes viennent de renouveler leur souscription avant même de connaître l'état de notre budget.

Mais ajoutons, pour ceux qu'une souscription de 100 francs effraye à bon droit, qu'il est toujours facile de manifester sa sympathie pour l'*Union* et son œuvre en envoyant les sommes même les plus minimes.

*Moyen à la portée de tous de venir en aide à l'*Union. — Il est sans doute regrettable que nous soyons ainsi obligés de recourir à la générosité de nos amis. Aussi répéterons-nous que le meilleur moyen de nous aider consiste à faire connaître le Bulletin et à nous amener assez d'abonnés pour que notre œuvre puisse se soutenir par ses ressources naturelles. Il y a en France des milliers de personnes qui pensent avec nous que « dans l'homme, l'esprit doit commander et non servir », et qui se croient isolées au milieu du matérialisme qui est le trait dominant de notre temps ; et ces personnes souffrent et se découragent. A défaut des religions positives dont elles ne savent plus voir que les formes mortes et qui leur répugnent, notre Bulletin viendrait raviver en elles, selon l'heureuse expression d'un des assistants les plus sympathiques de la

réunion, «la foi en l'homme, qui est ce qui manque le plus à notre époque ».

Que ceux donc qui aiment cette publication la répandent et la fassent aimer autour d'eux. Pour cela, il suffit de la faire connaître à ceux qui se trouvent dans les dispositions que nous venons d'indiquer.

L'expérience de ce que nous avançons a été faite. « Comment, nous ont écrit nombre de lecteurs qui venaient de découvrir le Bulletin, comment ne vous êtes-vous pas fait connaître davantage? Vous répondez à un besoin général. »

Ajoutons que nos groupes les plus compacts de province sont l'œuvre d'une ou deux personnes qui ont fait circuler de main en main le Bulletin, et qui non seulement l'ont prêté autour d'elles, mais encore ont pris la peine d'en expliquer l'esprit, d'en commenter les passages difficiles à ceux que notre point de vue sur la vie pouvait dès l'abord étonner ou conduire à des malentendus.

Cependant, ne fût-ce que pour ne pas mériter plus longtemps le reproche de rester volontairement ignorés, on usera désormais des moyens de publicité légitimes, tels que le dépôt du Bulletin dans quelques grandes librairies ou même dans quelques bibliothèques de chemin de fer. Nous prions donc les personnes qui habitent des villes où elles supposent que le Bulletin pourrait être lu et apprécié, de s'occuper de mettre leur libraire en relations avec nous. Une remise de 20 0/0 est accordée aux libraires.

Projets pour 1895-96. — De notre côté, nous allons faire tout ce qui va dépendre de nous pour entretenir l'attachement des anciens lecteurs du Bulletin et pour exciter l'intérêt de ceux qui ne le connaissent pas encore et leur en faciliter l'accès.

Afin de donner une plus large place au « Mouvement des Idées», aux « Exemples », aux « Histoires », à la « Critique », voire même aux Œuvres d'Imagination, le nombre des pages de notre publication va être porté de 40 à 48.

Sous la rubrique : « *Le Langage des faits* », on donnera de fréquentes interprétations, dans le même esprit que celles déjà parues, des événements d'actualité. A cet effet, un groupe est constitué, qui doit se réunir chaque semaine, pour examiner et discuter les faits récents avec l'esprit que nous nous efforçons de répandre.

Est également proposée une série de « *Lettres aux Frères inconnus* ». (lettres aux soldats, lettre aux instituteurs, lettres aux ouvriers). Il importe beaucoup, fait-on remarquer, en ce temps de scepticisme et d'atonie morales, de faire entendre à ceux qui veulent quand même garder intacte la foi à l'idéal, qu'ils ne sont ni des naïfs, ni des benêts, — comme on serait porté à le croire si on ne s'en tenait qu'à l'opinion, — et de travailler autant que possible à remettre en honneur la sublime idée de Platon : que la part du juste persécuté est préférable à celle de l'injuste qui persécute. On ne peut comprendre la vie telle qu'elle est en fait, si l'on n'a d'abord compris la nécessité de renverser la mesure ordinaire du succès. Mais ils sont rares ceux qui sont capables de subir, inébranlables, les démentis que les événements apportent si souvent aux meilleures intentions. Après les hauts enthousiasmes, combien, même parmi les forts, connaissent les découragements profonds ! Quand on est seul d'un avis, on est bien près de ne plus être de cet avis. Notre foi à tous a besoin du concours de la foi des autres. Le soldat de Madagascar ou du Tonkin a besoin de croire que l'intérêt de la patrie n'est pas une chimère et d'avoir du patriotisme une idée assez haute pour accepter tous les sacrifices qu'il impose. L'instituteur, le professeur et tout fonctionnaire d'ailleurs, s'ils n'ont d'autre but que l'argent ou

les avantages matériels qu'ils tirent de leur situation, ne peuvent être que des esclaves à leurs propres yeux et aux yeux de ceux qui pensent comme eux. Enfin, l'ouvrier tenté de murmurer contre les lois qui le condamnent à un labeur écrasant pour ne gagner que le pain strictement nécessaire à sa famille, a besoin d'être confirmé dans l'instinct qui lui fait quand même préférer sa condition à celle des hommes qui l'exploitent. Il est de notre rôle de remettre autant que possible les vrais titres de noblesse en honneur et de dire : tant pis! à ceux qui, obtenant les succès extérieurs, croient que cela suffit, et de confirmer, en leur montrant qu'ils ne sont pas seuls, la foi de ceux qui préfèrent aux succès extérieurs la satisfaction de leur conscience morale.

Un projet d'action proprement sociale. — Beaucoup de personnes, tant au cours des réunions que dans les propos échangés en particulier avec les initiateurs de l'Union, ont demandé qu'on ne se contentât point désormais du travail de réflexion et de discussion des principes auquel il était sans doute nécessaire de se consacrer d'abord, mais qui devient moins exclusivement important, l'esprit de l'œuvre s'étant aujourd'hui suffisamment précisé. On a reconnu que la période d'action proprement sociale peut s'ouvrir dès à présent. On a donc recherché en commun quel était le mal public à combattre ou le bien le plus pressant à faire. Là les tâches ne manquent pas, et l'on ne cite la suivante qu'à titre d'exemple :

L'Union étant une œuvre d'éducation et ayant eu jusqu'ici en vue plus particulièrement ceux qui ont pour mission de former l'âme du peuple, et convaincue d'autre part que la France sera, dans cinquante ans, surtout ce que l'instituteur l'aura faite, a pensé qu'une œuvre des plus essentielles à entreprendre serait de relever moralement la situation de celui-ci et de la rendre aussi indépendante que possible. Le

plus grand obstacle à la tâche d'éducation morale et librement religieuse des instituteurs, est la sujétion où les met, par rapport aux plus vulgaires influences politiques de chef-lieu de canton, le mode actuel de leur nomination. Ils dépendent, non point de leur chef naturel, le Ministère de l'Instruction publique, mais du Ministre de l'Intérieur. Cette situation ambiguë, datant d'une période de luttes aiguës entre le parti actuellement au pouvoir et les partis vaincus, doit disparaître, n'ayant plus l'excuse de l'utilité, purement apparente à vrai dire, qui l'avait fait instituer.

L'*Union*, dans la mesure de ses moyens, n'hésitera donc pas à provoquer un mouvement d'opinion en faveur de cette réforme. Elle demande, dès à présent, à ses adhérents, de lui communiquer, en même temps que des faits précis, bien significatifs, des inconvénients du régime actuel, leur avis sur le mode le plus efficace de procéder, pour obtenir des pouvoirs publics une réforme dans le sens indiqué. Elle n'oubliera pas toutefois que son effort doit tendre avant tout à donner aux instituteurs le désir de la liberté morale, tout intérieure, qui peut seule, en définitive, justifier l'affranchissement extérieur[1].

Œuvres d'art. — Notre ancien projet de publication d'œuvres d'art a enfin pris corps, et on travaille dès maintenant à le réaliser. Mais l'exécution différera de ce que nous avions annoncé au début de notre deuxième année. A cette

1. Une personne qui a pris des informations depuis les réunions où cette question s'est posée nous dit qu'il y aurait lieu de faire de sérieuses distinctions entre la théorie et ce qui se passe dans la pratique. Il serait très rare que les autorités politiques n'agissent pas d'accord avec les supérieurs hiérarchiques de l'instituteur. Raison de plus pour ouvrir une enquête et faire, s'il y a lieu, justice de la légende qui fait de l'instituteur un simple agent du gouvernement.

époque, le nombre des souscripteurs s'était élevé à 400 environ, lorsqu'il nous en eût fallu un millier. Encore nous eût-il été fort difficile de réaliser les conditions de bon marché annoncées.

Dans le cours de l'année 1895-96, l'*Union* va publier *cinq œuvres d'art* : trois eaux-fortes (la Mélancolie, d'Albert Dürer; la Pièce aux cents florins, de Rembrandt; la Mise au Tombeau, de Mantegna), la reproduction par l'héliogravure d'une œuvre de sculpture, et enfin un recueil de vieux chants français (chants héroïques du moyen âge). On avait d'abord songé à un recueil de chorals de Palestrina. Mais les chants dont le besoin se fait le plus sentir actuellement sont ceux qui, par leur caractère purement national, auraient le plus de chances de pénétrer dans les casernes, à l'école et aussi dans les sociétés de jeunes gens, encore qu'on n'ose guère espérer ce succès-là [1].

Dans le choix d'œuvres d'art qui a été fait, on s'est attaché particulièrement aux œuvres devant lesquelles on peut longuement méditer, à ces œuvres qui s'enrichissent de signification à mesure qu'on les étudie, œuvres profondes comme l'âme et qui, après qu'on les a regardées, laissent l'impression qu'on vient d'accroître sa connaissance de l'humanité.

Conformément au projet primitif, chacune de ces œuvres sera accompagnée d'une double feuille de texte qui contiendra le commentaire de l'œuvre, avec des instructions pour en bien pénétrer le sens.

Il nous était interdit de mettre en vente aucune de ces œuvres à un prix inférieur à celui du commerce, lequel est à peu près inabordable aux petites bourses. Mais nous avons

1. Rappelons à ce sujet que le recueil de chants populaires de notre ami Maurice Bouchor vient de paraître à la librairie Hachette.

le droit d'offrir ces cinq œuvres contre un abonnement au Bulletin de 20 francs, dit abonnement avec prime. Il va sans dire que cet abonnement ne sera que de 15 francs pour les ayants droit à l'abonnement ordinaire à prix réduit.

Nos registres porteront donc désormais trois classes d'abonnements :

1° Abonnements à 10 fr.;

2° Abonnements à 5 fr. (membres de l'enseignement primaire et professeurs de classes primaires dans les lycées et collèges);

3° Abonnements *avec prime* à 20 fr. ou à 15 fr.

Nous ne pourrons livrer séparément aucune des cinq œuvres. Le prix commercial de l'ensemble de cette prime peut être évalué à un minimum d'une trentaine de francs.

Enfin nous devons ajouter qu'en vue de parer au déficit assez probable qui résultera de cet essai de diffusion d'œuvres reproduites avec toute la pureté et la netteté possibles, il sera fait, sur grand et magnifique papier du Japon, pour chacune des trois eaux-fortes (Mélancolie, Pièce aux cent florins et Mise au tombeau) un tirage de trente exemplaires numérotés. Chacun de ces exemplaires de luxe sera vendu :

Pièce aux cent florins..............	20 fr.
Mise au tombeau..............	20 »
Mélancolie.....	10 »

La publication de ces œuvres sera annoncée prochainement par le Bulletin. Cette entreprise ne va pas sans un certain risque de déficit pour l'*Union*. C'est pourquoi nous invitons tous nos lecteurs à faire part de notre projet dans leur entourage et à engager leurs amis à souscrire aux abonnements au Bulletin avec prime. Pour couvrir les frais de cet essai, nous avons besoin d'un minimum de 400 souscriptions.

*Y a-t-il lieu d'établir des catégories parmi les membres de l'*Union ? — Dans le cours de ces réunions s'est posée la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu d'établir diverses catégories parmi les membres de l'*Union*? Ainsi on aurait distingué sous le nom de *soutiens* ceux qui prennent une part active à la rédaction du Bulletin et ceux qui s'imposent des sacrifices pour soutenir l'*Union*, matériellement. On donnerait le nom d'*amis* à ceux qui non contents de recevoir le Bulletin, le propagent, entretiennent une correspondance suivie avec nous, nous disent ce qui leur semble utile ou dangereux à écrire d'après l'esprit de la profession à laquelle ils appartiennent ou des pays qu'ils habitent, et qui seraient au besoin disposés à recevoir chez eux les membres de l'*Union* qui pourraient se rendre dans la région qu'ils habitent. Il a été également proposé d'établir au siège de l'*Union* une sorte de conseil qui se réunirait pour rédiger des réponses motivées aux questions qui nous sont adressées. Toutes ces mesures auraient pour effet, disait-on, de resserrer l'*Union* et de l'organiser. On souffre de la solitude. Il importe extrêmement de se connaître. Dix minutes de conversation intime peuvent faire plus pour l'intellection des principes de l'*Union* que de longues heures de lecture. Or ces sortes de conversation, auxquelles beaucoup de nos amis doivent d'avoir pénétré l'esprit de l'*Union*, seraient immédiatement facilitées si l'on savait à qui s'adresser, si l'on connaissait, ici ou là, telle ou telle personne à laquelle son étiquette même conférerait une sorte d'autorité pour répondre et instruire.

On a d'abord reconnu l'avantage qu'il y aurait pour l'*Union* dans une pareille organisation. Mais bientôt on a réfléchi que ces sortes de classification sont peu conformes au principe de l'*Union* qui doit être spirituelle, non matérielle. Il n'est jamais entré dans notre pensée de devenir une Association puissante par son organisation ou ses moyens matériels. Ce

serait alors, si nous visions à établir une sorte d'église ou de franc-maçonnerie, constituée ou organisée hiérarchiquement, que l'*Union* mériterait les accusations dont elle a été et est encore aujourd'hui l'objet.

Mais s'il nous répugne d'établir de pareilles distinctions, constatons qu'elles se font d'elles-mêmes dans la réalité. Ceux qui font partie de ce qu'on serait tenté d'appeler le groupe central de l'*Union* ne seraient guère embarrassés pour dire, à propos du premier venu parmi les adhérents à l'*Union* : celui-ci est un soutien, un ami, ou un simple lecteur. Nous nous appuyons moralement sur ceux qui nous ont recommandé de nous appuyer sur eux. Nos amis inconnus peuvent donc se classer, pour eux-mêmes et pour nous, par l'aide morale ou matérielle qu'ils nous apportent et par le degré de sympathie qu'ils ressentent pour une œuvre qui peut être tout autant *leur* que *nôtre* et qui est effectivement l'œuvre de tous ceux qui y participent. Les mots ne changeraient rien à la chose.

Et quant à l'institution d'un conseil duquel on pourrait prendre les lumières dans les cas de morale pratique difficiles, il n'est personne, ici ni nulle part, qui puisse jouer ce rôle d'éclairer continuellement les autres. Les moments de notre vie intérieure sont divers et souvent opposés. Tel qui, à une certaine heure, serait en état d'aider quelqu'un à résoudre une difficulté, en serait peut-être bien empêché l'heure suivante. Tout ce qu'on peut faire dans ce sens, c'est, dans nos réunions hebdomadaires, de réfléchir en commun sur les questions qu'on aura exposées devant les personnes présentes, ou adressées par écrit. On peut d'ailleurs toujours (et c'est le procédé que nous recommandons à ceux qui ne peuvent assister aux réunions) adresser les questions de cet ordre au secrétaire de l'*Union*, qui les transmettra aux personnes reconnues les plus aptes à les résoudre. Lorsque les questions posées seront d'ordre assez général, il y sera

répondu par la voie du Bulletin. Quand aux relations d'individu à individu, en vue, si l'on peut dire, de communier dans la même pensée, ou dans les mêmes principes de vie et d'action, ceux qui participent vraiment à l'esprit de l'*Union* sauront créer autour d'eux des centres où ce libre esprit vivra. Nous ne pouvons rien de plus pour eux que de leur indiquer les personnes de leur région auxquelles ils pourraient s'adresser avec une certaine confiance d'être entendus [1].

Il resterait beaucoup à dire encore, si nous n'étions obligés de nous limiter, sur la correspondance qui nous a été adressée pendant ces jours de réunion. La plupart des lettres renfermaient des vœux et des encouragements pour l'œuvre. Quelques-unes contenaient des indications pratiques dont il sera tenu compte. D'autres posaient des questions sur l'esprit et le but de l'Union, qui pourraient être résolues par la lecture attentive de toutes nos publications, mais aux plus générales desquelles le Bulletin répondra encore.

Disons seulement pour terminer que les personnes qui ont suivi ces réunions ont été gagnées de jour en jour par l'esprit qui est celui de l'Union, esprit d'autant plus indéfinissable qu'il est plus vivant. Cette cordialité et cette sympathie se sont finalement affirmés dans la demande, faite spontanément par plusieurs, d'une nouvelle réunion à Pâques.

1. Les listes régionales d'adhérents à l'*Union* seront refaites dans le courant du mois de décembre. Les lecteurs du Bulletin qui tiendraient à ce que leurs noms ne fussent pas donnés sont priés d'en avertir le secrétaire de l'*Union*.

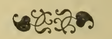


TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME SEMESTRE 1894-95.

N° 11. — *1er mai 1895.*

N° 12. — *15 mai 1895.*

N° 13. — *1er juin 1895.*

N° 14. — *15 juin 1895.*

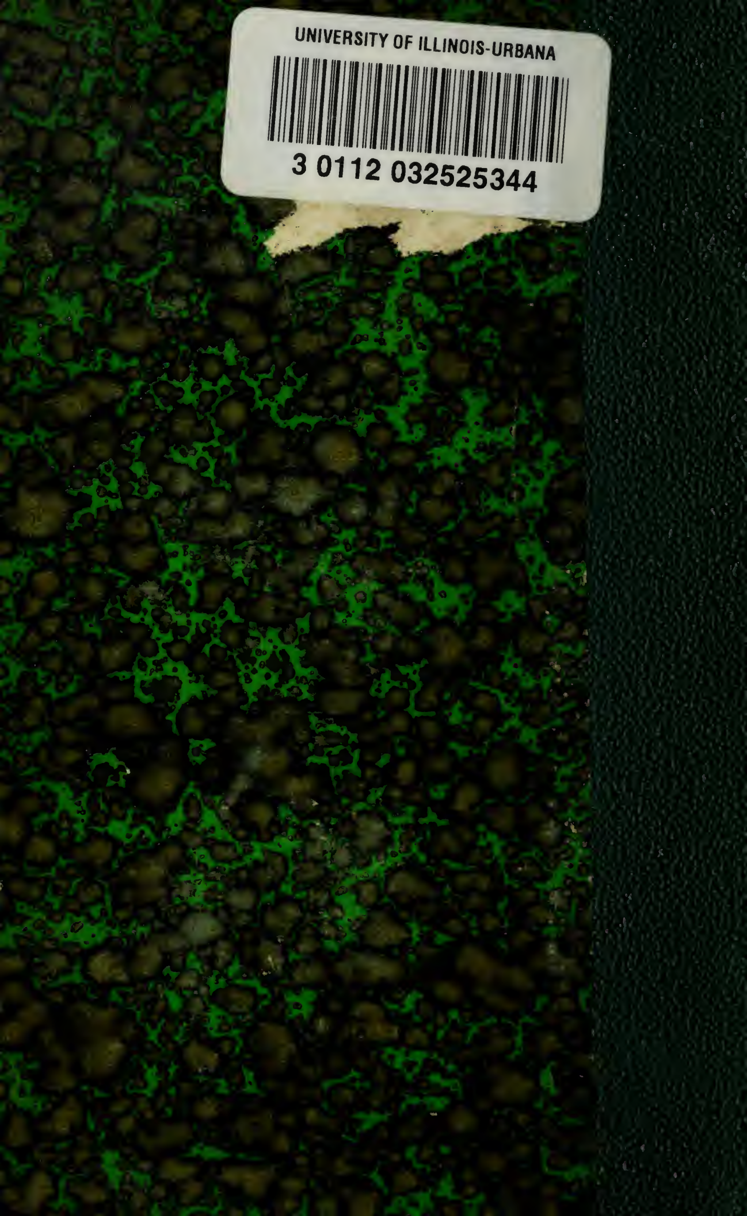
N° 15. — *1er juillet 1895.*

N° 19. — *1er septembre 1895.*

N° 20. — *15 septembre 1895.*

Le Gérant : LUCIEN FONTAINE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 032525344